



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF
LADIES OF TEMPLE EMANU-EL

Class

625-2

586

Sec. 3:11

JOURNAL ASIATIQUE.



TROISIÈME SÉRIE.

TOME XI.

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES, D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ PAR MM.

BLANCHI, ÉD. BIOT, BORÉ, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL,
LOUIS DUBEUX, D'ECKSTEIN, GARCIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE,
DE HAMMER, HASE, A. JAUBERT, STAN. JULIEN, MAC GUCKIN DE SLANE,
J. J. MARCEL, J. MOHL, S. MUNK, G. PAUTHIER,
QUATREMÈRE, REINAUD, DE SCHLEGEL, SÉDILLOT, STAHL,
ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME XI.

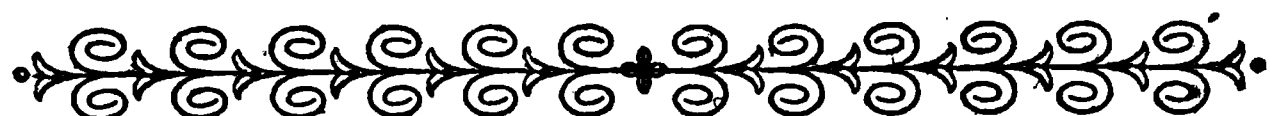


PARIS. .

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

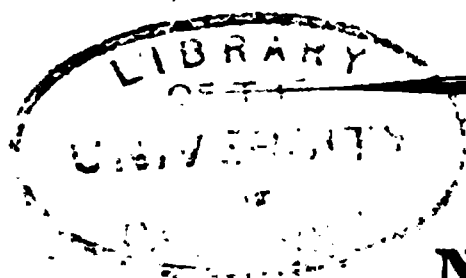
M DCCC XLI.





JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER 1841.



NOTICE

Sur la ville de Tlemcen, adressée à M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, etc. par M. l'abbé BACÈS, membre de la Société asiatique.

Monsieur,

Depuis l'établissement de la domination française dans le nord de l'Afrique et la glorieuse expédition qui humilia, il y a quelques années, l'orgueil de l'émir de Mascarah, le nom de Tlemcen a plus d'une fois retenti à nos oreilles et s'est mêlé souvent à nos conversations et à nos projets de guerre. Néanmoins jusqu'ici personne n'a pris la peine de nous dire en détail l'origine de cette cité, ni moins encore l'histoire de ses rois et le rang distingué qu'elle occupa au moyen âge parmi les villes célèbres de l'empire musulman.

La topographie et l'histoire abrégée d'une cité qui, après être tombée dans l'oubli, s'est tout à coup

agitée au milieu de ses ruines, et a pris place, par la suite de nos conquêtes en Afrique, parmi les villes dont le nom sera écrit un jour dans nos fastes militaires, ne saurait paraître un travail dénué d'intérêt aux personnes qui suivent la marche de la campagne ouverte depuis peu dans l'Algérie, et qui n'envient point à nos soldats la gloire dont ils se couvrent en dressant tous les jours de nouveaux trophées sur cette terre belliqueuse.

Les documents que j'ai rassemblés ici sont le fruit de pénibles élucubrations. La plupart ont été puisés dans des sources peu connues et dans les pages usées de manuscrits arabes, dont le texte a été quelquefois pour moi l'objet d'une longue méditation.

Mais, si le travail de l'interprétation et l'ennui des recherches qu'il m'a fallu faire n'ont pas été capables de me rebuter, c'est que j'ai voulu, Monsieur, vous offrir quelque chose qui fût digne de votre attention, ou du moins qui m'attirât de votre part l'encouragement que vous ne manquez pas d'accorder aux études sérieuses et aux essais consciencieux.

Je commencerai par fixer la position géographique de la ville que j'entreprends de décrire.

Suivant Ptolémée, Tlemcen se trouve à $13^{\circ} 50'$ de longitude est, et à $33^{\circ} 10'$ de latitude nord, et d'après Ibn-saïd, auteur maure espagnol, cité par Abou'l Féda, à $14^{\circ} 40'$ de longitude est et à $38^{\circ} 42'$ de latitude nord. Mais les géographes les plus

modernes et les plus exacts placent cette ville sur le 3° degré 30' de longitude occidentale (méridien de Paris) et sur le 35° degré 10' de latitude boréale.

Les Arabes appellent la Barbarie **مغرب** *Maghreb*¹, et divisent cette contrée en trois parties: 1° le *Maghreb el-aksa* **المغرب الأقصى** ou couchant éloigné, lequel comprend l'empire de Maroc et celui de Taleut; 2° le *Maghreb el-aousset* **المغرب الأوسط** ou couchant moyen, qui commence à l'est d'Oran et se termine au territoire de Bedjaiah ou Bougie; 3° l'*Afriqiah* **افريقية**, qui s'étend à l'est de Bedjaiah jusqu'aux frontières de l'Égypte; ils placent Tlemcen sur les confins du couchant moyen et au commencement du couchant éloigné.

Avant le dernier traité entre la France et Abd-el-Qâder, Tlemcen formait l'un des trois districts du gouvernement d'Oran; aujourd'hui cette ville est la plus importante et la plus considérable des états de ce marabout, bien qu'il ait fixé le siège de son empire à Tagadempt², située à vingt lieues de la côte au sud de Mostaghanem.

¹ *Maghreb* signifie en arabe *contrée du couchant*.

² Tagadempt ou Tegdent signifie *ancienne* en langue berbère; c'est une ville romaine dont il ne reste que des ruines; on voit par les fondements de ses remparts qu'elle avait environ dix milles de périmètre. On y trouve encore les restes de deux grands temples païens. Les Musulmans, qui s'en emparèrent dans le moyen âge, la firent fleurir pendant assez longtemps, et il en est sorti des poètes distingués, des savants illustres et des auteurs de tout genre. Après avoir été cent cinquante ans sous la domination des Édrissites, elle

Tlemcen est appelée *Timisi* par les anciens auteurs; les Européens l'ont désignée sous plusieurs noms, tels que ceux de *Telensin*, *Tremecen*, *Telemsân*; aujourd'hui elle est communément nommée *Telemcen* ou *Tlemcen* par les auteurs français. On trouve l'étymologie de ce mot dans la langue des Berbers, qui prononcent *Telimoin*; en effet, suivant un écrivain arabe qui était très-versé dans la connaissance de l'idiome berber, Abou-Abd'allah el-Ebilii, cité par Ibn-Khaldoun dans son histoire des rois de Tlemcen, intitulée : *نجم الرواد في ذكر الملوك من بني* *L'aliment des voyageurs* ou *Histoire des rois de la famille des Beni-Abd'el-Wad*, ce mot est formé de *Tlim*, lequel signifie *amas*, *réunion*, et de *sin*, qui veut dire *deux*, c'est-à-dire *réunion de deux choses*. « Cette ville, dit Abou-Abd'allah, a été ainsi appelée « par les Africains, parce que la plus grande partie « de son territoire n'offre que deux choses, ou des « plaines désertes ou des collines fertiles et cultivables. » Quelques Arabes du pays l'appellent *Telchân*, c'est-à-dire contrée formée de *terres hautes*, parce que, du côté du nord, le territoire de la ville est borné par une longue chaîne de collines fertiles et couronnées d'arbres de toute variété; mais elle est connue plus

fut enfin ruinée par les rois de Kairawan, en 365 de l'hégire (975 de J. C.). Abd-el-Qâder tâche d'en relever aujourd'hui les ruines, et il a établi ses ateliers d'armes au milieu des masures et des décombres de cette antique cité. — Voyez dans les *Nouvelles Annales des voyages* (numéro de juin 1840) l'intéressante notice qu'a donnée de cette nouvelle capitale d'Abd-el-Qâder, M. d'Avezac, et le plan lithographié qui l'accompagne.

généralement par les tribus arabes sous le nom de *تلمسان* *Tlemcen*, que je continuerai à lui donner ici.

L'origine de cette cité, comme celle d'une infinité d'autres, se perd dans la nuit des temps. Ptolémée, comme nous l'avons vu, en fait mention dans sa Géographie sous le nom de *Timisi*; mais on ne lit nulle part quel en fut le premier fondateur. On conjecture avec raison¹ qu'elle ne fut dans le principe qu'un château construit par les *Maghra Wah*, tribu de l'illustre peuple des *Zénatah*, pour servir de boulevard contre les sauvages habitants du mont Atlas, ou plutôt contre une autre tribu de *Zénatah*, appelés *Meknasah*, qu'ils avaient chassée de la contrée et forcée à se retirer dans le désert². Après la ruine d'Aresgol³, qui arriva en 410 de l'hégire (1019 de J. C.), Tlemcen s'accrut des débris de cette ancienne capitale du pays, et elle en reçut dans ses murs les habitants, qui ne pensèrent plus à re-

¹ Voyez Marmol, *l'Afrique*, tom. II, p. 328.

² Voyez Léon l'Africain, *Historial. Descrip. de l'Afrique*, et au vers 1556, liv. I, pag. 8 r. et liv. IV, pag. 29 r.

³ Suivant Léon l'Africain, cette ville avait été bâtie par les anciens indigènes sur un rocher environné de tous côtés de la mer, excepté du côté du midi, par où elle communiquait au continent. Elle était distante de Tlemcen d'environ 14 milles. Elle fut d'abord saccagée et démolie par un roi de Kairawan, et cent vingt ans après repeuplée par des soldats de Grenade, qui passèrent en Afrique avec Almansour, hadjib du khalife de Cordoue, Hixem II el Muyad billah, en 375 de l'hégire (985 de J. C.). Mais, après la mort de ce général et de son fils Mudaffir, les nouveaux habitants furent chassés par les Zanhagiah et les Maghrawah : enfin Aresgol fut totalement ruinée en 410, sous le règne orageux d'Abd-el-Rahman IV, khalife de Cordoue.

lever les décombres de leur patrie infortunée. Depuis cette époque, son importance et sa prospérité allèrent toujours croissant, et sous le règne d'Abou Taschfin, environ l'an 448 de l'hégire (1057 de J. C.), elle ne comptait rien moins que seize mille feux. Mais cette prospérité, qui faisait ombrage aux états voisins, attira bientôt sur Tlemcen les armes du roi de Fez, chef des Lamtounah, grande tribu berbère: Youssef, fils de Taschfin, tint la ville bloquée pendant sept ans entiers, et construisit dans son camp une ville presque aussi considérable que Tlemcen elle-même; mais au bout de ce terme il fut trouvé assassiné dans son lit, et son armée, ayant été battue, prit la fuite et se dispersa. La nouvelle ville fut alors annexée à la vieille et on appela la première *Tadjrart* qui signifie *camp* dans la langue de *Zénatah*: ainsi cette guerre, qui avait été entreprise dans le but d'humilier une cité rivale, ne servit, au contraire, qu'à l'agrandissement de celle-ci, et de longtemps ses ennemis ne songèrent plus à l'attaquer. Plus tard, c'est-à-dire en 566 de l'hégire (1161 de J. C.), Tadjrart fut environnée de remparts; celui qui commença l'ouvrage fut le sid Mouça-ben-Youssef el Asari-ben-Abd'elmoumen, qui commandait la ville pour les Almohades. Ces remparts ne furent achevés qu'en 581 de l'hégire (1185 de J. C.), que le sid Abou'l-hassan, fils de Hass, fils d'Abd'elmoumen, gouverneur de Tlemcen, voulut mettre cette ville en état de défense contre les Beni-Ghaniah, alors maîtres de Bedjaiah,

d'Alger, de Mélianah et de Médéah¹. Tant que ce prince vécut, il s'appliqua à embellir le siège de son gouvernement; il éleva de nouveaux édifices, répara les anciennes fortifications, en ajouta de nouvelles, fit creuser des fossés autour des remparts, et rendit Tlemcen la place la plus forte et la plus imprenable de tout le Maghreb.

Aux Almohades succédèrent les Beni-Zian, qui, descendant des anciens rois de Tlemcen, se montrèrent encore plus jaloux d'orner leur capitale; ils y construisirent des palais magnifiques, quantité de collèges, des mosquées richement dotées, et travaillèrent avec zèle à rendre le séjour de cette ville agréable et délicieux. Cette époque de gloire et de prospérité dura jusqu'au règne des Barberousses, qui s'emparèrent de Tlemcen; les guerres qui eurent lieu sous la domination turque ne contribuèrent pas peu à diminuer la population de cette ville; des quartiers entiers restèrent déserts; quantité de monuments publics et d'édifices privés périrent alors, soit par le défaut d'entretien, soit par le marteau, soit par le feu: la majeure partie de son enceinte fut couverte de ruines et de masures; mais ces ruines et ces masures, qui subsistent encore, sont les restes d'une cité jadis florissante et offrent, aux yeux du voyageur philosophe un exemple de l'inconstance de la fortune et des révolutions des empires. Cependant plusieurs monuments restent en-

¹ Ibn-Khaldoun, *Histoire des rois de la famille des Beni-Abd'elwad*, note écrite à la marge de la première page de mon manuscrit.

core debout; les remparts et les anciennes fortifications présentent un aspect formidable, et les yeux s'arrêtent avec admiration sur la tour immense d'Almansour¹.

Tlemcen est assise au pied d'une montagne et sur les limites d'une vaste et belle plaine; elle est plus longue de l'est à l'ouest que du nord au midi. Sa forme est à peu près celle d'un triangle, dont la base repose sur la plaine et les côtés sur le penchant de la montagne, qui est couronnée de palmiers et d'autres arbres. Elle est entourée de fortes murailles, flanquées de tours crénelées, et sa distance de la mer est d'environ huit à neuf lieues. Hors de la ville, du côté du midi, surgit l'antique palais des rois de Tlemcen; environné de ruines et plein de décombres, il est l'asile tranquille des oiseaux lugubres, et ses portiques, qui tombent, servent la nuit de gîte et de couvert à l'Arabe venu du désert. C'était autrefois un vaste château qui comprenait plusieurs corps de bâtisses, ayant chacun leurs jardins et leurs fontaines; les fortes murailles dont il était ceint devaient lui donner plutôt l'aspect d'une forteresse que celui d'un palais royal. Les restes imposants de cet édifice suffisent pour donner une idée de son ancienne magnifi-

¹ Nous ne pouvons déterminer s'il s'agit ici de Mohammed-ben-abi-Amer, surnommé *Almansour*, hadjib du khalife Hichem II, ou bien de Yakoub-ben-Youssef, également surnommé *Almansour*, lequel a régné à Maroc et sur l'Espagne, ou d'un autre prince, car il y en a eu plusieurs qui ont porté ce surnom.

cence. Il surpasse, disent les auteurs arabes, le palais enchanté de Nooman-ben-Mondhir; la solidité de sa construction confusione les autres monuments et sa splendeur fait pâlir la beauté des demeures des hommes ¹. L'on y entrait par deux portes ornées de sculpture: l'une regardait le midi et la campagne, l'autre donnait dans la ville et était placée sur la partie septentrionale du château.

Tlemcen renferme plusieurs belles mosquées auxquelles sont affectés de forts grands revenus; aussi sont-elles desservies avec empressement par une foule de ministres et de prédicateurs qui mènent la vie la plus commode et la plus confortable. La principale ou métropolitaine ² s'élève dans la nouvelle ville et en fait le plus belle ornement; elle est d'une architecture remarquable et les artistes

¹ *Ibn Khaldoun, Histoire des rois de Tlemcen, pag. 2 v.* Le palais dont il est ici parlé se trouvait à Coufa; les historiens et les poètes en ont beaucoup vanté la magnificence; on l'appelle en arabe *الخورنق* *El-khawarnaq*, mot qui vient du persan *خورنگاه* *Khourangâh*, c'est-à-dire *lieu des festins*.

² On appelle *mosquées principales* celles qui ont seules le droit de faire la *khotbah* *خطبة* ou prône qui précède la prière solennelle du vendredi et des deux fêtes du *Beyram*. Elles possèdent une grande chaire carrée, soutenue par des pieds et placée vers le milieu de la grande nef; c'est sur cette chaire que se fait la *khotbah*, laquelle consiste dans une profession de foi sur l'unité de Dieu et sur ses attributs, et dans une prière en faveur de Mahomet, de sa famille, de ses compagnes, des quatre premiers khalifes, et en dernier lieu du khalife ou sultan régnant.

maures y ont employé toutes les ressources de leur savoir et de leur habileté.

Il y a aussi plusieurs collèges fondés par les anciens rois de la contrée, et un certain nombre d'écoliers y sont élevés gratuitement et aux frais de la ville: on y professait autrefois la rhétorique, la jurisprudence, la philosophie et les mathématiques; aujourd'hui l'on n'y enseigne guère que la grammaire et la langue du Coran.

On y trouve une grande quantité d'étuves publiques qui sont fréquentées, le matin par les femmes, et le soir par les hommes. Elle possédait autrefois des hôtels destinés aux étrangers, et les marchands italiens qui négociaient avec les habitants du royaume, avant la domination turque, y trouvaient tout ce qui leur était nécessaire¹. Les juifs y ont toujours été très-riches; le quartier qu'ils occupent est l'un des plus beaux et des plus fréquentés de la ville². Des fontaines élégantes décorent les places publiques et sont destinées aux nombreuses ablutions que pratiquent les musulmans avant la prière; les eaux y sont amenées par deux canaux souterrains dont le cours n'a jamais été bien connu; l'on sait pourtant que l'un part d'une source nommée *Lourit*, située à six milles de

¹ Voyez Léon l'Africain, liv. IV, pag. 260 r.

² Les juifs de Tlemeen furent cependant dépouillés de leurs biens par les musulmans, en 923 de l'hégire, lors de la mort du roi Abdallah, et ils restèrent longtemps sans pouvoir atteindre le degré de leur première opulence.

Tlemcen , et que l'autre prend naissance dans les montagnes de l'Atlas, au pied d'une source connue sous le nom de *Fowara*, à une distance de plus de trente lieues au sud de la ville. Arrivées à Tlemcen, elles sont reçues près des murs dans un immense réservoir, et de là distribuées, par le moyen de tuyaux et de conduites, dans les jardins de la ville, les mosquées, les collèges, les étuves et les autres édifices publics qui en ont besoin. Les rues y sont étroites et tortueuses comme dans toutes les autres cités de la Barbarie; quelques-unes même sont tellement sombres que l'on n'y voit qu'à grand'peine : cela vient de ce qu'elles sont voûtées en plusieurs endroits, et que, dans d'autres, les maisons des côtés opposés s'avancent l'une vers l'autre et se joignent presque dans les étages supérieurs; elles aboutissent la plupart à des places ou à des marchés. On trouve dans ces rues des fours banaux, des moulins tournés par des bêtes de somme, des boutiques et des ateliers de divers genres. Les places et les marchés sont occupés, le matin, par les gens de la campagne, qui y exposent leurs denrées, et, le soir, par les femmes, qui y vendent du pain chaud dans des corbeilles. Chaque rue a d'ailleurs ses magasins, ses boutiques et ses ateliers particuliers, et chaque profession est localisée dans un quartier séparé, comme cela se voyait autrefois dans nos villes, où plusieurs rues portent encore les noms des métiers qui y étaient professés : dans l'une se trouvent les cordonniers qui font des chaussures brodées d'or et de

soie; dans l'autre, on étale des étoffes et des draps de toutes les qualités; dans celle-ci, sont les bourreliers; dans celle-là, les armuriers et les éperonniers; dans une autre, les quincailliers, etc. etc. Il y a vers le milieu de la ville une place fermée de murailles et nommée *Alkaicerieh*¹, où sont établis les marchands les plus riches de la cité. Cette place a deux portes principales que l'on ferme la nuit. Les maisons sont bâties en briques ou en moellons liés ensemble avec du ciment; elles n'ont pas, en général, une belle apparence, mais plusieurs sont intérieurement décorées avec beaucoup d'art et de soin. On y entre par une porte spacieuse et richement sculptée; un vestibule, orné de colonnes et de deux bancs de marbre, précède une cour ouverte et pavée également de dalles de marbre de diverses couleurs. Cette cour est environnée d'un riche portique, et un jet d'eau, placé au milieu, donne du frais à tout l'édifice. Chaque étage est décoré d'un portique; la maison entière est couronnée d'une terrasse que couvre une terre grasse, mêlée à de la chaux, du sable et du ciment. Les appartements règnent autour des portiques, dont ils sont séparés par une muraille maîtresse, et l'on y entre par une porte ouverte

¹ Ce mot vient de *Kaïsar*, qui signifie César en arabe. L'on voit encore plusieurs de ces places dans les grandes villes d'Espagne. Les historiens croient qu'elles doivent leur origine aux Romains, qui, lors de leur domination en Afrique et en Espagne, avaient établi dans chaque grande ville un lieu fortifié pour la douane, et y renfermaient leurs marchandises et celles des gens du pays, afin de les mettre à l'abri du pillage en cas d'émeute ou de guerre.

vers le milieu de chaque côté de l'édifice. Les fenêtres de ces appartements donnent sur la cour intérieure; ils reçoivent aussi le jour, du côté de la rue, par une ou deux ouvertures carrées ou formées en demi-cercle, garnies de treillages fort serrés et ornés de verres de diverses couleurs. Sous ces ouvertures, des armoires sont pratiquées dans la profondeur du mur, et les portes en sont ordinairement de cèdre sculpté, ou formées de diverses pièces de bois rapportées ensemble, et peintes chacune d'une couleur différente. Les pièces sont, en général, très-spacieuses, et elles ne communiquent point entre elles; les plafonds sont peints ou ornés de moulures, ainsi que les murailles. Des tapis ou des nattes couvrent le plancher; les lits sont dressés sur une estrade entourée d'une balustrade. Les riches tapissent les murs de velours ou de damas jusqu'à la mi-hauteur; le reste est couvert de stuc ou de plâtre blanc.

Cinq portes fermées de ponts-levis donnent entrée dans la ville; ce sont : 1° la porte des *Généreux*, du côté du midi; 2° la porte de la *Montée*; 3° celle des *Douceurs*, du côté de l'est; 4° la porte des *Briques*, du côté du nord; 5° la porte *Cachoutah*, du côté de l'ouest ¹.

¹ Dans son Livre des voies, Abou-Obéid, auteur cité par Ibn-Khaldoun, pag. 4 v. de mon manuscrit, ne donne point à ces cinq portes les mêmes noms ni les mêmes places. Suivant lui, trois portes ouvrent la ville du côté du midi, à savoir : la porte du *Bain*, la porte des *Largeesses* et la porte de la *Pêche* (fruit); il place sur le côté oriental du mur la porte de la *Montée*, et il nomme porte de la

Des auteurs arabes peu éclairés font remonter la fondation de Tlemcen aux temps les plus anciens, et les habitants de cette ville y montrent de bonne foi aux voyageurs la prétendue maison de Khadir ou *Pinéhas*, qui, suivant la légende musulmane, a été le fidèle compagnon du législateur des Hébreux. Ils assurent que cette maison est un précieux talisman contre les maléfices redoutables des sorciers qui invoquent le Pharaon de *la colère* ou le *réprouvé*. Ils font aussi aller à Tlemcen Salomon, fils de David, et veulent qu'il y ait séjourné un mois entier; cette erreur grossière, qui a sa source dans l'ignorance de l'histoire, vient de ce que l'on a confondu deux personnages séparés l'un de l'autre par le court intervalle de dix-sept siècles : le Salomon qui a séjourné un mois à Tlemcen est tout simplement Soleïman ou Salomon, fils de Hassan, fils d'Aly, gendre de Mahomet, lequel fonda en Afrique la célèbre dynastie des Édrissites.

Du temps d'Ibn-Khaldoun, les chrétiens étaient fort nombreux à Tlemcen; cet historien assure qu'ils y avaient plusieurs églises, dans lesquelles ils pratiquaient librement les cérémonies de leur culte. La population de cette ville était alors très-florissante, et comme le bruit courait que le territoire de ce royaume recélait des milliers de trésors, il y venait, du fond

Glance celle qui se trouve sur le côté occidental. Abou'lféda donne à Tlemcen treize portes, qu'il ne nomme point; il a été sans doute mal informé. Voyez, à ce sujet, sa Géographie descriptive du Magreb; *Tlemcen*.

du désert et des villes lointaines, quantité d'hommes avides et malheureux, lesquels, après beaucoup de recherches et de fouilles inutiles, voyant leur espoir frustré et leur peine perdue, avaient fini par établir leurs pénates errants dans une ville avantageusement située. L'air y est, en effet, excellent, et les environs abondent en productions céréales de toute espèce. Ibn-Khaldoun rapporte qu'en 758 de l'hégire (1357 de J. C.), un seul arpent de terre produisit, dans le royaume de Tlemcen, quatre cents grands boisseaux de grains ou soixante *berchals*, le *berchal* contenant treize *rotl* ou livres orientales¹. L'on n'y voit partout que jardins magnifiques, que prairies charmantes, que maisons de campagne dont la blancheur éclatante contraste agréablement avec la sombre verdure des arbres qui semblent les protéger. Les terres sont arrosées par des ruisseaux d'eau limpide qu'alimentent sans cesse des sources intarissables; les hauts palmiers, les bananiers aux larges feuilles et les arbres qui portent les pommes d'or ombragent la plaine; sur les coteaux s'élèvent des forêts d'oliviers sauvages, de pêchers, de noyers, de cerisiers, de caroubiers, et d'autres arbres utiles et productifs; les singes folâtres vivent avec leurs familles au milieu de ces bois, et y jouissent d'une liberté qui est rarement troublée par l'approche de l'homme. Dans un pays où l'usage du vin est prohibé par les lois, l'on ne voit point, comme chez nous, une grande partie du territoire consacrée à la culture de la vigne;

¹ *Histoire des Beni-Abd'elwad*, pag. 4 v. de mon manuscrit.

seulement on trouve çà et là dans les forêts incultes des ceps vigoureux lançant leurs longs sarments sur les branches des arbres les plus voisins, et formant avec elles des treilles verdoyantes et touffues, auxquelles, vers le milieu de l'été, sont suspendus des raisins de pourpre ou de vermeil, mêlés aux fruits variés des autres végétaux : il est vrai que chaque maison a sa treille, et que l'on y laisse sécher sur la plante une partie du fruit que l'on coupe ensuite et que l'on conserve pour la saison mauvaise. Une terre si luxuriante se passe presque du labeur de l'homme et se trouve faite pour l'Arabe, naturellement paresseux; aussi plusieurs poètes en ont-ils chanté la fécondité, et ont-ils exalté le bonheur des habitants de Tlemcen. Il suffira de citer ici, après Ibn-Khaldoun, le distique suivant attribué à Ibn-Khéfadjah :

ما جنة الخلد إلا في دياركم
وهذه كنت لو خيرت اختار
لا تتفوا بعدها ان تدخلوا اسقرا
فليس تدخل بعد الجنة النار

Habitants fortunés de Tlemcen, votre douce patrie est le paradis dont nous parlent les écritures; non, il n'en est point d'autre. Ah! s'il m'était donné de choisir, c'est au milieu de vous que je fixerais pour toujours ma demeure.

Pourquoi craindriez-vous les feux de l'enfer? quiconque habite une fois le paradis n'a plus à redouter les horreurs du noir abîme.

Cette terre doit, en grande partie, sa fécondité à plusieurs courants d'eau, et surtout au voisinage d'une rivière rapide appelée *Satfesif*, qui descend des vallons du grand Atlas et court se précipiter dans la mer, en passant à une lieue environ à l'ouest de Tlemcen dont elle arrose les campagnes ¹. On a établi des moulins le long de cette rivière, mais les plus voisins de la ville sont ceux que l'on voit dans un endroit nommé *Calah* ou *château*, derrière une montagne, à trois milles de distance de Tlemcen.

Il semble que, dans une ville située sur la côte d'Afrique, les rigueurs de l'hiver devraient être inconnues; cependant il y tombe durant cette saison une grande quantité de neige ², et la température descend considérablement; mais la végétation n'en

¹ Vers son embouchure, cette rivière s'élargit considérablement, et il ne serait pas difficile, avec quelques travaux, de faire remonter les petits bâtiments jusqu'à la hauteur de Tlemcen.

² A propos de la température du climat de la Barbarie, je citerai un fait dont la rareté mérite d'être consignée dans l'histoire de ce pays : il est dit dans une note que je possède et qui a été écrite par un contemporain, qu'en 1138 de l'hégire (1725 de J. C.), il tomba à Alger une si grande quantité de neige, qu'elle resta quatorze jours sans fondre, et que, cette année, le blé étant très-abondant, s'y vendait un réal de petits dirhems.

عام ١١٣٨ طاح الثلج على الجزائر وبقى أربعة عشر يوماً
واعطانا ربى صبّ كثيراً حتى انباع القمح ريال دراهم
صغار ، والحمد لله ،

Le réal, dont il est ici parlé, vaut environ 12 sous. Le texte ne dit point de quelle mesure il s'agit; mais l'on comprend qu'il indique le bon marché du blé.

devient que plus vigoureuse ; les réservoirs naturels des eaux se remplissent dans le sein de la terre et des montagnes , et les sources peuvent s'approvisionner largement pour le temps de la sécheresse. Autrefois le commerce de Tlemcen était très-étendu et très-florissant ; les Vénitiens et les Génois se rendaient toutes les années au port d'Oran , ou à Mersa'l-Kabir , avec leurs navires chargés de marchandises précieuses , et y trafiquaient avec les négociants maures de Tlemcen , qui leur donnaient en échange les riches productions de la Barbarie et de l'intérieur de l'Afrique. Ces relations avec les étrangers étaient pour le pays une source intarissable de prospérité et de richesse , et les taxes imposées sur les objets de commerce , soit pour les droits d'entrée , soit pour les droits de sortie , faisaient entrer dans le trésor du roi environ quatre cent mille ducats d'or par an. Ce revenu était bien plus considérable lorsque la ville d'Alger faisait encore partie des états de Tlemcen , avant le règne désastreux du pirate Barberousse ; car , à cette époque , la porte *Babázoun* , par laquelle entraient les marchandises apportées de l'intérieur du pays , produisait à elle seule plus d'un million d'or dans le courant de l'année ; l'on y voyait tous les jours arriver de longues files de chameaux chargés de tout ce que l'Atlas , le Biledulgérid et la Nigritie produisaient de plus rare et de plus précieux. Quelles ressources pour la France , si jamais de pareilles relations commerciales pouvaient s'établir entre nous et les farouches habitants de l'Afrique ! Tlemcen

était comme un lieu de passage entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique ; le principal trafic des marchands de cette cité se faisait avec la Guinée et le royaume de Tembouctou. Tous les ans, de nombreuses caravanes se rendaient dans ces régions lointaines pour y apporter les fruits de l'industrie, les productions des arts, les marchandises des côtes de la Barbarie et des diverses contrées de l'Europe, et elles en rapportaient de la poudre d'or, de l'ambre gris, du musc, de la civette, des esclaves et autres objets de commerce ; deux ou trois voyages suffisaient pour enrichir un marchand, et cet espoir, qui ne le trompait jamais, lui faisait braver sans peine les feux ardents du tropique, la rencontre des bêtes féroces et les sables éternels du Sahara.

Les habitants de Tlemcen ont toujours passé pour très-industrieux ; leur habileté, surtout dans l'art de tisser la laine, est vantée chez tous les musulmans. Ils font des burnous blancs si fins et si légers qu'on en trouve qui ne pèsent pas dix onces¹ ; cinq onces de laine leur suffisent pour confectionner ces longues ceintures que portent les Maures ; ils ont aussi des éperonniers dont les ouvrages sont recherchés de tous les Arabes. On exporte dans toutes les parties de l'Afrique les étoffes sorties des fabriques de Tlemcen, et elles jouissent partout d'une réputation de bonté et de finesse dont elles ne sont pas indignes. Les ouvriers et les artisans de cette ville

¹ Ibn-Khaldoun, *Histoire des Rois de la famille des Beni-Abd'elwad*, pag. 5 v.

vivent tous dans une honnête aisance, et ils se sont toujours piqués de travailler avec goût et perfection¹. Les mœurs du reste des habitants sont douces et polies; ils ne prononcent point le nom des chrétiens avec horreur comme les musulmans des autres contrées de l'Afrique. Les anciennes relations commerciales qu'ils ont eues jadis avec les Européens n'ont pas peu contribué à humaniser leur caractère naturellement fier et défiant à l'égard des étrangers. Les rois de Tlemcen se sont reconnus assez longtemps les vassaux des princes chrétiens qui les avaient protégés dans l'occasion, et les armées des deux nations ont marché plus d'une fois sous les mêmes enseignes contre un ennemi commun. D'ailleurs les Espagnols, autrefois maîtres d'Oran, ville voisine de Tlemcen, en se montrant toujours braves et heureux dans leurs entreprises contre les musulmans, avaient fini par abaisser l'orgueil des ces infidèles jusqu'à intraitables. Dans les environs de ces deux villes, l'on trouve des tribus qui se souviennent encore du temps où les chrétiens occupaient une partie de leur pays, et qui regrettent l'aisance que leur commerce avec ces étrangers avait répandue dans leurs tentes². Si nos armes victorieuses entrent jamais dans le territoire de ces Arabes, nul doute qu'ils ne se déclarent incontinent pour la France, et qu'ils ne joignent leurs forces aux nôtres pour nous aider

¹ Marmol, *Afrique*, t. II, p. 323.

² Du temps de Léon l'Africain ces tribus parlaient l'espagnol avec autant de facilité que leur propre langue.

à nous rendre maîtres d'une contrée qui ne peut prospérer que sous le sceptre dominateur d'une grande puissance.

Le population de Tlemcen a subi, dans le cours des siècles, de nombreuses variations; elle a été plus ou moins florissante suivant l'état de guerre ou de paix dans lequel cette ville s'est trouvée avec les princes voisins. Lorsqu'elle fut prise et saccagée en 540 de l'hégire (1145 de J. C.) par Abd'el-moumen, chef de la dynastie des Almohades, elle ne comptait pas moins de cent mille âmes; ses habitants furent alors presque tous massacrés, et l'on n'épargna que ceux qui ne pouvaient porter les armes. Mais bientôt elle fut encore repeuplée, et elle devint beaucoup plus florissante qu'auparavant. Si nous en croyons les auteurs de l'époque, vers la fin du moyen âge, Tlemcen-était une cité immense, et ne différait en rien des grandes capitales de l'empire musulman¹. Les guerres cruelles qu'elle eut à soutenir depuis contre les Barberousses et la domination tyrannique des Turcs en rendirent le séjour insupportable aux Arabes, amis éternels de l'indépendance; la plupart des malheureux habitants de cette ville cherchèrent alors un refuge assuré dans les montagnes inaccessibles de l'Atlas, et il ne resta plus dans l'enceinte de ses murs que le petit nombre de ceux qui préférèrent le joug de la servitude à la perte de leurs biens et de leur liberté.

¹ Ibn-Khaldoun, *Histoire des Rois de la famille des Beni-Abd'elwad*, pag. 5 v. de mon manuscrit.

Depuis cette époque fatale, Tlemcen, réduite à une population de dix mille âmes, est tombée dans le rang des villes obscures, et, dépouillée de son antique splendeur, elle semble aujourd'hui tendre la main vers la France pour sortir du milieu de ses ruines, et briller de tout l'éclat de son ancienne prospérité.

Tel est, Monsieur, l'état actuel de cette ville jadis si connue et si célèbre, dont j'ai essayé de vous décrire brièvement la position géographique, la topographie, la population et les mœurs des habitants. Il ne me reste plus qu'à dire un mot de ses rois, et des différentes dominations sous lesquelles Tlemcen a passé avant le règne aventurier du marabout de Mascarah.

Longtemps avant l'invasion des Romains dans le nord de l'Afrique, la contrée à laquelle appartient Tlemcen était possédée par la tribu berbère des *Zénatah*, de la lignée de *Meknasah*; ces peuples habitaient originairement les vastes déserts qui s'étendent au delà de la chaîne du grand Atlas, et qui étaient connus par les anciens sous le nom de *Gétulie*. Les contrées douces et fertiles ont excité, dans tous les temps, la convoitise des nations mal partagées sous le rapport du climat, et le nord de l'Afrique, véritable paradis, si on le compare aux brûlantes solitudes qui en occupent la partie méridionale, a été mille fois envahi par les malheureuses tribus du désert, comme les plaines délicieuses de l'Europe l'ont été autrefois par les nations barbares

sorties des sombres forêts de la Germanie. Les Zénatah Meknasah s'étaient donc jetés sur le beau territoire de Tlemcen, et y avaient fixé le siège de leur empire, après avoir anéanti l'indépendance naturelle des anciens habitants du pays. Si cette tribu fut la première à envahir la contrée dont il est ici question, ou bien si elle ne fit que suivre les traces de peuples plus anciens, c'est ce que l'histoire ne nous apprend point, et ce qu'il nous est impossible de déterminer; ce qui est certain, c'est que la domination de ces barbares ne fut ni longue ni tranquille; qu'ils furent bientôt agités par des troubles et des révoltes, et qu'à la fin, ils furent chassés de leurs possessions envahies par une autre branche de Zénatah appelés *Maghrawah*, et sortis comme eux des déserts de l'ancienne Gétulie. Ceux-ci, plus nombreux à la fois et plus habiles que ceux qu'ils venaient de déposséder, travaillèrent d'abord à affermir leur puissance et à se prémunir contre les révoltes que pouvaient susciter les indigènes mécontents; ils bâtirent en divers endroits des places fortes, et ils se mirent à l'abri des irruptions d'autres tribus qui pouvaient venir leur disputer leurs conquêtes encore peu solides.

Ce fut à cette époque reculée, et dont l'histoire ne nous a point transmis la date, que les *Beni-Abd-el-Wad*, chefs des *Maghrawah*, construisirent, à neuf lieues environ de la Méditerranée et au midi d'*Aresgol*, ancienne capitale du pays, le château de *Timisi*, qui donna origine à la ville de Tlemcen.

Sous le gouvernement ferme de ces princes, la paix et la sécurité régnèrent dans leurs états; la population se multiplia; le commerce s'établit entre les tribus voisines et les sujets des Beni-Abd-el-Wad, et *Timisi* fut bientôt transformée en une cité presque aussi considérable qu'Aresgol elle-même.

Quelque temps après parut dans cette partie de l'Afrique le premier prince de la famille des Beni-Abd-el-Wad dont il soit fait mention dans l'histoire, Bocchus, roi de Mauritanie. Carthage n'existait plus; Numance n'offrait plus que des ruines : ces tristes souvenirs remplirent de crainte l'âme timide de ce prince; il demanda humblement la protection de la république romaine, et le titre d'allié lui fut vendu au prix de la vie de Jugurtha, son gendre, qu'il livra perfidement au questeur de Marius.

Après la mort de Bocchus, la Mauritanie fut réunie au royaume de Numidie, et les Jubas régnèrent en qualité d'alliés de la république sur ces deux contrées jusqu'à ce qu'enfin l'Afrique fût déclarée province romaine, et qu'elle fût gouvernée par des proconsuls. Les Beni-Abd-el-Wad, dépouillés alors de toute autorité, disparurent de leur ancienne capitale, et se retirèrent dans une montagne de leur royaume qui porte encore le nom de leur tribu¹. Là, leur famille se propagea dans l'obscurité de la vie privée, et, réduits au rang de cheïkhs ou d'émirs, ils atten-

¹ La montagne de *Mograwah* s'étend le long de la côte, environ quatorze lieues à l'ouest du Chélif; elle porte deux villes sur le versant septentrional, Mazagran et Mostaghanem.

daient la première occasion de paraître et de recouvrer la souveraine puissance. Cette occasion s'offrit enfin vers l'an 427 de l'ère chrétienne : le comte Boniface, animé par la vengeance, avait appelé dans le nord de l'Afrique les Vandales et les Alains. Ces barbares, prévoyant, d'un côté, que leur invasion allait attirer sur leurs bras tout le poids des armes romaines, et, d'un autre, se sentant trop faibles pour tenir tête à la fois à deux ennemis puissants, les Romains et les indigènes, cherchèrent à s'attacher ces derniers par des faveurs et des promesses, et ils les invitèrent à partager avec eux les riches dépouilles de leur ennemi commun. Les Africains, dont les mœurs sympathisaient avec celles des Vandales, ne furent pas difficiles à persuader; ils formèrent avec ces étrangers, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs, une alliance offensive et défensive, et ils s'armèrent tous ensemble : les uns, animés d'un sentiment profond de haine; les autres, poussés par le désir de la vengeance et l'espoir de rentrer dans leurs propres domaines. L'on vit alors des essaims de barbares, à moitié nus et noircis par les feux du soleil, s'élancer, comme des lions furieux, du fond de leurs retraites et des vallées sablonneuses du mont Atlas où ils avaient été refoulés par les Romains; se précipiter sur les plaines fertiles du littoral, et remplir de leur multitude les cités abandonnées et les villages déserts. Les princes maures furent rétablis dans leur pouvoir, et les Beni-Abd-el-Wad remontèrent sur le trône de Tlemcen moyennant un faible

tribut. Mais, cent ans après (530), la monarchie des Vandales fut anéantie par le fameux Bélisaire, et avec elle tomba la puissance des rois maures. Au reste les Romains ne restèrent pas longtemps maîtres des fertiles contrées qu'ils venaient de reprendre en Afrique : une puissance bien plus formidable que la leur parut bientôt dans le sein de l'Arabie ; le sceptre du monde fut placé entre les mains du prophète de la Mecque. Les disciples ardents de Mahomet, un livre et une épée à la main, coururent à la conquête des peuples. L'Égypte avait plié sous le joug ; le pays de Barcah venait d'être dompté : le reste de la Barbarie semblait attendre le même sort. Ocbah, fougueux missionnaire, guerrier infatigable, fut envoyé dans le Maghreb par le général Amrou, vainqueur de l'Égypte ; en peu de temps il eut réduit, sous le pouvoir du prince des croyants, toute la contrée qui s'étend depuis Barcah jusqu'à l'océan Atlantique, et cette expédition ne coûta presque pas de sang à l'armée invincible des musulmans. Les Beni-Abd-el-Wad avaient été les premiers à se soumettre ; ils furent aussi les premiers à favoriser les armes des nouveaux conquérants, dont ils embrassèrent bientôt la religion. La politique entra sans doute pour beaucoup dans cette prompte conversion ; mais le dogme de l'unité, prêché par l'islamisme, ébranla leur conscience, et, sans trop examiner les fondements de la nouvelle doctrine, ils en adoptèrent toutes les conséquences, se laissant persuader qu'une religion propagée par des armes toujours

victorieuses devait être infailliblement descendue du ciel. Mais leur soumission volontaire ne fut pas suivie des effets qu'ils en avaient espérés : les musulmans occupèrent le pays en maîtres impérieux et jaloux du pouvoir ; on ne laissa guère aux princes maures que l'ombre de l'autorité. Le zèle cruel des ministres du Coran inonda bientôt de sang la brillante cité de Tlemcen, et les Beni-Abd-el-Wad furent de nouveau contraints à se sauver dans les montagnes, heureux d'échapper à la soupçonneuse politique des Arabes. Mais les liens qui tenaient ensemble toutes les parties de leur vaste empire ne tardèrent pas à se relâcher : l'ambition, source funeste de tous les maux du peuple, divisa le pouvoir qui jusque-là était resté un, et l'on vit trois khalifes à la fois se disputer la chaire et le trône de Mahomet, s'excommunier réciproquement, et se lancer les uns contre les autres les malédictions les plus terribles ; leurs états étaient déchirés par la discorde, la haine et la soif horrible de la vengeance ; le flambeau de la guerre était partout allumé, et des victimes sans nombre étaient sacrifiées au fanatisme et à l'esprit de parti. Une immense révolution venait de s'opérer dans l'empire musulman ; Abou'l-Abbas Azefah, en renversant la dynastie des Oméyades, avait donné le signal de l'indépendance aux gouverneurs des provinces ; ceux-ci se hâtèrent de secouer le joug de la subordination, et de simples particuliers osèrent même, à la faveur d'un nom supposé, aspirer aux honneurs du trône. Les Beni-Rostam se créèrent

un empire dans la partie moyenne du Maghreb; Ibrahim ben Aghlab se déclara souverain de la contrée qui s'étend depuis Tunis jusqu'aux confins de l'Égypte, et les Échissites régnèrent à Fez et sur tout le Maghreb extrême. Ces révoltes avaient été encouragées par la politique adroite des khalifes de Cordoue, ennemis acharnés des princes abbassides, alors maîtres de l'Afrique, les nouveaux rois eurent soin de se mettre sous la protection immédiate des auteurs de leur élévation. Ils ne furent pas les seuls à profiter de la révolution, et des troubles dont elle fut suivie dans l'Orient; les Beni-Abd-el-Wad rentrèrent dans Tlemcen; ils ressaisirent le pouvoir dont ils étaient privés depuis si longtemps, et ils en jouirent tranquillement tant qu'ils reconnurent la suzeraineté des khalifes d'Espagne. Mais en 343 de l'hégire (954 de J. C.), ayant tenté de se rendre tout à fait indépendants, ils attirèrent sur leur royaume le terrible fléau de la guerre : Mohammed ben-el-Khair, wali de Fez pour le prince des *Zénatah*, Abou'laïxi, marcha sur Tlemcen par l'ordre du célèbre Abd 'al-Rahman III., et cette ville fut prise et saccagée au mois de safer de la même année. Cette funeste catastrophe apprit aux Beni-abd-el-Wad à ne plus remuer, et, durant plusieurs siècles de suite, ils régnèrent en qualité de simples vassaux, sous la dépendance des Fatimites, des Zeïrites et quelquefois sous celle des khalifes de Cordoue. Cela dura jusqu'à la fameuse bataille de Zalacah, qui eut lieu à la fin de l'année 479 de l'hégire (1086 de J. C.);

entre Alphonse VI, surnommé *le Brave*, et Youcef ben-Taschfin, chef de la dynastie des Almoravides; les Beni-Abd-el-Wad, après y avoir donné des preuves éclatantes de leur bravoure et contribué de tout leur pouvoir au succès de cette glorieuse journée, furent, quelque temps après, dépouillés de leur couronne héréditaire, et réduits au rang de leurs propres sujets. Les Almoravides ne se soutinrent pas longtemps sur le trône; leur puissance, affaiblie par des guerres presque continuelles et par les prétentions ambitieuses de leurs walis, commença bientôt à décliner; après un règne court et agité, ils firent place à la célèbre dynastie des *Almohades*. Cependant leur parti ne s'éteignit point tout à coup; les Beni-Ghaniah, qui entreprirent de le relever, disputèrent longtemps le pouvoir aux Almohades, et ils eurent la triste consolation, avant de se voir anéantis, de causer à ces derniers des maux innombrables. En 581 de l'hégire (1185 de J. C.), Aly ben-Ischag ben-Ghaniah, émir de Majorque, descendit en Afrique avec une puissante armée, ravagea les pays qui avaient reconnu la nouvelle domination, et s'empara en peu de temps de Bédjaiah, d'Alger, de Mélianah, et de plusieurs autres places que les historiens ne mentionnent point. Tlemcen dut alors son salut à la solidité de ses fortifications et à la prudence de son gouverneur, le cid Abou'l-Hassan, fils du cid Abou-Hafs, fils d'Abd-el-Moumen, qui y commandait au nom du roi Almohade Yacoub ben-Youcef, surnommé *Almansour* ou *le*

Victorieux ; l'ennemi fut contraint de se retirer, et le pays jouit quelque temps du bonheur de la paix. Mais les émirs de Majorque, ennemis implacables de la maison des Almohades, avaient toujours les yeux attachés sur l'Afrique qu'ils voulaient reprendre; ils crurent qu'une nouvelle expédition serait peut-être plus heureuse, et que la fortune se tournerait de leur côté et seconderait la persévérance de leurs efforts : dix-sept ans après la première invasion, c'est-à-dire en 598 de l'hégire (1202 de J. C.), Ischag ben-Ghaniah, le dernier appui du parti des Almoravides, débarqua tout à coup sur la côte du Maghreb, sema la terreur parmi les sujets du roi de Maroc, souleva la tribu arabe de Hillel, qui habitait les déserts de Tégorarin, et amena sur le territoire de Tlemcen, gouvernée alors par le wali Abou-Zéïd, une foule immense de barbares avides de sang et de carnage¹. Ils massacrèrent impitoyablement tous ceux qu'ils rencontrèrent sur leur passage; ils pillèrent les villages et y mirent le feu; ils détruisirent les moissons, rasèrent les maisons de campagne, et enlevèrent les malheureux habitants du pays comme un vil troupeau : tout fut mis par eux à feu et à sang. Le roi de Maroc et d'Andalousie, Mohammed al-Nasir, fils de Yakoub, fut obligé de marcher en personne contre un ennemi si redoutable, et, après trois ans d'une lutte opiniâtre, durant laquelle Tahort, Obril et quelques

¹ Ce fut durant cette guerre que la tribu arabe de Hillel s'établit entre Oran et Tlemcen, où elle est encore fixée.

autres places furent ruinées; il vainquit enfin les rebelles et les dispersa, sans anéantir leur parti. En effet, l'année suivante, 601 de l'hégire (1205 de J. C.), Ischag reprit les armes, et la guerre se ralluma avec d'autant plus de fureur que, d'un côté, il s'agissait de tirer vengeance de la résistance opiniâtre d'un parti qui donnait beaucoup d'inquiétude, et que, de l'autre, on voulait tenter un dernier effort pour tout perdre ou tout gagner; la lutte fut longue et cruelle; elle se termina enfin par la destruction totale de l'armée d'Ischag et par la conquête importante des îles Baléares, dernier asile des Almoravides.

Sous ces deux dernières dynasties, le gouvernement de Tlemcen fut confié, soit aux parents du prince régnant, soit à des hommes dévoués à la famille de celui-ci; mais, sur le déclin de l'empire des Almohadès, les Beni-Abd-el-Wad levèrent ouvertement l'étendard de la révolte; Yaghmour Essen ben-Zian, leur chef, s'empara de Tlemcen et des environs de cette cité, alla à la rencontre de Saïd Abou'l-Hassan, roi de Maroc, qui marchait contre lui, le vainquit et le tua dans une bataille, vers l'année 645 de l'hégire (1247 de J. C.). Tlemcen devint alors la capitale d'un nouveau royaume, et les Beni-Abd-el-Wad, changeant le nom de leur famille, prirent dès lors celui de *Beni-Zian*. La perte d'une ville aussi considérable que Tlemcen fut un coup très-funeste porté à la puissance des Almohades; elle peut être regardée comme le prélude

de la révolution qui ne tarda pas à éclater dans leur empire, qui renversa leur trône et appela à leur place les Beni-Mérin. Il est rare que deux puissances nouvelles et voisines ne soient pas en même temps rivales; bientôt la prospérité de Tlemcen fit ombrage aux rois de Maroc; et les intentions de ces derniers furent suspectées par les rois de Tlemcen; il semblait aux Beni-Mérin qu'une ville qui avait longtemps été assujettie à la dynastie déchue devait aussi reconnaître leurs lois et se soumettre à leur discrétion: d'un autre côté, les Beni-Zian se regardaient comme les possesseurs légitimes d'un trône qui avait été occupé par leurs ancêtres, et qu'ils avaient eux-mêmes reconquis les armes à la main. La guerre seule pouvait mettre fin à ces prétentions: de part et d'autre on fit des préparatifs extraordinaires. Les fortifications de Tlemcen furent réparées; on doubla les forces de la ville, et l'on y ménagea les provisions nécessaires durant un long siège. De son côté, le roi de Fèz, Abou-Youcef, second prince de la race des Beni-Mérin, rassembla une armée formidable et partit de sa capitale vers le commencement du printemps de l'année 678 de l'hégire; il s'arrêta devant Tlemcen, et il campa presque sous les murs de cette ville. L'on dit que pour se mettre, lui et son armée, à l'abri des attaques des assiégés, il fit construire devant son camp une ville presque aussi considérable que Tlemcen elle-même. Suivant les historiens arabes, le siège ne dura pas moins de sept ans;

mais, à la fin, les malheureux habitants furent réduits à une telle famine, qu'ils ne se nourrissaient plus que de racines et de feuilles d'arbres. Dans cette extrémité, ils se rendirent en foule au palais de leur roi Abou-Taschfin, et le supplièrent en se lamentant de soulager leurs maux. A ce spectacle, le roi ne put retenir ses larmes; il leur répondit avec une voix émue qu'il sentait lui-même toute la grandeur de leurs souffrances, qu'il ne saurait jamais assez reconnaître la fidélité et le dévouement dont ils lui donnaient des preuves si touchantes; que s'ils jugeaient que sa chair pût suffire à apaiser leur faim, il était prêt à la leur partager. A ces mots, il leur montra les aliments qu'on lui préparait, et le peuple vit avec étonnement un morceau de cheval cuit avec de l'orge et des feuilles d'oranger, destiné à composer le dîner de son roi. Abou-Taschfin, ayant alors fait rassembler tous les habitants de la ville, leur déclara qu'il aimait mieux périr au milieu des ennemis, les armes à la main, que de rester plus longtemps assiégé, en proie à toutes les horreurs de la famine, et il leur proposa en même temps de faire avec lui une sortie le lendemain. Tous approuvèrent sa résolution et furent d'avis d'aller attaquer l'ennemi dans ses retranchements. Dès ce moment, la fortune se déclara pour eux, et la main d'un Maure les délivra du siège et les arracha à une mort inévitable. Le lendemain matin, Abou-Youcef fut trouvé mort dans son lit; son armée, consternée par un événement si inattendu, se débanda aussi-

tôt; et les assiégés, sortant en même temps de la ville, fondirent sur l'ennemi et remportèrent sur lui une victoire facile. Un désastre si subit et si terrible ôta pour quelque temps aux Beni-Mérin l'envie d'aller faire la guerre au royaume de Tlemcen; l'enceinte de cette capitale s'agrandit alors considérablement par les soins d'Abou-Taschfin, qui réunit à Tlemcen la ville construite par le roi de Fez. Son commerce s'étendit dans toutes les parties de l'Afrique, et une foule de tribus, jusque là errantes, vinrent se fixer dans ses murs. Cette prospérité renaissante ne pouvait pas être de fort longue durée; les Beni-Mérin avaient toujours devant les yeux la sanglante défaite que leur armée avait essuyée devant Tlemcen; ils avaient à cœur de venger la mort tragique d'un prince dont ils chérissaient la mémoire. Environ quarante ans après ce funeste événement, Abou'l-Hassan partit de Fez pour aller mettre le siège devant Tlemcen. A l'exemple de son prédécesseur, il bâtit une ville non loin des murs de cette capitale, c'est-à-dire du côté de l'ouest, à la distance d'environ deux milles. Le siège dura deux ans et demi. Pour s'emparer de la place avec moins de perte et plus de sûreté, il avait soin, à mesure qu'il avançait, de dresser de distance en distance des murs et des fortifications sur les points qu'il occupait successivement. Il parvint de la sorte jusque sous les remparts de la ville, qu'il emporta enfin d'assaut l'an 733 de l'hégire (1334 de J. C.). On massacra tous ceux qui furent trouvés les

armes à la main; le roi lui-même fut fait prisonnier et suivit l'ennemi victorieux à Fez, où il fut décapité et son corps jeté à la voirie. La puissance des Beni-Zian, humiliée par une si terrible catastrophe, cessa dès lors d'être indépendante; ils ne régnèrent plus qu'en qualité d'humbles vassaux des rois de Fez. Néanmoins, plusieurs d'entre eux prirent, dans la suite, les armes contre leurs suzerains, et s'efforcèrent de rompre les chaînes que la nécessité seule leur avait imposées; mais ces révoltes furent toujours prévenues ou étouffées, et ses auteurs reçurent le châtement que l'on croyait qu'ils méritaient. Les uns furent renfermés pour le reste de leur vie dans les prisons de Fez; on fit périr les autres par la main du bourreau; quelques-uns, plus heureux, purent se réfugier dans les montagnes de l'Atlas, d'où ils inquiétaient sans relâche leurs ennemis. Dix rois se succédèrent sur le trône de Fez sans qu'aucun d'eux pût mettre fin à l'importunité de ces hostilités continuelles; mais sur le déclin de la maison des Beni-Mérin, les rois de Tlemcen, profitant de la division qui régnait parmi leurs ennemis, s'entourèrent de forces considérables, se proclamèrent les libérateurs du pays, en chassèrent en fort peu de temps les partisans des rois de Fez et rentrèrent dans leur ancienne capitale presque sans coup férir. Ceci arriva vers l'an 785 de l'hégire (1384 de J. C.). Plusieurs années après le rétablissement de la dynastie des Beni-Zian, Tlemcen devint encore la proie d'un ennemi étranger.

Abou-Ferez, roi de Tunis, envoya contre elle un corps considérable de troupes, sous la conduite de son frère, lequel s'en empara après quelques jours de siège, et la rendit tributaire; mais elle ne tarda pas à s'affranchir de cette servitude, et, pendant l'espace de cent vingt ans, elle jouit de la douceur de la paix. On doit regarder une si longue prospérité comme la cause principale de tous les malheurs qui, depuis cette époque, fondirent sur le royaume de Tlemcen. L'exemple de la vie molle et efféminée de la plupart des citoyens, étant toujours vivant, finit par inspirer aux plus pauvres le désir et l'espoir d'être heureux à leur tour, et les poussa à user de toutes sortes de voies pour acquérir des richesses, sources des jouissances matérielles et aliments des plaisirs du corps. Les mœurs publiques changèrent peu à peu sous l'influence de ces principes corrupteurs, et l'on vit une nation jusque-là brave et généreuse adopter les maximes et la conduite des pirates et des brigands. Tous les jours il sortait d'Oran, de Mersa'l-Kabir et des autres ports du royaume, une foule de corsaires avides de sang et de rapines, qui allaient infester les côtes d'Espagne et répandre la terreur dans les pays chrétiens. Pour mettre un terme à leurs cruelles déprédations, Ferdinand le Catholique fut contraint d'équiper une flotte nombreuse et de l'envoyer sur la côte de Barbarie. Les pirates furent châtiés, et la conquête d'Oran fut le résultat de cette heureuse expédition. Le roi Abou-Hamon, prince faible et mou, crut

pouvoir se dédommager sur les biens de ses sujets de la perte d'Oran, ville qui avait été l'une des principales sources de ses revenus; il imposa, sur les habitants de Tlemcen en particulier, des taxes nouvelles et exorbitantes, et il acheva de se les aliéner en incarcérant Abou-Zian, son neveu, qu'il soupçonnait d'aspirer au trône. On le chassa ignominieusement de la ville, et l'on remit l'autorité royale entre les mains du neveu, qui fut tiré de prison. Cependant le parti du roi détrôné eut bientôt après le dessus, et Abou-Zian, chassé de son nouveau palais, fut jeté encore une fois dans les fers.

Barberousse I^{er} régnait alors à Alger; son nom faisait trembler tout le monde; sa puissance n'était pas moins redoutable aux chrétiens qu'aux musulmans. Ce fut à lui que les partisans d'Abou-Zian eurent recours, pour remettre sur le trône ce jeune prince. Barberousse accueillit les envoyés de Tlemcen avec beaucoup de distinction et de marques d'intérêt. Mais, en apprenant les dissensions qui divisaient le royaume de Tlemcen, sa première pensée fut de s'en emparer. Il promit aux envoyés tout ce qu'ils voulurent, et quelque temps après il marcha, non au secours d'un parti opprimé, mais à la conquête d'un état qui était tout à fait à sa convenance. En effet, il entra dans Tlemcen avec le titre fastueux de *libérateur*; il tira de prison le prince détrôné; mais, au bout de quelques jours, il le fit étrangler et se déclara souverain du pays. Cependant Abou-Hamon, qui avait su intéresser à sa

cause l'empereur Charles-Quint, se présenta devant les murs de Tlemcen avec un corps d'armée considérable, composé, en grande partie, de troupes espagnoles. Il attaqua vivement Barberousse, le tua dans une bataille et entra triomphant dans la ville, d'où il chassa les Turcs et leurs partisans. Depuis cette époque, son règne fut tranquille, et jusqu'à ses derniers jours il se montra fidèle vassal du roi catholique, à qui il s'était engagé de payer un certain tribut. Mais après sa mort, Abd'allah, son frère et son successeur, ne voulant pas dépendre d'un prince infidèle, rompit les traités qui existaient entre l'Espagne et ses états, et se mit sous la protection du sultan Sélim et sous celle de Barberousse II. La durée de son règne ne fut pas longue; Ahimed Abou-Zian, l'un de ses fils, fut placé sur le trône par Barberousse, et il régna au préjudice d'Abd'allah, l'aîné des enfants du roi. Celui-ci, se voyant injustement privé de la couronne héréditaire, suivit l'exemple de son père et eut recours à la justice de Charles-Quint, qui lui envoya une armée commandée par le comte d'Alcandette; alors gouverneur d'Oran. Ahmed fut contraint d'en venir aux mains avec son frère, et il fut complètement défait dans les environs de Tlemcen. Abd'allah ne jouit pas longtemps des fruits de sa victoire; les cheikhs et les ulémas ne purent lui pardonner la confiance qu'il avait eue dans le secours profane des chrétiens. Il fut regardé comme infidèle à sa religion; on ameuta le peuple contre lui, et il n'é-

chappa dans ce moment à la mort cruelle à laquelle le fanatisme de ses sujets l'avait dévoué, que par une fuite ignominieuse et en se tenant caché dans le désert; mais, quelques jours après, il fut découvert dans le lieu de sa retraite par les sicaires que l'on avait envoyés à sa poursuite, et il fut impitoyablement massacré. On rappela alors son frère cadet dans la ville, où il fut reçu en triomphe par les habitants. Bientôt après cet événement, Tlemcen fut reprise par les Turcs, et lui forcé de s'enfuir dans les montagnes; mais les Turcs ne restèrent pas longtemps maîtres de la ville; les Espagnols coururent au secours du roi, et ils le rétablirent sur le trône. Il vécut depuis en bonne intelligence avec Hacén agha, gouverneur d'Alger, et ensuite avec Solh-el-rays, successeur de ce dernier. Après lui régna Muley-Hacén, son frère; mais, pour avoir la paix avec le gouverneur d'Alger, il fut obligé, en montant sur le trône, de remettre entre les mains de celui-ci toutes les forteresses de ses états. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir accédé à une condition si dure : au bout de quatre ans, il traita secrètement avec le comte d'Alcandette, gouverneur d'Oran, pour chasser les Turcs du royaume; mais son projet fut découvert, et il fut chassé de sa capitale avant qu'il eût pu le mettre à exécution. Il mourut trois ans après à Oran, où il s'était retiré¹.

¹ Ce prince laissa après lui un fils qui se fit baptiser dans la suite sous le nom de Don Carlos, et qui mourut en Castille, où Philippe II lui avait donné des terres.

Telle fut la fin obscure du dernier des Beni-Zian; il fut témoin, en mourant, du triomphe de ses ennemis, et il vit s'éteindre avec lui l'empire de sa dynastie. Les rois de Fez et de Maroc ne laissèrent pas longtemps les Turcs tranquilles; possesseurs de leur nouvelle conquête; alarmés des progrès rapides des armes de ces derniers, ils conçurent le dessein de les arrêter, ou du moins de partager avec eux les dépouilles du dernier roi de Tlemcen. Vers le commencement de l'année 1551, une expédition commandée par Mohammed el-Arrani, fils du schérif Muley Mohammed, fut dirigée sur cette ancienne capitale. Les Turcs s'étaient rendus odieux aux habitants de Tlemcen par leur arrogance et leurs vexations journalières; on n'attendit pas que le siège fût dressé: dès que l'ennemi se présenta, les portes de la ville lui furent ouvertes, et les Turcs forcés de s'enfuir à la hâte du côté d'Alger. El-Arrani, encouragé par la promptitude de cette soumission, poussa plus loin ses armes; il occupa Mostaghanem et réduisit sous l'obéissance de son père plusieurs autres places mal défendues ou surprises par l'attaque. Mais l'année suivante les Turcs, commandés par un gentilhomme navarrais, reprirent en peu de temps ces mêmes places, marchèrent sur Tlemcen et tuèrent dans une bataille Abou'l-Cader, l'un des fils du schérif, qui avait été envoyé au secours de cette ville. Ce triste événement jeta le découragement dans l'armée qu'il avait amenée; elle prit le parti de la retraite, et Tlemcen capi-

tula¹. Cette ville fut définitivement annexée, avec tout son territoire, à la régence d'Alger, en 1560, sous Hacen ou Barberousse III, huitième pacha. Avant l'expédition française dans le nord de l'Afrique, elle formait un des principaux béylïks de cette régence ; elle s'est, depuis, placée sous la protection de l'ancien émir de Maskarah, et le traité de la Tafna l'a comprise parmi les pays qui devaient faire partie des nouveaux états de ce dernier. Puisse la France achever bientôt de venger le parjure de ce fier marabout, et faire éprouver aux Arabes rebelles la force irrésistible de ses armes !

Veuillez agréer l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

L. BARGÈS.

¹ Voyez *Relation de l'origine et succès des schérifs*, etc. etc. par Diégo de Torrès, traduite en français par M. C. D. V. D. D. A. Paris, 1636.



LETTRE

Sur les poètes Tarafah et Al-Moutalammis,
par M. A. PERRON.

A M. CAUSSIN DE PERCEVAL.

Monsieur,

L'auteur de l'Aghâniyy n'a pas consacré à Tarafah d'article spécial ou *khabar*. Il a fondu ce qu'il a pu en savoir avec la notice, assez longue par les épisodes dont elle est semée, sur le poète Al-Moutalammis ou Djariyr, oncle maternel de Tarafah, son ami, son compagnon de faveurs et de disgrâces. Je vous en transmets la traduction exacte.

L'époque d'Al-Moutalammis est fixée par des indications positives qui signalent les rapports qu'il eut surtout avec le roi de Hiyrah, Amr, fils de Hind. Le père de cet Amr fut Al-Mounzir, fils d'Imrou-'l-Ckays, connu aussi sous le nom d'Al-Mounzir, fils de Mâ-al-Samâ, sa mère. Il était de la descendance des rois Lakhmides de l'Irâck.

D'après les traditions, ce fut dans la huitième année du règne d'Amr, fils de Hind, que naquit Mahomet. Il paraît que cet Amr ne régna que

douze ans. L'Aghâniyy lui accorde cinquante-trois ans de règne; mais cette donnée est absolument inconciliable avec les autres dates, l'apparition de l'islamisme et toute la coordination des rois de Hhiyrah. Après Amr, l'autorité royale fut conférée à Ckâbows son frère et aussi fils de Hind, par conséquent. Mahomet avait alors quarante ans. Ckâbows qui n'occupa le trône que huit ans, fut, selon Silvestre de Sacy, remplacé par son frère Al-Mounzir en 584 après J. C. Nômân Abow-Ckâbows, fils de ce dernier Al-Mounzir, fut roi en 588 et fut tué en 611. Selon Abow-l-Fidâ, au sixième mois du règne d'Iyâs, successeur de Nômân-Abow-Ckâbows, Mahomet commença l'inauguration de la foi musulmane : il avait donc alors quarante ans.

Sous le règne d'Amr, fils de Hind, Al-Moutalammis était encore jeune, et Tarafah, plus jeune encore, avait déjà fait sa célèbre *Mouâllackah*. D'après cela, il est vraisemblable que ce fut vers la fin de la vie du fils de Hind qu'arriva l'histoire de la lettre qui conduisit Tarafah à sa perte. Il était alors dans le feu et la verve de la jeunesse, dans cet état d'animation et de vie bouillonnante qui ne laisse douter de rien, et qui, alimenté encore par une fierté pétulante et hardie, fait regarder les conseils de la prudence comme des voix inspirées par des cœurs mous et vides de sang, par des pensées trop calculantes et trop craintives. Il méprisa la parole d'Al-Moutalammis qui lui dévoilait la trahison du roi et même le supplice auquel il les

envoyait tous deux sous le menteur prétexte de les faire récompenser par son gouverneur du Bahhrayn; et, victime de sa présomption irréfléchie, de sa fierté sourde et aveugle, Tarafah périt prématurément; il eut les pieds et les mains coupés, puis, ainsi mutilé et vivant encore, il fut enterré. Le motif de cette vengeance fut que Tarafah, qui, d'ailleurs, était avec Al-Moutalammis admis comme poète à la table d'Amr, fils de Hind, jeta contre ce roi quelques vers épigrammatiques. Al-Moutalammis aussi avait aiguisé contre leur Amphitryon quelques rimes caustiques et méprisantes. Le roi le sut, les appela et leur remit, pour son gouverneur du Bahhrayn, une lettre sur laquelle, d'après ce que leur avait dit le roi lui-même, il leur serait donné, en son nom, une récompense. Mais cette récompense, à laquelle ne pensaient pas nos deux poètes, était la torture et la mort. . . . Ils ne savaient pas lire. Al-Moutalammis fit lire sa lettre et la jeta; Tarafah voulut porter la sienne et périt. Voilà, en quelques mots, l'abrégé de ce que vous verrez tout à l'heure par le récit d'Abow-l-Faradj d'Ispahan dans son Aghâniyy.

Le supplice de Tarafah eut lieu, selon les dates que nous avons indiquées tout à l'heure, de 564 à 576 après J. C. c'est-à-dire vers la naissance de Mahomet. Pour Al-Moutalammis, il s'enfuit en Syrie chez les Ghascânides et mourut plus tard à Bostres. Toutefois, d'après un passage de l'Aghâniyy, il paraît qu'il vécut au delà de l'époque de

l'investiture de Nômân; et je crois qu'il s'agit ici de Nôman Abow-Ckâbows : car, après la journée d'Ayn-Oubâgh où les Ghascânides, sous la conduite de Hhârith le Ghascânide et lieutenant du César bizantin d'alors, tuèrent Al-Mounzir, père de Nômân Abow-Ckâbows¹, lorsque ce Nômân fut investi de l'autorité royale dans l'Irâck par le Kisra de Perse, il confirma la proscription prononcée d'abord par son père et par ses deux oncles Ckâbows et Amr, fils de Hind, contre le poète Al-Moutalammis.

La mort d'Al-Mounzir à l'affaire d'Ayn-Oubâgh arriva dans les premiers temps de l'empereur Maurice, qui, si j'ai bonne mémoire, monta sur le trône impérial en 582.

D'autre part, l'époque assignée par les traditions et histoires arabes à Amr, fils de Hind, se trouve en concordance exacte avec la place chronologique que lui détermine le comput de sa généalogie ascendante placée dans la ligne des rois Lakhmides de Hhiyrah. D'après l'Aghâniyy, Amr est fils d'Al-Mounzir, fils d'Imrou-l-Ckays, fils de Nômân, fils d'Imrou-l-Ckays, fils d'Amr, fils d'Adiyy, fils de Rabiya, fils d'Amr, fils de Hhârith, fils de Souòwd, fils de Mâlik, fils d'Amâm qui est le même qu'Adiyy, fils de Noumârah, fils de Lakhm, fils d'Adiyy, fils de Hhârith, fils de Mourrah, fils d'Oudad, fils de Zayd, fils d'Yaschdjoub, fils d'A-

¹ Voyez la troisième lettre de M. Fresnel : — Journée d'Ayn Abâgh, — lisez *Ayn-Oubâgh*.

riyb, fils de Zayd, fils de Kahlân, fils de Sabâ, fils de Yaschdjoub, fils d'Yaroub, fils de Ckahhtân. En collatéralisant cette série généalogique avec celle des ascendants Mahométiques, d'après les données stemmatiques que je vous ai adressées dans ma première lettre sur l'histoire des Arabes, Amr, fils de Hind, arrive en ligne avec Abd-Manâf trisaïeul du Prophète. Mais si nous portons cet Amr et ses descendants des rois Lakhmides à la colonne des rois de Hiyrah où ils doivent être, nous voyons qu'Amr arrive à la place qu'il doit avoir, c'est-à-dire en ligne synchronitique juste avec Abd-Allah, père de Mahomet.

Dans mon Introduction historique ou Coup d'œil sur l'histoire des Arabes antéislamiques, placée avant ma traduction des *Ansâb* ou généalogies d'Ibn-Abd-Rabbouh, j'ai établi que Mâlik, fils de Fahm, qui fonda le royaume de Hhiyrah en Chaldée, dut être contemporain de Louwayy, et Djaziymat-al-Abrasch, son successeur, contemporain de Kâb, fils de Louwayy, septième aïeul de Mahomet. Adiy, fils de Rabiya, Lakhmide d'origine, et qui fut envoyé très-jeune à Hhiyrah, épousa plus tard la sœur de Djaziymah et en eut un fils appelé Amr, qui succéda à Djaziymah. Par là fut impatronisée sur le trône une souche nouvelle, la souche dite des rois Lakhmides de Hhiyrah.

Adiy, gendre de Djaziymah, deuxième et dernier roi Azdide de Hhiyrah, est le cinquième aïeul d'Amr, fils de Hind, ce qui établit entre ce

dernier et Djaziymah six degrés avitiques. C'est exactement le nombre qui se trouve sur la ligne maaddique de Mahomet, entre son père Abd-Allah et Kab. Voilà donc deux contemporanéités bien fixées et par les traditions et par les données stemmatiques.

Les historiens font naître le Prophète dans la huitième année du règne d'Amr, fils de Hind; et voici que, comme appui pour ce fait, comme coïncidence justificative, nos généalogies des rois de Hhiyrah nous font ce prince contemporain du père de Mahomet. J'insiste sur ce point parce qu'il me paraît d'une grande importance, comme sanctionnant encore ici la vérité du collatéralisme que j'ai établi dans mes travaux précédents entre les lignes généalogiques hhidjâziennes et yamaniques. C'est encore une preuve, et il s'en présentera bien d'autres, que la place que j'ai assignée à tout l'avitisme du Prophète est ordonnée selon l'exactitude chronologique par rapport aux époques des faits de l'histoire yamanique. Et supposé même que le degré par où je passe d'Adnân, vingt-unième aïeul de Mahomet, à la ligne de Ckahhtân ne dût pas réellement être le nom d'Oudad comme je l'ai dit, ou que cet Oudad ne dût pas réellement avoir pour père Zayd, fils d'Yaschdjoub le Ckahhtânide, il en résulterait toujours ceci de décisif, que Ckahhtân n'est au-dessus d'Adnân (et cela pour arriver à la détermination des synchronismes et chronismes arabes), qu'au rang de la dixième génération. Dès

lors le moyen de comparer sur tous les points la chronologie de l'histoire moudharique ou hhidjâzienne avec celle de l'histoire yamanique ou Ckahl-tânienne, de poser en casés rationnelles et vraies les époques de ces deux mondes de la péninsule arabique, enfin de relier en corps tout ce qu'on pourra découvrir de cette antiquité, se trouve défini, fixé par nombre d'épreuves qui se corroborent toutes l'une par l'autre.

Quant au fait spécial qui nous occupe, c'est-à-dire la délimitation de l'époque d'Amr, fils de Hind, et, par suite, des deux poètes Tarafah et Al-Moutalammis, il a encore un résultat que j'ai discuté dans l'Introduction historique dont je vous parlais tout à l'heure : c'est qu'il est impossible qu'à Hhiyrah il y ait eu jusqu'à Mahomet autant de rois qu'on en suppose et qu'on en trouve nommés dans tous les écrits arabes ou européens relatifs à cette histoire. Inclusivement, depuis Mâlik, fils de Fahm et premier roi de Hhiyrah, jusqu'à Amr, fils de Hind, il n'y a que neuf degrés stemmatiques, ce qui compose, à trente-trois ans pour chacun, un espace de deux cent quatre-vingt-dix-sept ans. Or, avec les durées assignées aux différents règnes par les historiens, il est impossible, je le répète, de colloquer dans ces trois siècles les quinze rois mis sur le trône par Silvestre de Sacy ou les dix-huit rois annoncés par M. Rasmussen de Copenhague.

Mais je laisse cette question; elle ne doit pas

nous occuper ici davantage. Passons à la généalogie de Tarafah.

La généalogie donnée pour Al-Moutalammis est écourtée, et les degrés fournis par l'Aghâniyy ne le conduisent qu'en face de Kâb, septième aïeul de Mahomet; ce qui est évidemment faux et inadmissible. La généalogie de Tarafah, au contraire, l'amène exactement à l'époque d'Amr, fils de Hind. Voici comment.

A l'histoire du poète Al-Mourackckisch al-Assghar, l'Aghâniyy annonce que ce poète est oncle paternel de Tarafah. Mais la généalogie de Tarafah, construite exactement sur celle que présente l'Aghâniyy pour Al-Mourackckisch, le conduit à deux degrés en deçà de Mahomet. Il est clair alors qu'il y a erreur. Abd, père de Tarafah, est frère d'Al-Mourackckisch al-Assghar, fils de Sofyân, fils de Sâd, fils de Mâlik, fils de Dhoubahyâh, fils de Ckays, fils de Thâlabah, fils de Hhousn, fils d'Ockâbah, etc. Le Dhoubayâh dit ici fils de Ckays est, d'après nos *Ansâb* d'Ibn-âbd-Rabbouh, fils direct d'Ockâbah, fils de Ssâb, fils d'Aliyy, fils de Bakr, fils de Wâyî, fils de Ckâcit, fils de Hinb, fils d'Afssâ, fils de Doumiyy, fils de Djadiylah, fils d'Açad, fils de Rabiyyâh, fils de Nizâr. Selon la version fournie par nos *Ansâb*, nous avons dix-neuf degrés avant Mahomet jusqu'à Nizâr, et alors Tarafah est contemporain d'Amr, fils de Hind, et d'Abd-Allah, père du Prophète. Nous devons donc préférer la donnée d'Ibn-âbd-Rabbouh à celle de l'Aghâniyy,

puisqu'elle vient en harmonie avec les récits des traditions. Souvent ainsi on est obligé, pour obtenir la vérité chronologique, ou, pour mieux dire, l'unanimité de l'histoire et de la chronologie, de contrôler les généalogies les unes par les autres. Mais c'est toujours par elles que l'on arrive à l'exactitude; il y a déjà du temps que Reiske l'a dit.

Je ne veux pas prolonger ces observations de computs généalogiques. Elles sont sèches et arides, il est vrai; mais ceux qui portent intérêt aux vérifications historiques, à la science historique, me les pardonneront facilement. Il n'y a pas d'autre voie pour se reconnaître dans les chroniques et légendes antéislamiques et en débrouiller le chaos.

Tarafah est connu dans le monde oriental d'Orient et d'Europe; sa *mouàllackah* a consacré sa mémoire.... Et que ne fût-il pas devenu, ce poète égorgé à la fleur de l'âge, s'il eût eu le temps de laisser sa yerve produire et enfanter! Al-Moutalammis est moins connu que son ami, au moins pour les vers qui lui ont survécu. Les Orientaux eux-mêmes, et je veux dire les *oulamâ* de l'Orient, en connaissent à peine quelques-uns. Ceux que nous verrons dans l'histoire que je vais vous transcrire sont tout à fait hors du domaine de leurs connaissances; car les *oulamâ*, ou savants d'Orient, ne sont plus savants; les lettrés ne sont plus lettrés, les lecteurs ne lisent plus : on est abâtardi.

Le genre des vers que vous rencontrerez ici, et qui, de tous ceux qu'a composés Al-Moutalammis,

sont, à ce qu'on peut croire, presque tout ce qui a échappé à l'irréparable outrage des temps, des douze siècles qui nous séparent de son époque, sont généralement dans la forme descriptive et dans la forme satirique. C'est là que notre poète paraît avoir excellé. Il décrit d'une manière vive et pittoresque sa fuite dans le désert; il me semble le voir, l'ouïr parler à sa belle et nerveuse chamelle, lorsqu'elle enjambe les sables durant la nuit; il semble la voir, elle aussi, se réjouir d'enlever son maître aux persécutions du roi, fils de Hind, lorsqu'elle bondit de plaisir en entendant de loin les sons des cloches chrétiennes des Ghascânides; lorsque, le fouet jouant sur son col cambré, elle court, en se balançant, chercher un abri à son poète, qui l'aime et qui la fatigue. Chamelle adorée d'Al-Moutalammis, qui sans cesse, partout, revient dans ses vers à la caresser, à vanter ses membres vigoureux, son ardeur à l'emporter loin de l'Irâck, sa belle robe rousse, ses muscles secs et nerveux, son inépuisable force, sa démarche coquette après des nuits de marche et de fatigue..... Puis vient un souvenir du poète à sa maîtresse, à ses amours; mais de suite sa chamelle encore reçoit son affection, son admiration, sa reconnaissance; et quand il a dépassé les hauts sommets des monts perdus dans l'espace et nageant dans les flots des mirages, on voit encore sa chère chamelle, à la course solide et sûre, au pied habile, au poitrail fendant l'espace, à la tête balançante et redressée au bout de la longe qui mo-

dère son ardeur, courir et toujours courir, toujours joyeuse de sauver les jours de son maître. Lorsque, descendu en Syrie, il appelle les tribus qu'il a été obligé de fuir à venger le sang de Tarafah, il répète encore l'éloge de sa précieuse chamelle; il semble la remercier de son salut.... Puis il demande à la tribu de Tarafah, aux Banow-Ckilâbah, la mort du tyran méchant :

Enfants de Ckilâbah, il est devant vous ce vil esclave, ce fils de Hind ! Son sang pour le sang de votre poète ! Égorgez-le, tuez-le, cet onagre qui présente le flanc au trait du chasseur !

Quant au style d'Al-Moutalammis, il a assez souvent une certaine recherche de termes qui parfois en obscurcissent le sens, au moins pour nous; cependant ses vers ne sentent nullement la gêne. Je vous en transcrirai quelques-uns; vous en jugerez bien mieux que moi.

HISTOIRE D'AL-MOUTALAMMIS.

TARAFAH. — DJARVAL. — HAWTHARAH.
ANECDOTE SUR LE POÈTE AL-FARAZDACK, ETC.

ARIETTE.

Ma famille s'est séparée; les uns sont restés, les autres sont partis. En vérité, bon Dieu ! auxquels faut-il m'attacher ?

Ceux qui sont restés, je me souciais peu d'être avec eux ; ceux qui sont partis, je redoutais de les voir s'en aller.

Ces vers sont d'Al-Moutalammis, et le chant est de Moutiym ; il fut composé sur le rythme *ramal* léger, joué par le doigt du milieu.

Le nom d'Al-Moutalammis est un sobriquet appliqué au poète Djariyr, du mot *al-moutalammis*, qui fait la rime de ce vers :

Voici le moment de franchir le pas dangereux de la vallée d'Irdh ; j'entends le bourdonnement de ses frelons, de ses grosses mouches bleues, qui, toujours, *se ruent sur les passagers*.

Djariyr, ou Al-Moutalammis, était fils d'Abd-al-Maciyhh, fils d'Abd-Allah, fils de Zawfan, fils de Hharb, fils de Wahb ; fils de Djaliyy, fils d'Ahmmas, fils de Dhoubayàh, fils de Rabiyaàh, fils de Nizâr.

Il y eut trois tribus de Banow-Dhoubayàh parmi les descendants de Rabiyaàt-al-Faras, fils de Nizâr : les Banow-Dhoubayàh, issus de Dhoubayàh, fils direct de Rabiyaàh : ce sont eux qui, par la suite, furent appelés les Dhoubayàt-al-Adhdjam ; les Banow-Dhoubayàh issus de Dhoubayàh, fils de Ckays, fils de Tha'labah ; les Banow-Dhoubayàh, postérité de Dhoubayàh, fils d'Idjl, fils de Lodjaym.

Les Dhoubayàt-al-Adhdjam acquirent parmi les Rabiyaàh une haute prépondérance, et furent remarquables par l'éclat de leur nom et de leur autorité.

A une époque, ils eurent pour chef Hhârith-al-Adhdjam, encore appelé Hhârith-al-Khayr, ou Hhârith le Probe. Il était fils d'Abd-Allah, fils de Zawfan, fils de Hharb. On lui appliqua le sobriquet d'*al-Adhdjam*, à la bouche torse, parce qu'il avait en effet la bouche déformée. Puis le sobriquet d'*al-Adhdjam* resta à la tribu elle-même.

Après les Dhoubayat-al-Adhdjam, les Banow-Anazah eurent parmi eux le chef revêtu de l'autorité sur les tribus des Rabiya, et ce chef fut Amir, descendant d'Açad, fils de Rabiya, fils de Nizar. Cette autorité passa aussi entre les mains d'Al-Ckârâr, enfant des Banow-l-Hhârith, fils d'Al-Dowl, fils de Ssabbâhh, fils d'Atiyk, fils d'Aslam, fils d'Yazkour, fils d'Anazah. Ensuite le pouvoir fut transporté dans la tribu des Banow-Abd-al-Ckays, et parmi eux il se trouva déferé à Al-Afkal, ou Amr, fils de Djoâyed, fils de Ssabrah, fils de Dowl, fils de Schanni... fils de Rabiya.

Des Abd-al-Ckays, le pouvoir passa chez les Banow-Namir-Ibn-Ckâcit, et il fut remis alors à Amir *al-Dhahhyân*, fils de Sâd, fils de Khazradj, fils de Taym-Allah, fils de Namir. Amir fut surnommé *al-Dhahhyân* ou le *Matinal*, parce qu'il tenait ses audiences le matin, et jugeait alors les différends.

Les Banow-Yaschkour, postérité d'Yaschkour, fils de Bakr, fils de Wâyî, eurent ensuite parmi eux le chef souverain. Celui qui fut investi de cette autorité fut Hhârith, fils de Ghoubar, fils.... d'Yaschkour.

Des Banow-Yaschkour, le pouvoir souverain se trouva transféré chez les Banow-Taghlib ; il y fut donné à Rabiya, fils de Mourrah.... fils de... Taghlib ; et après Rabiya, il échut à Kolayb, dont le nom se rattache à la fameuse guerre de Baçows, dont on sait qu'il fut la cause. Ensuite l'état des choses fut bouleversé, changé, et le droit de souveraineté échappa à ces tribus.

Venons à Al-Moutalammis.

Ses oncles maternels étaient de la tribu des Yaschkourides. On croit qu'il naquit dans cette tribu, et qu'il y resta longtemps ; ce qui fait que certaines traditions rattachent sa généalogie aux Yaschkourides.

Le roi Amr, fils de Hind, surnommé *Moudhrit-al-hhidjâra*, ou le *Pète-pierre*, et qui eut encore le surnom de *Mouhharrick*, ou *Brûleur*, par ce qu'en une fois il fit brûler cent maisons dans le Yamâmah, demanda un jour, en présence d'Al-Moutalammis, à Al-Hhârith le Yaschkouride, fils d'Al-Tawam, quelle était la véritable origine généalogique d'Al-Moutalammis. Al-Hhârith prétendit que le poète était réellement Yaschkouride. Alors Al-Moutalammis leur dit ces vers :

Des gens me reprochent que ma mère est sans naissance ;
ne sait-on donc pas d'abord que l'homme véritablement noble
est celui qui s'ennoblit par ses mérites ?

Issu d'un sang illustre, si tu ne relèves pas encore ton
nom par ta valeur personnelle, tu n'es toujours qu'un vilain
et un roturier.

Et d'ailleurs, Hhârith, si on approchait, pour les mêler, une goutte de notre sang vers une goutte du vôtre, elles se fuiraient et refuseraient de se toucher.

Tu te figures donc que je puisse être retranché de la postérité de Bouhthah¹ ? Quelque part que je sois, puis-je donc m'en séparer ?

Ma famille, tous mes parents directs, demande-le à qui tu voudras, ont assez de relief et de valeur pour en donner à ceux qui en manquent.

(Ton erreur est grande, Hhârith) ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a frappé du bâton pour avertir *le sage* ; tant il est vrai que, pour savoir, il faut sans cesse apprendre (aussi je te dis qui nous sommes, pour que tu le saches bien).

Si ceux qui pensent ravalier ainsi mon origine n'étaient, comme toi, de mes oncles, je leur poserais sur le nez un stigmate de feu (je leur apprendrais à parler).

Quand même je répéterais à toute heure que je renie ma mère, serait-elle moins ma mère ? Dieu me préserve de penser jamais à la déshériter de son fils !

Tu voudrais que je fusse de votre lignée ; mais j'y serais comme intrus. Il me faut bien alors te dire qui je suis.....

Al-Moutalammis, selon une tradition de Mohammed, fils de Sallâm, était oncle maternel de Tarafah, fils d'Abd, et connu par son esprit et sa malice satiriques².

¹ Bouhthah cité ici est de la postérité de Rabiya, fils de Nizar. Il est fils de Wahb, fils de Djaliyy, fils d'Ahmas.

² Al-Moutalammis ou Djarir est dit aussi fils d'Abd al-Maciyyh, fils d'Ab-Allah, fils de Rabiya, fils de Zawfan, etc. — D'après ibn-Ckotaybah, Al-Moutalammis est fils d'Abd al-Ozza. Il fut de la tribu des Banow Dhoubaya ibn-Rabiya, de la branche des Banow-Zawfan, et les Yaschkourides furent jadis de la descendance de ses oncles. — D'après Abow'l-Hhatim et Al-Asmaiyy, le poète Djariyr al-Moutalammis est fils direct d'Yazyd. D'autres lui donnent

Al-Moutalammis est de l'époque du paganisme. Il ne reste de lui que peu de vers; mais leur élégance, leur richesse de style, le mettent au rang des poètes distingués. Ibn-Sallâm le place au septième degré des poètes de la gentilité arabe, avec Salâmah, fils de Djandal, Hhossayn, fils de Hhoumâm, et Al-Mouçayyab, fils d'Alas. Abow-Obaydah assure que généralement on s'accorda toujours à regarder Al-Moutalammis, Al-Mouçayyab, fils d'Alas, et Hhossayn le Mourride, fils de Hhoumâm, comme les trois poètes les plus recommandables de l'antiquité qui aient le moins laissé de vers.

Al-Moutalammis, selon Ibn-Ckotaybah, eut un fils appelé Abd-al-Mannân, qui vit les premiers jours de l'islamisme, qui fut poète, et mourut à Bostres sans laisser de postérité.

Les Banow-Dhoubayâh, tribu d'Al-Moutalammis, étaient alliés aux Banow-Zohl, dencendants de Zohl, fils de Thâlabah, fils d'Ockâbah. A la suite d'une querelle, la mésintelligence s'éleva entre ces deux tribus; à ce sujet Al-Moutalammis fit les vers suivants, où il reproche aux Zohlides leur conduite :

Quoi ! ne savez-vous donc pas, enfants de Dhoubayâh, que l'homme est un gage abandonné au trépas ! mort violente, ou descente paisible au tombeau, c'est là tout ce que l'augure des oiseaux peut en cela lui apprendre.

Pourquoi donc alors supporter l'injustice, par crainte de

pour nom Amr, fils de Hhârithh; d'autres enfin celui d'Abd al-Macyhh, fils de Djariyr. (Aghâniyy.)

mourir de la main de l'injuste? meurs plus tôt, même sous la main de l'injuste. Avale la mort, et garde ta peau propre et nette de toute souillure.

Ckassiy^r prévint les humiliations que peuvent amener les caprices du fort, en se coupant le nez, et Bayhas, le fer en main, courut chercher le danger, au risque de périr¹.

Quand Naâmah² eut vu sa famille détruite, il montra comment l'homme doit revêtir le vêtement qu'exigent les chances de la vengeance.

La valeur des hommes ne se mesure que sur la valeur de leurs œuvres et de leurs paroles; l'injustice et la persistance dans l'injustice est le fait de l'imbécille.

Vous, mes contribuables, vous voyez le front noir du bastion de Djawn rester, il est vrai, ferme et inébranlable sur sa base, et les injures du temps ne font contre lui que des efforts sans espoir (l'homme n'est pas de même; il est le point de mire des caprices du fort, mais il ne doit pas endurer l'injustice: brisez avec les Zohlides).

Le Djawn résista aux armes d'un Tobbâ de l'Yaman quand toutes les défenses de nos contrées tombaient devant lui, le Djawn, citadelle vigoureuse, aux larges pierres, au ciment réfractaire³.

¹ Ckassiy^r, fils de Sâd, était, comme on le sait, des courtisans de Djaziymat al-Abrasch, meurtrier du père de la reine Zabbâ; celle-ci vengea son père en tuant Djaziymâh. Ckassiy^r, pour venger Djaziymâh, se coupa le nez, alla trouver Zabbâ, accusant le fils de la sœur de Djaziymâh de l'avoir ainsi mutilé. Zabbâ accueillit Ckassiy^r qui, plus tard, introduisit chez la reine des gens armés qui la tuèrent. (Voyez Abow'l-Fidâ.) — Quant à Bayhas, nous verrons son histoire tout à l'heure.

² Naâmah est le surnom de Bayhas; c'est aussi le nom de plusieurs rois de Hhiyrah. — Bayhas est le type allégorique par lequel on figure la persistance à poursuivre et à prendre le talion de la vengeance.

³ Djawn signifie noir. C'est le nom d'une montagne ou d'une forteresse. Selon Al-Riyâschy, c'est le nom d'une forteresse de l'Yamâmah qui arrêta les armes d'un Tobbâ. (Aghâniyy.)

Allons, voici le moment de franchir la vallée d'Irdh; j'entends gronder ses frêlons, et ses grosses mouches bleues, qui se ruent sur les voyageurs, bourdonnent.

Allons, courons sur les contrées aux florissantes moissons, où la famille travaille, où l'instrument épilleur a tant à se fatiguer.

Tribus de Zohî, si vous voulez encore notre amitié, nous accepterons la vôtre: mais nous ne voulons pas endurer d'injustes caprices; nous nous en vengerions.

Et puis nous avons derrière nous, pour défense et pour appui, les nombreux Nâziyrides et leurs tribus des Djaliydes et des Ahhmacides¹.

Les Hhobayybides² ont renoncé à nous secourir (ils ont rompu les liens qui les unissaient à nous, comme issus d'une même tige que nous); mais nous avons nos bataillons qui vous écraseront avant que vous y ayez pensé.

Bayhas, cité dans les vers précédents, fut le motif d'un proverbe relatif à la persévérance habituelle des Arabes pour prendre le talion ou venger le sang versé. Deux autres noms, dit Abow-Obaydah, celui de Sayf, fils de Zow-Yazan le Hhimyaride, et celui de Ckassiy, courtisan et convive de Djaziymat-al-Abrasch l'Azdide, eurent la même destinée allégorique. Nous donnerons ailleurs l'histoire de ces deux derniers. Quant à Bayhas, voici ce qu'en raconte Hhâtîm, d'après Al-Assmaiyy.

¹ Les Nâziyrides sont les descendants de Nâzir, fils de Hharb, fils de Hharb, fils de Wahb, fils de Djaliyy, fils d'Ahhmas, fils de Dhoubayâh. (Aghâniyy.)

² Dans ce vers le poète écrit *Hhobayb* au lieu de *Hhobayyb*, pour la mesure du vers, mais il veut désigner réellement les descendants de Hhobayyb, fils de Kâb, fils d'Yaschkour, fils de Bakr, fils de Wâyl. (Aghâniyy.)

Bayhas était des Fazârides. Une tribu vint fondre sur la station où était sa famille et celles de ses frères. Tous ses frères furent tués, et Bayhas fut pris et emmené captif. L'ennemi, en s'en retournant, fit une halte, et on égorgea un chameau. Après qu'on eut mangé, quelques-uns dirent : « Il faut mettre le reste de la viande à l'ombre. » Et Bayhas reprit aussitôt : « Il y a près des *athal*¹ de la viande qui n'est pas à l'ombre. » Il voulait dire les cadavres de ceux de sa tribu qui avaient été tués. Et sa réplique devint proverbe.

Soudain un individu de la troupe applique un soufflet à Bayhas.

Un moment après, Bayhas passait ses jambes dans les manches de sa chemise. Un Arabe lui dit alors : « Pourquoi mets-tu cette chemise ainsi ? » Alors il lui montra comment on s'en revêtait. Et chacun de dire : « Cet homme a le cerveau fêlé. » Bayhas répliqua :

Habille-toi, dans les différents moments de la vie, à la manière qui leur est le plus en harmonie; il y a vêtir pour la joie, et vêtir pour la peine.

Un second soufflet lui arrive de la main de celui qui l'avait déjà frappé. « Eh ! lui dit Bayhas, si tu avais reçu ce que tu mérites pour le premier soufflet, tu ne serais pas revenu au second. » Et un individu qui était là présent reprit : « C'est évi-

¹ L'*athal*, اثل, dans le vulgaire اثل, *atl*, est le tamarix d'Égypte.

« demment là le fou des Fazârides ; il semblerait
« qu'il veut se faire tuer. Laissez-le s'en aller. »

Bayhas partit. Arrivé à sa tribu, des femmes vinrent à lui et lui apportèrent ce qui avait été sauvé des effets de ses parents qui avaient été tués. Alors il se mit à dire : « Quel fameux héritage, « s'il n'y avait pas tant de honte qui le rappelât ! » Le mot passa en proverbe.

Du reste Bayhas était faible d'esprit, et le chagrin l'accablait. Sa mère lui reprochait de s'abandonner ainsi à la douleur ; elle voyait avec impatience sa tristesse et son abattement. « Si tu avais « du cœur, lui dit-elle, tu te serais défendu et fait « tuer avec tes frères. — On ne m'a pas donné le « choix ; sinon, j'aurais choisi (la mort). » Et cette réponse devint encore proverbe.

Quelque temps après son retour, Bayhas réunit une troupe d'hommes des Fazârides, et partit contre la tribu qui lui devait le talion de sa famille. Il avait avec lui un de ses oncles maternels. Il découvrit un certain nombre d'ennemis dans une caverne, ou sorte de trou profond. Bayhas y fut poussé par son oncle. Bayhas était trapu ; mais il avait le cou allongé, ce qui lui fit donner le surnom de *Naâmah* ou *l'Autruche*..... Il se battit, frappant de droite et de gauche, et disant : « J'y suis poussé, amis ; ce « n'est pas courage de ma part. » Ceci devint proverbe. Il tua ainsi nombre d'hommes et conquit son talion.

Ya'kowb, fils d'Al-Sikkiyt, d'après Abow-Obay-

dah, rapporte le proverbe précédent dans son *recueil*. Abow-Obayd al-Ckâcim, fils de Sallâm, le donne aussi avec la légende qui le motive; mais la version d'Ya'ckowb est préférée; voici ce qu'il dit :

Bayhas était Fazârîde, de la branche des Banow-Ghourâb, ou descendants de Ghourâb, fils de Fazârah, fils de Zoubyân, fils de Baghiydh. Il était le plus jeune de sept frères.

Une troupe de Banow-Aschdjâ (postérité d'Aschdjâ, fils de Layth, fils de Ghâtafân), vinrent, sous la conduite de Hharb, et accompagnés de chameaux, attaquer les Fazârîdes, et tuèrent les six frères de Bayhas. Bayhas échappa au massacre; il était d'esprit faible et comme évaporé... On eut envie de le tuer aussi; mais quelques Banow-Aschdjâ dirent : « A quoi bon tuer un homme pareil ? C'est « une mort qu'on nous mettra en compte, et qui « cependant ne nous sera d'aucun avantage. » On le congédia; mais : « Laissez-moi aller avec vous à « votre tribu, dit Bayhas; si vous m'abandonnez « ici, les bêtes sauvages me mangeront, ou bien je « mourrai de soif. » On lui permit de suivre la troupe. A la halte on égorgea un chameau pour le manger. La chaleur était forte, et un Aschdjaïde dit à ses compagnons : « Mettez cette viande à l'ombre, afin « qu'elle ne se gâte pas. — Eh ! reprit Bayhas, il y « a vers les *Athal*, de la viande qui n'est pas à « l'ombre. — Quoi ! dit un Arabe de la troupe, il a « l'air de nous vouloir faire un crime du résultat de « notre victoire. » Et dans le premier moment on

pensait à le tuer; mais ensuite on le renvoya. A un lieu où le chemin se partageait et lui offrait une route qui conduisait à sa tribu, il quitta les Aschdjaïdes... Arrivé près de sa mère, elle lui dit: « Com-
« ment! tu reviens, et tes frères sont tués! — Sans
« doute, si l'ennemi t'avait permis de choisir (entre
« eux et moi, ce n'est pas moi que) tu aurais choisi. »
Et cette réponse resta en proverbe.

Toutefois l'affection de la mère de Bayhas pour lui devint plus tendre et plus attentive, et on disait de par la tribu: « Voilà la mère de Bayhas qui
« maintenant aime bien Bayhas. C'est quelque chose
« de singulier que cette tendresse. — Eh! répondait
« Bayhas, la mort (de ses enfants) lui fait aimer son
« enfant. » Et le mot passa en proverbe:

فُكِدَ أَرَامُهَا وَلَدًا

Sa mère lui donna un jour les vêtements de ses frères, et tout ce qui leur avait appartenu: « Quel
« bel héritage, dit Bayhas, si ce n'était la honte qu'il
« rappelle. »

يَا حَبْدَا التُّرَاتُ لَوْلَا الذَّلَّةُ

A quelque temps de là, Bayhas passa près d'un groupe de femmes qui paraient une jeune fiancée pour la conduire et la marier à un individu de la tribu des Banow-Aschdjâ. Bayhas, alors, relevant son vêtement devant ces femmes, et le ramenant sur sa tête, leur montra son derrière. — « Fî donc!

« Bayhas, lui dirent-elles, que fais-tu là ? » Et il répondit :

Mets tes habits, dans les divers moments de la vie, à la manière qui leur est le plus convenable; il y a manière pour la joie, et manière pour la peine.

Ce vers devint proverbe :

الْبَيْسُ لِكُلِّ عَيْشَةٍ لِبُوسِهَا

إِمَّا نَعِمْهَا وَإِمَّا نَبُوسِهَا

Il se passa un assez long temps, aussi long que Dieu voulut, et Bayhas épiait sans cesse l'occasion de venger ses frères dans le sang des Aschdjaïdes. Il les cherchait, les traquait partout; et il en tua un certain nombre... Il disait, dans ses impatiences de vengeance :

Destinée cruelle pour moi ! affreuse ! comment pouvoir vivre, exister ?

Ils ont égorgé mes frères; mes frères, leurs mânes crient et gémissent dans nos vallées !

J'irai sur ces Aschdjaïdes, de nuit, quand ils dormiront, et je m'accroupirai sur eux comme l'autruche sur ses œufs (je les étoufferai)¹.

J'irai, un pied contracté, l'autre étendu (en tapinois), et au moment convenable, mon sabre jouera sur eux.

Un jour on lui annonça qu'un certain nombre de Banow-Aschdja étaient à boire dans une caverne.

¹ On a prétendu que Bahyas fut surnommé l'Autruche (*Naâmah*), parce que ce mot se trouve dans ce vers.

Bayhas alla trouver aussitôt un de ses oncles appelé Abow-Hhaschr, et lui dit : « Voudrais-tu venir avec moi à une caverne où il y a des gazelles ? » « Nous en tuerons probablement quelques-unes. — « Volontiers. » Ils partent. Arrivés à la caverne, Bayhas y poussa Abow-Hhaschr et lui dit : « Frappe, Abow-Hhaschr, frappe fort. » Et les buveurs étonnés et épouvantés répétaient : « Quels coups de brave que les coups d'Abow-Hhaschr ! » Et celui-ci disait : « J'y suis poussé, mes amis, ce n'est pas bravoure. »

Le nom de Bayhas devint un nom sentenciel et allégorique parmi les Arabes. Ainsi, un poète Taghlabide a dit ce vers :

Tu peux être un Lockmân à la parole puissante et victorieuse, un Ckass à la haute éloquence, mais tu n'as pas la brute audace de Bayhas.

Zobayr, fils de Bakkar, raconte que les frères de Bayhas furent tués par Nassr l'Aschdjâide, fils de Douhmân.

(La suite à un prochain numéro.)



SAŌPTIKA PARVA,

Épisode du Mahābhārata.

(Suite et fin.)

VIII.

Dhritarāchtra dit :

Quand le fils de Drōna se fut élancé dans le camp ennemi, ses deux compagnons ne retournèrent-ils pas en arrière, arrêtés par la frayeur? Ne rencontrèrent-ils point d'obstacle, découverts par de vils gardiens? Eux-mêmes, regardant l'entreprise comme infaisable, ne l'abandonnèrent-ils pas? Après avoir porté la mort dans le camp et assassiné les Sōmakas et les Pândavas, prirent-ils tous deux la route funèbre qu'avait suivie Douryōdhana dans la mêlée? Les deux héros furent-ils tués par les Pântchâliens, ou bien restèrent-ils endormis sur la terre? Enfin, que firent-ils, raconte-le-moi, ô Samdjaya.

Samdjaya dit :

Lorsque le magnanime fils de Drōna pénétra dans le camp ennemi, Kripa et Kritavarman se

¹ *Mahābhārata*, t. III, p. 307.

tinrent à l'entrée; et, regardant ses deux compagnons pleins d'énergie, Açwatthâman satisfait dit à voix basse: « Vous qui êtes héroïques et capables de combattre dans une bataille où il s'agit de la ruine de tous les Kchatriyas, que ne ferez-vous pas de ce qui reste ici de guerriers endormis? Moi, j'observerai le camp et me glisserai, pareil à Yama; vous, restez, de telle sorte qu'aucun ne puisse vous échapper vivant. Telle est ma décision. » A ces mots, Açwatthâman pénètre dans le grand camp des Pândous; il escalade brusquement la porte, mettant de côté la frayeur, et il entre. Or, comme il connaît les localités, d'un pas furtif il va droit au lieu qu'occupe Dhrichtadyoumna. Les Pântchâliens, après avoir accompli le grand exploit de la veille, fatigués de la bataille où il a fallu déployer son courage, dorment profondément, couverts de blessures, réunis à la hâte sur un même point. Arrivé dans le camp de Dhrichtadyoumna, le fils de Drôna vit le Pântchâlien, étendu devant lui et dormant sur sa couche très-grande d'une belle toile blanche, garnie tout autour de riches tapis, ornée de guirlandes en rideaux, parfumée d'encens et d'aromates. Le héros qui reposait ainsi plein de confiance et à l'abri de tout sentiment de frayeur, Açwatthâman l'éveilla d'un coup de pied. Le Pântchâlien redoutable, tiré de son sommeil par le choc du pied, se lève, le magnanime guerrier, et reconnaît le célèbre fils de Drôna. Or, comme il se levait de dessus sa couche, le puissant Açwatthâman le

saisit par les cheveux avec ses deux mains et le broie à grands coups sur la terre. La violence de l'attaque, la frayeur, le sommeil et les blessures anéantissant le Pântchâlien, il ne put faire aucun effort. Alors, ô roi! Açwatthâman, mettant le pied sur lui, foule du talon la gorge et la poitrine de l'ennemi; malgré ses cris et ses mouvements convulsifs, il le fait mourir de la mort d'une bête fauve. Les ongles du Pântchâlien ne peuvent arracher le fils de Drôna de dessus sa proie: «Fils du Brâh-
 «mane, s'écrie-t-il, triomphe de moi par le glaive;
 «fais vite, et que par ta main, ô héros! j'aie dans
 «les mondes de ceux dont les actions sont belles.» Après ces paroles, il se tut, le redoutable fils du roi des Pântchâliens, dominé et vaincu par ce puissant adversaire. Quand il eut entendu ces quelques mots à peine articulés, Açwatthâman répondit: «Les mondes que tu désires ne sont pas pour
 «ceux qui tuent des Brâhmanes, ô fils d'une famille
 «deshonorée! voilà pourquoi, pervers, tu ne mé-
 «rites pas un coup de mon glaive!» Puis à ces mots, pareil au lion attaquant un éléphant en colère, il brise à grands et terribles coups de talon toutes les articulations de son corps.

Cependant, au bruit que fait Dhrichtadyoumna tué dans sa tente, ô grand roi, s'éveillèrent les femmes et les gardes du prince; mais quand ils virent ce héros plein d'arrogance, aux exploits surhumains, ils le prirent pour un esprit et restèrent fixés à leur place, sans songer à le saisir, tant ils

avaient peur. De son côté, Açwatthâman, ayant par ce moyen fait aller son ennemi dans le royaume des morts, regagna son char magnifique ; plein d'éclat, il reprit sa place, et une fois hors de la demeure du Pântchâlien, sa splendeur illumina l'horizon. Il marcha donc vers l'autre partie du camp avec son char, avide de semer la mort parmi ses ennemis.

Or, comme le vaillant fils de Drôna s'éloignait, les femmes et tous les gardes rassemblés poussèrent de grands cris de douleur et de désespoir, et à la vue du roi égorgé, tous les Kchatriyas de l'armée du prince, accablés de chagrin, se lamentèrent à haute voix. Émus par ce bruit, les chefs des guerriers du voisinage se revêtent en hâte de leurs armures; ils demandent ce qui est arrivé, et les femmes épouvantées, qui avaient vu le fils de Drôna, ô grand roi, répondirent avec des sanglots : « Le voilà qui court au galop; Râkchasa, ou mortel, nous ne savons ce qu'il est. Après avoir immolé le roi des Pântchâliens, il est reparti monté sur son char ! » Cependant les chefs des guerriers se pressent autour de lui dans sa fuite, et lui, armé du glaive de Çiva, il les terrasse tous.

Ainsi, après avoir tué Dhrichtadyoumna et les chefs de son armée, il aperçut, endormi non loin de là sur sa couche, le héros Outtamaôdjas; de son pied terrible il lui brise aussitôt la gorge et la poitrine, et tue ce guerrier fameux, vainqueur de ses ennemis.

Youdhâmanyô arrive, et croyant que son compagnon a été tué par un Rakchasa, il lève rapidement sa massue et frappe au cœur Açawatthâman, qui s'élance à son tour sur lui, le saisit, le renverse à terre, et étouffe comme une gazelle le vaincu se débattant sous ses pieds. Dès qu'il a tué celui-ci, il court en chercher d'autres; les chefs qui dorment profondément çà et là, ô grand roi, il les immole comme les bêtes du sacrifice, expirant dans les convulsions et palpitantes. Puis il prend son glaive à large lame, et tue ses ennemis l'un après l'autre. Suivant les diverses routes du camp, il erre çà et là, lui qui est célèbre par son habileté à manier le glaive, et ayant aperçu devant lui, dans le lieu occupé par un corps d'armée, tous les soldats de cette division endormis, fatigués et sans armes, en un instant il les met tous à mort. Guerriers, chevaux, éléphants, il perce tout de son glaive excellent; tout son corps est couvert de sang, pareil à la mort produite par le temps. Ainsi, par le triple effet de leurs mouvements convulsifs, des coups violents du glaive et des blessures, l'arme enflammée avec laquelle il frappait ainsi, toute rougie, brillait comme un signe surnaturel et épouvantable.

Éveillés et frappés de stupeur par ce bruit, ô fils de Kourou, les Kchâtriyas se regardent l'un l'autre pleins d'alarme. Quand ils voient cette forme qui passe, ils prennent Açawatthâman détruisant ses ennemis pour un Rakchasa, et leurs paupières se ferment. Ainsi, pareil à la mort, il erra dans le

camp sous cet aspect effroyable, et aperçut les fils de Draôpadî avec le reste des enfants de la race de Sôma; ils avaient pris leurs arcs, épouvantés par le tumulte, et à la nouvelle du meurtre de Dhrich-tadyoumna, les célèbres fils de Draôpadî assaillirent de leurs mille flèches l'impassible Açwatthâman; les chefs des Bhadrakas éveillés par le bruit, et Çikandî avec eux, pressèrent l'agresseur de leurs traits acérés. Mais quand celui-ci vit les grêles de flèches qu'ils faisaient pleuvoir sur lui, il poussa un cri terrible, dans sa rage de les tuer tous, et plein de fureur au souvenir de la mort de son père, il descend du siège de son char et s'élance en avant avec rapidité. Il s'arme de son bouclier sur lequel brillent mille disques de lune, de son glaive clair et divin embelli d'or, et fondant sur les fils de Draôpadî, il les blesse de sa lame aiguë; puis frappant au milieu du ventre le héros qui voulait résister dans cette grande lutte, il l'étend à ses pieds. Soutasôma, terrible à l'ennemi, perce Açwatthâman de son javelot dentelé, et, l'épée à la main, il s'élance à sa poursuite; mais le redoutable ennemi abat d'un coup de son glaive le bras et l'épée du jeune guerrier, puis il le frappe au-dessous de l'épaule, et Soutasôma tombe le cœur traversé par le fer. Le puissant Gatanka, fils de Nakoula, levant de ses deux bras la roue de son char, la lui lance contre la poitrine; mais Açwatthâman, frappant à son tour le guerrier qui venait de lui lancer sa roue, l'étendit sans connaissance et lui coupa la tête.

A son tour Çroutakarman l'attaque avec un épieu ferré, et se précipite à sa rencontre le bouclier au bras gauche; le fils de Drôna le frappant au visage avec son glaive excellent, il roule à terre, privé de sentiment et sans souffle de vie.

Attiré par le bruit, l'héroïque Çroutakîrti fait pleuvoir une grêle de traits sur Açwatthâman, qui lui oppose son bouclier et fait sauter loin du corps la tête du guerrier, toute brillante avec ses pendants d'oreille. Enfin, quand ce fut au tour du meurtrier de Bhîchma, le fils de Drôna se mit à l'assaillir à la fois avec toutes ses armes qui ne manquent jamais, et le perça d'une autre flèche entre les deux sourcils. Dans sa fureur, Açwatthâman attaque Çikandî et le sépare en deux avec son glaive; puis, après avoir tué ce guerrier, plein de rage, le héros terrible à ses ennemis s'élance rapidement contre tous les Bhadrakas ensemble : la docile armée de Virâta se disperse devant lui, et partout où tombent ses regards, il sème un effroyable carnage parmi les fils, les petits-fils et les alliés de Droupada; bien d'autres guerriers abordés successivement furent immolés par le glaive d'Açwatthâman, habile à en conduire le tranchant. On vit alors une apparition de Dourga, Kâlarâtri (la nuit de la mort), au visage, aux yeux sanglants, couverte de vêtements sanglants, tout ornée de guirlandes sanglantes; une chaîne à la main, pareille à une femme de paysan : elle était là, chantant et tourmentant hommes, chevaux et éléphants, liés dans des fers

terribles; elle conduisait des esprits de formes diverses, enchaînés aussi et tout chauves; de même aussi, dans d'autres nuits, des héros l'ont vue conduire des guerriers privés de leurs armes, plongés dans le sommeil, et avec elle un fils de Drôna semant partout le carnage. Ainsi, depuis l'époque du grand combat entre les Kourous et les Pândous, on a vu cette femme et Açwatthâman, et ceux que le destin avait d'avance condamnés à périr; ce fut lui qui les tua plus tard, effrayant par ses clameurs terribles tous les êtres sur le champ du carnage; et les guerriers, en conservant le souvenir de ce terrible prestige des temps passés, disaient que la chose en est ainsi quand ils sont victimes du destin.

Enfin, dans le camp des Pândavas, les guerriers armés d'arcs résistent par milliers à l'attaque avec un grand bruit; à celui-ci Açwatthâman coupe les deux pieds, à celui-là les cuisses, à d'autres il brise les côtes, pareil au dieu Yama à la fin d'un kalpa. La terre fut jonchée de débris de cadavres, par suite de ces broiements d'éléphants et de chevaux agités par la colère, réduits en poudre avec un terrible fracas. Tandis qu'ils s'écrient : « Qu'y a-t-il ? » « qui est-ce ? qu'est ce bruit ? que se fait-il ? » le fils de Drôna s'avance, portant le trépas au milieu d'eux, et il envoie dans le monde des morts les fils de Pândou, qui n'ont point encore pu saisir leurs armes et cependant préparés au combat. Enfin, épouvantés de ce glaive, ils se lèvent, les yeux obscurcis par le sommeil sans savoir ce qu'ils font,

et se dispersent çà et là ; leurs membres sont comme paralysés, tant leur éclat s'est évanoui ; ils poussent des cris d'effroi et se heurtent l'un l'autre.

Alors remonté sur son char, dont le roulement sème la terreur, le fils de Drôna, l'arc en main, fit aller bien d'autres guerriers vers le royaume du dieu Yama ; et bien des héros fameux qui, à une grande distance, se levaient sous ses pas ou fuyaient devant lui, il les envoya dans la nuit du trépas. Ainsi il court en les écorasant avec l'éperon de son char, et sous ses flèches nombreuses il couvre ses ennemis comme sous une pluie ; puis avec son bouclier aux belles couleurs, aux cent disques de lune, et son glaive dont la lame étincelle, le fils de Drôna, terrible dans la mêlée, parcourt le camp des Pândous, ô grand roi, et les harcèle comme l'éléphant agite et tourmente une grande pièce d'eau. Ils se lèvent à ce bruit, les guerriers ; sans connaissance et troublés par le sommeil, abattus par la crainte, ils errent çà et là. Ceux-ci poussent des cris discordants, ceux-là tiennent des discours dénués de sens, ils ne peuvent mettre la main sur leurs armes ni sur leurs vêtements : les cheveux en désordre, ils ne se reconnaissent plus entre eux. Quelques-uns se lèvent, courent, puis retombent épuisés de fatigue.

Les chevaux et les éléphants, ô grand roi, brisent leurs liens ou se précipitent à la fois en avant ; ils jettent sous leurs pas la plus grande confusion.

Ici des hommes épouvantés gisent sur la terre, et ainsi couchés, ils sont foulés aux pieds par les éléphants et les chevaux.

Au milieu de ce désastre, les Râkchasas, pleins de joie, exprimèrent leur allégresse par des cris, et ce cri répété cent fois par des troupes d'esprits que le contentement anime, ce terrible tapage remplit tout l'horizon et tous les cieux; et le hurlement confus de ces êtres fait trembler chevaux et éléphants, qui, galopant en liberté, écrasent les gens de l'armée à travers le camp. Sous leurs pas précipités s'élève une poussière qui redouble pour eux l'obscurité de la nuit, et les soldats, plus troublés encore par ces ténèbres, ne se reconnaissent plus de père à fils, de frère à frère. L'éléphant passe sur le corps des éléphants, le cheval éperdu sur le corps des chevaux; ils se heurtent violemment, se brisent, s'écrasent, ils tombent tout rompus et se tuent l'un sur l'autre, puis, faisant rouler à terre ceux qu'ils rattrapent dans leur fuite, ils les broient sous leurs pieds. — Hors d'eux-mêmes, sommeillant encore et aveuglés par les ténèbres, les hommes se frappent comme s'ils étaient aiguillonnés par le dieu de la mort; les gardiens des portes ont quitté leur poste, les troupes leurs tentes; chacun selon ses forces se précipite et fuit sans savoir ce qu'il fait. Ils sont anéantis et ne se distinguent plus entre eux; dans leur égarement causé par Çiva, ils s'appellent à grands cris : « O mon père ! ô mon fils ! » Pendant qu'ils fuient ainsi d'un côté en s'éloignant à leur

insu de leurs parents, la foule se cherche, s'appelle par ses noms de famille. Ils poussent des cris de détresse et tombent épuisés sur la terre; mais le fils de Drôna, qui les distingue alors, les arrête au milieu du champ de bataille. Plus loin, des Kchatriyas blessés et éperdus s'élancent hors du camp, agités par la frayeur; mais quand ils sortent de leurs limites, épouvantés et cherchant à sauver leur vie, Kritavarman et Kripa, qui veillent à la porte, les tuent au passage. De ces guerriers sans armes ni armures, les cheveux en désordre, joignant les mains pour demander grâce, tremblants à leurs pieds et glacés d'effroi, les deux Kourous n'en laissèrent pas échapper un seul; aucun de ceux qui se sauvaient hors du camp ne put éviter leurs coups, car Kripa et son compagnon sans pitié, ô grand roi, cherchent tous les deux à faire ce qui est agréable au fils de Drôna. Enfin ils mirent le feu à trois côtés du camp, et, à la lueur de l'incendie, Açwatthâman, qui réjouit les mânes de son père, le parcourut en tous sens, tenant en main le glaive qu'il manie avec habileté. Ceux qui viennent à sa rencontre, ceux qui fuient devant lui, il leur arrache la vie avec son kharga; d'autres héros osent combattre, mais Açwatthâman, excellent fils d'un brâhmane, les partage en deux de son large glaive et les terrasse dans sa colère comme un brin de sésame, et bientôt les hommes, les chevaux, les éléphants mutilés qui tombent avec des bruits terribles, couvrirent la terre, ô grand roi. Des milliers

d'hommes tués n'offrent plus que des troncs sans tête encore debout, qui se lèvent, qui retombent, les bras avec leurs armes et leurs bracelets. Les têtes, les cuisses, pareilles aux troupes d'éléphants, les mains et les pieds sont coupés par Açwatthâman. Il fait de larges blessures dans le dos, dans la poitrine des fuyards, et fend leurs têtes; le magnanime vainqueur les met tous en déroute, ouvrant celui-ci par le milieu des reins, coupant les oreilles de celui-là, faisant rentrer la tête d'un autre dans son corps, et, tandis qu'il parcourt ainsi le camp semant le carnage, une nuit hideuse s'étend au loin, une nuit terrible et profondément obscure.

Ces milliers d'hommes, les uns vivants, les autres morts, ces milliers d'éléphants et de chevaux étendus donnaient à la terre un aspect terrible; au milieu de ce désordre effroyable de chars, de coursiers, d'éléphants, dans lequel se mêlent confusément les Yakchas et les Râkchasas, les fuyards sont renversés, mis en pièces par le fils de Drôna transporté de colère : l'un appelle ses frères, l'autre son père, un troisième ses fils ! Il y en a qui s'écrient : « Non, jamais les fils de Dhritarâch-
« tra furieux n'ont commis un tel acte dans les ba-
« tailles, ce sont les Râkchasas aux œuvres cruelles qui
« nous ont assaillis dans notre sommeil ! et c'est loin
« des fils de Pândou qu'un tel carnage a été semé
« parmi nous, car ni les Souras, ni les Yakchas,
« ni les Gandharbas, ni les Râkchasas ne peuvent
« vaincre Ardjouna, dont Viehnou est le protecteur ;

« héros ami des brâhmanes, véridique, généreux,
« plein de compassion envers tous les êtres. Non,
« ce n'est pas lui, ce n'est pas Dhanandjaya (Ar-
« djouna) qui tue l'ennemi endormi, ivre, mettant
« bas les armes, joignant les mains pour demander
« la vie, fuyant et les cheveux épars ! Ce sont les
« Râkchasas aux œuvres cruelles qui ont accompli
« ce désastre au milieu de nous ! »

Ainsi se lamentent bien des guerriers en tombant de fatigue, et bientôt s'apaisa le tumulte général de ceux qui criaient à haute voix, et de ceux qui se plaignaient en paroles inarticulées ; puis aussi, dans la terre tout imprégnée de sang, l'effroyable poussière s'absorba rapidement. Ceux qui voulaient faire des efforts et opposer résistance, ceux qui ne songeaient plus à se défendre, Açwatthâman les renversa par milliers, comme Çiva détruit les troupeaux. Ceux qui se tiennent embrassés, ceux qui dorment, ceux qui fuient, ceux qui gisent abattus, ceux qui combattent, il les écrase tous : enfin ceux qui sont atteints par l'incendie dévorant, se tuant l'un l'autre, envoient aussi des morts dans le royaume de Yama.

Dès la moitié de cette nuit, le fils de Drôna avait fait arriver la grande armée des Pândavas dans l'empire des morts, et cette nuit, destinée à faire la joie des êtres marchant dans les ténèbres, avait causé une destruction terrible parmi les éléphants, les chevaux et les hommes.

Alors, on vit des troupes distinctes de Rakeha-

sas et les Picâtchas manger la chair des hommes et boire le sang. Des êtres énormes de couleur jaune, aux dents de pierre, aux cinq pieds, aux corps gigantesques, hideux et difformes, aux cris effrayants, aux doigts tournés en arrière, revêtus de l'apparence des serviteurs de Çiva, aux longues oreilles, étaient venus là, tout en colère, effroyables, odieux à voir, en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, ainsi que diverses autres espèces de Râkchasas. Il y en eut qui, pleins de joie, dansèrent par troupes après avoir bu du sang, et dirent : « C'est ce qu'il y a de meilleur, c'est une « offrande pure, c'est un mets exquis ! » Bien repus de graisse et d'ossements ensanglantés, ces esprits carnivores mangent des cadavres ; d'autres, après avoir humé le suc des os, dansent le ventre plein ; ce sont des apparitions variées, toutes hideuses, des esprits qui se repaissent de chair. Là brillent aussi des milliers de millions d'armes de ces Râkchasas épouvantables dans leur aspect, redoutés dans leurs œuvres cruelles. Comme ces esprits méchants se réjouissent au milieu du grand carnage, là aussi, ô grand roi, se réunirent bien des esprits errants.

Or, dès le matin, Açwatthâman voulut sortir du camp. La poignée de son glaive était, comme le héros lui-même, teinte du sang des hommes ; elle adhéra à sa main ne faisant qu'un avec elle. Au milieu de cette destruction, le glaive avait brillé en marchant dans la voie difficile à suivre, comme à

la fin d'un âge du monde brille le feu qui a réduit en cendres tous les êtres.

Ayant donc accompli son œuvre ainsi qu'il avait promis, le fils de Drôna, suivant sa voie pleine d'obstacles, fut délivré de la fièvre qui le consumait au sujet de son père. Comme il était entré de nuit dans le camp endormi, ainsi après avoir tout tué dans le silence, il sortit, ô grand roi ! Une fois hors de l'enceinte, le puissant guerrier se réunit à ses deux compagnons, et avec joie il leur raconte ce qu'il a fait, les réjouissant par ce récit ; et eux aussi, qui avaient cherché à lui être agréables, racontèrent la bonne nouvelle, la mort des Pântchâliens laissés là sur la terre ; alors tous les trois, dans leur satisfaction, ils poussèrent de grands cris, et élevèrent en l'air leurs mains ouvertes.

Ainsi eut lieu dans cette nuit le carnage grandement terrible des descendants de Sôma, endormis et éperdus. Assurément ce fut une anticipation sur le temps fixé par la mort, une œuvre difficile à accomplir, par laquelle périrent de semblables héros qui, eux-mêmes, avaient porté la ruine dans notre armée.

Dhritarâchtra dit :

Pourquoi auparavant le fils de Drôna, ferme dans ses projets, n'avait-il pas fait un exploit aussi décisif pour que la victoire restât à mon fils ? Pourquoi aussi ce magnanime fils du brâhmane a-t-il accompli cette œuvre si grande dans la destruction

de soldats inconnus? Il faut que tu me le fasses connaître, ô Samdjaya!

Samdjaya dit :

Assurément ce fut par crainte des héros et du dieu qu'il ne fit pas ce que tu dis ! L'exploit d'Aç-watthâman dut son succès à l'absence des fils de Pândou, du dieu Krichna et de son cocher, car à la vue de ceux-là le maître des immortels lui-même eût-il pu tuer ses ennemis ! Or, après qu'il eut fait un tel carnage dans le camp endormi, une telle destruction des soldats des Pândous, les trois grands guerriers réunis se dirent l'un à l'autre : « Victoire ! « victoire ! » et le vainqueur, serrant dans ses bras ses deux compagnons qui le félicitent, prononce dans l'excès de sa joie cette grande et excellente parole : « Les Pântchâliens sont tous tués, ainsi que « les fils de Draôpadî ! Les descendants de Soma et « les restes des Matsyens ont tous péri sous mes « coups ! Maintenant que notre œuvre est accom- « plie, allons là où est notre roi, et s'il vit encore, « racontons-lui cet exploit. »

IX.

Samdjaya dit :

Ayant donc tué jusqu'au dernier les Pântchâliens et les enfants de Draôpadî, ils s'en allèrent tous les trois là où était Douryôdhana blessé à mort, et ar-

rivés là, ils virent le roi ayant encore un reste de vie; aussitôt, descendus de leurs chars, ils saluèrent ton fils : il leur apparut là, les cuisses rompues, ô grand roi, respirant à peine, n'ayant qu'une lueur de connaissance, vomissant le sang par la bouche, et étendu sur la terre : autour de lui se pressent bien des bêtes féroces horribles à voir, des chiens qui se disposent à le dévorer; dans ce douloureux état, il peut à peine opposer un obstacle à ces animaux avides de le manger; couché sans force sur le sol, en proie à une pénible agonie, il s'offre à leurs regards reposant sur la dure, tout inondé de sang, et les trois héros, dont le chef a succombé, l'entourent avec une profonde douleur; au milieu de ces trois guerriers, Açwatthâman, Kripa et Kripavarman, tous trois teints de sang et hors d'haleine, le roi resplendit comme l'autel orné d'un triple feu. A la vue de leur roi couché sur un lit si peu digne de lui, saisis d'une insurmontable douleur, ils versèrent des larmes tous les trois, puis ils essuyèrent avec leurs mains le sang de son visage et déplorèrent le malheureux sort du monarque étendu sur le champ de bataille.

Kripa dit :

« Non, la destinée n'a pas de plus pesante infortune que celle de Douryôdhana. Couvert de sang, « lui, le roi de onze armées complètes, il est étendu « là, frappé à mort. Voyez! auprès du guerrier « brillant comme l'or, la massue d'or, arme chère à

« son bras, est tombée à terre, la massue qui n'a
 « jamais quitté le héros de combats en combats, ne
 « l'abandonne pas non plus maintenant qu'il monte
 « vers les cieux, plein de gloire. Voyez-la toute res-
 « plendissante d'or, comme une épouse tendre et
 « affectueuse qui repose sur la couche dans le palais
 « avec le héros son époux ! Lui, le premier-né de
 « ceux dont le front reçoit l'onction sacrée, lui, la
 « terreur de l'ennemi, blessé à mort, il dévore la
 « poussière ! Voyez le changement qu'apporte la
 « marche du temps. Celui par qui les ennemis immo-
 « lés furent écrasés sur la terre, le voilà, ce roi des
 « Kourous, qui dort sur le sol, tué par l'ennemi !
 « Celui devant lequel s'inclinaient des centaines de
 « rois épouvantés, le voilà qui dort sur la couche
 « des héros, environné de bêtes féroces ! Jadis les
 « deux fois nés entouraient ce maître de leurs hom-
 « mages, guidés par l'intérêt ; aujourd'hui il a pour
 « cortège des animaux avides de sa chair ! »

Samdjaya dit :

Ayant à son tour considéré le meilleur des Kou-
 rous étendu devant lui, Açwatthâman exprima ainsi
 sa compassion : « O chef des guerriers, on t'a appelé
 « le maître de ceux qui manient l'arc ; on t'a dit l'é-
 « gal de Kouvera, le disciple de Çiva : comment le
 « pervers Bhimasena a-t-il pu découvrir en toi, qui
 « es pur, le côté faible qui donnait une large prise
 « à ce malheur inévitable ? Oh ! sans doute, la mort
 « est encore la plus puissante en ce monde, puis-

« que nous t'avons vu succomber dans la mêlée
« sous les coups de Bhimaséna ! Comment ce cruel
« et inique guerrier, t'a-t-il immolé aveuglément par
« une action perverse, toi qui connais tous les de-
« voirs ? Sans doute la mort est invincible ! Dans un
« combat loyalement engagé, par une trahison écla-
« tante, aux yeux de l'armée, tes deux cuisses ont
« été brisées par la massue de Bhimaséna ! Honte au
« dieu Krichna ! honte à Youdhichtira ! à ceux sous
« les yeux desquels on a traîtreusement brisé d'un
« coup de talon la tête d'un blessé sur le champ de
« bataille. Oh ! certes, des guerriers te feront roti-
« gir à ton tour dans les combats, Bhîma au ventre
« de loup ! Tant qu'il y aura des êtres vivants, tu
« seras déchu à cause de ton honteux forfait ! Car
« Râma, qui fait la joie des fils de Yadou, a toujours
« dit : « Personne ne peut se mesurer contre Dou-
« ryôdhana avec la massue ! » Car Indra t'a célébré
« par ses louanges dans les assemblées en disant :
« Ce fils de Kourou est mon disciple dans l'art de
« manier la massue ! » Ce que les sages ont vanté
« comme la chose la plus désirable dans les com-
« bats, c'est d'être tué en faisant face à l'ennemi,
« et c'est là la voie que tu as suivie ! Douryôdhana !
« ce n'est pas toi que je plains, ô prince ! mais je
« plains Gândharî et son époux, dont les fils ont
« péri ! Ils erreront sur cette terre comme des men-
« diants et plongés dans la douleur ; honte donc à
« Krichna et au traître Ardjouna ! Ces deux pécheurs
« t'ont vu expirant sous leurs yeux, ô toi qui con-

« nais les devoirs; que diront tous les Pândavas, ô
« roi des hommes! Comment Douryôdhanâ a péri
« sous nos coups; s'écrieront ces guerriers sans honte!
« Bonheur à toi, fils de Gândharî, d'avoir été tué
« dans la bataille; toi qui as toujours fait face à
« l'ennemi, d'après la loi des Kchatriyas! Ta mère
« Gândharî est privée de son fils, elle n'a plus ni
« famille ni parents; le fier Dhritarâchtra, le roi
« aveugle, quel sort éprouvera-t-il? Honte à moi!
« honte à Kritavarman et à Kripa! nous ne sommes
« point partis vers le ciel en suivant tes pas, toi
« qui accordais des dons à tous les désirs, toi, gar-
« dien de ton peuple, plein de bonté pour tes sujets.
« Honte à nous! les derniers des hommes, qui ne te
« suivons pas dans ton grand voyage; c'est par ta
« valeur que nos moissons, celle de Kripa, la mienne
« et celle de ton père, avec tous leurs serviteurs,
« sont devenues florissantes; c'est par ta faveur que
« nous, nos amis et nos parents, obtenons de faire
« des sacrifices nombreux et importants dans les-
« quels on fait de grands dons aux brâhmanes!
« D'où tirerons-nous maintenant de quoi continuer
« ces sacrifices? Et toi, prince de tous les guerriers,
« par quel être aussi comblé que nous de tes bien-
« faits es-tu accompagné en partant pour le ciel?
« Et nous trois, ô roi, quand tu marches dans cette
« route suprême, toi par qui nous avons été enri-
« chis de tous ces biens, nous privés du ciel, privés
« de ce qui faisait notre richesse, si nous songeons
« à la route que tu as prise, qui pourra nous empê-

« cher de marcher sur tes traces ? Nous vivrons dans
 « la douleur sur cette terre, ô le plus excellent des
 « Kourous; quelle consolation, quel bonheur pour
 « nous, privés de notre roi ? Après avoir marché
 « vers les chefs et nous être réunis à eux, ils de-
 « vront vénérer ma parole, parce que je suis l'aîné
 « et que ma voix donne le meilleur avis. Pour ren-
 « dre hommage au précepteur spirituel, maître aussi
 « de tous ceux qui lancent la flèche, j'ai tué Dhrioh-
 « tâdyoumna; réjouis-toi, ô prince ! Console-toi, le
 « très-célèbre roi de Vahlîka, le roi du Sindh, Sô-
 « madatta, Bhouriçrava et d'autres princes sont par-
 « tis avant toi pour le ciel : ainsi donc, que cette
 « nouvelle te console et porte un remède à tes
 « blessures. »

Samdjaya dit :

Après ces paroles, Açwatthâman jeta un regard
 sur le roi privé de sentiment et dont les cuisses
 étaient fracturées, puis il ajouta : « Douryôdhana,
 « tu vis encore, écoute donc une parole qui réjouit
 « l'oreille : il ne reste plus que sept guerriers parmi
 « les Pândavas, et nous sommes trois encore du
 « côté des fils de Dhritarâchtra; les sept sont tes
 « cinq cousins les Pândous, Vasoudéva et Satyakis;
 « les trois, ce sont Kripa, Kritavarman et moi. Les
 « fils de Draôpadî et les fils de Drichtâdyoumna sont
 « tués tous, les Pântchâliens sont massacrés aussi
 « avec ce qui restait des Matsyens. Vois ! la pareille
 « leur a été rendue; les Pândavas ont aussi perdu

« leurs enfants au milieu du camp endormi, ils ont
« tous été détruits, hommes, chevaux et éléphants.
« Ce pêcheur de Dhrichtâdyouma, moi-même,
« après être entré la nuit dans sa retraite, je l'ai
« fait périr de la mort d'une bête fauve. »

Cette parole qui réjouissait son esprit, Dou-ryôdhana l'entendit et il y fit cette réponse : « Non,
« ni le fils de la Gânga, Bhichma, ni Karna, ni ton
« père Drôna lui-même n'ont accompli pour moi
« un exploit comme celui que vous venez de mener
« à fin, Kritavârman, Kripa et toi; ce vil chef des
« armées étant tué aussi avec Çikhandî, je me re-
« garde maintenant heureux comme Indra; va, sois
« fortuné, nous serons réunis au ciel ! » Puis l'aîné
des Kourous se tut; le magnanime héros quitta la
vie et fut soustrait à la douleur qui dévorait ses
amis; son âme se retira dans le ciel, où tout est
pur, et son corps fut en proie à la destruction.
Ainsi mourut ton fils Douryôdhana, ô roi, mar-
chant au combat à la tête des guerriers, il fut à la
fin tué par ses ennemis ! Ces trois héros consolés
par leur exploit, ayant ainsi eux-mêmes consolé
ton fils, regardèrent plusieurs fois en arrière et re-
montèrent sur leurs chars. Quand ils eurent en-
tendu les paroles compatissantes de la bouche du
fils de Drôna, épuisés de douleur, ils se retirèrent
rapidement au matin vers la ville.

Tel fut le désastre effroyable des Kourous et des
Pândous, l'affreux carnage qui eut lieu par suite
des mauvais conseils qu'on te donnait. Ton fils

étant parti pour le ciel, désormais dans ma douleur j'ai perdu le don de voir les choses divines qui m'avait été accordé par les Richis !

Vaysampâyana dit :

En apprenant la mort de son fils, le vieux roi poussa un soupir long et brûlant, et resta absorbé dans ses douloureuses pensées.

Théodore PAVIE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

NOTE SUR LA GUERRE ENTRE L'ANGLETERRE ET LA CHINE.

La guerre actuelle des Anglais avec les Chinois a, comme on le sait, un but tout commercial, et, sous ce rapport, elle ressemble assez aux tracasseries qu'un puissant banquier peut se permettre envers un négociant d'ordre inférieur. Lorsque le commerce européen avec la Chine prit quelque développement, au commencement du siècle dernier, les Chinois ne voulaient d'abord recevoir que de l'argent seulement en échange de leur thé et de leur soie, et c'est même l'importation de cet argent d'Europe qui a fait cesser entièrement en Chine l'usage légal du papier-monnaie. Au commencement du siècle actuel, les Anglais s'aperçurent du goût des Chinois pour l'opium. En habiles industriels, ils augmentèrent dans l'Inde la culture de la plante dont on l'extrait, et jetèrent des masses d'opium sur le marché de Canton. La valeur annuelle des importations qu'ils ont faites en Chine de cette denrée s'est élevée rapidement de 15 millions de francs, en 1817-1818, à plus de 80 mil-

lions de francs, depuis 1833. Alors le numéraire payé aux Chinois pour l'achat de leur thé et de leur soie entra aux Anglais par la vente de l'opium, et même, dans les dernières années, la balance a été en faveur des Anglais. Il est plus sorti d'argent de Chine qu'il n'en est entré. Or cette exportation de l'argent est depuis longtemps singulièrement redoutée par le gouvernement chinois; de là les défenses sévères qu'il publia contre le commerce de l'opium. Mais les Anglais sont des marchands trop soigneux de leurs intérêts pour renoncer à un commerce si lucratif: de là leurs efforts pour introduire l'opium en contrebande, et de là enfin leur expédition actuelle, pour forcer les Chinois à recevoir tout l'opium que l'Inde voudra bien leur envoyer.

D'après les nouvelles apportées, au 15 décembre, par la malle de Bombay, les hostilités entre les Anglais et les Chinois ont commencé au mois de mai dernier. Canton a été déclaré en état de blocus, et l'entrée du Pe-kiang, au passage dit Bocca-Tigris, a été encombrée de pierres par les Chinois, pour empêcher les canonnières ennemies de remonter jusqu'à la ville. L'expédition anglaise, sous le commandement de l'amiral Elliot, a suivi la côte chinoise, en remontant au nord; elle a détruit les forts d'Emouy (Hia-men), et s'est emparée, au mois de juin dernier, de la grande île Tcheou-chan, littéralement le Mont-Bateau, située en face de la baie de Hang-tcheou-fou, sur la côte du Tohe-kiang, et par 30° 23' de latitude. Cette île, dont le nom se prononce Chou-san dans l'idiome du Fo-kien, est une position très-importante; elle commande à la fois le port de Hang-tcheou-fou, où aboutit le grand canal impérial, le port de Chang-Hai et celui de Ning-po, qui communiquent avec ce même canal: elle est peu distante de l'entrée du grand Kiang, ou fleuve Bleu, et de celle de la mer Jaune. La chaîne des monts Mei-ling empêchant la prolongation de la navigation intérieure jusqu'aux provinces du midi, le commerce principal du sud au nord de la Chine se fait par mer, jusqu'aux grands ports de Ning-po et de Chang-hai, où les jonques entrent dans le canal impérial, et de là remontent jusqu'à Pe-king ou passent dans le Kiang. Le surplus du commerce maritime chinois se rend au port de Tien-tsing, dans le golfe du Pe-tche-ly, dont l'entrée sera aisément fermée par les croiseurs anglais. En outre, c'est par les ports de Ning-po et de Chang-hai que se fait tout le commerce de la Chine avec le Japon. L'île Tcheou-chan est donc un poste très-avantageux pour interrompre presque tout le commerce maritime de la Chine. Elle

a une étendue de quatorze lieues sur huit, et sa fertilité offre à ses nouveaux maîtres d'abondants moyens de subsistance, s'ils y peuvent conserver des cultivateurs indigènes.

Une seconde malle de Bombay a apporté, le 12 janvier, des nouvelles plus récentes de l'expédition. Une dépêche, transmise de Marseille à Paris par le télégraphe, avait d'abord annoncé que l'amiral Elliot avait fait une démonstration sur Pe-king, et obtenu un traité qui donnait aux Anglais une indemnité de 75 millions de francs. Des renseignements plus détaillés n'ont pas confirmé cette première nouvelle. L'amiral Elliot s'est avancé dans le golfe de Petché-li à la tête d'une forte escadre, et a remonté le Pe-ho au milieu d'un immense concours de spectateurs; alors un officier supérieur chinois est venu à son bord, et s'est chargé d'une lettre officielle, adressée par l'amiral à l'empereur, et réclamant contre la conduite de Lin, le gouverneur de Canton. Une trêve de quinze jours fut convenue, jusqu'à la réponse impériale; elle se prolongea de dix autres jours, après lesquels une réponse du cabinet chinois a renvoyé la révision de l'affaire à Ning-po, suivant les uns, à Canton, suivant les autres; et comme les mauvais temps approchaient, l'escadre a dû retourner à Tcheou-chan. La lettre de l'empereur Mantchou a été publiée par quelques journaux; elle offre le caractère ordinaire des rescrits chinois, où les faits sont dénaturés au profit de la politique. L'empereur annonce qu'il n'a voulu parlementer qu'après la victoire, et qu'il consent actuellement à traiter avec les étrangers anglais, parce que ses amiraux ont réprimé leur audace.

Nous savons encore par la correspondance anglaise que les Chinois ont enlevé par ruse quelques Anglais, pour avoir la prime promise au nom de l'empereur, et que les soldats hindous qui composent la force militaire de l'expédition souffraient beaucoup du froid, à Tcheou-chan, dont la ville principale, Ting-hai, a été saccagée d'une manière honteuse. On affirme que l'amiral Elliot voulait tenter d'entrer à Ning-po, espérant y trouver plus de ressources pour ses quartiers d'hiver. Enfin on a su que les Anglais avaient commencé la guerre de piraterie, et qu'ils s'étaient emparés d'une flottille de 30 jonques chargées de thé et de sel.

La politique chinoise a réussi à gagner du temps, tandis que l'amiral hésitait à tenter un coup décisif sur Pe-king, comme on pensait qu'il le ferait de suite après sa facile victoire de Tcheou-chan. Il n'aurait trouvé devant lui que des escadrons de cavalerie tartare, habitués à charger et à s'enfuir comme les Bédouins, et des fantassins

armés d'arcs et de mauvais fusils à mèche : aussi son hésitation est-elle hautement blâmée par la presse anglaise. L'amiral a cherché à s'assurer des garanties de la convention promise, en faisant des prises : mais il doit limiter ses courses dans ces mers très-orageuses à cette époque de l'année. Déjà il a perdu deux bâtiments sur la côte du Tche-kiang, et aux îles Lieou-khieou.

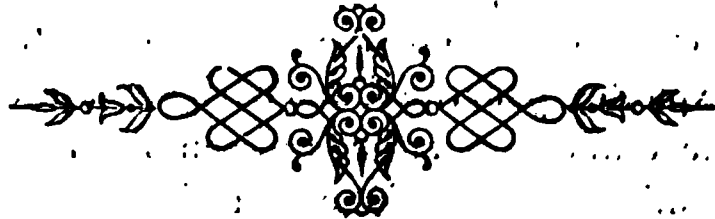
Il est difficile de prévoir quel sera le succès définitif de l'expédition actuelle ; mais si l'on examine attentivement la situation des choses, il semble bien que cette première guerre n'est que le commencement d'un mouvement qui n'est pas près de s'arrêter.

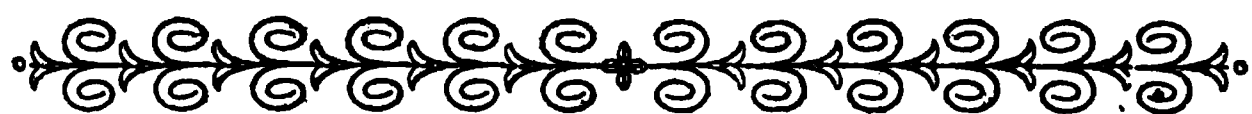
L'île de Tcheou-chan est un point militaire trop important pour que les Anglais s'en dessaisissent. Si on lit la première proclamation adressée, de cette île, aux Chinois par l'amiral Elliot, elle annonce que, sur tous les points que pourra occuper l'expédition anglaise, les naturels payeront les mêmes impôts que sous le régime chinois, qu'ils ne feront absolument que changer de maître. C'est identiquement le système que les Anglais ont suivi dans l'Inde. Cette première déclaration semble donc indiquer que les Anglais songent à une occupation permanente de divers points du sol chinois. Sous ce rapport, il ont commis une grave faute politique, en permettant le pillage horrible de Ting-hai et en effrayant les naturels ; mais il est difficile qu'ils ne soient pas constamment tentés par la facilité de la conquête, si le céleste empire ne se soumet pas à accepter toutes les denrées de ces marchands armés.

La Chine, douée de la production presque exclusive du thé et de la plus belle soie, riche d'abondantes mines de houille et de gîtes métallifères mal exploités, pourvue d'une navigation intérieure très-étendue, et remplie d'une population qui semble née pour travailler, comme les fourmis ouvrières d'une fourmilière, la Chine offre une proie trop belle à l'avidité des conquérants ; et puisque son immense population n'a pas pu résister, il y a deux cents ans, à cent mille Tartares armés de piques et de flèches, il paraît difficile que ce peuple travailleur et anti-belliqueux ne succombe pas prochainement sous la puissance militaire des Européens. On sait qu'il existe en Chine beaucoup de mécontents qui se forment en sociétés secrètes, et qui ne demandent qu'à secouer le joug de la dynastie tartare. Si la guerre actuelle dure quelque temps, à la première difficulté qui naîtra de nouveau entre les Chinois et les Anglais, ces mécontents se lèveront très-vraisemblablement en bandes armées. Une fois la division jetée dans l'intérieur de l'empire, la masse énorme de la

population se fatiguera de cet état de troubles qui amènera avec lui la famine, et elle se soumettra au plus fort, comme elle s'est soumise, il y a deux cents ans, à la domination des Mantchous, pour avoir la paix. La Russie seule pourrait défendre la Chine, par jalousie de l'Angleterre; mais les postes russes sont séparés de la frontière chinoise par l'immense désert de la Mongolie, que les voyageurs ne traversent qu'en trois mois. D'ailleurs, l'empereur Mantchou est-il déjà assez désabusé par la prise de Tcheou-chan, pour appeler à lui des alliés européens? Ce que l'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est que l'espèce de prestige qui défendait le céleste empire se trouve brisé par la première victoire des Anglais. Ils reviendront toujours sur cette belle proie, et si la Russie envoie ses troupes contre eux, ce sera très-vraisemblablement dans l'espoir de prendre cette proie pour elle. La Chine n'aura, en définitive, qu'à choisir ses maîtres, entre les Russes et les Anglais. Tout semble donc devoir nous faire présumer que nous sommes appelés à voir se réaliser de nos jours une des plus grandes révolutions sociales qui puissent actuellement avoir lieu sur notre globe.

Ed. B.





JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER 1841.

HISTOIRE

De la province d'Afrique et du Maghrib, traduite de l'arabe d'En-Noweiri ¹, par le baron MAC GUCKIN DE SLANE.

La première expédition des musulmans dans la province d'Afrique et dans le Maghrib se fit l'an 27 de l'hégire (647-8 de J. C.). Othman ibn Affan venait

¹ Schihab ed-dîn Ahmed ibn abd el-Wehhab appartenait à la tribu de Bekr, qui est une branche de celle de Teim, et naquit en Égypte au village d'en-Noweira, dans la province de Behnesa. Il mourut l'an 732 ou 733 de l'hégire (1331-2-3 de J. C.). Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus célèbre est sa grande encyclopédie intitulée : *فاية العرب في فنون الادب* (*Nihayet-el-areb fi fonoun el-adeb*), c'est-à-dire « le but des efforts touchant les différentes branches des belles-lettres ». Cette immense compilation est divisée en cinq sections ou *fenn فن*, dont chacune renferme plusieurs parties; on en trouvera l'indication détaillée dans les *Prodidagmata* de Reiske. Voy. le *Tabula Syriæ* de Koehler, p. 232. La cinquième section comprend la partie historique, et c'est le sixième chapitre de la cinquième partie de cette section que je donne ici. C'est une des meilleures portions de l'ouvrage, et on reconnaît que l'auteur a puisé à des bonnes sources. Les extraits qu'Otter et Cardonne en ont faits ne suffisent malheu-

d'être élevé au khalifat, et il avait confié le gouvernement de l'Égypte à son frère utérin, Abd Allah ibn Saad ibn Abi 's Sarh **أبي السرح**, après avoir destitué Amr ibn el-Aasi ¹. Abd Allah expédia alors quelques détachements de cavalerie musulmane, qui rapportèrent un butin considérable de la province d'Afrique, et il écrivit à Othman pour l'en informer. Le khalife, ayant conçu le projet de subjugu

reusement pas pour donner une juste idée de l'ouvrage, et j'ai pensé qu'une traduction exacte et complète pourrait seule servir à en faire apprécier le vrai mérite.

Cette traduction est faite d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi n^{os} 702, 702 A et 638. Le n^o 702 est très-bien écrit, mais le copiste a souvent supprimé les points diacritiques; en bien des cas aussi il les a mal placés par inadvertance. Cardonne s'est servi de ce manuscrit, mais il ne paraît pas qu'il se soit aperçu de l'absence de trois feuillets vers le commencement, lesquels renfermaient une portion de l'histoire des Aghlebites. Il semblerait, d'après une note écrite à la fin du volume par le copiste lui-même, que cet exemplaire aurait été transcrit par la main de l'auteur; on y remarque cependant des incorrections si étranges qu'on a de la peine à les attribuer à un homme si instruit qu'En-Noweiri. Le manusc. n^o 702 A est composé d'un nombre de cahiers écrits de différentes mains, et renfermant des portions de la cinquième section. Un fragment considérable contient la plus grande partie de l'histoire des Aghlebites, et comble les lacunes du n^o 702. Le man. n^o 638 est composé des t. II et V de la chronique d'Ibn Shâkir, intitulée: *Oiyoun et-tewarikh*; mais, sur les marges d'un grand nombre de ses feuillets, on remarque des longs extraits de l'ouvrage d'En-Noweiri, écrits en écriture *taalik* et très-lisibles. Une portion très-considérable de l'histoire de l'Afrique s'y trouve, à commencer du fol. 27 du cinquième volume; et cet extrait m'a été d'un grand secours pour corriger les fautes des deux autres manuscrits. Les deux volumes dont ce numéro se composait viennent d'être reliés séparément.

¹ Telle est la vraie prononciation du nom que les auteurs européens écrivent *Amrou ibn As*.

pays, consulta les compagnons de Mahomet, qui furent d'avis qu'il fallait y envoyer une armée; un seul d'entre eux, Abou 'l-Aawer **أبو الأعور** Saïd ibn Yezîd, en exprima sa désapprobation, et répondit à Othman, qui lui demandait la raison de son dissentiment, qu'il avait entendu [*le khalife*] Omer ibn el-Khattab dire ces paroles : *Aucun musulman n'y fera une expédition tant que je vivrai*¹; et qu'il ne lui conseillerait jamais une démarche qui serait en opposition avec la déclaration d'Omer. L'affaire en resta là pendant quelque temps, mais Othman fit alors venir Zeid ibn Thabit et Mohammed ibn Moslema pour leur demander leur avis, et comme ils lui conseillèrent d'y envoyer une armée, il appela les musulmans à la guerre sainte. Cette armée fut nommée *Djeisch el-Abadila* (*l'armée des Abd Allah*). Voici la liste de ceux qui prirent part à l'expédition :

Abd Allah ibn Abbâs, le général des musulmans², et son frère Obeid Allah, de la famille de Haschim; Abd er-Rahman, fils [*du khalife*] Abou Bekr es-Siddîk, et Abd er-Rahman ibn Talha de la tribu de Teim, avec un certain nombre de leur peuple; une troupe de la tribu d'Adi avec Abd Allah, fils [*du khalife*] Omer ibn el-Khattab, Abd er-Rahman ibn Zeid ibn el-Khattab, Obeid Allah ibn Omer et Aasim ibn Amr. Dans une bande de la tribu d'Ased se trouvait Obeid Allah, fils d'Abd Allah ibn ez-Zobeir. Il y avait aussi

¹ A la lettre : *tant que mes yeux porteront des larmes.*

² *Le général des musulmans*, **كان واليا على المسلمين**. On verra cependant que ce fut Abd Allah ibn Saad qui commandait en chef.

une troupe de la tribu de Sehm, et avec elle Abd Allah ibn Amr ibn el-Aasi et El-Mottelib ibn es-Saïb **السائب** ibn Abi Wedaâ **وداعة**. Merwan ibn al-Hakem accompagna l'armée avec son frère El-Harith, et quelques membres de la famille d'Omeiya. Une troupe de la tribu de Zehra s'y trouvait, et avec elle El-Miswar ibn Makhrama ibn Neufel et Abd'er-Rahman ibn el-Aswed ibn abd Yaghouth : de plus, une compagnie de la tribu d'Aamir ibn Lowi ibn Ghalib, avec es-Saïb ibn Aamir ibn Hischam et Bosr ibn Artâ **ارطاة**; et une troupe de la tribu de Hodeil avec Abou Dîb Khoweïlid ibn Khalid, membre de cette tribu : celui-ci mourut dans la province d'Afrique, et ce fut Abd Allah ibn ez-Zobeir qui présida à son enterrement. Dans cette armée se trouvèrent aussi Abd Allah ibn Ans, Abou 'd-Dorr el-Ghaffari, El-Mikdad ibn Amr de la tribu de Behra, Bellal ibn al-Harith el-Mozeni, El-Aasim et Moawia ibn Khodeïdj, Fodala ibn Obeid, Roweïfa ibn Thabit, Hamza ibn Khoweïlid, Abou Zama **زمنة** el-Belawi, El-Moseiyeb ibn Djoun, Djebela ibn Amr es-Saïdi **الساعدي**, Zïad ibn al-Harith, Keis ibn Besschar ibn Moslema, Zoheir ibn-Keis, Abd er-Rahman ibn Sokhr, Amr ibn Aouf et Okba ibn Nafî el-Fihri. On y comptait encore six cents hommes de la tribu de Djoheina, trois cents de la tribu d'Aslem, avec Hamza ibn Amr el-Aslemi et Selema ibn el-Akra **الاكرع**; huit cents de la tribu de Mozeina¹; quatre cents de

¹ Dans le man. n° 638, on lit de *Morr* **مر**.

celle de Soleim; cinq cents fournis par les tribus d'ed-Dîl, Somra et Ghaffar; sept cents par celles de Ghatafan, Aschja et Fezara, et quatre cents de la famille de Kaab ibn Amr : ceux-ci furent les derniers qui vinrent se joindre à Othman, au camp d'el-Djorf¹ الجُورف, situé à trois milles de Médine. Othman fournit à ses frais mille chameaux pour servir de montures aux musulmans pauvres; il donna aussi des chevaux pour le même objet; ensuite il distribua des armes aux soldats, et il leur accorda une gratification : ceci se passait au mois de moharrem de l'année 27 de l'hégire (octobre 647 de J. C.). Othman monta alors en chaire et exhorta les troupes à combattre pour la cause de Dieu; il leur dit ensuite : « J'ai mis à votre tête El-Harith² ibn el-Hakem « qui vous conduira auprès d'Abd Allah ibn Saâd, « lequel prendra alors le commandement, et maintenant je vous recommande à la garde de Dieu ! »

L'armée, étant arrivée en Égypte, fut renforcée par un corps considérable qu'Abd Allah ibn Saad avait rassemblé, et le nombre des combattants se trouva ainsi porté à vingt mille. Ibn Saad nomma alors Okba ibn Nafî son lieutenant en Égypte, et se mit en route lui-même avec les troupes.

Nous donnerons ici, sur l'autorité d'Ez-Zohri³, le

¹ J'adopte l'orthographe donnée par Es-Soyouti dans son dictionnaire géographique, le *Merasid el-ittila*. — L'un des manuscrits d'En-Noweiri porte *el-Harb* الحَرْب, et l'autre *el-Harf* الحَرْف.

² Le man. n° 702 porte Merwan.

³ Mohammed ibn Schihab ez-Zohri, célèbre rapporteur d'an-

récit suivant que lui avait fait Rabîa ibn Abbad, de
 la tribu d'ed-Dîl : « A notre arrivée, Abd Allah envoya
 « en avant des éclaireurs et des corps avancés, et
 « moi-même j'accompagnais les éclaireurs aussi sou-
 « vent que cela me fut possible ; et, par Allah ! nous
 « voilà arrivés sous Tripoli, et nous trouvâmes que
 « les Grecs l'avaient mis en état de défense pour nous
 « résister. Abd Allah y mit le siège¹ ; mais ensuite,
 « ne voulant pas se laisser détourner du but qu'il
 « avait en vue, il donna l'ordre de décamper. Pen-
 « dant que nous faisons nos préparatifs, nous aper-
 « çûmes des vaisseaux qui venaient d'aborder la côte ;
 « aussitôt nous courûmes sus, et nous jetâmes à l'eau
 « ceux qui s'y trouvaient. Ils firent quelque résis-
 « tance ; mais ensuite ils demandèrent grâce, et nous
 « leur liâmes les mains derrière le dos ; ils étaient
 « au nombre de quatre cents. Abd Allah vint alors
 « nous joindre, et il leur trancha la tête. Nous prîmes
 « ce qui était dans les vaisseaux, et cela fut notre
 « premier butin. Abd Allah marcha alors sur Cables
 « et y mit le siège, mais les compagnons du pro-
 « phète lui conseillèrent d'y renoncer, pour ne pas
 « être détourné de son projet contre la province
 « d'Afrique ; il se remit donc en route, et envoya
 « dans toutes les directions des détachements qui lui
 « ramenèrent des bœufs, des moutons et du fourrage. »

ciennes traditions, mourut vers l'an 124 de l'hégire. Sa vie se trouve
 dans le Dictionnaire biographique d'Ibn Khallikan, texte arabe,
 tom. I, pag. 632 de mon édition.

.¹ C'est-à-dire, il bloqua la ville pour l'affamer.

Le même narrateur ajoute : « Leur prince se nom-
 « mait Djirdjîz, et son autorité s'étendait depuis Tri-
 « poli jusqu'à Tanger; il gouvernait au nom de He-
 « rakl (Héraclius). Quand il eut avis de l'approche
 « de l'armée musulmane, il rassembla des troupes
 « et se disposa à combattre : le nombre de ses soldats
 « montait à cent vingt mille ¹. »

Le narrateur dit plus loin ² : « Nous marchâmes
 « à sa rencontre pendant qu'il faisait ses préparatifs,
 « et nous passâmes quelques jours en pourparlers.
 « Nous l'invitâmes à embrasser l'islamisme, mais il fit
 « le fier et répondit avec hauteur qu'il n'y accéderait
 « jamais. Nous lui fîmes alors la proposition de payer
 « un tribut **خراج** annuel; mais il répondit : Si vous
 « me demandiez un seul dirhem, je ne le donnerais
 « pas ! Nous nous apprêtâmes donc à le combattre,
 « après l'avoir averti (*des conséquences de sa résistance*).
 « Abd Allah ibn Saad disposa son armée en aile
 « droite, aile gauche et centre; le prince **ملك** des
 « Grecs en fit autant, et la rencontre eut lieu dans
 « une plaine étendue nommée Bakouba ³, laquelle
 « est éloignée du siège du gouvernement grec, So-

¹ Ceci est manifestement une exagération : le narrateur, qui paraît avoir été un simple soldat de l'expédition, ne devait pas être bien instruit du nombre des ennemis.

² Règle générale : quand un écrivain arabe rapporte un récit ou donne un extrait d'un autre auteur, il le fait précéder du mot **قال** (*dixit*); et chaque fois qu'il en *supprime* un passage ou qu'il *ajoute* de ses propres observations, il a soin, en reprenant sa citation, de la commencer par ce même mot.

³ Le man. n° 702 porte **بعقوبة**; dans le man. 638 ce nom est écrit **يعقوبة** Yakouba.

« beitela (*Safetala*), d'un jour et une nuit de marche ;
« elle est située à la même distance de Kartadjenna
« (*Carthage*). Karthadjenna est une vaste cité renfer-
« mant des édifices très-élevés ; ses murs sont de
« marbre blanc, et il y a des colonnes et des marbres
« de couleurs variées en quantité immense. »

Plus loin ce narrateur dit : « La guerre se pro-
« longea des deux côtés, et Othman, ne recevant
« plus de nouvelles des musulmans, fit partir Abd
« Allah ibn ez-Zobeir avec douze cavaliers de sa
« tribu. Ibn ez-Zobeir pressa sa marche pour joindre
« les musulmans, et son arrivée, qui eut lieu de
« nuit, excita la joie de l'armée. Le bruit en fut si
« grand que les Grecs furent effrayés, pensant qu'on
« venait les attaquer, et ils passèrent une mauvaise
« nuit. Un espion, envoyé à la découverte, revint in-
« former leur prince que les musulmans avaient reçu
« des renforts. Les musulmans et les Grecs se bat-
« taient tous les jours jusqu'à l'heure de midi ; alors
« les deux partis se retiraient dans leur camp, et le
« combat cessait¹. Ibn ez-Zobeir présida le lende-
« main à la prière du matin, et marcha ensuite au
« combat avec les musulmans ; ce jour-là les Grecs
« éprouvèrent des pertes immenses. Mais Ibn ez-
« Zobeir n'avait pas vu Ibn Saad au nombre des
« combattants, et ayant demandé où il était, on lui
« répondit que depuis plusieurs jours, il ne sortait
« plus de sa tente. Comme Ibn ez-Zobeir n'avait pas

¹ A la lettre : et la guerre déposait ses fardeaux ; expression assez souvent employée par les écrivains arabes.

«encore eu d'entrevue avec lui, il alla le trouver,
«et, après l'avoir salué, il lui communiqua les ins-
«tructions d'Othman, et demanda le motif qui le
«retenait loin du combat. Ibn-Saad lui répondit :
«Le prince grec a fait faire cette proclamation en
«langues grecque et arabe par la voix d'un hérault .
«*Grecs et musulmans ! quiconque tuera Abd Allah ibn*
«*Saad aura ma fille en mariage avec cent mille dinars.*
«(Or sa fille était d'une beauté merveilleuse, et elle
«l'accompagnait à cheval au combat, habillée des
«étoffes les plus riches, et portant sur sa tête un
«parasol en plumes de paon). — Et il ne t'est pas
«caché, continua Ibn Saad, que la plupart de ceux
«qui m'accompagnent ont été nouvellement con-
«vertis à l'islamisme ; ainsi je dois craindre que l'offre
«de Djirdjîz ne les porte à me tuer ; voilà la raison
«de mon absence du combat. — Chasse cette crainte
«de ton âme, répondit Ibn ez-Zobeir, et fais pro-
«clamer dans ton armée, et de sorte que les Grecs
«puissent l'entendre : *Musulmans et Grecs ! quiconque*
«*tuera le prince Djirdjîz aura sa fille et cent mille di-*
«*nars.* Cette proclamation vaudra bien l'autre *واحدة*
«*بواحدة*. Ibn Saad suivit ce conseil, et quand le
«prince des Grecs entendit la proclamation, son
«cœur fut rempli de crainte et celui de notre général
«en fut délivré. La guerre continuait de la même
«manière qu'auparavant, jusqu'à ce qu'il vînt une
«idée à Ibn ez-Zobeir, qui alla de nuit trouver Ibn
«Saad et lui dit : J'ai réfléchi sur l'affaire dans la-
«quelle nous nous sommes engagés, et je vois qu'elle

« traînera en longueur : l'ennemi est chez lui; il vit
« dans l'abondance pendant que nous voyons dimi-
« nuer nos ressources, et j'ai appris que le comman-
« dant ennemi a envoyé de tous côtés rassembler des
« troupes et faire des recrues. Maintenant je vois
« que ses gens, lorsqu'ils entendent annoncer (*chez*
« *nous*) l'heure de la prière, remettent l'épée dans
« le fourreau et se retirent dans leurs tentes; les
« musulmans en font de même, selon leur cou-
« tume. Ainsi donc, je te conseille de laisser les plus
« braves d'entre les musulmans dans leurs tentes,
« avec leurs chevaux et leurs armes, pendant que
« les autres iront se battre comme à l'ordinaire, et
« feront durer le combat jusqu'à ce que l'ennemi
« soit accablé de fatigue; alors, quand il sera rentré
« dans son camp et aura déposé ses armes, les mu-
« sulmans monteront à cheval et chargeront sur lui
« pendant qu'il ne s'y attendra pas. Peut-être que
« Dieu nous aidera et nous donnera la victoire, car
« c'est de Dieu que vient tout secours ! Ibn Saad
« ayant entendu ce conseil, fit venir Abd Allah ibn
« Abbas avec ses frères, ainsi que les compagnons
« de Mahomet et les chefs de tribu, pour leur sou-
« mettre la proposition d'Ibn ez-Zobeir. Ils l'approu-
« vèrent en rendant grâces à Dieu, et ils tinrent ce
« projet secret. Ils passèrent ensuite la nuit en
« prières, se dévouant à Dieu pour l'exaltation de sa
« religion et la manifestation de sa parole. Le matin
« arrivé, les *braves de l'islamisme* restèrent dans leurs
« tentes, ayant leurs chevaux à côté d'eux, pendant

« qu'Ibn ez-Zobeir et Ibn Saad marchèrent au com-
 « bat avec les autres troupes. On se battit avec achar-
 « nement, et comme il faisait très-chaud ce jour-là,
 « on en ressentit des deux côtés une lassitude extrême.
 « Le prince des Grecs était à cheval, et encoura-
 « geait ses troupes ; il avait avec lui la croix ¹ et
 « portait un diadème sur sa tête, vu son rang élevé.
 « Le conflit se prolongea jusqu'à ce que l'appel à la
 « prière de midi se fît entendre, et les Grecs allaient
 « se retirer comme d'habitude, quand Ibn ez-Zobeir
 « fit durer le combat une heure de plus. La chaleur
 « était devenue excessive, et on en fut tellement
 « accablé que les soldats des deux côtés ne pouvaient
 « plus soutenir le poids de leur armure, et encore
 « moins combattre. Ils rentrèrent donc dans leurs
 « tentes, y déposèrent leurs armes, puis lâchèrent
 « leurs chevaux et se jetèrent sur leurs lits. Alors
 « Ibn ez-Zobeir fit lever *les braves des musulmans*, qui
 « mirent aussitôt leurs cottes de mailles et montèrent
 « à cheval dans leurs tentes ; lui-même s'habilla
 « comme un ambassadeur (ayant passé une robe
 « par dessus son armure), et se dirigea vers l'en-
 « nemi après avoir ordonné à ses guerriers de char-
 « ger comme un seul homme lorsqu'ils le verraient
 « près du camp grec. Quand il en fut rapproché,
 « les musulmans poussèrent des cris d'*Allah akber*
 « (Dieu est grand) ! *la elaha illa 'llah* ² (il n'y a d'autre

¹ On sait que les troupes grecques portaient une croix en guise de drapeau.

² Le texte dit simplement : *كبر المسلمون وهللوا*.

« dieu que Dieu) ! et fondirent sur leurs adver-
« saires. Les Grecs se hâtèrent de mettre leurs cui-
« rasses et de monter à cheval, mais ils furent mis
« en déroute, et un nombre immense en fut tué
« ainsi que leur prince. Le reste se sauva dans la
« ville, et les musulmans pillèrent le camp ennemi,
« et firent prisonnière la fille du prince. On l'amena
« à Ibn Saad qui lui demanda ce qu'était devenu
« son père. Il est mort, répondit-elle. — Savez-vous,
« dit-il, qui l'a tué ? — Je le reconnaîtrais si je le
« voyais, fut la réponse. Or, il y avait plusieurs
« musulmans qui, tous, prétendaient l'avoir tué ;
« mais quand on les présentait à la fille du prince
« grec, elle disait que ce n'était aucun de ceux-là.
« On fit alors venir Ibn ez-Zobeir, et comme elle le
« reconnut pour être celui qui avait tué son père,
« Ibn-Saad lui dit : Qui t'a empêché de nous en
« informer, afin que nous pussions te donner ce que
« nous avons promis ? — Puisse Dieu te disposer
« au bien ! lui répondit Ibn ez-Zobeir ; ce n'est pas
« pour obtenir ce que tu as promis que je l'ai tué,
« mais bien pour plaire à celui qui sait ce que j'ai
« fait, et m'en donnera une récompense plus excel-
« lente que celle que tu m'as destinée, et je n'ai
« pas besoin d'une autre. Ibn Saad lui fit alors cadeau
« de la fille du prince, et l'on dit qu'elle devint sa
« concubine. Les musulmans prirent ensuite position
« contre la ville, et après un blocus rigoureux
« حاصروها حصارا شديدا, Dieu les en rendit maî-
« tres. Ils y firent beaucoup de prisonniers, et s'em-

« parèrent de leurs richesses dont la majeure partie
 « consistait en or et en argent. Ibn Saad réunit le
 « butin en masse, et en fit le partage après en
 « avoir prélevé le quint ¹. La portion de chaque ca-
 « valier fut de trois mille dinars, et celle de chaque
 « fantassin de mille ².

« Ibn Saad envoya alors des détachements de la
 « ville de Sobeitela pour battre la campagne et pour
 « la piller; ces cavaliers s'avancèrent jusqu'aux châ-
 « teaux de Kafsā قلصه, où ils enlevèrent des captifs
 « et du butin; de là ils passèrent جازوا jusqu'à Mer-
 « madjenna مرجنه ³.

« Cette défaite abattit le courage des Grecs qui
 « restaient encore en Afrique, et les frappa de ter-
 « reur : les uns se réfugièrent dans les châteaux et
 « les forteresses, mais la grande majorité se réunit
 « dans Fahs al-Adjom ⁴, autour du château الحصن,
 « qui était un des plus forts de la province d'A-
 « frique. De là ils envoyèrent à Ibn Saad pour lui
 « offrir trois cents kintars (talents) d'or, à condition
 « qu'il ferait cesser les hostilités et qu'il évacuerait

¹ Le droit du souverain sur le butin est d'un cinquième; tout le reste appartient à l'armée. Le quint réservé au souverain n'est proprement ni pour lui, ni pour le trésor public : il est au profit des pauvres. — D'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, code militaire.

² Ceci paraît une exagération; s'il s'agissait de dirhems, on pourrait l'admettre.

³ Ceci est probablement le même lieu que l'Édrisi nomme Marmadjina. Ce lieu doit être situé dans le voisinage de Ribsa. Voy. aussi el-Bekri : *Notices et Extraits*, t. XII, p. 597.

⁴ فحس الاجم, la plaine des roseaux.

« le pays; après avoir fait quelques difficultés, il
 « accéda à cette proposition. » — Suivant un autre
 récit وقيل, il leur accorda la paix moyennant une
 somme de deux millions cinq cent mille (*dinars*)
 qu'on lui compta¹, et une des conditions du traité
 portait que les musulmans garderaient tout le butin
 qu'ils avaient fait¹ pendant la guerre, mais qu'ils
 rendraient ce qu'ils avaient enlevé depuis le com-
 mencement des pourparlers بعد الترداد. — « Ibn
 « Saad appela alors Ibn ez-Zobeir et lui dit : Per-
 « sonne ne mérite mieux que toi de porter à Médine
 « cette bonne nouvelle; ainsi pars et annonce à
 « Othman et aux musulmans la faveur que Dieu
 « tout-puissant leur a accordée. Ibn ez-Zobeir se mit
 « aussitôt en route, et il fit tant de diligence qu'il ne
 « mit que vingt jours pour se rendre de Sobeitela à
 « Médine. » — Quelques personnes disent qu'il y mit
 vingt-quatre jours. — « Une telle promptitude n'a
 « rien d'étonnant de la part d'un homme tel que
 « lui. A son arrivée, il monta en chaire d'après les
 « ordres d'Othman, et fit part au peuple de la vic-
 « toire que Dieu leur avait donnée. Son père, ez-
 « Zobeir, ayant appris ce qui se passait, vint à la
 « mosquée en faire des reproches à Othman : Com-
 « ment, disait-il, Abd Allah, le fils d'ez-Zobeir, a

¹ En arabe ما اصابوه, ce qu'ils avaient attrapé; s'il se fût agi, non pas du butin, mais d'une terre conquise, l'auteur aurait dit ما اخذوه ou ما فتكوه. — En traduisant ce passage, Cardonne a commis une erreur que M. Saint-Martin a négligé de relever dans ses notes sur l'histoire du Bas-Empire.

« l'audace de monter à un endroit où le prophète de
 « Dieu a posé les pieds ! Plut à Dieu que je fusse
 « mort avant qu'une telle chose fût arrivée. » On
 raconte cependant qu'Ibn ez-Zobeir ne monta pas
 dans la chaire, mais qu'il se plaça seulement devant
 pour s'adresser au peuple, et qu'Othman lui-même
 y était assis.

Le narrateur continue son récit : « La prouesse
 « d'Abd Allah ibn ez-Zobeir en Afrique fut pareille
 « à celle de Khalid ibn al-Welîd en Syrie, et d'Amr
 « ibn el-Aasi en Égypte. » Il dit plus loin : « L'armée
 « resta quinze mois dans la province d'Afrique, et
 « elle ne perdit que quelques hommes. Ibn Saad, en
 « partant de Sobeitela, y laissa un nommé Djenaha
 « جناحه comme gouverneur à la place de Djirdjîz. »
 — Ensuite eurent lieu l'assassinat d'Othman et les
 contestations entre Ali et Moawia. Quand l'autorité
 de ce dernier fut solidement établie, il confia le
 gouvernement de la province d'Afrique à Moawia
 ibn Khodeidj خديج.

GOUVERNEMENT DE MOAWIA IBN KHODEIDJ EL-KINDI,
 ET SECONDE INVASION DE LA PROVINCE D'AFRIQUE.

Moawia ibn Khodeidj, de la tribu de Kinda, fut
 chargé du gouvernement de la province d'Afrique
 en l'an 45 de l'hégire (665-6 de J. C.). Le motif
 de sa nomination est ainsi raconté : Héraclius, le
 seigneur صاحب de Constantinople, recevait chaque
 année un tribut fixe qui lui était payé par chacun

des princes de la terre et de la mer. En apprenant à quelles conditions Abd Allah ibn Saad ibn Abi's-Sarh avait fait la paix avec les habitants de la province d'Afrique, il y envoya un patrice nommé Walîma ¹ **وليمة** pour exiger d'eux trois cents talents d'or, somme égale à celle qu'ils avaient donnée à Ibn Abi's-Sarh. Le patrice débarqua à Kartadjenna (*Carthage*), et leur fit part de l'ordre de son souverain, mais ils refusèrent d'y satisfaire, disant que ce qu'Ibn Abi's-Sarh leur avait pris était pour le rachat de leurs vies, et que le prince, leur seigneur, n'aurait que le même tribut qu'ils avaient l'habitude de lui payer chaque année. Djenaha, qui gouvernait la province de l'Afrique **القائم بامر افريقية** à la place de Djirdjîz, chassa alors le patrice, et les habitants du pays se rassemblèrent et se mirent sous les ordres d'un nommé Eleuthère². Quant à Djenaha, il passa en Syrie, alla trouver Moawia ibn Abi Sofyan à qui il exposa la situation de l'Afrique, et demanda à y être renvoyé à la tête d'une armée arabe. (*Ayant obtenu l'assentiment du khalife Moawia,*) il partit pour Alexandrie avec Moawia ibn Khodeidj et un corps nombreux de troupes; arrivé en cette ville il mourut, et Ibn Khodeidj marcha avec l'armée contre l'Afrique³: ainsi la guerre qui s'annonçait de-

¹ Le man. n° 702 porte **اوليمة** *Aoulima*.

² Dans le man. n° 702, on lit **الاطيلون** *Elatilion*, et dans le n° 638 **الاطريون** *Elatérion*.

³ M. Saint-Martin a cru que ce fut Moawia ibn Khodeidj qui

puis quelque temps éclata de nouveau¹. Dans cette armée se trouvèrent Abd el-Melik ibn Merwân, Yahia ibn el-Hakem, Koreib ibn Ibrahîm ibn es-Sabbagh et Khalid ibn Thabit de la tribu de Koreisch. L'on rapporte aussi qu'Abd Allah, fils d'Omer ibn el-Khattab, s'y trouva avec Abd Allah ibn ez-Zobeir, et les personnages les plus éminents des milices² de Syrie et d'Égypte; les habitants de la province d'Afrique n'eurent aucun doute que Djenaha n'était plus de l'expédition. Ibn Khodeidj campa au pied d'une colline située à dix parasanges à l'occident de Kamounia³. Il y essuya un tel temps de pluie qu'il disait: « Notre montagne est *la bien arrosée*⁴; » et ce nom est resté à la montagne jusqu'à ce jour. Il dit ensuite: « Marchons à ce pic de montagne « (*karn*); » et ce lieu fut appelé Karn dans la suite.

mourut à Alexandrie. Par suite de cette méprise, il a fait des changements au texte de l'Histoire du Bas-Empire de Lebeau, t. XI, p. 396 et 397, lesquels changements sont autant d'inexactitudes.

¹ A la lettre: et cela devint guerre après avoir été feu **وفي حرب وقد صارت نارا**. — Cette expression proverbiale renferme une allusion à une coutume des anciens Arabes: ils allumaient du feu sur une colline pour annoncer que la guerre était imminente. Voyez Rasmussen, *Additamenta ad hist. ar.* p. 68.

² *Milices*, en arabe **جند** *djond*. Après la conquête de la Syrie par les premiers musulmans, ce pays fut partagé en cinq arrondissements militaires (*djonds*), dans lesquels les troupes arabes furent cantonnées. — Dans la traduction de la Géographie d'Abou'l-Féda, maintenant sous presse, M. Reinaud a traité des *djonds* dans une note à laquelle je renvoie le lecteur.

³ On verra plus loin que la ville de Kairewan fut bâtie sur l'emplacement d'une forteresse grecque nommée Kamounia.

⁴ *La bien arrosée*, en arabe **المطور** *el-memtour*.

Alors le roi des Grecs envoya un patrice nommé Nicéphore ^١ نيفور, lequel, avec trente mille hommes, vint débarquer à (*Sabairta* ?) ², où il fut rencontré par un détachement de cavalerie envoyé par Ibn Khodeidj. Dans le combat qui s'ensuivit, les troupes grecques furent défaites et forcées de regagner leurs vaisseaux. Ibn Khodeidj lui-même dirigea ses attaques contre Djeloula, et allait se battre jusqu'à la porte de cette ville. Chaque matin il livrait combat aux habitants, mais, aussitôt passé midi ³, il se retirait dans son camp à Karn. Un certain jour il venait de se battre avec eux et s'éloignait pour rentrer au camp, quand Abd el-Melik ibn Merwan revint sur ses pas prendre son arc qu'il avait laissé suspendu à un arbre, et s'aperçut qu'un côté de la ville venait de s'écrouler : il rappela aussitôt les troupes, et, après un combat acharné, la ville fut prise d'assaut. Les musulmans s'emparèrent de tout ce qu'elle renfermait, tuant les soldats et faisant esclave le reste. Mais, selon un autre récit, Ibn Khodeidj s'était tenu à Karn, et il envoya Abd el-Melik à la tête de mille cavaliers pour bloquer Djaloula pendant quelques jours : cette tentative ayant échoué, ils s'en retournaient en déroute ; mais ils s'étaient à peine éloignés qu'ils virent des tourbillons de poussière s'élever

¹ Je lis ce mot ainsi نيفور *Nigfour*.

² Le man. n° 638 porte سنطيرت *Sentirt*, et le n° 702 سنطيرط *Santabarta*. Voy. Procope, de *Ædificiis*, éd. de Venise, p. 472.

³ A la lettre : aussitôt que l'ombre se penchait ; c'est-à-dire que les ombres projetées par le soleil se penchaient vers l'orient.

derrière eux. Pensant que c'était l'ennemi qui se mettait à leur poursuite, ils firent volte-face pour le recevoir, et alors ils s'aperçurent que tout un côté de la muraille de la ville venait de s'écrouler. Aussitôt ils y livrèrent l'assaut et ils tuèrent, pillèrent et firent des esclaves. Abd el-Melik se rendit ensuite auprès d'Ibn Khodeïdj, qui l'attendait dans son camp à Karn. Il lui remit le butin; mais une dissidence s'éleva au sujet du partage : Abd el-Melik réclamait le tout pour ses compagnons, et Ibn Khodeïdj voulait en faire la distribution à tous les musulmans. A la fin, on écrivit au (*khalife*) Moawia, lequel répondit qu'il fallait rappeler les corps détachés et faire le partage du butin entre tout le monde. Dans la distribution qui eut lieu, chaque cavalier reçut trois cents dinars. El-Beladori¹ dit que Moawia ibn Khodeïdj fut le premier qui envoya une expédition en Sicile; le chef se nommait Abd Allah ibn Keis; nous en parlerons dans l'histoire de Sicile². (*L'auteur de l'histoire d'Afrique que nous avons cité précédemment*) dit³ : « Moawia ibn Khodeïdj revint alors

¹ El-Beladori, l'auteur du *Livre des conquêtes* كتاب الفتوح faites par les musulmans, mourut vers l'an 279 de l'hégire. M. Hamaker a donné une notice sur cet écrivain dans son *Specimen catal. Lugd. Bat.* p. 7.

² L'histoire de Sicile par En-Noweiri a été traduite en français par feu M. Caussin.

³ Les historiens cités par En-Noweiri dans cette partie de son ouvrage sont Ibn el-Athîr, Ibn Scheddad, Ibn er-Rakîk et Ibn Reschîk. Le premier est l'auteur de la chronique célèbre, le *Kamil*; le second était un descendant des Zîrites, souverains de la province d'Afrique;

« en Égypte, et reçut du (*khalife*) Moawia le gouvernement de ce pays en échange de celui de la province d'Afrique, qui devint ainsi un gouvernement séparé, ne dépendant pas de celui d'Égypte, mais relevant directement du *khalife*. »

GOUVERNEMENT D'OKBA IBN NAFÎ EL-FIHRI, ET TROISIÈME
EXPÉDITION EN AFRIQUE.

L'historien dit : En l'an 50 (670 de J. C.), Moawia ibn Abi Sofyan envoya en Afrique Okba ibn Nafî *عقبة بن نافع* de la tribu de Fihri, lequel était resté à Barka et Zewîla pendant qu'Amr ibn el-Aasi était gouverneur (*de l'Égypte*). Okba rassembla alors les Berbers prosélytes, et les incorpora dans l'armée que Moawia venait de lui envoyer, et dans laquelle se trouvaient dix mille cavaliers musulmans. Il marcha aussitôt contre l'Afrique, et, y ayant pénétré, il passa tout au fil de l'épée et extermina les chrétiens qui y restaient. Il dit alors (*à ses troupes*) : « Quand

il se nommait, selon en-Noweiri, Abû Mohammed abd el-Azîz, fils de Scheddâd, fils de l'émir Temîm, fils d'Al-Moizz, fils de Badis; il est auteur de l'ouvrage intitulé : *El-jamo w'el-beian* *الجمع والبيان في أخبار المغرب والقيروان*, c'est-à-dire *Collection et explication touchant l'histoire du Maghrib et de Kairewan*. Quant à Ibn er-Rekîk *ابن الرقيق*, qu'on ne doit pas confondre avec Ibn Reschîk *ابن رشيق*, il se nommait le *katib* ou écrivain, Abou Ishak Ibrahîm ibn er-Rekîk, et son ouvrage, l'Histoire d'Afrique et de Kairewan, a été mis à contribution par En-Noweiri, Ibn Khaldoun, Léon l'Africain et el-Makkari. — Ibn Reschîk a composé aussi un ouvrage sur le même sujet; sa vie a été donnée par Ibn Khallikân : voyez t. I, p. 195 de mon édition de ce biographe.

« un *imâm*¹ entre en Afrique, les habitants de ce pays
 « mettent leurs vies et leurs biens à l'abri du danger
 « en faisant profession de l'islamisme, mais aussitôt
 « que l'*imâm* s'en retire, ces gens-là se rejettent dans
 « l'infidélité. Je suis donc d'avis, ô musulmans! de
 « fonder une ville qui puisse servir de camp et d'appui
 « à l'islamisme jusqu'à la fin des temps. » Ce conseil
 fut adopté.

FONDATION DE LA VILLE DE KAIREWAN.

Les historiens disent قال المورخون : Quand Okba
 et les musulmans se furent accordés sur la nécessité
 de fonder la ville de Kairewan², il les mena à l'em-
 placement qu'elle devait occuper, et qui était alors
 couvert d'un fourré شعاري impénétrable. « Voici,
 « dit-il, notre affaire. » — « Comment! lui répon-
 « dirent ses camarades, tu nous ordonnes de bâtir
 « dans un fourré marécageux où personne ne puisse
 « pénétrer, et où nous aurons à craindre les animaux
 « féroces, les serpents et les autres reptiles de la terre! »
 Alors Okba, dont les vœux furent toujours exaucés,
 se mit à prier le Dieu tout-puissant, et ses compagnons

¹ Il veut dire une personne revêtue de l'autorité spirituelle et temporelle; tels étaient les généraux de ce temps-là quand ils agissaient comme délégués du khalife.

² Selon Ibn Khallikan, Kairewan fut ainsi nommé parce qu'une caravane, *kîrwan*, avait fait halte sur le lieu où la ville fut bâtie plus tard. — Voyez mon édition d'Ibn Khallikan, t. I, p. 19 du texte arabe, et t. I, p. 35 de la traduction. Il restera toujours à expliquer comment le mot persan *kîrwan* aurait été connu et usité en Afrique.

d'y répondre *amen* **يُؤْمِنُونَ**. Il y avait aussi dans l'armée dix-huit des compagnons du prophète; les ayant réunis, il cria à haute voix : « Serpents et « bêtes féroces ! nous sommes les compagnons du « prophète béni ; ainsi retirez-vous, car nous allons « nous établir ici, et nous tuerons quiconque de vous « s'y trouvera après cet avertissement. » Alors on vit, en ce jour-là, les animaux féroces et les serpents emporter leurs petits, et à ce spectacle, beaucoup de Berbers se convertirent ¹. Okba ordonna, par proclamation, de les laisser partir sans leur faire injure, et quand ils se furent retirés, il marcha, accompagné de ses principaux officiers, autour du lieu qu'il avait choisi, et adressa cette prière à Dieu : « O mon Dieu ! remplis cette ville de science « et de la connaissance de ta loi. Fais qu'elle soit « habitée par des hommes pieux et dévoués à ton « service, et protège-nous contre les puissants de la « terre. » Il descendit alors en suivant le cours du ruisseau **نزل الوادي**, et ordonna à ses hommes de tracer les fondations de la ville et d'arracher les arbrisseaux.

L'historien dit plus loin : Et il traça les fondations de l'hôtel du gouvernement **دار الامارة** et de la grande mosquée; la construction de celle-ci n'était pas encore commencée quand il y fit célébrer la

¹ En-Noweiri donne ce conte sur l'autorité des historiens qu'il a consultés; il faut donc reconnaître que les traditions arabes, d'après lesquelles ces historiens ont travaillé, avaient reçu une forte teinture du romanesque avant de leur parvenir.

prière. Alors un différend s'éleva parmi le peuple au sujet de la *kibla*¹; ils disaient que les Arabes se régleraient d'après la *kibla* de cette mosquée quand ils en construiraient d'autres, et qu'ainsi le commandant ne devait s'épargner aucun effort pour en déterminer la vraie position. On laissa donc écouler un temps considérable afin d'observer les levers des étoiles dans l'hiver et dans l'été, et de prendre les azymuths du soleil à son lever. Cette incertitude fut pour Okba une cause de soucis, et s'étant adressé au Dieu tout-puissant, il vit, pendant son sommeil, une figure qui vint à lui et lui dit : « Favori du « maître de l'univers ! quand le jour se lèvera, prends « ton étendard et mets-le sur ton épaule; tu enten-
« dras alors devant toi des cris d'*Allah akber* (Dieu « est grand !) et nul autre ne les entendra; à l'endroit « où ces cris cesseront, là sera la *kibla* et le *mihrab*² « de ta mosquée. Car Dieu tout-puissant a agréé « cette ville et cette mosquée; par elle, il exaltera sa « religion et humiliera les infidèles jusqu'à la fin « des siècles. » Okba se réveilla plein d'effroi, et après avoir fait une ablution, il se mit, avec les principaux d'entre les musulmans, à prier dans la mosquée projetée. Au moment où il faisait sa prostration, il entendit devant lui le cri d'*Allah akber* !

¹ La *kibla* veut dire le côté de l'horizon qui est dans la direction de la Mecque. Il faut connaître la *kibla* pour orienter une mosquée, et pour savoir de quel côté se tourner pour faire la prière.

² Le *mihrab* est une niche pratiquée dans le mur de la mosquée et dans l'intérieur de l'édifice; il sert à marquer la direction de la *kibla*.

Ayant demandé aux personnes à l'entour si elles entendaient quelque chose, elles répondirent que non. « C'est donc un ordre du Dieu tout-puissant ! » s'écria-t-il. Prenant alors l'étendard sur son épaule, il suivit le cri qui se faisait entendre devant lui, et, arrivé au lieu où le *mihrab* devait être placé, ce cri cessa, et il ficha son étendard dans la terre, disant : « Voici votre *mihrab*. » On commença ensuite à bâtir des palais دور, des maisons مساكن et d'autres mosquées, et la ville fut peuplée. Sa circonférence était de trois mille six cents toises باع, et les travaux furent achevés en l'an 55 (675 de J. C.). Le peuple s'y établit alors, et elle devint une place d'importance. Il existait, sur le lieu où Kairewan fut bâtie, un petit château fondé par les Grecs et appelé Komounia قونية. — Okba continua à administrer avec habileté la province d'Afrique, jusqu'à ce que (*le khalife*) Moawia nomma Moslema Ibn Mukhalled مسلمة ابن مخلد el-Ansari, gouverneur de ce pays ainsi que de l'Égypte, dont il retira le gouvernement des mains de Moawia Ibn Khodeidj.

GOUVERNEMENT DE MOSLEMA IBN MUKHALLED.

L'historien dit : A son arrivée en Égypte, Moslema fit choix d'un de ses affranchis nommé Dinar et surnommé Abou'l-Mohadjir, pour être son lieutenant dans la province d'Afrique. Ceci eut lieu en l'an 55 (675 de J. C.). Le nouveau gouverneur se rendit à sa destination ; mais, ayant de la répu-

gnance à se fixer dans la ville fondée par Okba, il alla camper à deux milles de là, et y traça les fondations d'une autre ville, afin de perpétuer le souvenir de son nom et de rendre inutile l'ouvrage de son prédécesseur. Cette nouvelle ville fut nommée par les Berbers Bi-Geirewan¹. Quand la construction en fut commencée, il ordonna qu'on détruisît la ville d'Okba, et celui-ci en fut tellement indigné, qu'il se rendit auprès du khalife Moawia, et lui adressa ces paroles : « C'est pour toi que j'avais
« attaqué et subjugué cette province; j'y ai bâti des
« mosquées, établi des lieux de halte (*pour les voya-
« geurs*) منازل, et donné au peuple (*musulman*) des
« domiciles fixes; et tu viens d'y envoyer un esclave
« des Ansars² qui m'a remplacé en m'insultant ! »
Moawia lui fit alors des excuses et promit de le rétablir dans son gouvernement; mais l'affaire traîna en longueur jusqu'à la mort du khalife. Mais lors de l'élévation de Yezîd, fils de Moawia, ce khalife apprit avec indignation le traitement qu'Okba avait éprouvé, et lui donna l'ordre de se rendre à Kairewan, afin d'en prévenir la ruine totale, en le nommant de nouveau gouverneur de la province d'Afrique.

¹ Le man. n° 702 porte فسمها البربر بـكـيـروان; on lit بكيروان dans le n° 638. L'orthographe arabe de Kairewan est قيروان avec un ق, que les Berbers remplacèrent par leur ك dur.

² Moslema, le patron d'Abou'l-Mohadjir, était un de ces Médiinois qui avaient aidé Mahomet, et qui reçurent pour cette raison le titre d'Ansars (*aides*). Voyez le *Telkih* d'Ibn el-Djewzi, man. n° 631; on y trouve les noms de tous les Mohadjirs et des principaux Ansars.

OKBA GOUVERNEUR POUR LA SECONDE FOIS.

L'historien dit : Okba ayant été renommé gouverneur en l'an 62 (681-682 de J. C.), il quitta la Syrie, et en passant par l'Égypte, il fut rencontré par Moslema Ibn Mokhalles, qui était monté à cheval pour aller le recevoir. Moslema lui offrit ses salutations, et tâcha de se disculper d'avoir participé aux actes d'Abou'l-Mohadjir, jurant que cet homme avait enfreint ses ordres. Okba accueillit ses excuses et partit en toute hâte pour la province d'Afrique. A son arrivée il mit Abou'l-Mohadjir aux fers, ordonna la destruction de la ville que celui-ci avait commencée, et ramena le peuple à Kairewan. S'étant décidé dans la suite à faire une expédition militaire, il laissa dans la ville une partie des milices (*Djond*), sous les ordres de Zobeir Ibn Keis, et, ayant appelé ses fils, il leur dit : « J'ai « vendu mon âme à Dieu, et j'ai fait un excellent « marché : je dois combattre l'infidélité jusqu'à ce « que je comparaisse devant lui. Je ne sais si vous « me reverrez jamais ou si je vous reverrai, car « mon souhait est de mourir dans la voie de Dieu. « Tenez ferme à l'islamisme. O mon Dieu ! accueille « mon âme avec bonté ! » Il partit alors avec une armée nombreuse et arriva sur le haut de la colline qui domine la ville de Baghaya حتى اشرف على مدينة باغاية. Ayant livré combat aux habitants, après une lutte opiniâtre, il leur enleva une quan-

tité de chevaux, les plus forts que les musulmans eussent jamais vus dans leurs expéditions. Comme les Grecs s'étaient retirés dans la forteresse, Okba ne voulut pas s'y arrêter, mais marcha sur Melîsch¹, une de leurs plus grandes villes. Le peuple des environs s'y réfugia à son approche, et dans une sortie, l'on se battit avec un tel acharnement que les Arabes furent consternés, et ils s'imaginèrent que leur dernière heure était venue². Okba parvint cependant à repousser l'ennemi, et, l'ayant poursuivi jusqu'à la porte de la forteresse, il lui enleva beaucoup de butin. Comme il ne voulait pas s'arrêter (*pour bloquer la place*), il partit pour le pays du Zab الراب, et là il demanda quelle était la ville principale; on lui désigna la ville d'Arba اربه, où le chef الملك résidait, et qui servait de point de réunion aux princes ملوك du Zab : elle était entourée de trois cent soixante villages, tous très-peuplés.

Les habitants, ayant été instruits de son approche, se retirèrent, les uns dans leurs forteresses, et les autres dans les montagnes et les lieux d'accès difficile. A l'heure du soir, Okba prit position contre la ville, et le lendemain il ordonna l'attaque. Plusieurs combats eurent lieu, et les musulmans perdaient à la fin tout espoir de la vie, quand Dieu leur donna la victoire. L'ennemi fut mis en déroute,

¹ *Melîsch* ملىش, telle est la leçon du man. n° 702; le ms. n° 638 porte *Lemîsch* لىش.

² Je lis الغنا; la même expression se retrouve plus loin.

la plupart des cavaliers grecs furent tués, et le reste évacua le Zab, leur fierté ayant été rabaissée pour toujours. De là Okba se dirigea vers Tahort تاهرت; les Grecs ayant été prévenus de son dessein, demandèrent et obtinrent le secours des Berbers. Alors Okba fit halte, et, s'adressant à ses troupes, il les excita au combat. Dans l'action qui s'ensuivit, les Grecs et les Berbers ne purent résister aux musulmans; ils perdirent beaucoup de monde en peu de temps, et les troupes grecques évacuèrent la ville. Okba vint ensuite camper près de Tanger, et un grec nommé Julien¹, qui tenait un haut rang كان شريفا dans son peuple, vint à sa rencontre, et eut l'adresse de se le concilier en lui offrant de beaux cadeaux et en se mettant entièrement à ses ordres نزل على حكمة. Okba le questionna relativement à la mer d'Espagne, et ayant appris qu'elle était bien gardée, il lui dit : « Dirige-moi où je puisse trouver « *des hommes* parmi les Grecs et les Berbers. — « Quant aux Grecs, répondit Julien, tu les a laissés « derrière toi; mais devant toi sont les Berbers et « leurs cavaliers; Dieu seul en sait le nombre. — « Où se tiennent-ils ? demanda Okba. — Dans es-Sous « el-Adna, répondit l'autre : c'est un peuple sans « religion; ils mangent des charognes, ils boivent

¹ En arabe ايليان. Il s'agit ici du célèbre personnage connu sous le nom du comte Julien. On a élevé des doutes sur la prononciation de ce mot, et on a cru y reconnaître la transcription d'*Elie*n ou *Ælian*.

Dans le manuscrit n° 706 de la Bibl. du roi, on lit يوليان *Youlian*, ce qui me porte à croire que l'ancienne prononciation est correcte.

« le sang de leurs bestiaux, et ils sont comme des
 « brutes, car ils ne croient pas en Dieu, et ils ne
 « le connaissent même pas. » Sur cela, Okba dit à ses
 camarades : « Marchons avec la bénédiction de
 « Dieu ! » De Tanger il se dirigea du côté du midi,
 vers es-Sous el-Adna, et il vint jusqu'à une ville
 nommée Taroudant ¹. Là il rencontra les premières
 troupes berbères, et il en fit un grand carnage : le
 reste prit la fuite, et sa cavalerie se détacha à leur
 poursuite et pénétra dans es-Sous el-Adna. Les
 Berbers se réunirent alors en nombre si grand que
 Dieu seul pouvait les compter; mais Okba les atta-
 qua avec un acharnement inoui. Il en fit un grand
 massacre, et s'empara de quelques-unes de leurs
 femmes, lesquelles étaient (*d'une beauté*) sans pa-
 reille : on rapporte qu'une de leurs jeunes filles,
 qui avait été amenée en Orient, fut estimée à envi-
 ron mille pièces d'or (*mithkal*). Ayant continué sa
 marche, il vint jusqu'à l'océan Atlantique (*el-Bahr
 el-Mohît*), sans avoir éprouvé de résistance, et il
 entra dans la mer jusqu'à ce que l'eau atteignît le
 poitrail de son cheval : levant alors la main vers le
 ciel, il dit : « Seigneur ! si cette mer ne m'en em-
 « pêchait, j'irais dans les contrées éloignées et dans
 « le royaume de Zou'l-Karnein ², en combattant

¹ Ici le texte est altéré dans les deux manuscrits; on y lit : فرحل
 من طنجة الى السوس الادنى وهو في جنوب طنجة التي
 تسمى تارودانت. Je crois qu'il faut corriger ce passage, et lire
 les derniers mots ainsi : طنجة الى مدينة تسمى تارودانت.

² Okba savait son Koran, et les aventures de Zou'l-Karnein lui

« pour ta religion, et tuant ceux qui ne croient pas
 « à ton existence ou qui adorent d'autres dieux
 « que toi. » S'adressant ensuite à ses camarades, il
 leur dit : « Retournons sur nos pas avec la bénédic-
 « tion de Dieu. » La terreur des infidèles était deve-
 nue si grande qu'ils fuyaient les pays que l'armée
 traversait, et l'expédition se dirigea vers la province
 d'Afrique. Quand on fut à hauteur de la source
 d'eau qui est aujourd'hui appelée *Mâ el-Férés* (l'eau
 du cheval), mais qui n'existait pas alors, Okba et
 ses troupes furent réduits à la dernière extrémité
 par la soif. Il fit en conséquence une prière de
 deux *rékas*¹, et invoqua le Dieu tout-puissant : aus-
 sitôt son cheval commença à gratter la terre avec
 son pied, et à écarter le gravier, quand il en sortit
 de l'eau qu'il se mit à boire. Alors Okba ordonna
 à ses troupes de creuser la terre, et ils ouvrirent
 soixante et dix puits, lesquels leur fournirent assez
 d'eau pour étancher leur soif et pour faire leur
 provision. Ce fut alors que ce lieu reçut le nom
 de *Mâ el-Férés*. De là il se rendit à Tobna, petite
 ville à huit journées de Kairewan, et dans l'assu-
 rance que le pays tout entier était soumis, et qu'il

étaient familières. Ce conquérant pénétra dans l'occident jusqu'au
 lieu du coucher du soleil, et il le vit descendre dans un puits rem-
 pli de boue noire. Cette histoire authentique est racontée dans la
 sourate de la Caverne, à commencer du verset 72.

¹ Chaque *réka* رَكَعَة est composé d'un certain nombre de
 prières, invocations et prostrations. (Voyez d'Ohsson, *Tableau général
 de l'empire ottoman*, t. II, p. 82.)

n'y avait plus d'ennemi digne d'être craint, il ordonna à ses troupes de se rendre successivement, par détachements, à Kairewan. Il se dirigea ensuite vers Tehouda تهوده et Badis بادس¹, pour en faire la reconnaissance, et pour voir combien il faudrait de cavalerie pour bloquer ces deux villes. Il y laissa les hommes nécessaires pour cet objet, et les Grecs, le voyant avec un petit nombre d'hommes, fermèrent les portes de leurs châteaux et lui lancèrent des flèches, des pierres et des malédictions : pour lui, il les appelait (*à se convertir*) à Dieu. Quand il fut parvenu dans le cœur du pays, les Grecs envoyèrent un agent auprès de Koseila كسيلا Ibn Behrem el-Aorbi², lequel se trouvait avec l'armée d'Okba.

RÉVOLTE DE KOSEILA, MORT D'OKBA IBN NAFÎ, ET PRISE
DE KAIREWAN.

Koseila était un des hommes principaux parmi les Berbers. Devenu musulman pendant le gouvernement d'Abou'l-Mohadjir, il fut si sincère dans sa conversion, que celui-ci en parla à Okba qui venait d'arriver, et l'instruisit de la grande influence et autorité que Koseila exerçait sur les Berbers. Okba ne fit aucune attention à cette recommandation ; au

¹ Le man. n° 702 porte ماس. Abou Obeid el-Bekri donne une description de ces deux villes ; voyez *Notices et Extraits*, t. XII, p. 531.

² El-Aorbi الأوربي, membre de la tribu berbère d'Aorba أوربة. Aorba fut fils de Bernés, fils de Berr.

contraire, il ne témoigna pour Koseila que de l'indifférence et du mépris. Parmi les traits insultants qu'il se permit envers lui, on raconte le suivant : il venait de recevoir des moutons, et, voulant en faire égorger un, il ordonna à Koseila de l'écorcher. « Puisse Dieu diriger l'émir au bien ! » lui dit le chef Berber, « j'ai ici mes gens et mes esclaves qui pour-
« ront m'éviter cette peine. » Mais Okba répondit par des paroles offensantes, et lui ordonna de se lever (*et de quitter sa présence*). Koseila se retira en colère, et, ayant égorgé le mouton, il essuya sa main encore sanglante sur sa barbe. Les Arabes qui passaient lui disaient : « Que fais-tu, Berber ? » et il répondait : « Cela est bon pour les poils. » Mais un vieillard d'entre les Arabes passa et leur dit : « Ce
« n'est pas pour cela ; c'est une menace que ce Ber-
« ber vous fait. » Alors Abou'l-Mohadjir s'adressa à Okba et lui dit : « Qu'as-tu fait ? voilà un homme
« qui exerce une grande influence sur son peuple,
« un homme qui était encore polythéiste il y a peu
« de temps, et tu prends à tâche de faire naître
« la rancune dans son cœur ! Je te conseille de lui
« faire lier les mains derrière le dos, car je crains
« que tu ne sois victime de sa perfidie. » Okba ne fit aucune attention à ces paroles, et Koseila, se voyant en correspondance avec les Grecs, profita d'un instant favorable et prit la fuite. Bientôt il se trouva entouré de ses cousins, de ses gens et de plusieurs Grecs qui se rallièrent à lui. Abou'l-Mohadjir recommanda alors à Okba de l'attaquer sans lui donner le temps

d'organiser ses forces; car, pendant toutes ses expéditions, Okba menait Abou'l-Mohadjir avec lui et le tenait dans les fers. Okba marcha alors contre Koseïla, lequel se retirait devant lui. Les Berbers disaient à leur chef: « Pourquoi te retirer? ne sommes-nous pas cinq mille? » « A chaque jour, » leur répondit Koseïla, « notre nombre grossira et le sien diminuera. D'ailleurs, ses hommes l'abandonnent, et je ne veux aller l'attaquer qu'à son retour vers la province d'Afrique. » Quant à Abou'l-Mohadjir, il prononça ces vers d'Abou-Mihdjen¹, en les appliquant à sa propre position :

C'est pour moi bien assez de douleur d'être laissé dans les

¹ Le poète Abou Mihdjen مجدى, fils de Hobeib de la tribu de Thakîf, fut un des compagnons de Mahomet. On n'est pas d'accord sur son véritable nom; les uns l'appellent Abd Allah et les autres Malik. Il fut tellement adonné au vin, que le khalife Omer lui fit donner la bastonnade plusieurs fois et finit par le mettre en prison. Abou Mihdjen parvint enfin à s'évader, et alla joindre l'armée de Saad ibn Abi Wekkas quelque temps avant la bataille de Kadisiya; mais ce général reçut bientôt une lettre d'Omer, qui lui ordonna de mettre Abou Mihdjen dans les fers à cause de sa conduite scandaleuse. Au jour de la bataille, le poète désirait ardemment y prendre part, et prononça, en se lamentant, les deux vers cités ici par En-No-weiri. La femme de Saad l'ayant entendu, le débarrassa de ses liens et lui fournit un cheval et une lance. Abou Mihdjen courut au combat, et, par des traits d'une rare prouesse, s'attira les regards du général, lequel fut si content de sa conduite qu'il lui donna la permission de boire du vin tant qu'il en voudrait. Abou Mihdjen lui répondit : « J'en buvais dans le temps où je ne craignais d'autre punition que la bastonnade; mais maintenant que c'est à Dieu seul que je dois en répondre, je n'en boirai plus. » Ce poète fut enterré à Djordjan ou Aderbidjan. — (Es-Soyouti, *Scherh shewahid el-Moghni*, man. de la Bibl. du roi, n° 1238, fol. 26.)

liens pendant que les chevaux et les cavaliers s'élançent au combat !

Quand je me lève, le poids de mes chaînes m'accable, et les portes qui mènent au festin se ferment devant moi ¹.

Ceci ayant été rapporté à Okba, il le fit mettre en liberté, et lui ordonna d'aller rejoindre les musulmans (à *Kairewan*), et d'en prendre le commandement; « car quant à moi, lui dit-il, je veux gagner le martyre. » « Et moi aussi, répondit Abou'l-Mohadjir, je veux gagner ce que tu gagneras. » Okba fit alors une prière de deux *rékas*, et brisa ensuite le fourreau de son épée : Abou'l-Mohadjir en fit de même, ainsi que les musulmans qui étaient avec eux. Les cavaliers mirent pied à terre par l'ordre d'Okba, et combattirent avec intrépidité jusqu'à ce qu'ils furent tués; pas un n'échappa. Zoheir Ibn Keis prit alors la résolution d'attaquer les Berbers; mais ses troupes refusèrent de lui obéir. Il quitta en conséquence la ville de *Kairewan* et se rendit à *Barka*, où il s'arrêta et où la plupart des musulmans vinrent le rejoindre. Quant à *Koseila*, il se trouva à la tête d'une immense multitude, et se dirigea vers *Kairewan*, où quelques musulmans qui n'avaient pu emporter leurs biens et leurs familles restaient en-

كفى حزنا ان تمزع الخيل بالفتا

واترك مشدودا على وثاقها

اذا قت عناني الحديد واغلقت

مصارع من دوني تضم المناديا

core. Ils offrirent de rendre la ville pourvu qu'on leur fît grâce, et Koseila, y ayant consenti, fit son entrée dans Kairewan, et se rendit maître de la province d'Afrique. Il y resta jusqu'au temps où l'autorité d'Abd el-Melik Ibn Merwan se raffermir. Mention ayant été faite alors, en présence du khalife, du triste état de la ville de Kairewan et des musulmans qui s'y trouvaient, ses compagnons lui conseillèrent d'y envoyer des troupes, afin de délivrer ce pays de Koseila.

GOUVERNEMENT DE ZOHEIR IBN KEIS, ET MORT DE KOSEILA
LE BERBER.

L'historien dit : Abd el-Melik accueillit le conseil d'envoyer des troupes en Afrique, disant que la personne chargée de venger sur les polythéistes la mort d'Okba, devait lui ressembler en piété : alors ses conseillers lui désignèrent unanimement Zoheir Ibn Keis. « C'est le compagnon d'Okba, lui disaient-ils, c'est lui qui est le mieux au courant de ses projets, et le plus digne de venger sa mort. » Zoheir était en garnison¹ à Barka; il reçut d'Abd el-Melik l'ordre de se rendre à bride abattue على ائنة الخيل

¹ En garnison (مرابط morabit); le mot morabit désigne celui qui demeure dans un ribat رباط. Le ribat était une espèce de caserne fortifiée, et toujours située sur la frontière ennemie. Comme la guerre contre les infidèles est un devoir pour les musulmans, beaucoup d'entre eux recherchaient la faveur divine en faisant une retraite religieuse dans un de ces établissements, où on passait dans la dévotion le temps qui n'était pas employé à combattre l'ennemi. Ibn

dans la province d'Afrique. Il répondit au khalife qu'il lui fallait des renforts d'hommes et d'argent, et ces secours lui furent envoyés. Parmi les nouveaux venus se trouvèrent plusieurs personnages importants de la Syrie¹. En l'an 69 (688-9 de J.C.) Zoheir arriva avec une armée nombreuse dans la province d'Afrique; et Koseila, qui avait reçu avis de son approche, rassembla les Berbers et quitta Kairewan pour se rendre à ممش (*Memesch?*). Zoheir vint alors se poster aux environs de Kairewan, et, après avoir pris trois jours de repos pour lui-même et son armée, il marcha contre Koseila. La rencontre fut terrible; chaque côté fit des pertes immenses; mais la bataille se termina par la mort de Koseila, et d'un grand nombre de ses partisans. Les musulmans poursuivirent les fuyards et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre : les officiers رجال des Grecs et des Berbers, leurs nobles et leurs princes y périrent tous. Zoheir revint à Kairewan, et voyant que la province d'Afrique formait un empire très-étendu (*il pensa à s'y fixer*); mais ensuite, comme il était rempli de dévotion et de l'esprit de mortification, il se dit : « Je veux combattre pour la cause de Dieu, « car je crains de périr si je cède à mon penchant « pour le monde. » Ayant laissé alors quelques

Haukal a donné deux bonnes notices sur les *ribats*, qu'on trouvera reproduites dans notre édition du texte arabe de la Géographie d'Abou'l-Feda, p. 235, 487. Voyez aussi ma traduction d'Ibn Khallikan, t. I, p. 159.

¹ Probablement quelques chefs de ces tribus qui étaient alors établies dans les *djonds* ou arrondissements militaires.

troupes à Kairewan, il se mit en marche avec un corps nombreux pour se rendre en Orient. Les Grecs de Constantinople avaient déjà été informés qu'il était parti pour la province d'Afrique, et qu'il avait laissé Barka dégarnie de défenseurs. Ils vinrent donc de l'île de Sicile sur plusieurs grands navires, et attaquèrent cette ville en y portant le massacre et le pillage. Mais Zoheir venait de quitter la province d'Afrique, et il arriva à Barka pendant que les Grecs y étaient encore. Il les attaqua avec ardeur; lui et ses compagnons combattaient à pied¹; la bataille fut terrible; mais, accablés par le nombre des Grecs, les Arabes succombèrent, et pas un seul n'échappa. Abd al-Melik fut très-affligé de la mort de Zoheir, laquelle avait tant d'analogie avec celle d'Okba; mais la sédition d'Ibn ez-Zobeir l'empêcha de s'occuper des affaires de Kairewan. Ce ne fut qu'à la mort de ce dernier, qu'il y envoya comme gouverneur Hassan Ibn en-Noman, de la tribu de Ghassân *حسان بن النعمان الغساني*.

GOVERNEMENT DE HASSAN IBN EN-NOMAN EL-GHASSANI.

L'historien dit : Abd el-Melik avait déjà donné ordre à Hassan ibn-Noman de rester en Égypte avec une armée de quarante mille hommes, afin d'être prêt à tout événement; et maintenant il lui écrivit

¹ Soit parce que leurs chevaux avaient été mis hors de combat, soit pour montrer qu'ils ne voulaient pas reculer.

de se mettre en marche pour la province d'Afrique : « Je te laisse les mains libres; » disait-il dans sa lettre, « prends des trésors de l'Égypte ce que tu « voudras, et donnes-en à tes compagnons et à ceux « qui se joindront à toi. Ensuite pars, faire la guerre « sacrée dans la province d'Afrique, et que la béné- « diction de Dieu soit sur toi ! » Ibn el-Athîr dit, dans son ouvrage historique intitulé le *Kamil*, qu'Abd el-Melik nomma Hassan gouverneur, en l'an 74 (693-4 de J. C.), quelque temps après la mort d'Ibn ez-Zobeir; mais selon Ibn er-Rakîk, le khalife envoya Hassan avec des troupes en Afrique l'an 69; ce dernier dit ensuite : « Il arriva dans la province « d'Afrique avec la plus forte armée qui y eût jamais « mis le pied. »

PRISE ET DESTRUCTION DE KARTHADJINNA (CARTHAGE).

L'historien dit : Aussitôt entré à Kairewan, Hassan demanda s'il restait encore des princes ملك dans la province d'Afrique, et on lui désigna le commandant de Karthadjinna¹, une grande ville qui n'avait pas encore été prise, et contre laquelle Okba avait échoué. Hassan se mit en marche de suite, et ayant livré un assaut furieux à la ville, il força les Grecs qui s'y trouvaient de prendre la fuite et de s'embarquer. Les uns passèrent en Espagne, les autres en Sicile; et pour lui, ayant pénétré dans la ville

¹ *Karthadjinna* قرطاجنة est la transcription arabe du mot *Carthagini*.

par la force de l'épée, il pilla, tua et fit des captifs.

Il expédia alors des détachements pour parcourir les environs, et donna ordre de mettre la ville en ruines. Les musulmans en avaient détruit tout ce qu'ils avaient pu, quand leur général apprit que les Grecs et les Berbers s'étaient rassemblés à Setfoura¹ et Benzert **بنزرت**. Il alla aussitôt les attaquer et il en tua un grand nombre : les musulmans s'emparèrent de leur territoire, et il ne resta plus une seule de leurs places fortes qui n'eût pas été soumise. Les habitants de la province d'Afrique en furent frappés de terreur; les Grecs mis en déroute se réfugièrent dans la ville de Badja **باجه**, et les Berbers dans celle de Bone **بونه**. Hassan retourna ensuite à Kairewan pour prendre du repos et en donner à ses troupes.

¹ Je lis **سطنوره**, mais les manuscrits portent, l'un **صنطوره**, et l'autre **صنطوره**.

(La suite à un prochain numéro.)

EXTRAITS

DU MODJMEL AL-TEWARIKH

Relatifs à l'histoire de la Perse, traduits par M. Jules Mohl.

INTRODUCTION.

Le nom de l'auteur du Modjmel al-Tewarikh¹ est inconnu; tout ce que l'on sait sur lui c'est que son grand-père s'appelait Mohallib, fils de Mohammed, fils de Schadi, et que lui-même a composé son ouvrage l'an 520 de l'hégire (1126 de J. C.) sous le règne de Sindjar, fils de Melikschah, sultan seldjoukide². Il est probable qu'il ait vécu dans l'Irak persan, car il mentionne après Sindjar son neveu Mahmoud, fils de Mohammed, fils de Melikschah. On sait que Sindjar avait laissé à ce neveu le gouvernement de l'Irak³ sous la condition qu'il le reconnaîtrait comme suzerain, et que son nom serait toujours placé avant celui de Mahmoud. C'est aussi dans cet ordre que les place l'auteur du Modjmel, qui sans doute n'aurait pas parlé du neveu s'il n'avait pas vécu sous

¹ Le seul manuscrit connu de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque royale, man. persans, ancien fonds, n° 62.

² Fol. 8 v.

³ Voyez Price, *Retrospect*, vol. II, pag. 364.

son administration directe¹. Il donne encore un renseignement sur lui-même en mentionnant une histoire des Barmékides composée par lui²; mais cette indication reste malheureusement stérile, car il ne donne pas le titre de ce livre.

L'auteur du *Modjmel* était un homme fort savant et doué d'un esprit de critique peu commun dans son temps et dans sa nation, et quand on compare sa méthode avec celle des auteurs les plus en vogue dans son temps, on ne peut que rendre justice à la droiture de son esprit.

Les Arabes ne connaissaient avant leurs grandes conquêtes que les traditions de leurs tribus et celles des Juifs, et ce n'est que lorsqu'ils eurent formé le khalifat et propagé au loin l'islamisme, que de nouvelles sources littéraires leur furent accessibles. On sait avec quelle ardeur ils traduisirent des ouvrages grecs, et l'on verra plus tard qu'ils ne négligeaient point les principaux ouvrages indiens. Mais ils ne tiraient de ces deux littératures que peu de données historiques, car ils s'appliquaient principa-

¹ Il mentionne, sous le règne de Palasch (fol. 48 v.), un monument de ce roi, qui se trouvait « sur la frontière de notre province. » La phrase immédiatement suivante prouve que l'emplacement de ce monument était dans les environs de Balaschguird. Il y avait effectivement une ville de Balaschguird dans l'Irak, entre Kermanschah et Hamadan (voyez le *Merasid* de Soyouthi au mot ولاشجرد), et c'est probablement l'endroit dont veut parler l'auteur; mais cette indication n'est pourtant pas suffisante parce qu'il y avait des villes du même nom dans d'autres provinces de la Perse, comme dans la Bactriane et le Kerman.

² Man. fol. 223 v.

lement à l'étude des philosophes, des médecins, des mathématiciens et un peu des géographes grecs, et les traditions des Hindous se rattachaient trop peu à celles des Arabes pour jamais devenir populaires parmi ceux-ci, et pour exercer de l'influence sur leurs théories historiques. Il ne restait donc que la littérature persane qui pût leur fournir de nouveaux éléments pour l'histoire ancienne; et elle ne tarda pas à être exploitée par eux, d'autant plus qu'une grande partie des historiens musulmans étaient d'origine persane, comme Ibn Djerir, natif du Thabaristan, Hamzah, né à Isfahan, Aboul Mouayyid de Balkh, etc. Les esprits systématiques sentirent naturellement bientôt le besoin de coordonner les matériaux qu'ils avaient à leur disposition pour former une histoire générale; ils tâchèrent d'établir des synchronismes, d'identifier les personnages qui, dans l'histoire arabe et juive et dans celle des Persans, avaient joué un rôle semblable, ou qui offraient des ressemblances accidentelles, et de classer le reste en intercalant des parties d'une tradition dans l'autre. Cet essai ne pouvait pas réussir : les matériaux ne suffisaient pas, et l'on ne faisait que faire entrer de force dans un cadre étroit des éléments hétérogènes, car on était alors encore dépourvu des moyens qui peuvent conduire à la véritable critique historique. Les esprits les plus sages s'abstenaient de ces essais de reconstruire l'unité dans l'histoire, et tenaient séparées autant que possible les différentes traditions. L'auteur du *Modjmel*

est de ce nombre : il présente séparément les traditions de différentes nations, et les distingue l'une de l'autre autant que le lui permettent la confusion qui déjà alors avait atteint un très-haut degré, et les faibles moyens de critique qui étaient à la disposition des hommes de son époque; aussi ne réussit-il pas toujours, mais au moins suit-il la seule direction qui pouvait sauver d'un amalgame entier les différents éléments historiques. Ses connaissances étaient très-étendues pour son temps, comme le prouvent les ouvrages qu'il cite, et les discussions dans lesquelles il entre quelquefois pour démêler les sources des erreurs historiques qu'il combat; il s'attache principalement aux auteurs qui n'avaient pas encore subi l'influence de cet esprit de confusion qui régnait depuis plusieurs siècles, et il tâche de tirer ses matériaux des livres les plus anciens qui étaient à sa disposition; et comme précisément les plus anciens ouvrages de la littérature arabe et persane ont péri, il nous a conservé un assez grand nombre de faits que nous ne trouvons plus que dans son livre. Malheureusement son ouvrage n'est qu'un abrégé, et comme il l'appelle lui-même, une table de chapitres¹, qui, dans l'intention de l'auteur, ne devait servir que d'introduction à une histoire détaillée à laquelle il renvoie sans cesse pour les détails, mais qu'il ne paraît pas avoir écrite, ou qui au moins a disparu.

Le style de l'ouvrage est peu grammatical, très-

¹ Man. fol. 27 v.

simple dans le récit, mais très-embarrassé aussitôt que l'auteur se met à faire des réflexions. On pourrait s'en étonner de la part d'un homme qui évidemment était très-instruit, si l'on ne savait pas combien de temps il faut à toute littérature pour arriver à une prose précise et claire. Celle-ci est évidemment un instrument plus difficile à manier que la forme poétique, car on voit partout que la poésie produit des œuvres d'une grande beauté pendant que la prose est encore tout-à-fait barbare. Le manque de précision dans le style du Modjmel est d'autant plus sensible que très-souvent l'auteur se contente de faire allusion à un fait par quelques mots si vaguement dits, qu'il est presque impossible d'en fixer le sens. Il faut ajouter à cela qu'on ne connaît qu'un seul manuscrit de cet ouvrage, et qu'une partie des obscurités que le texte nous offre est due au copiste, qui omet des lignes, transpose des mots et fait encore d'autres fautes qui souvent sont difficiles à distinguer des négligences de l'auteur.

J'ai choisi pour la publication actuelle les parties de l'ouvrage qui traitent de l'ancienne histoire de la Perse, et j'y ajouterai le chapitre qui traite de l'Inde, parce qu'il contient des extraits d'anciennes traductions de livres sanscrits faites en arabe, et perdues depuis longtemps. L'auteur s'est occupé avec beaucoup de soin de la Perse, comme le prouve la liste des ouvrages qu'il a consultés. Elle se trouve dans la préface du Modjmel, et, comme j'ai imprimé

autre part le texte de ce passage¹, je me contente ici d'en reproduire la traduction :

« A chaque époque les sages et les savants ont
« recueilli ce qui concerne les révolutions du ciel, les
« merveilles du monde, les histoires des prophètes
« et des rois, et tout ce qui s'est passé en différents
« lieux. Mohammed fils de Djerir, surnommé Tha-
« bari, a composé un livre de tous ces renseignements,
« mais il n'a traité qu'imparfaitement des vies et de
« l'histoire des rois de Perse (qui occupaient le qua-
« trième climat et étaient les rois les plus puissants
« du monde), et sa Chronique ne contient qu'un
« abrégé de leurs règnes par ordre de succession.
« Quoique les histoires des rois et des Khosroës, des
« princes et des grands des temps anciens soient
« connues indépendamment de la Chronique de Tha-
« bari, et que chacun d'eux en particulier ait obtenu
« en son lieu un récit détaillé (de sa vie); quoique
« les historiens qui nous ont précédés aient fait des
« traductions des livres des Parses, qu'ils n'en aient
« rien omis dans leurs ouvrages en vers et en prose,
« et que chacun d'eux ait orné de belles peintures
« et de vignettes agréables ces mêmes ouvrages cé-
« lèbres et vantés; j'ai néanmoins voulu réunir dans
« ce livre la chronologie des rois de Perse, leur gé-
« néalogie, le récit de leurs expéditions et leurs
« biographies, l'une après l'autre, en abrégant ce que
« j'ai lu dans le livre de Firdousi qui est comme la
« racine, et dans d'autres livres qui en sont comme

¹ Voyez le Livre des Rois, vol. I, préface, pag. LII.

« les branches, et qui ont été mis en vers par d'au-
 « tres auteurs, comme le *Guerschasp-nameh*, le *Fara-*
 « *mourz-nameh*, l'histoire de Bahman, celle de Kousch-
 « Pildendan, les ouvrages en prose d'Aboul-Mouayyid,
 « c'est-à-dire les histoires de Nériman, de Sam, de
 « Keïkobad, d'Afrasiab; les événements de la vie de
 « Lohrasp, d'Aghousch-Wehadan et de Keï-Keschen.
 « (J'y ai joint en outre) ce que j'ai trouvé dans la
 « Chronique de Djerir, et dans le *Siar-al-Molouk*,
 « ou l'histoire des rois, (composée) d'après la tra-
 « dition orale, (et traduite) par Ibn-al-Mokaffa, et
 « dans le sommaire de Hamzah, fils de Hasan d'Is-
 « fahan, qui a suivi les ouvrages de Mohammed, fils
 « de Djehm le Barmékide; de Radouïeh, fils de Scha-
 « houïeh d'Isfahan; de Mohammed, fils de Bahram,
 « fils de Dathian; de Heschem, fils d'Alkasim; de
 « Mousa, fils d'Isa-al-Kesrefi¹; (enfin j'ai suivi) la
 « Chronique des rois de Perse, que Bahram fils de
 « Merdanschah, Mobed de Schapour, a apportée du
 « Farsistan, et j'ai vérifié ces récits autant que pos-
 « sible. »

L'auteur ajoute à cette énumération de ses sources, qu'il s'est donné beaucoup de peine pour découvrir la vérité parmi les récits contradictoires, et qu'il espère satisfaire aux exigences des hommes de sens; qu'il a traduit (ou fait traduire) quelques ouvrages de l'arabe en persan, langue plus usuelle à

¹ Ce nom est effacé dans le manuscrit; mais comme l'auteur le cite plus tard à plusieurs reprises, il ne peut y avoir aucun doute sur la manière de remplir la lacune.

son époque; qu'au reste la longueur du temps qui s'est écoulé et les fautes des traducteurs sont des sources d'erreurs si fréquentes, que le lecteur doit avoir de l'indulgence où l'auteur aura failli.

Voici la table des chapitres dont se compose le *Modjmel* :

Préface. Fol. 1-8 v.

Chap. I. — Sur les chronologies et les différences que l'on trouve entre elles. Fol. 8-10 v.

Chap. II. — Sur la chronologie des Prophètes. Fol. 10 v.

Chap. III. — Sur la chronologie des rois de Perse. Fol. 11 r.

Chap. IV. — Sur la chronologie des philosophes et de quelques rois de Roum. Fol. 12 r.

Chap. V. — Sur la chronologie des rois des Arabes et des ancêtres du Prophète. Fol. 12 v.

Chap. VI. — Sur la chronologie des khalifes. Fol. 13 r.

Chap. VII. — Sur la chronologie des rois et sultans musulmans : — 1° Les Samanides ; — 2° Les Bouïdes ; — 3° Les Ghaznevides ; — 4° Les Seldjoukites. Fol. 13 v.

Les chap. II-VII ne contiennent aucune discussion, mais seulement des listes de noms propres et des dates.

Chap. VIII. — Sur Kaïoumors, en quatre sections. Fol. 15 v.

Chap. IX. — Sur la généalogie des rois de Perse, en trois sections. Fol. 16 v.

Chap. X. — Sur les prophètes, les mobeds, les généraux et les hommes illustres qui ont vécu sous les rois de Perse. — Fol. 58 v.

Chap. XI. — Sur la généalogie des Turcs et de toutes leurs tribus, et sur leur établissement dans l'Orient. Fol. 63 r.

Chap. XII. — Sur l'histoire et la généalogie des rois Indiens. Fol. 68 v.

Chap. XIII. — Sur la chronologie et l'histoire des rois grecs. Fol. 81 r.

Chap. XIV. — Sur les rois de Roum. Fol. 83 v.

Chap. xv. — Sur l'ère des Koptes. Fol. 90 r.

Chap. xvi. — Sur l'ère des Juifs, et sur leurs rois et leurs sages. Fol. 90 v.

Chap. xvii. — Sur les rois des Arabes, en cinq sections. Fol. 93 v.

Chap. xviii. — Sur les prophètes. Fol. 116 v.

Chap. xix. — Sur les ancêtres et la vie de Mahomet, et sur l'histoire des khalifes. Fol. 148 v.

Chap. xx. — Sur les rois musulmans contemporains aux khalifes. Fol. 251 r.

Chap. xxi. — Sur les surnoms des rois de Perse, ceux des pays de l'Orient, de l'Inde et de l'Occident, et ceux des khalifes et des rois musulmans. Fol. 271 r.

Chap. xxii. — Sur les tombeaux et les lieux d'enterrement des prophètes, rois et khalifes. Fol. 280 r.

Chap. xxiii. — Sur la mesure de la terre, sur les montagnes, les fleuves et les édifices célèbres, et sur les plans de la Mecque, de Médine et de la mosquée de Jérusalem. Fol. 305 r.

Chap. xxiv. — Sur les villes fondées sous les princes musulmans.

La fin de ce chapitre et le chapitre xxv entier manquent. Il ne reste que la dernière feuille qui prouve que la copie de ce manuscrit a été achevée l'an 813 de l'hégire (1410 de J. C.).

M. Saint-Martin a laissé en manuscrit une notice sur le *Modjmel al-Tewarikh*, qui, je crois, était destinée aux Notices et Extraits, mais qui n'a pas été achevée, et qui n'offre que l'ébauche du travail historique et géographique que M. Saint-Martin se proposait de faire sur cet ouvrage. M. Lajard a eu la bonté de me la communiquer. M. Saint-Martin m'avait proposé, il y a dix ans, de publier de con-

cert avec lui le Modjmel; je devais en faire la traduction, et il se réservait le commentaire; mais sa mort a interrompu ce projet, comme tant d'autres que ce savant avait formés; et ce que je publie aujourd'hui est une partie du travail que j'ai entrepris à cette époque¹.

CHAPITRE VII.

SUR KAÏOUMORS, EN QUATRE SECTIONS.

SECTION I.

Le mobed Bahram, de Schapour, raconte en parlant de Kaïoumors qu'il a réuni vingt et quelques ouvrages de la classe de ceux qu'on appelle *Tchenah Nameh*², et que sa collection de ces ou-

¹ Ces lignes étaient écrites il y a deux ans, et j'allais livrer mon travail à l'impression lorsque j'ai appris que M. Quatremère voulait faire paraître une notice sur le Modjmel. Je suspendis alors la publication de ces extraits que je reprends maintenant, parce que j'ai vu que M. Quatremère n'avait eu principalement en vue que la dynastie des Sasanides. J'ometts, pour ne pas répéter ce que le lecteur du Journal connaît, les tables chronologiques qui composent les chap. II-VII, et qui se trouvent dans la notice de M. Quatremère (*Journal asiatique*, III^e série, t. VII, p. 246 et suiv.).

² Il me semble qu'il faut lire خدا نامه *Khoda Nameh* au lieu de چناه نامه *Tchenah Nameh*, car ce dernier mot n'a pas de sens, pendant que *Khoda Nameh* (Livre des Rois) était le titre commun des anciens récits épiques des Persans. Voyez plus tard le Modjmel al-Tewarikh, ch. IX, sect. 3 au commencement, et ma préface du Livre des Rois, t. I, p. X. Au reste, il ne peut y avoir aucun doute

vrages est complète jusqu'à l'époque où l'empire est tombé entre les mains des Arabes, comme il se propose de le raconter plus tard. Puis il dit : Le premier homme que Dieu fit paraître sur la terre est celui que les Persans appellent *Guilsehah*¹ (le roi de la terre), parce qu'il n'avait à gouverner que la terre (inhabitée). Il laissa un fils et une fille appelés *Meschi* et *Meschianeh*, lesquels eurent, dans l'espace de cinquante ans, dix-huit enfants. Lorsqu'ils moururent, la terre resta quatre-vingt-quatorze ans sans roi, jusqu'à ce qu'Aouschehendj Pischdad s'en emparât, c'est-à-dire Houscheng. Il y avait entre Kaïoumors et lui un intervalle de deux cent quatre-vingt-quatorze ans et huit mois. Bahram veut prouver par ce récit que, selon les Persans, Kaïoumors fut le même qu'Adam. Dieu connaît la vérité.

SECTION II.

J'ai lu dans l'histoire de Hamzah d'Isfahan et dans un autre livre de traditions (ce qui suit). Hamzah dit, au reste, que cette tradition est dans le genre de celles que les Arabes ont sur Lokman, fils d'Ad, et de celles que les Juifs ont sur Og² et

sur la nature de ces ouvrages, et l'on verra plus tard que ce sont les mêmes que les poèmes épiques dont nous possédons encore une partie.

¹ Voyez, sur cette expression, la note de M. Dubeux dans sa traduction de Thabari, t. I, p. 6.

² Voyez les contes sur Og dans Thabari.

sur Beloukia. Hamzah conte donc, d'après un livre traduit de l'Avesta de Zerdouscht, qui est la loi des Persans, que Dieu a fixé à douze mille ans la durée du monde, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Le monde resta en haut, sans mal, pendant trois mille ans; et lorsqu'il fut envoyé en bas¹, il resta de nouveau trois mille ans sans souffrir aucun mal; ensuite parut Ahriman, et les maux et les dissensions s'en suivirent. Dans le septième millier d'années, il y eut un mélange (des deux principes), et les premiers êtres vivants qui apparurent furent un homme et un taureau qui naquirent sans père et sans mère. Le nom de l'homme était *Kahoumors*, celui du taureau était *Aboudad*; Kahoumors était vivant et avait la faculté de parler, pendant que l'homme-taureau était privé de mouvement et de parole. Cet homme fut l'origine de toutes les générations. Il mourut après trente ans, et une semence tomba de ses reins sur la terre et resta dans le sein de la terre pendant quarante ans, au bout desquels deux plantes semblables au riwas² en naquirent, et devinrent, avec le temps, des êtres humains prenant la

¹ Ce passage est fort obscur; le sens paraît en être que la terre était placée au commencement plus haut dans le firmament, et qu'après trois mille ans elle descendit à sa place actuelle. Anquetil, qui a traduit ce chapitre (*Zend-Avesta*, t. II, p. 352, note), suppose une omission dans le texte et traduit : *lorsque (Dieu) envoya (des êtres) en bas*; mais cette correction n'est pas heureuse, car il n'est question de la création d'êtres vivants que plus tard.

² Voyez sur le riwas, Hyde, *de Relig. vet. Persarum*, p. 511 et suiv. et Abdallatif, publié par M. de Sacy, p. 447.

باب الثامن

در ذکر کیومرث بر چهار فصل

فصل اول چنین روایت کند بهرام موبد شاپور
 اندر کیومرث که من بیست و اندک کتاب جمع آوردم
 از آن که ایشان چناه نامه خوانند و درست کردم تا
 ملک بعرب افتادن چنانک بعد ازین گویم اما گوید
 ایزد تعالی گوید: اول مردی که بر زمین ظاهر کرد مردی
 بود که پارسیان او را گیل شاه می خوانند زیرا که
 پادشاه او را بر گیل نبود پس پسری و دختری ارزوی
 ماند ایشانرا مشی و مشیانه گفتند و از ایشان در پنجاه
 سال هجده فرزند آمد چون بمردند جهان نود و چهار
 سال بی پادشاه بود تا اوشهنج پیشداد فراز گرفت یعنی
 هوشنگ و از گاه کیومرث تا این وقت دویست و نود
 و چهار سال و هشت ماه گذشته بود و بدین سخن آن
 میخواست که کیومرث آدم بودست نزد ایشان والله

عـلـم

فصل دوم و اندر تاریخ جزه الاصلهانی خوانده ام
 و در کتابی دیگر از خرافات لکن حزه گوید این حدیث

¹ La répétition de گوید est probablement une faute du copiste.

چنانست که سخن لقمان بن عاد نزدیک عرب و جدیت
عوج و بلوقیا نزدیک بنی اسرائیل اما روایت کنند از
کتابی نقل کرده ان آیینست زودشت شریعت ایشان که
ایزد تعالی عمر دنیا از اول تا آخر دو از ده هزار سال نهاد
و عالم سه هزار سال بی آفت بماند و بلا چون بریز
فرستاده سه هزار سال دیگر خالی بود از همه بلا پس
آخرین پیدا شد و آفتها و مضارعت ظاهر گشت و اندر
هفتم هزار آیمختگی پدید آمد و اول چیزی از جانور
که موجود شد میرای بود و گوی نه از میان نور و ماده
آمده آن مزدرا که پیشتر نام بود و گاورا آید راه و کهوسرت
و گویا و مزحم گاو مود و گویا و این مورد اصل
گشت تناسل را چون بی سال بر آمد و بعد و قطعه از
صلب اندر زمین افتاد و در بطن زمینی چهل سال بماند
پس دو نعلب بر مثال ریواس از آن بر آمد و بعد مدتی
با جنس مردم بودند بیک قامت و دیدار و ظاهرشان
مسلک و مشیان بود پس با هم جفت گشتند و از جفت
پنجاه سال فرزندی دادند و از اول تولد تا وقت هوشنگ
نود و نه سال و شش ماه گذشتند بود و الله اعلم

! Il y a quelques mots effacés, probablement « quatre
« ans. »

فصل سوم و هم جزء از کتابی دیگر حکایت کند
 از کتب پارسیان بلغتی غریب نبشته که حق تعالی اول
 خلقت مردی آفرید و گاوی اندر مرکز بالین سه
 هزار سال بی آفت بماندند و این هزار کانه چل و ثور
 و حوترا بود و پس بزمن اندر سه هزار دیگر بی هیچ
 رنج و مکروه بماندند و آن هزاره سرطان واسه و سنبله
 بود پس چون اول سال هزار میزان بود خیلانی
 ظاهر گشت و این مرد که هومرت نام بود بی سال زمینی
 و نبات و گاو را می داشت و طالع این هزار سرطان بود
 مشتری اندر روی و آفتاب در چل و ثور اندر ثور و زحل
 در میزان و مریخ در جدی و زهره و عطارد اندر حوت
 و این کواکب روان گشت از پرچهای بسیر خویش
 اندر اول ماه فروردین که خوروزست و از گمده فلک
 روز از شب ظاهر گشت و نسل این مرد پیوست و الله
 اعلم

فصل چهارم و باز قومی بدان اند از اصحاب روایات
 که کیومرث شیه بود و نبیره او هم روایت کنند
 و بعضی گویند که او چهارم پسر بود از آن نوح و اندر

¹ En examinant de nouveau le manuscrit, je pense que le copiste a voulu écrire کاشت, il cultiva, et qu'il a oublié de mettre le trait supérieur du ك.

تاریخ جریر الطبری چنان است که میان ادریس و نوح هزار و هفتصد سال پادشاهان بودند و اول مردی که بود اورا نام کیومرث نام بود و هفتصد سال پادشاهی کرد و یازسیان درین شرحها که دادیم آدم عمر و خلقت آدم را همی خواهند و بیش نا معتمدست ایشان بر مذهب خویش مگر چنان می شمیرند ولیکن بحکم آن که مسطور بود نوشته شد اما درین شک نیست که این کیومرث بودست و بی سی سال پادشاهی کرد چنانکه گفته شود بجایگاه خویش و نسبت پادشاهان بدو باز شود و بکیفیت آن ایزد تعالی و تقدس دانایست و الله اعلم

CHAPITRE IX.

SUR LA SUCCESSION DES ROIS DE PERSE, EN TROIS SECTIONS.

SECTION I.

SUR LA GÉNÉALOGIE DES ROIS DE PERSE.

Aouschehendj. — Les rois de Perse, quoique nous ramenions toutes leurs généalogies à Houscheng et à Kaïoumors, se divisent en plusieurs dynasties que voici: les Pischdadiens, les Keianides, les Aschkanides et les Sasanides. Le nom de *Pischdad* a été

donné d'abord à Houscheng, parce qu'il a été le premier qui ait rendu justice, et on l'appelle aussi *Meyandji Merdum* (le médiateur entre les hommes), et *Aouschehendj*. Il régna après Kaïoumors, et sa généalogie est, selon nous, la suivante; car, quoiqu'il soit impossible de concilier les opinions différentes sur les généalogies, on peut pourtant ajouter foi à celles qui se trouvent fixées de même dans différents ouvrages. Aouschehendj était donc fils de Ferawek, fils de Siamek, fils de Meschi, fils de Kaïoumors. On dit aussi, dans un livre de traditions, qu'il était fils de Mahtael, et petit-fils d'Adam; Firdousi¹ le donne, dans son Livre des Rois, pour fils de Siamek, et les Parsis disent que Houscheng et son frère *Yegret* étaient des prophètes. Dieu sait la vérité.

Thahmouras Ribawend. — Le sens de Ribawend est un homme qui a une armure complète; on l'appelle aussi *Divbend* (le vainqueur des Divs). Le Livre des Rois en fait le fils de Houscheng; nos propres recherches nous en donnent la généalogie suivante: Thahmouras, fils de Widjihan, fils d'Abourkehed, fils de Hourkehed, fils d'Aouschehendj.

Djemschid. — Son véritable nom était Djem, mais on l'appela Djemschid à cause de sa bonté et de l'éclat dont il brillait; car *schid* signifie brillant, et c'est ainsi qu'on appelle le soleil *Khour* et *Khour-schid*, c'est-à-dire le soleil brillant. Firdousi, dans son Livre des Rois, dit que Djemschid était fils de

¹ Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 32.

Thahmouras, mais il est plus exacte de dire qu'il en était le frère; cela suffit pour fixer sa généalogie. Il eut de Peritchehreh¹, fille du roi du Zaboulstan, un fils nommé Tour²; et de Mahenk, fille du roi de Madjin, deux autres appelés Betoual et Humayoun. Ce dernier eut pour fils Abtin, le père de Feridoun. Les noms de ces fils étaient, selon une autre tradition, Fanek et Nounek. Tour eut pour fils Schidasp, lequel eut pour fils Thourek, lequel engendra Schem appelé par d'autres Sehem; Schem fut le père d'Asreth, lequel fut le père de Guerschasp. Celui-ci eut de la fille du roi de Roum, un fils nommé Neriman, qui fut père de Sam. Sam eut de Nefithi Mahouradj³, fille du roi de Mize, dont le nom signifie reine des reines, un fils nommé Zal, lequel eut de Rondabeh, fille du roi de Kaboul, un fils nommé Rustem, et, d'une autre femme, un fils nommé Zowareh. Rustem épousa la tante maternelle du roi Keikobad, dont il eut un fils nommé Faramourz, et deux filles, Banougouschasp et Zerbano, lesquelles furent très-braves et vaillantes. Le seul des fils de Faramourz qui lui survécut, fut

¹ Toute la généalogie entre Djemschid et Guerschasp est tirée du *Guerschasp Nameh*. Voyez le manuscrit de cet ouvrage, Bibl. royale, fonds Anquetil, n° 84, p. 25-61. Macan, dans son édition de Fir-dousi, a imprimé ce morceau dans l'appendice, p. 2109-2133.

² Le man. écrit تور, le *Guerschasp Nameh* تور.

³ Ces noms prouvent que l'auteur a suivi ici une tradition déjà très-corrompue; je ne sais d'où il l'a prise: ce n'est pas dans le *Sam Nameh* qui parle longuement du mariage de Sam, mais où tous les noms sont différents.

Aderberzin, et Zewareh laissa deux fils, Ferhad et Tekhwareh; avec eux s'éteignit cette famille. Djemschid eut encore d'autres enfants, mais on n'a sur eux aucune tradition.

Zohak Peiverasp. — On explique ce surnom de Peiverasp, par l'habitude qu'il avait de faire porter devant lui de l'or et de l'argent chargés sur dix mille chevaux arabes (*Peiver asp*, dix mille chevaux). On dit que son nom réel était Kaïs Lehqub; d'autres l'appellent Zohak, et d'autres encore Himyari. Les Persans lui ont donné le nom de *Deh ak* (les dix maux), parce qu'il a introduit dans le monde dix maux et coutumes cruelles, comme la torture, la pendaison et autres actes hideux; car *ak* signifie le mal, la calamité. Lorsqu'on a écrit ce nom à la manière des Arabes, on l'a très-bien changé en *Dsohak*, c'est-à-dire *le rieur*. On l'appelle encore *Azdehak*, à cause d'une maladie qu'il avait aux épaules, c'est-à-dire des serpents qui dévoraient les hommes. Djerir al Thabari dit que Peiverasp et Zohak étaient deux hommes différents, que Dieu envoya Noé à Zohak, et que celui-ci s'empara de la royauté quelques années après le déluge. Voici sa généalogie : Zohak était fils de Nedasp, ou, selon d'autres, d'Arvendasp, qui fut ministre de Thahmouras, et qui introduisit le jeûne et l'adoration de Dieu. Nedasp était fils de Rebigawen (?), fils de Beïadsereh (?), fils de Tadj, fils de Ferwal,

¹ Cette généalogie de la famille de Rustem est tirée du *Bahman-Nameh*.

fil de Siamek, fil de Meschi, fil de Kaïoumors. Tadj, qui était ainsi un des ancêtres de Zohak, fonda la race arabe, et s'établit à Babel. Un de ses fils épousa la fille de Feridoun, et s'établit dans le Kaboulistan; et Mihrab, le grand-père de Rustem (du côté de la mère), est un des enfants de cette fille (de Feridoun). Je n'ai trouvé aucune mention d'enfants de Zohak.

Aferidoun, fil d'Atfial. — Firdousi, dans son Livre des Rois¹, donne à son père le nom d'Abtin, et dans d'autres ouvrages on l'appelle Atfial. Voici sa généalogie telle qu'on la donne : Feridoun, fil d'Atfial, fil de Humayoun, fil du roi Djemschid; sa mère était² Ferireng, fille de Thehour, roi de l'île de Besla, dans le Madjin. Il eut trois fils, dont les deux aînés de Schehrinaz, sœur de Djemschid, ou, selon d'autres, d'une fille de Zohak, et le puîné d'Arnewaz, autre sœur de Djemschid³. Leurs noms sont Selm, Tour et Iredj, et les rois de Perse tirent leur origine d'Iredj, ceux des Turcs la dérivent de Tour, et les Kaisars sont la postérité de Selm, comme il sera montré en son lieu,

Minoutchehr. — Il y a une tradition qui lui donne pour père Tadj, fil de Feridoun, celui qui a rendu

¹ Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 78.

² Firdousi l'appelle *Firanek*; voyez t. I, p. 78.

³ Selon d'autres, c'étaient des filles de Djemschid; les man. de Firdousi varient beaucoup sur ce point. Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 98.

navigable le Mihran ¹. Feridoun maria, selon Firdousi ², la fille d'Iredj à un homme de sa famille, et Minoutchehr est issu de ce mariage. Selon une autre tradition, la fille d'Iredj eut de nouveau une fille que Feridoun épousa et qui mit au monde Minoutchehr. La Chronique de Thabari lui donne la généalogie suivante : Minoutchehr, fils de Mefesjer, fils de Wetrek, fils de Scherouseng, fils d'Irak, fils de ³, fils de Ferseng, fils d'Ischek, fils de Fergouzek, fils d'Iredj, fils du roi Feridoun. Toutes les traditions sont unanimes là-dessus qu'il est descendant d'Iredj. Il eut pour fils Thasmasp, le père de Zab, comme je dirai plus tard. Il eut encore un autre fils, Newder, qui eut pour fils Thour et Kustehem Rastendaz (qui tire droit).

Newder. — J'ai déjà dit qu'il était fils de Feridoun. Hamzah d'Isfahan ne le mentionne pas dans sa Chronique; mais il est certain qu'Afrasiab le priva de son trône et le mit à mort, et le Livre des Rois ⁴ contient le récit complet de ces événements dont je parlerai en leur lieu. Mais il n'a régné que peu de temps avant d'être déposé.

Afrasiab. — Voici sa généalogie : Afrasiab, fils de Pescheng, fils de Raiesch (?), fils de Zadschem, fils de Tour, fils d'Aferidoun; sa mère

¹ Voyez *Abou'lféda*, texte arabe, édition de MM. Reinaud et de Slane, p. 62, et *Édrisi*, traduction de M. Jaubert, p. 161.

² Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 164.

³ Nom illisible.

⁴ Livre des Rois, tom. I, p. 382 et suiv.

Zab, fils de *Thahmasp*. — Les Persans l'appellent *Zew* ou *Zeh*. Quelques-uns disent qu'il était fils de *Newder*; mais la vérité est qu'il était fils de *Thahmasp*, fils de *Minoutchehr*. *Djerir* dit dans sa *Chronique* que, *Minoutchehr* étant fâché contre son fils *Thahmasp*, celui-ci s'enfuit dans un endroit éloigné. Or il avait pour femme une de ses parentes nommée *Maderek*, qui mit au monde *Zab*. Lorsque *Minoutchehr* eut nouvelle de cette naissance, il pardonna à son fils et le rappela. Il n'y a aucun doute que *Zab* était le petit-fils de *Minoutchehr*. Le *Zab*¹ supérieur et le *Zab* inférieur sont dénommés d'après lui, et c'est de son temps que *Guerschasp* forma un royaume indépendant (de la Perse); un fait dont le *Livre des Rois* et d'autres ouvrages ne font pas mention. Dieu sait la vérité.

LA DYNASTIE DES KEÏANIDES.

Keï Kobad. — Le premier roi de cette dynastie est *Keï Kobad*, dont j'ai lu la généalogie rédigée d'après *Ibn Almokassim*, *Atha*, *Scha'bi* et *Daghfel*, qui sont des *rawis* arabes. Voici ce que dit l'auteur: « *Keï Kobad* était fils de *Zab*, à qui les mages donnent le nom de *Zew*. » *Keï Kobad*, selon une autre tradition, était fils de *Keï Kameh*, fils de *Zew*, ce qui est presque la même chose. Ses fils étaient *Keï Kaous* et *Keï Peschin*; ce dernier eut pour petit-fils *Lohrasp*, son frère *Djamasp* le sage, et *Keï Arsichsch*,

¹ Voyez la *Géographie d'Abou'lféda*, texte arabe, p. 55.

que le *Tarikhi Keï-Bahmani* appelle Keï Arisch, et qui fut le père de Keï Scheken.

Keï Kaous. — Il était, selon une tradition, fils de Keï Afreh, fils de Keï Kobad; mais la vérité est qu'il était fils de Keï Kobad. Tous les rois de cette famille ajoutent Keï à leurs noms depuis Keï Kobad, dont le nom propre était Kobad, et à qui Zal avait ajouté ce préfixe de Keï, qui signifie *souche*. Ses enfants étaient Siawusch et Feribourz; le nom de ce dernier est proprement Bourzferi; mais Firdousi a fait le commencement du nom de ce qui était sa fin, pour le faire entrer dans le mètre de son poëme. Il a fait la même chose en beaucoup d'autres cas. Keï Kaous avait encore un fils appelé Riwniz, qui fut tué à la bataille de Peschen¹.

Keï Khosrou. — Il était fils de Siawusch; sa généalogie est donc claire. Les Parsis le regardent comme un prophète à cause des belles sentences qui se sont conservées de lui, et dont je parlerai plus tard. Il n'eut pas d'enfants. Siawusch l'avait eu de Ferenguis, fille d'Afrasiab, comme il avait eu Firoud de Djerireh, fille, ou, selon d'autres, sœur de Piran Wisch. Firoud était le frère aîné de Keï Khosrou.

Keï Lohrasp. — Keï Khosrou le nomma son successeur au trône. Voici sa généalogie : Keï Lohrasp, fils de Keï Menisch, fils de Keï Peschin, fils de Keï Kobad. Le Livre des Rois le fait descendre de Keï

¹ Peschen était fils de Guiv, fils de Keschwad, et a donné son nom à un combat célèbre entre les Iraniens et les Touraniens.

Kobad, par le seul intermédiaire de Keï Peschin, et toutes les traditions en font un oncle¹ de Keï Khosrou. Le nom de sa mère était Zerrin Tchinar (le platane d'or). La vérité est qu'il était fils de Keï Menisch.

Keï Gastasp. — Il était le fils puîné de Lohrasp; son frère aîné était Zerir. Il monta sur le trône du vivant de son père, et eut deux fils : Isfendiar (qu'il eut) de Kitayoun, fille du kaiser de Roum, et Beschouten, qui eut trente et quelques fils, qui, tous furent tués dans la guerre contre Ardjasp.

Keï Bahman. — Il était fils d'Isfendiar et d'Asnour, fille du roi Thalout. Son véritable nom était Ardeschir, et on l'appelait Keï Ardeschir Dirazenkil; mais il est plus connu sous le nom de Bahman. Un autre appellatif sous lequel on le désigne, est Dirazdast (longue main), parce que, quand il était debout et laissait tomber ses bras, sa main descendait au-dessous de la jarretière. C'est dans ce sens que Firdousi le désigne dans son Livre des Rois².

Quand il se tient debout et laisse tomber le bout de ses doigts, sa main descend jusqu'au-dessous du genou.

Son nom de Dirazenkil vient, selon une autre tradition, de ce qu'il avait ravagé des pays lointains,

¹ Le texte donne عم oncle, ce qui est faux sans doute; car, selon l'une des traditions, Lohrasp était petit-fils, selon l'autre arrière-petit-fils de Keï Khosrou. Il faut peut-être lire (مادرش) « Keï Khosrou était oncle de la mère de Lohrasp. »

² Voyez l'édition de Calcutta, p. 1228.

vers le midi, vers l'orient et dans le pays de Roum. Il eut un fils nommé Sasan, et une fille, Homai. Il épousa Aberdokht, fille de Roboam, qui était fils de Salomon et un des princes de Jérusalem, et c'est à cause d'elle qu'il ordonna de relever le temple de cette ville.

Homai Tchehrzad. — Il y a une différence d'opinions sur sa généalogie : les uns disent qu'elle était fille de Haret, roi d'Égypte, et épouse de Bahman, et que Bahman lui avait laissé dans son testament le trône à elle et à sa postérité. Les Parsis, au contraire, disent qu'elle était la propre fille de Bahman et de la fille du roi d'Égypte dont je viens de parler, qu'elle s'appelait Schemiran, fille de Bahman, avec le surnom de Homai, et qu'elle devint enceinte (des œuvres de son père), ce qui, chez les Persans, ne passait pas pour un crime. C'est à cela que Fir-dousi fait allusion dans ces vers¹ :

Elle trouva grâce devant les yeux de son père, à cause de sa beauté, ce qui était conforme à la religion pehlwie, et c'est ainsi que Homai, la lune brillante qui ravissait les cœurs, devint enceinte du roi.

Darab, fils de Bahman. — Il était donc, selon cette tradition, fils de Bahman et d'Homai, laquelle le plaça, aussitôt après sa naissance, dans une boîte et le jeta dans l'eau; un foulon l'y trouva et lui donna

¹ Voyez l'édition de Calcutta, pag. 1247. Ce vers prouve que l'on prononçait également *pehloni* et *pehlewi*, et montre que la dérivation qui fait venir *pehlewi* de *pehlou*, « la frontière, » est parfaitement légitime.

le nom de Darab¹. Il monta sur le trône quand il fut arrivé à l'âge d'homme.

Dara, fils de Darab. — Toutes les traditions le disent fils de Darab ; c'est lui contre lequel Secender Roumi se révolta. Il avait un fils nommé Aschk, et tous ceux qui tiraient leur origine de la famille des Aschanides étaient les descendants de cet Aschk, et les Molouki Thewaief les reconnaissaient pour suzerains.

Iskender le Rouri. — C'est le même que Dsouk Karnaïn le second. Les Persans² disent que Dara demanda en mariage la fille de Filikous, roi des Grecs, qu'elle devint enceinte de lui, et qu'il la renvoya honteusement à son père, pour une raison que je dirai en son lieu, mais sans savoir qu'elle était enceinte. Lorsqu'elle mit au monde un fils, Filikous lui donna le nom d'Iskender et l'adopta, et reçut fort mal ceux qui disaient que Dara avait demandé en mariage sa fille, ce qu'il voulait tenir caché. Les Persans l'appellent Dara, fils de Darab, et racontent son origine de plusieurs manières fort différentes. Par exemple : l'auteur de l'*Iskender nameh*³ dit que Nectanabous était roi d'Égypte et magicien, et qu'étant expulsé de son royaume il se rendit dans le pays des Grecs sous un déguisement. Il parvint, par ses

¹ Voyez Firdousi, édit. de Calcutta, pag. 1248.

² *Ibid.* pag. 1265.

³ L'auteur de l'*Iskender Nameh*, mentionné ici, est Abou-Thaïher de Tartessus, qui a puisé dans la rédaction alexandrine des contes grecs sur Alexandre le Grand.

rusés et son art magique, à s'introduire auprès de la fille de Filikous, dont le nom était Almokid, et eut d'elle un fils, Iskender. On raconte encore quelques autres histoires invraisemblables sur ce sujet; mais il n'y a pas de doute là-dessus que la mère de Sekander ne fût fille de Filikous. Djerir dit dans sa Chronique, que le Dsoul Karnain, auprès duquel le prophète Khizr se rendit et avec lequel il chercha la fontaine de la vie, était contemporain d'Abraham; et qu'au contraire le Dsoul Karnain dont parle le Koran dans le chapitre de la Caverne¹, et qui bâtit la muraille de Gog et de Magog, vécut après Moïse, et est le même qu'Iskender Roumi, ou Makedouni, comme d'autres l'appellent; c'est lui qui est Dsoul Karnain le second, et j'en parlerai plus tard, s'il plaît à Dieu.

LES ASCHKANIDES ET LEUR GÉNÉALOGIE.

Cette famille a été dispersée de tous côtés, et c'est pourquoi on leur a donné le nom de Molouki Thewaïf (les rois des tribus). Je donnerai peut-être plus tard leur histoire, selon les récits qui se sont conservés. J'ai trouvé leur généalogie copiée séparément de la collection des traditions faites par Bahram, Mobed de Schapour; la voici :

Aschk, fils de Dara, fils de Darab.

Aschk, fils d'Aschk.

Schapour, fils d'Aderan, fils d'Aschk.

¹ Koran, sur. XVIII, vers. 85 et suiv.

Bahram, fils de Schapour.

Balasch, fils de Bahram.

Hormouz, fils de Balasch.

Neiseh, fils de Balasch.

Firouz, fils d'Hormouz.

Balasch, fils de Firouz.

Khesreh, fils de Weladan, fils de Balasch.

Ardewan, fils de Balasch.

Ardewan le Grand, fils d'Aschkanan.

Khesreh, fils d'Aschkanan.

Beh Aferid, fils d'Aschkanan.

Balasch, fils d'Aschkanan.

Nersi, fils d'Aschkanan.

Ardewan le Petit, ou le Dernier.

D'autres traditions changent deux ou trois de ces noms. Par exemple : le Siar al-Molouk écrit Aderwan au lieu d'Ardewan; *Afdoum* signifie *le dernier*. Voici sa généalogie (selon cet auteur) : Aderwan, fils de Boudasp, fils d'Ascheh, fils de Weled Aderwan, fils d'Ascheh, fils d'Aschghan. Le Ardewan dont il veut parler est Ardewan le Grand. Dieu seul connaît la vérité.

باب التاسع

در نسق پادشاهان عجم به سه فصل

فصل اول

از باب نهم در نسبت ملوک عجم

اوشهنج بد آنکه پادشاهان عجم را اگرچه سه نسل
ایشان بهوشنگ و کیومرث باز شود برین طبقه اند ایشان
برین سان طبقه پیشدادان طبقه کیانیان طبقه اشکانیان
طبقه ساسانیان و اول نام پیشداد بر هوشنگ اقتاد از
جهت آن که نخست داد او کرد و میانجی سردر
و اوشهنج نیز خوانندش از بعد کیومرث پادشاهی او کرد
و نسب او چنین است بعد ما که اندر نسب نیز هرگز
لخلاف سوری نشود اما آنچه در چند کتب موافق باشد
اعتماد بتوان کرد اوشهنج بن فرواک بن سیامک بن مشی
بن کیومرث و بروایتی گویند پسر مهلائیل بود نبیره
آدم و فردوسی پسر سیامک گوید در شاهنامه پارسیان
گویند هوشنگ و یگرت برادرش هردو پیغمبر بوده اند
والله اعلم

طهورت ریباوند معنی ریباوند آن باشد که سلاح

تمام دارد و او را دیوبند نیز گویند در شاهنامه چنانست
 که پسر هوشنگ بود و نسب او چنین یافتیم طهمورث
 بن و بجهان بن ابورکهد بن هورکهد بن اوشهه
 هههه نام او چم بود اما آن نیکو و روشنائی که
 از وی نامی ههههه گفتندش و شهید روشنی^۱ باشد
 چنانکه آفتابرا بخور گویند و خورشید یعنی آفتاب روشن
 اندر شاهنامه پسر طهمورث گفتهست ولیکن درستست
 که برادرش بود منت و نسب^۲ ظاهرست فرزندانش نور
 بود از پری چهارم دختر زابل شاه و دیگر دو پسر از
 دختر ماهنگ مالک^۳ ماجین یصیرا نام بقوال و دیگری را
 هاهون و آبتین از هاهون برادر که پدر آفریدون بود
 و بعدیگر زوایت نام این پسران فاکه بود و نوک گوید
 و از نور شهید است برادر و طورک پسر شهید است بود و هم
 پسر طورک و اقنوط پسر هم و سهم نیز گویند پسر
 گوشتاسف از اقنوط برادر و گرشاسف را از دختر مالک
 و هم بر همان برادر و سلم پسر نریجان بود و از دختر مالک
 منیر نام او فیصلی شاهوراج یعنی بانو بانوی تمام را و

^۱ Il faut lire اما از آن.

^۲ Il faut lire روشنی.

^۳ Le manuscrit répète و نسب, évidemment par erreur.

بزراد و از دختر شاه کابل بود رودابه زالرا رستم بزراد و از
دیگر زواره و رستم را از خاله^۱ شام کیقباد فرامرز بزراد
و بانو گشاسپ و زربانو و ایشان سخت دلاور و مبارز و از
فرامرز آذربهرزین باز ماند از پسران و از زواره فرهاد
و تخواره و بعد ازین نام کس بر نیامد ازین تخته و دیگر
فرزندان بوده اند جمشید را ولیکن ذکرى نگفتست
ضحاک پیوراسپ. لورا پیوراسپ خوانند و گویند
پیوراسپ تازی بهره از زر و سیم پیش وی جنیبت
کشیدندى و اندر اصل نام لو قیس لهوب گویند
و ضحاک و جیری نیز خوانندش و پارسسیان ده آک
گفتندی از جهت آن که ده آفت و رسم زشت در جهان
گورد از عذاب و آویختن و فعلهای یلید و آکرا معنی
زشتی و آفتست پس چون مغرب کردند سخت نیکو آمد
ضحاک یعنی خندناک^۱ و ازدهاک نیز گفتند سبب آن
علت که بر کتف بود یعنی ازدها اند که مردم را
بیوهارند و اندر آن تاریخ جهر گوید پیوراسپ دیگر
بود و ضحاک دیگر ایزد تعالی نوحرا پیش وی فرستاد و از
بعد طوفان بسالها ضحاک پادشاهی بگرفت اما نسب او

^۱ Le manuscrit lit خبدناک, mais les points ont été ajoutés après coup et ne méritent aucune attention.

چنین بود ضحاک بن نداسپ و ارون داسف نیز گویند
 و او وزیر طهمورت بود و روزه داشتن و خدا را تعبّد
 کرهن از وی خاست بن رنکاوان^۱ بن سادسره بن تاج
 بن فروال بن سیامک بن مشی بن کینوموت و تاج جدّ
 او بود که عرب از نسل او اند و بر زمین بابل نشست
 فرزندان دختر فریدون بزی کرد و یکی بر زمین کابلستان
 افتاد و مهرباب که جدّ رستم بود از فرزندان این
 دخترست و از پسران ضحاک هیچ جایگاه ذکر نیافته ام
 آفریدون بن اتفیال اندر شاهنامه آبتین گوید
 پدر آفریدون را و بدیگر نسختها اتفیال و نسب را ذکر
 کرده شد فریدون بن اتفیال بن هانیون بن جمشید
 الملک و مادرش فریرفک بود دختر طهور ملک جزیره
 ماهی اندرونی او را سه پسر بودند دو مهتر از
 شهریار خواهر جمشید و بروایتی گویند ایشان از دختر
 ضحاک زادند و کهنترین پسر از ارنواز خواهر جم و نام
 ایشان سلم و تور و ایرج و نسب پادشاهان عجم بایرج باز
 شود و تیرکان بتور و قیصرانرا بسلم چنانکه خود بجایگاه
 معلوم گیسورد

منوچهر بروایتی گویند از فرزندان تاج بن فریدون

^۱ Les points manquent dans le manuscrit.

بودست آنك روه مهران كهادهست در شاهنامه گویند
 فریدون دستر ایرج بخویشی داد و منوچهر بزاد
 و بروایتی گویند دختر ایرج هم دختری بزاد و فریدون
 بزاد کردش و منوچهر بزاد و در تاریخ جریر نسب وی
 چنین گویند منوچهر بن منبجر بن و ترك بن شرومشك
 من ایراك بن مك بن فرسنگ بن اشك بن فركورك بن
 ایرج بن فریدون الملك بهمه زوایت فعیرة ایرج بودست
 و فرزندان طهماسب بود كه پدر بودست زاب را و خود
 گفته می شود دیگر پسر فودر بود پدر طوس و گسترهم
 راست انستند از

فودر پسر منوچهر بود چنانك گفتم در تاریخ حمزه
 الاصغرانی هیچ ذكر ندارد اما پادشاهی افراسیاب از وی
 هستند و او را بگفتند و اندر شاهنامه شرح چهارم
 بجای خویش گفته شود لیکن نه بس مدت پادشاهی
 کرد مگر از آن وضع کردست

افراسیاب نسب او چنینست افراسیاب بن بهمنك
 بن راحش بن زادهم بن تور بن آفریدون و مادرش
 زاب بن طهماسب پارسیان او را زو خوانند و زه نیز

¹ Il y a une omission dans le manuscrit, mais sans lacune visible. Le copiste a évidemment sauté quelques lignes.

گفته اند و بعضی گویند پسر خود بود و حقیقت آنست که پسر طهماسب بن منوچهر بود و اندر تاریخ جویر چنانست که منوچهر برین پسر عیشم گرفت و از پدر بگریخت بدور بجای و او را زنی بود از قرابت نام او ماهرک پس زاب از وی جدا چون منوچهر بشنید از پسر حشود گشت و او را باز خواند در قبیله منوچهر شکی نیست و زاب الاعلی و زاب الاسفل بوی باز خوانند و اندر روزگار او گرشاسب بر طرف پادشاهی کمر بست اما در شاهنامه و دیگر کتب شرح ندارد و الله اعلم بالقدوس

طبقه کیانیان

کیقباد نخستین ایشان کیقباد بود و اندر نسب چنان خواندم از ابن المقسم و عطا و شعبی و دغفل که صاحب روایت قرب اند کذا قال صاحب النسخة قال کان کیقباد ابن الزاب الذی یقال له الخوس زو و بروایت گویند پسر کیکامه بود و کیکامه پسر زو بهم نزدیکست فرزندان کیکاوس و کی پیشین و او جد لهراسب و برادرش جاماسب حکیم بود و کی ارشش و کی آرش در تاریخ کی بهمنی گویند و آنست که پدر کی شکن بود

کیکلوس بروایتی گویند پسر کی افره بن کیقباد بود و حقیقت آنست که خود پسر کیقباد بود و این طبقه را کی در نام ده پادشاهان آوردند از وقت کیقباد و این بعضی از زال برخاست که قباد را کی لقب نهیباد یعنی اصل و فرزندش سیلوش بود و دیگر فریبرز و نام او هرزوری بودست فردوسی در آن تقدیم و تاخیر کرد تا در وزن شعر آمد و چنین بسیار کردست و دیگری پسر ریونیز نام بود که در وزن پیش کشته شد

کیخسرو پسر سیلوش بود نسب ظاهر است و پارسیان گویند پیغمبری منزلت بودست از آثارهای خوب او چنانک گویم و او را هیچ فرزند نبود و سیاوش را همچنین کیخسرو بود از فرنگیس دختر افراسیاب و فرود از سحریره دختر پیران و یسه و بروایتی گویند خواهر بود پیران را و فرود مهر بود از کیخسرو

کی لهراسف - کیخسرو او را بر پادشاهی خلفه کرد و نسب او چنین بود که لهراسف بن کیمش بن کی پیشین بن کیقباد و در شاهنامه پس^۱ از و بدی کی پیشین گویند و بهمه روایت عمر کیخسرو بودست و منادش

^۱ Je crois que le texte est corrompu dans ce passage, non parce que la construction de la phrase est obscure, ce qui n'est que trop

زربین جنار نام بود و درست تر آنست که پسر کیمش
بودست

کی گشتاسف پسر کهتر بود لهراسف را وزیر مهتر
بود و بزندگانی پدر پادشاهی بگرفت و پسر اسفندیار از
کتایون دختر قیصر روم و دیگر پسر بشوتن بود و او را
سی و اند پسر بودند که به حرب ارجاسف در کشته
شدند

کی بهمن پسر اسفندیار بود و مادرش را نام اسنور
بود از فرزندان طالوت الملك و نام او اردشیر بود کی
اردشیر دراز انکل خوانندی او را و بهمن معروفست و او را

commun dans cet ouvrage, mais parce que le Livre des Rois ne
dit pas ce qu'on lui fait dire ici. Voici le passage de Firdousi :

که لهراسپ بد پور اورند شاه
که او را بدی آنرمان نام وجاه
همر اورند از تنجه کی پیشین
که کردی پدر بر پیشین آفرین
پشین بود از تنجه کیمقباد
خردمند شای دلش پسر زداد

(Édition de Macan, pag. 1187.)

Lohrasp était fils d'Awrend-Schah qui, dans ce temps, eut un nom et
un trône. Awrend était de la race de Kei Peschin, lequel avait été béni
par son père. Peschin était de la race de Kei Kobad, qui fut un homme
de sens et un roi dont le cœur était rempli de justice.

دراز دست سفید گویند سبب آن که بر پای استاده دست
فرو گذاشتی از زانو بند بگذشتی و انحراف معنی
فردوسی از شاهنامه گفتست بیت

چو بر پای بودی سرانگشت اوی

ز زانو فروتر بدی مشیت اوی

و بروایتی گویند دراز انکل از بهر آن گفتند که غارت
بدور جایگاه کرده در جنوب و مشرق و روم و اورا پسری
بود نامش ساسان و دختری های و دختر را رحیم
بن سلیمان زن کرد نام او ابردخت و او از جمله امیران
بیت المقدس بود و سبب اورا بهمن فرمود که بیت
المقدس آباد باز کردند

های چهارزاد در نصیب او خلافت بعضی گویند
دختر حلت بود ملك مصر و بهمن وصیت کرد که
پادشاه اورا باشد و آنرا که از وی زاید و او زن بهمن
بود و پارسیمان گویند او خود دختر بهمن بود و ازین
زن زاد که دختر ملك مصر بود و اورا شهیران بنت
بهمن نام بود بلقب اورا هلی خوانند و آهستی گشت

¹ و دختر : La construction est irrégulière et devrait être : رحیم بن سلیمان را
mais cette licence n'est pas plus grande
que beaucoup d'autres que l'auteur prend.

و ایشان روا داشته اند و اندرین حکم فردوسی گفته
است

پدر هر پذیرفتش از نهکوی
بدان دین که خوانند هی پهلوی
های دلافرز تابنیده ماه
چنان به که آبستن آمد و شاه

داراب بهمن بهمن روایت پسر نهمنی بود از های
و او را چون بزاد در صندوق نهاد و در آب انداخت
گازی بیافتش و داراب نام کرد و چون بمردی رسید
پادشاهی یافت

دارای بن داراب پسر داراب بود جزین روایت
نیمست و آنست که سکندر روی بروی خروج کرد و او را
پسری بود نام او اشک و هرچه از اشکانیان نسب نویسند
فرزندان این اشک بوده اند و ملوک طوایف ایشانرا
بزرگ داشتندی

اسکندر الرومی و هو ذو القرنین الثانی نزدیک
فارسین چنانست که دارا دختر فیلقوس ملک یونانرا
بخواست و ازو بارگرفت پس از جهت سبی که بجایگاه
خویش گفته شود خوارمایه کاری او را پیش پدر فرستاد
تا دانسته که آبستن است چون بزاد فیلقوس او را

سکندر نام کرد گفت پسر منست عیب داشت که گوید
 دارا دخترشرا خواست و پیوشید و مردمان فارس او را
 دارا بن داراب^۱ خوانند و بسیار گونه روایت کنند اندر
 نسب او در سکندر نامه گوید بختیانوس^۲ ملک مصر
 حاذ^۳ بود چون از پادشاه بیفتاد بر زمین یونان رفت
 متفکر و حیلتها کرد تا خود را بدختر فیلقوس رسانید
 بجادونی نام وی المقید و از وی سکندر بزاد و چون
 روایت دیگر با معقول گویند در مادر او که دختر
 فیلقوس بود شک نیست و اندر تاریخ جریر چنانست که
 آن ذو القرنین که خضر علیه السلام با وی بود و طلب
 آب حیوان کردند اندر عهد خلیل الرحمن بود این
 ذو القرنین که ذکر او در قرآن مجیدست بسورة الکهف
 اندر وسد یا جوج و ماجوج بست از بعد موسی عمر
 بود این سکندر روی است و ماقدونی نیز گویند و او را
 ذو القرنین الثانی خوانند و شرح داده شود بجایگاه
 خویش آن شا الله تعالی و حده العزیز

^۱ Il faut probablement lire : بن دارا بن داراب.

^۲ La ponctuation de ce mot est évidemment fautive, et il faut lire Nectanabous.

^۳ Il faut lire جادو.

صفت اشکانیان و نسب ایشان بحد

ایشان پراکنده بودند هم جایگاه از بهر آن ملوک
طوایف خواندند سیر ایشان بجایگاه توان از آنج ذکر
کرده دارد و نسب برین جمله یافتیم که بتفصیل نوشته
شد از روایت بهرام موبد شاپور

اشك بن دارا بن داراب

اشك بن اشكان

شاپور بن آدران بن اشك

بهرام بن شاپور

بلاش بن بهرام

هرمز بن بلاش

نرسه بن بلاش

فیروز بن هرمو

بلاش بن فیروز

خسره بن ولادان بلاشان

اردوان بن بلاشان

اردوان بزرگ بن اشکانان

¹ Il y a ici évidemment une omission, quoiqu'il n'y ait pas de lacune dans le manuscrit.

² Il y a ici double emploi, et il faut lire ou اشك اشكان ou اشك بن اشك; probablement le premier.

خسره بن اشكانان
 به آفرید بن اشكانان
 بلاش بن اشكانان
 نرسی بن اشكانان
 اردوان كوچك آفدم¹
 و بدیگر روایت ازین نامها دو سه بگردد و اردوانرا
 در سیر الملك آذروان نوشتست آفدم یعنی آخر و نسب
 او چنین گوید آذروان بن فوداسف ابن آشه بن ولد
 آذروان بن آشه بن اشغان و بدین اردوان بزرگرا
 میخواند و الله اعلم

¹ Il faut écrire آفدم et non pas آقدم, comme le manuscrit porte quelquefois. آفدم *afdoum* signifie en pehlewî le dernier (voyez le *Bundahesh*, chap. xv, manuscrit d'Anquetil). On se sert quelquefois, mais rarement, du même mot en persan, avec une forme un peu différente, بافدم, mais dans le même sens.

(La suite à un prochain numéro.)



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séances des 11 décembre 1840 et 8 janvier 1841.

M. Garcin de Tassy communique au Conseil une notice sur la science de l'*Imr-Allah* (nom de Dieu) par M. l'abbé Bargès.

M. Kasimirsky, récemment revenu de Perse, est invité par le Conseil à lui communiquer quelques détails sur son voyage. M. Kasimirsky s'engage à réunir ses notes et à en présenter le résumé à la Société.

M. De Brière écrit pour annoncer qu'il va ouvrir un cours public et gratuit sur les hiéroglyphes égyptiens et les religions anciennes.

M. Triven, avocat, maintenant médecin à Mexico, écrit pour demander à entrer de nouveau en relations avec la Société, dont il est ancien membre, et indique la voie par laquelle il désire recevoir dorénavant le Journal asiatique.

M. Garcin de Tassy lit un extrait de lettre de M. d'Abadie sur les termes de marine en arabe.

Le même membre donne lecture d'une note de M. l'abbé Bargès sur la cathédrale d'Alger.

M. Biot lit une note sur la guerre de l'Angleterre avec la Chine.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Séances des 11 décembre 1840 et 8 janvier 1841.

Par l'auteur. *Le Bhâgavata Purâna* ou *Histoire poétique de Krichna*, traduit et publié par M. E. BURNOUF, membre de

l'Institut. Tom. I. Imprimerie royale, 1840, in-4°; ouvrage faisant partie de la Collection orientale.

Par la famille de l'auteur. *Voyage dans l'Inde*, par Victor JACQUEMONT, de 1828-1832. 27° et 28° livraisons. In-4°.

Par l'auteur. *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves, Russes, Serbes, Bohêmes, Polonais, Lettons, considérées dans leur origine indienne, leurs anciens monuments et leur état présent*, par P. G. EICHHOFF. Paris, Cherbuliez, in-8°.

Par l'auteur. *Histoire des Mongols de Russie*, par M. DE HAMMER-PURGSTALL. 1 vol. in-8°. Pest, 1840.

Par l'auteur. *Exercices polyglottes*, 2^e partie. Thèmes allemands, suivis d'un Traité complet sur le genre des substantifs allemands, par le docteur JOST, auteur de la Grammaire polyglotte. Paris, in-8°.

Par l'auteur. *Catalogus librorum manuscriptorum qui in bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur*, edidit Em. Guill. Rob. NAUMANN. 1 vol. in-4° avec fac-simile, 1838.

Par l'auteur. *Bibliotheca orientalis*. (Pars 1: Libros continens Arabicos, Persicos, Turcicos.) Edidit Jul. Theodorus ZENKER. Leipsick, 1840, in-8°.

Par les auteurs. *Epistémonie, ou Tables générales d'indication des connaissances humaines*, par MM. VANDERMAELEN et le docteur MEISSER. In-8°. Programme.

Par l'auteur. *Description des médailles du cabinet de M. de Magnoncourt*, par Adrien DE LONGPERRIER. In-8°; 1 volume. Paris, 1840.

Par l'Académie. *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg*. VI^e série, sciences politiques, histoire et philologie. Tome IV, 4^e et 5^e livraisons. In-4°.

Par l'Académie. *Recueil des actes des séances publiques de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg*. Années 1838 et 1839. 2 vol. in-4°.

Par la Société. *Transactions of American Philosophical Society held at Philadelphia*. Vol. VII; new series, part. 1. In-4°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie*. Numéro de décembre 1840.

Plusieurs numéros du *Journal de Smyrne*, de l'*Écho de l'Orient*, du *Moniteur ottoman*, du *Journal du Kaire* et du *Journal de Candie*.

Par l'éditeur. *L'Orient européen, social, religieux et littéraire*, revue mensuelle, 1^{re} livraison. Paris, rue du Dragon, 24.

Par les éditeurs. *Journal des Savants*. N° de décembre. In-4°.

Par l'auteur. *Études sur les montagnes et les cavernes de la Chine, d'après les géographes chinois*, par Éd. Biot. (Extrait du *Journal asiatique*.)

Sur l'enchaînement des trois règnes de la nature, extrait de l'auteur arabe Kazwiny, par J. J. CLÉMENT-MULLET. In-4°. (Extrait du *Journal asiatique*.)

Le célèbre orientaliste docteur John Borthwick Gilchrist, membre étranger de la Société asiatique de Paris, est mort dans cette dernière ville le 9 janvier. Nous donnerons un article nécrologique, dans un de nos prochains cahiers, sur cet homme recommandable à tant de titres.

NOTICE SUR LA CATHÉDRALE D'ALGER EN 1839;

PAR M. L'ABBÉ BARGÈS.

Marseille, 20 août 1840.

La mosquée que les autorités musulmanes consentirent à abandonner au culte de la religion catholique, dans les premières années qui suivirent la conquête d'Alger, est, sans contredit, le plus riche et le plus élégant des édifices religieux de cette ville. La date de sa construction ne remonte pas au delà du siècle dernier. On voit, sur le côté méridional de son enceinte, une inscription qui porte l'année 1210 de l'hégire, et cette date correspond à l'année 1795-96 de notre ère; ce fut sans doute à cette époque, peu éloignée de nous, qu'on

acheva de décorer intérieurement la mosquée dont il s'agit, car, dans une autre inscription qui se trouve placée au-dessus de la grande porte, on lit distinctement le millésime 1209, et c'est, je crois, l'année où l'on termina la construction des murs, du dôme, du minaret, et des parties principales du monument. Sa forme est celle d'un parallélogramme surmonté vers le centre d'une coupole, laquelle est éclairée par quatre grandes fenêtres. Des colonnes de marbre blanc, de trois pieds environ de diamètre et de dix de longueur, soutiennent les murs de la coupole, et forment de chaque côté du temple une galerie en guise de nef. Au-dessus de chaque galerie, excepté dans la partie orientale de la mosquée, règne une tribune, munie d'une balustrade en bois, fort légère et travaillée avec beaucoup d'art : une place y est réservée au gouverneur et à sa famille, et il s'y rend de son palais, qui est attenant au temple, par une porte de communication. Des armoires ont été pratiquées çà et là le long des murs, et sont fermées par des portes de bois, composées de plusieurs pièces de rapport, chacune d'une couleur différente. Les parois intérieures sont revêtues, jusqu'à la hauteur de la tribune, de carreaux de porcelaine blanche et bleue, qui produisent le reflet le plus singulier sur les yeux de ceux qui entrent. La chaire, adossée à une colonne, est ornée de sculptures d'une délicatesse et d'un fini remarquables. Dans l'épaisseur du mur oriental l'on a creusé une espèce de niche de dix pieds de hauteur sur quatre de largeur; cette niche, appelée en arabe *mihrab*, est destinée à conserver le Coran et à marquer la *kiblah*, ou l'endroit vers lequel les musulmans doivent se tourner durant leurs prières : le mufti a coutume de se placer devant cette niche lorsqu'il récite des oraisons qui doivent être répétées par les assistants, et c'est là aussi où il se recueille et où il implore le secours d'Allah, avant de monter en chaire pour faire la *khotbah* ou prône. Aujourd'hui, un autel est dressé devant le *mihrab*, et une statue de la Vierge en occupe le fond. A quelques pas de là surgit le maître autel, dont la richesse est en harmonie avec le reste du

temple : il offre plusieurs espèces de marbres précieux, des sculptures élégantes et des formes gracieuses. Une balustrade sépare le sanctuaire du reste de l'édifice; il est orné, d'un côté, par le banc des marguilliers, et, de l'autre, par le trône épiscopal. L'on entre dans la cathédrale par deux portes; l'une est ouverte sur une grande place; l'autre se trouve placée vers l'un des angles du mur méridional, faisant face à une rue étroite, mais très-fréquentée. A côté de la façade occidentale de la mosquée s'élève un minaret de forme quadrangulaire et terminée en flèche; une croix en surmonte la sommité, et semble triompher au milieu des mille croisants qui l'entourent de toutes parts.

Mais ce qui frappe le plus, en entrant dans la mosquée, ce sont les inscriptions presque colossales qui en ornent les parois; elles contiennent des sentences tirées pour la plupart du Coran, et propres à réveiller la foi d'un disciple du Prophète et à lui inspirer du respect pour le lieu saint. Les lettres n'ont pas moins de trois à quatre pieds de long; elles sont en bois doré et appartiennent à l'écriture appelée *nes-ki*; malgré leur grandeur, elles offrent une légèreté et une élégance remarquables; entrelacées les unes dans les autres, elles se dessinent, d'une manière fort agréable à l'œil, sur un fond de couleur jaune, verte ou noire. Comme ces inscriptions n'ont pas encore été expliquées, nous allons ici en donner le sens.

Inscription qui décore le côté oriental du mur de la coupole.

قال الله تبارك وتعالى أسس المسجد على التقوى

Allah (soit-il béni et exalté!) a dit : « C'est sur la piété que sont bâtis les fondements de la mosquée. » (Coran, sur. IX, v. 110.)

Inscription qui se voit sur le côté septentrional du mur de la coupole.

وان المساجد لله فلا تدعوا مع الله أحدا

Les temples appartiennent à Allah; ne lui associez donc personne. (Coran, surate des Djinn.)

Inscription qui se trouve sur le côté occidental du mur de la coupole.

ان الصلوة كانت على المومنين كتابا موقوتا

Il faut que la prière soit pour les fidèles un ordre qu'ils doivent accomplir dans son temps. (*Coran*, surate des Femmes.)

Inscription du côté méridional du mur de la coupole.

حافظوا على الصلوات والصلوة الوسطى وقوموا لله قانتين

Acquittez-vous exactement de vos prières, surtout de la prière du milieu du jour, et soyez constamment appliqués à servir Allah. Année 1210.

Inscription qui se trouve dans le mihrab.

كلما دخل عليها زكيا المحراب وجد عندها رزقا

قال يا مريم اني لك قالت هذا هو من عند الله ان يرزق من يشاء بغير حساب

Toutes les fois que Zacharie entrait dans l'appartement secret (de Marie), il voyait auprès d'elle de la nourriture : « D'où vous vient, demanda-t-il, cette nourriture ? — C'est un bienfait du ciel, » répondit Marie; il nourrit abondamment ceux qu'il veut. » (*Coran*, surate la famille d'Amran.)

Inscription qui se trouve sur les deux côtés du mihrab.

A droite:

يملحنا مكسلينا مثلينا مرنوش دبرنوش

Yamlikha, Makchelina, Methlina, Marnousch, Dabarnousch.

A gauche :

شاذنوش كفسططوش قطمير

Chazenousch, Kofaschtetjousch, Kitmir.

Ce sont les noms des *sept dormants*, ou de sept jeunes nobles d'Éphèse, qui, suivant la croyance musulmane, s'é-

tant sauvés dans une caverne, non loin de cette ville, durant une persécution contre les Chrétiens, s'y endormirent si profondément qu'ils ne se réveillèrent qu'au bout de trois cents ans, pour prophétiser la venue prochaine de Mahomet. Durant ce long sommeil, Kitmir, leur chien fidèle, resta couché à l'entrée de la caverne et veilla à la sûreté de ses maîtres. On dit que, pour le récompenser de son zèle, le Prophète l'a mis en paradis, à côté de l'âne de Balaam, et qu'il lui a confié la garde des lettres missives et des correspondances. Les noms des sept dormants sont regardés comme de puissants talismans qui mettent l'objet sur lequel ils sont tracés à l'abri des coups du sort, des voleurs, du feu et de l'eau. Il est dit dans un manuscrit arabe de notre collection, qui traite de la vertu des talismans :

فقد أسماء اصحاب الكهف فانها لو كتبت على باب دار
لم يحرق وعلى متاع لم يسرق وعلى مركب لم تغرق

Récitez les noms des gens de la caverne, car, s'ils sont écrits sur la porte d'une maison, la maison ne sera point dévorée par les flammes; s'ils se trouvent sur un meuble quelconque, il ne sera point la proie des voleurs; si on les trace sur un navire, il ne sera point exposé aux tempêtes.

Il paraît que ces noms merveilleux ont beaucoup perdu, de nos jours, de leur efficacité; car, s'ils avaient eu quelque pouvoir, ils auraient sans doute empêché que la mosquée sur laquelle ils ont été inscrits ne tombât entre les mains des profanes chrétiens.

Au reste, l'on peut voir sur l'histoire des sept dormants la surate XVIII du Coran, intitulée سورة الكهف *Surat el-kehef*. Les Grecs célèbrent la fête de ces saints le 4^e d'août; ils les appellent, dans leur Ménologe : *Maximilianos, Exacoustodianos, Jamblicos, Martinianos, Dhionysios, Antoninos* et *Constantinos*. Dans quelques manuscrits, on lit *Joannis* au lieu de *Antoninos*. Rien de plus curieux que la légende grecque des

sept dormants d'Éphèse; elle n'est guère moins fabuleuse que celle qui a été adoptée par les musulmans : on peut la lire dans une Vie des saints de toute l'année, imprimée à Venise en 1819, et intitulée : *Συναξαρις τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἑνιαυτοῦ*, tom. II, pag. 233.

Le martyrologe romain n'est pas tout à fait d'accord avec le calendrier des Grecs sur les noms des sept martyrs d'Éphèse : il y sont appelés *Maximilianus, Malchas, Martinianus, Dionysius, Joannes, Serapio et Constantinus*.

Sur un sceau en agate verte, appartenant à M. Lajard, et décrit par M. Reinaud dans sa Description des Monuments musulmans, etc. t. II, p. 39, les noms des sept dormants sont écrits de la manière suivante :

مكسملينا يملخا مرنوس مسليها دبرنوس سبارنوس
كفستطوس قطمير

Maksilmina, Yamlikha, Marneus, Messihya, Dabarnous, Sabarnous, Cofastetous, Kitmir.

Il existe, d'ailleurs, plusieurs autres versions de ces noms célèbres dans l'Orient, et le *Camous*, dictionnaire arabe fort connu, en cite jusqu'au nombre de sept, c'est-à-dire autant que l'on compte de dormants. (Voyez le *Camous*, au mot *kehef*.)

Au-dessous des cinq premiers noms des sept dormants et à la droite du mihrab, on lit :

يا فتاح يا وهاب
O victorieux! ô libéral!

Cette inscription est double, et peut se lire également, soit en allant de droite à gauche, soit en procédant de gauche à droite. Les lettres qui la composent sont entrelacées les unes dans les autres, et forment des arabesques qui arrêtent les regards des curieux.

Le nom d'Allah, الله, celui de Mahomet, محمد, ceux

des cinq premiers khalifes : Abou-Bekr, أبو بكر, Omar, عمر, Othman, عثمان, Aly, علي, Hassan, حسان, et le nom de Hossein, حسين, fils d'Aly, sont inscrits en lettres d'or sur un fond d'azur, à la hauteur de la naissance de la coupole, et servent d'ornements à cette partie du temple.

Dans l'espace qui sépare chacune de ces inscriptions, on lit : الله ما شا الله *ma cha' Allah*, « à la volonté de Dieu. »

Ces mêmes mots sont sculptés sur la porte méridionale de la mosquée.

Au-dessus du mihrab, et derrière le tableau du maître autel, on découvre à droite ces paroles :

انّا فتحنّا لك فتحة مميّنة

Certes, nous t'avons accordé une victoire éclatante. (*Coran, surate la Victoire.*)

Le reste de l'inscription est caché par le tableau, mais nous conjecturons que les mots qui viennent après, sont la suite du verset du *Coran* d'où l'inscription a été tirée, ou bien qu'ils sont accompagnés de ces autres mots qui terminent quelquefois les inscriptions, lorsqu'elles commencent de la même manière que celle-ci :

وفتحت السماء فكانت ابوابا لا فتا الا على لا سيف الا

ذو الفقار

Le ciel s'est ouvert, et il s'y est formé des portes. Il n'y a de héros qu'Aly, et de sabre que Dhou'lfécar.

Ces dernières paroles : *il n'y a de héros, etc.* sont une tradition de Mahomet en l'honneur de son gendre. Dhou'lfécar, mot qui signifie *le pourfendant*, est le sabre que le Prophète livra à Aly, son gendre, au combat d'Ohod, et avec lequel celui-ci exécuta dans la suite ses principaux exploits. Sur un rouleau arabe que nous possédons, cette arme est représentée, tantôt avec une seule pointe, et tantôt avec deux.

Au-dessus de la porte orientale de la mosquée est adossée

au mur une table de marbre blanc, sur laquelle trois figures ovales sont tracées; on lit, dans la première, à droite :

قال الله تبارك وتعالى في كلامه القديم

Allah a dit (qu'il soit béni et exalté!) dans les anciennes écritures.

Dans celle du milieu :

بسم الله الرحمن الرحيم

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Et dans la dernière, à gauche :

انَّ الصلوة كانت على المومنين كتابا موقوتا

Que la prière soit pour les fidèles un ordre qu'ils accomplissent dans son temps.

C'est la répétition du verset du Coran qui se voit dans l'intérieur de la mosquée, sur le côté occidental du mur de la coupole

Le fronton qui couronne la porte méridionale est orné de deux inscriptions, qui sont également gravées sur une grande table de marbre blanc. La première est couverte, en grande partie, de boue et de plâtre, et l'on ne peut guère y déchiffrer que les mots : حسين باشا *Hussein Pacha*, et la date 1204; l'autre commence par ce verset du Coran :

سلام عليكم الذين صبرتم

Salut à vous qui avez souffert, etc.

Grâce au zèle éclairé du prélat qui gouverne le diocèse de l'Algérie, le monument que nous venons de décrire n'a encore subi aucune modification essentielle, et nous osons espérer que sa transformation en temple chrétien n'amènera jamais aucune espèce de changement capable de faire naître des regrets dans les cœurs des véritables amis des beaux-arts.

NOTE ADDITIONNELLE

AU SECOND ARTICLE SUR LE MÉMOIRE DE M. FR. BOPP : *DIE CELTISCHEN SPRACHEN, ETC.*, INSÉRÉ DANS LE CAHIER DE NOVEMBRE 1840, PAGE 399¹.

Ce qui importe avant tout, pour l'examen de cette question obscure, c'est de rechercher quelles ont été les formes anciennes de l'article irlandais. Or on est bientôt conduit à reconnaître que la forme *an* est comparativement moderne. Employée exclusivement dans la version de la Bible, on la trouve déjà, dans les Annales des IV Maîtres, alternant avec les formes *in*, *inn* et *ind*; mais, à mesure que l'on remonte vers les monuments plus anciens de la langue, les deux dernières deviennent de plus en plus prédominantes. La forme *ind*, qui paraît la plus complète, se rencontre simultanément avec les autres sans qu'on puisse bien découvrir une raison spéciale pour son emploi. Si le *d* final de *ind* ne se trouvait que devant les voyelles, on pourrait croire que ce n'est là qu'une variante graphique, et une légère modification du *t* prosthétique; mais cette forme *ind* se conserve aussi quelquefois devant les consonnes. Ainsi O'Reilly (Dictionn. voc. *ind*) cite comme exemple *mac ind fhir*, « fils de l'homme. » Dans les Annal. Ulton. (pag. 247) et les IV Maîtres (pag. 324), je trouve *slogh ind Fhochla*, « l'armée de Fochla, » etc. D'ailleurs, devant les voyelles mêmes, *ind* se rencontre dans des cas qui n'intercallent pas le *t* prosthétique, comme au génitif masculin *ind aingil*, « de l'ange » (Ann. Ult. p. 20); au datif féminin *dond Erinn* (pour *do ind Erinn*), « à l'Irlande » (Fiech. poëm. str. 8); au nominatif pluriel *ind aitsine*, « les prophéties » (*ib.* str. 2). Il me paraît donc très-probable que c'est là la vraie forme ancienne de l'article irlandais, laquelle s'est corrompue plus tard en *inn* et *in*.

¹ Ce morceau, qui avait été omis par erreur, doit être remplacé dans l'article de M. Pictet, pag. 414.

Cette conjecture est appuyée par un certain nombre de noms propres anciens, composés avec l'article au datif, et où le *d* final s'est conservé. Je citerai ici *Dondsleibe*, *Dondchad*, *Duindcuan*, *Donduban*, *Dondbo*, etc., qui se rencontrent tous dans la Chronique de Tighernach. Ces noms, où *dond* est pour *do + ind*, signifient « à la montagne, à la bataille, au port, à la baie, à la vache, » et sont parfaitement semblables à quelques noms germaniques, comme *Zurlauben*, *Zurgilgen*, etc. Ils ont ici d'autant plus d'importance que les noms d'hommes appartiennent en général aux formations les plus anciennes des langues.

S'il m'était permis maintenant de proposer une conjecture sur l'origine première de ce *d* final, je le rapporterais au *d* du pronom sanscrit इदम् *idam*, dont la terminaison retranchée aurait réagi par sa nasale sur le *id* restant, pour le transformer en *ind*. On ne s'arrêtera pas à l'objection que *idam* est neutre, quand on se rappellera que la plupart des pronoms sanscrits, sans distinction de genre et de nombre, se terminent en *am*, comme *aham*, *tvam*, *ayam*, *iyam*, *vayam*, *yuyam*, etc. et que *svayam* est même devenu indéclinable. Cette descendance de l'article *ind*, ainsi que sa forme même, seraient tout à fait contraires à l'opinion de Bopp sur l'origine du *t* prosthétique devant les voyelles au nominatif masculin, et sur celle de l'aspiration des nominatifs féminins, puisque cette hypothèse dépend de la supposition de deux formes plus anciennes, *anas*, m. et *ana*, f. qui n'auraient jamais existé, et qui d'ailleurs n'ont pas d'analogues en sanscrit. Toutefois, dans la langue ancienne, plusieurs des cas obliques de l'article, en particulier le génitif singulier féminin *na*, et le génitif pluriel *na*, se rattachent évidemment au thème अना *ana*; et on peut soupçonner même que c'est par l'influence de ces cas obliques que, plus tard, *an* a été substitué à *ind*, *inn* et *in*, dont l'*i* était bien la voyelle primitive. Toute cette question, au reste, exigerait, j'en conviens, une histoire de l'article irlandais beaucoup plus complète que je ne puis la faire.

Pour en revenir au *t* prosthétique, on prévoit déjà que son origine peut être attribuée avec assez de vraisemblance à ce *d* final de l'article, qui se serait maintenu dans de certaines circonstances euphoniques, et qui dans d'autres cas, avait disparu. Ce fait, quoique rattaché par les grammairiens irlandais aux phénomènes de l'éclipse et de la permutation des consonnes, serait ainsi en réalité d'une toute autre nature; et c'était là ce que pouvait déjà faire présumer son isolement dans la branche gaélique (les idiomes bretons n'offrent rien de semblable), et son application exclusive à l'article.

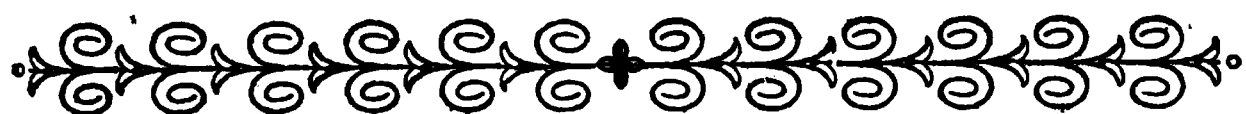
Quant aux circonstances euphoniques qui auraient favorisé la conservation du *d* final sous la forme du *t* prosthétique, il faut placer en première ligne l'influence des voyelles initiales. De là le *t* préfixé maintenant au nominatif et à l'accusatif des noms masculins qui commencent par des voyelles, *an tiasg* pour l'ancien *ind iasg*. Mais pourquoi au génitif dit-on *an sug*, et non pas *an teig*? pourquoi au nominatif et à l'accusatif féminins *an oigh* au lieu de *an toigh*? pourquoi encore au datif *do'n iasg* et *do'n oigh*? J'avais pensé d'abord que ces divers cas de l'article pourraient bien se rattacher primitivement au thème *ana*, et non pas à *idam*, comme cela est le cas pour le génitif féminin et le pluriel des deux genres, *na*; mais l'examen des anciens monuments de la langue ne confirme point cette conjecture. Je trouve en effet des exemples de l'emploi de *ind* au datif et à l'accusatif singulier féminins, ainsi qu'au génitif et au datif masculins. Ainsi dans le poème de Fiech, *dond Erinn*, f. « à l'Irlande » (str. 8); ainsi encore dans un manuscrit du XII^e siècle cité par O'Connor (Prolégom. pag. xcv), *iar cur ind dair for firu Bolgc*, qu'il traduit par *post victos Belgas*, mais qui signifie littéralement « après avoir mis la captivité sur les hommes Bolgs. » *Dair*, « captivité, servitude, » est féminin. — L'exemple cité par O'Reilly, *mac ind fhir*, est au génitif masculin, et les noms propres rapportés plus haut, *Dondsleibe*, *Donduban*, etc. sont des datifs du même

genre. Il me paraît donc probable que la règle actuellement reçue doit en partie son origine à une assimilation de plus en plus complète du *t* prosthétique au système de la permutation des consonnes, appliqué à la distinction des genres et des cas.

Le même mélange d'influences euphoniques et grammaticales s'observe pour la préservation du *t* devant *s*, *sl*, *sa* et *sr*. Le *d* final de l'article est tombé déjà fort anciennement devant la plupart des consonnes. On trouve dans Fiech, *in grian*, « le soleil, » *in noebh*, « le saint, » *in gènuir*, « la naissance, » etc. Dans l'exemple cité plus haut, *ind dair*, le *d* initial du nom semble avoir préservé celui de l'article, et il serait curieux de rechercher si ce cas-là se répète dans les anciens monuments de la langue. — Pourquoi, à présent, le *d* s'est-il maintenu, sous la forme de *t*, devant *s* et ses combinaisons avec les liquides, tandis qu'il a disparu presque partout ailleurs? Pourquoi se trouve-t-il précéder l'*s* précisément dans les cas de déclinaison où les autres consonnes sont aspirées? Il faut, je crois, en chercher la cause dans la position toute spéciale de l'*s* vis-à-vis du principe de l'aspiration, et dans les combinaisons euphoniques qui en résultent.

(Voyez la suite de l'article à la page 414, dernière ligne.)





JOURNAL ASIATIQUE.

MARS 1841.

QUELQUES OBSERVATIONS

Sur le Gouzerati et le Maharatti, par M. Théodore PAVIE.

LETTRE A M. GARCIN DE TASSY.

Pondichéry, 4 avril 1840.

Monsieur,

Si j'ai bonne mémoire, le poète Amin, du Décan, dit dans l'avant-propos de Youçouf et Zouleïka : « J'ai traduit cette histoire du persan, et l'ai « fait passer dans la langue du Gouzerate, qui est « célèbre par tout le monde. » Peut-être l'écrivain voulait-il dire la langue du Décan, le dialecte dakni, par opposition à l'ourdou du nord, et de là, par extension, il entendait l'hindoustani, qui est, à la vérité, répandu dans tout le monde d'un Indien, c'est-à-dire dans toute l'Inde; et cette déclaration d'Amin doit être prise ainsi, car le gouzerati est

proprement un idiome, ou au moins un dialecte à part, qu'on ne doit confondre avec aucun de ceux qui sont parlés dans le nord-ouest de l'Hindoustan. Usité, non-seulement dans la presqu'île dont il a pris le nom, mais encore dans diverses provinces au nord et au couchant de la Nerbuddha, il se distingue surtout par une écriture particulière dérivée du dévanagari, assez altérée cependant pour exiger une étude de quelques jours de la part de ceux qui seraient familiarisés avec la lecture des livres hindi ou sanscrits.

Sans être aussi cursif que le mahratti, le gouzerati devient, sous le calam des natifs, fort difficile à lire; dans l'impression la plus correcte, il conserve encore une allure décousue¹, peu gracieuse, produite surtout par l'absence de la barre supérieure ou *matra*, qui égalise à l'œil les longues lignes des vieux manuscrits indiens, et donne même au griffonnage des Mahrattes un air antique et respectable. Malgré son origine sanscrite, ce dialecte semblerait réclamer plutôt l'emploi des caractères hindou-persans, et cela pour deux raisons : d'abord, la grande quantité de mots empruntés aux langues musulmanes s'arrange fort peu, vous le savez, Monsieur, d'un alphabet qui se refuse aux gutturales ع, خ, ح, et aux sifflantes ض, ط, ذ, ز, tandis que les règles de l'orthographe sanscrite sont aussi étrangement violées dans une langue qui ne veut pas admettre de groupes.

¹ Ceci ne s'applique pas au gouzerati ancien.

Si donc, d'une part, on a de la peine à reconnaître dans les mots **کاغذ** [कागज], **پوشی** [खुशी], **عمر** [उमर], **بادشاہ** [बादशाहजादो], **نجر** [नजर], etc. la transcription de l'arabe et du persan **کاغذ** *papier*, **خشی**¹ *content*, **عمر** *âge*, **پادشاہزادہ** *prince*, **نظر** *vue*, etc. de l'autre on est presque arrêté par les dérivés sanscrits les plus connus, quand on trouve **क्रोध** [करोध] pour क्रोध, *colère*; **पुत्र** [पुतर] pour पुत्र, *fil*; **प्रभु** [परभु] pour प्रभु, *maître*, etc. Cette inexactitude dans la reproduction des mots empruntés à des sources diverses est du reste la seule difficulté de cet idiome, qui ressemble à tous égards à l'hindoustani.

Les règles de la grammaire sont tout aussi simples que celles qui régissent la langue ourdou (hindoustani); le mode de déclinaison est à peu près le même. Les flexions abandonnées, comme dans tous les idiomes altérés, sont représentées par des particules distinctes qui ne changent pas la terminaison. Le **کا**, **کی**, **کے** du génitif hindoustani est remplacé par **नो**, **नुं**, **ना**, **नां**, **नी**², et le **کو**, **کیتیں** de l'accu-

¹ **خشی** est la prononciation et l'orthographe vulgaires. Le véritable mot persan est **خوش**.

² Ces particules indiquent assez que l'accord a lieu entre les substantifs comme en anglais et en hindoustani; elles ne sont, à vrai dire, que des terminaisons adjectives : **नो** *nó* est pour le mas-

satif par ने; pour le cas instrumental, la particule थी remplit les fonctions de سی, et माँ celles de میں pour le locatif. Les noms masculins terminés par une consonne, comme मर्द [मर्द] *homme*, prennent au pluriel la terminaison ॆ, qu'ils gardent à tous les cas; les noms masculins terminés par une voyelle, comme बहोकरो [बोकरो] *enfant*, perdent, au contraire, cette finale à tous les cas obliques du singulier et à tous ceux du pluriel indistinctement. L'adjectif suit la même règle : les féminins en ॆ à long ajoutent, pour former le pluriel, la voyelle ओ [ओ], qu'ils gardent, ainsi que les masculins de la première classe, à tous les cas du même nombre.

La déclinaison des pronoms, surtout au pluriel, peut donc donner une idée exacte de la similitude qui existe entre les deux idiomes. La voici, transcrite en caractères persans :

	Gouzerati.	Hindoustani.		Gouzerati.	Hindoustani.
Nous,	ہی	ہم	Vous,	تمی	تُم
De nous,	ہاڑن	ہارا	De vous,	تمہاڑن	تمہارا
A nous,	ہنی	ہین	A vous,	تمنی	تمہین
De nous,	ہم سی ہاراتھی	ہم سی	De vous,	تم سی تمٹھی	تُم سی

Si nous passons à la conjugaison des verbes,

culin, नी *ní* pour le féminin, नुँ *noún* pour le neutre, ना *ná* et नाँ *nán* pour le pluriel.

nous trouverons qu'ils se forment de la même manière qu'en hindoustani, et, par suite, qu'en anglais. Le présent, le futur et l'impératif ont seuls quelques flexions particulières : ce dernier temps offre dans les deux secondes personnes une analogie complète avec l'ourdou. Celle du singulier est la racine même du verbe; celle du pluriel se forme de cette même racine en ajoutant **ते** : ainsi **राख** [राख्] **راکھ**, aie; **राखो** [राखो] **راکھو**, ayez. La terminaison *oûn* sert pour la première personne du singulier présent et pour tous les temps passés, sans distinction de nombres; la terminaison **ते** pour tous les temps du futur composé. Le verbe *être*, **थवु** [थवु], fort irrégulier en gouzerati comme dans toutes les langues, faisant les fonctions d'auxiliaire; les deux infinitifs, l'un présent, l'autre passé, ont retenu la terminaison sanscrite *oûm*. Le passif prend le verbe *être* au lieu de *devenir*, employé en ourdou.

Cet infinitif gouzerati **थवु** *thavoum*, ne fait-il pas supposer qu'autrefois il a pu exister en hindi un verbe **थना** *थना*, *être*, dont on aperçoit encore des traces dans l'imparfait **था** hindoustani, de même que peut-être le gouzerati a pu posséder un verbe **थवु** *थवु*, puisque le présent se conjugue **थवु** *थवु*, **थवु** *थवु*; ou un verbe **हवु** *हवु*, puisque, par une bizarrerie remarquable, **हवु** *हवु* est

l'imparfait, reprenant ainsi quelque chose de هونا , là précisément où l'hindoustani le perd. D'ailleurs, Monsieur, ces irrégularités apparentes sont souvent l'effet de la combinaison de deux verbes qui ont perdu de part et d'autre plusieurs de leurs temps, et fournissent désormais chacun leur contingent pour former la conjugaison entière.

La syntaxe gouzerati offre également la même marche et la même simplicité que la syntaxe hindoustani : elle réclame aussi la symétrie dans les phrases, et ne recherche pas, comme le mahratti, des inversions qui donnent peut-être plus de précision à la pensée, mais nuisent à ce que nous regardons comme la clarté de l'expression.

Quelques courts exemples suffiront pour prouver le rapport des deux langues déjà établi, et la parité de la syntaxe.

Ainsi, soit ce passage de l'apôtre : *Là où est votre trésor, là est votre cœur.* On dit en gouzerati :

جاہان تمہاری دولت چہی تہاں تمہاراں چیت پی
 ہشی

En hindoustani on dirait :

جہان تمہاری دولت فی تہاں تمہارا چیت بھی ہوینگا

Ou bien cet autre passage :

Mais, moi, je vous dis : Ne jurez pas du tout, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu. En gouzerati :

میں ہُن تہنی کہُن چہون کی مکی قسم نکھاو سورگنا
نہین کیمکی تی پرمشورن سنکھاسن چہی

En hindoustani :

پرمیں تہنی کہتا ہون کہ قسم نکھاو سورک پرنہین
کہ یہ پرمیسور کا سنھاسن ہی

Et enfin ce troisième passage :

*Car nous sommes membres de son corps, de sa chair,
de ses os. En gouzerati :*

کیمکی ہی تیہینا شیرنان قتها تیہینا ماسمان قتها
تیہینا ہاڈکامان آنک چہی—ای

En hindoustani :

کیونکہ ہم اسکی سریر کی اور اسکی ماس کی اور اسکی
ہاڈیوں کی آنک ہوتی ہ—ین

Les noms de nombre sont presque identiques avec ceux de la langue ourdou; ils dérivent du sanscrit. La seule différence est dans le nombre *deux*, qui se dit *دو*, et non pas *دو* : ce qui expliquerait assez l'anomalie de *بارہ*, *douze*, et *بیس* *vingt*, de l'hindoustani, mots qui ne paraissent pas formés régulièrement dans cette dernière langue, et conduiraient à retrouver le *bis* latin.

Les lettres cérébrales fréquentes en hindoustani, en mahratti, en bengali, et qui se rencontrent dans toutes les langues *barbares* de l'Inde, comme les

premières assises d'un édifice reconstruit à des époques diverses et adapté à divers cultes, ces lettres, dis-je, fort rares dans le sanscrit, qui, sans doute, les a empruntées à son tour aux idiomes vaincus, rapprochent beaucoup le gouzerati du hindi ancien : on doit considérer ce dialecte comme une branche de la vieille langue qui remplaça l'idiome sacré des Vêdas ; elle s'altéra à sa manière, subit les mêmes influences que l'hindwi, et arriva au même point, comme deux bras d'un fleuve se séparent pour arriver à la mer sous une même latitude. Mais tandis que l'ourdou (hindoustani) devenait la langue de toute l'Inde (car il en fallait une universelle pour joindre entre elles des provinces distantes et jalouses de leur idiome), tandis que de l'Himalaya au pic d'Adam, du Brahma-poutra à l'Indus, le patois, le *bascha* moderne, se répandait avec le commerce et l'armée, et, passant les mers, s'introduisait par des barques aventureuses de la côte le long du golfe Persique, à l'embouchure de la mer Rouge, jusque sur la côte d'Afrique, au pays des Saumalis¹, le gouzerati semblait au contraire se resserrer dans le cercle de la tribu des sectateurs de Zoroastre. Le gouzerati est, à vrai dire, la langue des Parsis ; tous les livres zends ont été traduits récemment en ce dialecte, et s'il mérite peu d'attention comme

¹ Un navigateur français de l'île Maurice, habitué à parler l'hindoustani, langue de son équipage de Lascars, m'a assuré qu'il s'était fait comprendre facilement, au moyen de l'ourdou, à la grande foire de Barbera, sur la côte occidentale de l'Afrique.

langue parlée, au moins a-t-il obtenu une sanction par cet important travail, et on ne peut mépriser un patois qui tout d'un coup reproduit, après tant de siècles, sous une forme nouvelle, les dogmes d'une des plus vieilles religions de l'univers.

Cependant, Monsieur, si, par l'effet du temps et des circonstances, les Parsis errants du sud de la Perse dans le Khorasan, de là à Ormuz, puis enfin à Sanjan, d'où ils envoyèrent des colonies dans les lieux où nous les trouvons aujourd'hui, ont fini par adopter l'idiome du pays qui leur offrit un asile, une autre croyance, plus vieille *dans l'Inde* que la leur, avait déjà employé ce même dialecte pour appuyer ses doctrines. La secte des Djaïns, venue trop tard pour avoir à son service le sanscrit pur, écrivit ses livres sacrés, ou du moins les traduisit dans tous les idiomes des contrées où elle se répandit. Or, celui qu'on parlait dans le nord-ouest de l'Inde à l'occident du pays des Mahrattes, dans le Gouzerate et le Mahr, c'était ce même gouzerati, non tel que l'ont fait désormais l'invasion musulmane et les relations commerciales avec la Perse, mais tel qu'il était avant le temps des Moghols, quand, exempt de tout mot étranger, il se rattachait d'assez près à l'hindwi pour être compris sous une seule et même dénomination; car ce sont les livres religieux des sectes diverses qui ont accentué davantage la différence à peine sensible entre ces idiomes.

Le colonel Tod regarde le Radjasthan et le Sau-

rachtra comme les berceaux des croyances bouddhique et djain. Cette opinion est mieux fondée pour la seconde que pour la première de ces deux réformes. Le bouddhisme se perd dans une antiquité fort reculée, du moins par rapport à la secte rivale. Les ouvrages envoyés du Népal appartiennent, il est vrai, à une ère de décadence; ce n'est plus le beau style des grands poèmes sanscrits, mais c'est encore la même langue, et il manque la nuance d'un dialecte pour pouvoir déterminer en quel lieu ils furent écrits. Mais au moins a-t-on quelques raisons de croire que les prédications de Gotama s'étendirent plutôt au nord et à l'est que vers la partie opposée, et Magadha fut la patrie du réformateur. Peut-être aussi cette religion nouvelle était-elle déjà abolie à l'époque où le dialecte particulier à ces contrées se forma d'une manière positive, car l'acharnement des Brahmanes contre leurs antagonistes fut tel qu'ils suscitèrent de cruelles persécutions contre eux; et aujourd'hui encore, triomphants et glorieux, ils répètent que cette religion de *nastikas* (d'athées) était *un culte de sang qui autorisait les sacrifices humains* ! Vous voyez, Monsieur, que ce ne sont pas les Brahmanes qu'il faut consulter touchant Gotama et sa doctrine.

Les principaux ouvrages djains, au contraire, sont écrits dans le dialecte dont nous parlons; l'*Arth Vipak*, le *Kalpa Soutra*, etc. appartiennent à la même langue que le *Vikramadit Charitra*, le *Chandan Radjana Ras*, le poème de Chand, etc. et si je l'ap-

pelle gouzerati, je ne fais que suivre en cela l'opinion des Hindous. Plus on remonte vers l'antiquité, et plus ces dialectes se ressemblent; ils se confondent presque dans le hindi, pour se perdre tous ensemble dans le sanscrit, leur source commune; mais, dès qu'ils se divisent, ils méritent une dénomination spéciale; et l'avantage qu'on retire en les séparant ainsi, en les classant à part, c'est de pouvoir les suivre depuis leur origine jusqu'à nos jours. Sans doute le nom de *gouzerati* est moderne; cet idiome n'est que la suite des dialectes de Djaïpur et de Kanoje, comme l'ourdou et le dakni le sont du bascha, et le mahratti du prâcrit; et il y a tout aussi loin du gouzerati, tel qu'on le parle aujourd'hui dans la présidence de Bombay, à celui de Tchand, que du *Divan* de Wali au *Mahabharata Darpan* de Gokul Nath.

La connaissance du khari-bolî (pur hindoustani), suffit à peu près à qui veut lire le bradj-bhakha, dont la difficulté consiste surtout dans l'absence de flexions ou de particules indispensables à la clarté de la pensée; mais, toutes les fois que j'ai ouvert un manuscrit du poëme de Chand ou du Vikramadit Charitra, j'ai éprouvé un grand embarras. C'est pour ainsi dire une langue nouvelle; les mots eux-mêmes sont déjà connus, mais revêtus de formes insolites; ils ne se dévoilent qu'à moitié sous leur mystérieuse enveloppe: or, si le gouzerati moderne ne peut donner la clef de ce vieil idiome si peu étudié, du moins il met sur la voie en apprenant à

connaître les règles de la grammaire, les signes des cas, et toutes les particularités intimes qui sont ce qui varie le moins dans la durée d'une langue.

Quand on prend la littérature de l'Inde à l'époque où le sanscrit est éclipsé, ce qu'on rencontre alors dans tout le nord, jusqu'aux frontières des pays tamouls, c'est l'hindi, c'est une langue à peine formée des dépouilles d'une autre langue mourante, et qui doit donner naissance à des dialectes; à la longue ils deviendront très-différents les uns des autres, se mêleront à leurs voisins comme les peuples qui les parlent, et, à force de dénaturer, chacun à leur manière, des mots qui furent les mêmes, les habitants de deux provinces jadis sœurs ne pourront plus s'entendre.

Mais qu'est devenu le bradj-bhakha, ce dialecte, qui, selon M. Tod, était *le plus pur de toute l'Inde*, comme le pays de Mathura, dans un rayon fort étroit *de quatre-vingts milles, était le siège de tout ce que l'hindouisme avait de plus raffiné*? Sans doute il avait disparu longtemps avant que l'intolérant Aurangzèbe détruisît le culte pastoral de Krichna; son sort a dû être celui des dialectes qui brillent à l'aurore d'une ère nouvelle, et n'ont qu'une durée passagère, comme tout ce qui apparaît dans une époque de transition. Simple et concis, le bradj-bhakha avait surtout le mérite de pouvoir se plier au rythme des vers rimés, et, à tous égards, il dut jouer, au milieu des idiomes qui commençaient à naître, le même rôle que le provençal eut jadis parmi nous,

au temps où les langues romanes, encore dans l'enfance, n'osaient prendre leur vol jusque vers les régions de la poésie. Peut-être est-il possible de retrouver l'original de cette histoire de Krichna, de ce *Prem-sâgar* si curieux. Le peu de morceaux en pur bradj-bhakha, que le brahmane Lallu a laissés subsister dans sa traduction, sont un précieux échantillon de ce poëme. Quelle solennité dans le début ! Les grandes guerres du Mahabharatta sont finies ; Ardjouna règne, mais le Kalyouga commence ; un Soudra frappe le bœuf qui en est l'emblème. Puis peu à peu ces sombres pronostics s'effacent : Krichna vient au monde, il grandit, combat, triomphe ; les scènes terribles des batailles sont çà et là interrompues par les plus riantes légendes ; et quand on étudie avec attention la nature de ces histoires, on y rencontre parfois des rapprochements si singuliers avec les récits sacrés d'autres religions, qu'on se demande à quelle source les habitants de Bradj ont puisé ces croyances. Un pareil monument suffit à donner au bradj-bhakha droit de cité parmi les idiomes de l'Inde.

Mais, Monsieur, n'est-ce pas sous votre direction et avec le secours de vos conseils que j'ai lu cet ouvrage ? Mieux qu'un élève, le maître sait apprécier l'importance de semblables livres ; et si je me laisse entraîner à vous parler des études qui vous sont si familières, c'est qu'il me semble, tandis que j'écris, m'entretenir encore avec vous de ce qui fait l'objet de vos leçons. Le bradj-bhakha est venu

mal à propos sur mon chemin, et mon intention était d'établir que si, d'une part, le sanscrit est indispensable à connaître pour entendre les langues modernes auxquelles il a donné naissance, de l'autre, l'étude de l'hindoustani conduit à l'intelligence des grammaires de ces mêmes idiomes, et apprend plus de mots persans et arabes qu'il n'en est entré dans le plus altéré d'entre eux. Maintenant donc, si nous quittons le gouzerati, le plus dénaturé par l'invasion musulmane (après l'ourdou, puisque au moins il a rejeté l'alphabet du Coran), pour remonter vers des dialectes plus rapprochés du sanscrit, celui qui se présente avant le bengali, si intact encore, c'est le mahratti. Durant une lutte de quatre siècles avec les mahométans, depuis l'irruption d'Alla-uddin-Kilji (1300), jusqu'à la restauration de Sivadji (1680), les troupes du Maharashtra furent sans cesse en contact avec les Moghols, soit par suite de conquêtes successives, soit par l'effet de l'incorporation de la cavalerie du Décan dans les armées des sultans de Dehli, de Daulet-Abad et de Bedjapour : mais il y eut toujours dans le peuple une haine profonde contre les usurpateurs, et si le dialecte dakni fut celui des musulmans établis dans la contrée ou convertis de force par Aurang-zèbe, le vieil idiome populaire se conserva presque inaltéré parmi les sectateurs fidèles des traditions védiques, et ce fut le plus grand nombre.

Assurément, Monsieur, c'est un curieux spectacle dans l'histoire de l'Inde, que celui de ce chef intré-

pide, Sivadjî, qui, pressé d'un côté par le puissant Aurang-zèbe, de l'autre par les Portugais, maîtres de Goa, inquiété ici par les Anglais déjà établis à Bombay, là par les Abyssins indépendants à Jinjira, fonde au milieu d'un pays visité jadis par les réformes bouddhiques et djains, en face du christianisme croissant, une ère nouvelle de science et de splendeur pour les Brahmanes. Cette résurrection de l'empire mahratte était, il est vrai, en grande partie le résultat d'une conspiration incessante, ourdie en secret par les prêtres du culte opprimé; avec les Dwidjas, la langue nationale fut sauvée. Le premier acte d'autorité du nouveau roi fut de reprendre, pour les charges de la cour, les anciennes dénominations sanscrites; les titres persans revinrent forcément plus tard, mais ce fut lorsque ce royaume, mieux affermi, entretenait avec ses voisins une correspondance diplomatique; il suffit d'ailleurs de faire quelques pas dans le Maharashtra, pour juger quel puissant auxiliaire rencontrait la mythologie brahmanique dans les scènes d'une nature austère et imposante, et comme on trouvait à faire parler les dieux, au milieu des précipices des Gauts, dans ces ravins sombres qui s'entr'ouvrent pour porter le regard de rochers en rochers jusque sur les vagues de l'Océan. Les montagnards ne sont-ils pas partout les peuples les plus difficiles à convertir à une religion ou à une langue nouvelle?

Or, tel qu'il est aujourd'hui, le dialecte mahratti offre peu de traces de mélange avec le persan. Il a

pris des substantifs, mais l'adjectif et surtout le verbe appartiennent au sanscrit, souvent même à cette langue primitive plus rude et plus sourde, qui se plaît dans l'articulation sauvage des lettres cérébrales. Quelquefois aussi, dédoublant la lettre à laquelle est jointe une aspiration, il en absorbe le son, pour ne laisser subsister que l'aspiration (le ह *h*) qui y est implicitement comprise : la même chose a lieu en *pracrit* dans plusieurs cas ; sans doute, à une époque plus reculée, ce langage était moins dévié de sa source, et l'habitude s'est conservée parmi les pandits mahrattes d'appeler leur dialecte du nom de *pracrit*. Désormais les flexions ont à peu près disparu pour faire place au système plus simple des langues modernes ; la grammaire est devenue, comme pour le gouzerati et le bengali, identique dans sa marche avec celle de l'hindwi ; et si je prends cette dernière comme type, c'est que, d'après les preuves historiques et géographiques, elle a dû être formée avant les autres.

La prononciation sourde et peu articulée particulière à tous les Hindous (et outrée encore par les Anglais) n'est nulle part plus frappante que chez les Mahrattes ; l'habitude de faire bien sentir les *ā* longs et les *h* ह enclavés au milieu des mots, la prétention de scander les vers, même dans une lecture rapide, contribuent beaucoup à donner au langage du Maharashtra un accent traînant et lourd dont les plus instruits ne sont pas exempts : on dirait qu'il y a un *n* ou un *anuswara* caché dans

chaque syllabe. Toutefois, ce que ce dialecte perd du côté de l'euphonie, il le gagne sous le rapport de la richesse ; car j'appellerais volontiers une langue riche celle qui peut former les mots et exprimer les idées nouvelles par des composés pris en elle-même, sans emprunter à ses voisines ; et le mahratti a cet avantage, en commun avec le bengali, dont il est vraiment frère, comme le gouzerati l'est désormais de l'ourdou.

Malgré cet avantage, ce dialecte est une mutilation du sanscrit : privé de ces flexions, de ces développements infinis qui, prenant une racine à son état monosyllabique, la font passer à travers toutes les modifications nées de la pensée même éveillée par le son, le mahratti ne peut marcher sans un embarrassant cortège de verbes et de particules auxiliaires ; il lui manque la concision, premier mérite des langues bien faites. D'ailleurs, Monsieur, le latin, idiome sacré du christianisme, n'est-il pas arrivé dans les langues romanes au même degré de déformation que le sanscrit, idiome sacré du brahmanisme, dans celles de l'Inde ? Cependant, comme la plus petite part d'un glorieux héritage est précieuse encore, les quatre dialectes dont nous parlons ont conservé dans le verbe la forme transitive ou causale, qui est, pour ainsi dire, l'actif élevé à la seconde puissance ; mais de plus, le maharatti a gardé, du moins dans le style philosophique, les substantifs de qualification en त्व *twa*, qui exigent dans la traduction française une si longue péri-

phrase, comme पुरुषत्व, « la qualité de pouvoir être homme, » en parlant d'un Dieu, etc.

Quant aux rapports grammaticaux qui existent entre le mahratte et l'hindwi, quelques exemples le feront mieux sentir :

Soit cette première phrase du Brahmanâchen Mahatwa ¹ :

MAHRATTI.

ब्राह्मणाची उत्पत्ति

प्रारंभों ब्रह्मदेवाने चार
वर्ण उत्पन्न केले त्यांतून
क्षत्रिय आणि वैश्य हे दोन
वर्ण बहुतकरून नाहीसे
झाले ब्राह्मण आणि शुद्र
हे मात्र राहिले ब्रह्मण ब्र-
ह्माच्या मुखापासून झा-
ला आणि शुद्र त्याच्या पा-
यापासून झाला

HINDI.

ब्राह्मणकी उत्पत्ति

प्रारंभमें ब्रह्मदेवाने चार
वर्ण उत्पन्न किये इनोमेंसे
क्षत्रिय और वैश्य वे दो
वर्ण बहुतकालसे नाहीसे
हुवे ब्रह्मण और शुद्र वे
मात्र राहे ब्रह्मण ब्रह्माके
मुखसे हुवे और शुद्र इसके
पंवुनसे हुवे

¹ Petite brochure (dont le titre anglais est *Brahman's Claims*) publiée par le *Bombay Tract and book Society*; cet ouvrage, fort curieux, annonce de la part de l'auteur (anonyme) une étude approfondie des doctrines védiques. Les prétentions des Brahmanes, appuyées par les citations de Manou, des Pouranas, etc. reproduites en sanscrit, y sont passées en revue et établies en regard des doctrines chrétiennes. Le style en est facile, simple, mais élevé et adapté à l'esprit de ceux à qui il s'adresse.

Ainsi les marques du génitif sont क्का, की, चें, qui se rapprochent beaucoup de का, की, के hindoustani; vous retrouvez le ने ne, pour le passif et l'accord du verbe avec l'accusatif devenu nominatif. La construction est la même; seulement les pronoms et les prépositions, plus semblables à celles du sanscrit, annoncent une langue plus logique dans ses dérivations. On peut observer, en passant, que la lettre ल est la marque du prétérit pour trois de ces dialectes, le gouzerati, le bengali et le mahratti.

La symétrie dans les membres de la phrase, déterminée par les pronoms jo جو et so سو hindoustani, est devenue en mahratti une règle tellement inévitable, qu'on fait toujours une inversion pour bien établir ce balancement.

Ainsi : « Dans le livre que vous m'avez donné, il « y a d'excellents préceptes »¹. »

जें पुस्तक तुम्ही मला दिल्लें त्यांत फार चांगल्या आसा
आहेत

on dirait en hindi :

जो पोथी तुमने मुझे दी तिसमें बहुत अच्छी आसा
होती

Il y a dans le bradj-bhakha un participe présent en ह् qui rappelle आहेत, कसितात, etc. du mahratti;

¹ Cette phrase est tirée du वाक्यावली इंग्रजी आणि मराठी, *Idiomatical Exercises*, du D^r John Wilson, de Bombay.

mais le participe de suspension, pareil à l'infinitif passé gouzerati, prend la terminaison लोन *lon*. Ainsi : « Je vais sortir, et je vous parlerai à mon « retour. »

आतां मी बाहेर जातो आहें परत आलों लणजे तुह्या-
सीं बोलेन

en hindi :

अबही मैं बाहर जाता हों फिर आकर तुमसे बोलों

Vous avez sans doute remarqué que le verbe *parler* se construit avec *سے* ou *सों*, comme en hindoustani; mais nous retrouvons aussi une expression plus particulière : c'est *charger dans*, tournure de phrase qu'on prendrait pour une bizarrerie dans le bascha. Ainsi : « J'ai chargé le bateau de sel, et « j'ai donné ordre aux hommes (de l'équipage). »

नौकेत म्या मीद भरलें आणि मनुष्यांस आसा दिल्ल्य

Le pronom म्या est l'instrumental de मी, et reproduit le मया sanscrit, mot à mot : « Par moi « dans le bateau du sel a été chargé. »

Vous voyez, Monsieur, à quel point cet idiome ressemble désormais au bascha : jamais on ne l'a classé parmi les dialectes hindi, sans doute parce qu'il se sépara de bonne heure de la souche commune, et il dut rester isolé pendant les siècles de troubles et de révolutions dont l'histoire n'a qu'un souvenir confus. On ignore à peu près tout ce qui

se passa chez les Mahrattes jusqu'à l'invasion des musulmans, et si ce grand événement jeta plus tard une lumière importante sur une contrée désormais célèbre, toujours est-il que ce fut une secousse terrible qui brisa les liens historiques entre le passé et le présent. Or maintenant ce patois est parlé par une population de six millions d'habitants : la littérature de ce peuple n'est pas fort riche, au moins en ouvrages originaux. Les Anglais d'une part, les Brahmanes de l'autre, ont lutté de traductions ; les presses de Bombay ont lancé dans le Maharaschtra tous les traités possibles, religieux, scientifiques, etc. tandis que le calam des Pandits recopiait patiemment les vieux *poustakas* sanscrits. Cependant l'histoire de cette contrée, depuis le ^{xiv}^e siècle, a été puisée dans ces manuscrits ; le radja de Sattara possède une bibliothèque ; les *Grants of Land*, découverts fréquemment, révèlent l'une après l'autre les époques auxquelles ont été fondés les forts et les villages semés sur la montagne et dans la plaine : mais la littérature vraiment nationale, ce sont les *kathas*, les récits des guerres qui se chantent encore la nuit à la clarté des flambeaux, à la satisfaction évidente des villageois, et qui charment aussi les haltes de la nuit durant les longues pérégrinations des tribus nomades.

Malheureusement l'écriture cursive est difficile à lire ; elle est au dévanagari pur ce que sont à ceux du texte les caractères des préfaces dans les livres chinois. Si les ouvrages imprimés et plusieurs ma-

nuscripts ne sont pas d'ordinaire écrits de cette façon, la plupart cependant se présentent sous cette forme, et vous savez, Monsieur, comme l'ennui d'apprendre un nouvel alphabet dégoûte de l'étude d'une langue. Les rapports qui rapprochent deux idiomes ne se dévoilent pas toujours à première vue, et il faut, dans mainte occasion, avoir travaillé longtemps pour arriver à reconnaître que la chose était facile et simple.

Agréez, Monsieur, etc.



LETTRE

Sur les poètes Tarafah et Al-Moutalammis,
par M. A. PERRON.

(Suite et fin.)

Certaines traditions assurent que le proverbe : « J'y suis poussé, mes amis, ce n'est pas bravoure, » ne fut émis pour la première fois ni par Bayhas, ni par son oncle Abow-Hhaschr. Ainsi on rapporte qu'Obayd, fils de Scharbah, dit à Mouâwiyah, fils d'Abow-Sofyân, que Mâlik, fils de Djobayr, demanda un jour à Hhârithah, fils d'Abd-al-Ozzâ, quel était l'auteur du proverbe que nous venons de citer. — « Il est, dit Hhârithah, dû à Djarwal, fils de Nahschal, fils de Dârim. » Ce Djarwal était d'une poltronnerie et d'une lâcheté très-remarquables, et là-dessus sa réputation était faite. Toutefois, il était d'une constitution forte et robuste.

Or, une tribu arabe vint fondre sur les Banow-Dârim, au moment où les hommes capables de faire bonne résistance étaient presque tous absents; des troupeaux et des femmes furent enlevés. Le chef des Dârimides était alors Nahschal, fils de Dârim, fils de Kâb, et père de Djarwal. Au retour des hommes absents, il convoqua toute la tribu et dit :

« Nous avons aujourd'hui à nous venger. Quiconque
« d'entre vous reviendra sans avoir ou la tête d'un
« ennemi, ou un prisonnier, ou une femme captive,
« ne sera plus Dârimide ; nous le répudions de la
« tribu. » Les guerriers partirent..... On se battit à
outrance, et les morts furent nombreux des deux
côtés. Tous les Dârimides qui revinrent avaient
chacun ou des têtes de leurs ennemis, ou des pri-
sonniers, ou des femmes.

Nahschal avait six frères : Abd-Allah, Moudjâschi, Abân, Djarwal, Fockaym et Bokhtoriyy. Après l'expédition, Moudjaschi fut élu chef de la tribu, parce qu'il avait fait un butin trente fois plus considérable que ce que Nahschal avait fixé à chaque homme ; il avait eu pour capture dix têtes, dix prisonniers et dix femmes ; mais il les avait distribués ensuite à ceux qui n'avaient rien pu tuer ou prendre, ou enlever.

Djarwal, fils de Nahschal, était alors allé trouver Moudjâschi, son oncle : « Donne-moi une tête, lui dit-il. — Djarwal, lui répondit-il, l'homme de cœur et de courage joue du sabre (et ne vient pas ainsi demander part au butin, sans avoir rien fait). » Djarwal s'en alla tout irrité de cette parole. Il se dirigea du côté où étaient encore les soldats Dârimides. Chemin faisant, il rencontra un individu qui conduisait une femme. Le voyageur eut peur en voyant un adversaire aussi vigoureux ; car il ne connaissait pas Djarwal de vue ; mais il avait maintes fois entendu parler de sa poltronnerie. Djarwal ap-

proche du voyageur, qui de suite se met en devoir de lui livrer sa dame ; et voilà que le Dârimide se prend à dire d'un air de brave : « Je suis Djarwal, « fils de Nahschal, et ma noblesse est connue. » Le voyageur se retourne et lui dit : « Djarwal, poltronnerie, folie. Le brave ne fait pas vanterie de sa noblesse ; il sait relever ses paroles par ses prouesses. » Puis il pointe un coup de lance au cheval de Djarwal ; le cheval trébuche et tombe ; le voyageur s'empare de Djarwal, lui lie les mains derrière le dos, et l'emmène en le raillant par ce vers :

Toutes les fois que tu trouveras à combattre quelqu'un, ne manque pas de lui dire à l'avance : « Je suis Djarwal. »

On arrive près du prince de la tribu, qui était en même temps chef militaire des guerriers. Il connaissait aussi la poltronnerie du fils de Nahschal. « Djarwal, lui dit-il, nous ne nous doutions pas que « tu pusses oser jamais combattre un brave, et que « tu fusses homme à te présenter ainsi en duel. — « J'y étais forcé, mes amis, ce n'est pas courage de « ma part. » Ensuite on lui donna une tête, mais d'un Darimide, et on le congédia. « Va-t'en, lui dit-on, « être lâche fait plus de honte et de mal que d'être « prisonnier. » Mais celui qui l'avait pris s'approche de lui et lui coupe le nez, en lui adressant ces mots : « Tu étais venu, vraiment, pour nous enlever « des femmes, femmes superbes ! C'eût été dom- « mage. » Et il le laissa partir.

A son retour à sa tribu, Djarwal montrait à tout le monde son trophée, la tête qu'on lui avait donnée. Il alla se présenter à Nahschal et lui dit : « Mon père, voilà, je pense, comment on va combattre contre des braves, et comment on enlève un résultat ; avoir le nez coupé vaut mieux qu'être répudié et bafoué de la tribu. Cette tête est celle d'un homme que j'ai tué de ma propre main. » Nahschal examina la tête, et voilà qu'il la reconnaît pour celle d'un Darimide. Les frères de ce Darimide accourent : « Livrez-nous, s'écrient-ils, livrez-nous Djarwal comme victime expiatoire pour le sang de notre frère ; c'est lui qui l'a tué. » Djarwal voyant ce dénouement auquel il ne s'attendait pas, et l'embarras où il se trouvait jeté, raconta toute l'histoire à son père et à la foule qui l'entourait. Ce fut encore un nouveau témoignage de sa lâcheté. On demeura persuadé qu'il n'avait tué personne, et on le laissa.

Alors Amrah, sœur du Darimide, déplora la perte de son frère, et s'éleva contre Djarwal dans ces vers :

Victime, noble victime immolée par nos ennemis ! Il gît étendu au milieu des pierres du désert.

Au matin du jour il conduisait ses cavaliers sur ses ennemis ; il lançait leurs chevaux au milieu des bataillons.

La nuit du départ, il dirigeait et rappelait vers lui ceux de nos guerriers qui s'étaient égarés, confiant dans ses forces et plein de courage.

Et voilà que de là-bas ce Djarwal nous apporte sa tête ! Dieu ! Il fallait donc que ce fût Djarwal qui nous la fît voir !

Que ses mains ne se sont-elles desséchées lorsqu'il l'apporta à Nahschal et à la tribu rassemblées autour de Nahschal.

Reprenons l'histoire d'Al-Moutalammis.

D'après Abow-Mohammed-Abd-Allah, fils de Roustoum, et Yackowb, fils d'Al-Sikkiyt, Al-Moutalammis, et Tarafah, fils d'Abd, allèrent ensemble trouver Amr, fils de Hind. Al-Moutalammis avait fait contre ce prince une satire.

Tarafah avait maintes fois déjà, ainsi qu'Al-Moutalammis, lancé ses sarcasmes sur le roi Amr, fils de Hind. Quand nos deux poètes furent en présence de ce prince, il leur donna à chacun une lettre pour le gouverneur du Bahhrayn et de Hadjar; c'était alors, à ce que plusieurs pensent, Rabiât-al-Hindiyy, fils d'Al-Hhârith. « Allez, dit le roi « aux deux poètes, rendez-vous auprès de mon gouverneur, vous recevrez de lui une récompense. » Ils partent.

Arrivés, dit-on, à Nadjaf (entre le Bahhrayn et Bassrah), Al-Moutalammis dit à son ami : « Tarafah, tu es bien jeune encore; mais tu n'en connais pas moins la méchanceté et la fourberie du roi. Tous deux nous l'avons cinglé de nos vers. « Moi, je n'ai pas foi en sa parole, et je répondrais « que ces lettres nous porteront malheur. Ouvrons « les ces lettres, il le faut. S'il nous veut faire donner quelque présent, nous continuons notre route; « sinon, nous nous mettons en sûreté. » Tarafah refusa de briser le sceau du roi. Al-Moutalammis insista, pria; son ami resta inflexible.

Al-Moutalammis alla trouver un jeune garçon de Hhiyrah, mais originaire d'Abbâdiyyah, et le pria de lui lire sa lettre; car le poète ne savait pas lire. Le jeune homme ignorait à qui était cette lettre; il la lut, puis s'écria : « Pauvre Al-Moutalammis ! mieux eût valu qu'il mourût au berceau. » Le poète tressaille, arrache soudain la lettre des mains du jeune étranger, sans demander autre explication, et court sur les pas de Tarafah; mais il ne peut le retrouver. Alors Al-Moutalammis jette sa lettre dans le fleuve qui passe près de Hhiyrah, et se réfugie en Syrie. De là ces vers :

Je me suis débarrassé de la lettre; je l'ai jetée dans les flots du Kâfir. C'est comme cela que je traite une lettre de malheur.

J'ai cru bien de la mettre à l'eau, parce que j'ai pensé que le courant la ferait parfaitement voyager à vingt autres rivières.

A ce même propos, le poète fit aussi les vers que nous allons citer, et qui semblent donner plus d'authenticité à la tradition qui prétend qu'Al-Moutalammis, après avoir fait lire sa lettre, atteignit Tarafah et lui dit : « Il n'y a pas à douter que le contenu de ma lettre ne soit aussi le contenu de la tienne. — S'il a eu, dit Tarafah, la pensée extravagante de te faire du mal, ce n'est pas une raison pour qu'il soit aussi audacieux et perfide envers moi, et qu'il donne à d'autre qu'à moi le privilège de ses faveurs. » Al-Moutalammis le voyant inébranlable dans sa résolution, le quitta. De là ces vers :

Qui dira aux poètes le malheur qui nous frappe, nous leurs frères ? Qui le leur dira et le leur fera croire ?

Tarafah, qui conserva sa lettre, est mort ; Al-Moutalammis, qui évita de la porter, a sauvé ses jours ;

Il la jeta, et sa gracieuse chamelle aux membres sveltes, et forte comme le roc, sauva ce qu'il possédait.

Chamelle infatigable comme l'onagre des déserts, elle courait, et le brûlant midi lui cuisait la chair, et sa peau dépouillée de poils semblait un cuir poli.

Chamelle robuste et pleine de force, sa chair en desséchant ainsi devient encore plus vigoureuse ; qu'on lui serre la bride, jamais elle ne bronche et n'hésite.

Son ardeur la transporte et l'agite impatiente de dépasser le vol de l'oiseau, quand au matin elle entend les chants du moukkâ redescendant des airs ¹.

D'après Al-Riyâschyy, et Amr, fils de Bakiyr, on raconte généralement l'aventure d'Al-Moutalammis avec quelques détails différents de ceux que nous venons de donner ; et Amr assure avoir vu à Hhiyrab, du temps de Mouâwiyah, un vieillard très-âgé qui lui dit avoir entendu de l'Aschâ lui-même le récit suivant. Al-Moutalammis, dit l'Ascha, me raconta son aventure de cette manière :

Nous allâmes, un jour, Tarafah et moi, voir le roi Amr, fils de Hind, à la ville de Hhiyrah. Tarafah était jeune, plein d'amour-propre, d'orgueil et de présomption. Il affecta en présence du roi une démarche prétentieuse et fière. Le roi furieux lui lança un regard qui semblait vouloir l'enlever de

¹ Le *moukkâ* est un oiseau qui prend le vol dès le matin en chantant ; puis redescend. (*Aghânyy*.) — Serait-ce une espèce d'alouette ?

terre. Du reste, Amr avait l'aspect dur et sec, ne souriait et ne se déridait jamais. Sa dureté l'a fait surnommer *Moudhrit al-Hhadjârah*, ou le pète-pierre. Il régna cinquante-trois ans, gouvernant les arabes qui lui étaient soumis, par la crainte et la terreur. Al-Zahâb l'Idjlîde a dit :

Le cœur se refuse à aimer le Sadiyr (rivière près de Hhiyrah) et ceux qui en habitent les bords, quand même on vous dirait : « La vie près du Sadiyr est douce et heureuse. »

Certes, moi, je n'effrayerai pas par ma présence les tribus qui en peuplent les rives ; bien plutôt j'effrayerai ceux qui n'y sont pas, je les dissuaderai d'y aller.

Car là est le séjour des punaises, de la fièvre, des lions de Khafiyyah, et de plus, du féroce despote Amr, fils de Hind.

Je dis à Tarafah, continue Al-Moutalammis : « Le regard que vient de te lancer le roi me fait « trembler pour toi ; et puis, tu sais ce que tu as « fait de satire contre lui. — Non ! il n'y a rien à « craindre, rien. »

Amr nous fit donner à chacun une lettre pour Al-Moukâbir, gouverneur de l'Oman et du Bahhrayn pour ce roi. Nous ne savions ce que renfermaient ces lettres ; elles avaient été scellées sans qu'on nous en indiquât le contenu. Je vois un jeune garçon de Hhiyrah ; je vais à lui : « Mon ami, lui dis-je, sais-tu lire ? — Oui. — Lis-moi cette lettre. » Voici ce qu'elle contenait :

« De la part d'Amr, fils de Hind à Moukâbir. »

Lorsqu'Al-Moutalammis t'aura remis cette lettre, coupe-lui les pieds et les mains, et enterre-le vivant.

Je prends la lettre et de suite je la jette dans le fleuve. Puis je dis ces deux vers :

Je me suis débarrassé de la lettre, et je l'ai jetée dans les flots du Kâfir; c'est ainsi que je traite une lettre de malheur.

J'ai cru à propos de la mettre à l'eau, pensant que le courant lui ferait visiter à l'aise vingt autres rivières.

Puis je dis à Tarafah : « Ta lettre doit être la même que la mienne.—Impossible; non. Ce n'est pas avec moi qu'il en agirait ainsi ¹. » Il se rendit auprès d'Al-Moukâbir, qui lui coupa les pieds et les mains et l'enterra vif. De là ces vers d'Al-Moutalammis :

Qui dira aux poètes ce qui est arrivé à leurs deux frères ;
qui leur en dira l'histoire, et qui la croira ?

Celui qui conserva sa lettre, périt; Al-Moutalammis, qui évita de la porter, se sauva.

Jette, jette ta lettre, dit-il à Tarafah; au nom de ton père, je t'en conjure; crains de recevoir la mort au lieu d'un bienfait.

Lui, jeta sa lettre et sa robuste chamelle, aux pieds fins et durs comme le roc, sauva ce qu'il possédait.

Chamelle vigoureuse, sa chair, en se desséchant aux ardeurs du soleil, devient plus nerveuse encore; au jeu de la bride, jamais elle ne bronche et n'hésite.

Al-Moutalammis prit du côté de la Syrie, et Tarafah du côté du Bahhrayn. Amr, fils de Hind, in-

¹ ما كان ليفعل ذلك في عقر داري. Il n'en agirait pas de la sorte au milieu. عقر في on, sur la porte de ma maison; expression de fierté. On pourrait traduire : « Il respecterait ma porte autrement que cela. »

formé de la fuite de Djariyr, prononça cet arrêt :
 « Que jamais Al-Moutalammis ne goûte les fruits et
 « les grains de l'Irâck. » C'est à propos de cette pa-
 role que le poète fugitif dit ce vers :

Amr, tu as juré que jamais je ne mangerais des grains de
 l'Irâck ; mais , jusqu'aux mites , tout trouve du grain à man-
 ger (et j'en trouverai aussi).

Le poète se retira à Bosstres, où il mourut.

Le poète Al-Farazdack eut une aventure ana-
 logue à celle d'Al-Moutalammis...

Al-Farazdack, fuyant le ressentiment de Ziyâd, alla à Médine se présenter à Saiyd, fils d'Al-Assiy, qui gouvernait cette ville au nom de Mouâwiyah, fils d'Abow-Sofiân. Arrivé chez Saiyd, il le trouva sou-
 pant, au milieu de nombreux convives. Saiyd était assis sur un siège élevé, et les autres étaient sur de
 simples sièges. Parmi eux étaient Al-Hhotâyâh, et Kâb, fils de Djoàyl. Al-Farazdack pénètre au milieu de l'assemblée et laisse tomber le *lithâm*¹, qui lui couvrait le bas de la face ; puis : « C'est ici, dit-il, « que doit venir celui qui a besoin de trouver asile « et protection, et qui n'a, contre lui, ni effusion de « sang, ni subreption de biens. — Je te prends sous « ma protection, dit Saiyd, si tu n'as en effet contre « toi ni meurtre, ni biens enlevés. — Qui es-tu ? — « Je suis Hammâm, fils de Ghâlib, fils de Ssâssaâh.

¹ Avoir le *lithâm*, c'est-à-dire avoir la moitié inférieure de la face couverte par le bout du turban ou par un pan du manteau ramené en travers sur la figure.

« J'ai loué tes vertus, ô émiyr; si tu veux me le
« permettre, je te dirai mes vers; me le permets-tu ?
« — Je le veux bien; voyons. » Et le poète récita
son ckassiydah, ou poème où il dit :

Va chercher refuge chez les Banow-Oumayyah; prends
d'eux le lien d'appui contre ceux que tu as à craindre.

Les Oumayyah sont des nobles Ckorayschides; ils ont élevé
leurs demeures sur de hautes colonnes de gloire.

On les voit ces noms illustres des Ckorayschides, quand
les jours de danger menacent;

On les voit ces descendants d'un oncle du saint prophète,
postérité glorieuse de Hâschim (fils d'Abd-Manâf), d'Oth-
mân, tous grandis encore par leurs œuvres;

On les voit debout, les regards fixés sur Saiyd, comme
contemplant en lui le brillant éclat du croissant des nuits.

Marwân, qui était près de Saiyd, dit au poète :
« Pourquoi *debout*? tu devrais dire, *assis*. — Sans
« doute tu n'es pas debout sur tes deux pieds, Mar-
wan (mais c'est ainsi que tu devrais être devant
« Saiyd). » Marwân fut blessé de cette réplique. —
« Certes, reprit Kâb, fils de Djoâyl, tout cela est
« pour moi l'explication d'un songe que j'eus la nuit
« passée. — Quel songe ? dit Saiyd. — Il me sem-
« blait être dans les rues de la ville : tout à coup
« Ibn-Ckatrah se présente à moi pour m'attaquer;
« mais je sus de suite le repousser. »

Après ce petit récit significatif pour Marwân,
Hhotayâh se lève, passe entre deux individus, arrive
jusqu'à Al-Farazdack et lui dit : « Parle, parle en-
« core, tu as atteint la gloire des poètes du passé,
« et ceux de l'avenir ne t'atteindront jamais. » Puis,

se retournant vers Saiyd et lui indiquant Al-Farazdack : « Voilà le poète, dit Hhotayah ; voilà de la « poésie, et non pas ces vers que, de tout le jour, « nous nous torturons à fabriquer. »

Al-Ckilâbiyy ajoute quelques circonstances à cette anecdote : Quand Hhotayah eut dit à al-Farazdack, « Parle, c'est ainsi qu'il faut parler, » Kab, fils de Djoayl reprit : « Mets-le au-dessus de toi, si « tu veux, mais ne le mets pas au-dessus des autres. « — Je le mets au-dessus de moi, par Dieu ! et au- « dessus de tous les autres aussi. Jeune homme, « dit-il ensuite au poète, ta mère a eu en toi un « glorieux rejeton. — C'est mon père, dit Al-Faraz- « dack, qui en a tout l'honneur. »

Al-Farazdack se fixa à Médine. Il allait souvent chez les chanteuses de la ville ; mais quand Marwân eut succédé à Saiyd dans le gouvernement de Médine, il se rappela le dépit que lui avait causé la réponse d'Al-Farazdack en présence de son prédécesseur, et, dans sa rancune, il lui interdit, dès son arrivée à l'autorité, de fréquenter les chanteuses et de mettre dans ses vers aucune expression indécente et libertine. Le poète fit peu de cas de cette défense.

Quelque temps après Marwân lui fit dire : « Ne « t'avais-je pas défendu de répandre, comme tu le « fais, tes vers licencieux, et de vanter partout tes « prouesses et tes débauches ? Sors de Médine, et si « dans trois jours j'apprends que tu y sois encore,

« je te le jure par Dieu, je te fais couper la langue : »
C'est alors qu'Al-Farazdack dit ce vers :

« Tu me menaces et tu me donnes trois jours de délai ;
c'est absolument comme les trois jours que Dieu donna aux
Banow-Thamowd avant de les exterminer.

Une autre tradition, fournie par Al-Ckilâbiyy et
due originellement à Abbâs, fils de Bakkâr, raconte
ainsi la conclusion du fait précédent :

Marwân envoya une lettre scellée à Al-Farazdack,
en lui faisant indiquer d'aller la remettre à un de
ses intendants, dont il recevrait, par son ordre,
trois cents dinârs. « Mais demain matin, lui ajou-
« tait-il, avant de partir, viens me dire adieu. » Mar-
wân écrivait à son intendant d'administrer au
poète deux cents coups de fouet, puis de le mettre
en prison ; mais ensuite Marwân changea d'avis ;
il pensa qu'Al-Farazdack pourrait bien suspecter
ses intentions, ouvrir la lettre, la lire et se ven-
ger en lançant quelque satire contre lui et sa fa-
mille.

Al-Farazdack vint le matin voir Marwân, qui lui
dit : « Cette nuit j'ai composé quelques vers que je
« veux te lire. — Voyons, quels sont ces vers ? —
« Les voici :

Dites à Al-Farazdack, lui dont le nom est devenu syno-
nyme de débauché, dites-lui : « Renonce au séjour que je
« t'ai interdit et va au Djils¹.

« Quitte Médine ; c'est une triste ville pour les plaisirs que

¹ Djils, autre nom du Nadj.

« tu aimes ; cherche demeure à la Mekke, ou va même jusqu'à Jérusalem.

« Tu as fait œuvres de mal ; prends donc avec toi-même une résolution d'homme de cœur (fais comme Al-Moutalammis et pars). »

Al-Farazdack comprit quelle était l'intention de Marwân, et lui répondit :

Marwân, ma chamielle ne pouvait se mettre en voyage ; elle attendait de toi, un bienfait, et moi, son maître, je l'attendais aussi.

Et voilà que tu me fais présent d'une lettre close ; je crains bien de trouver par elle, non un bienfait, mais une vengeance.

Jette, Al-Farazdack, jette bien loin cette lettre ; que, comme celle d'Al-Moutalammis, elle ne soit pas un papier de malheur.

Et le poète jette la lettre à Marwân, sort et va trouver Saiyd, fils d'Al-Assiy. Il rencontre chez lui Hhaçan, Hhoçayn et Abd-Allah, fils de Djafar. Il leur conte son aventure, et chacun d'eux lui fait donner cent dinârs et un chameau. Al-Farazdak reçoit leurs présents et se prépare à partir pour Bassrah.

Marwân avait auprès de lui plusieurs de ses proches lorsqu'il amena le dénouement que nous venons de voir. Ils lui représentèrent l'inconvenance vexatoire de ses procédés envers Al-Farazdack. « Tu as mal agi, lui dirent-ils, avec le poète des Arabes Moudharides. » Marwân reconnut la vérité de ces observations ; il dépêcha auprès d'Al-

Farazdack un envoyé qui lui remit de sa part cent dinârs et un chameau. Le poète n'en partit pas moins pour Bassrah.

Revenons à Al-Moutalammis.

Al-Noman, fils d'Al-Mounzir (et qui est le Nomân-Abou-Ckâbows, frère d'Amr, fils de Hind) apprit, non sans colère et dépit, qu'Al-Moutalammis était réfugié en Syrie, chez les Ghascânides; car les Ghascânides avaient tué son père à la journée d'Ayn-Oubâgh. Al-Nomân jura que le poète ne rentrerait jamais dans l'Irâck et que jusqu'à sa mort il n'en goûterait pas les grains.

Amr, fils de Hind, avait déjà écrit autrefois aux intendants de ses terres de veiller à ce qu'Al-Moutalammis ne pût prendre aucunes nourritures et provisions sur tout le territoire dépendant de l'Hhiyrah; et, sur cet ordre, le poète adressa les vers suivants aux Bakrides, qui étaient alors sous la domination de ce prince.:

يا آل بكر ألا لله أمكم
 طال الثواء وثوب العجز ملبوس
 أغنيت شاني فأغنوا اليوم شأنكم
 واستصمقوا في مرأس الحرب أو كيسوا
 فإن علافا وهم باللؤى من حصن
 لما رأوا أنه دين خلا بيس

رَدُّوا عَلَيْهِمُ جَمَالَ الْحَيِّ فَاحْتَقَلُوا
 وَالظُّلْمُ يَنْكِرُهُ الْقَوْمُ الْأَكَايِيسُ (١)
 كَوْنُوا كَسَامَةٍ إِذْ شَعَفَ مَنَازِلُهُ
 ثُمَّ اسْتَمَرَّتْ بِهِ الْبَنَزْلُ الْقَنَاعِيْسُ
 حَنَّتْ قُلُوصِي بِهَا وَاللَّيْلُ مُطَّرِقٌ
 بَعْدَ الْهَدْوِ وَشَاقَتْهَا النَّوَاقِيْسُ
 مَعْقُولَةٌ يَنْظُرُ التَّشْرِيقُ وَاسْكَبَهَا
 كَانَهَا مِنْ هَوَى الرَّمْدِ مَسْلُوسٌ
 وَقَدْ أَضَاءَ سَهَيْدٌ بَعْدَ مَا هَجَعُوا
 كَانَتْ ضَرْمٌ بِالْكَفِّ مَقْبُوسٌ
 أَنِّي ظَرَبْتُ وَلَمْ تُلْحَى عَلَى طَرْبٍ
 وَدُونَ أَنْفِكَ أَمْرَاتُ أَمَالِيْسُ
 حَنَّتْ إِلَى نُخْلَةٍ الْقُصُوصِ فَقَلَّتْ لَهَا
 يَسْلُ حَرَامٌ إِلَّا تِلْكَ الدَّهَارِيْسُ
 أُمِّي شَامِيَّةٌ إِذْ لَا عِرَاقَ لِسِنِّيَا
 قَوْمٌ تَوَدُّهُمْ إِذْ قَوْمَتِيَا شُوسُ
 لَنْ تَسْلَى سَيْدَ الْبُوبَاةِ مُنْجِدَةً
 مَا عَاشَ عَمْرُو وَلَا مَا عَاشَ قَابُوسُ

وَيُرْوَى هَدُّوا الْجَمَالَ بِأَنْكُورٍ عَلَى عَمَلٍ
 وَالضِّيمُ يَنْكِرُهُ الْقَوْمُ الْمَكَايِيسُ (٢)

أَلَيْتَ حَبَّ الْعِرَاقِ الدَّهْرَ أَكَلَهُ
 وَلَحَبَّ يَاكَلُهُ فِي الْقَرْيَةِ السُّوسُ
 لَمْ تَدْرِ بَصْرَى بِمَا أَلَيْتَ مِنْ قَسَمٍ
 وَلَا دِمَشْقَ إِذَا دِيسَ الْكَدَّادِيسُ
 فَإِنْ تَبَدَّلْتُ مِنْ قَوْمِي عَدِيَّكُمْ
 أَنِي إِذَا لَضَعِيفُ الْعَقْلِ مَسْلُوسُ
 كَمْ دُونَ مَيَّةٍ مِنْ مُسْتَعْمِلٍ قَذَفِ
 وَمِنْ غَلَاةٍ بِهَا تَسْتَوْدِعُ الْعَيْسُ
 وَمِنْ ذُرَا عِلْمٍ نَاءٍ مَسَافَتُهُ
 كَانَهُ فِي حَبَابِ الْمَاءِ مَغْمُوسُ
 جَاوَرَتْهُ بِأَمُونٍ ذَاتِ مَعْجَمَةٍ
 تَرَى بِكُلِّكَلِّهَا وَالرَّاسُ مَعْكُوسُ

O enfants Bakrides ! vous dont la mère fut digne des bienfaits de Dieu ! quoi ! vous restez ainsi sous le vêtement d'une honteuse indifférence (sans venger Tarafah) !

Moi, j'ai relevé mon état (je me suis soustrait à votre ignoble maître) ; affranchissez-vous donc aussi ; cherchez votre délivrance, ou dans la colère, par les chances de la guerre, ou par quelque combinaison que ce soit (affranchissez-vous à tout prix).

Les Banow-Ilâf n'ont-ils pas secoué le joug de l'oppression qui pesait sur leurs demeures à Hhadhan¹, lorsqu'ils

¹ Les Banow-Ilâf ou les Ilâfides sont les descendants d'Ilâf, appelé encore Rayyân, fils de Hholwân, fils d'Imrân, fils d'Alhbâf, fils de Ckodhâlah. — Hhadhan est le nom d'une montagne du

se virent sans cesse agités et tourmentés (par le fils de Hind).

Ils rassemblèrent tous les chameaux de la tribu et s'enfuirent dans les plaines de l'Omân; car des hommes de cœur n'endurent pas la tyrannie¹.

Imitez Sâmah, lorsque, abandonnant les hauteurs de la Mekke, ses belles et vigoureuses chamelles couraient avec lui du côté de l'Omân.

Et moi aussi, ma chamelle prit sa course quand la nuit était sombre et quand tout dormait; puis enfin le son des cloches chrétiennes des Ghascanides la fit bondir de joie.

Mais d'abord je dus la tenir liée les trois jours que j'attendis, après le pèlerinage, pour les sacrifices; car son désir impatient de prendre le large au désert ressemblait à de la folie².

Puis quand l'étoile de Sohayl, après que le sommeil eut endormi le monde, brilla étincelante comme un charbon de feu que la main, en l'agitant, prend au foyer,

Comme tu palpitais de joie, ma chère chamelle. Et qui te blâmerait de cette joie? Puis soudain, à ta face, s'épanouirent les plaines sèches et rases du désert.

Nadjd, près de laquelle étaient les Banow-Ilâf. — الواد; pluriel de لود, dans le sens de نواحي.

¹ Au lieu de ردوا علم الخ, une autre version porte شدوا, etc. الجبال باكوار على عهد. « Ils sanglèrent les selles à leurs chameaux et partirent soudain, car les hommes de cœur ne supportent pas la tyrannie. »

² Le *taschriyk*, التشريق. — On entend par *taschriyk* les trois jours qui suivent le pèlerinage et pendant lesquels l'on fait les sacrifices d'usage et l'on accomplit la cérémonie de la lapidation du diable.

Selon une remarque explicative de l'*Aghaniyy*, Al-Moutalammis, dans sa fuite, alla faire son pèlerinage, puis de là se rendit en Syrie.

Et elle allait sur Nakhlah, la lointaine vallée¹. « Impossible, ma chamelle, lui dis-je, impossible ! Bon Dieu ! ce chemin est trop long et trop périlleux.

« Tourne du côté de la Syrie ; car nous n'avons plus d'Irâck. « En Syrie ! en Syrie ! là sont nos affections, puisque notre « tribu désormais nous est ennemie.

« Evite bien les sentiers et les gorges de Bawbah², et tous « les chemins qui peuvent aller du Nadjd à l'Irâck, tant que « vivra cet Amr, tant que vivra Ckâbows (son digne frère). »

Et toi, Amr, tu as juré que je ne mangerais plus des grains de l'Irâck ! mais, dans toutes les villes, tout en mange, jusqu'aux mites.

Et ni Bostres, ni Damas, qui aujourd'hui épillent leurs blés, ne savent pas et ne veulent pas savoir tes serments contre moi³.

En fuyant ma tribu, je ne devais pas (tu le penses bien) choisir demeure au milieu d'hommes qui t'aident dans tes guerres ; c'eût été folie, stupidité.

Mais toi, ma chère Mayyah, entre toi et moi qu'il y a maintenant distance énorme, longs chemins battus, longs déserts, si longs qu'y périssent de fatigue les blondes chameilles.

Qu'il y a de hauts sommets de monts lointains, perdus dans l'espace, nageant dans les flots nombreux des mirages !

J'ai franchi tout, tout cela, avec ma chamelle à la course solide et sûre, au pied habile et expérimenté, au poitrail fendant l'espace, à la tête balançante et redressée au bout de la longe qui tempère son ardeur.

¹ *Nakhlât-al-Ckousswa*, sur la route au sortir du Nadjd pour aller en Syrie.

² *Bawbah*, défilés par lesquels on descend du Nadjd à l'Irâck.

³ En Syrie on ignore tes serments, et on n'en tient nul compte ; tu y es méprisé. Là on ne m'interdira pas les grains, comme tu m'as interdit ceux de l'Irâck.

Sâmah, cité dans ces vers, était fils de Louwayy, fils de Ghâlib. Le poète engage les Bakrides à suivre son exemple, parce que, d'après Ibn-al-Kalbiyy, Sâmah, ayant eu une querelle en buvant avec ses frères Kab et Amir, creva un œil à Amir¹; puis, encore tout irrité contre ses frères, il s'enfuit dans l'Oman, plutôt que d'avoir à souffrir leurs persécutions. Il demeura à Kabkab ou le mont Rouge, derrière le mont Arafât. Il quitta ce séjour et s'exila.

Quant au vers, « Toi, ma chère Mayyah, » etc. Abow-Amr, fils d'Al-Alâ, rapporte qu'ayant rencontré Al-Farazdack, il le pria de lui dire quelques vers de sa façon, et qu'entre autres Al-Farazdack lui récita :

O ma chère Mayyah, entre toi et moi qu'il y a distance énorme, longs chemins battus, longs déserts, si longs qu'y périssent de fatigue les blondes chameaux.

« Quoi! dit Abow-Amr, ce vers est de toi, mon
 « cher Abow-Firâs! — Chut! ne dis pas aux gens
 « qu'il est d'Al-Moutalammis. Je l'ai recueilli, perdu
 « qu'il était; et, pour moi, retrouver un vers perdu
 « vaut mieux cent fois que trouver des chameaux
 « égarés. »

Nous avons déjà répété que ce fut Amr, fils de Hind, qui donna à Tarafah et à Al-Moutalammis une lettre pour le gouverneur du Bahhrayn; qu'Al-Moutalammis fit lire la sienne; que, frappé de ce

¹ Au lieu d'Amir, Abow-Obaydah dit Sâd.

qu'elle contenait, il prit la fuite; et que Tarafah se rendit auprès du gouverneur, qui le fit mutiler et tuer.

Cet Amr est appelé dans l'histoire fils de Hind, du nom de sa mère Hind, fille d'Al-Hhârith, fils d'Amr, fils de Hhodjr-Akil-al-Mourâr le Kindide, ou Hhodjr le Mange-amer; fils de Mouâ-wiyah. Le père d'Amr, fils de Hind, fut Al-Mounzir, fils d'Imrou-l-Ckays, fils de Nomân, fils d'Imrou-l-Ckays, fils d'Amr, fils d'Adiyy, fils de Rabiya, fils d'Amr, fils d'Al-Hhârith, fils de Souowd, fils de Mâlik, fils d'Amam, qui est le même qu'Adiyy, fils de Noumârah, fils de Lakhm. Ce dernier Adiyy reçut le surnom d'Amam (au turban); parce qu'il fut le premier qui coiffa le turban.

Quand Al-Moutalammis fut arrivé en Syrie, il fit les vers suivants, où, tout en racontant sa fuite, il souffle la colère dans le cœur des hommes de la tribu de Tarafah et les anime à venger le sang du poète :

إِنَّ الْعِرَاقَ وَاهِلَهُ كَانُوا الْهَنَوى
فَإِذَا نَأَى وَدَّهْمُ فَلْيَبْعِدْ
فَلْتَرْكَنَّهُمْ بَلِيدِ نَاقِي
تَدَعِ السَّمَاءَ وَتَهْتَدِ بِالْفَرْقَدِ
عَدُوَّ إِذَا وَقَعَ الْمَرْءُ بِرَقَبِهَا
عَدُوَّ النَّصُوصِ تَخَافُ ضَيْقَ الْمَرْصَدِ

أَجْدُ إِذَا اسْتَنْفَرْتَهَا مِنْ مَبْرَكِ
حَلَبَتْ مَغَابِنَهَا بِرَبِّ مُعَقَّدِ
وَإِذَا الرِّكَابُ تَوَاكَلَتْ بَعْدَ السَّرَى
وَجَرَى السَّرَابُ عَلَى مُتُونِ الْجَدِّ
مَرَحَتْ وَصَاحَ الْمَرُومُ مِنْ أَخْفَافِهَا
جَذَبَ الْقَرْيَنَةُ بِالنَّجَاءِ الْأَجْرَدِ
لِبِلَادِ قَوْمٍ لَا يُرَامُ هَدْيُهُمْ
وَهَدَى قَوْمَ آخِرِينَ هُوَ السَّرْدَى
كَطَرِيفَةِ بْنِ الْعَبْدِ كَانَ هَدْيُهُمْ
ضَرَبُوا صَمِيمَ قَذَالِهِ بِمَهْمَزٍ
إِنَّ لِلْخِيَانَةِ وَالْمَقَالَةِ وَالْكَذْبِ
وَالْغَدْرِ تَتْرِكُهُ بِلَادُهُ مُفْسِدِ
وَإِذَا حَلَلَتْ وَدُونَ بَيْتِي غَيْبَةً
فَابْرُقْ بَارِضِكَ مَا بَدَا لَكَ وَارْعَدِ
أَبْنَى قِلَابَةٍ لَمْ تَكُنْ عَادَاتِكُمْ
أَخَذَ الدَّيْنِيَّةَ قَبْلَ خُطَّةِ مَعْصِدِ
لَمْ يَرْحُضِ السَّوَاتِ عَنْ أَحْسَابِكُمْ

نَعَمْ لِلْخَوَاتِرِ إِذَا تَسَاقَ لَمَعَبِدٍ
فَالْعَبْدُ دُونَكُمْ أَقْتَلُوا بِأَخِيكُمْ
كَالْعَيْرِ أَبْرَزَ جَنِبَهُ لِلْطَّرْدِ

Oui, j'aimais l'Irâck et son peuple; mais, puisque leur cœur s'éloigne de moi, qu'il s'éloigne (je m'en consolerai).

Il fallut bien que ma chamelle, une belle nuit, les quittât; elle les quitta, laissant Simâk, l'étoile de l'Yaman, et suivant en face Farckad, l'étoile de Syrie.

Elle courait, et le fouet lui jouait sur l'arc de son col: elle eût dépassé l'ânesse sauvage qui a mis bas et fuit effrayée du chasseur qui la traque dans un étroit passage.

Chamelle vigoureuse, ardente, quand on la fait lever de l'endroit où elle s'est accroupie, on pourrait traire la sueur de ses aisselles comme un suc épais et coagulé.

Quand tous les chameaux, après les longues courses nocturnes, demandent leurs suppléants de fatigues, et quand ensuite en plein soleil les mirages inondent le dos des plaines sablonneuses,

Ma chamelle, à moi, marche toujours svelte et coquette, et les blancs cailloux du désert lui cliquettent sous les pieds; elle marche encore aussi animée et rapide que les chameaux attachés par couples pour exciter leurs pas par l'émulation.

Et d'ailleurs elle gagnait le sol d'un peuple où le refuge n'est jamais redemandé (car il ne serait pas rendu); c'est chez d'autres que chez les Ghascânides que le refuge est en danger et souci.

Tel l'infortuné fils d'Abd, Tarafah, si jeune encore, au milieu des tribus soumises à ce fils de Hind! Le sabre indien lui trancha la tête.

La trahison, les paroles trompeuses, les saletés, les fourberies, laissons tout cela, ô ma chamelle! dans le pays de ce tyran méchant.

Maintenant que je suis loin de toi et que j'ai mon séjour

à Ghaynah¹, fais, fais éclairs et tonnerre contre moi, comme il te plaît (je me ris de toi).

O Banow-Ckilâbah ! vous n'aviez pas habitude d'être lâches et vils avant que Madhad eût égorgé votre poète Tarafah ! (Quoi ! ne le vengerez-vous donc jamais ?).

Non, ce Madhad n'a pas lavé l'outrage fait à votre nom en payant à Mabad (frère de Tarafah) un piaculum avec des chameaux enlevés aux Banow-Hhawtharah.

Tribu des Ckilâbah, il est devant vous cet ignoble esclave, ce fils de Hind ; son sang pour le sang de votre poète ; égorgez-le, tuez-le cet onagre qui présente le flanc au trait du chasseur.

Les Banow-Ckilâbah, selon Yackowb et Ibn-al-Kalbiyy, sont la postérité de Ckilâbah, fille de Hhârith, fils de Ckays, fils de Hhârith, fils de Zohl, chez les Banow-Yaschkour. Ckilâbah était femme de Sad, fils de Mâlik, fils de Dhoubayah, fils de Ckays, fils de Thalabah, et elle fut mère de Marthad, de Kahf, de Ckamiâh et du poète Al-Mourackckisch-al-Achar ou l'Ancien. D'autres chroniques prétendent que Ckilâbah était une des aïeules de Tarafah, mais fille d'Awf, fils de Hhârith, ou fille de Rouhm.

Madhad fut celui qui se chargea de mettre à mort Tarafah. Il était des Banow-Hhawtarah, branche de la tribu des Banow-Abd-al-Ckays. D'après certaines traditions, ce fut ce Madhad qui vint lui-même payer en chameaux le prix du sang à la famille de Tarafah ; mais Yackowb assure que celui

¹ Gaynah, lieu en Syrie ; — autre lieu dans l'Yamâmah, et avant le pays habité par les Banow-Hhamiyah.

qui exécuta le jeune poète fut un certain Abow-Riyschah, des Banow-Hhawtarah, et que les Banow-Hhawtharah payèrent la composition expiatoire de Tarafah à son père et à sa famille, parce que celui qui avait tué ce poète était Hhawtharide.

Les Banow-Hhawtharah, dit Ibn-al-Kalbiyy, étaient la double postérité de Rabiya et de Djayāl; tous deux fils d'Amr, fils d'Awf, fils de Wadiyah, fils de Lokayz, fils d'Afssa, fils d'Abd-al-Gkays, fils d'Amr, fils d'Awf, fils de Bakr, fils d'Awf, fils d'Anmâr. Rabiya, fils d'Amr, fut surnommé *Hhawtharah*. La postérité de Djayāl se mêla à la sienne, et ces deux familles furent l'origine d'une tribu mixte qui reçut le nom de *Banow-Hhawtarah*, et mieux, selon le pluriel arabe, *Banow-Hhawâthir*.

Ibn-al-Kalbiyy rapporte qu'Amr, fils de Hind, paya la composition d'usage pour le sang de Tarafah avec des chameaux qu'il prit aux Banow-Hhawâthir. De là le sens du vers où Al-Moutalammis dit : « Le
« *piaculum* que vous avez reçu n'a pas lavé l'affront
« dont vous fûtes flétris; c'est dans le sang du roi
« lui-même qu'il faut prendre votre talion; c'est par
« le meurtre de cet onagre qui présente les flancs
« aux coups du chasseur qu'il faut venger votre
« poète. »

Quelques légendes disent qu'Amr, fils de Hind, prétendit n'avoir été pour rien dans la destinée de Tarafah, et n'avoir jamais ordonné à son gouverneur hhawtharide de le mettre à mort, et que ce fut ce Hhawtharide, meurtrier de Tarafah, qui paya

lui-même le *diyah* ou composition à Mabad, frère de ce poète.

Al-Moufadhhal le Dhabbide, Khirâsch, fils d'Ismâ'îl l'Idjlîde, et, d'après eux, Ibn-al-Kalbiyy, donnent Al-Moutalammis comme ayant été, de son temps, le premier poète de toutes les tribus des Banow-Rabiyah. Prié de réciter de ses vers dans une assemblée de Banow-Dhoubayah-Ibn-Ckays, il prononça, entre autres, celui-ci :

وَقَدْ أَتَنَاسَى الْهَمَّ دَنْدَ احْتِضَارِهِ
بِنَاجٍ عَلَيْهِ الصَّيْعَرِيَّةُ مَكْدِمٍ (١)

Pour dissiper les soucis quand ils me viennent, je monte mon chameau à la course ardente et marqué par le fer du stigmaté des *bonnes chamelles*.

Tarafah, alors très-jeune encore, était présent et reprit tout à coup : « *استَنَوَقَ الْجَمَلُ*, Voilà le chameau devenu chamelle. » Le mot resta en proverbe. Il voulait dire : « Tu donnes au chameau une sorte de qualification qui est exclusivement réservée à la chamelle. »

Voici un exemple d'emploi de cette forme proverbiale dans ce vers d'Al-Komayt :

هَزَرْتُكُمْ لَوْ أَنَّ فِيكُمْ مَسْهَرَةً
وَذَكَرْتُ ذَا التَّائِيَةِ فَاسْتَنَوَقَ الْجَمَلُ

(explication de الصَّيْعَرِيَّةُ) همة تكون للأنات خاصة^١ (l'Aghâniyy). — Stigmaté appliqué par le fer rouge aux chamelles, dans l'Yaman.

Je vous animais, si vous aviez pu l'être (à la générosité); je vous traitais en hommes, vous, cœurs de femmes; mais le chameau fut chamelle (je me trompais).

Voici comment la petite anecdote précédente, relative à Tarafah, est racontée par Ibn-al-Sikkiyt dans son livre des Proverbes ou *Amthâl*: on croit généralement que le poète à la Lettre, Al-Moutalammis, fut le premier poète de son époque. Il était des Banow-Dhoubayah-ibn-Rabiyah. Un jour, à une assemblée de Banow-Ckays-ibn-Thalabah, on l'écoutait réciter de ses vers; Tarafah était là et jouait avec d'autres jeunes Arabes, tout en prêtant l'oreille aux paroles du poète. Al-Moutalammis eut à peine achevé le vers :

Pour dissiper les soucis quand ils me viennent, je monte mon chameau à la course ardente et marqué du signe des bonnes chamelles,

que Tarafah s'écria : « Voilà le chameau devenu « chamelle. » La société se mit à rire. Al-Moutalammis, tout en colère, fixe un moment Tarafah, et montrant la langue, puis la tête du jeune critique : « Ceci perdra cela, » dit-il (la langue perdra la tête).

Une troisième tradition, fournie par Abow-Mohammad, fils de Roustoum, et par Yackowb-Abow-Yowsif, fils d'Al-Sikkiyt, rapporte que Tarafah, encore fort jeune, reprit d'un air de maître le poète Al-Mouçayyab, fils d'Alas, dans le premier des vers suivants, qui font partie d'un ckassiydah :

Pour dissiper les soucis quand ils me viennent, je monte mon chameau à la course ardente, à la marque des *bonnes chameilles yamaniques*,

A la robe rousse, à la chair abondante, chameille hhi-myarique au pied agile et faisant voler les cailloux, même quand ils l'ont déjà blessée.

Sa queue touffue et tombante sur la veine intérieure de la cuisse semble être une grappe à fruits du dattier sortie de son involucre et dont on retire le suc ¹.

Tarafah, qui était inconnu d'Al-Mouçayyab, se mit à dire : « Voilà le chameau devenu chameille. » — Va-t'en donc à ta tribu, petit drôle, reprit Al-Mouçayyab; que la peste t'enlève! — Est-ce que par hasard tu veux me faire entendre que j'y trouverai, dans ma tribu, la vulve de ta mère? — Qui es-tu? effronté. — Je suis Tarafah, le fils d'Abd. » Et Al-Mouçayyab le laissa sans lui répondre.

Quant à Al-Moutalammis, il s'éleva, disent Ibn-al-Nahhâs et Al-Assmaiyy, au rang des poètes du premier ordre. Nul avant lui n'avait dit de vers plus pittoresques de figures que ceux-ci :

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on frappe du bâton pour le sage; tant il est vrai que pour savoir il faut sans cesse apprendre.

(Si je pouvais consentir à être de ta tribu, ô Hhârith! ou bien à me venger dans mes vers de l'espèce de mépris que

¹ Encore à présent, on retire ici en Égypte, par incision de la grappe qui porte les jeunes dattes, un suc sucré appelé *djoummar*, جومار, que les Arabes boivent avec plaisir et qui fermente assez promptement. — Cette extraction du suc arrête le développement et la maturation des dattes sur l'arbre.

vous voulez jeter sur moi et sur ma tribu), je serais absolument l'emblème de celui qui, d'une main, se couperait l'autre main, et nécessairement se trouverait manchot,

Sans que pourtant, de ses deux mains dont l'une a tué l'autre, celle qu'il aurait encore valût quelque chose de plus.

Puis, quand il voudrait venger celle qui ne serait plus sur celle qui lui resterait, il ne saurait plus comment se couper la main criminelle. Le mieux qu'il aperçoive est donc (de s'abstenir) de ne rien retrancher¹.

..... Il baisse la tête (réfléchit) comme le serpent affamé et qui reste coi; mais, s'il aperçoit une proie à accrocher sous sa dent, il la happe².

Par le mot de *sage*, le poète veut désigner Amir, fils de Zharib l'Adwânide, et surnommé *Zow-l-hhilm* ou le *Sage*. Quant à l'expression figurée *frapper le bâton pour le sage*, trois tribus en revendiquent chacune l'origine : les Dawsides, tribu des Azd-al-Sarât, en font honneur à Amr, fils de Hhoumamah; les Banow-Ckays l'attribuent à Amir, fils de Zharib l'Adwânide; les Banow-Ckays-Ibn-Thalabah, à Sad, fils de Mâlik, fils de Dhoubayah.

Rapportée à Amr, fils de Hhoumamah, et à Amr, fils de Zharib, cette locution a la même origine : tous deux étaient chefs et juges suprêmes dans leurs tribus, et même on venait des tribus éloignées leur soumettre les affaires difficiles et ardues. Amr,

¹ Nous avons déjà vu le motif de ces trois vers, au commencement de cette histoire. Al-Moutalammis préfère rester attaché à la généalogie de sa mère, bien qu'il ne désavoue pas l'honneur d'être de la tribu de son oncle.

² Ce dernier vers ne fait pas suite aux précédents. Il est cité ici comme exemple ou trope.

filz de Hhoumamah, avait surtout acquis une très-haute réputation de sagesse et de perspicacité, et de tout côté on accourait chercher le secours de ses lumières. Devenu très-vieux, son esprit s'affaiblit, et il lui arriva plusieurs fois alors de se tromper dans ses décisions. Sa fille lui dit un jour : « Mon père, la sentence que tu as portée aujourd'hui « est entachée d'erreur. — Alors, ma fille, dit-il, « désormais, quand tu t'apercevras de quelque nouvelle erreur de ma part, *frappe un coup de bâton.* » Et de ce moment, toutes les fois qu'il entendait *le coup de bâton*, il rappelait sa perspicacité et son attention, et jugeait juste.

Les Banow-Ckays-Ibn-Thalabah racontent à cet égard l'anecdote que voici : Sad, filz de Mâlik, filz de Dhoubayah, filz de Ckays, alla trouver le roi Al-Nomân l'Ancien. Sad avait avec lui plusieurs chevaux, les uns tout harnachés, les autres nus et même sans bride. Le roi lui demanda où il menait ces chevaux. « Ceux qui sont harnachés, dit Sad, « je ne les conduis pas ainsi harnachés pour empêcher qu'ils ne soient pris, et ceux qui sont nus, « je ne les ai pas laissés nus pour les donner (simplement, je leur cherche à tous des pâturages nouveaux). — Vos terres, reprit le roi, la pluie « les a-t-elle cependant assez arrosées pour que vous « en puissiez avoir quelque récolte, ou au moins « pour que vos arbres ne meurent pas de soif? — « La pluie a été assez généreuse et assez abondante, « et la feuille même des pousses folles sorties du

« pied des arbres est bourgeonnante. Nos chétifs
 « troupeaux de *nâckidah*¹ sont, il est vrai, malades
 « et sans sommeil; mais nos noirs troupeaux de
 « *khâzirah* sont repus, sains, et ils dorment. Quant au
 « sol, les chemins mêmes ont été inondés, et les
 « côtés des chemins mouillés et abreuvés. Nos flaques
 « de réserve sont de vrais étangs à niveau toujours
 « le même. Nos petits *hhazaf* sont bestiaux à lait qui
 « ne tarit jamais, toujours cherchant à manger les
 « restes laissés dans les marmites, tout en rôdant
 « pour brouter autour des tentes. » Al-Nomân, jaloux
 et piqué de ce genre de langage recherché et mali-
 cieux (de cette description qui lui semblait dire :
 Nous n'avons besoin de personne, pas même de
 toi), répondit à Sad : « Par Dieu! tu as la langue
 « bien déliée; mais veux-tu que je t'amène en face
 « quelqu'un à qui tu ne pourras probablement pas
 « répondre? — Je le veux bien, si tu n'as pas d'in-
 « tentions hostiles contre moi, ni envie d'abus de
 « pouvoir². » Al-Nomân ordonna aussitôt à un *wâssiyyf*

¹ Les *nâckidah*, dit le Ckâmows de Fayrawzâbâdiyy, sont une sorte de bestiaux misérables du Bahhrayn. Pour ces *nâckidah*, au singulier *nackahd*, je n'ai rien trouvé qui m'indiquât à quelle espèce d'animaux ce nom s'appliquait. Il en est de même pour les *khâzirah* cités ensuite; le Ckâmows dit seulement que ce sont des animaux qu'on fait paître en troupeaux, et qui n'ont ni queues, ni oreilles, et qui sont d'origine hhidjâzienne ou djoureschienne. — Tels sont encore les *hhazaf*, sorte de petit bétail.

² Al-Nôman, ombrageux, craignait ceux qui avaient quelque puissance, soit morale, soit matérielle sur les tribus qu'il gouvernait; et Sâd, dont il s'agit ici, était puissant par ses richesses, par les ressources de son esprit, et son habileté à manier la parole. — Le

ou valet de cour d'appliquer un soufflet à Sad. Il voulait le pousser ainsi à proférer quelque parole violente et injurieuse, et pouvoir de là le faire mettre à mort. « Eh bien ! dit le roi à Sad, qu'est-ce que tu as répondu à ce soufflet ? — C'est l'acte d'un polisson qui agit par ordre. » Al-Nomân dit alors à son valet : « Applique-lui un autre soufflet. » Le soufflet est donné ; puis le roi reprend en regardant Sad : « Et ta réponse à celui-là, quelle est-elle ? — Si cet homme avait été traité comme il le méritait dès le premier, il n'aurait pas recommencé. » Al-Nomân dit au wassiyf : « Donne-lui en-

passage que nous venons de citer contenant une forme de langage assez recherchée, j'en donnerai le texte, depuis : « Ceux qui sont harnachés, etc. »

قال له سعد اني لم أقد هذه لامنعها ولم أفر هذه لاهبها
فسأله النعمان عن أرضه هل أصابها غيث يحمّد أثره أورو
نجره فقال له سعد أمّا المطر فغزير وأما الورق فشكير
وأما الناقدة فساهرة وأما الخازرة فشبنى نائمة وأما الرمثا
فقد امتلأت مساربها وابتلت جنبابها ويروى الدهن
بدل الرمثا وأما النبايت فغدر لا تطلع وأما الحذف فعرباب
لا تنكع تقتر إذا ترتع الشكير ساعة نبتة والناقدة ضرب
من الغنم وكذلك الخازرة أيضا والرمثاء أرض والنبايت
التراب والحذف غنم صغار وتنكع تمنع وتقتر تطلب القرارة
وهي بقية القدر ويقال تقتر تطلب القرار وهي صغار الغنم
فقال النعمان وحسده على ما رأى من ذرابة لسانه وأبيك
انك لمفوه فان شئت أتيتك بمن يعنى عن جوابه فقال سعد
شئت ان لم يكون منك فراط ولا ابعاط والابعاط مجاوزة القدر

« core un soufflet. » Le soufflet est donné; puis Al-Nomân dit à Sad : « Ta réponse à ce soufflet. — Le roi corrige son sujet. — Donne-lui encore un autre soufflet, dit Al-Nomân au wassiyf. » Un quatrième soufflet arrive à Sad. « Voyons ta réponse à celui-là, lui dit Al-Nomân. — Tu es roi, traite-moi en homme généreux. — A la bonne heure; voilà une réponse, cette fois. Assieds-toi. » Les quatre dernières réponses de Sad passèrent en proverbes.

Sad resta quelque temps chez le roi. Or un jour voilà qu'il prend envie à al-Nomân d'envoyer quelqu'un examiner le pays à certaine distance, et voir où il y avait des pâturages verts. Il charge de cette commission Amr, frère de Sad... Amr tarda quelque temps à revenir, et le roi irrité jura de tuer Amr à son retour, soit qu'il annonçât avoir trouvé de bons pâturages, soit qu'il annonçât en avoir trouvé de mauvais. Amr arrive, il se présente à al-Nomân, qui alors était entouré de nombreux courtisans. Sad était assis près de lui avec d'autres; il savait le serment du roi relativement à son frère. « Prince, dit Sad au roi en voyant entrer Amr, veux-tu me permettre de lui dire quelques mots? — Si tu lui adresses une seule parole, je te coupe la langue. — Puis-je lui faire un geste, de la main? — Si tu lui fais le moindre geste, je te coupe la main. — Seulement un signe avec l'œil? — Je te crève les yeux. — Permets alors que je lui *frappe le bâton*, seulement. — Comment comprendra-t-il ce que voudra lui dire ton bâton? Voyons, j'y consens. »

Alors Sad prit le bâton d'un des assistants, et ;
tenant ce bâton d'une main, il le frappa avec le
sien d'un seul coup. Amr, debout, observait son
frère. Sad lui fait un autre signe en alongeant vers
lui un bâton. Amr comprit qu'il lui voulait dire : « Ne
« bouge pas de place. » Sad frappe, d'un seul coup,
un bâton sur l'autre ; puis il en élève un horizon-
talement, et le frotte avec l'autre. Amr comprit que
Sad lui indiquait de dire au roi : « Je n'ai pas trouvé
« de lieux secs et sans pâturages. » Sad frappe ses
bâtons l'un contre l'autre, plusieurs coups de suite,
puis en élève un à peu de distance de terre, ce qui
voulait dire : « Je n'ai pas non plus trouvé d'abon-
« dante végétation. » Sad bat ensuite une seule fois
ses bâtons l'un sur l'autre, puis il s'approche d'al-
Nomân. Amr vit que son frère lui signifiait : « Main-
« tenant parle au roi. » Et en effet il s'avance près
d'Al-Nomân, qui lui dit : « As-tu trouvé pâturages à
« vanter, ou as-tu trouvé sécheresse à blâmer ? —
« Ni pâturages à vanter, ni sécheresse à blâmer :
« tout le sol est d'aspect varié ; il n'y a réellement
« ni abondance à louer, ni stérilité à décrire ; qui
« parcourt les plaines ne sait vraiment où il doit
« s'arrêter ; qui dit : Il n'y a véritablement ni sèche-
« resse, ni pâturages convenables, dit vrai ; et qui
« croirait, en toute sécurité, avoir assez pour les
« troupeaux, dans tous les environs et assez loin
« encore, se reposerait sur une chance bien aven-
« tureuse. — C'était bien là le mieux que tu eusses
« à me répondre, et tu te sauves la vie. »

Cette anecdote a fait dire que cet Amr, qui est connu aussi sous le surnom de Khischâm, est le premier à qui *on ait frappé le bâton*. Du reste, son frère Sad indiqua le fait dans les vers que voici :

J'ai frappé le bâton à mon frère, et il comprit ce que je lui voulais expliquer, sans l'embarras où nous fûmes un jour, jamais peut-être on n'eût *frappé le bâton*.

Puis Amr dit au roi : « Je n'ai pas vu de sécheresse réelle, mais nul animal ne pouvait boire et manger à son soûl. »

État complexe : il n'y a pas disette de manière à pouvoir dire : disette complète; et non plus, il n'y a pas eu de pluie assez abondante pour donner une luxuriante verdure.

Par cette forme de réponse, Amr sauva sa pauvre chère personne; sinon, il était mis en morceaux.

Al-Djâhhizh rapporte qu'Amir, fils de Zharib l'Adwanide, gouverna en chef suprême, dans le temps du paganisme. Devenu très-vieux, sa science et sa sagacité lui firent parfois défaut. Alors il recommanda à sa fille de le rappeler à lui-même, en *frappant du bâton*, toutes les fois qu'elle l'entendrait faiblir dans ses délibérations et s'éloigner du véritable but qu'il aurait à atteindre. La fille d'Amir, ou Zow-l-Hhilm (appelée Amrah), fut du nombre des quatre femmes dites les *quatre sages* arabes, mais elle leur fut supérieure en puissance d'intelligence et en réputation. Les trois autres sages furent Ssohhr, fille de Lockmân¹; Hind, fille de Khousç,

¹ Selon Fayrawzâbâdiyy, Ssohhr était sœur et non pas fille de Lockmân. Ayant été récompensée par le mal pour avoir fait le bien, elle fut le motif du proverbe : ما لي إلا ذنب محر « Je suis coupable comme Ssohhr. »

et Djoumâh, fille de Djâbis, fils de Moulayl, tous deux d'origine yâdide.

Amir fut surnommé le *Sage*, ou *Zow-l-hhilm*, et c'est à lui que Hhârithah, fils de Wâlah, fait allusion dans ce vers :

Vous prétendez que nous n'avons ni pénétration, ni expérience du monde (parce que nous nous sommes trompés); mais ne frappait-on pas le bâton pour *Zow-l-hhilm* ?

C'est encore de lui que veut parler al-Farazdack dans cet autre vers :

J'aurais attendu longtemps la réponse des Banow-Moudjâschi (ils ne savaient que me répondre; mais je les excuse), car enfin on rappelait la pensée à *Zow-l-hhilm* lui-même, en frappant du bâton.

Je vais encore citer, d'après Abow-Hhâtîm et al-Assmaïyy, quelques vers qu'al-Moutalammis, arrivé en Syrie, dirigea contre le roi Amr, fils de Hind :

Tu voulais te défaire de moi, tu avais peur des coups satiriques de mes vers; mais, par le dieu Lât et par les statues des dieux! tu n'y échapperas pas.

Tu m'as fourni, certes, de trop beaux sujets, Hind, ta mère, ton honneur de roi, en me donnant cette fameuse lettre qui, en apparence, brillait comme les mailles dorées d'un fourreau de sabre.

Va-t-en, roi le plus sale des rois, le plus vil d'origine, pour ceux qui te connaissent et même pour ceux qui ne te connaissent pas.

Tes pères restèrent aux yeux de tous ignobles et sans naissance, malgré leurs efforts dans les luttes de noblesse; et ignoble fut leur race.

Bien plus, ta ligne avunculaire paternelle et maternelle est aussi fixe que les cailloux mobiles avec lesquels les enfants jouent au *touban*, et dont la place est sans mur et sans espace déterminé ¹.

أَعْنِي الْجُؤُولَةَ وَالْعُمُومَ فَهَم
كَالطَّبْنِ لَيْسَ لِبَيْتِهِ حُرُوفٌ

Le nom du jeu du *touban* est employé par Abow-l-Nadjm dans ce vers :

Que dire des ruines et des traces de la demeure où était mon amante ? Il n'y a plus que quelques cailloux comme ceux qui servent à jouer au *touban*.

Ce mot se trouve encore dans les vers qui font partie de l'anecdote suivante.

On rapporte qu'Omar, fils d'Abd-al-Aziyz, assis au milieu de la foule, faisait inscrire les noms des

¹ Le jeu du *touban* طَبْن (voyez ce mot dans Golius), consistait, d'après ce que je vois dans une note marginale du Ckâmows appartenant à M. Fresnel, الطَبْنُ كَصُرْدٍ هُوَ خَطٌ صَغِيرٌ يَلْعَبُ بِهَا الصَّبِيَّانِ, à placer de petits cailloux sur une raie. Le dictionnaire de Méninski dit : *TOUBAN, ludus novem scrupulorum aut calculorum*; jeu de marelle. Il paraît que ce jeu est analogue au jeu qui consiste à tracer trois carrés concentriques, partagés encore par deux autres lignes qui, se croisant au centre du plus petit carré, viennent aboutir sur les flancs du carré extérieur, à distance égale des angles de ce carré. Le joueur gagne quand il peut arriver à mettre, malgré son adversaire, trois cailloux sur la même ligne.

D'après cela le poète veut dire à Amr, fils de Hind : « La noblesse de ta famille est aussi mal déterminée et aussi peu stable que la place donnée à chaque caillou dans le jeu du *touban*; cette place est une sorte de maison sans côtés et sans fondements. » Le طَبْن est le سَدْرَه persan et le طَوْقَرَن turk.

vieillards invalides. Un de ces vieillards approche et lui dit ces vers :

Si vous écrivez les vieux, moi je le suis ;
Voyez-moi, débile, épuisé au dehors, épuisé au dedans .
Toutes les nuits je tombe au milieu des lutins qui font
du vacarme autour de moi,

Djinn et Hhinn¹ qui font bruire toutes sortes de paroles
sourdes.

Toute la nuit ils sont à jouer près de moi au *touban*.

« Inscrivez ce vieillard, dit Omar. » Mais un autre
vieillard demande à ce vieux décrépît : « Quel âge
« as-tu ? »

En vérité, je n'en sais rien ; mais j'ai vu les hommes qui
vivaient du temps d'Alexandre-Zow-l-Ckarnayn ; peut-être
même suis-je encore plus vieux que cela.

Et pour preuve, ouvrez ma chemise ; vous me trouverez
les côtes sans un brin de chair, sans une goutte de sang.

« Inscrivez ce vieillard, répéta Omar ; vous voyez
« bien qu'il ne sait plus de quel temps il est. »

VERS D'AL-MOUTALAMMIS QUI SONT RESTÉS DANS LES CHANTS
PUBLICS, OU DEVENUS PROVERBES.

L'ariette qui précède cette histoire d'Al-Mouta-
lammis fait partie des vers que composa ce poète
lorsque les Banow-Yaschkour se séparèrent des Ba-
now-Dhoubayàh, et qu'il quitta ses oncles qui étaient

¹ Les *hhinn* sont des *djinn* de rang inférieur et méchants. Il y a
djinn et *hhinn*, comme il y a *nâs* et *nasnâs* ou hommes et hommes
méchants. (Aghânniyy.)

Yaschkourides. Il était né parmi eux et avait grandi dans leur tribu. Aussi le considérait-on généralement comme Yaschkouride. Le roi Amr, fils de Hind, demandait un jour à Hhârith, fils de Tawâm le Yaschkouride, et à Hhârith, fils de Hhillizah, de quelle tribu était réellement Al-Moutalammis. « On le rattache, dirent-ils, à la descendance des deux fils d'Amr, fils de Mourrah; tantôt on le met chez les Banow-Dhoubayâh, et tantôt parmi nous. Il enjamba pour ainsi dire deux tribus. »

Lors de la séparation des deux tribus dont nous avons parlé, Al-Moutalammis suivit celle des Dhoubayâh, dont il était véritablement originaire; de là ces vers :

Ma famille s'est séparée; les uns sont restés, les autres se sont en allés; mais en vérité je ne savais auxquels m'attacher.

Ceux avec lesquels je ne me souciais pas de vivre restèrent, et ceux que je redoutais de voir partir sont tous partis.

Réellement, je souffre peu volontiers les uns et les autres; toutefois j'aime à me reconnaître et m'avouer de leur sang, et je me suis dit: « Vois à ne pas t'éloigner d'eux; ce sont tes proches¹. »

Allons, conduisez-moi à la tribu des Dhoubayâh; ce sont mes vrais contribules. Après cela, qu'on me blâme ou ne me blâme pas de cette conduite, j'en prends mon parti.

Mes oncles Yaschkourides, il est vrai, m'ont toujours bien

¹ « Ne t'éloigne pas d'eux si tu ne veux pas qu'ils s'éloignent de toi et t'abandonnent; ce sont tes proches, les uns, tes oncles, sont Yaschkourides, les autres sont ta tribu, les Banow-Dhoubayâh. »
Explication de l'Aghâniyy.

traité ; mais l'origine du rameau est toujours au tronc, dont il s'éloigne en grandissant ¹.

Qu'on ne me juge pas égoïste ni misanthrope, parce que je reste à distance de mes proches ; je ne veux pas pour séjour ni Ayn-Ssayd, ni Lâlâ ².

Quand Al-Moutalammis se fut enfui et n'eut plus rien à craindre de la colère d'Amr, fils de Hind, il dit encore ces vers dans lesquels il s'adresse à ce prince :

Un jour viendra, j'espère, où tu serais bien aise de m'avoir près de toi, et cela, quand mes os seront donnés aux vers dans la tombe ;

Quand à ton tour tu te verras outragé, humilié, et qu'il te faudrait alors avoir un homme comme moi, un homme qui te prêtât le secours de sa poésie (contre tes ennemis) ;

Quand enfin ceux qui t'approchaient, comme moi, t'auront fui, quand tu seras dans les soucis et les angoisses. C'est alors que Dieu me vengera de toi, et sans que tu l'aies pu prévoir.

Si j'étais vivant et près de toi, au jour où tout cela te viendrait choir sur la tête, ton malheur serait moins amer ; car tu m'aurais pour conseil (et je t'ouvrirais une voie de salut ou de vengeance).

Nous avons vu un vers d'Al-Moutalammis où il dit à Hhârith : « Si on voulait mêler de notre sang

¹ « Je reviens à ma tribu, les Dhoubayâh ; c'est là où je suis né ; la branche ou la racine est toujours au tronc de l'arbre dont elle est née. » Aghâniyy.

² Ayn-Ssayd et Lâlâ, selon une remarque de l'Aghâniyy, sont à l'extrémité du Sawad, du côté du territoire situé entre Bassrah et Kowfah. Lâlâ fut aussi le nom d'une prison de Hhadjdjâdj, fils de Yowsif.

« au vôtre, ils se fuiraient tous deux. » Cette expression fut toujours regardée comme la plus énergique qui puisse représenter l'excès de la haine. Mais Ibn-Ckotaybah reproche au poète de vouloir dire comme fait réel et vrai, que le sang fuit le sang; il ne voit, dans cette forme de langage, qu'une figure, une hyperbole. Toutefois, ce vers d'Al-Moutalammis rappelle une croyance bien établie parmi les Arabes, et on cite à ce propos, ces paroles d'un Schaybânide : « J'étais prisonnier avec plusieurs de mes cousins; nous avons été pris par les Taghlabides avec un certain nombre de nos esclaves. On trancha la tête à mes cousins et aux esclaves. Le sang coula dans une sorte de petit fossé. Eh bien ! je le jure, je vis le sang arabe de mes cousins se séparer et se distinguer du sang des esclaves, à tel point que j'aperçus le sol entre le sang des uns et celui des autres. Si tous eussent été des *hadjiyn* (ou esclaves nés de père arabe et de mère esclave), tout ce sang serait resté confondu en une seule masse, sans se séparer.

Selon Ibn Ckotaybah on a souvent répété, comme maxime pratique, les trois vers suivants d'Al-Moutalammis :

Je sais d'expérience positive, non de supposition imaginaire, et puis, avant tout, la crainte de Dieu est le premier guide dans la vie ;

Je sais, dis-je, que conserver ses biens est mieux que les jeter follement, et s'exposer à être forcé de voyager sans un bon viatique.

L'emploi bien entendu du peu que tu possèdes, le fait fructifier et accroître ; l'usage mal calculé même d'une grande fortune, la détruit rapidement.

(Nous avons déjà cité les vers où Al-Moutalammis exprime combien il chérit sa mère, combien il s'estime heureux d'être rattaché à son seul nom : « Des gens, dit-il, prétendent que ma mère est sans naissance ;..... Mais serait-elle moins ma mère, « quand même je la renierais cent fois..... ? » On donne encore comme souvenirs restés dans la mémoire des Arabes, les quelques vers dans lesquels Al-Moutalammis dit à ses oncles Yaschkourides, qu'il ne veut pas répondre à leurs prétentions, en quelque sorte injurieuses, de le relier à leur tribu ; il préfère garder leur bienveillance, et ne renoncer entièrement ni à l'une ni à l'autre tribu ; il ne veut pas être l'emblème de celui qui se couperait une main, puis qui penserait peut-être ensuite à se couper l'autre, bien qu'il ne le pût pas, pour la punir d'avoir coupé la première).

Dans le vers qui commence par : « Il baisse la tête, comme le serpent affamé qui reste coi, » Abow-Aliyy reconnaît l'image de l'homme qui sait s'abstenir de se venger jusqu'à ce qu'il en trouve le moment favorable.

Abow-Obayd déclare qu'il ne connaît pas de vers plus pleins de vérité et d'application pratique plus générale comme maxime, pour ce qui concerne la justice parfois oublieuse même des hommes les plus éclairés, que ce vers d'Al-Moutalammis :

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on frappe le bâton pour le sage; eh ! pour bien savoir, il faut sans cesse apprendre.

On vante aussi comme sentence aphoristique cet autre vers :

Si la corde qui tient liés deux chameaux voyageant ensemble est sans cesse tordue, retordue et tirillée, il faut bien qu'à un moment elle se rompe.

Agréez, Monsieur, l'assurance de tout mon attachement et de toute ma reconnaissance.

PERRON,

Directeur de l'École de médecine du Kaire, médecin
à l'hôpital de Ckassr el-Ayniyy, etc.



EXTRAITS

DU MODJMEI AL-TEWARIKH

Relatifs à l'histoire de la Perse, traduits par M. Jules MOHL.

(Suite.)

CHAPITRE IX.

SUITE DE LA SECTION I.

DYNASTIE DES SASANIDES ET DESCRIPTION DE LEURS COSTUMES.

Ardeschir, fils de *Babek*. — La tradition dit que Bahman avait un fils nommé Sasan, qui, dans son dépit de ce que Bahman donnait le trône à sa fille, partit pour un pays lointain, cacha sa naissance, se procura un troupeau de brebis et en eut soin jusqu'à ce qu'il mourût dans l'Inde. Il laissa un fils appelé Sasan comme lui, et tous ses descendants, jusqu'à la cinquième génération, continuèrent à porter le même nom et à rester de pauvres pâtres, jusqu'à ce que Babek, roi d'Istakher, eut des songes dont je parlerai plus tard ¹, et en conséquence des-

¹ L'auteur ne revient plus là-dessus, mais on peut voir les deux songes de Babek chez Firdousi, éd. de Calcutta, p. 1365.

quels il amena Sasan des montagnes et lui donna en mariage une de ses filles. Sasan eut un fils nommé Ardeschir, que Babek fit passer pour son propre enfant, et (Ardeschir lui-même) n'osa rendre publique sa véritable origine, de peur des Aschkanides, que lorsqu'il fut devenu roi. Selon quelques chroniques, Babek lui-même était fils de Sasan, et Ardeschir fils de Babek. Voici sa généalogie selon le *Siar al-Molouk* : Ardeschir, fils de Babek, fils de Sasan, fils de Fârek, fils de Mahounes, fils de Sasan, fils de Bahman, fils d'Isfendiâr. Dieu seul connaît la vérité là-dessus. On lit, dans le Livre des Portraits des rois Sasanides, que sa tunique était brodée de dinârs¹, que ses pantalons étaient bleu de ciel, sa couronne verte sur or, et qu'il tenait droite dans la main une lance.

Schapour, fils d'Ardeschir. — On dit que sa mère était fille d'Ardewan, dernier des Molouki Thewaïf. Ardeschir, après avoir vécu avec elle, la livra à son vizir pour qu'il la fît mourir, parce qu'elle avait essayé de l'empoisonner de connivence avec son frère. Elle était alors enceinte, et l'on donne là-dessus quelques détails. Lorsqu'elle fut arrivée à la maison du vizir, elle accoucha d'un fils à qui le vizir donna le nom de Schapour, c'est-à-dire Fils du roi.

¹ Ces pièces d'or paraissent avoir formé le col de la tunique. On voit sur les médailles des Sasanides souvent des portraits de rois avec des cols qui ont l'air d'être brodés de cette façon ; les femmes, en Mésopotamie, portent des enfilades de monnaies sur le front et sur la tête. Firdousi (*Livre des Rois*, t. I, p. 266) cite aussi des dinârs comme faisant partie de la toilette de Roudabeh.

Lorsque l'enfant fut devenu grand, le vizir le présenta à son père qui, sans savoir que c'était son fils, le prit en tendresse et l'adopta. Je reviendrai sur cette histoire en son lieu ¹. On dit, dans le Livre des Portraits, qu'il portait une tunique bleu de ciel, des pantalons en *weschi* ² rouge, une couronne rouge sur la tête, et une lance dans la main.

Hormuzd, fils de *Schapour*, fils d'*Ardeschir*. — Sa mère était *Nouschzad*, fille de *Mahrek* ³. Il ressemblait extrêmement à son grand-père *Ardeschir*. On dit, dans le Livre des Portraits, qu'il portait une tunique en *weschi* rouge, des pantalons verts, et une couronne verte sur or ⁴, (dans la main) droite une lance, et dans la main gauche un bouclier. Il est représenté assis sur un dromadaire.

Bahram, fils d'*Hormuzd*, fils de *Schapour*. — On le peint en tunique rouge et en pantalons rouges, avec une couronne bleu de ciel et brodée, et tenant dans la main droite une lance, dans la main gauche une épée sur laquelle il s'appuie.

¹ On trouve le détail de cette histoire dans *Mirkhond*; voyez *Antiquités de la Perse*, par M. de Sacy, p. 283 et suiv.

² *Weschi* est une étoffe de soie fabriquée à *Wesch*, dans le *Turkestan*.

³ Voyez *Antiquités de la Perse*, p. 291 et suiv.

⁴ Ce que l'auteur dit de la couleur des couronnes s'applique à cette espèce de ballon en étoffe qui donne aux couronnes des rois *Sasanides* un aspect particulier, comme on peut le voir dans toutes les sculptures qui nous en restent et sur leurs médailles. Voyez, pour les sculptures, *Ker Porter*, et, pour les médailles, les *Médailles des Sassanides*, par M. Longperrier, qui donne d'excellentes représentations de toute la série.

Bahram II, fils de *Bahram*, fils d'*Hormuzd*. — Il est représenté dans une tunique de weschi rouge, des pantalons rouges, et avec une couronne bleu de ciel, entourée de deux cercles d'or. Il est assis sur un lit de repos, et tient dans la main droite un arc bandé, dans la gauche une flèche forte ¹.

Bahram III. — Il était fils de *Bahram*, fils de *Bahram*, fils d'*Hormuzd*, et portait le surnom de *Seganschah*. *Segan* est un autre nom pour la province de *Seistan*. Dans ce temps-là chaque roi, quand il voulait désigner un de ses fils pour son successeur, lui donnait le titre de roi d'une province, titre qu'il échangeait, quand il arrivait au gouvernement, contre celui de *Schahinschah* (Roi des rois). La tunique de *Bahram*, fils et petit-fils de *Bahram*, est bleu de ciel, et ses pantalons sont rouges. Il est assis sur un lit de repos et s'appuie sur son épée; sa couronne est verte et contenue par deux cercles d'or.

Nouseh, fils de *Bahram*. — D'autres l'appellent *Nousi*; il était frère de *Bahram III*. *Nousi*, fils de *Bahram*, fils d'*Hormuzd*, est représenté en tunique de weschi rouge, en pantalons de weschi bleu de ciel, se tenant debout, une couronne rouge sur la tête, et les deux mains appuyées sur son épée.

¹ L'expression propre est *une flèche à triple bois*, c'est-à-dire une flèche dont le bois est trois fois plus gros que celui d'une flèche ordinaire. On trouve dans *Firdousi* (voy. le *Livre des Rois*, t. I, p. 418) que *Zal*, voulant faire connaître aux *Touraniens* son arrivée dans le camp des *Iraniens*, lança des flèches de cette espèce سه چوبه تير dans leur camp, et ils les reconnurent sur-le-champ parce que personne que *Zal* n'en lançait d'aussi grosses.

Hormuzd, fils de *Nouseh*. — Il est peint, dans le Livre des Portraits des Sasanides, dans une tunique de weschi rouge, en pantalons bleu de ciel, une couronne verte sur la tête, et les deux mains appuyées sur une épée.

Schapour, fils du même *Hormuzd*, dont je viens de parler. — Les Arabes l'appellent Dsoul Aktaf (le Maître des Épaules), parce qu'après un grand carnage qu'il avait fait des Arabes il fit percer les épaules de ceux qui survivaient et y fit passer des anneaux de fer. Les Persans l'appellent Schapour Houïeh Senba. Il n'était pas encore né lorsque son père fit placer la couronne sur le ventre de sa mère et mourut. On représente Schapour en tunique de weschi couleur de rose, en pantalons rouges de weschi, une hache d'armes dans la main, avec une couronne bleu et or, brodée en différentes couleurs, entourée de deux cercles d'or, et ornée d'une figure de lune en broderie.

Ardeschir, fils d'*Hormuzd*, fils de *Nersi*, et frère de *Schapour*. — Il portait, chez les Persans, le nom de Nikoukar (le bienfaisant) et de Nerm (le doux). Sa tunique est en weschi bleu de ciel et ornée de dinârs, ses pantalons sont rouges. Il porte dans la main droite une lance, et dans la gauche une épée sur laquelle il s'appuie. Sur sa tête est placée une couronne rouge.

Schapour, fils de *Schapour*. — Il était fils de Schapour Dsoul Aktaf. On le voit représenté, dans le Livre des Portraits, dans une tunique de weschi rouge

qui en recouvre une autre, laquelle est jaune. Ses pantalons sont bleu de ciel, sa couronne est verte et entourée de deux cercles d'or. Il porte dans sa main droite une verge de fer surmontée d'une figure d'oiseau, et appuie sa main gauche sur la poignée de son épée.

Bahram IV, fils de *Schapour*. — On l'appelle *Kirmanschah*. On lui donne une couronne verte entourée de trois cercles d'or, une tunique bleu de ciel, des pantalons de *weschi*. Il tient dans sa main droite une lance, et appuie la gauche sur son épée.

Yezdejird I était fils de *Bahram (IV)*. — Les Persans lui ont donné le surnom de *Bezehgar* (le pécheur) et de *Zefr*. Les Arabes l'appellent *Yezdejird al-Atsim* (le méchant), à cause des injustices qu'il commettait. Il avait une tunique rouge, des pantalons bleu de ciel, et une couronne de la même couleur. Il est représenté debout et tenant une lance dans la main.

Bahram Gour. — Il était fils de *Yezdejird* et un prince puissant, joyeux et humain. Il est peint, dans le Livre des Portraits des Sasanides, en tunique bleu de ciel, en pantalons de *weschi* vert, et tenant une massue dans la main.

Yezdejird II, fils de *Bahram Gour*. — Il porte le surnom de *Nerm* (le doux)¹, et est représenté en tunique verte, en pantalons de *weschi* noir et or,

¹ Selon *Mirkhond*, il portait aussi le nom de *سیاه دوست*, l'amî de l'armée.

et avec une couronne bleu de ciel. Il est assis sur un trône et s'appuie sur une épée.

Firouz était fils de *Yezdejird*, fils de *Bahram Gour*. — Il est peint en tunique rouge, en pantalons de weschi bleu de ciel et or, avec une couronne des mêmes couleurs, assis sur un trône et tenant une lance dans la main.

Balasch était fils de *Firouz*. — Il est représenté en tunique rouge, en pantalons blancs et noirs sur un fond rouge, avec une couronne bleu de ciel, se tenant debout et ayant une lance dans la main.

Kobad, fils de *Firouz*. — Les Persans lui ont donné le nom de Kewad, à cause de sa barbe. Son frère *Djamasp* s'empara pendant quelque temps du gouvernement, mais il le reprit après. Il eut, outre *Nouschirwan*, un fils nommé *Karen*, qui eut le gouvernement du Thaberistan et de toute cette frontière. On le représente en tunique blanche et noire sur un fond bleu de ciel, en pantalons rouges, une couronne verte sur la tête, et appuyé sur une épée.

Kesra Nouschirwan. — Il était fils de *Kobad* et un roi plein de justice. Les Persans l'appellent *Nouschin Rewan* (l'âme douce); sa mère était fille d'un *Dihkan* du district d'Isfahan, ou, selon d'autres, de celui d'Ahwaz. Son surnom, pendant la vie de son père, était *Fedeschkarker Schah*, parce qu'il était gouverneur du Thaberistan. *Fedeschkhar* est le nom d'une montagne et d'une plaine Il est représenté en tunique de weschi blanc et rayé d'au-

tres couleurs, en pantalons bleu de ciel, assis sur le trône et appuyé sur une épée.

Hormuzd, fils de *Nouschirwan* et d'une femme de race turque, fille du Khakan. — On le représente en tunique de weschi rouge, en pantalons bleu de ciel, avec une couronne verte, assis sur le trône, tenant dans la main droite une massue, et appuyant la gauche sur la garde de son épée.

Kesra Parwiz, fils d'*Hormuzd*, fils de *Nouschirwan*. — Les Persans lui ont donné le nom de Khosrou Parwiz, c'est-à-dire généreux comme un nuage. Il a une tunique en weschi couleur de rose, des pantalons bleu de ciel, une couronne rouge, et tient une lance dans la main.

Schirouïeh, fils de *Kesra Parwiz* et de *Mariam*, fille de *Maurikes*, empereur grec. — D'autres lui donnent le nom de Schirouï. Son premier nom avait été Kobad. Il fit tuer, aussitôt qu'il fut monté sur le trône, son père et ses dix-sept frères, que leur pouvoir et leur intelligence rendaient dignes du trône. Voici les noms de ses frères : Schehriar, Mardanschah, Kouranschah, Firouzanschah, Abroud-schah, Zerrabroud, Schadman, Schadgiz, Arwendzil, Arwenddest, Kes Beh, Kes Dil, Kherreh Mard, Zadbereh Djouanschir, Schirzad, Djihanbakht. On dit, dans le Livre des Portraits des rois Sasanides, qu'on le représentait en tunique de weschi rouge, pantalons bleu de ciel, avec une couronne verte, placé debout et tenant dans la main droite une épée nue.

Ardeschir. — Il était fils de Schirouïeh et encore enfant. Sa tunique est bleu de ciel, sa couronne rouge. Il est debout, tient une lance dans la main droite et s'appuie avec la gauche sur une épée.

Pourandokht. — Elle était fille de Parwiz et d'une fille de l'empereur grec, laquelle était aussi la mère de Schirouïeh. Elle renvoya aux catholiques et à sa famille, à Roum (Constantinople), le bois de la croix que les chrétiens appellent *Dari Mesihah* (la croix du messie). L'auteur du *Firouz-nameh* dit qu'elle était fille de Nouschirwan et que son nom propre était Hedjir, mais la première tradition est la vraie. Elle a une tunique de weschi vert, des pantalons bleu de ciel, une couronne de la même couleur, est assise sur un trône et tient une hache d'armes dans la main.

Azermidokht. — Elle était sœur de Pourandokht et fille de Kesra Parwiz, mais d'une autre mère. Le *Firouz-nameh* en fait encore une fille de Nouschirwan. Son nom propre était Khourschid, et son père lui donna le surnom d'Azermidokht (la fille tendre), à cause de sa tendresse pour lui. Elle est peinte en tunique rouge et brodée de différentes couleurs, en pantalons bleu de ciel, une couronne sur la tête, assise sur un lit de repos, tenant dans la main droite une hache d'armes et appuyant la main gauche sur une épée.

Yezdejird III, le dernier des rois de Perse, était fils de Sohehriar, fils de Kesra Parwiz, et l'empire persan périt entre ses mains. Il a une tunique de

weschi rouge, des pantalons bleu de ciel, une couronne rouge, une lance dans la main, et s'appuie sur une épée. Tous les rois de la dynastie des Sasanides ont porté des bottes rouges ¹.

Il y a sur toutes ces généalogies encore d'autres traditions, que je ne mentionne pas parce qu'elles s'éloignent de la vérité et sont des fables comme les mages les inventent, ou des erreurs qui proviennent des traductions, et qui, dans le cours des temps, sont devenues de plus en plus confuses. En voici quelques-unes. Les uns disent que Feridoun est le même que Nimrod, d'autres que Keï Kaous est le même que Nimrod, parcequ'ils sont montés tous les deux dans le ciel. On identifie Abraham avec Siawusch parce qu'il traversa le feu, Salomon avec Djemschid, Noé avec Neriman, Lohrasp avec Nabuchodonosor; on donne à Rustem une origine arabe; on fait venir Afrasiab et Zohak

¹ L'auteur remarque cette circonstance probablement en opposition aux bottines d'or (de brocart d'or) زرینه کفش que les princes de la dynastie des Keïanides et les grands seigneurs de ce temps portaient, au moins selon les poètes épiques. On voit, par un passage de Firdousi, que la permission de les porter était considérée comme une des plus grandes distinctions. Il raconte (édition de Calcutta, p. 545) que Thous, qui était de la famille des Keïanides, paraît devant Keï Kaous: «Thous arriva avec le Kawejani «direfsch (l'étendard de l'empire), avec les timbales et les bottines «d'or; il les fit porter devant le trône d'or du roi, et les lui remit «en baisant la terre et disant: Voici les timbales, les bottines d'or «et le Kawejani direfsch qui porte bonheur; regarde qui, dans «l'armée, en est digne; quel est le Pehlewan qui y a droit, et donne-les lui; etc.» On porte encore aujourd'hui, dans les jours de cérémonie, à la cour de Perse, une espèce de bottes rouges.

de race étrangère. Quant à Isfendiar, on raconte que Salomon avait une fontaine d'où coulait de l'airain liquide dont on faisait des images et des figures sur lesquelles Salomon priait et auxquelles Dieu donnait une âme ; qu'Isfendiar avait été formé de cette manière, qu'il fut adopté par Gustasp qui n'avait pas d'enfant, qu'il s'enfuit devant Rustem dans le Turkistan, que Rustem l'y suivit et le tua, et que c'est à cause de cela qu'on donna à Isfendiar le surnom de *Rouin-ten* (au corps d'airain). Ce sont là d'insignes mensonges ; j'en fais mention parce que je les ai trouvés dans les fables et dans les livres persans ; mais, selon moi, ces assertions des mages ne méritent pas croyance, et, au contraire, ce que j'ai rapporté plus haut est la tradition originale et sur laquelle ceux qui ont recueilli les traditions dans leurs histoires et leurs chroniques sont unanimes. Dieu seul connaît les secrets (du passé).

باب التاسع

فصل اول

طبقه ساسانیان و ذکر ایشان در صفت پوشش

اردشیر بابکان چنین روایتست که بهمن را پسری

بود نام وی ساسان چون بهمن پادشاه دختر را داد

فنگ آمدش ازین کار و به دور جائی برفت و نسب خویش پوشیده کرد. و گوسفند چند بدست آورد و همی داشتی تا به هندوستان اندر بمرد و ازوی پسری ماند هم ساسان نام بود و تا پنجمین پسر همچنین نام می نهادند و روزگار اندر محنت و شبانی کردن همی گذاشتند تا بابك پادشاه اصطرخوابها دید که بجایگاه گفته شود و ساسانرا از کوه بیاورد و دختری بوی داد و ازوی اردشیر بزراد گفت پسر منست نیارست از بیم اشکانیان نسب او پیدا کردن تا بیادشاهی رسید و از اند تاریخ چنانست که بابك پسر خود ساسان بود و اردشیر ازوی بزراد و نسب او در سیر الملوك چنینست اردشیر بن بابك بن ساسان بن فنگ بن مهنوس بن ساسان بن بهمن بن اسفندیار و خدای تعالی علیهترست بر آن و اندر کتاب صورت پادشاهان بنی ساسان گفته است که پیراهن او بدینارها بود و شلوار آسمان گون و تاج سبز در زر و نیره قائم در دست

شاپور پسر اردشیر بود و گویند مادرش دختر اردوان بود آخر ملوك طوایف و اردشیر چون بدانست اورا به وزیر داد تا هلاك کند که قصد کرده بود که اردشیر را زهر دهد باستصواب برادر خود این دختر آبستن بود

و آنرا شرحست چون بخانه وزیر آمد براد و وزیر او را شاپور نام کرد یعنی پسر شاه و چون بزرگ شد بر پدرش عرضه کرد تا دانسته مهرش بجنبید و بپذیرفتش و این قصه بجایگاهش گفته شود در کتاب الصور او را پیراهن آسمان گون گوید و شلوار وشی سرخ و تاج سرخ در سر ایستاده نیزه در دست گرفته

هرمزد پسر شاپور بن اردشیر بود از دختر مهرک نوشزاد و سخت مانده بجد خویش اردشیر و اندر کتاب صورت گفتیست پیراهن وشی سرخ داشت و شلوار سبز و تاج سبز در زر داشت راست^۱ نیزه و اندر چپ سپر داشت بر شتری نشسته

بهرام پسر هرمزد شاپور بنود صورت او با پیراهن سرخ و شلوار سرخ و تاج آسمان گون نگاشته اندر دست راست نیزه و اندر چپ^۲ شمشیر بد آن فرو
جاییده

بهرام الثاني پسر بهرام بن هرمزد بنود بصورت او نگاشته با پیراهنی وشی سرخ و شلوار سبز و تاج آسمان گون^۳ دو شرفه زرین بر سر بر نشسته و گاهی بر زه کزده

^۱ Il y a certainement quelques mots omis ici; il faut lire, je pense, در دست راست.

^۲ Il manque probablement ici les mots آندرمیمنان;

اندر دست راست گرفته و سه چوبه تیر اندر چپ
گرفته

بهرام الثالث پسر بهرام بن بهرام هرمزد بودست
ولقبش سگان شاه و سگيان نام سيستان است و در آن
تاریخ هر پادشاه آن کسرا که ولی عهد خواستی کرده
از پسران بشاه شهری لقب داده اندی چون بیادشاه
رسیدی شاهنشاه گفتندی پیراهن بهرام بهرامیان
آسمان گون بودست با شلوار سرخ بر سر بر نهشته و بر
شمشیر تکیه زده و تاج او سبز میان دو شرفه زر اندر
ساخته

نوسه بن بهرام نویی نیز گویند برادر این بهرام
بود نوی بن بهرام بن هرمزد پیراهنش وشی سرخ بود
و شلوار وشی بر گون آسمان بر پای ایستاده نگاشته است
با تاج سرخ و بهر دو دست بشمشیر فرو جفیسیده
هرمزد پسر نوسه بود در صورت سلمان پیراهن
سرخ وشی صورت کرده است با شلوار آسمان گون و تاج
سبز بر سر نهاده و بهر دو دست تکیه بر شمشیر زده
شاپور پسر این هرمزد بود و او را عرب ذو الاکتاف

voyez plus bas la description des couronnes de Bahram III et de
Schapur.

لقب کردند زیرا که کتفها عرب سوراخ کرد و خلقه آهنین در آن کشید بعد از آن که بی اندازه قتل کرد و پارسیان او را شاپور هوپه سنا خوانندی و هنوز در شکم مادر بود که پدرش فرمود تا تاج بشکم مادرش نهادند و او بمرد پیراهن او مورّی بود وشی شلوار سرخ وشی بر تخت نشسته تبرزینی اندر دست و تاج بگون آسمان بنر منقش برنگها اندر میان دو شرفه زر و صورت ماه بر سر نگاشته

اردشیر پسر هرمزد بن نرسی بود برادر شاپور پارسیان او را نکوکار خواندند و نرم نیز خواندند پیراهن او آسمان گون بود وشی بدینارها و شلوار سرخ بدست راست نیزه و چپ اندر شمشیر بود بدآن جفسیده و تاج سرخ بر سر نهاده

شاپور بن شاپور پسر شاپور ذو الاکتان بود در کتاب صور پیراهن او وشی سرخ و اندر زیرش دیگری زرد و شلوار آسمان رنگ تاج میان دو شرفه زر اندر برنگ سبز ایستاده نگاشتست قصیبی آهن صورت مرغی بر سرش بدست راست و بدست چپ بر قبضه شمشیر فرا جفسیده

بهرام بن شاپور و او را کرمان شاه خوانندی تاج

او سبز گوید در میان سه شرفه زر و پیراهن آسمان گون
و شلوار وشی کرده بدست راست اندر نیزه و بدست
چپ بشمشیر فرا جلسیده

یزدجرد پسر بهرام بود پارسیان اورا بزه گر
خوانند و زفر نیز گویند و عرب یزدجرد الاثیم گویند
از بیدادگری که بود پیراهن او سرخ بود و شلوار بگون
آسمان و تاج همچنان ایستاده نیزه اندر دست

بهرام گور پسر یزدگرد بود پادشاهی بزرگ و شادخوار
و مردانه و بهرام گور را پیراهن در کتاب صورت آسمان
گون نگاشتست و شلوار سبز و ش و گرز اندر دست

یزدجرد پسر بهرام گور بودست و اینرا یزدگرد نمر
خوانند و پیراهن سبز داشت و شلوار وشی سیاه رنگها
با زر و تاج آسمان رنگ بر تخت نشسته و تکیه زده بر

تـیـغ

فیروز پسر یزدگرد بن بهرام گور بود پیراهن سرخ
نگاشتست و شلوار آسمان گون بزر وشی کرده و تاج هم
بدین رنگ بر تخت نشسته نیزه اندر دست گرفته

بلاش پسر فیروز بود پیراهن سرخ داشت و شلوار
سرخ با سیاهی و سفیدی بهم آمیخته تاج آسمان گون
ایستاده نیزه بر دست گـرـفـتـه

قباد پسر فیروز بودست و پارسیان اورا کواد بزیرا
 این ریش گفتندی و اندر روزگار او برادرش جاماسپ
 بنشانده اندکی و باز پادشاهی بوی باز رسید بیرون از
 انوشروان اورا پسری بود قرن نام که پادشاهی طبرستان
 و آن حدود اورا بود و پیراهن قباد آسمان گون بود
 بسیاهی و سفیدی آمیخته و شلوار سرخ و تاج سبز بر
 تخت نشسته و بتیغ فرا خیده

کسری نوشروان پسر قباد بود پادشاه با عدل
 و پارسیان اورا نوشین روان خوانند و مادرش دختر
 دهقانی بود از حد اصفهان و اهواز نیز گویند و اورا
 بلقب فدشخوارکرشاه گفتندی بروزگار پدرش زیرا که
 او پادشاه طبرستان بود و فدشخوار نام کوه و دشت باشد
 دکر نام بشتهای پیراهن او سفید بود برنگها آمیخته
 ووشی کرده و شلوار آسمان رنگ بر تخت نشسته و بر
 شمشیر فرا جفسیده

هرمزد پسر نوشروان بود و مادرش ترك^۱ بود دختر
 خاقان پیراهن وشی سرخ داشت و شلوار آسمان گون بود

^۱ Je suppose qu'il faut lire وکر et Ker est le nom de.... Je ne sais comment expliquer بشتهای.

^۲ Voyez Mirkhond, *Antiquités de la Perse*, p. 337.

با تاج سبز بر تخت نشسته بدست راست اندر گری
داشت و چپ در قبضه تیغ نهاده

کسری پرویز پسر هرمزد نوشیروان بود پارسیان
اورا خسرو پرویز خواندندی یعنی بخشنده چون ایر
پیراهن موزد وشی داشت و شلوار آسمان کون و تلج سرخ
نیزه در دست

شیریویه پسر کسری پرویز بود از سریر دختر
موریقس ملك روم و شیروی هم گویند و اصل نام
قباد بود و چون پادشاه گشت پدر را بکشت و هجده
برادر را بفرمود کشتن از بزرگان و عاقلان شایسته پادشاه
و نام ایشان شهریار ، مردانشاه ، کوران شاه ،
فیروزانشاه ، ابرودشاه ، زرابرود ، شادمان ، شاذریک^۱ ،
اروندزیل ، ارونک دست ، قس به ، قس دل ، خیره
مرد ، زاد بحره ، جوانشیر ، شیرزاد ، چهار بخت^۲ ،
و اندر کتاب صورت آل ساسانیان گوید پیراهن وشی
سرخ داشت و شلوار آسمان رنگ و تاج سبز بر پای ایستاده
بدست راست شمشیری کشیده

ارخشیر پسر شیروی بود و کودک پیراهن آسمان

^۱ شاذریک Ou.

^۲ جهان بخت Probablement.

گون داشت و تاج سرخ بر پای ایستاده نیزه بدست
راست و بدیگر بر شمشیر جفسیده

پوران دخت دختر پرویز بود از دختر قیصر مادر
شیرویه و خشب الصلیب که ترسایان دار مسیحا خوانند
بروهر باز فرستاد بجاثلیقان و خویشان و اندر پیروز نامه
گوید دختر نوشروان بود نام او هجیر و روایت پیشین
حقیقتترست پیراهنی وشی سبز داشت و شلوار آسمان
گون و تاج همچنان بر تخت نشسته تبرزینی در دست
آزمید دخت خواهر پوران بود دختر کسری پرویز
نه از این مادر و در فیروز نامه هم دختر نوشروان گوید
نام او خورشید و پدرش بلقب آزرم خواندی از دوستی
که ویرا داشت پیراهن او سرخ نگاشتست ملوّن
و شلوار آسمان گون و تاج بر سر بر سریر نشسته بدست
راست تبرزینی و چپ بر تیغ تکیه زده

یزدجرد آخر ملوک عجم پسر شهریار بن کسری
پرویز بود و زوال ملوک عجم بر دست او بود پیراهن وشی
داشت سرخ و شلوار آسمان گون و تاج سرخ نیزه اندر
دست و بر شمشیر فرو خجیده و هم ملوک بنی ساسان را
موزه سرخ بودست و السلام

و اندر نسب این جماعت بعضی روایت دیگر هست

که آنرا ننوشتیم که از حقیقت دور است و محال چنانکه عادت مغان است و یا از نقل سهوها بودست و گردش روزگار دراز درش کرده و خلل پذیرفته و بعضی آنست که گویند فریدون نمرود بود و باز کیکاوس را هم نمرود گویند یعنی که هم با آسمان رفت و ابراهیم را سیاوش گویند سبب آن که وی در آتش رفت و سلیمان را جم و نوح را نریمان و لهراسف را بختنصر و رستم را نسبت بعرب کنند و افراسیاب را و ضاکرا نیز از جنس طرفه و اسفندیار را گویند که چشمه روی روان گشت سلیمان را یعنی عین القطر از آن تمائیلها و صورتها کردند پس سلیمان دعا کرد و خدای تعالی جان بتن ایشان اندر کرد و اسفندیار از ایشان بود که چون گشتاسف را فرزند نبود اسفندیار را بیسری بداشت و از رستم بترکستان گریخت تا رستم از پس وی برفت بکشتنش و اسفندیار از بهر آن روئین تن خواندندی و این همه محالات عظیم است و لیکن بحکم آنک در خرافات و کتابها دارس دیده بودیم یاد کردیم بعد ما که مغان چنین گویند و آنرا حقیقتی نیست و از آنچه در اصل است و راویان بر آن متفق اند در سیرها و تواریخ

جمله آنست که شرح دادم و الله اعلم باسرار و هو عليه
شهید تعالی ذکره

SECTION II.

SUR LA LONGUEUR DU RÈGNE DES ROIS DE CES DYNASTIES, ET SUR
LES ÉDIFICES ET LES TRAVAUX PUBLICS QUE CHACUN D'EUX A
ENTREPRIS PENDANT SA VIE.

1. Dynastie des Pischdadiens, d'après les traditions recueillies par Bahram, mobed de Schapour, et en faisant abstraction des trente ans de règne de Kaïoumors.

Houscheng. — Il régna pendant quarante ans, et toutes les traditions donnent le même chiffre. Il inventa beaucoup de choses, comme je le dirai plus tard en détail; c'est lui qui introduisit l'art de bâtir dans le monde, et qui le premier fit creuser des canaux ¹, et la science de l'astronomie fit des progrès sous lui après que le prophète Idris l'eut inventée. C'est lui qui bâtit Istakher. Les Persans lui donnent le nom de Kedaboum Schah ². Il a fondé le Scharestan de Reï, qui est aujourd'hui en ruines, et Damghan, et une ville dans la province de Koufah, qui selon quelques-uns est Koufah même; il mourut de mort naturelle. Dieu connaît la vérité.

¹ Voyez le Livre des Rois de Firdousi, t. I, p. 34.

² Ou plutôt *Khodai-boum*, le maître de la terre خداي بوم en pehlewî.

Thahmouras. — Son règne dura trente ans. Il vainquit les Divs et les employa aux bâtisses. On commença de son temps à écrire et à lire d'après les enseignements des Divs. Il apprivoisa beaucoup d'animaux sauvages et apprit aux hommes l'art de la chasse. Le Kohendiz (le château) de Merv, la citadelle de Babel, le grand Guirdabad ¹, les sept villes de Madain qui sont aujourd'hui en ruines, Mahrin et Sarouieh, deux villes situées devant les portes d'Isfahan et dont on voit encore les traces dans le Scharistan, enfin la ville de Balkh, sont toutes fondées par Thahmouras. Mille ans plus tard fut construit, tel qu'on le voit encore, le mur qui entoure Mahrin et Sarouieh. Ensuite Thahmouras mourut de mort naturelle.

Djemshid. — Son règne dura sept cent seize ans. Il reste dans le monde beaucoup de traces des entreprises et des découvertes qu'il fit pendant sa longue vie et de ses essais d'introduire dans le monde des mœurs et des arts, comme je le dirai en son lieu. Il devint impie vers la fin de sa vie ² et se révolta contre Dieu; mais quand le sort tourna contre lui, il se repentit et rentra en lui-même. Lorsque Zohak l'Arabe parut, Djemshid s'enfuit et

¹ Ghirdabad passe communément pour être la même ville que Madain; je ne sais comment l'auteur les distingue. Je renvoie pour tout ce qui regarde la topographie fort compliquée de Madain à la traduction de la Géographie d'Aboulféda, que M. Reinaud est occupé à publier, et où il éclaircira cette partie importante de la géographie persane.

² Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 52.

erra dans le monde pendant dix ans sans être reconnu, ensuite¹ il resta dans le Zaboulistan pendant vingt ans, pendant lesquels il eut un fils de la fille du roi de Zaboul. Son secret allait être découvert, lorsqu'il s'enfuit et s'établit dans l'Inde, du côté de Laheth, où il resta cent ans en exerçant la souveraineté sur ce pays. Il y eut de nouveau des enfants, et le Maharadja des Indiens lui livra un grand nombre de batailles par ordre de Zohak, jusqu'à ce que Djemschid fut à la fin fait prisonnier, amené devant Zohak et scié en deux avec une arête de poisson, qui ressemble à une scie. Ensuite on le brûla².

Ses constructions sont sans nombre, car il passa son long règne à en faire élever. La ville de Ktesiphon, qui fait partie de Madaïn, en est une. Il bâtit sur le Tigre un pont qu'Alexandre le Grand fit détruire. On en voit encore des traces sur le côté occidental du gué. Plus tard on bâtit un (nouveau) pont. Thabari dit, dans sa Chronique, que l'on avait fait un pont d'une côte d'Aoudsch, fils d'Onk; mais que, quelques années après, on le détruisit, parce que tous les rois du monde s'en plaignaient et en faisaient des reproches aux Persans, et qu'on construisit alors un pont (régulier)³.

¹ Ce qui suit est tiré du *Gustasp-nameh*, et se trouve dans l'extrait de cet ouvrage imprimé par Macan à la suite de son texte de Firdousi, p. 2109 et suiv.

² Voyez une autre variante de la même tradition chez Mirkhond, traduction de Shea, p. 120.

³ Voyez ce conte dans la traduction de *Tabari*, par M. Dubeux, p. 49.

Peiverasp Zohak. — Son règne dura mille ans, ou, comme quelques-uns disent par pédanterie, mille ans moins un jour et demi. Lorsque Zohak expulsa Djemschid, ce dernier avait pour petit-fils le jeune Guerschasp, qui était gouverneur du Zaboulistan. Zohak l'envoya tuer un dragon¹, dans l'espoir que le jeune homme lui-même succomberait; mais il en revint, et Zohak l'envoya alors dans l'Inde pour aider le Maharadja², et il y resta quelques années jusqu'à ce qu'il se fut emparé de l'ennemi du Maharadja. Ensuite Zohak envoya son frère Kousch vers l'extrémité de l'Orient, pour y rechercher les enfants de Djemschid.

Après cela survint à Zohak sa célèbre maladie aux épaules, que l'on appelle *mar*³, les serpents, et à

¹ Voyez le *Guerschasp nameh*, man. de la Bibl. royale, p. 70.

² *Ibid.* p. 77 et suiv.

³ Ceci est un exemple frappant de la manière dont les traditions antiques perdent leur caractère. Firdonsi (*Livre des Rois*, t. I, p. 62 et suiv.) nous a conservé une rédaction plus ancienne de ce conte, d'après laquelle des serpents avaient poussé sur les épaules de Zohak, qui les nourrit de cervelle humaine. Il est difficile de fixer avec certitude le sens et l'origine de cette tradition. Zohak est le représentant d'une dynastie sémitique qui a remplacé en Perse la dynastie indienne, et renversé les institutions toutes brahminiques de Djemschid; il est possible que l'horreur que le nouveau culte aux sacrifices sanglants, ou l'habitude de manger de la chair introduite par Zohak, devait inspirer au peuple, ait fait naître le mythe des serpents. Mais les Arabes, quand ils commencèrent à s'occuper de l'histoire des Persans, s'inquiétèrent peu de la base historique du récit, et s'appliquèrent à le rendre plus probable en changeant les serpents en ulcères, et leur nourriture de cervelles en onguent de cervelles. C'est Thabari qui paraît avoir fait le premier ce changement (voyez *Tabari*, p. 109), et la plupart des historiens musulmans

l'occasion de laquelle le monde fut dépeuplé, parce que l'on prenait des cervelles d'hommes pour la guérir. Zohak envoya ensuite Guerschasp dans l'Occident, pour lui soumettre tous les rois de ces pays. Guerschasp en tua (quelques-uns) et amena Menheras prisonnier à la cour. Plus tard Zohak demanda en mariage la fille du Maharadja; on la lui envoya, mais elle disparut sur mer pendant la traversée. Il expédia alors Guerschasp¹, avec l'ordre de dévaster tout le pays de Zenguestan et d'en amener tous les rois prisonniers à sa cour. On trouva (plus tard) des traces de la fille du Maharadja dans l'île des Djinnes, et il y envoya de nouveau Guerschasp pour aller la chercher. Quelque temps plus tard, il fit partir Guerschasp pour Semendoun, dans le pays de l'Occident, pour lui amener la fille de Khengasp. Tous les rois de l'Occident y étaient rassemblés sous les ordres de Khengasp, et lorsque Guerschasp revint avec la jeune fille, ils lui coupèrent le chemin; il s'ensuivit un nombre de grandes batailles, mais Guerschasp revint vainqueur auprès

n'ont fait que le copier (voyez Mirkhond, traduction de Shea, p. 126). C'est toujours ainsi que périssent les traditions; il vient un temps de demi-savoir où l'on n'est plus assez crédule pour admettre le sens littéral des mythes, et où l'on est encore trop ignorant pour les apprécier et pour remonter à leur origine. On croit alors faire œuvre de critique en les rendant plausibles, et en les couvrissant en événements ordinaires qui ne blessent en rien la raison du lecteur, mais les traces de la vérité que contenait l'ancien récit disparaissent ordinairement sous cette opération.

¹ Je suppose que c'est la guerre qui est appelée dans le *Guerschasp nameh* (p. 351 et suiv.) la guerre contre Afriki.

de Zohak. On fit ensuite la guerre dans le pays de Roum, contre Asthames. Les Arabes demandèrent du secours à Zohak; il leur envoya une armée sous le commandement de Guerschasp, qui dévasta le pays (de Roum) et obtint ce qu'il voulut. Après ¹ que Zohak eut régné sept cents ans, Armaïl et Guirmaïl entrèrent à son service et sauvèrent chaque jour un des deux hommes qu'on avait coutume de tuer; ils les envoyèrent dans le désert et loin des hommes, et les Kurdes sont les descendants de ces fugitifs. Zohak alla seul, sur l'ordre d'Iblis et par des moyens de magie, dans l'île de Bermoumïeh ², à la recherche des filles de Raghib et de Rhalib, qui étaient des sectateurs de la religion du prophète Sahih; mais il y resta prisonnier, parce que ses enchantements ne pouvaient pas prévaloir contre les invocations et le nom de Dieu, et ne pouvaient pas le délivrer. A la fin il se procura sa liberté en ordonnant à Guerschasp d'apporter des trésors et de payer sa rançon. On possède beaucoup de détails sur toutes ces histoires, et, si Dieu le permet, je les donnerai plus tard, car mon récit actuel n'est guère qu'une table de matières. Ensuite Dieu suscita Feridoun qui combattit Zohak, le fit prisonnier, l'attacha sur le dos d'un chameau et lui fit faire, dans cet état, le tour du monde pendant quarante ans. A la fin il l'attacha à de fortes chaînes, dans une

¹ Ce qui suit est tiré de Firdousi; voyez le Livre des Rois, t. I, p. 68 et suiv.

² Je ne sais d'où l'auteur a tiré ce conte de l'île Bermoumïeh.

caverne du mont Demavend. Quelques-uns disent qu'il s'y trouve encore, et que les magiciens y vont prendre des leçons de lui, ce qui n'est pas raisonnable à croire¹.

Sa résidence était d'abord à Babel, où il avait un grand palais appelé Kelenk Diz, ou, selon d'autres, Dishet. Plus tard il établit sa capitale à Ilia, où il avait un palais appelé Dizhoukht dans lequel il résidait; Ilia est, selon Firdousi², la même ville que Beit al-Mokaddes (Jérusalem). Voici ce qu'il dit : « Sache qu'en arabe ce nom veut dire *la ville sainte*; « appelle-la le palais élevé de Zohak. » Quelques auteurs persans donnent à Zohak le nom de Schelim³, et *la ville sainte* est Jérusalem.

Feridoun. — Son règne dura cinq cents ans. Aussitôt qu'il eut vaincu Zohak, il envoya Guerschasp

¹ Voyez sur cette tradition Ouseley, *Travels*, t. III, p. 172, 178.

² Voyez le Livre des Rois, t. I, p. 96. Ce vers de Firdousi a donné lieu chez les auteurs persans à une confusion continuelle entre Babylone et Jérusalem. Quand on lit avec attention tout le passage de Firdousi, on ne peut guère douter que l'auteur pehlewî qu'il suit n'ait voulu désigner Babylone sous le nom de Gangui Dizhoukht. Firdousi, qui veut donner le sens de ce nom, le traduit par *Beit al-mokaddes*, la ville sainte, ce qui est effectivement la signification de *Dizhoukht* en pehlewî (voyez *houkht* dans le sens de *pur*, *saint*, dans le *Boundehesch*, xv, 10). Mais Firdousi aurait dû se servir d'une autre expression qu'*Al-Beit al-mokaddes*, parce que, chez les musulmans, ce terme est consacré à Jérusalem, et cette traduction devait nécessairement induire en erreur tous les lecteurs du Livre des Rois.

³ Je ne sais pas à quels auteurs l'écrivain fait allusion, car Schelim ou plutôt Schellim est dans la tradition épique un personnage différent de Zohak, et postérieur à lui. On le trouve par exemple comme antagoniste de Sam dans le *Sam nameh*, fol. 359 et suiv. de

et Neriman dans le Turkestan, et Kaweh d'Isfahan à Roum, pour qu'ils fissent reconnaître son gouvernement dans ces pays. Après cela Guerschasp alla dans les pays d'occident, à Thantcheh, et mourut à son retour. Feridoun envoya Karen, fils de Kaweh, en Chine, pour s'emparer de la personne de Kousch Pil Dendan. Lui-même alla plus tard dans le Mazenderan occidental, et fit prisonnier Kerouth roi de ce pays. Ensuite Feridoun envoya Neriman dans l'Hindoustan, pour faire prisonnier le fils du rajah indien, ce qui eut lieu, et se termina par un traité de paix. Une autre fois il envoya Neriman faire la guerre au roi de Roum, et lui ordonna de dévaster le pays et de détruire l'idolâtrie dans le pays. Quelques temps après son retour, Neriman reçut au siège de Schekawend, pendant son sommeil, une pierre sur la tête qui le tua. Feridoun partagea ensuite le monde entre ses fils, et fit accompagner Selm et Tour par Sam, fils de Neriman, qui fit reconnaître leur autorité dans le Roum et dans le Turkestan, et revint. Plus tard, le Maharadja envoya de l'Inde un message pour demander à Feridoun aide contre les Segsars; Feridoun y en-

de mon manuscrit. Le mètre prouve qu'il faut lire Schellim, par exemple :

بیا خاست شلیم در پیش دیو
که شاد آمدی ای جهاندار نیو

Schellim se leva devant le Div en disant : Sois le bienvenu, ô vaillant maître du monde !

voya Sam qui mit en ordre les affaires du Maharadja, et revint ayant accompli sa mission. Feridoun donna la liberté à Kousch Pil Dendan, et lui confia le gouvernement des pays d'Occident; mais il se révolta bientôt après. Hirbedeh, fils de Kerouth, roi de Mazenderan, amena de nouveau son armée (contre Feridoun), le roi envoya Sam, fils de Neriman, contre lui, et Sam le tua.

A cette époque Tour et Selm se révoltèrent de concert contre leur père, et tuèrent Iredj; quelque temps après Minoutchehr grandit et mit à mort, encore du vivant de son grand-père, ses deux oncles Selm et Tour, pour venger le sang d'Iredj; ensuite Feridoun mourut à Gourgan. Sa première résidence était à Babel, plus tard il établit sa demeure royale à Temmischeh et dans le Thabaristan, et toutes les villes et toutes les forteresses de cette province sont bâties par lui, et de même dans le Farsistan. Quelques-uns disent que le déluge a eu lieu de son temps en Syrie; mais ce n'est pas vrai, car le déluge s'est étendu sur toute la terre, et c'est Abraham qui vécut du temps de Feridoun, et non pas Noé; ainsi c'est une tradition fausse de tout point.

Minoutchehr. — Son règne dura cent vingt ans. Il resta, sans éprouver de l'opposition, maître de l'empire depuis qu'il eut mis à mort Selm et Tour. C'est sous lui que Zal naquit et que Sam l'exposa. Zal grandit sous les yeux d'un sage ermite ¹, et après

¹ C'est encore un exemple de la manière dont on a renouvelé la tradition antique. Chez Firdousi (*Livre des Rois*, t. I, p. 216 et suiv.),

quelques années Sam le ramena; Minoutchehr voulut le voir, fut étonné de son aspect et se réjouit de son horoscope. Plus tard Zal devint amoureux de la fille de Mibrab, (qui fut plus tard) mère de Rustem, et Sam et Minoutchehr finirent par consentir à leur mariage; Rustem naquit quelques temps après, et Sam s'en retourna du Seistan dans le pays des Segsars. Afrasiab commença alors ses invasions (dans l'Iran); Minoutchehr envoya plusieurs fois Zal contre lui, et Zal le repoussa au delà du Djihoun. Cependant une fois Afrasiab amena pendant l'absence de Sam et de Zal, une armée innombrable et tint pendant quelques années Minoutchehr assiégé dans le Thabaristan; mais à la fin ils firent la paix en faisant lancer à Arisch une flèche (pour fixer la frontière). Cette flèche alla du château d'Amol jusqu'au sommet du Mezdouran, et c'est là que fut fixée la frontière du Touran. Minoutchehr mourut bientôt après.

Ses travaux sont nombreux. Il a rendu navigable l'Euphrate et le cours du Mihan¹, qui est un fleuve plus grand que l'Euphrate. Afrasiab, pendant qu'il assiégeait Minoutchehr, arrêta le courant du Kasehroud, et y fit jeter une grande quantité de peaux de bœufs remplies de sable, avec lesquelles il finit par

c'est le Simurgh qui élève l'enfant, et tout ce récit a gardé chez lui son caractère ancien et sauvage; mais la variante de l'ermite a eu un succès complet; voyez Mirkhond, traduction de Shea, p. 167.

¹ C'est-à-dire l'Indus; voyez l'*Édrisi*, trad. de M. Jaubert, t. I, 161, et *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe, p. 62.

sept zones de la terre, et il a livré onze cents et quelques combats dans lesquels il fut toujours victorieux. A la fin, il fut tué par son petit-fils Keï-Khosrou¹, dans le pays de Tchisen dans l'Aderbeïdjan², et son frère Guersiwez, son fils et quelques autres de ses parents furent mis à mort avec lui.

Zab, fils de Thamasp. — Son règne dura trois ans, et selon une autre tradition cinq ans. Guerschasp forma sous lui un royaume indépendant; il était de la famille de Djemschid³. Thabari dit, dans sa Chronique, que ce Guerschasp était visir de Zab. Lorsque l'armée persane s'adressa à Zal (pour leur donner un roi⁴), et qu'elle eut placé (*Zab*) sur le trône, elle s'avança vers Afrasiab; il y eut alors une famine qui dura jusqu'à ce que la paix fut faite. Zab releva pour la seconde fois les ruines qu'Afrasiab avait faites pendant son règne de douze ans; il creusa le lit des deux Zab dans l'Iran, comme je l'ai déjà dit; on les appelle l'un le grand et l'autre le petit Zab. Il mourut à Istakher de mort naturelle.

¹ Keï Khosrou, quoique de la famille des Keïanides, était, du côté maternel, petit-fils d'Afrasiab, son père Siawusch ayant épousé la fille d'Afrasiab.

² Firdousi n'indique pas l'endroit où Afrasiab fut mis à mort; voy. l'édition de Macan, p. 986 et suiv.

³ Voyez la généalogie de Guerschasp, tirée du *Guerschasp-nameh*, chez Macan, p. 2131. L'auteur du *Modjmel* confond au reste ici Guerschasp, fils d'Atreth, qui fonda la famille princière du Seistan, avec Guerschasp, fils et successeur de Zab (voyez le Livre des Rois, t. I, p. 440), ou, selon d'autres, son frère et co-régent; voyez *Mir-khond*, traduction de Shea, p. 205.

⁴ On peut voir dans le Livre des Rois, t. I, p. 434 et suiv. la raison qui me fait remplir ainsi la lacune que présente la phrase de l'auteur.

Cette dynastie se compose donc de neuf rois, leurs règnes ont duré ensemble deux mille quatre cent vingt et un ans sept mois et quelques jours, sans compter Kaïoumors.

فصل دوم از باب نهم

اندر مدد پادشاهی این طبقات و ذکر بناها و کارها که
در عمر خود کردند.

طبقه پیشدادان از روایت بهرام موبد شاپور
بیرون از بی سال کیومرث

پادشاهی هوشنگ. چهل سال بود. بنهم روایت این
قدر گویند و بسیار چیز بتجربه بدست آورد که شرح
گفته شود. و ابتدای عمارت کردن در عالم اندر عهد
او بود و کاریز کفدن و تألیف علم نجوم از وی خواست
بعد از آن که ادریس عم بدست آورد و اصطخر را وی
چنان نهاد و پارسیان که دابور شاه خواندندی و اصل
شارستان وی^۱ که اکنون خرابست و دامغان وی کرد

^۱ Il faut lire « la citadelle de Reï, » car وی ne donne aucun sens, et la fondation de Reï est effectivement attribuée à Houscheng par Tabari, à qui l'auteur du Modjmel a probablement emprunté ce renseignement. Voyez Tabari, pag. 93.

و بسواد کوفه شهری کرد و گویند خود کوفه است
و بمرك بیرون شد از جهان والله اعلم

پادشاهی طهمورت سی سال بود دیوانرا مستخر کرد
و در عمارت بیفزود و اوّل نوشتن و خواندن در عهد او
بود دیوان تعلیم کردند و بسیاری جانوران وحشی اهلی
کرد و شکار آموخت و کهنه‌ز سرو و شهرستان بابل
و گردآباد بزرگترین و هفت شهر از مداین که اکنون
خرابست و مهرین و سارویه بدر اصفهان که اثر آن
اندر شهرستان پیداست و شهر بلخ این همه بناها از
طهمورت است و از بعد هزار سال مهرین و سارویه را
پیرامون دیوار کشیدند چنانکه هست و از جهان بمرك
خود برفت

پادشاهی جمشید هفصد و شانزده سال بود اثر
کردارها و تجربتهای او در عمودراز و چیزها در عالم رسم
آوردن و صنعتها ساختن بسیارست بجای خود گویم
اما در آخر پادشاهی نا سیاس گشت و اندر خدای تعالی
عاصی شد و چون کارها بروی بشورید پشیمان گشت
و خود را باز شناخت و چون ضحاک تازی برخاست
بگریخت و ده سال در عالم رتنها نا شناس بگردید
و بزابلستان بماند تا او را از دختر شاه زابل فرزند آمد

بیست سال چون راز او آشکارا خواست گشتن بگریخت
 و بهندوستان اندرونی افتاد از آن روی سوی لاهط و صد
 سال دیگر آنجایگاه پیدایش آن کشور اندر بماند
 و فرزندان آمدش و بسیاری مهراب هندوان با وی حرب
 کرد بهرمان ضحاک تا بر آخر اسیر افتاد و پیش ضحاک
 آوردند باستخوان ماهی که از او ماند بدو نیم کردندش
 و از آن پس بسوختند عمارت‌های ویرا قیاس^۱ که عمر دراز
 در پادشاهی درین کار سپری شد و از جمله مدینه طیفسون
 بود از مداین و بر دجله پولی ساخت و آنرا سکندر
 روی خراب کرد و اثر آن بمعبر غری پیداست و از آن
 پس جسر ساختند و در تاریخ جریر گوید استخوان از
 پهلوی عوج عنق پول ساخته بودند اند سال پس از
 گفت و گوی شاهان عالم بر سرزنش عجم باطل کردند
 و جسر ساختند

پادشاهی پیوراسپ ضحاک هزار سال بود بعضی از
 مبالغت کم روزی و نیم گویند چون از کار جمشید
 پیرداختند گر شاسف زابلی نبیره جمشید نو خاسته بود
 او را بقصد آنک هلاک گردد بگشتن از درها^۲ فرستاد

^۱ قیاس نیست Je crois qu'il faut lire.

^۲ ازدها Je crois qu'il faut lire.

و بیرون باز آمد و باز بیاوری مهرآج فرستادش به هندوان
و چند سال بماند تا دشمن مهرآج برداشت و برادر
ضحاک^۱ کبوشرا بمحود مشرق فرستاد بطلب فرزندان
جشمید بعد از این آن علت برکتها ضحاک پیدا شد
که آنرا مار گویند و جهان از مردم خالی گشت
که مغزشان از جهت آن بیرون کردند پس ضحاک
گرشاسفرا بمغرب فرستاد تا همه پادشاهانرا بطاعت آورد
و بکشت و منهراسرا بدرگاه آورد بسته پس چون ضحاک
دخترزاده مهرآج را بخواست و اندر دریا با پیدا گشت
بوقت آوردن گرشاسفرا بفرستاد تا بدین همه رنگستان
خراب کرد و پادشاهان رنگستانرا جمله بسته بدرگاه
آورد اثر دختر بجزیره الجن پدید آمد باز گرشاسفرا
بفرستاد تا بیاوردش و بعد مدتی گرشاسفرا بمقدون
فرستاد از زمین مغرب تا دختر خنکاسپ بیاورد و آنجا
پادشاهان مغرب جمله شدند بفرمان خنکاسپ و چون
گرشاسف با دختر باز گشت راه بروی بگرفتند و کارزارها
عظیم رفت تا فیروز پیش ضحاک باز آمد پیش حوب روم
بود با اسطامس و عرب فریاد خواستند از ضحاک تا سپاه

^۱ Je suppose qu'il faut lire **برادر ضحاک**, car il n'est pas naturel de croire que Guerschasp eût envoyé le frère de Zohak pour exterminer les restes de la famille de Djemschid.

فرستاد و گرشاسفرا تا کشور خراب مگرد و مراد یافت
و بعد هفصد سال ارمایل و گرمایل بخدمت آمدند و از
آن دو مرد که هر روز بکشتندی یکبار خلاص دادند
و سوی محرا فرستادند از میان مردمان و کردان از نژاد
ایشان اند و ضحاک تنها بجادوی فرمان ابلیس سسوی
جزیره بر مومیه رفت بطلب دختران راغب و غالب از
ملت صالح پیغمبر عمر و آنجایگاه در بند افتاد که
جادوی او با نام و ذکر ایزدی بس نیامد تا خلاص^۱ یافت
و گرشاسف مالها نزد فرمان ضحاک و باز خریده و این
همه را شرح و قصههاست که اگر توفیق یابیم ان شاء الله
گفته شود این ذکر ما فند فهرستی است علی الولی پس
ایزد تعالی آفرید و نرا برانگیخت و کارها رفت تا ضحاک را
بگرفت و چهل سال بسته بر هیونی گرد عالم بگردانید
و بر آخر بکوه دماوند در جاهی بمستش استوار بعضی
گویند هنوز بجایست جادوان روند و از وی تعلیم کنند
نا معقولست این شخصی دار الملک او بابل بسود اول
و آنجایگاه سرای بزرگ کرده بود و کلنک دیس نام نهاده
و بعضی آنرا دس حت خوانند و از آن پس بایلیا دار
الملک ساخت و دژ هویخت سرای و ایوان او بودست و ایلیا

^۱ Faut-il lire خلاص ؟

بیت المقدس است چنانک فردوسی گوید

بتازی ورا خانهٔ پاک دان

برآورده ایوان ضحاک خسوان

و بعضی از پارسیان او را شلیم خوانند و خانهٔ پاک بیت
للمقدس که خوانند

پادشاهی آفریدون پانصد سال بود چون از ضحاک
پرداخته شد گرشاسف و نریمانرا بترکستان فرستاد
و کاوهٔ اصفهانی بروم تا پادشاهی بروی راست کردند
و گرشاسف بعد ازین بمغرب رفت بطنجه چون باز آمد
بمرد و فریدون قارن کاوه را بچین فرستاد تا کوش پیل
دندان بگرفت بعد از آن بماندراں مغرب رفت و کروض
شاه ایران را^۱ بگرفت و بعد از آن نریمانرا بهندوستان
فرستاد تا پسررای هندو را بگرفت که عاصی شده بود
و باز صلح کردند و دیگر باز نریمانرا بحرب ملک روم
فرستاد تا ویران گشت^۲ و بت پرستی از روم برداشت
چون باز آمد بعد مدتی نریمانرا ناگاه بحصار سکاوند^۳

^۱ La leçon ایران est probablement fausse ; je pense qu'il faut lire زمین.

^۲ Le manuscrit porte ویزانکشت، mais comme ni les points ni les voyelles qu'on a ajoutés ne méritent confiance, je n'ai aucun doute que ma correction ne soit exacte.

^۳ Lisez شکاوند.

سنگی بر سر زدند خفته و بکشتند ازین پس جهان
 بر پسران بخشید و سام نریمانرا با سلم و تور فرستاد با^۱
 پادشاهی روم و ترکستان ایشانرا ضای کرد و باز گشت پس
 از هندوان مهرآج فریاد خواست از دست سگساران تا
 شاه سامرا بفرستاد و کار مهرآج تمام کرد و باز گردید
 بمراد پس فریدون کوش پیل دندانرا از بند برکشاد
 و پادشاهی جنوب مغرب دادش و از بعد مدتی عاصی گشت
 و پسر کروض مازندران هربده دیگر باره سپاه آورد
 و شاه سام نریمانرا بفرستاد تا ویرا بکشت و اندرین وقت
 بود که تور و سلم متفق شدند بر خلاف پدر و ایرج
 کشته شد پس بعد مدتی منوچهر برخاست و بزندگانی
 فریدون هر دو عمرا بکشت سلم و تور بخون ایرج و پس
 بگرگان بمرد اول بزمین بابل بنشست پس دارالملک
 بمیشه ساخت و طبرستان و بدین جایگاه اندر شهر
 و قلعهها همه از بناهای وی است و بیارس اندر همچنین
 و بعضی گویند طوفان بعهد وی بود بزمین شام اندر
 همچنین هیچ اصلی نیست که بهمه عالم بودست و بگاه
 فریدون خلیل الرحمن بود عم نه نوح همه از جمله
 محالست

^۱ Il faut lire تا.

پادشاه منوچهر صد و بیست سال بود چون
منوچهر سلم و تور را بکشت پادشاهی او را صافی شد و اندر
عهد او زال از مادر بزاد و سام او را بینداخت چون
پیش حکیم زاهد بزرگ گشت و بعد سالها سام او را باز
آورد منوچهر زال را بخواست و از دیدار او خیره ماند
و خرم گشت از طالع او و پس ازین عاشقی زال بود با
دختر مهرباب مادر رستم تا منوچهر و زال بدان رضا
دادند و از بعد مدتی رستم بزاد و سام از سیستان بزمین
سگساران باز شد و افراسیاب ناختنها آورد و منوچهر
چند باز زال را پذیره فرستاد تا ایشانرا از جیحون زان
سو تر کرد پس يك راه افراسیاب با سپاهی بی اندازه
بیامد و چند سال منوچهر را حصار داد اندر طبرستان
و سام و زال غایب بودند و بر آخر صلح افتاد بر تیر
انداختن آرش و از قلعه آمد تا عقبه مزدوران برسید
و آن مرز توران خوانده اند پس منوچهر بمرد و عارتهاء^۱
جوی فرات او کشادست و رود مسهران و آن از فرات
بزرگترست و بدان وقت که حصار بود افراسیاب کاسه
رود ببست و پوست گاوان بسیار پر از ريك کرد تا آب

^۱ Il y a évidemment une petite lacune, comme, par exemple, .
 اند, ou quelque chose de semblable.

غلبه گرفت و بگردید و شهرهای زمینی ایران خراب
گشت از آن و دیگر پادشاهان از آن خرابها بوقت
خویش عمارت کردند و در جمله شهرری بود و منوچهر
بدین جایگاه از نو بنا نهاد که عمارت آن هیچ نمانده
بود و از نو آسانتر بود کردن و آنرا ماه مان نام کرد و آن
خرابه را وی برین خواندندی و دیگری زیرین مهدی
امیر المومنین در آن بیفزود محمديه خواندند و منوچهر
بسیاری از شکوفها و گل و ریاحین از کوه و صحرا بشهرها
آورد و بکشت و دیوار فرمود کشیدن پیرامون آن چون
بشکفت و بوی خوش یافت آنرا بوستان نام نهاد و هر
کاریز و چاهی بد آن حدود که افراسیاب خراب کرده
بود همه آبادان کرد و بسیاری قلعهها بهر زمینی بنا نهاد
که از آن بعضی بجایست و پرتیرها وی بر نهاد و الله
اعلم بالصواب

پادشاهی نوذر هفت ماه بود در شاهنامه پنج سال
گوید و بروایتی بیست سال خدای دانایتر سپاه بر وی
بشورید و او را نخواستند تا سام نریمان بیامند و کار
بنیکوتر سان کرد چون سام بکرکساران باز رفت افراسیاب
روی بر زمینی ایران نهاد و همین وقت سام بهندوستان
بمرد و زال آنجا رفت و نوذر با افراسیاب حرب کرد

و گرفتار شد و افراسیاب گردنش بود بخون تور جدهش^۱
 بگرفت و بزرگان ایران زمین و عجم سوی زال رفتند
 بسیستان

پادشاهی افراسیاب زمین ایران دو از ده سال بود
 دست ترکان کشاده کرد بخرابی ایران زمین و عمرو دیواری
 کرد میان قهندز^۲ اندر تا در تنق اما بترکستان اندر
 بسیار جایها معظم بناها کرد از قلعهها و شهر و شرح
 اخبار درازست و کارزارها او در هفت کشور و هزار و صد
 و اند حرب کرده بود و همیشه مظفر بود و آخر عجم
 محدود چیس اندر آذربایگان کشته شد بر دست
 نبیره او کیخسرو و با برادر گرسیوز و پسر و بعضی از
 خویشان و الله اعلم

پادشاهی زاب طهماسب سه سال بود بروایتی پنج
 سال گویند و کرساست^۳ اندر پادشاهی او طرفی داشت از
 تنجه^۴ جمشید بود و اندر تاریخ جریر چنانست که این
 گرشاسف وزیر زاب بود و چون شیاه عجم با زال بیامدند
 و او را بنشانند برابر افراسیاب شدند و قحط برخاست

^۱ Il faut ajouter و پادشاهی.

^۲ Il faut lire قهندز.

^۳ Le manuscrit écrit کرساست, mais un peu plus bas il porte گرشاسف, et c'est ainsi qu'il faut lire.

تا بر آخر صلح کردند و دیگر بار زاب خرابیها افراسیاب
 را عمارت کرد که درین دو از ده سال کرده بود و زابین
 بعراق اندر بکشد چنانکه گفته ایم و آنرا زاء^۱ بنرک
 و زاء^۲ کوجک خوانند برین اصطخر بمرک بمرد
 جمله این طبقه برین سان نه تن بوده اند پادشاهی
 ایشان دو هزار و چهار صد و بیست و یک سال و هفت
 ماه و اند روز بودست بیرون از کیومرث

(La suite à un prochain numéro.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 12 février 1841.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. Henri BONAS.

Melchio OCAMPO.

Eugène DE SICÉ, élève de l'école des langues orientales.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Pressensée, agent de la Société biblique britannique et étrangère à Paris, par laquelle il met à la disposition du conseil trente-trois volumes

^۱ زاب.

^۲ زاب.

publiés par la Société biblique, et offerts par elle à la Société asiatique de Paris. On arrête que les remerciements du conseil seront adressés au président de la Société biblique.

M. Antoine d'Abbadie écrit à M. Mohl pour lui faire connaître que M. Ayrton, lieutenant d'artillerie à Bombay, et membre de la Société géographique de cette ville, a transmis au secrétaire de cette Société le regret qu'avait exprimé M. Mohl, dans le rapport sur les travaux du conseil, de ce que le Journal de la Société géographique de Bombay n'eût pas encore paru en Europe. M. d'Abbadie, de concert avec M. Ayrton, a pensé qu'il y aurait un égal avantage, pour la Société asiatique et pour celle de Bombay, à faire l'échange de leurs publications, et notamment de leurs journaux. Le conseil approuve cette proposition, et charge M. Mohl d'exprimer à M. d'Abbadie ses remerciements. On donne en même temps lecture de la lettre que M. Ayrton a écrite à ce sujet au secrétaire de la Société de Bombay.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Villemain, ministre de l'instruction publique, par laquelle M. le ministre accorde à la Société une somme de 1000 francs sur le fonds des encouragements aux lettres. M. Villemain annonce en outre qu'il est dans l'intention de compléter la subvention de 2000 fr. précédemment accordée à la Société, en souscrivant pour un certain nombre d'exemplaires aux ouvrages qu'elle publie. Les remerciements de la Société seront adressés à M. le ministre de l'instruction publique.

M. le conseiller commandeur de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne, écrit au Conseil, en lui adressant un exemplaire du Voyage de Ebn-Batouta, traduit de l'arabe en portugais par le P. Ant. Moura. Les remerciements du Conseil seront adressés à M. de Macedo.

M. de Dumast adresse au Conseil une brochure qu'il vient de publier sous ce titre : *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient* ; in-8°. Les remerciements du Conseil seront adressés à M. de Dumast.

Le secrétaire fait connaître au Conseil que M. Theroulde

Saint-Hubert, qui était parti, en 1837, pour visiter l'Inde septentrionale, dans le but de se familiariser avec les langues anciennes de ce pays, est sur le point de revenir en Europe. M. Theroulde a exécuté ce voyage entièrement à ses frais, et il a visité des parties de l'Inde septentrionale peu fréquentées jusqu'ici par les voyageurs.

M. de Slane, au nom de la commission chargée d'examiner les titres littéraires de M. Weijers, conclut à ce que M. Weijers soit admis comme membre honoraire de la Société. Le Conseil adopte cette proposition.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 12 février 1841.

Par la famille de l'auteur. *Voyage dans l'Inde*, par Victor JACQUEMONT; 29^e et 30^e livraison, in-4^o.

Par l'auteur. *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient*, lettres au rédacteur de l'*Univers*, par P. GUERRIER DE DUMAST; in-8^o.

Par l'auteur. *Cenni geografici et statistici sull' Asia centrale, e principalmente sul paese dei Kirghizi e sul khanato di Khiva*, per Jacopo GRABERG DA HEMSO; Milano, 1841; in-8^o; avec carte.

Par l'auteur. *Wanderungen durch Sicilien und die Levante*, t. II. *Das Nilthal*, un vol. in-12, avec pl. in-fol. par G. PARTHEY; Berlin, 1840.

Par l'auteur. *The British empire in the East*, by count BJÖRNSTJERNA, in-8^o avec cartes; London, 1840.

Par l'auteur. *Indien*, von Theodor BENFEY; in-4^o.

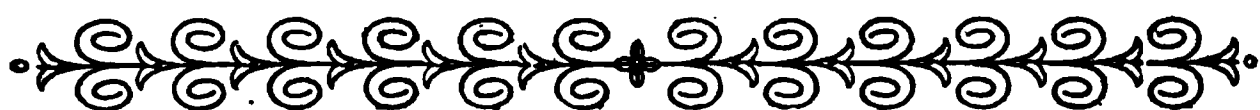
Par l'auteur. *Viagens extensas e dilatadas do celebre Arabe Aba Abdalla, mais conhecido pelo nome de Ben Batuta*; trad. por Jose de Santo Antonio MOURA, tom. I, in-8^o; Lisbonne, 1840. Offert par M. de Macédo.

LISTE DES OUVRAGES BIBLIQUES OFFERTS PAR LA SOCIÉTÉ
BIBLIQUE BRITANNIQUE ET ÉTRANGÈRE.

Amharic Testament.	Flemish Testament.
Berber, Saint Luc.	Mohawk, Saint John.
Coptic and Arabic Gospels.	Harotee Testament.
Malagasse Testament.	Javanese Testament.
Mexican, Saint Luc.	Tshuwashian Gospels.
Servian Testament.	Nepala Testament.
Carshun and Syriac Testament.	English-indoostanee Gospels.
Turkish Bible.	Breton Testament.
Catalonian Testament.	Maltese and Italian, Saint John.
Hebrew Testament.	Enghadine Testament.
Persian (Josuah to Job).	Norway lapponian, Saint Ma-
Portughese (Bible d'Almeida).	thiew and Mark.
Rarotonga Testament.	Wallachian Testament.
Spanish or Escuara, Saint Luc.	Spanish gypsy, Saint Luc.
Tahitian Bible.	Spanish basque, Saint Luc.
Modern Greek, Old Testament.	Tamoul Bible.
Italian and Piedmontese, Psalms.	Canarese Bible, en 4 vol. in-8°.

Les personnes qui s'intéressent à l'étude de l'Inde ancienne apprendront avec plaisir que M. Regnier s'occupe en ce moment de terminer la traduction de la *Mitákchará*, qu'il a commencée depuis quelques années. M. Regnier se propose de publier le texte de *Yádjnavaalkya*, avec le commentaire sanscrit, et d'accompagner le tout d'une traduction française et de notes relatives aux analogies que présente le texte de cet ancien législateur avec le code de Manu, et destinées à l'explication des difficultés qu'offrent le texte et le commentaire. Nous avons vu plusieurs fragments de cette traduction, et nous pouvons affirmer qu'elle satisfera, par ses divers mérites, les juges les plus difficiles.





JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL 1841.



LETTRES

Sur quelques points de la numismatique orientale.



VI.

A M. REINAUD,

Membre de l'Institut royal de France.

Monsieur,

Un hasard des plus heureux vient de me mettre en possession de quelques monnaies appartenant à une dynastie dont les monuments numismatiques semblent avoir échappé jusqu'à ce jour aux recherches des orientalistes; vous accueillerez donc, je l'espère, avec votre bienveillance habituelle l'humble hommage de ma petite découverte. Je n'oserais affirmer que les cinq monnaies dont je viens vous entretenir sont toutes inédites; je n'ai pas la

collection complète des publications de M. de Fræhn, et, faute de pouvoir consulter toutes les œuvres de ce savant, je suis naturellement exposé à regarder comme nouvelle et comme importante à décrire telle pièce illustrée peut-être depuis plusieurs années. Heureusement, lorsqu'il s'agit d'histoire, garder pour soi des faits qui peuvent être avec avantage réunis à la masse des faits connus, est un parti qui offre beaucoup plus d'inconvénients que celui de répéter ce qu'un petit nombre d'élus peuvent seuls connaître. Dans tous les cas, parmi les livres que j'ai sous la main, il n'est fait mention que d'une seule monnaie appartenant *peut-être* à la dynastie des Mozhafferides, et dès lors j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de décrire celles que j'ai récemment acquises. Mais, avant tout, je vous demande la permission de vous rappeler ce que les historiens ont écrit sur cette dynastie.

Vers l'année 718 de l'hégire (1318 de J. C.) vivait, dans les campagnes de Yezd, un homme riche et puissant nommé Mobarez-ed-dyn-Mohammed. A la même époque, Dgiamalouk, brigand arabe de la tribu des Khaphadjiens, ayant planté ses tentes entre Yezd et Schiraz, infestait les routes parcourues par les caravanes. Peut-être Mobarez-ed-dyn-Mohammed eut-il à supporter quelque perte, grâce à l'audace du bandit; peut-être aussi la tête de celui-ci fut-elle mise à prix; ce qui est certain, c'est que Mohammed résolut de l'attaquer et d'en débarrasser le pays. Il lui dressa donc des embûches dans les-

quelles il sut habilement l'attirer; Dgiamalouk y périt, et Mobarez-ed-dyn-Mohammed apporta sa tête aux pieds du souldhan Dgenghiz-khanide Abou-Saïd.

Il est à présumer que Mobarez-ed-dyn-Mohammed dut à cet éclatant succès le surnom d'el-Mozhaffer, qui devait devenir le titre glorieux de sa postérité¹. Abou-Saïd-Behadur-khan, pour récompenser dignement l'homme qui venait de rendre un aussi éminent service à son peuple, lui confia le commandement suprême de ses armées, et le mit même à la tête de plusieurs provinces.

Lorsqu'en 736, Abou-Saïd-Behadur-khan mourut sans héritiers, Mobarez-ed-dyn-Mohammed-el-Mozhaffer se sentit assez fort pour se déclarer souverain des provinces qu'il avait régies jusqu'alors en méritant l'affection du peuple. Cette usurpation passa donc sans contestation, et les états du nouveau souldhan se composèrent de l'Irâk-Adgemy, du Kerman, du Farsistan, en un mot de toute la Perse proprement dite. Schiraz en devint la capitale.

Mohammed-el-Mozhaffer avait plusieurs fils; malheureusement l'histoire n'en mentionne que quatre : Schah-Mozhaffer, qui vraisemblablement fut l'aîné, puisqu'il reçut le nom de son père; puis Schah-Chedjaâ, souldhan-Ahmed et Mahmoud-schah. Le premier de ces quatre princes mourut avant son

¹ Il serait plus naturel, ce semble, de supposer que le nom de *Mozhafferides*, donné à cette dynastie, vint du nom de Mozaffer, que portait le père de Mobarez-eddyn. (*Note de M. Reinaud.*)

père, et laissa deux fils nommés Schah-Mansour et Schah-Yahia. Cette mort stimula l'ambition de Schah-Chedjaâ, qui, pressé de jouir de la toute-puissance, osa se révolter contre son père qu'il détrôna, et auquel il fit crever les yeux, suivant l'assertion d'Achmed ben-Arabschah. Cet abominable parricide eut lieu en 762.

Peu d'années après, le terrible Timour commençait à faire peser sur l'Asie son sceptre de fer. La Perse ne pouvait demeurer à l'abri de sa convoitise; aussi fit-il sommer Schah-Schedjaâ de le reconnaître pour son seigneur et maître. Celui-ci, trop faible pour se mesurer avec un pareil adversaire, prit le sage parti de se soumettre; et, pour gage de sa bonne foi, donna sa fille en mariage au fils de Timour. Cette alliance paraît avoir été sincère, car l'union des deux princes ne fut nullement troublée jusqu'à la mort de Schah-Chedjaâ. Lorsque, par exemple, le souverain du Mazenderan, Schah-Oualy, voulut résister à Timour, il engagea Schah-Chedjaâ à se liguier avec lui; mais, soit par amitié réelle pour Timour, soit plutôt par crainte de ce prince, Schah-Chedjaâ refusa nettement de participer aux projets de Schah-Oualy, qui, bien que seul, n'en persista pas moins à résister, et paya de sa tête son audacieuse entreprise.

Achmed-ben-Arabschah nous apprend que Schah-Chedjaâ était un prince fort instruit; qu'il faisait ses plus chères délices de la poésie, et qu'il composait des vers en persan et en arabe. Lorsqu'il sentit sa

fin approcher, il chercha le moyen d'assurer sa couronne à son fils Zeyn-el-Aâbedyn. Usurpateur lui-même, il avait peu de confiance dans le dévouement de ses frères et de ses neveux, dont il connaissait d'ailleurs l'ambition haineuse. Il prit donc le parti de dépecer lui-même ses états, d'en réserver la plus belle part à son fils, et d'assurer l'exécution de ses dispositions testamentaires en la confiant à l'homme qu'il craignait le plus au monde, à celui qui devait anéantir un jour la dynastie des Mozhafferides, à Timour enfin.

Voici quel fut le partage que Schah-Chedjaâ fit de ses propres états dans l'année 788 de l'hégire :

Zeyn-el-Aâbedyn, fils de Schah-Chedjaâ, eut la province de Schiraz ; Schah-Mansour et Schah-Yahia, fils de Schah-Mozhaffer et neveux de Schah-Chedjaâ, eurent, le premier la province d'Ispahan, le second la province de Yezd ; Soulthan-Ahmed et Mahmoud-Schah, frères de Schah-Chedjaâ, eurent, le premier la province du Kerman, et le second la province du Sirdgian. Quant à Mahmoud-Schah, comme j'ignore tout à fait l'époque de sa mort, il se pourrait que son fils Abou-Ishac lui eût été substitué dans le partage de 788, comme Schah-Mansour et Schah-Yahia le furent à leur père Schah-Mozhaffer, mort avant l'avènement de Schah-Chedjaâ. Je serais même assez tenté d'admettre cette hypothèse à cause du silence des chroniqueurs sur le compte de Mahmoud-Schah.

Ce que Schah-Chedjaâ prétendait éviter en opé-

rant la répartition de ses états entre tous les princes de sa dynastie fut à peine retardé de quelques mois; en effet, tous ces petits souverains, s'affranchissant des liens de parenté, cherchèrent bientôt à se dépouiller mutuellement de leurs possessions, et leurs interminables querelles fournirent à Timour ce qu'il souhaitait avec ardeur, c'est-à-dire un prétexte pour se saisir de la Perse.

Schah-Mansour, le plus audacieux de tous les Mozhafferides, étant parvenu à s'emparer des états de son cousin Zeyn-el-Aâbedyn, lui avait fait crever les yeux. Timour se hâta de profiter de ce que le testament de Schah-Chedjaâ lui donnait mission de protéger le jeune souldhan détrôné, et, pour accomplir cette mission, il franchit les frontières de la Perse à la tête d'une armée formidable; ceci eut lieu dans l'automne de 789. Timour vint camper devant Ispahan que Schah-Mansour se hâta d'évacuer, pour se retirer à Touster avec son prisonnier Zeyn-el-Aâbedyn. Ispahan ouvrit ses portes, et Timour, après y être entré en triomphateur, regagna son camp. Le salut de cette ville semblait assuré, lorsqu'un jeune forgeron parvint à soulever le peuple pendant la nuit, et à le pousser au massacre de la garnison que Timour avait placée dans la ville. Trois mille Tatars furent égorgés dans cette sédition. Aussitôt, instruit de cette perfidie, Timour fit attaquer la ville, l'enleva de vive force, et donna l'ordre impitoyable de mettre à mort toute la population sans distinction d'âge ni de sexe. Plus de soixante

dix mille têtes tombèrent, et le féroce conquérant s'en servit comme de matériaux pour faire construire des tours dans plusieurs quartiers d'Ispahan. Cette épouvantable vengeance eut lieu le 6 de dhoul-caada 789.

Timour prit ensuite le chemin de Schiraz dont il se rendit promptement maître, ainsi que de tout le reste du pays. Aussitôt les princes Mozhafferides Soulthan-Ahmed et Schah-Yahia se soumirent au vainqueur, qui les traita avec indulgence et leur laissa leurs souverainetés. Abou-Ishac, prince de Sirdgian, hésita d'abord à suivre leur exemple; bientôt cependant il s'y décida.

Schah-Mansour n'était point abattu, et, pendant quelques années encore, il tint bon dans Touster. Dans le courant de l'année 795, Timour résolut d'en finir avec lui. Il marcha donc de nouveau sur la Perse, dirigeant ses armées par le Loristan et le Khousistan, et signalant son passage par le sac des villes de Kiou, de Merouan, de Khorrem-Abad et de Calaât-Sefyd. Il atteignit enfin Schah-Mansour près de cette dernière place, et après avoir, à deux reprises, été sur le point de perdre la bataille, il finit par rester maître du terrain, grâce à la mort de son adversaire. Ahmed-ben-Arabschah prétend que ce fut un soldat djagatayen qui coupa la tête à Schah-Mansour; Deguignes attribue cet exploit au propre fils de Timour, à Schah-Rokh, qui alors était à peine âgé de dix-sept ans. Timour envoya incontinent la tête de Schah-Mansour au souverain de Bagdad,

avec ordre de se soumettre. Celui-ci n'eut garde de résister; il fit aussitôt battre monnaie au coin de Timour, ordonna que la khotbah ne fût plus prononcée qu'au nom du conquérant, et fit promener et exposer publiquement la tête de Schah-Mansour.

Mansour avait pressé les princes ses oncles et ses cousins de se réunir à lui contre leur ennemi commun: tous refusèrent. Ils croyaient ainsi s'être mis à l'abri de la haine de Timour; il n'en fut rien. Aussitôt après la défaite de Schah-Mansour, ils se réunirent à la cour de Timour, s'y croyant parfaitement en sûreté; mais Timour avait résolu de se débarrasser de ces vassaux incommodes; il les fit donc arrêter le 23 de djoumady el-akher, et peu après il leur fit trancher la tête. Dix-sept princes Mozhafferides furent enveloppés dans cette sanglante exécution, qui s'étendit même sur tous leurs proches. La Perse se trouvant ainsi sans chefs après l'extinction de la dynastie des Mozhafferides, devint une des provinces du vaste empire de Timour.

Tels sont, je crois, les faits constants qu'il est possible de démêler au milieu des récits embrouillés et contradictoires des auteurs originaux, tels que Ben-Arabschah, Mirkhond et Scherf-ed-dyn, et de leurs compilateurs d'Herbelot et Deguignes.

Dans l'intervalle de temps écoulé entre les années 732 et 795 de l'hégire, c'est-à-dire pendant soixante-trois années, les Mozhafferides jouissant de tous les droits des souverains dans leurs états respectifs, durent naturellement frapper des monnaies à leur

nom. Aucune de ces monnaies n'avait encore été reconnue par les amis de la numismatique orientale, lorsqu'au mois de septembre dernier, j'ai eu le bonheur d'acquérir à Naples une série assez nombreuse de monnaies arabes, qu'au premier coup d'œil je supposai appartenir en masse à la dynastie des Houlagouides. En procédant à l'examen attentif de ces curieuses monnaies, je fus fort agréablement surpris d'en trouver cinq qui appartenaient incontestablement à la dynastie des Mozhafferides; c'est de cette bonne fortune tout à fait inespérée que je viens aujourd'hui vous faire part. Voici donc la description de ces précieux petits monuments.

1. Argent; dans le champ :

محمد
السلطان الاعظم
مظفر الدنيا والدين
خلد الله ملكه
ابدا

En légende circulaire : ضرب سنة سبع ثلاثين . وسبعماية

Le nom de la ville où la pièce fut frappée se trouve malheureusement rogné.

R. dans le champ cerné par un contour de forme octogonale, on lit :

الله
لا اله الا
الله محمد
رسول الله

Quatre étoiles accompagnent cette légende, et

dans les angles rentrants, on lit les noms des quatre premiers khalifes *أبو بكر, عمر, عثمان, علي*, avec quatre adjectifs dont un seul est lisible pour moi; c'est l'épithète *صديق* qui est accolée au nom d'Aboubekr.

Cette pièce fut probablement frappée à Schiraz dans la première année du règne de Mohammed-el-Mozhaffer.

2. Argent; dans le champ :

بالله
 المعتضد والسلطان
 ضرب
 المطاع شاه شجاع
 أبرقوة
 خلد الله ملكه
 وسبعماية

R. dans le champ :

سنه ٧٦٢
 لا اله الا
 محمد
 رسول الله

On voit que cette belle monnaie de Schah-Chedjaâ fut frappée à Abercouh, ville du Farsistan, dans l'année 762, c'est-à-dire à l'avénement même de ce prince. Il est curieux de le voir prendre le titre d'*el-Mothaâ*, lorsqu'on pense au crime qui lui valut la couronne.

Quant au nom d'*el-Motadhed-billah*, précédant le titre et le nom du sultan, c'est évidemment le nom du khalife abbaside de la deuxième dynastie

rétablie par les souldhans mamlouks d'Égypte. La suprématie religieuse de ces pontifes souverains fut donc reconnue en Perse par les souldhans Mozhafférides, comme elle le fut à Dehly par les souldhans Pataniens. Ce dernier fait a été mis hors de doute par certaines monnaies des anciens rois musulmans du Bengale que vous avez fait connaître dans le troisième volume de la première série du Journal asiatique, et a depuis été confirmé par la publication des monnaies des souldhans Iskender-et-Tâny, Taghlik-Schah et Mohammed-ben-Taghlik, décrites par M. de Fræhn (*Recensio, etc. etc.* pag. 176 et 177). El-Motadhed-billah-abou'l-Fetah-abou-Bekr-ben-el-Mostakfy exerça la suprématie religieuse de 753 à 763. La date de la fabrication de notre monnaie de Schah-Chedjaâ est donc parfaitement d'accord avec celle du règne de ce khalife.

3. Argent; dans le champ :

في سنة
 بد رب
 وما يند
 ع
 ضرب و
 ابو شجا
 سلطان
 العبد
 خلد
 الله ملكه

Voici comment je lis la légende de cette précieuse monnaie : ربّ العالين سلطان زين العابدين ابو شجاع خلد الله ملكه ضرب بدماويند في سنة ثمان وثمانين (وسبعماية)

Probablement les mots ربّ العلمين suivent le vœu الله , et doivent se lier au mot الله ملكة .

R. dans le champ :

الله
لا اله الا
و
رسول الله
عشان

Quatre étoiles sont placées vis-à-vis les côtés d'un losange qui contient le mot محمد très-singulièrement contourné.

Cette charmante pièce a donc été frappée à Demaound, ville du Belad-el-Dgebel. Le nom de cette ville se trouve écrit دماوند et دنباوند dans la belle édition de la Géographie d'Abou'l-Féda dont vous venez, Monsieur, d'enrichir la science, avec la coopération de M. le baron Mac Guckin de Slane.

C'est en 788 que Zeyn-el-Aâbedyn monta sur le trône, qu'il perdit au bout de peu de mois; aussi est-ce en 788 que la pièce que je viens de décrire a été frappée.

4. Argent; dans le champ, autour d'un nœud en forme de cœur :

المستوكل
و
و
و
و

En légende marginale : ضرب تسعين وسبعماية

R. dans le champ, entouré d'un contour formé d'arcs de cercle se recoupant :

الله
لا اله الا
محمد
رسول الله
.....

Dans les angles extérieurs بكر.... c'est-à-dire les noms des quatre khalifes : Aboubekr, Omar, Otsmân, Aly.

5. Argent; dans le champ, autour d'un nœud semblable à celui de la pièce précédente :

ابو اسحق
المتوكل
بن محمود شاه
على الله

Légende marginale illisible, parce que la pièce est rognée.

R. dans le champ :

الله
لا اله الا
محمد
رسول الله

A la marge : ابو بكر عمر عثا.

On voit que ces deux jolies pièces appartiennent à Abou-Ishac, fils de Mahmoud-Schah, fils de Mohammed el-Mozhaffer. Quant à El-Motouakkel-âl'-Allah, c'est le premier khalife de ce nom appartenant à la dynastie abbaside d'Égypte. Ce khalife a régné par trois fois : d'abord de 763 à 779; puis, après

quinze jours d'exclusion, de 779 à 785, et enfin de 791 à 808. C'est évidemment pendant cette dernière période qu'ont été frappées les deux monnaies en question. Elles ont dû l'être, d'autre part, entre 788 et 795, limites du règne d'Abou-Ishac; c'est donc définitivement entre 791 et 795 que ces monnaies ont été fabriquées, et probablement à Sirdgian.

Quant à la seule pièce décrite par M. de Fræhn qui puisse se rapporter à l'un des princes Mozhafférides, je transcris le passage qui la concerne (*Re-censio*, pag. 429, n° 23) :

« Raris. notab. in A 1 superne evanida supersunt :

.....
 (؟) احمد
 خلد الله ملكه
 امير تيمور كورگان

« Marginis inscriptio præcisa et deleta.

« In A 2 symb. sunnit. in formam quadrati dispositum, ita ut posterius الله medium locum occupet; ad M. عمر عثمان على fieri possit ut hic. n. « ad sultatum Muszhafferidem Kermaniæ regem « referendus sit. »

J'ai pensé devoir ajouter ici un tableau généalogique des princes dont je viens de parler.

Veillez agréer, Monsieur, la nouvelle assurance de mon profond et inaltérable attachement.

F. DE SAULCY.

Metz, 5 décembre 1840.

DYNASTIE DES MOZHAFFÉRIDES.

MOBAREZ-ED-DIN-MOHAMMED-EL-MOZHAFER.

Se déclare souverain de la Perse en 736,
à la mort du sultan Abou-Saïd-Behadur-Khan.
Son fils Schah-Chodja le détrône
et lui fait crever les yeux en 752.

SCHAH-MOZHAFER.

Meurt du vivant de son
père,
et laissant deux fils.

SCHAH-MANSOUR.

Prince souverain d'Ispahan
en 738.
Souverain de Schiraz
en 739.
Défait et tué près de Calat-
Séid en 735.
(12 de djoumady el-oual.)

SCHAH-YAHIA.

Prince souverain de Yezd
en 738.
Décapité en 735 par l'ordre
de Timour.

ES-SOULTHAN

DJELAL-ED-DIN-SCHAH-
CHEDJAA.

ABOU'L-FOUARIS.

Succède à son père en 732.
Meurt en 738.
Il a pour successeur son fils

SOULTHAN-AHMED.

Prince souverain de Kerman
en 738.
Décapité en 735 par l'ordre
de Timour.

MAHMOUD-SCHAH.

La date de sa mort
est inconnue.
Il a pour successeur son fils

ABOU-ISHAG.

Prince souverain
de Sirdjan.
Décapité en 735 par l'ordre
de Timour.
La date de son avènement
au trône est inconnue.

ES-SOULTHAN

ALY-ZEYN-EL-AABEDYN.

Détrôné et privé de la vue
par l'ordre
de Schah-Mansour
en 739.

EXTRAITS

DU MODJMEL AL-TEWARIKH

Relatifs à l'histoire de la Perse, traduits par M. Jules MOHL.

(Suite.)

CHAPITRE IX.

SUITE DE LA SECTION II.

LA DYNASTIE DES KEÏANIDES D'APRÈS LE RÉCIT DU MOBED BAHRAM.

Keïkobad. — Son règne dura cent ans, ou, selon une autre tradition, cent vingt-six ans. Zal¹ envoya Rustem pour chercher Keïkobad et l'amener des montagnes de Hamadan à Reï, où il fut placé sur le trône. Il commença alors la guerre contre Afrasiab, et c'était à cette guerre que Rustem fit ses premières armes, et qu'il arracha Afrasiab du dos de son cheval; mais les Turcs se ruèrent sur lui, de sorte que la ceinture d'Afrasiab se rompit, qu'il tomba à terre et put se réfugier au milieu de ses cavaliers avec lesquels il s'enfuit. Ensuite Keïkobad

¹ Ce qui suit est tiré de Firdousi; voyez le Livre des Rois, vol. I, p. 452 et suiv.

fit la paix avec Pescheng, père d'Afrasiab. Plus tard ¹ il guerroya contre Abd al-Schams, roi des Arabes et des Himyarites qui sont de la race de Kahtan, avec lequel il finit par faire la paix. Keïkobad alla plus tard dans le pays de Heyatheleh, de l'autre côté de Djihoun, où il combattit Wisch; car Afrasiab était dans ce moment dans le pays de Roum, où il faisait la guerre. Keïkobad fut victorieux et fonda, sur le bord du Djihoun, une ville qu'il appela *Kobadian* ² et qu'on appelle aujourd'hui *Kewadian*. Il peupla beaucoup de districts dans la province d'Isfahan et y bâtit des bourgs qu'on appelle en pehlewî *Istanber bou-naret kewad*; ils existent encore et portent aussi le nom de *Kam roud*. Il mourut de mort naturelle dans le Farsistan.

Keï Kaous. — Son règne dura cent cinquante, ou, selon une autre tradition, cent soixante ans. Il résida d'abord à Balkh, parce que son père y avait demeuré longtemps; ensuite il établit sa résidence dans le Farsistan. Plus tard ³ il alla dans le Mazenderan où il fut retenu captif, lui et les grands de l'empire persan, jusqu'à ce que Rustem tout seul le ramena, après avoir eu beaucoup d'aventures et tué le div blanc et le roi du Mazenderan. Pendant ce temps, Afrasiab avait occupé l'Iran; selon les uns, il le quitta.

¹ Je ne sais d'où Bahram a tiré le reste de ce qu'il dit sur Keï-Kobad.

² Voyez la Géographie d'Abou'lféda, texte arabe, p. 445.

³ Tout ce qui suit, est tiré de Firdousi; voyez le Livre des Rois, vol. I, p. 486 et suiv.

(au retour de Keï Kaous) ; mais, selon une autre tradition, Rustem lui livra une bataille dans le district de Baghdad et le poursuivit jusque dans le Turkestan. Après cela ¹ Keï Kaous fit le tour de son empire ; le roi du Hamaveran lui offrit l'hospitalité ainsi qu'à ses grands, ensuite il les jeta dans les fers pendant qu'ils étaient ivres, et les envoya dans une forteresse. Soudabeh, la fille du roi de Hamaveran, servit Kaous dans sa prison. A la fin Rustem rassembla une armée, se mit en marche, délivra après beaucoup de combats Kaous et le ramena dans l'Iran. Ensuite arriva la célèbre aventure de Kaous, qui voulait monter au ciel par le moyen d'aigles attachés à une caisse, qui finirent par le laisser tomber du haut des airs dans l'eau, près de Sari. Quand les grands apprirent cela, ils lui firent des reproches sur son impiété, et il revint vers son trône, tout honteux de ce qui était arrivé.

Ensuite arriva l'aventure de la chasse de Rustem et des grands de l'empire persan, de l'attaque d'Afrasiab et de sa défaite ; l'histoire de la perte de Raksch, de la naissance de Sohrab ; la guerre de Kaous contre Sohrab et l'armée d'Afrasiab, et de la mort de Sohrab par la main de son père Rustem ; ensuite vient la naissance de Siawusch, son éducation par Rustem, jusqu'à ce qu'Afrasiab vînt faire la guerre pour laquelle Siawusch se fit adjoindre Rustem par son père ; la guerre contre les Turcs, qui fut occasionnée par les paroles de Soudabeh, la femme de

¹ Firdousi, *Livre des Rois*, t. II, p. 2 et suiv.

Kaous, après que Siawusch eut passé par le feu et y avait prouvé son innocence. Siawusch partit et fit ensuite la paix avec Afrasiab. Kaous ne l'approuva pas, et Siawusch s'enfuit dans le Turkestan, où Afrasiab le reçut bien et lui donna en mariage sa fille. Il y bâtit une ville; mais à la fin Afrasiab, que des envieux avaient indisposé contre lui, le fit mourir. Keï Khosrou naquit après l'assassinat de son père (Siawusch). Rustem, après avoir coupé en deux Soudabeh, se mit en marche vers le Turkestan pour venger la mort de Siawusch; il vainquit Afrasiab, tua son fils Surkheh et resta pendant sept ans dans le Turkestan, qu'il dévasta entièrement; ensuite il retourna dans l'Iran.

¹ Plus tard la splendeur de l'empire périt entre les mains de Kaous, et le monde devint inquiet. Kaous avait un jeune frère, Keï Bahman, qui avait un fils nommé Keï Scheken; ces deux princes s'emparèrent d'une partie de l'empire, mais à la fin Keï Scheken fut pris par les Turcs, qui le tuèrent quelque temps après.

² Gouderz eut un songe sur Keï Khosrou, en conséquence duquel il envoya dans le Turkestan son fils Guiv, qui découvrit Keï Khosrou, après avoir erré pendant sept ans dans ce pays. Ils repartirent ensemble, passèrent après beaucoup d'autres aven-

¹ Ce paragraphe paraît tiré de l'Histoire de Keï-Scheken, ouvrage épique dont l'auteur du Modjmel parle dans la préface, et qui est perdu.

² Ici reprend l'extrait de Firdousi.

tures le Djihoun sans barque, et arrivèrent ainsi dans l'Iran en amenant avec eux Ferenguis, mère de Khosrou. Thous et Gouderz eurent alors une querelle, parce que Thous voulait assurer la succession du trône à Feribourz, fils de Kaous; mais Keï Khosrou l'emporta sur lui, parce qu'il parvint à s'emparer du château de Bahman, et succéda à son père Keï Kaous encore du vivant de celui-ci.

Salomon était (du temps de Keï Kaous) prophète et roi de Syrie, et l'on raconte que Kaous lui demanda d'ordonner aux divs de s'employer à ses bâtisses; et les magnifiques édifices qui se trouvent dans le Farsistan, le monument que l'on appelle le trône de Salomon, et d'autres bâtisses, ont été faits par eux pour Keï Kaous, selon le récit de Thabari. D'autres disent que Salomon vécut du temps de Keï Khosrou. Hamzah d'Isfahan réfute cette origine du trône de Salomon; car il raconte, dans son ouvrage, que l'image du sanglier¹ se trouve souvent répétée sur les sculptures de cet édifice; or il n'y a pas d'animal qui soit plus en horreur aux Juifs que le sanglier. On y voit aussi beaucoup d'inscriptions en pehlevi, et (Isfahani) dit qu'on y amena un jour un mobed qui savait les lire et qui indiqua qu'elles signifiaient que cet édifice avait été bâti par

¹ Hamzah veut probablement parler du grand bas-relief du Takhti-Bostan, qui représente une chasse au sanglier, et que Ker-Porter a fait graver, voyez *Travels*, vol. II, p. 175, pl. 63. Il est presque inutile de dire que ces sculptures et les inscriptions qui les entourent datent des temps des Sassanides, et que le mobed qui prétendait les expliquer, en imposait à ses auditeurs.

Djemschid dans telle année et tel mois. Ces paroles et beaucoup d'autres y sont écrites en pehlevi ; mais je ne peux ici en indiquer le sens, car je ne connais pas ces caractères, et la forme des sculptures ne laisse pas deviner le sujet. On appelle ce monument *Hezar soutoun* (les Mille colonnes). On trouve d'autres monuments avec des inscriptions et des sculptures du temps de Thahmouras. Il aurait été difficile d'exécuter ces travaux par la force des hommes ; mais Djemschid et Thahmouras avaient à leurs ordres les divs, à l'exception des oiseaux et du vent, qui n'ont jamais obéi qu'à Salomon parmi tous les êtres créés. Voici ce que j'ai trouvé dans des livres, mais Dieu sait la vérité.

Keï Kaous bâtit encore à Babylone un édifice qui s'élevait haut dans l'air, et l'on dit qu'on lui donnait le nom d'*Akarkoub*¹. Quelques-uns disent qu'on appelle les ruines de cet édifice *Teli Nimroud* (la tour de Nimrod), mais communément on le désigne sous le nom de *Teli Karkoub*. Je l'ai vu, et quelques-uns lui donnent le nom de *Serh*, mot que les Arabes ont emprunté de la langue des Nabatéens de l'Irak, qui appellent un palais *Serha*. Keï Kaous mourut dans le Farsistan, après qu'Afrasiab eut été mis à mort.

¹ On trouve dans le voyage de *Ker-Porter*, vol. II, p. 177, la description et plusieurs représentations de ce monument, qui porte encore aujourd'hui les deux noms mentionnés par le mobed Bahram. C'est au reste par erreur que Bahram attribue ce monument à un roi Keïanide, car il est incontestablement de construction Babylonnienne.

Keï Khosrou ¹. — Son règne dura soixante, ou, selon d'autres, quatre-vingts ans. Il commença par venger la mort de son père, et envoya Thous, fils de Newder, dans le Turkestan où la violence de Thous fit périr Firoud, frère de Keï Khosrou. Les Iraniens attaquèrent les Turcs, furent défaits et revinrent. Soixante et dix fils de Gouderz furent tués dans ce combat, que l'on appela le combat de Peschen. Keï Khosrou avait rappelé Thous avant que l'armée fût de retour, et l'avait jeté dans les fers ². Rustem intercédait pour lui et lui fit rendre la liberté. Alors Thous réorganisa l'armée et partit pour le Turkestan; mais les Iraniens furent battus de nouveau et se réfugièrent sur le mont Hemawend, d'où ils demandèrent secours au roi. Keï Khosrou envoya Rustem qui tua un grand nombre des principaux personnages parmi les Turcs : on appela cette bataille le combat de Kamous. C'est là que Rustem jeta par terre Pouladwend ³. Afrasiab fut battu par Rustem et les Iraniens revinrent victorieux dans l'Iran. Ensuite vint l'histoire du div ⁴ Akwan, qui fut tué par Rustem,

¹ Cette vie de Keï-Khosrou est tirée de Firdousi, à peu d'exceptions près.

² Une glose marginale dit : « Parce que Thous avait tué Firoud, « qui était frère de Keï-Khosrou, et fils de Siawusch et de la fille de « Piran, que Siawusch avait épousée avant qu'Afrasiab lui eût donné « sa fille. »

³ Voyez l'histoire du div Pouladwend et de ses combats contre Rustem, dans Firdousi (éd. de Calcutta, p. 737 et suiv.).

⁴ Une glose marginale dit : « Akwan est le div qui surprit Rustem « pendant son sommeil, l'enleva avec la terre sur laquelle il était

et la défaite d'Afrasiab qui était venu avec un cortège voir ses troupeaux de chevaux.

Quelque temps après, Bischen¹ envoya Guiv et Gourguin, fils de Milad, pour tuer des sangliers. A cette occasion la fille d'Afrasiab devint amoureuse de Bischen, l'enleva par ruse et l'emmena dans le Turkestan. Lorsque sa présence y fut connue, on l'enchaîna dans une caverne après beaucoup d'aventures, et après que Piran, fils de Wisch, eut intercédé pour lui. Keï Khosrou consulta là-dessus Rustem qui finit par partir pour le Turkestan avec quelques-uns des grands déguisés en marchands. Il ne fut pas reconnu, tira Bischen de la caverne, attaqua Afrasiab dans la nuit, et repartit le matin pour l'Iran. Ensuite Keï Khosrou se décida à en finir avec Afrasiab², et leva quatre grandes armées dont il confia la première à Lohrasp, le fils de son oncle, qu'il envoya avec les princes de la famille des Keïanides à Derbend, dans le pays des Alains, et dans les pays des Khazars, des Russes et des Bulghars; il confia la seconde armée à Faramourz, fils de Rustem, qu'il envoya vers l'Hindoustan; il donna la troisième à Aghousch Wehadan, roi de Ghilan, qu'il envoya avec Kustehem, fils de Newder, vers le Kharezm et les pays environnants; enfin il confia la quatrième

« couché, et l'emporta dans l'air. Rustem finit par le tuer. » (Voyez ce conte dans Firdousi, édit. de Calcutta, p. 754 et suiv.)

¹ Voyez Firdousi, édit. de Calcutta, p. 754 et suiv.

² Le mobed paraît s'être servi ici des traditions sur Aghousch Wehadan, qui sont perdues aujourd'hui, mais dont l'auteur du Modjmel parle dans sa préface.

à Goudarz, fils de Keschwad, qu'il envoya avec d'autres généraux sur le bord du Djihoun. Lohrasp tua quelques-uns des rois (contre lesquels il avait été envoyé) et soumit le reste. Faramouz entama l'Hindoustan, tua des ennemis sans nombre et envoya le Raja à la cour de Khosrou. Schideh, fils d'Afrasiab, s'avança contre Aghousch, et Guersiwez, frère d'Afrasiab, battit Aghousch qui se retira de Bokhara, et qu'Afrasiab poursuivit jusqu'à Merv. Keï Khosrou arriva de Gourgan pour venir à l'aide d'Aghousch, qui était revenu de Bokhara; Rustem les suivit en toute hâte, et ils finirent, après mainte aventure, par battre Afrasiab. Goudarz¹ fut combattu par Piran, fils de Wiseh, et alors eut lieu la bataille qu'on appelle le combat des douze héros, dans laquelle Piran, ses frères, fils et parents, périrent tous. Keï Khosrou y arriva dans la même semaine, et l'on amena devant lui les morts attachés sur des chevaux. Il appela alors à Balkh toutes ces quatre armées qui avaient mis huit ans à vaincre leurs ennemis. Il fit à Balkh la revue de ses troupes, et se mit en marche contre Afrasiab avec une armée innombrable. On appela cette campagne la guerre de Bezkel (?). Afrasiab fut une fois mis en fuite dans le Kharezm, et Khosrou se battit en personne contre son oncle Schideh², qui portait aussi le nom

¹ Le récit de Firdousi reprend ici. (Voyez l'édit. de Calcutta, p. 870 et suiv.)

² La phrase de l'auteur est fort ambiguë, mais il ne peut y avoir de doute sur le sens, car Schideh était frère de Ferenguis, mère de

de Pescheng, et le tua. Une autre bataille fut livrée à Gulzerrioun, après laquelle Afrasiab se réfugia à Gueng Diz; et lorsque Khosrou se fut emparé de cette ville, il s'enfuit de nouveau et surprit quelque temps après (le camp iranien) pendant la nuit; mais Rustem était sur ses gardes et tua un grand nombre (de Touraniens). Afrasiab s'enfuit, traversa les mers de Zeréh et de Kaïmal¹, et personne ne put indiquer ses traces. Keï Khosrou parcourut longtemps le monde sans trouver aucun indice d'Afrasiab, jusqu'à ce qu'à la fin un ermite, nommé Houm, le saisit dans une caverne sur les frontières de Djis et d'Aran. Afrasiab s'échappa de ses mains et se réfugia dans l'eau, où on le saisit de nouveau. Khosrou le tua sur la place; ensuite il remit l'empire à Loh-rasp et partit, et personne ne le revit.

Il y a à Isfahan une montagne appelée Sourkh

Khosrou, et dans le Livre des Rois (éd. de Calcutta, pag. 924), il dit en s'adressant à Khosrou: « Si tu avais du sens, tu ne t'attaquerais pas à ton oncle. » C'est probablement ce vers que Bahram avait sous les yeux.

¹ Ce sont des mers orientales; mais je ne sais pas si la tradition attachait une idée précise à ces mots, et si elle distinguait ces deux mers. Firdousi en parle d'une manière assez obscure; par exemple (éd. de Calcutta, p. 966) il fait dire à Keï Khosrou: « Je couvrirai de mes troupes toute la Chine et le Mekran, je traverserai la mer de Kaimak (ou Kaimal, selon d'autres manuscrits), et quand la Chine et le Madjin me seront soumis, je ne demanderai aucun aide au pays de Mekran, je ferai traverser la mer de Zereh par mon armée, si le ciel me le permet. » Au reste, ce n'est pas la plus grande des difficultés qui se rattachent, dans la tradition épique des Persans, au lac ou à la mer de Zereh, et je reviendrai plus tard sur ce sujet.

Kouschid ; Keï Khosrou y bâtit un grand temple de feu et y établit le feu *Kouschid* ; il en établit encore d'autres , comme dans le Gourguin , où il bâtit Abad Kedjin ¹ , et en beaucoup d'autres endroits ; il rétablit dans l'Aderbaïdjan le temple de feu *Diz Bahman* , qui avait été détruit ² .

Lohrasp. — Son règne dura cent vingt ans. Il suivit les formes et les principes du gouvernement, tels que Keï Khosrou les avait établis. Son fils Gustasp ³ le quitta en colère avec quelques-uns de ses affidés ; son frère aîné Zerir le ramena par ses bons procédés. Il ⁴ envoya Bakhtinasr dans la Syrie , pour faire la guerre aux Juifs , et celui-ci détruisit Jérusalem et fit périr ou emmena toute la nation juive. Bakhtinasr était le même que Rehham , fils de Gouderz , ou , selon Hamzah Isfahani , le même que

¹ Je suis indécis sur le sens de ce passage ; il y a peut-être une faute dans le manuscrit.

² Ce dernier paragraphe n'est pas tiré de Firdousi.

³ Voyez Firdousi , éd. de Calcutta , pag. 1031.

⁴ Ceci est encore un exemple de la confusion introduite dans l'histoire ancienne de l'Orient par les historiens musulmans. La tradition persane ne reconnaissait dans l'Asie moyenne d'autre dynastie que celle des rois de Perse ; les Arabes acceptèrent cette base , mais étant obligés de parler de quelques-uns des rois de la Mésopotamie parce qu'ils les trouvaient dans l'histoire des Juifs , ils en firent des satrapes persans et les identifièrent avec des personnages de la tradition épique persane. Thabari est , je crois , le premier , qui ait identifié Naboukodonosor avec un des fils de Gouderz. La raison de ce choix était probablement la circonstance que , selon la tradition , Gouderz était satrape héréditaire d'Isfahan et de la frontière occidentale de l'empire et avait soixante et dix-huit fils , ce qui permettait de faire un choix plausible et que ne contredisait aucune tradition.

Nouscheh, fils de Wiwin, fils de Gouderz; selon d'autres encore, c'était Wiwin, fils de Gouderz lui-même. Dieu connaît la vérité.

Plus tard ¹, Gustasp, mécontent de ce que son père ne voulait pas lui donner un gouvernement, se rendit de nouveau et seul dans le Roum, où il fit des actions merveilleuses et devint à la fin gendre du Kaïsar. Gustasp avait adopté le nom de Farroukhzad; il alla, pour rendre service au Kaïsar, faire contre Elias, roi des Khazars, une guerre dans laquelle il fut victorieux. Le pouvoir du Kaïsar s'en accrut tant qu'il finit par envoyer, sur la demande de Gustasp, des ambassadeurs à la cour de Lohrasp, pour exiger de lui un tribut. Lohrasp envoya une armée sous Zerir pour combattre le Kaïsar. Zerir apprit l'histoire de Gustasp et le ramena (en Perse). (Lohrasp) abandonna alors à Gustasp la couronne et le trône et se retira dans le Noubehar de Balkh, où il se livra à l'adoration de Dieu dans le temple de feu, jusqu'à ce que le Turc Ardjasp, petit-fils d'Afrasiab, amenât une armée à Balkh et livrât une bataille dans laquelle Lohrasp fut tué.

Lohrasp acheva les fortifications de la ville de Balkh que Keï Khosrou avait commencées, et fit de nouvelles constructions dans l'intérieur de la ville. Il bâtit dans le pays des Alains, pendant qu'il y séjournait, une grande muraille sur le haut de laquelle il fit construire mille maisons pour les mille hommes qui y étaient de garde chaque nuit. Je donnerai, si

¹ Ici reprend le récit de Firdousi.

Dieu le permet, les détails de cela en son lieu, car ceci n'est qu'un abrégé.

Gustasp. — Son règne dura cent vingt ans. Zerdouscht se présenta au commencement de son règne devant lui, le convia (à changer de religion), établit le culte du feu, fixa la règle de la foi et fit des miracles, jusqu'à ce que Gustasp se convertît. On dit¹ qu'il se coucha tout nu sur le dos, fit fondre dans quatre creusets dix *rotls* d'airain, les fit verser sur sa poitrine nue et refroidir sur elle goutte à goutte sans que son corps et sans qu'un seul poil fût brûlé. Hamzah Isfahani dit que ce miracle fut fait par un homme nommé Aderbad, sous le règne des Sasanides. Dieu sait ce qui est vrai.

Gustasp avait un jeune fils, Isfendiar, qui soumit les hommes avec son épée, les força d'adopter la religion de Zerdouscht, et établit des temples de feu dans tous les pays. Ensuite il livra à Ardjasp une bataille dans laquelle Zerir fut tué; à la fin Isfendiar mit en fuite Ardjasp. Plus tard Gustasp chargea Isfendiar de fers et l'enferma dans la forteresse de Gounbedan qui est le même endroit que Guirdkouh, et il y resta jusqu'à ce qu'Ardjasp eût tué Lohrasp. Gustasp se trouvait alors dans le Seistan où il jouissait de l'hospitalité de Rustem, fils de Zal. Il partit pour la guerre contre Ardjasp, mais il y

¹ Ce passage est tiré d'une tradition des Guèbres que l'on retrouve dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans le Zerdouscht Nameh. Le reste de la vie de Gustasp est emprunté à Firdousi, à l'exception du dernier paragraphe, qui traite des constructions faites par ce roi.

fut réduit à la plus grande détresse, perdit trente et quelques-uns de ses fils, et se réfugia sur une montagne, jusqu'à ce que son oncle Djamasp partît, brisât les fers d'Isfendiar et l'amenât après beaucoup de supplications. Isfendiar mit en fuite Ardjasp, se rendit par le chemin de Haft khaneh dans le Turkestan, et s'empara par ruse de Rouin Diz; il battit Ardjasp et ramena à son père sa sœur qu'Ardjasp avait emmenée de Balkh.

Isfendiar demanda ensuite à son père un gouvernement, et Gustasp finit par l'envoyer dans le Seistan pour faire prisonnier Rustem. Djamasp le sage dit qu'il trouverait la mort de la main de Rustem. Isfendiar se rendit contre son gré dans le Seistan, et Rustem offrit de céder son trône et sa couronne et de paraître devant le roi; mais il ne voulut pas être enchaîné. A la fin ils se combattirent; une flèche perça l'œil d'Isfendiar, et il en mourut après avoir confié à Rustem par ses dernières paroles son fils Bahman. Vers la fin de sa vie, Gustasp demanda à Rustem de lui envoyer Bahman, ce que Rustem fit en lui donnant un équipage royal. Gustasp le déclara son successeur, partit pour la frontière de Balkh et y mourut.

On compte parmi les constructions que Gustasp a fait élever une ville triangulaire à laquelle il donna le nom de Rameshasan, et que l'on appelle aujourd'hui Besa ¹. Cette ville triple fut ruinée du

¹ Dans le district de Darabdjerd, dans le Farsistan. (Voyez la Géographie d'Aboul'féda, texte arabe, p. 330.)

temps de Hedjadj, fils de Iousouf, et abandonnée à Azadmard Kamkar (?). Gustasp fonda le bourg de Nemiwer¹, dans le district d'Anar, et y construisit un grand temple de feu qu'il dota richement. Isfendiar bâtit une muraille contre les Turcs, à vingt farsangs au delà de Samarkand, et fit placer dans l'eau de fortes chaînes de fer, pour que les Turcs ne pussent la passer. Partout où ce prince trouva des temples d'idoles il les détruisit, et fit construire à leur place des temples de feu.

*Bahmam*². — Son règne dura cent douze ans. Il épousa d'abord, sur la demande et l'ordre de Rustem, la fille de Sour, roi de Kaschmir, dont le nom était Kusaïoun. Ensuite il livra, par amour pour elle, ses trésors et ses armées à un certain Loulou, qui était venu avec elle du Kaschmir. Loulou corrompit avec de l'argent et des présents tous les grands, et trama une conspiration pour s'emparer de la personne de Bahman. Celui-ci en eut nouvelle, s'enfuit avec Barin, un saint homme que Rustem lui avait envoyé, et se rendit en Égypte, où il épousa, après beaucoup d'aventures, la fille du roi. Il emmena de là une armée, arracha l'empire des mains de Loulou, mit à mort Kusaïoun, pardonna à Loulou sur l'intervention des grands, et l'exila de l'empire. A cette époque Rustem et Zewareh furent tués par la ruse de Scheghad et du roi de Kaboul,

¹ J'ai des doutes sur le sens de cette phrase.

² Cette vie est entièrement tirée du Bahman Nameh. (Voyez man. de la Bibl. royale, fonds Anquetil, n° 68.)

qui avaient fait creuser un fossé. Bahman, lorsqu'il apprit cet événement, se livra à sa douleur; ensuite il entreprit de venger Isfendiar, mena une armée dans le Seistan, et livra plusieurs batailles. Il fut d'abord battu et obligé de revenir; mais à la fin il obtint la victoire, et Faramourz se réfugia dans l'Inde. Bahman s'empara de Zal: il fit construire en fer une espèce de cage dans laquelle il plaça Zal, et le traîna avec lui sur le dos d'un éléphant, jusqu'à ce que Faramourz fut tué dans le Kaschmir. On dit qu'un écart de son cheval fit tomber Faramourz dans un fossé où il fut noyé. Dans tous les cas, Bahman le fit attacher, après sa mort, au gibet. Le Livre des rois¹ dit qu'il le fit pendre vif: Dieu sait la vérité.

Ensuite Bahman résolut de détruire les tombeaux de Sam et de Rustem, et de faire brûler leurs cadavres pour les détruire entièrement. Il reçut alors la nouvelle qu'Aderberzin arrivait de Hamadan à l'aide de son père Faramourz; Bahman le surprit et le fit prisonnier au moment où il débarquait de la mer, prenant le camp de Bahman pour celui de son père: on le jeta dans les fers, et Bahman s'en retourna dans le Seistan, fit remettre les palais de Zal et de Rustem dans leur état primitif, et renvoya Zal dans son palais, avec ses filles Zerbanou et Gouschasphanou, et les enfants de Zewareh. Il envoya Aderberzin dans une forteresse; mais Rustem fils de Tour du Ghilan, s'en empara sur la route.

Voyez Firdousi, éd. de Calcutta, p. 1246.

Une armée se rassembla autour de Rustem, qui livra à Bahman des combats innombrables, assiégea Bahman dans le Gourgan et fit à la fin la paix avec lui. Aderberzin devint le Pehlewan (le connétable) de Bahman. Plus tard, Bahman fut mordu par un serpent à Dirkedjin¹, entre Rei et Isfahan. Il donna, par ses dernières volontés, la succession au trône à sa fille Tchehrazad, qui est connue sous le nom de Homaï. D'autres disent qu'il mourut de mort naturelle. On raconte aussi que Bahman tint pendant longtemps Zal enfermé dans une forteresse, où il composa quelques livres sur la vie des membres de sa famille, et sur les vices et les défauts de Gustasp et de cette famille.

Bahman bâtit, entre autres villes, celle d'Abadi Ardeschir, dans le Sewad, à laquelle les Nabatéens donnent le nom de Hemianian; ensuite le Néran supérieur et Behestan dans (le district de) Bahman Ardeschir, que l'on appelle (maintenant) Forati Basrah. Il fit rebâtir Jérusalem, et en jeta un jour les fondements au moment du lever du soleil et de son passage par le pôle. Il jeta les fondements de trois autres villes au coucher du soleil; il y fit bâtir des édifices qu'il donna aux Hirbeds (prêtres). La première fut appelée Ardeschir; elle se trouve du côté du château de Marfanan (?); la seconde fut appelée Zerwari Ardeschir; elle est située dans le canton de Darek et dans le district de Berkhar; la troisième

¹ La lecture du nom de l'endroit est très-incertaine.

porte le nom de Mihri Ardeschir, dans le canton d'Ardestan.

Homaï Tchehrazad. — Son règne dura trente ans. Elle établit sa résidence à Balkh. On dit qu'ayant mis au monde un fils, elle le confia à un mobed; mais l'histoire, telle qu'on la raconte ordinairement, est qu'elle le plaça dans une caisse et le fit jeter dans l'eau, où un meunier finit par le trouver, et lui donna le nom de Darab.

Homaï envoya, dans le pays de Roum, une armée qui fut victorieuse et ramena beaucoup de captifs dont elle se servit pour ses constructions. Elle fonda, dans le Farsistan, trois villes : la première, du côté de Hezaran Oustoun, c'est-à-dire d'Istakher; la seconde, nommée Khehin, sur la route de Darabguird; enfin, la troisième sur la route du Khorasan, dans le district de Kimreh, et l'on dit que c'est l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Tcheh*. Cette dernière ville était une de celles qu'Afrasiab avait détruites : Alexander les dévasta toutes les trois. Homaï fit mettre sur les monnaies d'or et d'argent qui furent frappées pendant son règne : « Jouis, ô « reine du monde, pendant mille ans du printemps « et de l'automne. » Ayant retrouvé son fils, elle lui remit le gouvernement et mourut dans la province de Fars.

Darab. — Son règne dura douze ans, ou, selon d'autres, quatorze. Quelque temps après son avènement au trône, Filikous, roi de Roum, lui déclara la guerre; ils firent plus tard la paix, et Darab

épousa la fille de Filikous, mais la renvoya, quelque temps après, à Roum. Les Persans disent qu'elle était alors grosse d'Alexandre. Parmi les villes qu'il a fondées est *Darabquird*, dans le Farsistan : le district où cette ville est située en a pris son nom, qui, auparavant, était *Aspan Fergan*. Darab mourut dans le Farsistan.

Dara, fils de Darab. — Son règne dura quatorze ans, ou selon une autre tradition, seize. Il eut des guerres à soutenir contre Alexander le Grec (Iskender Roumi), et essuya quelques défaites. Les Grecs firent une invasion dans l'Iran, et (les Persans) demandèrent du secours à Four, roi des Indiens. On avait pensé, en Perse, à faire la paix avec Alexander et à se soumettre à lui; mais l'espoir de l'aide des Indiens fit rejeter ce plan, lorsque Djanousiar et Mahiar frappèrent inopinément, dans la nuit, Dara de quelques coups d'épée et le laissèrent gisant par terre. Ils étaient les gardes particuliers du roi, et, selon quelques-uns, ses ministres. Dans ce moment Alexander arriva, serra la tête de Dara contre sa poitrine et pleura. Dara lui recommanda, dans ses dernières volontés, d'épouser sa fille Rouscheng et de protéger les Iraniens; ensuite il mourut.

Dara avait, du temps de sa guerre contre Alexander, fait beaucoup de constructions dans le château de Hamadan, et y maintenait une garnison comme garde de ses trésors, de ses femmes et de ses enfants, comme je dirai en détail dans le livre¹ sur

¹ Ou peut-être seulement dans le chapitre, car l'auteur parle

Hamadan. Il fonda une ville au-dessus de Nisibin, que l'on appela, d'après son propre nom, Daran : elle existe encore sous le nom de Daria. Il peupla, dans le Farsistan, un nouveau canton, et fonda beaucoup de villages. Dieu connaît la vérité.

Sekander Roumi. — Son règne dura quatorze ans, ou, selon d'autres, vingt-deux : il est possible de concilier ces deux chiffres en comptant (les quatorze ans) pour le temps qu'il a régné sur l'Iran, de même que nous avons compté plus haut à Afrasiab douze ans de règne entre Minoutchehr et et Keï Khosrou. Or, Sekander est allé dans l'Occident et dans l'Orient, traversant le monde entier, soumettant les rois, et mettant sous ses pieds la terre et la mer, ce qui ne peut se faire que pendant une longue vie : Dieu sait ce qui est vrai. Sekander ayant placé Dara dans un tombeau, s'empara par une ruse de ses assassins et les fit pendre. Il demanda après cela la main de Rouscheng, ce qui le rendit très-aimé chez les Iraniens. De là, il partit pour le Hindoustan, où il tua de sa main Four. Le prince indien Keid demanda la paix, et lui envoya sa fille, un médecin, une coupe et un philosophe qu'il lui avait demandés, parce que personne dans le monde n'avait rien de semblable à ces quatre merveilles. Ensuite il quitta ce pays et marcha contre (la reine) Keidafeh, avec laquelle il conclut à la fin la paix. Tous les rois de l'Orient se soumirent à lui, après

effectivement en quelque détail de cette ville. (Voyez le manusc. fol. 344 et suiv.)

qu'il en eut tué quelques-uns. Tous ces événements seront racontés en détail si Dieu le permet. Après la guerre contre Darab, Sekänder parcourut l'Occident d'un bout à l'autre, jusqu'à ce qu'il arrivât à l'endroit où le soleil se couche, comme le prouve un verset du Koran. Ensuite il fit bâtir la muraille de Yadjoudj et de Madjoudj; on la fit en briques de fer, entre lesquelles on plaça du plomb, du cuivre et un mélange (d'autres métaux), de la manière que les architectes du Roum savent le faire; ensuite on y appliqua le feu, jusqu'à ce que tout fût fondu et formât une masse solide. Cet événement est attesté par la parole de Dieu, dans la sourate de *la Caverne*¹. Alexander fit placer sur cette muraille, lorsqu'elle fut achevée, l'inscription suivante : « Au
« nom de Dieu, le glorieux, le sublime ! Cette mu-
« raille a été bâtie à l'aide de Dieu, et elle durera
« ce que voudra Dieu. Mais lorsque huit cent et
« soixante ans du dernier millier seront passés, cette
« muraille se fendra dans le temps des grands pé-
« chés et crimes (du monde), et de la rupture des
« liens du sang et de l'endurcissement des cœurs, et
« il sortira de cette muraille une multitude d'hommes
« de ce peuple, telle que Dieu seul en saura le
« nombre. Ils atteindront le coucher du soleil, et
« ils dévoreront tout ce qu'ils trouveront de nour-
« riture et de fruits, jusqu'à ce qu'ils se jettent
« sur l'herbe sèche et les feuilles des arbres. Ils épui-
« seront toutes les rivières qu'ils traverseront, de

¹ Koran, sour. 18, v. 95 et suiv.

« manière à n'y pas laisser une seule bouchée d'eau.
« Quand ils auront atteint le pays de Sabous, ils
« périront tous, jusqu'au dernier, selon l'ordre de
« Dieu. »

Sekander fonda douze villes : Iskanderieh, en Égypte, dont les bâtiments sont étonnants et où il construisit le phare dont Belinas, qui vivait de son temps, confectionna le talisman; ensuite Merv, dans le Khorasan, et la ville de Sedreh, sur le bord de la mer, et celle de Mekk, dans la Chine : on dit aussi que la ville d'Abher et le château d'Isfahan datent de lui. Il en fit bâtir d'autres dans les pays de Roum, de Misan, de Samarkand, de Babylone, et dans beaucoup d'autres pays. Les Persans nient ce qui regarde les villes (qu'il aurait fondées) dans l'Iran, et disent qu'il a détruit la ville de Merv au lieu de la bâtir; mais j'ai trouvé dans quelques livres ce que je viens de dire. Vers la fin de sa vie il établit, d'après le conseil d'Aristote le sage, dans toutes les provinces de l'Arabie et de l'Iran, des rois qui, tous, étaient indépendants l'un de l'autre, et à qui il donna le nom de rois des tribus (*molouki thewaïf*); et ¹ que les Arabes appellent les tribus et les maîtres (*afya wa souna*). Le but d'Aristote en cela était de faire que personne ne fût en état de faire une invasion dans le pays de Roum pour se venger (de la conquête de l'Iran). Sekander mourut à Zouz (Suse), et son corps fut transporté à Iskanderieh : quelques-uns disent qu'il mourut dans cette dernière ville. Les

¹ Je soupçonne quelque erreur de copiste dans cette phrase.

philosophes grecs parlent beaucoup de la sagesse, des sentences et du cercueil d'Iskander; leurs récits ont été traduits en arabe, et Firdousi en a traduit une partie en vers, comme je le dirai en son lieu, si Dieu le permet.

Ainsi, la dynastie des Keïanides consistait en dix rois, Sekander Roumi compris: elle a régné pendant sept cent trente-deux ans. On dit qu'après Sekander tous ses ministres et ses grands officiers se rendirent indépendants pendant soixante et douze ans; mais je n'ai pas trouvé une histoire détaillée de ces princes, et qui aurait donné un récit de leurs règnes tel qu'on doit le désirer.

باب التاسع

فصل دوم

طبقه کیانیان هم از روایت بهرام موبد

پادشاهی کیتباد صد سال بود و دیگر روایت صد و بیست و شش سال گویند چون زال رستم را بفرستاد و او را از کوه همدان بدری آورد بر تخت نشاندند و با افراسیاب حرب کرد و نخستین حرب رستم سوار این بودست و افراسیاب را از پشت اسب برداشت تا از غلبه

ترکان کوش کشته شد و بیفتاد و در میان سولران
 گریخت و به نهریمت رفت و از آن پس با یشفک پدر
 افراسیاب صلح کرد بعد ازین کیقباد را با عبد الشمس
 ملك عرب و حیرآل قحطان حرب افتاد و بر آخر صلح
 کردند و باز بر زمین هیاطله رفت از آن روی جیحون و با
 ویسه اورا حرب افتاد که درین وقت افراسیاب برور
 بود بحرب و کیقباد فیروزی یافت بر کنار جیحون شهری
 بنا کرد فیادبان (۱) خوانند و اکنون قوادیان خوانند
 و اندر ناحیه اصفهان بسیاری آبادانی کرده و دیهها ساخت
 و آنرا استانبر بونارت کواد نام کردند در زبان فهلوی
 وهنوز بجایست و بندیگر نام قم رود خوانند و بر زمین
 فارس بمرد بممرک

پادشاهی کیکاوس صد و پنجاه سال بود بروایتی صد
 و شصت سال گویند و ببلخ نشست اول زیرا که پدرش
 آنجا بسیار بودی پس بهارس دارالملک ساخت و بمطزندان
 رفت و گرفتار شد آنجا با بزرگان عجم تا وستم تنها بعد
 از حالهای بسیار و کشتن سپیده دیو و شاه مانندران
 و اورا (۲) باز آورد و افراسیاب ایران زمین گرفته بود بعضی

^۱ Il faut lire قبادیان.

^۲ Il faut lire اورا.

گویند باز گشت و دیگر روایت آنست که سواد بغداد
 رستم با وی حرب کرد و سوی ترکستان تاختش بعد ازین
 کیکاوس گرد پادشاهی بگشت و بر زمین هاماوران شاه اورا
 مهملان برد با بزرگان و در مستی همه را بنده بر نهاد و بقلعه
 فرستاد و مختبر شاه هاماوران سوداوه کاکوس را خدمت
 می کرد تا رستم میاه ساخت و برفت و از بعد کارزارها
 کاکوس را از بنده بیرون آورد و بایران زمین باز آمدند ازین
 پس آن قصه بود که بر آسمان خواست رفت و صندوق
 و عقاب بیآورد تا از بالا بر زمین ساری فرو افتاد بر آب
 و بزرگان چون خبر بر دانستند اورا بدآن تا سیاسی
 ملامت کردند و سوی تخت باز آمد شرمسار ازین پس
 حادثه شکارگاه رستم بود با مهتران عجم و حرب با
 افراسیاب و هزیمت شدن و قصه زادن سهراب و کم شدن
 رخس (۱) و حرب کاکوس با سهراب و سپاه افراسیاب از آن
 پس تا کشته شدن سهراب بر دست پدرش رستم بعد
 ازین مولود سیاوش بود و پروراندن رستم اورا تا افراسیاب
 آمد بحرب و سیاوش اورا از پدر اندر خواست (۲) حرب

^۱ Cette phrase est renversée; il faut lire : وقصه کم شدن
 رخس و زادن سهراب.

^۲ Il paraît manquer quelque chose à cet endroit.

ترکان از گرفتار سودابه زن پدرش بعد از آن که در آتش
 رفته بود و با کنیزگی پیدا شده چون برفت صلح افتاد
 میان سیاوش و افراسیاب کاوس بدآن رضا نداد و سیاوش
 بترکستان اندر رفت و او را افراسیاب بنواخت و دختر
 بوی داد و آنجا شهری بنا کرد تا افراسیاب را از حسد بر
 آن اغالیدند و سیاوش گشته شد و پس از کشتن او
 کیخسرو بزاد درین عهد رستم با سپاه سوی ترکستان
 رفت بکین سیاوش بعد از آن که سوداوه را دو نیم زد تا
 افراسیاب بشکست و پسرش سرخه کشته شد و هفت
 سال رستم بترکستان بایستاد و همه کشور خراب کرد پس
 بایران باز آمد ازین پس فره پادشاهی از کاوس گشته شد
 و شکوه برخاست و برادر نو خاسته بود او را کی بهمن نام
 و پسر کی شکن طرفی از پادشاهی ایشان داشتند تا بر
 آخر کی شکن بدست ترکان گرفتار شد و بعد مدتی
 بکشتندش و گودرز خواب دید در کار کیخسرو تا گیورا
 پسرش بفرستاد تا بعد از هفت سال که در ترکستان
 بگشت خسرو را بییافت و بهیامدند تا بعد حالها بی
 کشتی بجایمون بگذشتند گیو و خسرو و فرنگیس
 مادرش بایران آمدند و میان گودرز و طوس سخن رفت که
 طوس پادشاهی فریبرز را خواست پسر کاوس چون دژ بهمن

کیخسرو توانست ستن در قرار بروی افتاد و بزند گانی
کیکاووس پادشاهی بکیخسرو رسید

وسلیمان پیغمبر عم بر زمین شام پیغمبر و پادشاه بود
چنین گویند که کاووس از وی بخواست تا دیوانرا بفرماید
تا از بهر او هارت کنند و آن بناها که به پارس است
به آن عظیمی و آنک کرسی سلیمان خوانند و دیگر
جایگاه کرده اند کیکاووس را و این در تاریخ طبریست
و بر روایتی گویند سلیمان بعهد کیخسرو بود و حمزه
الاصفهان منکرست اندر حال کرسی در کتاب الاصفهانی
هم شرح دهد که بر آن سنگها بر صورت خوک بسیار
کردست و هیچ جانور بر مینو اسرائیل دشمن تر از خوک
نیست و بر آنجا نبشتهها هست بیهلوی و هی گوید در
روزگاری موبدیرا میآوردند که آنرا بخواند در جمله این
لفظ بود که کردش این رسان جز بغلان ماه و غلان روز
و بیهلوی نبشتست این کلمات و بسیاری دیگر و من از
جهت نادانستی خرد آن ننوشتیم که از صورت غرضی
بر بخت و آنرا هزار ستون خوانده اند و دیگر بناها هم
نبشتهها بر آن از طهورت نشان می دهد اما چنان
ساختن در قوت آدمی دشوار باشد و دیوان در فرمان
بخشید و طهورت بوده اند مگر مرغ و باد که جز مضر

سلیمان نبوده است هیچ مخلوق را آنچه خواندیم بدین
 سان است و خدای تعالی علیم تر بدان و کیکاوس در
 بابل نبای بلند بهوا بر شده بر آورد و چنین گویند که
 آنرا عترتوب خوانند اثر آن بعضی تل نمروود گویند
 و عوام تل قرتوب خوانند و می آن دیده امر و بهری
 صرح خوانند معرب کرده از زبان فبط عراق که کوشک را
 صرحا خوانند و از پس کشتن افراسیاب پیارس بمرد
 پادشاهی کیخسرو شصت سال بود دیگر روایت هشتاد
 سال گویند نخستین کینه پدر طلبید و طوس فرود را
 بترکستان فرستاد و برادر کیخسرو فرود کشته شد از
 تیزکاری طوس و چون با ترکان حرب کردند ایرانیان
 بهزیمت باز آمدند و هفتاد پسر گودرز کشته شد و این
 کارزار رزمین خوانند و کیخسرو پیش از باز گردیدن
 لشکر طوس را خوانده بود و بند کرده (۱) چون رستم شفاعت
 کرده یله کردش و طوس باز سپاه بیآراست و سوی
 ترکستان رفت و دیگر بار شکن بر ایرانیان بود و کوه
 هاون پناه گرفتند و از شاه مدت خواستند کیخسرو

¹ Une glose marginale ajoute : زیرا که فرود را کشته بود :
 فرود برادر کیخسرو باشد پسر سیاوش از دختر پیران که
 پیش از افراسیاب پیران برود دخترش داده بود

رستم را بفرستاد تا بزرگان ترکان را بسیاری بکشت و این
 رزم را رزم کاموس خوانند و باز فولادوند را بیفگند
 و افراسیاب از رستم هنریمت یافت و پیروز سوی ایران باز
 گشتند بعد از آن قصه اکوان (۱) دیو بود تا کشته شد
 بر دست رستم و افراسیاب را که بدیدار کله اسپ آمده
 بود با سپاه هنریمت کرد

بعد مدتی بیژن گیورا با گرگین میلاد بکشتی
 گرازان فرستاد و دختر افراسیاب بر او عاشق شد
 و حلیت کرد تا بیژن را بترکستان برد چون دانسته
 شد بعد حالها و شفاعت کرد پیران و یسه بیژن را
 بآهن در چاه ببستند و کیخسرو رستم را گفت چه
 سازیم درین کار تا رستم با چندین مهتر بساختند برسان
 بازارگانان و بترکستان رفت ناشناس تا بیژن را از چاه برآورد
 و شبیخون کرد بر افراسیاب و همان شب سوی ایران باز
 گشت بامداد از بعد آن کیخسرو دل بر آن نهاد که
 یکبارگی بکار افراسیاب سپری کند و چهار لشکر بزرگ

اکوان انست که رستم را در خواب یافت : Glose
 جای خفتن را از زمین بر کند و رستم را بر بالای بود رستم
 باز وینرا بکشت

^۲ Il faut lire کردن.

بساخت اول سپاه لهراسف را داد پسر عیش و با بزرگ
 زادگان کیانیان اورا بدر بند الانان و خزران و روس
 و بلغاز و آن حدود فرستاد دوم سپاه فرامرز پسر رستم را
 داد و سوی هندوستان فرستادش و سوم سپاه ملک
 گیلان آغش و هادان را داد و با کستهم نوذر سوی خوارزم
 و آن زمینها فرستاد و چهارم سپاه بگودرز کشواد سپرد
 و با سپهداران سوی کفار جیچون فرستاد برابر پس
 لهراسف و پادشاهانرا بطاعت اندر آورد و بهری بکشت
 و فرامرز هندوستان بکشاد و بی اندازه بکشت و رای را
 بدرگاه خسرو فرستاد و آغشرا شیده پسر افراسیاب
 برابر آمد و گرسیوز برادرش پیروزی آغشرا بود و بر آخر
 افراسیاب بمرو آمد از پس آغش که از بخارا باز گشته
 بود و کیخسرو از گرگان بمدد رفت و رستم از پس شاه
 بتعجیل برفت تا بعد حالها افراسیابرا بشکستند
 و گودرز را پیران و یسه برابر آمد و آنرا رزم دوازده رخ
 گویند و پیران با برادران و پسران و خویشان جمله کشته
 شدند و هم در آن هفته کیخسرو آنجا رسید و کشتگان
 بر اسپان بسته پیش شاه آوردند و این سه سپاههارا
 ببلخ خواند و هشت سال روزگار رفته بود تا این هر
 چهار لشکر پیروزی یافتند و چون ببلخ عرض داد با

سیاهی بی کرانه روی بحرب افراسیاب نهاد و اینرا رزم
 بزرگ خوانند و یکبار بخوارزم افراسیاب را هزیمت کرد
 و خالش شیده که اورا پیشنگ نام بود بدست خویش
 بحرب برد و بکشت و دیگر بار بگل زرین کارزار افتاد
 و افراسیاب سوی گنگ دژ رفت چون خسرو دژ بستد
 باز گریخت و از بعد مدتی شبیخون آورد رستم بیدار بود
 بسیاری بسیار از ایشان بکشت و افراسیاب بجست و از
 آب وره (۱) دریای کمال بگذشت و نیز کسی اورا نشان
 نداد و کی خسرو بسیار جهان بگردید و از وی اثر نیافت
 تا از پس روزگاری هومر زاهد اندر غاری بگرفتش بر
 حدود جیس واران و از دست او در آب جست باز
 بگرفتندش و خسرو هانجا بکشتش بعد ازین پادشاهی
 پلهراسف سهرورد و هرفت و کس اورا باز ندید.

باصفهان کوهی است سرخ کوشید خوانند آنجا آتشگاهی
 بلند بر آورد و آتش کوشید بتهاد و بزرگان که آباد نجین
 کرد و بسیار جایها و آتشگاه دژ بهمن اندر آذربایگان
 بعد از نیران کردن

پادشاهی پلهراسف صد و بیست سال بود پادشاهی

۱. از آب زره و دریای کمال Il faut, je crois, lire

بر سان وهیته (۱) کیخسرو کرد و پسرش گشتاسپ
از پدرش بخشم برفت با خاصگان زیر برادر مهترش
اورا بنیکوی باز آورد و بخت نصرا بر زمین شام فرستاد
بحرب جهودان تا بیت المقدس خراب کرد و هدرا برده
کرد و دیگرانرا بکشت و او رهام گودرز بود و در
کتاب الاصفهانی نوشته بن و یوین گودرز گوید و دیگر
روایت و یوین گودرز و الله اعلم باز گشتاسپ تنها سوی
روم رفت هم از خشم پدر کی پادشاهی نمی خواست (۲) و آنجا
ویرا کارها عظیم بر دست وی بر آمد تا داماد قیصر گشت
و خود را فرخ زاد نام کرده بود و بیاوری گشتاسپ بر
الیاس پادشاه جزر (۳) بیرون رفت و فیروزی یافت و کار
قیصر بزرگتر گشت تا بفرمان گشتاسپ رسول فرستاد
بباز خواستین از لهراسف و زایرا با سپاه بحرب فرستاد
و دانسته شد کار گشتاسپ زیر اورا باز آورد و تاج و تخت
بوی داد و خود بنو بهار بلخ رفت بآتشگاه بیزدان پرستی
تا ارجاسپ ترك نمیره افراسیاب سپاه آورد بلخ و لهراسف

¹ Le manuscrit écrit وهیته, mais le *teschdid* est d'une main moderne qui a placé presque arbitrairement une foule de points dont on ne doit tenir aucun compte.

² Il faut suppléer دادن.

³ Il faut lire خزر.

در کارزار کشته شد از عمارت ربض شهر بلخ که کیخسرو بنا نهاد تمام کرد و عمارت بیفزود اندر بلخ و بالانان اندر بدآن وقت کی آنجا بود در بندی ساخت عظیم و هزارخانه بر بالای دیوار کی هر شب هزار مرد حرس دارند و بجایگاه خویش گفته شود این شرحها که مختصرست اگر خدای توفیق دهد

پادشاهی گشتاسپ صد و بیست سال بود اندر اول عهد او زردشت پیش وی آمد و دعوت کرد و آتش پرستیدن فریضه کرد و دین معین بنهاد و شعبدها نمود تا گشتاسپ او را بپذیرفت و گویند برهنه بر قفا خفت و بفرمود تا ده رطل روی در چهار بوته بگذاختند و بر سینه وی ریختند خوار و آنجایگاه بر دانه دانه بیفرد که هیچ موی نماند امش نسوخت جزه اصفهانی این مرد را آذرباد میخواند در عهد ساسانیان و خدای داناترید آن پسر گشتاسپ اسفندیار نو خواست بود جهانی را بتیغ سپری کرد تا دین زرتشت گرفتند و آتشگاهها بنهانی (۱) بهر کشوری پس با ارجاسف حرب افتادش وزیر کشته شد و بر آخر اسفندیار ارجاسف را هنریمت کرد از بعد این گشتاسپ اسفندیار را بند بر

¹ Il faut probablement lire بنهادی.

نهاد و بدتر گنبدان باز داشتش و آن گرد کوهست تا
 ارجاسف لهراسف را بکشت و بدین وقت گشتاسف
 بسیستان بود بمهمان رستم زال پیش باز گشت بحرب
 ارجاسف و ستوه گشت ازوی و سی واند فرزندش گشته
 شدند و هر کوی گریخت تا جاماسپ عیش برفت و به
 بسیار شفاعت اسفندیار بیامد و بند بکست و ارجاسف را
 هزیمت کرد و باز از راه هفت خوان بترکستان رفت
 و روئین دژ بحیلت بستند و ارجاسف را بکشت
 و خواهرش را که ارجاسف از بلخ برده بود باز آورد پیش
 پدر و وعده خواست بیادشاهی دادن تا گشتاسپ
 بفرستادش بسیستان تا رستم را بندد و جاماسپ حکم
 گفته بود که او را زمانه بر دست رستم باشد بناکار
 اسفندیار بسیستان رفت و هر چند رستم او را تاج و تخت
 پذیرفت و پیش آمدن پسندید جز بند بر نهادن تا
 حرب افتاد و تیزی بر چشمش رسید و مرد و بهمن
 پسرش را بر رستم سپرد بوصیت بر آخر عهد گشتاسپ
 بهمن را از رستم باز خواست و رستم او را با همه سازهای
 شاهانه پیش گشتاسپ فرستاد و او را ولی عهد کرد
 و محدود بلخ از جهان رفت و از عمارت های شهرستانی بنا
 کرد سه سو ورامشاسان نام نهاد و اکنون بسا خوانند

واندر عهد حجاج یوسف آن مثلث باطل کردند اندر آوردند بر دست آزاد مرد کامکار و پروستای انار باز دیهی کرد نمیور و آتشگاهی بلند بر آورد و بر آنجا وفقا کرد و اسفندیار سستی کرد برابر ترکان از پس بیست فرسنگی سمرقند و در آب سلسله عظیم آهنین ساخت تا گذار ترکان نیفتد و هر کجا بتخانها یافت همه خراب کرد و بجای آن گاهها بر آورد والله اعلم

پادشاهی بهمن صد و دو از ده سال بود نخستین دختر ملك كشمير صورت زن كرد نام او كسايون⁽¹⁾ بخواهنگی و فرمان رستم پس با لولو نامی كه با وی از كشمير آمده بود سر داشت و بگفتار این زن بهمن همه گنج و سپاه بعشق كسايون در دست لولو نهاد تا همه بزرگانرا بدینار و بخش بنده كرد و قصد گرفتن بهمن کردند تا دانسته شد و بهمن با بارین پرهیزگار كه رستم فرستاده بودش بگریختند و بمصر افتادند و بعد حالها داماد ملك مصر گشت و سپاه آورد تا پادشاهی از دست لولو بیرون كرد كسايون بكشت و لولورا بشفاعت بزرگان بخشید و از پادشاهی بفرستاد و درین وقت رستم وزواره بحیلت شغاد و شاه كابل و چاه كندن كشته شدند چون بهمن

¹ كتايون, selon le Bahman-nameh.

خبر یافت. تعزیت بداشت و پس بکین اسفندیار بر
 خاست و سپاه برد بسیستان و کارها رفت تا انك باز
 بهزیجت باز آمد و بعد روزگاری پیروزی یافت و فرامرز
 بهندوستان رفت و زال را اسیر گرفت و خانه فرمود
 ساختن چون قفس از آهن و زال را در آنجا باز داشت
 و بر پیل هی گردانید با خود تا بکشمیر فرامرز گشته
 شد آخر کار و گویند در خندق افتاد از خطا کردن
 اسب و در آب بمرد و بهمه حال مرده او را بدار فرمود
 کردن و اندر شاهنامه زنده میگوید و الله اعلم

پس قصد کرد که دجهٔ سام ورستم خراب کند
 و تنها و کالبد ایشان بسوزاند تا باز باطل کرد و آنرا
 خیرها است تا آخر برزین از هندوان بیاری پدرش هی
 آمد فرامرز ناگاه بهمن او را بگیرفت چون از دریا برآمد
 و لشکرگاه بهمن آن پدر پنداشت و بند کردند و باز
 گشت و بسیستان (x) و خانهٔ دستان ورستم همچنانك اول
 بود باز فرمود کردن و زال را بخانه باز فرستاد با دخترانش
 زربانو و گشسپ بانو و فرزندان زواره و آخر برزین را بقلعه
 فرستاد تا ورستم تورگیلی او را بستند اندر راه و سپاه
 بروی جمع گشت و کارزارها رفت میلان او و بهمن بی

¹ Il faut probablement lire و بسیستان رفت.

اندازه و بهمن را حصار گرفت بگرگان اندر و آندر آخر
 کار صلح کردند و آذربیزین پهلوان گشت بهمن را پس
 بدیر کجین میان ری و اصفهان بهمن را ازدها بیوبارید
 و وصیت پادشاهی بدخترش کرد چهارزادی های او را
 لقب بود و پروایتی گویند بمرك بمرد و زال را همچنین
 گویند که بهمن مدتی دراز بقلعه باز داشت و زال چند
 کتاب بساخت اندر سیر خاندان ایشان و مثالب
 و نکوهش گشتاسف و آن تخته

و از اعمارت بناحیت سواد اندر شهر کرد آباد اردشیر
 نام و نبطیان هیانیان خوانند نران الاعلی و بهستان
 اندر بهمان اردشیر کرد و آنرا فرات بصره هی خوانند
 و بیت المقدس را آباد فرمود کردن و بیکی روز نصب کرد
 بوقت آفتاب بر آمدن و بقطب رسیدن و سه دیگر
 بوقت غروب و آنرا بناها بر آورد و هر بد آنرا بد آن
 کماشت اولرا نام اردشیر اندر جانب قلعه مارفنان
 دوم را نام زروار اردشیر اندر دیه^(۱) دارک از روستای برخوار
 سوم نام مهر اردشیر اندر دیهی^(۱) اردستان

پادشاهی های چهارزاد سی سال بود دار الملک بمبلغ
 ساخت و چون بزاد گویند پسر را بموبد سفر و معروفتر

^۱ دیه Lisez .

آنست که در صندوق نهاد و در آب انداختند تا کاری
بیافتش و داراب نام نهاد و سپاه فرستاد بملك روم
پیروزی یافتند و بسیاری اسیران آوردند و همای ایشانرا
بر عمارت گماشت و بیارس اندر سه بنا کرد یکی بجانب
هزاران استون که اسطخرست دوم خهین نام بود بر راه
دارابگرد سه دیگر بر راه خراسان شهرستانی کرد در
روستای کیمه و گویند آنست که مدینه چه خوانند
و آن از خرابهای افراسیاب بود و این همه سکندر پیران
کرد و اندر عهد خویش فرمود که بر نقش زر و درم
نوشتند بخور بانوی جهان هزار سال نوروز و مهرگان
و چون پسر را باز یافت بوی (۱) سفرد و هم بر زمین پارس بمرد
پادشاهی داراب دو از ده سال بود بدیگر روایتی چهار
ده سال او را بعد مدتها فلیقوس ملك روم حرب افتاب
تا آخر صلح کردند و دختر فلیقوس را بزن کرد و باز
بعد مدتی بروم باز فرستاد آنست که پارسیان گویند
بسکندر آبستن بود و از عمارت بیارس اندر داراب گرد
بنا نهاد و ناحیت اکنون بدان باز خوانند و پیش از
آن اسپان فرکان خوانندی و بیارس بمرد

پادشاهی داراب بن داراب چهار ده سال بود بدیگر

۱ پادشاهی Ajoutez.

روایت شافزده سال گویند که با اسکندر رومی او را حربها افتاد و چند بار شکسته شد و رومیان بر ایوان غلبه کردند تا از فور شاه هندوان یاورى خواستند و بر موی پارس اندر رای کرد صلح کردن با اسکندر و طاعت پذیرفتش (۱) باومید مدد هندوان باز افگند تا ناگاه جانوسیار و ماههار ویرا بشب اندر چندی شمشیر زدند و بیفتاد و ایشان جاندار خاص بودند و پهری گویند دستوران بودند و همان ساعت سکندر فراز رسید و سر دارا بر کنار گرفت و بگریست و دارا او را وصیت کرد بخوانستن دخترش روشنگ و نگاه داشت (۲) ایرانیان و بمرد و قلعه همدان را بوقت حرب اسکندر و آبادان کرده بود بسیاری و سپاه نشانده بنگاه داشت خرمینها و زنان و فرزندان و در کتاب الهمدان آنرا شرح تمام شود و بر بالای نصیبی شهری کرد بنام خویش داران خوانند و هنوز بجایست و آنرا دارا خوانند و بر موی پارس ناحیتی دیگر آباد کرد و دیههای بسیار و الله اعلم

پادشاهی اسکندر رومی چهار ده سال بود بروایتی دو از ده سال گویند اما توان بود که حساب آفت که در

^۱ Il faut lire پذیرفتش.

^۲ Il faut probablement lire داشتن.

زمین ایران چندین سال پادشاهی نکرد بر آن سان که
 افراسیاب نوشته ایم دو از ده سال ولو از عهد منوچهر
 بود تا کیمسرو واسکندر بمغرب و مشرق رسید و عالم را
 همه بگردید و پادشاهان را قهر کرد و بر و بحر زهر پای آورد
 و این کار جز بعمر دراز نتوان کرد و الله اعلم چون دلارای
 بدخه نهاد کشندگان او را بحیلت بدست آورد بفرمود
 شان آویختن و روشنگ را بخواست و از این سبب ایرانیان
 هوا جوی اسکندر شدند و از آنجا به هندوستان رفت
 و فور بر دست وی کشته شد و کید هندی صالح خواست
 دختر و طبیب و جامر و فیلسوف را بفرستاد که بر آن
 دعوی کرده بود که مانفد این چهار چیز کسرا در
 دنیا نیست و از آنجا بگشت و سوی قیدافه شد و با وی
 آخر کار صالح افتاد و همه پادشاهان حدود مشرق بطاعت
 آمدند و بهری را بگشت و آنرا شرحهاست اگر خدای
 خواهد گفته شود و پیشتر از حرب دارا مغرب سر تا
 سر گردیده بود و بمغرب الشمس رسیده چنانکه آیت
 قرآن مجید بدان ناطقست و بعد از آن سدّ یا جوج
 و ماجوج بست از خشتهای آهنین ساخته و از از زیر
 و مس و اخلاطها در میانه تعبیه کرده بر آن سان که
 مهندسان روم توانند ساخت و بآتش بتافتند تا

بگذاخت و بیکی پاره گشت سخت و این ذکر را تصدیق
 قول ایزد یست در سورت الکہف و بر آن جایگاه فرمود
 نبشتن چون تمام گشت بسم الله الاعز الاکرم بنی هذا
 السّد بقوّة الله وسیلبت ما شاء الله فاذا مضی ثمان مایة
 وستون سنة من الالف الاخير ینفخ^(۱) هذا السّد وذلك
 عند کثیرة الخطایا والذنوب وتقطع الارحام قساوة^(۲)
 القلوب فیخرج من هذا السّد من هدی الامر ما لا
 یحصیه الا الله فیبلغون مغارب الشمس ویاکلون جمیع
 ما یصلون الیه من الطعام والثمر حتی یفیضون الی الحشیش
 وورق الشجر ویشربون جمیع ما یمرون به من المیاء حتی
 لا یدعون منه حسوة فاذا بلغوا ارض السابوس یرہلون
 عن آخرهم باذن الله وامره

وسکندر دو از ده پاره شهر بنا کرد اسکندریه اندر
 مصر که عجایب تر بنیاد و مناره بست و طلسم آن بلیناس
 کرد در عهد خویش و شهر مرو بخراسان و شهر صدره
 بر ساحل بحر و شهر مکر بر زمین چین اندر و شهر ابهر
 و شهرستان اسپاهان همچنین گویند از بنای اسکندرست
 و دیگر بروم و میسان و سمرقند و بابل و هر جایگاه و این

^۱ Il faut probablement lire ینفخ.

^۲ Il faut, je crois, lire وقساوة.

شهرها زمینی ایرانرا پارستان منکر اند گویند مرو بیرانی
 کرده نه آبادانی اما اندر چند کتاب چنین یافتیم که
 ذکر رفت پس با آخر عهد بفرمان ارسطاطالیس حکیم
 بهر جایگاهی پادشاهی بنشانند اندر ایران و عرب چنانکه
 بر فرمان یکدیگر نباشند و ایشانرا ملوک طوایف لقب
 نهاد و جماعت عربرا افیا و ذوون و ارسطاطالیس این بحکمت
 ساخت تا کس برومیان نپردازد بکینه خواستی و سکندر
 بشهر روز بمرد و او را با سکندریه بردند و بهری گویند
 همان جایگاه مرد و فلاسفه یونانرا کلمتهاست اندر حکمت
 و سخن گفتن با ثبوت اسکندر که آنرا بالفاظ تازی ترجمه
 کرده اند و بعضی حکیم فردوسی منظوم کردست
 بجایگاه خود نوشته شود ان شا الله للحکیم و به العصمة
 والتوفیق

جملة این طبقه کیانیان ده تن بودند با اسکندر
 رومی و مدت ملك ایشان هفت صد و سی و دو سال است
 و از بعد اسکندر گویند جماعتی از وزیران و کسان او
 پادشاهی کردند هفتاد و دو سال و ایشانرا ذکر زیادت
 بخوانده ایم که از آن شرحی شایسته داد والله اعلم به

(La suite à un prochain numéro.)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

GÉOGRAPHIE D'ÉDRÏSI, traduite de l'arabe en français d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc. — Paris, Imprimerie royale, 1836-1840; 2 v. in-4°, pp. 576-504, et 3 cartes.

L'ouvrage de l'Édrîsi est un de ces monuments de la civilisation arabe qui devaient, à juste titre, attirer de bonne heure l'attention des savants de l'Europe. Les conquêtes étendues de la nation musulmane, ce goût pour les voyages et les entreprises commerciales que le texte du Koran, ainsi que l'exemple de Mahomet lui-même, encouragea chez les sectateurs de l'islamisme; cet esprit d'aventure, qui semble inné au peuple arabe; le devoir imposé aux vrais croyants de faire, au moins une fois dans leur vie, le pèlerinage de la Mecque, tout contribua puissamment au progrès de la géographie. Ce fut ainsi que la position relative des pays et des grandes villes leur devint bientôt assez généralement connue; et la fondation de chaque nouvelle mosquée donna plus de précision à ces notions topographiques: il fallait alors entreprendre une série d'observations astronomiques pour déterminer la latitude et la longitude de l'emplacement où l'édifice devait s'élever, afin de l'orienter par rapport au

temple de la Mecque. Les bureaux de la contribution foncière, établis par le khalife Omer dans les pays conquis, firent connaître en détail la nature et les ressources de chaque localité; et la poste aux chevaux, organisée par Moawia à l'instar de celle qui existait dans l'empire grec, était un excellent moyen pour apprécier avec exactitude les distances qui séparaient les villes principales, et la situation des unes par rapport aux autres. Grâce à tous ces secours, les connaissances géographiques firent de grands progrès, et elles se répandirent promptement sous la forme d'itinéraires d'armée et de caravane, routes de poste, cadastres et descriptions générales des pays. De cette masse énorme de faits, les plus importants finirent par être consignés dans les ouvrages d'el-Mesoudi, el-Istakhri, Ibn Khordadbé, Ibn Haucal, el-Djîhani, el-Hasen Ibn Ahmed el-Mohallebi, etc. Mais c'est à l'Édrîsi que devait revenir l'honneur de s'emparer, le premier, de tous ces renseignements, de les combiner avec ceux qui étaient fournis par Ptolémée et par les autres anciens géographes, d'y ajouter le résultat de ses propres recherches et observations, et de donner ainsi au monde sa description générale des régions de la terre.

La publication, en l'an 1592, d'un abrégé de cet ouvrage, ne pouvait guère répondre aux souhaits de ceux qui désiraient prendre connaissance du travail de l'Édrîsi¹; et la traduction de ce texte mu-

¹ Hadjji Khalifa connaissait l'existence de cet abrégé; il dit, dans

tilé, qui parut à Paris sous le titre absurde de *Geographia nubiensis*, laissait, non-seulement beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude, mais faisait à chaque page sentir au lecteur qu'il ne tenait là que des fragments d'un traité qui devait être bien plus considérable. Le travail remarquable de Hartmann, publié à Gottingue en 1796, sous le titre d'*Edrisi Africa*, confirma tous les doutes qui s'étaient élevés à ce sujet, et établit de la manière la plus complète que la *Geographia nubiensis* n'était composée que d'extraits, extraits provenant tous de la géographie de l'Édrîsi; et les deux manuscrits de ce dernier ouvrage qui se trouvent, depuis quelques années, à la Bibliothèque du Roi, confirment en tous points les déductions de Hartmann. Mais le public ne possédait pas encore une édition complète de l'ouvrage. Depuis longtemps on espérait que quelque personne versée dans la langue arabe et maîtresse du sujet voudrait se charger de ce travail; mais ce souhait ne s'accomplit qu'après une longue attente. C'est au digne et savant président de la Société asiatique que nous devons enfin une publication si utile au géographe, à l'historien et à l'orientaliste.

Avant d'entreprendre l'examen des matières renfermées dans ces deux volumes, nous eussions voulu dépeindre l'état de la Sicile à l'époque où l'Édrîsi

son Dictionnaire bibliographique, en parlant de l'ouvrage de l'Édrîsi : *ثم اختصره بعضهم* on en a ensuite fait un abrégé. Le manuscrit d'après lequel l'édition imprimée de l'abrégé a été faite se trouve à la Bibliothèque du roi.

écrivait, et tracer le progrès de cet empire normand qui s'éleva sur les débris d'un empire arabe, établi lui-même, plus de deux cents ans auparavant, sur les ruines de la domination grecque. Quel singulier spectacle présenté par la cour de Roger II, le patron de notre géographe; tout dans cette cour, les *Hadjibs*, ou chambellans, la foule de pages, les eunuques blancs et noirs, les esclaves, les musiciens, la gynécée¹ et le cérémonial même, rappelaient les mœurs de l'Orient. La langue arabe y fut non-seulement parlée, mais cultivée; des poètes musulmans célébrèrent dans cette langue les louanges du prince, et des officiers arabes exercèrent des commandements dans la flotte et dans l'armée. Et ce beau port de la ville de Palerme, comment l'oublier! Ce port, sujet constant des éloges, célébré à l'envi par les écrivains chrétiens et arabes. Et ces châteaux qui le bordaient, ces palais, ces églises, ces jardins délicieux, qui inspiraient à Falcand une de ses plus belles pages², et à Ibn Beschroun et Abd er-Rahman de Trapani les plus charmants morceaux de leurs poésies³.

Mais un tel tableau aurait été trop vaste pour le cadre étroit d'une notice comme celle-ci; d'ailleurs l'excellent travail de M. Desnoyers, sur l'histoire

¹ « *Variae mansiones matronis, puellisque et eunuchis, qui regi regi-næque serviunt.* » (Falcandus apud Muratori.)

² Voy. Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. VII, p. 257.

³ On sait que ce port finit par se combler, et que son emplacement est occupé par une portion considérable de la ville actuelle.

de la Sicile pendant la domination arabe et celle des Normands ne laissera plus rien à désirer sur une époque si intéressante. Cependant, comme les pages de ce journal sont ouvertes à toutes les parties de la littérature orientale, nous y déposerons quelques fragments de vers, débris de monuments littéraires que le temps n'a pas respectés; on y reconnaîtra que la muse de la Sicile n'avait rien perdu de ses grâces en échangeant la lyre grecque contre le luth arabe.

Le premier morceau fut composé par Abd er-Rahman Ibn Mohammed Ibn Omer, surnommé el-Bothîri es-Sakalli¹. « Il savait par cœur le Koran, « dit Imâd ed-Dîn dans son *Kherîda*²; et par ses talents il rivalisa avec tous ses contemporains. Il « existe de lui un poème en honneur de Roger, « *رجار* le Franc, seigneur *صاحب* de la Sicile; ce « poème renferme la description des édifices superbes (de Palerme). » En voici le commencement :

ادر العقيق العسجدية وصل اصطباحك بالعشية
واشرب على وقع الميثا في والاغانى المعبدية

¹ البثیری الصقلی, natif de Butera, en Sicile.

² La Bibliothèque du Roi possède six ou sept volumes dépareillés du *Kharîda*, immense composition où on trouve des notices sur les poètes musulmans, et des extraits de leurs poèmes. L'auteur, Imad ed-Dîn, un des secrétaires de Saladin, fit son ouvrage sur le plan de l'*Yetîma*, de Thâlibi, recueil auquel il sert de continuation. C'est du manuscrit n° 1375 que nous avons pris les extraits qui suivent.

ما علية تصفوا سوى تدرى صقلية هنيهه
في دولة اربت على دول الملوك القيصريه

Fais circuler la cornaline dorée (*le vin*), et qu'aucun intervalle ne s'écoule entre la coupe matinale et celle du soir.

Bois au son de la lyre et des chants harmonieux comme ceux de Mabed ¹.

C'est en versant le (*vin*) délicieux de la Sicile que les princes éloignent leurs soucis,

Dans ce royaume qui surpasse l'empire des Césars.

On y lit aussi le passage suivant :

وقصور منصورية حط السرور بها المظليه
اعجب بمنزلها السدى قد اكل الرجان زيه
والملعب الزاهى على كل المباني الهندسيه
ورياضه الانف التي عادت بها الدنيا زاهيه
واسود شادروانه تمهى مياها كوثريه
وكسا الربيع ربوعها من حسنه خللا بهيه
رغدا وكلل وجهها بمصبغات جوهريه
عطرانفاس الصبا عند الصبيحة والعشيه

Voici les tours de la Mansouriya (*la victorieuse*) ², où la joie a fixé son séjour.

¹ Mabed Ibn-Wehb, un des plus célèbres chanteurs arabes, vivait sous le khalifat de Yezîd Ibn-el-Welîd. On trouve son histoire dans le *Kitab el-Aghani*. (Voy. *Alii Ispahanensis liber Cantilenarum*, éd. de M. Kosegarten, t. I, p. 29 et suiv.)

² Peut-être le *Martis castellum in plano maris* de Falcand. (Voy. Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, t. VII, p. 255.)

Admire cette habitation dont la beauté est rendue parfaite par les charmes dont Dieu l'a revêtue.

Et ce théâtre¹ qui l'emporte sur tous les édifices que l'art a érigés, et ces frais bocages, l'ornement du monde.

Là sont les lions de la fontaine, qui versent une eau pure et comparable à celle du paradis;

Des demeures que le printemps a revêtues de robes resplendissantes; il leur a prodigué les délices, et les a couronnées d'un diadème à couleurs éclatantes comme celles des pierreries.

Au lever de l'aurore et à l'heure du soir le zéphyr y répand le parfum de ses soupirs.

Un autre poète, Ibn Beschroun, ابن بشرون, composa le morceau suivant sur le même sujet et dans les mêmes rime et mètre :

لله منصورية	أقت ببهجتها البهية
وبقصرها الحسن البنا	والشكل والغرن العلية
وبوحشها ومياهاها	الغزر العيون الكوثرية
فقد اكتست جناتها	بمدججات سندسية
يهدى إليك نسيمها	افواه طيب عنبرية
واستوسقت اشجارها	باطائب الثمر الجنية
وتجاوبت اطييارها	في الصبح دابا والعشيه
وبها رجار سما العلى	ملك الملوك القيصريه
في طيب عيش دائر	ومشاهد فيها شهيه

Avec quelle majesté la Mansouriya (la victorieuse) se dresse dans sa splendeur !

¹ Probablement l'ancien amphithéâtre romain.

Comme ce château est beau de forme et de construction, avec ses étages élevés¹ !

Regarde ces animaux farouches, et ces eaux abondantes versées par des sources semblables à celles du paradis².

Ces jardins ont revêtu la robe soyeuse de printemps, et le zéphyr qui les traverse nous apporte des parfums délicieux.

Les meilleurs arbres à fruit³ abondent dans les bocages, et les oiseaux se répondent par leurs chants le matin et le soir.

C'est là où Roger se tient au faite de la gloire, Roger, le roi des rois parmi les Césars.

Il est là, toujours entouré des délices de la vie, au milieu de ces admirables monuments.

Le poète et *katib*⁴ Abd er-Rahman Ibn Abi-'l-Abbas, natif de Traïna⁵, est l'auteur des vers suivants sur le *Fawara*⁶ :

¹ « Palatium novum miro labore constructum. — Muro circumclusum. » (Falcand, *Script. rer. ital.*)

² « Quis vero præclara hujus urbis miranda ædificia, quis fontes! — Quis semper virentem arborum æmenitatem satis mirari sufficiat! » (*Ibid.*)

³ « Illic hortos aspicias mirabili fructuum varietate laudandos, « turresque ad hortorum custodiam et voluptatis opera preparatas. » (*Ibid.*)

⁴ *Katib* (écrivain), titre donné aux personnes employées dans les bureaux du gouvernement.

⁵ Le manuscrit porte *el-atranîshi* الاطرانىشى ; mais on est tenté de lire الاطرابنىشى « natif de Trapani. »

⁶ *El-Fawara*. (la jaillissante). Cet édifice est situé à environ une demi-lieue à l'est de Palerme; il est encore assez bien conservé, et on y reconnaît l'emplacement d'un vaste lac artificiel qui ornait les jardins du palais : ce lac se nommait *la mer*, البحر, et c'est à lui que la Fawara doit son nom moderne de *Mar Dolche*. Benjamin de Tudèle en parle dans son voyage : « Ce lac, dit-il, est orné de bateaux magnifiques, dont la peinture et la dorure rehaussent l'éclat. Le roi s'en sert pour faire des promenades avec ses femmes... »

فوّارة البحرين جمّعت المني
 عيش يطيب ومنظر يستعظم
 قسمت مياهاك في جداول تسعة
 يا حَبّذا جريانها المنقسم
 في ملتقى بحريك معترك الهوى
 وعلى خليجك للغرام مخيم
 لله بحر الخلقين وما حوى
 البحر المشيد به المقام الاعظم
 وكان ماء المفرغين وصفوة
 در مذاب والنشيطنة عذرة
 وكان اغصان الرياض تطاولت
 ترنوا الى سمك المياه وتبسم
 وللحوت تسج في صفاء مياهاها
 والطير بين رياضها يترنم
 وكان نارنج الجزيرة اذ زهنا
 نار على قصب الزبرجد تضرر
 وكأما الليمون صفرة عاشق
 قد بات من المر النوى يتالم
 والنخلتان كعاشقين استخلصا
 حذر العدى حصنا منيعا منهم

أو ريبة علقتهما فـتـطاولا
 يستحنان ظنون من يتوهم
 يا نخلتي بحري بلرم سقيتما
 صوب الحيا بتواصل لا يصرم
 هنيئتما امر الزمان ونلتما
 كل الاماني والحوادث نـوـم
 بالله [طيبا] واسترا اهل الهوى
 فبام ظلكما الهوى يتصرم
 هذا العيان بلا امتراء انما
 سمع الكباء زخارف تتوهم

En toi, Fawara des deux mers ¹, l'âme trouve réunis tous ses souhaits : vie heureuse et vue superbe.

Les eaux se partagent en neuf ruisseaux pour t'arroser; et leur course reçoit une nouvelle beauté de cette distribution.

L'amour folâtre là où tes deux mers se rencontrent, et les désirs passionnés ont érigé leur pavillon sur le bord de ton canal.

Elle est belle, la mer des deux palmiers; comme il est admirable, ce kiosque qui s'élève au milieu du lac!

Des deux fontaines l'eau découle comme des diamants liquides, tant elle est transparente; et le vin généreux (*qu'on y mêle*) est comme un rubis ².

¹ Par les deux mers, le poète veut désigner la Méditerranée et le lac artificiel devant le palais.

² Le texte arabe est altéré en cet endroit; *عندم*, *sanguis draconis*, paraît être la vraie leçon.

Les arbres penchent leurs branches en souriant; ils semblent vouloir contempler les poissons dans l'eau.

Dans des eaux transparentes nage le poisson énorme; dans ce bocage les oiseaux font résonner leurs chants.

Dans l'île on voit les oranges briller avec éclat; elles reluisent comme du feu sur leurs tiges d'émeraude.

Le citron rappelle le teint pâle de l'amant qui a passé la nuit dans la douleur, loin de sa bien-aimée.

Les deux palmiers s'élèvent dans la forteresse; ils semblent être deux amants qui ont choisi cet asyle contre leurs ennemis,

Ou plutôt qui se redressent avec fierté pour confondre d'injustes soupçons.

Palmiers des deux mers de Palerme, puisse la rosée du ciel descendre et vous abreuver sans cesse!

Jouissez des faveurs de la fortune! Que tous vos souhaits s'accomplissent pendant que l'adversité sommeille!

Florisiez en répandant sur les amants votre ombre protectrice; que l'amour trouve un asyle sacré sous votre abri!

Voilà la réalité de ce qui frappe les regards; mais c'est à l'imagination seule de concevoir les charmes que le luth mélodieux répand sur ces lieux.

Avant de passer à l'ouvrage de l'Édrîsi, il nous aurait fallu raconter la vie de l'auteur. On avait lieu de penser que les historiens et les biographes arabes avaient fourni des renseignements sur ce sujet, et que l'on parviendrait à découvrir dans quelque manuscrit de la Bibliothèque du roi une notice sur l'un des premiers géographes arabes. Dans cet espoir, nous nous sommes livré à de nombreuses recherches pour obtenir les notions qui nous manquaient, et, malgré notre insuccès, nous croyons convenable d'indiquer ici les ouvrages que nous avons parcourus.

rus, ne fût-ce que pour constater le silence complet des meilleurs historiens arabes à l'égard de l'Édrisi.

L'histoire de l'Égypte par Abou'l-Mehasin, ouvrage formant plusieurs grands volumes, donne des détails étendus sur l'histoire de ce pays depuis la conquête musulmane jusqu'au temps de l'auteur. Elle est rédigée en forme d'annales, et offre de plus la nomenclature (d'après ed-Dehebi), de *tous les personnages célèbres de l'islamisme morts en chaque année*; souvent même ces indications sont accompagnées d'une courte notice biographique. La mort de l'Édrisi a dû tomber entre les années 548 et 600 de l'hégire; il dit lui-même dans la préface de son ouvrage qu'il l'acheva dans cette première année, et, en lui supposant quarante ans à cette époque, on doit croire qu'il n'a pas vécu jusqu'au commencement du vii^e siècle. Nous avons donc parcouru cet intervalle dans le livre d'Abou'l-Mehâsin; mais nous n'y avons trouvé aucune mention de l'Édrisi. Un volume dépareillé des Annales de l'Islamisme, par ed-Dhehebi (man: ancien fonds, n° 753), embrasse une période de trente-neuf ans, à partir de l'an 581; mais l'examen que nous en avons fait a été sans résultat. On pourrait cependant croire qu'Ed-Dehebi, auteur si bien au fait de la biographie, n'aurait pas négligé de parler de l'Édrisi, surtout dans ses Annales qui renferment un obituaire si complet des hommes marquants de l'islamisme, et que, s'il n'a pas fait mention de lui dans le

volume que nous venons d'indiquer, ce serait parce que la mort de notre géographe aurait eu lieu antérieurement à l'année 581. Cependant, quand on considère avec quel soin Abou'l-Mehasin a enregistré dans son histoire, année par année, les notices nécrologiques fournies par Ed-Dehebi, on sera porté à croire que ce dernier, dans son *Târikh el-Islam*, n'a rien dit de l'Édrîsi. Le *Mesalik el-Absar*, man. n° 642, renferme l'histoire du temps écoulé depuis l'an 541 jusqu'à l'an 774. On n'y trouve rien non plus sur l'Édrîsi; il en est de même des annales d'El-Yafî, de la chronique d'Ibn el-Athîr et de celle de son épitomiste Abou'l-Fédâ. L'*Omdet et-Talib* fournit l'histoire de la postérité d'Ali, et parle des Édrîsites, mais ne nomme pas notre auteur. Le n° 853, ouvrage sur le même sujet, n'en parle pas non plus, ni le manuscrit n° 703, qui renferme une histoire des Édrîsites, ni le *Minhel es-Safî*, ce dictionnaire biographique si rare et si plein de précieux renseignements.

Les autres ouvrages que nous avons compulsés sont : 1° le *Hollet es-Sîara* d'Ibn el-Abbar el-Kodâï, où l'on trouve de curieux détails sur les personnages marquants de l'empire arabe de l'Occident, à commencer du 1^{er} siècle de l'hégire jusqu'à la fin du VIII^e; 2° le *Silet* d'Ibn-Beschkowal, espèce de biographie générale de tous les hommes de lettres qui ont vécu en Espagne ou visité ce pays; 3° le *Tekmila* d'Ibn el-Abbâr, formant un supplément au précédent; 4° le *Boghiet el-Multamis*, ou biographie générale des

hommes illustres de l'Espagne, par Ahmed ibn Yahya ed-Dobbi الضبي; 5° l'histoire des savants qui ont visité l'Espagne, par El-Makkari; 6° le *Tarikh el-Hokama*, dictionnaire biographique des philosophes, médecins, astronomes, mathématiciens, etc. Schihab ed-dîn Abou Schama Abd er-Rahaman parle, il est vrai, d'un shérif el-Édrîsi dans son histoire de Nour ed-dîn et de Saladin (man. ancien fonds n° 707 A). Il y rapporte un récit de ce qui se passa entre l'armée des croisés et celle des musulmans en l'an 562 de l'hégire; il tenait ce récit du shérif el-Édrîsi, qui se trouvait à Alexandrie pendant ces événements. Ce renseignement pourrait faire croire que le protégé de Roger II l'avait quitté après avoir composé sa géographie, et s'était rendu en Orient. Mais on voit dans le même ouvrage, sous l'année 561, fol. 74, que le nom de cet Édrîsi était, non pas Mohammed, mais Édrîs, et Imâd ed-dîn, le secrétaire et historiographe de Saladin, affirme l'avoir connu personnellement, et dit qu'il se nommait le shérif Édrîs, fils de El-Hasen, fils d'Ali, fils de Yahya el-Hoseini el-Édrîsi el-Misri (*natif de l'Égypte*)¹. Ce n'était donc pas la même personne que l'Édrîsi de Sicile; car celui-ci s'appelait Mohammed, fils de Mohammed, fils d'Abd Allah.

A défaut de renseignements plus positifs, nous serons donc obligés de réunir ici et de discuter, pièce par pièce, les notes éparpillées qu'on trouve encore sur le sujet qui nous occupe.

¹ Voy. *Kherida*, man. n° 1414, fol. 159, verso.

On lit dans le Dictionnaire bibliographique de Haddji Khalifa :

نزهة المشتاق في اختراق الافاق للشريف محمد بن محمد
الادريسي الصقلي صنفه لرجار الفرنجي صاحب صقلية
وهو من اصفهان

« *Distractions pour celui qui soupire après ce qu'il aime, touchant la manière de parcourir les pays, par le shérif Mohammed ibn-Mohammed el-Édrîsi, natif de Sicile (ou Sicilien); ouvrage qu'il composa pour Roger, seigneur de la Sicile, dont il fut un des compagnons.* »

Dans la courte notice qu'il donne sur l'auteur de chaque ouvrage, Hadjji Khalifa ne néglige jamais d'indiquer la date de sa mort quand il la sait; ici il l'omet; l'aurait-il cherchée et avec aussi peu de succès que nous ?

Le manuscrit de l'Édrîsi qui se trouve à la bibliothèque Bodleyenne d'Oxford (voyez le catalogue d'Uri, n° 887.) donne ainsi les noms de l'auteur :

ابو عبد الله محمد بن محمد بن عبد الله بن ادريس امير
المومنين

Traduisons : « Abu abd Allah Mohammed, filius Mohammedi, filii Abd Allahi, filii Edrîs, imperatoris fidelium. » Ici nous nous trouvons d'accord avec Pocock (voy. *Specimen hist. ar.* p. 358 de la seconde édition), et nous repoussons comme inexacte la traduction d'Uri dans laquelle on lit *imperator fidelium*.

Comment, en effet, le *shérif* el-Édrîsi aurait-il pu être proclamé *émir des croyants* sans qu'aucun historien n'en ait fait mention? D'ailleurs, nous savons que ce titre fut porté par son ancêtre Édrîs, roi de Fez, et, plus tard, par un descendant de ce dernier, Édrîs ibn Ali el-Hamoudi, souverain du royaume de Malaga en Espagne. Celui-ci mourut en l'an 431 de l'hégire; il ne laissa que des enfants en bas-âge, et on reconnaîtra, à l'inspection des dates, la possibilité qu'un de ces enfants fût l'Abd Allah, fils d'Édrîs, qui figure dans la généalogie de l'Édrîsi. Cette conjecture est confirmée par Ibn Khaldoun qui dit, vers le commencement de ses célèbres *prolégomènes*, que le livre *نزهة المشتاق* a pour auteur El-Édrîsi, descendant d'Ali et membre de la famille de Hamoud. Il composa, ajoute-t-il, cet ouvrage pour le roi de Sicile, Roger le Franc, lorsqu'il s'arrêta chez ce prince en Sicile, après l'expulsion de sa famille du gouvernement de Malaga¹. Ceci suffit pour démontrer l'erreur d'Uri, erreur dans laquelle est tombé Hartmann, malgré sa critique ordinaire, et avec lui plusieurs autres écrivains.

Nous avons donc le nom et le prénom de l'Édrîsi, ainsi que les noms de son père, de son grand-père et du père de celui-ci, qui était, en effet,

كتاب. نزهة المشتاق الذي ألفه العلوي الادريسي
 الحمودي ملك صقلية من الافرنج وهو رجا عند ما كان
 نازلا عليه بصقلية بعد خروج سلفه من امارة مالقة

prince des croyants. Nous savons aussi qu'une branche des Édrîsites de Malaga continua à régner sur Tanger, Ceuta et les lieux environnants, longtemps après la chute de la dynastie espagnole.

Cette remarque nous paraît nécessaire afin de confirmer ce que Casiri dit de l'Édrîsi dans le passage suivant; où par une inadvertance assez ordinaire de sa part, il a négligé de citer l'ouvrage qui lui avait fourni un renseignement si important.

« ALDRISIO (dit-il), quem Arabes scriptores hoc nomine insignem Abu Abdalla Mohamed ben Mohamed ben Abdalla ben Edris, ex regiani mirum *Edrisitarum* familia genus ducentem, *Septæ* anno egiræ 493 natum, Cordubæ disciplinis operam dedisse; geographiam vero anno egiræ 548 ut ipse in præfatione testatur, conscripsisse tradunt¹. »

Il résulterait de ces paroles de Casiri que l'Édrîsi naquit à Ceuta en l'an 493, et rien ne nous empêche d'admettre l'exactitude de ce fait. Passons maintenant à un autre document :

Dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. XIII, pag. 278, 279, éd. de Hamburg, on trouve une notice en latin sur les médecins et philosophes arabes, par Léon l'Africain; cette notice décèle un auteur très-versé dans les lettres arabes, mais dépourvu de critique et peu habile dans le maniement de la langue dans laquelle il écrit. Parmi d'autres personnages remarquables, il nomme un *shérîf, géographe et natif de Sicile*, et lui consacre un article d'environ deux

¹ Voy. *Bibliotheca arabica*, t. II, p. 13.

pages. Nous en donnerons les passages les plus saillants :

« ESERIPH ESSACHALI, e progenie Maumedis, natus
 « est in civitate Massara in Cicilia nobili quidem pro-
 « genie et stirpe. — Homo singularis et disertus, tum
 « in philosophia et medicina, cum in aströlogia et cos-
 « mographia, adeo ut parem non habuerit nec forsi-
 « tan habebit. — Fecit librum Nuzhat al Absar, h. e.
 « *Spatiatorium locorum* (leg. *oculorum*) et quem divisit
 « in septem partes secundum septem mundi climata,
 « et recensere incepit de civitatibus existentibus in eo
 « climate tum antiquis tum etiam modernis, et de
 « earum ædificatoribus et de dirutis earumque cau-
 « sas recensuit; sic etiam meminit de viis inter unam
 « civitatem et aliam, et de mirabilibus earumdem, et
 « de natura et moribus, et de animalibus uniuscum-
 « que climatis. Postquam narravit de omnibus in-
 « sulis ab Occidente usque ad Orientem existentibus,
 « deinde de montibus excelsis et de fluminibus me-
 « morandis, de lacubus, et de origine et ortu eorum,
 « de metallorum mineris et de omnibus de quibus
 « natura exornatur. Quando vero perfecit opus, rex
 « Roger in Ciciliam advenit, nunc unam, modo ci-
 « vitatem aliam debellans, ad eo quod populus Ma-
 « sara, volens eorum civitatem tradere prædicto regi,
 « hunc Essariph ad eum in oratorem legarunt, per-
 « fectaque oratione communitatis suæ præfatum li-
 « brum regi dicatum dono dedit eidem. — Mortuus
 « est Essariph ætatis suæ anno ¹ de el hegira vero

¹ La date manque.

« quingentesimo sextodécimo in civitate Civitat, et
 « reliquit multos filios et usque nunc reperiuntur
 « in civitate Fez et Thunis. »

Si nous admettons l'exactitude de ces renseignements, nous devons reconnaître qu'il existait en Sicile, sous le roi Roger I^{er}, un shérif d'une illustre famille, le premier homme de son temps dans les sciences de médecine, astronomie et cosmographie, et qu'il présenta au roi une description des sept climats de la terre. Et cependant ce n'est pas là notre Édrîsi, comme le prouve la date assignée à sa mort; il mourut en 516, et celui que nous connaissons acheva son ouvrage en 548. Mais comment le shérif de Léon l'africain est-il resté inconnu ainsi que son ouvrage¹? Pourquoi l'Édrîsi ne s'est-il pas servi de cet ouvrage? et comment a-t-il pu passer sous silence un travail qui plaisait tant à Roger I^{er}, le père du prince pour lequel il composa le sien? L'Édrîsi donne dans sa préface la liste des ouvrages qu'il a consultés; cependant, il omet celui dont l'existence devrait être le mieux connue de son patron. Enfin, comment Léon a-t-il ignoré qu'il y avait un autre shérif, habitant de

¹ Il est vrai que Hartmann pense que ce peut être la même personne que Mazeri, un commentateur de l'ouvrage de l'imam Malik, intitulé le *Mowatta*, ou *Mautha*, comme il l'écrit, mais incorrectement. Cette conjecture est insoutenable, car el-Mazeri n'était pas shérif, puisqu'il tirait son origine de la tribu de Tamîm; d'ailleurs il mourut en 536, à el-Mahdiya, et Ibn-Khalikan, qui lui consacre une notice biographique, ne dit rien qui puisse faire supposer qu'il ait composé un traité sur la géographie. (Voyez notre édition d'Ibn Khalikan, tom. I^{er}, pag. 68: du texte arabe.)

la Sicile, homme d'un talent éminent, et auteur d'un traité géographique connu du monde entier? Il n'y a qu'une seule réponse à faire; Léon a composé son article de mémoire; il savait qu'il existait un célèbre traité géographique composé par un shérif de Sicile pour un roi Roger; il se rappelait que le titre commençait par le mot *nazhat*. Quant au reste, il faut l'attribuer à son imagination, à l'exception des dernières lignes, qui sont évidemment la traduction d'un texte arabe. *Civitat* c'est *Sibta*, nom arabe de la ville de Ceuta¹, et *sextodecimo* est une faute de Léon pour *sexagesimo*.

Voilà la seule manière de lever la difficulté; et il s'ensuit alors de la réunion des passages précédents que le shérif Abou Abd Allah Mohammed ibn Mohammed, arrière-petit-fils du prince des croyants Édrîs ibn Ali el-Hamoudi, roi de Malaga, naquit à Ceuta, en l'an de l'hégire 493 (1099-1100 de J. C.); qu'il fut admis dans l'intimité du roi Roger II, pour lequel il composa son ouvrage en 548 (1154 de J. C.); qu'il passa plus tard en Afrique et mourut à Ceuta en 560 (1164-1165 de J. C.), laissant une nombreuse postérité. Tels sont les seuls renseignements que nous avons pu réunir sur l'Édrîsi; mais il faut espérer que des recherches mieux dirigées que les nôtres jetteront enfin un jour complet sur un sujet si intéressant, et malheureusement si obscur.

¹ Léon dit lui-même dans son *Africa*: «Septa, quæ latinis Civitas appellata (est).» Ed. de 1632, p. 409.

Nous allons maintenant indiquer les motifs qui portèrent l'Édrîsi à composer son traité cosmographique, ainsi que les sources où il a puisé, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ses propres paroles. Après un grand éloge ¹ sur « le plus célèbre
« et le meilleur de tous les monarques, l'illustre
« Roger, roi de Sicile, d'Italie, de Lombardie et de
« Calabre, » il ajoute : « Ce prince, par suite de l'in-
« térêt qu'il portait aux études nobles et curieuses,
« s'occupa de la statistique de ses vastes états. Il
« voulut, non-seulement connaître d'une manière po-
« sitive les limites dans lesquelles ils étaient circons-
« crits, les routes de terre et de mer qui les traver-
« saient, les climats dans lesquels ils se trouvaient
« situés, les mers qui baignaient leurs rivages, les
« canaux et les fleuves qui les arrosent; mais encore
« ajouter à cette connaissance celle des pays autres
« que ceux qui dépendaient de son autorité, dans
« tout l'espace qu'on s'est accordé à diviser en sept
« climats, en s'appuyant sur l'autorité des écrivains
« qui avaient traité de la géographie et qui avaient
« cherché à déterminer l'étendue, les subdivisions
« et les dépendances de chaque climat; à cet effet,
« il fit consulter les ouvrages suivants :

« Le livre des merveilles de Mas'oudi ¹;

« Le livre d'Abou-Nasser Saïd-el-Djihani;

¹ Géographie, t. I^{er}, p. xvi et suiv.

² Une traduction anglaise de ce livre curieux s'imprime actuellement à Londres, par le D^r Sprenger. C'est encore à la commission des traductions orientales que nous devons cette importante publication.

« Le livre d'Abou'l-Casem Abdallah-ben-Khor-
« dadbèh;

« Le livre d'Ahmed ben-el-A'dri;

« Le livre d'Abou'l-Casem Mohammed el-Haukali
« el-Baghdadi;

« Le livre de Djanakh ben-Khacan el-Kimaki;

« Le livre de Mousa ben-Casem el-Kardi;

« Le livre d'Ahmed ben-Ia'coub, connu sous le
« nom de Iacfouli;

« Le livre d'Ishak ben-el-Hasan, l'astronome;

« Le livre de Kedamah el-Bassri;

« Le livre de Ptolémée de Claudias;

« Le livre d'Érésios d'Antioche.

« Au lieu de trouver dans ces ouvrages des ren-
« seignements clairs, précis et détaillés, n'y ayant
« rencontré que des obscurités et des motifs de doute,
« il fit venir auprès de lui des personnes spéciale-
« ment au fait de ces matières, et leur proposa des
« questions qu'il discuta avec elles; mais il n'en ob-
« tint pas plus de lumière. Voyant qu'il en était
« ainsi, il prit la détermination de faire rechercher
« dans tous ses états des voyageurs instruits; il les
« fit appeler en sa présence, et les interrogea par le
« moyen d'interprètes, soit ensemble, soit séparé-
« ment. Toutes les fois qu'ils tombaient d'accord et
« que leur rapport était unanime sur un point, ce
« point était admis et considéré comme certain.
« Quand il en était autrement, leur avis était rejeté
« et mis de côté.

« Il s'occupa de ce travail pendant plus de quinze

« ans, sans relâche, sans cesser d'examiner par lui-même toutes les questions géographiques, d'en chercher la solution et de vérifier l'exactitude des faits, afin d'obtenir complètement les connaissances qu'il désirait.

« Ensuite il voulut savoir d'une manière positive les longitudes, les latitudes des lieux et les distances respectives des points sur lesquels les personnes susdites étaient tombées d'accord. A cet effet, il fit préparer une planche à dessiner لوح الترسيم; il y fit tracer un à un, au moyen de compas en fer, les points indiqués dans les ouvrages consultés, et ceux sur lesquels on s'était fixé d'après les assertions diverses de leurs auteurs, et dont la confrontation générale avait prouvé la parfaite exactitude; enfin, il ordonna qu'on coulât en argent pur et sans alliage un planisphère ¹ دائرة d'une grandeur énorme, et du poids de quatre cent cinquante livres romaines, chaque livre pesant cent douze drachmes. Il y fit graver, par des ouvriers habiles, la configuration des sept climats avec celle des régions, des pays, des rivages voisins ou éloignés de la mer, des bras de mer, des mers et des cours d'eau; l'indication des pays déserts et des pays cultivés,

¹ « Le mot دائرة signifie *cercle* ou *table ronde*, mais non pas *globe*, ainsi que l'ont cru les premiers traducteurs de l'Édrisi. — Cette observation du savant éditeur est très-juste, et suffit pour renverser l'opinion si généralement reçue que ce fut un *globe* d'argent que Roger fit construire. Si cela avait été vrai, l'Édrisi se serait servi, non pas du mot دائرة, mais de كرة.

« de leurs distances respectives par les routes fré-
« quentées, soit en milles déterminés, soit en (autres)
« mesures connues, et la désignation des ports, en
« prescrivant à ces ouvriers de se conformer scru-
« puleusement au modèle tracé sur la planche à
« dessiner, sans s'écarter en aucune manière des con-
« figurations qui s'y trouvaient indiquées.

« Il fit composer, pour l'intelligence de ce planis-
« phère, un livre contenant la description complète
« des villes et des territoires, de la nature des cul-
« tures et des habitations, de l'étendue des mers,
« des montagnes, des fleuves, des plaines et des
« bas-fonds. Ce livre devait traiter, en outre, des es-
« pèces de grains, de fruits, de plantes, que produit
« chaque pays; des propriétés de ces plantes; des
« arts et des métiers dans lesquels excellent les ha-
« bitants, de leur commerce d'exportation et d'im-
« portation, des objets curieux qu'on remarque ou
« qui ont de la célébrité dans les sept climats, de
« l'état des populations, de leur formes extérieures,
« de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs reli-
« gions, de leurs habillements et de leurs idiomes. »

Telle fut la vaste tâche que l'Édrîsi entreprit de remplir, et il s'en acquitta avec un talent remarquable. Il n'est, sur le même sujet, aucun ouvrage antérieur qui puisse soutenir la comparaison avec le sien, et encore aujourd'hui, malgré la grande étendue que les connaissances géographiques ont acquise, il y a encore des portions de la terre où l'historien et le géographe resteraient sans guide si

le patronage éclairé de Roger avait manqué aux travaux de l'Édrîsi.

Mais c'est surtout pour l'étude des historiens arabes et persans que l'utilité de cet ouvrage est incontestable; l'énumération des lieux dont il y est fait mention, la description que l'auteur en donne, leurs positions par rapport des uns aux autres et les distances qui les séparent, offrent une collection de renseignements aussi utiles qu'abondants. La géographie de l'Europe au moyen âge y trouve aussi des éclaircissements inattendus, et plusieurs observations importantes jettent un nouveau jour sur l'histoire du commerce. C'est encore dans la quatrième et la cinquième section du cinquième climat qu'on reconnaît l'importance des renseignements fournis par l'Édrîsi. La description de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine et de l'Asie mineure, décèle une parfaite connaissance de ces pays, et les éclaircissements donnés par M. Hase sur les noms de la plupart des lieux dont il y est fait mention, démontrent le haut degré d'exactitude que la science de la géographie avait alors atteint en Sicile ¹.

La traduction française de l'Édrîsi est un service signalé rendu par M. Jaubert à la littérature orientale, et les soins que le savant éditeur y a portés méritent tous nos éloges; en indiquant les variantes les plus remarquables offertes par les ma-

¹ Nous sera-t-il permis d'espérer que ce savant helléniste communiquera bientôt au public ses précieuses notes sur cette partie de l'ouvrage de l'Édrîsi?

nuscrits, il a, non-seulement rempli le devoir d'un traducteur consciencieux, mais ajouté à la valeur de son ouvrage; et la simplicité du système qu'il a suivi pour la transcription des noms arabes en caractères européens a droit à notre entière approbation.

Il ne nous reste qu'à le féliciter d'avoir si heureusement mené à terme une entreprise si vaste, et qu'à appeler la reconnaissance sur la Société géographique de Paris, qui s'est chargée de la publication d'un travail si utile à tous les orientalistes.

M. G. DE SLANE.



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 13 mars 1841.

On donne lecture d'une lettre de MM. Balguerie, de Bordeaux, par laquelle ils annoncent qu'ils donneront tous leurs soins à l'envoi que fait la Société asiatique d'une caisse de livres adressée à la Société asiatique de Calcutta.

M. de Dumast écrit au président du conseil pour lui annoncer l'envoi d'une brochure qu'il vient de publier sous ce titre : *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient*. On rappelle que cette brochure est parvenue à la Société et que les remerciements du conseil ont été adressés à M. Guerrier de Dumast.

M. Bazin communique au conseil la traduction d'un dialogue entre un lettré et un libraire chinois sur un célèbre drame intitulé *Pi-pa-ki*; les remerciements du conseil sont adressés à M. Bazin pour cette communication.

LETTRE DE M. D'ABBADIE A M. J. MOHL

SUR LA LANGUE HAMTŌNGA.

Monsieur,

Les circonstances fâcheuses qui m'ont forcé à renoncer à mon voyage d'Abyssinie m'ayant probablement mis dans l'impossibilité de jamais reprendre l'étude de la langue hamtōnga, je saisis la première occasion de vous transmettre tout ce que j'ai pu recueillir sur cet idiome singulier. De-

puis longtemps on connaît les Agäou : Bruce, qui les appelle Agow, les divise en Damot Agow et Tcheratz Agow. On sait peu de chose des premiers qui habitèrent cette partie de la péninsule de l'Abāy, au nord-ouest des Godjam : c'est une peuplade d'ouvriers habiles, de voleurs adroits et audacieux. Leurs chevaux sont à juste titre recherchés par les chefs guerriers qui les avoisinent; et par leurs relations avec les tribus noires de la rive occidentale du fleuve, ils amènent l'or d'alluvion sur les marchés de Derita et Gōndār. Je me suis assuré que leur dialecte, d'ailleurs peu compris des habitants du Lasta, a néanmoins les noms de nombres identiques avec ceux des Agäou orientaux; circonstance qui permet, jusqu'à un certain point, d'assigner aux uns et aux autres une communauté d'origine. Les Agäou ne quittent guère leur pays et n'apprennent pas la langue arabe, ce qui a empêché la presque totalité des voyageurs européens, depuis Bruce, d'étudier leurs mœurs et leur origine.

Je pus profiter d'une heureuse occasion sans sortir d'Adwa. Zōliko, le guide si traîtreusement envoyé par Oubi pour nous conduire auprès de lui, était natif du village de Mä-raou, dans l'Agäou Mōdör. Il venait de quitter son pays et parlait bien l'amharña. Cette langue a, comme on le sait, un présent et un futur dans le verbe *être*, et ses conjugaisons, où s'enchevêtrent les régimes, comme dans l'eskuara, permettent des combinaisons fort variées, avantages que n'offre pas la langue arabe vulgaire. Mes conversations avec Zōliko se passaient en amharña; mais l'alphabet gōōz modifié, qui est employé dans le pays d'Amhara, était loin de suffire à ma langue nouvelle. Je dus y ajouter des signes nouveaux pour exprimer les voyelles nasales, l'e muet français et le *ng* connu aussi chez les Gallas, et dont vous pourrez suppléer ici le (፮) caractère analogue en sanscrit. Comme je crois d'ailleurs, d'après les assertions réitérées de mon maître, que sa langue *est écrite* dans le Lasta, je n'ai pas cru devoir prendre sur moi de vous transmettre le *specimen* suivant, écrit en caractères éthiopiens, quelque avantage

qu'on y trouve d'ailleurs ; et, malgré la juste répugnance qu'éprouveront mes savants confrères de la Société asiatique à voir un échantillon de langue abyssine écrit en lettres romaines, j'ai dû craindre de forger des signes nouveaux français avant d'avoir obtenu leur assentiment.

Les Agäou du Lasta, que les gens d'Amhara appellent *Agaoutch* au pluriel, nomment leur pays *Hamra* et *Hamta*, avec un nom substantif. Ils appellent leur langue *hamtōnga*, et, par un phénomène très-fréquent dans toute l'Éthiopie, ils donnent des noms différents aux peuples qui les avoisinent. Ainsi ils nomment un homme de l'Amhara *Pala*, du Tōgräy *Tsōlea*, du Lasta *Akodjera* ; ils appellent un Falacha *Gkifelcha*, un Kōmant (peuplade demi-chrétienne près Gōndär) *Wahōnt*, les Gallas *Gaoilead*.

La déclinaison *hamtōnga* est fort curieuse, en ce qu'elle offre une grande analogie avec celle de la langue eskuara ou basque. J'ai eu beaucoup de peine à me procurer le singulier en faisant traduire des phrases ménagées exprès. Quant au pluriel, le peu d'usage qu'on en fait en amharña rendait mes phrases tellement insolites, que Zōliko riait toujours au lieu de me répondre. Dans le paradigme suivant,

1. Dans cet essai, j'ai désigné par *M* le *M* éthiopien, qui est un peu plus emphatique que le *l* arabe ; *k'* est le *Φ*, qu'on fait claquer contre le palais beaucoup plus que le *q* du Hedjaz ; *tch* est le *ṭ* amharña, son très-âpre ; une ligne au-dessus d'un *m* ou *n* indique un son nasal ; *ō* est le son que Ludolf exprimait par l'*epsilon*, et qu'il prenait à tort pour l'analogue de l'*e* muet français. Cette voyelle obscure, très-fréquente dans les langues abyssines, est entre un *e* muet et *i* fort bref, mais se rapproche un peu plus de ce dernier. C'est ainsi que plusieurs voyageurs ont écrit *Dixa* au lieu de *Dōgsa* (nom d'un bourg près de Halay) ; *ie* est la quatrième voyelle éthiopienne, et se prononce tantôt *e*, tantôt *ie*. J'ai cru devoir suppléer l'*i* chaque fois que j'entendais clairement cette voyelle. *P* est un *p* très-emphatique ; *k'h* est une aspirée singulièrement rude. Le *hamtōnga* est jusqu'ici la seule langue éthiopienne qui ait le *v* européen.

j'ai cru que vous auriez plaisir à voir en regard les cas analogues de la déclinaison en eskuara.

<i>K'örñga</i> (pierre),	<i>harria</i> (en eskuara), la pierre.
<i>K'örñgad</i> ,	<i>harriac</i> , nominatif actif.
<i>K'örñgayz</i> ,	<i>harriaren</i> , génitif.
<i>K'örñgayzōra</i> ,	<i>harriari</i> , datif.
<i>K'örñgayzwa</i> ,	<i>harriarenzat</i> , pour la pierre.
<i>K'örñgayzfich</i> ,	<i>harriatic</i> (ex <i>petra</i>), de la pierre.
<i>K'örñgayzk'ay</i> ,	<i>harriaz</i> , par la pierre.
<i>K'örñgaydjög</i> ,	<i>harriaregkin</i> , avec la pierre.
<i>K'örñgaylas</i> ,	<i>harrialat</i> , jusqu'à la pierre.
<i>K'örñgaylatch</i> ,	<i>harrian</i> , dans la pierre.
<i>K'örñgaydjaw</i> ,	<i>harriagabe</i> , sans la pierre.
<i>K'örñgad</i> ,	<i>harriac</i> , les pierres.

Vous aurez déjà remarqué plus d'une analogie entre les deux déclinaisons. Dans l'une comme dans l'autre, l'*a* enclitique joue le rôle d'article ; ainsi on dit *k'örñg*, pierre ; tout comme *harri*, qui a la même signification. Dans les deux langues, le nominatif actif singulier est identique avec le nominatif passif du pluriel. La forme *k'örñgayzwa* est composée du génitif, plus un suffixe, absolument comme le cas correspondant en basque. On retrouve presque la même finale dans *k'örñgaylas* et *harrialat*. Quant à la forme *k'örñgaydjaw*, on ne doit pas, strictement parlant, la regarder comme un cas, puisque *djaw* tout seul a une signification propre analogue au *PAQ*::: (il n'y a pas) de l'amharña. *Gabe*, en eskuara, a aussi son sens à lui¹.

¹ Le génitif paraît être employé quelquefois dans un autre sens qu'en latin, ainsi qu'on peut le voir par le proverbe suivant, que je traduis mot à mot :

<i>ñgintayz k'ōmta sikala</i> ,	chaumière, la bonne maison
<i>houriz tchak'a dōkala</i> ,	enfant mauvais, l'enfantâtre (par rapport à sa marâtre
<i>ariz tchak'a gwaya</i> ,	blé mauvais, le gwaya.

Le *gwaya*, *ongwaya* en amharña, est un grain qui attaque les ar-

L'article *hamtōnga* a un autre usage très-remarquable, sur lequel j'avais insisté dans mes études sur la langue *eskuara* : il marque l'interrogation. Ainsi on dit *ye*, oui, et *yea*, oui interrogatif, absolument de même qu'en basque on dit *bai* et *baia*.

J'eus d'abord tant de plaisir à retrouver les mêmes allures de l'esprit humain dans deux langues dont les sites actuels sont si éloignés l'un de l'autre, que j'espérai trouver une analogie pareille dans la conjugaison du verbe. Il ne paraît pas en être ainsi, et la langue *hamtōnga* n'intercale même pas ses régimes personnels dans le verbe, bien que les formes de la conjugaison soient analogues à celles de l'*amharña*. Je transcris ici quelques temps de *hwotchōr*, je mange, ce mot étant celui que tous les Éthiopiens conjuguent avec le plus de facilité et de plaisir.

PRÉSENT.

<i>Ana hwotchōr,</i>	Je mange.
<i>Kōta hwōtār,</i>	tu manges.
<i>Yānga kwoto,</i>	il mange.
<i>Yna hwonāk',</i>	nous mangeons.
<i>Kōtōna hwounakwou,</i>	vous mangez.
<i>Nga hwongokō,</i>	ils mangent.

IMPARFAIT.

<i>Hwagwa winoun,</i>	je mangeais.
<i>Hworag windou,</i>	tu mangeais.
<i>Hwag winou,</i>	il mangeait.
<i>Hworag winōtch,</i>	elle mangeait.
<i>Hwonag winoun,</i>	nous mangions.
<i>Hwonag windōnou,</i>	vous mangiez.
<i>Hwognag winou,</i>	ils mangeaient.

Le futur est identique avec le présent.

ticulations, à peu près comme notre seigle ergoté, mais jamais avec tant de violence. Les gens qui s'en nourrissent habituellement deviennent boîteurs.

PRÉTÉRIT.

<i>Hwon,</i>	j'ai mangé.
<i>Hwourou,</i>	tu as mangé.
<i>Hwou,</i>	il a mangé.
<i>Hwounoun,</i>	nous avons mangé.
<i>Hwounou,</i>	vous avez mangé.
<i>Hwounga,</i>	ils ont mangé.

PRÉTÉRIT PASSÉ.

<i>Hway winonn,</i>	j'avais mangé.
<i>Hwor windou,</i>	tu avais mangé.
<i>Hwo winou,</i>	il avait mangé.
<i>Hwōnag winoun,</i>	nous avions mangé.
<i>Hwōna windōnou,</i>	vous aviez mangé.
<i>Hwounga winou,</i>	ils avaient mangé.

Le hamtōnga distingue la troisième personne féminine : *ñgra hwotay*, elle mange ; *ñgra hwourōwa*, elle a mangé ; *hwor winōtch*, elle avait mangé. Il n'y a pas de *tu* féminin comme en amharña. L'impératif est ainsi qu'il suit :

<i>Hway,</i>	mange.
<i>Hwatōn,</i>	manger.
<i>Hwona,</i>	qu'il mange.
<i>Hwonna,</i>	mangeons.
<i>Hwōnga,</i>	qu'ils mangent.
<i>Hwora,</i>	mangé.
<i>Hwokayañg,</i>	mangeant.

L'enclitique *ma*, ajouté au verbe, interroge : *ziekou*, il boit ; *ziekouma*, boit-il ? *winoun*, j'étais ; *winouna*, étais-je ? comme en basque *nincen* et *nincena*.

En hamtōnga, comme dans la plupart des autres langues, le verbe *être* a sa conjugaison à lui, ou est-ce ce qu'on appelle généralement irrégulier.

¹ *Hw* est le même son que le *wh* dans le mot anglais *which*. Les Éthiopiens font dériver le son du *h* et non du *w*.

<i>ngôn,</i>	je suis.
<i>ngôn,</i>	tu es.
<i>ngôn,</i>	il est.
<i>ngôn,</i>	elle est.

De même qu'en ilmorma, toutes les personnes du présent s'expriment par un même mot, *da*.

FUTUR.

<i>Ak'htchör,</i>	je serai.
<i>Atär,</i>	tu seras.
<i>Aṭaw,</i>	il sera.
<i>Atöy,</i>	elle sera.
<i>Anak',</i>	nous serons.
<i>Atnük,</i>	vous serez.
<i>Aṭäk'w,</i>	Ils seront.

PRÉTÉRIT DÉFINI.

<i>Ak'wōn,</i>	je fus.
<i>Arou,</i>	tu fus.
<i>Aou,</i>	il fut.
<i>Arwa,</i>	elle fut.
<i>Anou,</i>	nous fûmes.
<i>Anwa,</i>	vous fûtes.
<i>Ngwa,</i>	ils furent.

Je n'ai guère pu étudier la syntaxe hamtōñga. Je crois néanmoins devoir faire les remarques suivantes, basées sur un petit recueil de phrases.

Les pronoms possessifs sont prefixés au nom : *ymi*, mon pain ; *kōmi*, ton pain ; *kimi*, ton pain, parlant à une femme ; *kōlōmi*, notre pain ; *yami*, leur pain. Cette construction est la même dans la langue chahay ou dankaly.

Le Hamra fait un grand usage de l'adjectif verbal combiné avec une forme particulière du verbe *être* ; ainsi *hwo:kayañg kou* veut dire : il est mangeant, ou mieux, en anglais, *he is eating*. Cette phrase peut se traduire aussi mot à mot dans les langues bichary, chahay et amharña.

Il n'existe pas de féminin dans un grand nombre d'adjec-

tifs, qui ne se modifient même pas pour exprimer la comparaison, ainsi qu'on le voit, entre autres, dans le proverbe suivant :

Ariz k'ōmta tava, le teff (poa abyss.) est bon parmi le blé.
Aukiz kisakōmta sara, le miel est meilleur que tout.

Un verbe régit un autre verbe au nom verbal dit participe; exemple : *hwora tchal!chöl*, je puis manger.

J'ai noté assez de mots isolés pour en former un vocabulaire intéressant; mais, craignant que cette lettre ne soit déjà trop longue, je me bornerai à transcrire ici les noms de nombre, sur lesquels je me suis appuyé pour arguer de l'origine commune des Hamra du Damot :

<i>Law,</i>	1.	<i>Tsötchlinga,</i>	12.
<i>Liñga,</i>	2.	<i>Lärn,</i>	20.
<i>Chak'hwa,</i>	3.	<i>Lärnlaw,</i>	21.
<i>Siza,</i>	4.	<i>Säwārōngōn,</i>	30.
<i>Akwa,</i>	5.	<i>Arba,</i>	40.
<i>Walta,</i>	6.	<i>Akorñgōn,</i>	50.
<i>Lañgta,</i>	7.	<i>Waltörñgōn,</i>	60.
<i>Sōta,</i>	8.	<i>Lañgtörñgōn,</i>	70.
<i>Tsatcha,</i>	9.	<i>Sotörñgōn,</i>	80.
<i>Tsök'a,</i>	10.	<i>Tsatchörñgōn,</i>	90.
<i>Tsötchlaw,</i>	11.	<i>La,</i>	100.

En général, la langue hamtōnga est d'une dureté étrange : la fréquence des *tch* et des *k'*, et les fines distinctions de voyelles, en rendent la prononciation fort difficile, comme on peut juger par la phrase suivante, qui signifie : « Prends le sabre et le bouclier, » *Atchnäyzmä gäsätch tzadj*.

Les Abyssins, qui apprennent au besoin les langues voisines de leur pays, n'entament que bien rarement celle des Hamra, ce qui seul tendrait à faire croire que cette dernière n'appartient pas à la famille des idiomes éthiopiens. Quelques mots hamtōnga ressemblent beaucoup à des expressions analogues en Europe; mais je n'en ai pas recueilli

tiennent des avantages, et celles qui se consacrent à la prière méritent des distinctions.

Il suit de là que le passage suivant du sermon d'Ibn Nôbatha :

جعلنا الله واياكم من قدر قدره فقبل امره وادام
في الخلوات ذكره

devrait être ainsi traduit :

Que Dieu nous mette, ainsi que vous, au nombre de ceux qui, prédestinés par les décrets de son destin, acceptent ses commandements, continuent de le prier dans les moments de la retraite, et mettent en réserve, comme un trésor, la crainte de celui qui connaît les choses les plus secrètes¹.

Je profiterai de cette occasion pour relever une erreur de traduction échappée au savant orientaliste M. de Hammer-Purgstall, dans la note qu'il a fait insérer dans le n° 44 du Journal asiatique. L'auteur arabe cité textuellement dans cet article dit, page 174 du Journal, qu'Alexandre le Grand fut le premier qui se fit faire des contes pendant la nuit; puis il ajoute *وكان له قوم يسخرونه ويخرفونه* passage que M. Hammer traduit ainsi : *Il y avait des hommes qui s'en moquèrent*. Je pense qu'il serait plus exact de traduire par : *Il avait une troupe de personnes chargées de le faire rire et de lui conter des contes*, car le verbe *ضَحَكَ*, à la première forme, signifiant *rire*, est un verbe neutre qui n'a pas de régime. Lorsqu'il

¹ Dans le texte arabe du sermon d'Ibn-Nôbatha, j'ai imprimé *خلوات* avec un *dhome*, en me conformant à la leçon du manuscrit; et ce mot, comme on peut s'en assurer, ne se trouve dans aucun de nos lexiques. Les passages d'Izz-eddin cités par M. Varsy confirment le soupçon que j'avais énoncé dans ma note sur l'exactitude de cette leçon, et me portent à croire avec lui qu'il faut lire *خلوات* avec un *fatha*. En admettant cette correction comme certaine, je rendrais ainsi ce passage :

Que Dieu nous mette, ainsi que vous, au nombre de ceux qui comprennent le haut degré du respect qui lui est dû, qui obéissent à ses commandements et qui passent de longues heures en retraite pour méditer sur lui. (M. G. de S.)

doit avoir le sens de *se moquer*, il en a un nécessairement, mais ce régime est indirect, et doit être précédé d'une des prépositions *من* ou *على*. Il suit de là que, lorsque le régime est direct, comme dans la phrase citée ci-dessus, il est impossible d'admettre que le verbe soit à la première forme et puisse signifier *se moquer*; mais il faut le lire avec les inflexions de la deuxième ou de la quatrième forme, et le traduire alors par *faire rire*.

VARSY.

NOTE RELATIVE A UN PASSAGE D'EL-BAKOUÏ.

M. de Paravey ayant entretenu le célèbre orientaliste baron de Hammer du passage d'*El-Bakoui*, sur le peuple *القليب* *al-Calib*, d'origine arabe, et voisin de la Chine, et M. de Hammer lui ayant appris que dans Aïni se trouvaient cités aussi des Arabes voisins de la Chine, voici ce qu'il lui écrit de Vienne, à la date du 16 novembre 1840, relativement à ces antiques colonies arabes dans l'est de l'Asie :

« Quant au passage de la traduction turque de l'histoire arabe d'Aïni, en voici le texte et la traduction.

« Il est question du second Tobaa (ou roi des Arabes hémyarites); le premier étant Kaïche, contemporain, à ce que dit Aïni, de Kiousschtasp, et le second étant Zeid, fils d'Amrou. Voici ce que dit le texte turc :

منزبور تبع عظيم الشأن وكثير القوة اولوب بروقتده
 كندويه تورك مملكتنه هجوم وغارت ايدة جكدرديو
 اخبار ايلدكلرنده جبل طى اوزرندن سالك اولدى
 وطريق منزبوردن مقدما رایش دخی سالك اولمشیدی
 پس حدّ اذربيجانده لشكر تركه ملاقی اولوب محاربه
 وملك تورکی قتل ولشكرینی سبی واسترقاق ایدوب هند

و صين طرفلرينه توغل و هجوم و تبت نام محله و اص
وانده جيش كثير خلف وضع و ابقا و وظيف و علوفه
تعين ايلديكه جيش معهودك اعقاب و اولادي آ
موجوده و باقيه در

Le susdit Tobaa, c'est-à-dire le second, doué d'un grand pouvoir, ayant averti que les Turcs menaçaient son pays d'invasion et de pillage, marcha contre eux par les montagnes Thäi : c'est la même route qu'avait prise Kaïche, le premier Tobaa. Son armée rencontra celle des Turcs aux frontières de l'Azerbeïdjan, les battit, tua leur roi et fit leur armée prisonnière. Il marcha alors vers l'Inde et la Chine, arriva au Thibet, où il donna quantité de troupes (ou de soldats) auxquelles il assigna une solde, et dont les descendants existent encore aujourd'hui.

Je suis bien aise si ce passage peut vous servir à quelque illustration de vos savantes recherches chinoises. Je joins une feuille d'épreuve des types chinois, et d'une carte imprimée à types mobiles, dont s'occupe un employé de poste à Vienne, M. Raffelsperger¹. »

Pendant que ce curieux passage d'Aïni s'imprimait, M. de Huey a reçu une seconde lettre du célèbre orientaliste de Vienne, lettre où il lui mande :

Je viens de retrouver les passages que je vous ai extraits d'Aïni, dans la source où il les a puisés, c'est-à-dire dans l'histoire universelle d'Ibn-Kotaïba, mort en 270 de l'hégire, ou en 833 de notre ère. Si vous désirez ces passages, ils sont à votre service, aussi bien que le texte arabe ; mais supposez que déjà le fragment d'Aïni aura paru dans le Journal asiatique. »

Nous avons soumis au Conseil de la Société asiatique la page chinoise imprimée à Vienne par M. Raffelsperger, et on s'est efforcé à y trouver les caractères (qui paraissent avoir été taillés en bois) très-bien exécutés.





JOURNAL ASIATIQUE.

MAI 1841.

EXAMEN CRITIQUE

De quelques pages de chinois relatives à l'Inde, traduites par M. G. Pauthier, accompagné de discussions grammaticales sur certaines *règles de position*, qui, en chinois, jouent le même rôle que les inflexions dans les autres langues; par M. STANISLAS JULIEN, de l'Institut.

Nous sommes heureusement loin de l'époque où l'on croyait généralement, en Europe, que l'étude de la langue chinoise exigeait, en Chine même, la vie entière d'un lettré. M. Rémusat a puissamment contribué, par ses ouvrages et son enseignement, à dissiper ce préjugé, et s'il est partagé encore par quelques personnes instruites, c'est qu'elles n'ont pas pris la peine d'examiner la question. Cette opinion serait fondée si, pour parler, lire et écrire le chinois, il était nécessaire d'apprendre les quarante-deux mille caractères dont se compose le grand dictionnaire publié, en trente-deux volumes in-8°, par ordre de l'empereur *Khang-hi*. Or on ne trouverait certainement pas en Chine un seul lettré qui fût capable d'un si prodigieux effort de mémoire. Mais il est aussi inutile à un Chinois ou à un Européen de connaître et de pouvoir écrire tous les caractères du *Khang-hi-tseu-tien* (dictionnaire de *Khang-hi*), qu'à un étranger qui étudie

notre langue, de posséder tous les mots du dictionnaire français de Boiste, dont la nomenclature est trois fois plus riche. Si le plus complet de nos dictionnaires renferme, dit-on, cent vingt-quatre mille mots, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'un étranger qui en connaîtra seulement trois ou quatre mille sera en état de lire la majeure partie des auteurs français. Plus de cent mille mots sont des termes relatifs aux sciences, arts et métiers, qui ne se présentent que rarement dans les ouvrages littéraires. Celui qui en rencontre dans ses lectures se contente de les chercher dans un bon dictionnaire, et passe outre, sans qu'il lui vienne jamais à l'esprit qu'il ne sait pas encore la langue française, parce qu'il ignore, par hasard, quelques mots de science ou de technologie.

Il en est absolument de même des dictionnaires chinois. Celui de l'empereur *Khang-hi* serait réduit de quarante-deux mille mots à six ou huit mille, si l'on faisait abstraction d'environ dix mille variantes d'anciens caractères inusités, des noms d'hommes, de lieux, de montagnes et de rivières, et des termes qui se rattachent aux sciences et aux arts.

Sous la dynastie des *Han*, dit l'auteur du vocabulaire des *King*, on exigeait que celui qui se destinait à devenir l'un des historiens de l'empire sût au moins neuf mille caractères différents. Or, comme le corps d'annales d'une époque embrasse, par ordre méthodique, presque tous les sujets qui se rattachent à la littérature et aux sciences, on voit que le nombre des caractères que doivent connaître les hommes les plus savants, diffère énormément de celui que beaucoup de personnes, en Europe, jugent nécessaire à de simples lettrés.

Il est permis de penser que ces derniers n'ont guère besoin que de cinq ou six mille mots pour parler, lire et écrire le chinois. En effet, les quatre livres classiques ne contiennent pas plus de deux mille quatre cent caractères, et cependant une personne qui les a étudiés avec soin, et qui possède en outre les principes de la construction chinoise, peut entendre,

sans secours, presque tous les livres d'histoire, de géographie et de philosophie. En Chine, les étudiants qui concourent pour obtenir le grade de *kiu-jin* (la licence), n'ont besoin que d'avoir étudié à fond les quatre livres classiques et un *king* (livre canonique) à leur choix.

D'après ce qui vient d'être dit plus haut, l'étude de la langue chinoise n'exigerait, sous le rapport des mots nécessaires, pas plus de travail que celle d'une langue étrangère, par exemple de l'allemand, qu'on aborde sans crainte et avec la presque certitude de réussir. Mais ce n'est pas dans le nombre des mots, ainsi que beaucoup de personnes se l'imaginent, que consiste la difficulté de la langue dont nous nous occupons. On sait que la langue chinoise est monosyllabique, que tous les mots dont elle se compose ne sont point susceptibles d'inflexions qui en indiquent, dans les substantifs et les adjectifs, les genres, les nombres et les cas; dans les verbes, les voix, les temps et les personnes. De plus, le même mot peut changer de valeur en changeant de position et devenir substantif, adjectif, verbe actif, verbe passif, verbe neutre ou adverbe. Par exemple, le mot 善 *chen*, peut signifier *le bien, bon, estimer-bon* (approuver) et *bien*, adverbe. Lorsqu'on connaît suffisamment le mécanisme de la langue chinoise, ce mot est aussi clair, dans ses différentes positions, que les mots latins *bonum, bonus, bonum-judicare, bene*.

D'où il suit que, pour entendre le chinois, il ne suffit pas de savoir un nombre considérable de mots. Quand on aurait gravé dans sa mémoire les neuf mille mots exigés autrefois pour devenir l'un des historiens de l'empire, on ne serait pas en état de comprendre, avec ce seul secours, une demi-page du texte chinois le plus facile. Pour donner à chaque mot la valeur qui résulte de sa position et saisir le rôle varié des prépositions et des particules qui déterminent les rapports réciproques des mots, il faut avoir étudié la langue rationnellement, avoir analysé et pour ainsi dire disséqué, d'une manière philosophique, les textes les mieux traduits par les

missionnaires ou par les savants d'Europe qui les ont pris pour guides. On arrivera alors à saisir avec certitude les valeurs de position d'où dépend en grande partie la connaissance de la langue chinoise. Envisagée sous ce point de vue, elle présente des difficultés d'un genre particulier, mais qui ne sont ni plus graves ni plus nombreuses que celles des autres langues de l'Orient ou de l'Asie. Nous avons vu plusieurs personnes qui, après quelques années d'études sérieuses, se sont mises en état de lire, de traduire ou d'analyser avec toute l'exactitude désirable les textes chinois, anciens et modernes, qui se rapportaient à leurs études. Qu'il me suffise de citer M. Bazin aîné, qui a donné au monde savant un premier volume de drames chinois traduits en entier, *prose et vers*, et qui se dispose à publier la traduction complète d'un drame célèbre en vingt-quatre actes; M. Théodore Pavie, qui a su mener de front l'étude du sanscrit et du chinois et acquérir en peu d'années une connaissance très-remarquable de ces deux langues, et à qui la littérature est redevable d'un volume de nouvelles chinoises qui se distinguent autant par l'élégance du style que par une fidélité rigoureuse; et M. Biot fils, que ses études précédentes et une connaissance solide de la langue chinoise mettent en état d'exploiter, au profit de la science, les textes écrits en style ancien et relatifs à l'histoire, à la géographie, à la statistique ou aux arts de la Chine. Les lecteurs du Journal asiatique ont eu maintes fois l'occasion d'apprécier les mémoires dont il a enrichi ce recueil. Il se prépare à imprimer la Concordance alphabétique des noms de villes chinoises du premier, deuxième et troisième ordre, qui ont changé sous les différentes dynasties. Ce sera à la fois un nouveau titre pour l'auteur, et un service rendu à l'érudition.

Je pourrais ajouter à ces noms celui de M. Léon Pagès, avocat, qui vient de terminer une traduction française des quatre livres classiques, suivie d'un commentaire perpétuel, et celui de son cousin, M. Edme Méchain (petit-fils de l'astronome du même nom), qu'une mort prématurée a en-

levé à la science au milieu de ses fonctions de vice-consul à Smyrne. M. Méchain avait étudié le chinois tout en faisant son droit et n'y consacrait que ses moments de loisir, et cependant, au bout de trois ans, il était parvenu à lire aisément les auteurs. Fils d'un consul général, et voué à la même carrière, il nourrissait l'espoir de devenir un jour consul de France en Chine, et de pouvoir faire servir ses connaissances acquises dans la langue du céleste empire, au profit du commerce, de l'industrie et des lettres. On ignorerait encore son nom, comme sinologue, sans la mention que je regarde comme un devoir de faire ici de son zèle et de ses remarquables progrès dans le chinois.

Il est donc bien établi, et par les exemples que je viens de citer et par une sorte de notoriété publique, qu'on peut, en général, acquérir en quelques années une connaissance suffisante de la langue chinoise. Mais il est *une condition indispensable*, c'est qu'on étudiera avec soin les lois de la construction, les principes constants qui déterminent les fonctions grammaticales des mots et qui en modifient la valeur suivant la place qu'ils occupent dans la phrase, le rôle des prépositions, qui tantôt sont significatives comme celles des autres langues, tantôt perdent leur sens usuel pour devenir des marques purement phonétiques des régimes, ainsi que je crois l'avoir démontré dans la dissertation qui termine mon édition chinoise-latine du philosophe Meng-tseu.

Si l'on s'affranchissait de ces règles, qui remplacent, aux yeux des sinologues, les inflexions des mots dans les autres langues, et qui sont leur meilleur guide dans l'interprétation des textes, on pourrait s'occuper du chinois pendant de longues années, sans jamais être en état de les traduire fidèlement.

Pour démontrer cette vérité sur laquelle on ne saurait trop insister, j'ai cru devoir soumettre à une analyse grammaticale douze pages de chinois dont la traduction fait partie de quatre articles du Nouveau Journal asiatique, intitulés *Examen méthodique des faits concernant l'Inde*, et répondant à soixante-

quatre pages in-8° du *Pien-i-tien*, c'est-à-dire de l'Histoire des peuples étrangers connus des Chinois.

Lorsque les deux premiers fragments eurent paru dans les n° d'octobre et de novembre 1839, je ne pus, faute d'avoir le texte original à ma disposition, m'assurer si le traducteur (M. Pauthier) était parvenu à reproduire fidèlement les documents historiques que lui fournissaient les auteurs chinois. Cependant, beaucoup de passages cités en note, et qu'il est presque impossible de faire concorder pour la plupart avec la version française, m'inspirèrent des doutes sérieux. Ces doutes se changèrent en certitude lorsque j'eus lu, dans les numéros de décembre 1839 et de mars 1840, la traduction incomplète d'une notice sur l'Inde (en vingt et une pages), par le voyageur *Hiouen-tsang*, dont je possède la Relation entière, formant cinq cent quatre-vingt-cinq pages in-8°.

Je rédigeai immédiatement l'article suivant, qui est terminé depuis le 20 avril 1840, afin de préserver des erreurs que j'y signale les personnes qui se tiendraient trop peu sur leurs gardes, ou qui seraient tentées de traduire des textes difficiles, avant d'avoir approfondi les règles fondamentales à l'aide desquelles on peut les éviter. Mais, pour imprimer les citations en caractères originaux, il fallait cliquer, frapper, fondre et poinçonner plus de huit cents types différents. Divers travaux longs et difficiles relatifs à l'impression du catalogue général des quatre-vingt-cinq mille signes que j'ai fait graver en Chine, à mon édition chinoise-française de *Lao-tseu*, qui va paraître incessamment, et à la Concordance géographique, en chinois et en français, que prépare M. Biot fils, n'ont pas permis à l'Imprimerie royale de terminer avant le 15 mars 1841 les types chinois dont j'avais besoin.

On se méprendrait étrangement sur mon caractère si l'on pouvait me supposer un seul instant la plus légère intention de blesser M. Pauthier dont j'estime le zèle et dont j'apprécie les efforts. Le but que je me propose ici est plus digne et plus élevé. J'ai voulu uniquement donner des conseils à toutes les personnes qui étudient le chinois, afin de leur inspirer une

juste défiance d'elles-mêmes et de les forcer, dans leur intérêt, à réfléchir mûrement sur les principes essentiels dont l'oubli a égaré plus d'un sinologue, et sans lesquels il est impossible d'acquérir une connaissance solide de la langue.

Je m'estimerais heureux si ceux à qui je m'adresse trouvaient dans cet article de nouveaux motifs et aussi de nouveaux moyens d'étudier à fond les lois de la syntaxe et surtout les règles de position, qui sont presque l'unique boussole du sinologue, avant de s'aventurer à publier la traduction du texte chinois le plus facile, en style antique ou en style moderne.

1.

(Journal asiatique, décembre 1839, pages 445 et suiv.)

詳夫天竺之稱異議糾紛.

« Je vais expliquer la confusion qui règne dans les « diverses opinions relatives aux noms de l'Inde. »

M. Pauthier traduit : « Si l'on veut déterminer « avec précision et exactitude le sens du terme *thien-tchou*, on éprouve beaucoup d'embarras. »

Il ne s'agit point ici du sens étymologique du mot 天竺 *thien-tchou* (l'Inde), mais des synonymes nombreux par lesquels on désigne l'Inde, synonymes qui sont différents dans chaque pays, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

J'ajouterai que M. Pauthier a pris le génitif pluriel 稱 *tching* (*nominant*) pour le régime direct du verbe 詳 *tsiang* (expliquer), et qu'en traduisant *on éprouve beaucoup d'embarras*, il a fait un membre de phrase isolé des mots 異議糾紛 *i-ikieou-fen* (la confusion des opinions différentes), qui sont régis par le verbe 詳 *tsiang* (expliquer).

2.

舊云身毒。或曰賢豆。
今從正音。宜云印度。

« Anciennement on disait *Chin-tou*, quelques auteurs disent *Hien-teou*. Aujourd'hui, pour se conformer à la prononciation exacte, il convient de dire *In-tou*. »

M. Pauthier : « . . . Maintenant, d'après une prononciation exacte *et qui lui convient*, on le nomme *In-tou*. »

Il rattache le verbe 宜 *i* (il convient) au substantif précédent 音 *in* (son), en lui donnant le sens de l'adjectif *convenable*, quoique la syntaxe s'oppose à ce qu'un mot qui suit un substantif lui serve de qualificatif. Puis il rend le verbe neutre 云 *yun* (dire, prononcer) par le verbe actif *nommer*.

3.

印度之人。隨地
稱國。殊方異俗。

« Les Indiens, suivant la région qu'ils habitent, donnent à leur royaume un nom particulier. Chaque pays a des usages différents. »

M. Pauthier traduit : « Les habitants de l'Inde, pour se conformer aux conditions de leur pays, nomment leur royaume *région humiliée, subjuguée, dé-*

« *truite*, terme qui exprime des coutumes différentes
« et une grandeur déchue. »

1° Il rend les mots 隨地稱國 *souï-ti-tching-koue*
(littéralement : « suivant le pays, ils donnent un nom à leur royaume, »
c'est-à-dire ils donnent à leur royaume un nom qui varie suivant
chaque pays) par « pour se conformer aux conditions de leur pays. »

2° Il traduit l'expression 殊方 *tchou-fang* « les différents
« pays, » par « région humiliée, subjuguée, détruite » (!), et fait de
ces mots, qui sont au nominatif, un second régime du verbe 稱
tching (nommer), quoique les mots 稱國 *tching-koué* (ils
donnent un nom à leur pays) forment un sens complet.

3° Il m'est impossible de découvrir où il a pu trouver dans 異俗
i-sou (usages différents) le sens de « terme qui exprime des coutumes
« différentes et une grandeur déchue ! » Les quatre mots *tchou-fang-i-sou*
répondent tout simplement à la locution vulgaire, *chaque pays,*
chaque mode.

4° Il ajoute, en note 殊方 *tchou-fang*, विनाशितदेश *viná-*
sitadésa, pour appuyer, à l'aide du sanskrit, le sens étrange de *région*
humiliée, etc. qu'il donne à 殊方 *tchou-fang*, expression qui,
ici et partout ailleurs, ne signifie jamais que *variæ regiones*.

4.

遙舉總名。語其所美。謂
之印度。印度者。唐言月。

« Je me contenterai de citer celui qui est le plus
« général, et qu'ils regardent comme le plus beau.
« Ils l'appellent *In-tou*, nom qui répond au mot chi-
« nois *youeï* (lune). »

M. Pauthier traduit : « *En général, dans leur langue, ce qui est beau et digne de louanges, ils le nomment in-tou (lune).* »

On voit que, faute d'avoir saisi la construction de ce passage, M. Pauthier applique le nom de *lune* (donné ici par emphase à l'Inde) « à tous les objets beaux et dignes de louanges. » De plus, il a rendu par l'adverbe *en général* les mots 總名 *tsong-ming*, « nom général. »

5.

月有多名。斯其一稱。

« La lune a beaucoup de noms : celui-ci (celui de *In-tou*) en est un. »

M. Pauthier : « La lune a beaucoup de noms, mais ces noms sont compris sous cette dénomination (!). »

6.

言諸群生輪回不息。

« Ils disent que tous les êtres reviennent sur eux-mêmes comme une roue, sans jamais se reposer (c'est-à-dire meurent et renaissent sans interruption). »

Il est regrettable que M. Pauthier n'ait pas conservé la métaphore qu'emploie ici l'auteur, et qui est la seule adoptée en chinois pour rendre cette idée.

M. Pauthier : « Ils disent que tous les êtres vivants tournent sans fin dans un cercle d'existences successives. »

7.

無明長夜。莫有司
晨。其猶白日既隱。

« Au milieu d'une longue nuit obscure, »

M. Pauthier : « Ceux qui ne sont pas éclairés par
« les lumières de l'intelligence subissent un long cré-
« puscule. »

« En l'absence (de l'oiseau — du coq) qui pré-
« side au matin, »

M. Pauthier : « Ceux qui n'ont pas, pour les gui-
« der dans la vie, la lumière directrice de l'astre qui
« brille dans le ciel. »

« Ils (les hommes) se trouvent comme lorsque
« l'éclat du soleil a disparu. »

M. Pauthier : « (Ils) ressemblent à ceux qui sont
« plongés dans les ténèbres d'un jour brillant qui
« s'est obscurci. »

On voit que M. Pauthier n'a rien entendu à ce passage.

8.

宵燭斯繼。雖有星光
之照。豈如朗月之明。

« Alors les vers luisants lui succèdent. Mais, quoi-
« qu'ils scintillent comme des étoiles, pourrait-on
« comparer leur éclat à la brillante lumière de la
« lune ? »

M. Pauthier traduit : « Que l'on s'éclaire par une succession de lumières artificielles (*siao-tcho*) 宵燭. Quand même elles (les lumières artificielles) auraient l'éclat des étoiles qui brillent au firmament, etc. »

D'après l'ouvrage intitulé *Kou-kin-tchu* (cf. dictionnaire *Pei-wen-yun-fou*, liv. XCI, fol. 71 v.), le ver luisant s'appelle poétiquement la chandelle des nuits (宵燭 *siao-tcho*).

Il y a en chinois : « Les vers luisants alors (lui) succèdent. »

1° M. Pauthier a suppléé sans nécessité le verbe *s'éclairer*.

2° Il a pris le verbe neutre 繼 *ki* (continuer, succéder) pour le substantif *succession*.

3° Il a traduit ce substantif au cas instrumental (*par une succession*), quoiqu'il ne soit pas suivi d'un verbe actif.

4° Il a fait un génitif du nominatif 宵燭 *siao-tcho* (vers luisants), sans faire attention à l'adverbe 斯 *sse* (alors), qui lui indiquait clairement que le mot 繼 *ki* était ici un verbe neutre dont le sujet est 宵燭 *siao-tcho* (vers luisants).

5° Il a pris les mots 宵燭 *siao-tcho* au sens propre et s'est imaginé qu'ils signifiaient *chandelles de nuit*, c'est-à-dire chandelles avec lesquelles on s'éclaire pendant la nuit; mais, pour ennoblir cette expression, il a écrit *des lumières artificielles*.

9.

苟緣斯致。因而譬月。

良以其土。聖賢繼軌。

« Si, partant de ce point, ils ont comparé (leur pays) à la lune, c'est surtout parce que, dans cette

« contrée, les saints et les sages se sont succédé les
« uns aux autres. »

M. Pauthier n'a rien compris à ce passage ; il traduit : « Si, dominés par ces considérations de
« causes et d'effets, et après avoir comparé l'excel-
« lence de la lune avec leur pays, les saints hommes
« et les sages ont successivement saisi ces rapports... »

10.

導凡御物。如月照臨。

« Qu'ils ont dirigé le siècle et gouverné les êtres,
« semblables à la lune lorsqu'elle abaisse son éclat
« (sur le monde). »

M. Pauthier : « Ils ont été amenés à en faire une
« application spéciale aux choses qui, comme l'éclat
« de la lune, s'étendent au loin (!). »

Il y a ici autant de fautes que de mots.

11.

由是義故。謂之印度。

« C'est par suite de cette idée qu'ils l'ont appelé
« *In-tou* (Inde). »

M. Pauthier : « C'est de là que vient le sens de
« l'expression (sanskrite) *In-tou* « indou, » qui a été
« donnée à ce pays. »

Le sens de *lune* que présente le mot sanskrit इन्दु *Indou* ne peut venir de la comparaison rapportée par le voyageur, puisque c'est sa

signification propre. L'auteur veut dire que c'est de l'idée exprimée dans le passage précédent qu'est dérivé l'emploi du mot 印度 *In-tou* (lune) pour désigner avec emphase le pays dont il s'agit.

Voici le passage en entier :

« Au milieu d'une longue nuit obscure, en l'absence de (l'oiseau) qui préside au matin, ils se trouvent comme lorsque l'éclat du soleil a disparu. Alors les vers luisants continuent d'éclairer; mais, quoiqu'ils scintillent comme des étoiles, pourrait-on comparer leur éclat à la brillante lumière de la lune ?

« Si, partant de ce point, ils ont comparé leur pays à la lune, c'est surtout parce que, dans cette contrée, les sages et les saints qui se sont succédé, ont dirigé le siècle et gouverné les êtres, semblables à la lune lorsqu'elle abaisse son éclat (sur le monde). C'est par suite de cette idée qu'ils l'ont appelé *In-tou* (l'Inde). »

12.

從其雅稱。傳以成
俗。無云經界之別。
總謂婆羅門國焉。

« D'après leur nom éminent que la tradition conserve et que l'usage a consacré, (lorsqu'on n'indique pas les divisions des différentes contrées) on donne à l'Inde le nom général de *Royaume des Brahmanes*. »

Comme si l'on disait : *royaume des hommes dont la conduite est pure*. Tel est le sens que Hiouen-tsang donne au mot indien *Po-lo-men*; liv. II, fol. 7 r.

M. Pauthier : « C'est de cette caste que sortent les instructions destinées à former et à perfectionner les mœurs. Nous ne parlerons pas ici en détail de l'étendue et des limites de ce pays auquel on donne, en

« général, la dénomination générale de royaume des
« *Po-lo-men.* »

Il y a ici un grand nombre de fautes.

1° M. Pauthier rend le mot 從 *tsong*, « suivant, d'après, » par *sortir*.

2° Il a oublié qu'un verbe neutre ne doit jamais être construit avant son sujet. C'est ce qui arriverait si l'on disait *SORTENT les instructions*, au lieu de *les instructions sortent*, si par impossible c'était là le sens des quatre premiers mots.

3° Il traduit le mot 雅稱 *ya-tching*, « appellation distinguée, nom éminent, » par *les instructions*.

4° Il passe les mots 傳以 *tchouen-i* (pour 以傳 *i-tchouen*), *traditione*, « par tradition, » et rend les mots 成俗 *tchhing-sou*, « passer en usage, » par *former et perfectionner les mœurs*.

5° Il dit : « Nous ne parlerons pas ici des limites, » et ne fait pas attention qu'il les énonce quelques lignes plus bas. L'auteur veut dire que quelquefois, par respect pour les Brahmanes, on donne à l'Inde un nom général qui est dérivé du leur (royaume des Brahmanes); alors on n'indique pas les limites et la position du pays, comme lorsqu'on dit, par exemple, l'Inde du nord, l'Inde du centre, l'Inde du midi.

13.

若其封疆之域可得而言。
五印度之境周九萬餘里。

« Quant aux frontières de ce royaume, je puis
« les faire connaître. Les limites des cinq Indes em-
« brassent une étendue d'environ quatre-vingt-dix
« mille lis. »

L'expression 封疆 *fong-kiang* désigne les grandes limites

d'un royaume ; les mots 經界 *king-kiaï* employés plus haut s'appliquent aux limites des différents territoires entre lesquels un royaume est partagé. Dans les livres classiques, ces mots désignent souvent les divisions des propriétés, des terres, entourées d'un petit canal. (Cf. dictionnaire *Pin-tseu-tsien*.)

M. Pauthier : « Si l'on y comprend toutes les contrées dont les frontières se communiquent, et que l'on peut appeler les cinq In-tou, ce pays a quatre-vingt-dix mille lis environ de circonférence. »

1° Il a rendu par si le mot 若 *jo*, « quant à, pour ce qui regarde. »

2° Il a rendu les mots 封疆之域 *fong-kiang-tchi-in*, littéral. « les limites des frontières, » par « les contrées dont les frontières se communiquent. »

3° Il a ajouté les mots *y comprendre* qui ne se trouvent pas dans le texte.

4° Les mots 可得而言 *kho-te-eul-yen* signifient : « je puis les dire, les énoncer (les frontières). » M. P. a confondu ce membre de phrase avec le suivant. Il en a construit le dernier mot 言 *yen*, qui est le verbe actif *dire*, avec les cinq premiers mots de la seconde ligne, et lui donne pour régime direct le nominatif 境 *king*, « les limites, » (des cinq Indes); il traduit : « que l'on peut APPELER LES LIMITES DES cinq In-tou, » etc.

14.

北廣南狹形如半月

« Il est large au nord et étroit au midi; sa forme ressemble à une demi-lune. »

M. Pauthier : « Du nord en s'étendant au sud, sa forme étroite et allongée ressemble à une demi-lune. »

1° Il est aisé de voir que l'adjectif 廣 *kouang*, « large » (au nord), a pour corrélatif l'adjectif 狹 *hia*, « étroit » (au midi).

M. Pauthier a fait disparaître cette opposition en rendant l'adjectif 廣 *kouang*, « large, » par *s'étendre*. Il n'a vu qu'une chose dans cette phrase : la *forme étroite* (d'une partie de l'Inde).

2° Il s'est gravement trompé sur la règle de position qui détermine la place des mots qui indiquent une direction, une localité. Ces mots se mettent constamment avant un adjectif ou un verbe, comme on le voit deux fois dans ce passage. 北 廣 *pé-kouang*,

« au nord, il est large ou il s'élargit; » 南 狹 *nan-hia*, « au midi, il est étroit ou se rétrécit. » D'après la règle énoncée plus haut, pour dire, en chinois, *s'agrandir, s'élargir au sud*, on écrirait nécessairement 南 廣 *nan-kouang*, et non 廣 南 *kouang-nan*, ainsi que l'a cru M. Pauthier. J'ajouterai qu'il a rapporté à la direction du sud le mot 廣 *kouang*, qui se rapporte à la direction du nord.

15.

畫野區分七十餘國。

« Les différentes parties de l'Inde se divisent en « soixante et dix états. »

Littéralement : « Si delinees (ejus) campos, si « dividas (ejus) partes, septuaginta circiter regna « sunt. »

M. Pauthier : « On y a tracé les divisions d'environ « soixante et dix royaumes. »

1° Le parallélisme des deux expressions 畫野 *hoa-ye*, *delineare campos*, 區分 *kiu-fen*, *dividere partes*, veut un repos (o) après le mot 分 *fen*, *pars*, *partes*. M. Pauthier a construit le

mot 分 *fen* avec les quatre mots suivants, et il a traduit : « les divisions d'environ soixante et dix royaumes. » Il paraît avoir oublié la règle du génitif qui, lorsque deux noms sont en construction, exige absolument que le terme antécédent se place après le terme conséquent (cf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 79). Pour dire, en chinois, les divisions de soixante et dix royaumes, il faudrait écrire :

七十國之分 et non 分七十國.

Ainsi, dans cette phrase, la position des mots ne permettait pas de considérer le mot 國 *koué*, « royaume, » comme un génitif, ni de le construire avec le mot 分 *fen*, « parties. »

2° M. Pauthier a passé le mot 野 *yé*, « plaines, » et le verbe 區 *kiu*, « séparer. » Il n'a conservé que le verbe 畫 *hoa* (delineare), en lui faisant gouverner le mot 分 *fen* (partes), régime du verbe 區 *kiu*, « séparer, » qu'il a supprimé.

16.

時 特 暑 熱。

« En tout temps, le climat est extrêmement « chaud. »

Le mot 時 *chi*, « temps, » est ici adverbe par sa position et signifie *en tout temps*. M. Pauthier rend ce mot par *les saisons* : « Les « saisons y sont très-chaudes. » L'adjectif 暑 熱 *chou-je*, « chaud, » se rapporte à *l'Inde*, et non *aux saisons*. Toutes les fois que Hiouen-tsang parle des saisons, il ne manque jamais d'employer les mots 四 時 *sse-chi*, *quatuor (anni) tempora*.

17.

北 乃 山 阜 隱 軫。丘 陵 瀉 洫。

« Au nord, les montagnes forment une chaîne
« immense; les collines et les tertres sont imprégnés
« de sel. »

M. Pauthier: « Au nord, c'est-à-dire dans les mon-
« tagnes qui *cachent dans leur sein* de nombreuses
« collines *transversales*, il y a beaucoup de mines
« de sel. »

Les six premiers mots de la phrase désignent évidemment la chaîne des monts Himâlaya. Faute de les avoir compris, M. Pauthier a fait disparaître cette importante observation du voyageur chinois.

1° Il a confondu les deux mots 隱軫 *in-tchin*, « former
« une chaîne immense, » qui complètent le sens de la première partie de la phrase, avec les nominatifs 丘陵 *khieou-ling*, « les collines et les tertres, » qui commencent le membre de phrase suivant.

2° Il a divisé en deux l'expression 隱軫 *in-tchin*, « former
« une chaîne immense. » Il a traduit alors la première syllabe 隱 *in* par « cacher dans son sein, » et la seconde 軫 *tchin*, par l'adjectif *transversales*.

3° Il a empiété sur la phrase suivante, en faisant de cette seconde syllabe 軫 *tchin*, un attribut des mots 丘陵 *khieou-ling*, « collines et tertres, » qui sont qualifiés par l'expression 溷涵 *sy-lou*, « être imprégné de sel. »

4° Il prend le nominatif 丘陵 *khieou-ling*, « les collines et les tertres, » pour le régime direct d'un verbe actif, *cacher*, qui n'existe pas dans le texte, et nous montre des montagnes qui *cachent dans leur sein* DES COLLINES TRANSVERSALES! Outre les fautes graves que je signale, on pourrait faire observer que cette version est inintelligible en français.

18.

東則川野沃潤。疇隴膏腴。

« A l'est, les vallées et les plaines sont abondamment arrosées, et les champs sont gras et fertiles. »

M. Pauthier : « A l'orient, *des courants d'eau*, qui traversent les plaines désertes, *viennent arroser* les campagnes cultivées, et en former un sol riche et fertile. »

1° Le mot 川 *tchouen* veut dire ici une vallée (cf. le *Fo-koué-ki* de Rémusat, pag. 282, note de Klaproth). M. Pauthier l'a rendu par *des courants d'eau*, et cette faute l'a forcé d'ajouter les mots qui traversent.

2° Les quatre mots 川野沃潤 *tchouen-ye-wo-jun* forment un sens complet (les vallées et les plaines sont abondamment arrosées). M. Pauthier a confondu les mots 沃潤 *wo-jun*, « être abondamment arrosé, » avec les deux premiers mots du membre de phrase suivant. Il a rendu par le verbe actif *arroser* les deux mots 沃潤 *wo-jun*, qui deviennent passifs par position, et leur a donné pour régime direct les deux nominatifs 疇隴 *tcheou-long*, champs. Il traduit : « viennent arroser les campagnes! »

3° M. Pauthier, ayant fait gouverner les deux nominatifs 疇隴 *tcheou-long*, « les champs, » par le verbe 沃潤 *wo-jun*, qui complète le membre précédent, s'est vu forcé d'ajouter le verbe *former* et le mot *sol* pour tirer parti de l'expression 膏腴 *kao-iu*, qui, par sa position, veut dire *ils* (les champs) *sont gras et fertiles*. Il traduit « (les courants d'eau viennent) EN FORMER un sol « riche et fertile! »

19.

斯大槩也可略言焉。

« Dans la partie occidentale, le terrain est maigre

« et stérile. *Tel est l'aperçu sommaire que je puis donner (de l'Inde).* »

M. Pauthier : « Dans la région occidentale, le sol est pierreux et pauvre. Il y forme une grande plaine sablonneuse. »

Il est curieux de rechercher comment M. Pauthier a pu trouver le sens des mots soulignés. Il a divisé en deux l'expression 大槩 *ta-kai*, qui est très-usitée en chinois et signifie un résumé, un abrégé, un aperçu sommaire. Suivant Morrison (*Dictionnaire chinois*, part. II, n° 4927), elle a le même sens que 大率 *ta-so* (*dictionnaire de Basile*, n° 6054, 大率 *ta-so*, epitome). M. Pauthier a adopté le sens que nous blâmons (grande plaine sablonneuse) faute d'avoir compris la définition anglaise de Morrison (*loc. cit.*) : 大槩 *ta-kai*, or 大率 *ta-so*, a large rough levelling, définition qui n'a pas d'autre sens que *rei summa*, *rei compendium*, un aperçu, un résumé fait en gros, l'opposé de *description détaillée*. Il résulte de ce qui précède, que M. Pauthier s'est expliqué ainsi la définition anglaise de Morrison : *a large*, une large, *levelling*, plaine, *rough*, sablonneuse ! De telles fautes ne devraient pas, ce semble, échapper à une personne qui a traduit une partie de Colebrooke et de lord Byron.

20.

若乃陰陽曆運。日月次
舍。稱謂雖殊。時候無異。
隨其星建以標月名。時
極短者謂剋那。

« Quoiqu'on donne aux deux principes *in* (femelle)
« et *yang* (mâle), aux mouvements des corps célestes

« (littéralement « du calendrier »), aux mansions solaires et lunaires, des noms différents (de ceux qu'ils ont en Chine), cependant les saisons sont les mêmes. Les lunes tirent leurs noms des constellations où elles se trouvent. Le plus court espace de temps s'appelle *thsa-na*. »

M. Pauthier traduit : « Si l'on veut déterminer les révolutions du principe de la lumière et de celui des ténèbres, les demeures successives du soleil et de la lune, *quoique le temps qui n'est plus (!) ou qui n'est pas encore (!) ne présente aucune différence*, mais en se conformant à la position des astres, en prenant pour régulateur la lune, on nomme les périodes de temps saisons. »

Cette traduction de M. P. n'est qu'un tissu de fautes, dont plusieurs sont inexplicables.

1° 若 *jo* veut dire *quant à*, et il le rend par *si l'on veut déterminer*.

2° L'expression 陰陽 *in-yang* (les deux principes femelle et mâle) forment un sens à part; il les construit au génitif et les met dans la dépendance de 曆運 *li-yun*, « les mouvements des astres » (littéralement « du calendrier »), qu'il rend par *les révolutions du principe*, etc.

3° L'expression 次舍 *thse-che* répond au terme astronomique *mansions*; il divise ce mot en deux et traduit la première syllabe par l'adjectif *successives*.

4° Il y a, en chinois, « quoique les dénominations (des deux principes, des mouvements des astres, des mansions solaires et lunaires) soient différentes, cependant les saisons sont les mêmes » (littéralement « ne diffèrent pas »); M. Pauthier donne ici cette version inintelligible : « quoique le temps qui n'est plus ou qui n'est pas encore ne présente aucune différence. » Il est probable qu'après avoir

supprimé les mots 稱謂 *tching-weï*, « les dénominations, » il aura construit le mot 殊 *tchou*, « différencier, » qui termine un membre de phrase, avec 時 *chi*, « temps, » qui commence le suivant, et qu'il aura compris que 殊 時 *tchou-chi* signifiait *temps détruit*, c. à d. « temps qui n'est plus. » Le lecteur n'a pas oublié que plus haut (voyez § 3, 2°) il a expliqué l'expression 殊方 *tchou-fang*, « différents pays, » par *région détruite*.

5° Le mot 候 *heou* forme, avec 時 *chi* (*vulgo*, temps) qui précède, le mot composé 時候 *chi-heou*, « temps, divisions du temps, saisons. » (Cf. Dict. *Peï-wen-yun-fou*, liv. 85, *passim*.) Mais comme 候 *heou* seul signifie ordinairement *attendre*, c'est peut-être pour cette raison que M. Pauthier aura rendu l'expression 候時 *chi-heou* par *temps qui n'est pas encore*. Si M. Pauthier n'est pas satisfait de la manière dont je tâche d'expliquer sa traduction, il me rendra service en m'indiquant d'après quels principes il a adopté le sens de tout ce passage que je blâme ici sans restriction.

Quant aux fautes de la dernière partie de ce passage, *mais en se conformant*, etc. il m'est impossible de les analyser et de signaler les mots chinois qui y correspondent dans l'esprit du traducteur. Je vois seulement qu'il a fait le verbe *nommer* du substantif 名 *ming*, « les noms » (des lunes), régime du verbe 標 *piao*, et que, confondant ce membre de phrase avec le suivant, 時極短者謂剎那 *chi-khi-toen-tche-weï-tsa-na* (*temporis brevissimum spacium dicitur tsa-na*), il a pris le mot 時 *chi*, « temps, » qu'il rend par *saisons*, pour le régime de son verbe *nommer*: « ON NOMME ces périodes de temps SAISONS! » Il a ensuite commencé une autre phrase par les mots 極短者 *khi-toen-tche* (le plus court), qui ne peuvent faire un sens si on les sépare, comme il l'a fait, du substantif 候 *chi*, « temps, espace de temps. »

21.

春三月。謂制咀羅月。吠舍
佉月。逝瑟吒月。當此從正
月十六日至四月十五日。

« Les trois lunes du printemps s'appellent la lune
« *tchi-ta-lo*, la lune *feï-che-kiu*, la lune *tche-se-tcha*. Elles
« *correspondent* ici (en Chine) au temps qui s'écoule
« depuis le 16^e jour de la première lune jusqu'au 15^e
« jour de la quatrième lune. »

M. P. traduit : « Les trois mois du printemps
« sont... etc. *Il faut compter cette saison depuis... etc.* »

Le voyageur cite six fois, dans ce morceau, la correspondance du
calendrier chinois avec le calendrier indien, et chaque fois il s'est
servi du mot 當 *tang*, cela est équivalent, cela correspond. Mais,
comme le mot 當 *tang* signifie aussi *il faut*, M. P. écrit chaque
fois IL FAUT COMPTER, ON DOIT COMPTER, ce qui empêche le lecteur
de saisir la correspondance que l'auteur veut établir.

22.

故印度僧徒依佛
聖教。坐兩安居。或
前三月。或後三月。

« C'est pourquoi, conformément aux saints pré-
« ceptes de Fo, les religieux de l'Inde se mettent en

« retraite à deux époques différentes, tantôt pendant
« les trois lunes antérieures, tantôt pendant les trois
« lunes postérieures. »

M. Pauthier traduit : « C'est par suite de cette
« dernière division que les prêtres bouddhiques du
« *In-tou*, se conformant aux saintes instructions de
« *Fo*, se retirent, les jambes croisées, dans la demeure
« de la grande tranquillité (ou monastère bouddhi-
« que), les uns avant trois lunes, les autres après trois
« lunes. »

1° Je n'ai pas besoin de relever l'expression *se retirer les jambes croisées*. M. Pauthier a passé le mot 兩 *liang*, « deux (retraites). »

2° Il rend par *monastère bouddhique* l'expression 安居 *ngan-kiu*, qui signifie ici *une retraite* (c'est-à-dire, l'état d'une personne qui s'est éloignée du monde pour vaquer, pendant un temps déterminé, à des exercices de piété).

3° Il rend les adj. 前 *thsien*, *anterior*, et 後 *heou*, *posterior*, par les adverbes *avant* et *après*. S'ils avaient ce sens, ils seraient placés après le mot *lunes*. L'auteur explique plus bas la correspondance de ces lunes suivant le calendrier chinois.

23.

前三月當此從五月十六日至八月十五日。後
三月當此從六月十六日至九月十五日。

« Les trois lunes antérieures correspondent ici (en

« Chine) au temps qui s'écoule depuis le 16^e jour
 « du cinquième mois jusqu'au 15^e jour du huitième
 « mois; *les trois lunes postérieures* correspondent ici
 « au temps qui s'écoule depuis le 15^e jour de la
 « sixième lune jusqu'au 15^e jour de la neuvième
 « lune. »

M. Pauthier : « Si c'est *avant trois lunes*, ils doivent
 « les faire compter du 16^e jour de la cinquième lune
 « jusqu'au 15^e jour de la huitième lune; si c'est *après*
 « *trois lunes*, ils doivent les faire compter de la sixième
 « lune jusqu'au 15^e jour de la neuvième. »

1° On voit que M. Pauthier, faute de comprendre le mot 當 *tang*, cela équivaut, cela correspond, a fait disparaître la coïncidence que l'auteur établit ici entre le calendrier indien et le calendrier chinois (cf. § 21).

2° Il rend encore les adjectifs « antérieures, postérieures, » par les adverbes « avant, après, » contrairement à la règle de position.

24.

前代譯經律者。或
 云坐夏。或云坐臘。

« Les hommes des générations précédentes, qui
 « ont traduit les livres sacrés et les règlements, ont
 « dit (c'est-à-dire ont appelé cette retraite) tantôt
 « *Tso-hia*, tantôt *Tso-la*. »

M. Pauthier : « Avant l'époque où les livres sacrés
 « (bouddhiques) et les autres ouvrages réglemen-
 « taires furent traduits, les uns disaient qu'il fallait

« se mettre en retraite *les jambes croisées* (!), les autres
 « qu'il fallait le faire quelque temps *avant le solstice*
 « *d'hiver.* »

Les mots 前代 *thien-tai* s'appliquent *aux siècles précédents*
 dans lesquels on a traduit les livres, et ne peuvent signifier AVANT
 l'époque où on les a traduits, ce qui serait en opposition avec le
 texte. On verra tout à l'heure qu'il faut conserver en français les sons
 坐夏 *tso-hia* et 坐臘 *tso-la* sans les traduire, pour
 montrer, comme le veut l'auteur, à quoi tient cette différence de pro-
 nonciation. Il ne dit pas un mot qui puisse s'appliquer au solstice
 d'hiver.

On lit dans l'ouvrage bouddhique intitulé *Mi-to-king-sou-tchao*, liv.
 II, fol. 23 r. « Les religieux appellent une année (vulgo 一歲
 « *i-souï*) 一臘 *i-la*, parce que, dans tout le cours de l'année,
 « il n'y a qu'une seule époque appelée 臘 *la*. Ils disent aussi un été
 « 一夏 *i-hia* pour une année. Ces deux mots expriment la même
 « idée. »

Si cette observation était juste, elle expliquerait d'une manière plus
 satisfaisante la synonymie de ces deux locutions sous le rapport du
 sens, et en même temps la différence de prononciation.

25.

斯皆邊裔殊俗。不達
 中國正音。或方言未
 融。而傳譯有謬。

« Cela (c'est-à-dire cette double prononciation)
 « vient de ce que les peuples situés au delà des fron-
 « tières ont des usages différents, et *ne possèdent pas*
 « *la vraie prononciation de la langue chinoise* (littéra-

« lément *de la Chine*), ou bien de ce qu'alors les
 « mots des pays étrangers n'étant pas encore bien
 « compris, ceux qui les ont transmis ou traduits ont
 « pu commettre une erreur. »

M. Pauthier : « Toutes ces coutumes et habitudes
 « étrangères, si différentes des nôtres, *n'avaient pas*
 « *encore pénétré dans le royaume du milieu*. Quant à la
 « *prononciation exacte* (des termes sanscrits), le lan-
 « gage, dans certaines provinces, *n'est jamais en parfaite*
 « *harmonie* (avec celui d'autres provinces), et les tra-
 « ductions ou transcriptions qu'on en a faites sont
 « pleines d'incorrections. »

M. Pauthier n'a saisi ni la construction ni le sens de la première
 partie de la phrase : « cela vient de ce que les peuples situés au delà
 « des frontières (c'est-à-dire les peuples étrangers) ont des usages
 « différents. » Mais les erreurs de la suivante sont infiniment plus
 graves. Il y a en chinois : 不達中國正音 *pou-*
ta-tchong-koue-tching-in, non pénétrant (i. e. non callent) *Chinæ rectam*
pronuntiationem.

1° M. Pauthier a mis un point après 中國 *Tchong-koué*,
 « la Chine, » et il a traduit : « n'avaient pas encore pénétré en
 « Chine! »

2° Il construit les mots 正音 *tching-in*, « la prononciation
 « exacte, » qui sont le régime direct du verbe 達 *ta*, « posséder
 « parfaitement » (M. Pauthier le traduit par *pénétrer dans un pays*),
 avec les mots de la phrase suivante, et il écrit : *quant à la prononcia-*
tion exacte (des termes sanscrits).

3° Le mot 融 *young* a le sens de *clair* (Dictionnaire de Ba-
 sile, *clarum*); d'après sa position, il signifie ici *être compris clai-*
rement (voyez le dictionnaire de Khang-hi); M. Pauthier le rend par
être en parfaite harmonie avec.

4° Les mots 方言 *fang-yen* signifient ici *expressions locales*

(cf. Morrison, *Engl. and Chin. Dict.* part. III, 259, au mot *local*); M. Pauthier l'a traduit par le langage (言 *yen*) dans certaines provinces (方 *fang*). Dans cette locution, le mot 方 *fang*, *regio*, s'applique ici aux pays étrangers. Il a le sens de 別國 *pie-koué*, « royaumes différents. » (Cf. dictionnaire *Pei-wen-yun-fou*, liv. XIII, fol. 85 v.)

26.

又推如來八胎。初生。
出家。成佛。涅槃。日月
皆有參差。語在後記。

« Les calculs (des auteurs) relativement à la conception de *Jou-lai* et à sa naissance, à l'époque où il sortit de la famille (c'est-à-dire où il embrassa la vie religieuse), où il devint Bouddha, où il entra dans le *nirvanà*, ces calculs, dis-je, offrent des différences de jours et de mois. C'est ce que j'exposerai dans la suite de mon récit. »

M. Pauthier traduit : « En outre, pour ce qui concerne la conception de *Jou-lai* (*Bouddha*), sa naissance, la sortie de sa famille, son absorption dans le *Nie-pan* (*Nirvanà*), *LE SOLEIL ET LA LUNE* (!), tout cela ne peut être exposé (en chinois) que dans des termes irréguliers, par la nécessité où l'on se trouve de n'en parler que de seconde main. »

J'ai besoin de prévenir le lecteur,

1° Que les mots *LE SOLEIL ET LA LUNE* (!), employés par M. P.

correspondent aux mots de ma traduction (différences de) jours et de mois.

2° Que les mots « tout cela ne peut être rendu en chinois que dans des termes irréguliers, » répondent aux mots chinois 皆有參差 *kiaï-yeou-tsan-tcha*, (dies et menses) habent differentias. Cf. S 124, 5° au mot *kiaï*, et Rémusat, *Gr. chin.* S 75.

3° Que la phrase « par la nécessité où l'on se trouve de n'en parler que de seconde main » répond aux mots chinois 語在後記 *iu-tsaï-heou-ki*, mot à mot 語 *iu*, le discours, c'est-à-dire les détails (relatifs à ces différences chronologiques), 在 *tsaï*, se trouve ou trouveront, 後記 *heou-ki*, dans les récits qui vont suivre (littéralement *in posteriori narratione*).

Je m'abstiens d'examiner la traduction de M. Pauthier qui occupe les pages 456, 457 et une partie de la page 458. Ce morceau est rendu d'une manière si fautive, qu'il me faudrait le retraduire entier et consacrer une quinzaine de pages pour signaler les principales erreurs qu'il renferme.

Pag. 458, lig. 16, M. Pauthier prend le coton 氈布 pour de la laine; la soie brune des vers à soie sauvages 野蠶絲 (qui vivent sur les arbres) pour de la soie écruë; le lin pour le chanvre, 麻. Mais passons : ces sortes de fautes sont trop nombreuses pour être enregistrées ici.

27.

細 栗 可 得 緝 績。故
以 見 珍 而 充 服 用。

« Ces poils (d'animaux sauvages) sont fins, souples
« et susceptibles d'être filés. C'est pourquoi on les

« estime beaucoup, et on les emploie à faire des habits. »

M. Pauthier traduit : « Toutes ces *étoffes* sont *tissues à la main*; c'est pourquoi (parce qu'elles sont *tissues à la main*!) elles ont beaucoup de valeur. »

1° Il rend les adjectifs 細 奕 *si-juen*, « fins et souples, » par *étoffes*, et l'expression 緝 績 *tsi-tsi*, « filer, » par *tisser à la main*.

2° Il passe les mots 充 服用 *tchong-fo-yong*, c'est-à-dire *servir à faire des habits* (littéralement *implere vestium usum*).

28.

其北印度風土
寒烈。短製褊衣。

« Dans l'Inde du nord, le climat est froid et le vent souffle avec violence; on porte des vêtements courts et étroits. »

M. Pauthier : Dans le *In-tou* du nord, où le climat est froid et où les *chaleurs durent peu*, les vêtements sont courts et étroits. . . . »

En chinois, lorsque deux substantifs sont suivis de deux épithètes, elles deviennent des verbes neutres dont le premier se rapporte au second substantif, et le suivant au premier. Ainsi, dans cette phrase, le mot 寒 *han*, « être froid, » se rapporte au climat 土, et le mot 烈 *lie*, « être violent » (*Luntiu*, cap. x, § 39), au vent, 風.

1° M. Pauthier a rendu le mot 烈 *lie*, « être violent, impétueux, » par le substantif *chaleurs*.

2° Il a confondu le premier membre de phrase avec le suivant, et il a construit le mot 烈 *lie*, « être violent, » qu'il prend pour le substantif *chaleurs*, avec l'adjectif 短 *toen*, « court, » qui commence un autre membre de phrase et se rapporte aux vêtements. Il traduit : les CHALEURS durent peu.

3° Les quatre mots 短製褊衣 *toen-tchi-pien-i* signifient littéralement (les) *étroits vêtements, à courte façon*, (ressemblent beaucoup à ceux des barbares). M. Pauthier, ayant construit l'adjectif 短 *toen*, « court, » avec le mot 烈 *lie*, « être violent, » a rendu par *court et étroit* l'adjectif 褊 *pieu*, qui signifie seulement *étroit*.

Ainsi, quoiqu'il ait écrit comme moi « des vêtements courts et étroits, » on ne peut pas dire que sa traduction soit exacte, puisqu'elle ne répond qu'aux mots 褊衣 *pieu-i*, « vêtements étroits, » ainsi que je viens de le montrer. En effet, il a rendu par *durent peu* le mot 短 *toen*, « court, » et l'a rapporté au mot *chaleurs* qui n'existe pas ici.

Le mot *courts* de ma traduction répond à l'expression 短製 *toen-tchi*, « courte façon. »

29.

頗同胡服。外道
服飾。紛雜異製。

« (Ces vêtements) ressemblent beaucoup à ceux
« des peuples barbares. Le costume des hérétiques.
« offre un mélange bizarre et une façon étrange. »

M. Pauthier a mis un point après 頗同 *po-thong*, « ils
« ressemblent beaucoup; » il traduit : « pour le reste, c'est comme

« dans les autres provinces. » Puis il fait entrer, dans la phrase suivante, les mots **胡服** *hou-fo*, « vêtements des peuples barbares, » qui sont régis par le verbe **同** *thong*, « ils ressemblent. »

« Quant aux vêtements des peuples barbares, aux habillements de ceux qui professent des doctrines étrangères aux croyances communes, ces vêtements sont très-variés d'espèces et de formes très-différentes. »

1° M. P. n'a pas vu que les mots **紛雜** *fen-tsa*, « mélangé, » et **異製** *i-tchi*, « façon étrange, » ne s'appliquaient ici qu'aux vêtements des hérétiques.

2° Il emploie neuf mots pour rendre les mots **外道** *wai-tao*. Il fallait dire simplement les *hérétiques*.

30.

或衣孔雀羽尾。

« Les uns se parent d'une queue de paon. »

M. Pauthier : « Les uns portent des vêtements faits avec des ailes et des queues de paons. »

Les mots **衣** *i* et **服** *fo* (vulgo *se vêtir de*) ont quelquefois la même extension que le mot français *porter*, en parlant des parties de l'habillement ou des parures : ainsi l'on dit : **衣冠** *i-kouan*, « porter un bonnet » (littéralem. : « revêtir un bonnet »); **衣履** *i-kin*, « revêtir, c'est-à-dire, porter des souliers; » **衣玉** *fo-ju*, « revêtir du jade » (*Fen-loui-tseu-kin*, liv. XVIII, fol. 68), c'est-à-dire porter sur soi des ornements de jade. Si l'on voulait traduire ici comme le fait M. P. l'on arriverait à ce sens étrange : *porter des vêtements faits avec du jade !*

31.

或無服露形。

« Quelques-uns ne portent pas de vêtements et
« vont nus. »

M. Pauthier : « D'autres n'ont de vêtements que
« LA FORME DE LA ROSÉE (!). »

M. P. a vu que le mot 露 *lou* signifiait quelquefois rosée, et que
形 *hing*, « corps, » avait encore le sens de forme, et vite il a écrit
des vêtements de forme de rosée, sans s'embarrasser si cela avait un
sens !

En supposant, par impossible, que l'expression 露形 *lou-
hing* eût ici le sens de *roris formam habens*, il faudrait, d'après la
règle de position, que cet étrange adjectif fût placé avant 服 *fo*,
« vêtement, » de cette manière : 或無露形之服
hoe-wou-lou-hing-tchi-fo, et encore la phrase signifierait-elle : « quel-
ques-uns n'ont pas de vêtements ayant la forme de la rosée ! »

32.

刹帝利。婆羅門。清
素居簡。潔白儉約。

« Les Kchattriya et les Brahmanes ont des habi-
« tudes simples et modestes; ils sont propres et éco-
« nomes (dans leurs habits). »

M. Pauthier traduit : « Ils portent la pure soie
« blanche sans aucune teinte; mais, dans leurs de-

« meures, ils retranchent ces pures étoffes blanches
« avec une louable économie. »

1° L'expression 清素 *thsing-sou*, qu'il traduit par *pure soie*, se dit uniquement au moral d'un homme simple et ennemi du luxe. On lit dans la biographie de Li-yen (Histoire de la Chine septentrionale) : « Li-yen était simple et modeste (清素 « *thsing-sou*); il ne cherchait pas à faire valoir ses propriétés; il « ne prenait de ses appointements que ce qui lui était nécessaire « pour vivre et se vêtir : le surplus, ainsi que les pièces de soie et les « provisions de grains, il en gratifiait les barbares; mais, avant tout, « il s'en servait pour subvenir aux besoins de ses soldats. »

2° L'expression 居簡 *kiu-kien* est de Confucius (*Lun-yu*); elle signifie « s'attacher à ce qui est strictement nécessaire » (littéralement, 居 *kiu*, s'établir dans, c'est-à-dire, s'attacher à (conf. Morris. *Dictionn. chin.* part. II, 6063) 簡 *kien*, la modération). M. Pauthier, faute de comprendre cette locution, a mis un point après 居 *kiu*, s'attacher à (*to dwell in*, au figuré), et l'a traduit par « dans leurs demeures. »

3° Formant le verbe retrancher du mot 簡 « la modération, » qui est le régime direct du mot 居 *kiu*, « s'attacher à, » il a écrit « ils RETRANCHENT ces pures étoffes blanches avec une louable économie. »

4° En écrivant retrancher ces étoffes, il a empiété sur la phrase suivante et a pris les mots 潔白 *kie-pe*, qui en sont le nominatif, pour le régime direct de 簡 *kien*, substantif gouverné par 居 *kiu*, « s'attacher à, » et dont il a fait le verbe actif retrancher.

5° L'épithète dissyllabique 潔白 *kie-pè* ne peut signifier seule pure étoffe blanche. Elle se dit également de la pureté du cœur et de la propreté extérieure. C'est ce que confirme une foule de passages qu'il serait superflu de rapporter ici.

6° Il donne à l'épithète dissyllabique 儉約 *kien-yo*, « mé-

« nager, économe, » le rôle d'un adverbe (avec une louable économie). Tout le monde sait, cependant, que, d'après un usage invariable, les adverbes chinois se mettent avant les verbes auxquels ils se rapportent. Je me contenterai de citer cet exemple du livre des vers (livre *Ta-ya*,

od. *Wen-wang*) : 永言配命。自求多福。

Yong-yen-peï, ming-tseu-khieou-to-fou; c'est-à-dire : « Si l'homme songe constamment à s'unir aux vues du ciel, il s'attirera naturellement beaucoup de bonheur. » (Cf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 177.)

L'adverbe 永 *yong*, « constamment, » précède le mot *yen*, qui signifie ici *penser* (*yong-yen*, etc.).

33.

其有富商大賈。惟釧而已。

« Les riches colporteurs et les grands marchands des villes ne portent d'autre ornement que des bracelets. »

M. P. traduit : « Les marchands qui sont riches et qui font un grand commerce ne vendent que ces objets de luxe. »

1° M. Pauthier divise en deux l'expression 大賈 *ta-kou*, « grands marchands-établis » (l'opposé de 商 *chang*, « marchands-ambulants »), et il les traduit par *faire un grand* (大 *ta*) *commerce* (賈 *kou*). Il n'a pas vu que ces deux expressions étaient employées ici pour former un de ces parallélismes que recherchent les écrivains chinois. Du reste, ces deux mots sont toujours associés ensemble. *Meng-tseu*, chap. 1, pag. 17, l. 7 : « Les colporteurs (商 *chang*) et les marchands établis (賈 *kou*) désireront de déposer (les objets de leur commerce) dans les marchés du roi. »

2° Il s'agit ici des habillements et des parures, et non des objets de commerce. Il y a en chinois : « les marchands (portent) seulement

« des bracelets, et c'est tout. » M. P. traduit : « ne vendent que ces objets de luxe. » Il oublie le mot *bracelets* et rapporte les mots *objets de luxe* aux ornements qu'il a énumérés plus haut.

34.

人多徒跣。

« Il y a beaucoup d'hommes qui marchent nu-pieds. »

M. P. traduit : « Les hommes sont *très-adonnés à ces futilités !* »

Il est difficile d'imaginer comment l'on peut rendre 徒跣 *tou-sien*, « aller nu-pieds, » par être adonné à des futilités. Voici, je crois, la cause de cette grave erreur. Le mot 徒 *tou*, « aller à pied, » signifie quelquefois *en vain* ; mais il semble que M. P. aurait dû être averti du sens qu'il a ici, par le mot 跣 *sien*, qui signifie *marcher-nu-pieds*. Ainsi l'analogie des mots 徒 *tou*, « aller à pied, » et 跣 *sien*, « marcher nu-pieds, » ne laissait pas le plus léger doute sur le sens. (Voy. § 38, 1^o, lig. 7. Cf. Rém. Gram. chin. § 285.)

35.

修鼻大眼。

« Ils ont un long nez et de grands yeux. »

M. P. « Ils ornent leur nez de grandes boucles pendantes. »

Le mot 修 *sieou*, dont M. Pauthier fait le verbe *orner*, a ici le sens de *long* (voyez Morrison, *Dictionnaire chinois*, 1^{re} part. clef 9, pag. 120, col. 1 : 修竹 *sieou-tchou*, « de longs bambous. » On

peut aussi consulter le dictionnaire de Khang-hi : 四牡修廣 *sse-meou-sieou-kouang*, « ces quatre taureaux sont larges et allongés (修 *sieou*). Quant au mot 眼 *yen*, « les yeux, » M. Pauthier l'a pris pour ces larges anneaux de métal que certains peuples sauvages suspendent à leur nez ! J'ajouterai que la construction des mots s'oppose au sens adopté par M. Pauthier. Les verbes qui signifient orner de veulent toujours la préposition 以 *i*, « avec, de, » avant l'objet qui sert d'ornement. Si, par impossible, 修 *sieou*, « long, » et 眼 *yen*, « yeux, » signifiaient ici orner et anneaux de métal, il faudrait qu'il y eût dans le texte 修鼻以大眼, mais l'expression 修以 *sieou-i*, « orner de, » n'existe pas en chinois ; on dit 飾以 *chi-i*. Cf. *Hiouen-tsang*, liv. I, fol. 15, r. ligne 3 et *passim*.

36.

金銀銅鐵。每加摩瑩。

« Ils frottent et polissent tous les ustensiles d'or, « d'argent, de cuivre et de fer. »

M. P. « L'or, l'argent, le cuivre, l'acier, chacun « de ces métaux ajoute son éclat aux festins. »

Les mots 加摩瑩 *kia-mo-yong* signifient simplement frotter et faire reluire. Le mot 加 *kia* a l'extension du verbe latin *addere* (dans les locutions *addere nitorem*, donner de l'éclat, *addere animos*, donner du courage). Il a pour nominatif le mot 凡 *fan*, « quiconque (de la ligne précédente), » et non l'or, l'argent, le cuivre et le fer.

37.

饌食既訖。嚼楊枝而爲
淨。澡漱未終。無相執觸。

« Lorsqu'ils ont terminé leur repas, ils mâchent
« une branche de saule pour se purifier, puis ils se
« lavent les mains et la bouche. Tant qu'ils n'ont pas
« fini, ils ne se touchent pas les uns les autres. »

M. P. « Le repas étant fini, on mâche des bou-
« tures de l'arbre nommé *yang* ou figuier d'Inde;
« on fait ensuite ses purifications et ablutions, *qui ne*
« *sont pas considérées comme terminées tant que l'on ne*
« *s'est pas bien frotté et essuyé les mains.* »

Ce paragraphe renferme beaucoup de fautes.

1° L'arbre 楊 *yang* est le saule et non le figuier de l'Inde, *ficus indica*, ou bananier, arbre qui s'appelle, en chinois, 芭蕉 *pa-tsiao* (voyez le Dictionnaire de Basile, n° 8841; Gonçalves, *Dictionnaire chinois-portugais*, pag. 725).

2° L'expression 澡漱 *tsao-seou* veut dire *se laver les mains et la bouche*. C'est traduire d'une manière trop vague, que de remplacer ces mots par : *faire des purifications et ablutions*.

3° M. Pauthier traduit les mots 澡漱未終 *tsao-seou, ouei-tchong*, « ils se lavent les mains et la bouche; tant qu'ils « n'ont pas fini, » par « ces ablutions ne sont pas considérées « comme terminées. »

4° Il rend les mots 無相執觸 *wou-siang-tche-tcho*, « ils ne se touchent pas les uns les autres, » par ceux-ci : « tant qu'ils « ne se sont pas bien frotté et essuyé les mains ! »

38.

每有洩溺。必事澡濯。
 身塗諸香。所謂旃檀
 鬱金也。君王將趨。

« Après avoir uriné, ils sont obligés de se baigner
 « et de se frotter le corps avec divers parfums qu'on
 « appelle *tchen-tan* (santal) et *yo-kin*.

« Quand le roi est sur le point de sortir, etc. »

M. P. traduit : « Chacun doit aller se plonger
 « et se laver dans l'eau ; le devoir est de faire cette
 « action en s'enduisant le corps avec *de la terre glaise*
 « *délayée*.

« Tous ces parfums que l'on nomme *tchen-tan* et
 « *yo-kin*, les rois et les princes en font usage dans
 « leurs bains. »

1° Il rend les mots 每有洩溺 *mei-yeou-seou-niao*,
 « chaque fois qu'ils ont uriné, » par « chacun doit aller se plonger et
 « se laver dans l'eau. » Il s'est laissé tromper par le mot 溺 *niao*,
 « uriner, » qui signifie *se plonger dans l'eau* lorsqu'on le prononce
ni ; mais le mot précédent, 洩 *seou*, qui signifie toujours *urina*
 ou *mingere*, suffisait pour l'éclairer sur le sens et le son du mot
 suivant. En chinois, lorsque les deux parties d'un mot dissyllabique
 se rapprochent par une analogie de signification, cette analogie
 en détermine le sens, quelles que soient d'ailleurs leurs autres ac-
 ceptions. Par exemple, 徒 *tou* veut dire *en vain*, *disciple* et *mar-*
cher à pied. Si on le joint au mot 跣 *sien*, qui veut toujours dire
marcher nu-pieds, en prenant les deux sens analogues qui rapprochent

ces deux mots, on conclura avec certitude que 徒跣 *tou-sien* veut dire *marcher nu-pieds* (voyez plus haut § 34).

2° M. Pauthier n'a pas compris le rôle et le sens du verbe 塗 *thou*, qui veut dire ici *enduire, appliquer* en enduisant, en frottant (les deux parfums cités). Il a terminé la phrase au mot 塗 *thou*, et, comme ce mot 塗 *thou* signifie quelquefois *boue, vase*, il a traduit: «le devoir est de faire cette action *en s'enduisant* le corps «AVEC DE LA TERRE GLAISE DÉLAYÉE!» Puis, prenant les mots 旃檀 *tchen-tan* et 鬱金 *yo-kin*, «sortes de parfums,» qui sont le régime direct du verbe 塗 *thou*, «appliquer en frottant,» il en a fait le nominatif de la phrase suivante. «Tous ces «parfums, dit-il, que l'on nomme *tchen-tan* et *yo-kin*, les rois et «les princes en font usage dans leurs bains!»

3° Il a encore mêlé deux phrases ensemble, en faisant rapporter les mots *princes et rois* de la phrase suivante au passage dont nous nous occupons, et qui s'applique uniquement: *iis qui, post urinam redditam, se abluunt, et unguentis liniunt.*

4° Voici l'analyse grammaticale des mots 身塗諸香 *chin-thou-tchou-hiang*: le premier mot est au cas locatif (*sur le corps*); le second veut dire *appliquer en frottant*; les deux suivants (divers parfums) sont le régime direct de ce verbe actif. M. P. ayant rejeté l'accusatif 諸香 *tchou-hiang* (des parfums) dans la phrase suivante, où il les construit au nominatif, a considéré le locatif 身 *chin* (*sur le corps*) comme le régime direct de 塗 *thou*, «enduire.» Il a oublié qu'en chinois, un substantif placé avant un verbe actif ne peut en être le régime, à moins qu'il ne soit précédé d'une marque d'accusatif; le régime direct se place après le verbe.

39.

君王將趨。奏鼓弦歌。

«Quand le prince est sur le point de sortir, les

« musiciens battent le tambour, et chantent aux sons
« des instruments à cordes. »

M. P. traduit : « En fait de musique, leurs instru-
« ments sont de *gros tambours* et *des instruments à*
« *cordes.* »

Il y a une transposition dans le texte : au lieu de *kou-tseou*, il faut lire *tseou-kou* (cf. *Chou-king*, chap. *In-tching* : « L'aveugle (c'est-à-dire le musicien) a battu le tambour (*tseou-kou*). »

1° M. Pauthier, ayant fait entrer les mots 君王 *kian-wang*, « prince, roi, » dans la phrase précédente (voyez plus haut, § 38, n° 3), n'a su que faire des deux mots 將趨 *tsiang-tseou*, « lorsqu'il est sur le point de sortir, » et les a passés. Les deux mots 弦歌 *hien-ko* ont chacun un sens verbal. En tartare-mandchou, *fithheme outchoulere* (*chordas pulsare et canere*), Li-ki, Mémoire sur la musique, fol. 35.

2° M. Pauthier n'a pas aperçu la transposition des mots 鼓奏 *kou-tseou* au lieu de 奏鼓 *tseou-kou*, et a rendu les deux mots 鼓 *kou*, « tambour, » et 奏 *tseou*, « battre, » par *de gros tambours*. Il est probable qu'il a confondu le verbe 奏 *tseou* avec l'adjectif 泰 *thai*, qui veut dire *grand*.

3° Il n'a point vu le rôle verbal de 弦 *hien* (*fides pulsare*), et a rendu ce mot par *instruments à cordes*.

4° Il a passé le mot 歌 *ko*, « chanter. »

40.

祭祀拜詞。沐浴盥酒。

« (Avant) d'offrir un sacrifice, de saluer (les dieux)
« ou de leur adresser une prière, ils se baignent et
« se lavent (tout le corps). »

M. P. traduit: « Lorsqu'ils font des *sacrifices aux*
 « *êtres invisibles*, et qu'ils *rendent hommage aux mânes*
 « *de leurs ancêtres*, ils s'oignent le corps, se baignent,
 « se lavent les mains, et ils font toutes sortes d'ablu-
 « tions prescrites. »

1° M. P. a paraphrasé inutilement et d'une manière inexacte les deux mots 祭祀 *tsi-sse*, qui signifient en général *offrir un sacrifice* (voyez le Dictionnaire de Basile, n° 6996, et Morrison, Dictionnaire chinois, part. II, n° 10581).

2° Il a passé les deux mots 拜 *paï*, « saluer, » et 詞 *thse*, « adresser une prière. »

3° Il a divisé en deux l'expression 沐浴 *mo-yo* (Morrison, part. II, n° 12561, *to bathe*, se baigner) et a rendu la première syllabe, 沐 *mo*, par ils s'oignent le corps!

4° Il a divisé également l'expression 盥洒 *kouan-si* (Morrison, part. II, n° 6657, *to wash*, *to clean*, laver, nettoyer), et il a rendu la première syllabe, 盥 *kouan*, par se laver les mains.

Enfin M. P. donne à entendre que c'est en offrant le sacrifice qu'ils se baignent ainsi, tandis qu'il est évident que ces ablutions doivent précéder le sacrifice.

41.

Le morceau qui traite de la langue et de la littérature a été rendu d'une manière si inexacte par M. P. (*Journal asiatique*, décembre 1839, pag. 463 et suiv.), qu'il aurait besoin d'être retraduit phrase à phrase et presque mot à mot; mais la place et le temps me manquent. Je me bornerai à en citer quelques passages.

其源浸廣。因地
 隨人。微有改變。

« Leur source (la source des caractères de l'écriture) s'est agrandie peu à peu; ils se sont pliés aux exigences du pays et aux besoins des hommes, et n'ont subi que de légères modifications. »

M. P. « Leur source s'est perdue sur la large surface de la terre, et en s'accommodant à la science subtile des hommes, elles ont subi plusieurs modifications. »

- 1° Il a traduit l'adverbe 浸 tsin, « peu à peu, » par *s'est perdue*.
- 2° Il a rendu par l'adjectif *large*, le verbe 廣 kouang, « s'élargir, s'agrandir, » et, le confondant avec les deux premiers mots du membre de phrase suivant, 因地 in-ti, qui signifient *se conformer au pays*, il a traduit *la large* (廣 kouang) *surface de la terre* (因地 in-ti). J'ajouterai que si, par impossible, le mot 因 in, « se conformer, » signifiait ici *SURFACE*, le mot 地 ti, « pays, » ne pourrait être construit avec lui au génitif, puisque, suivant une règle invariable, le terme conséquent se met alors avant le terme antécédent, c'est-à-dire que le mot qui serait au génitif en latin se place en chinois avant le nominatif. Par exemple, les mots 人善 jin-chen signifient *hominis virtus*, la vertu de l'homme; mais si le mot 善 chen était placé avant le mot 人 jin, cette transposition changerait leur rôle grammatical, et ils signifieraient *vertueux-homme*, c'est-à-dire *homme vertueux* (cf. Rémusat, *Gram. chin.* § 79).
- 3° Il a en outre rattaché les mots 隨人 soui-jin, « se plier aux besoins des hommes, » à l'adverbe 微 wei, « légèrement, » qui commence le membre de phrase suivant, et il traduit : « en s'accommodant (隨 soui) aux connaissances subtiles (微 wei) des hommes (人 jin). Les mots 微有改變 wei-yeou-kai-pien signifient *légèrement — avoir ou éprouver — des changements*.

Le lecteur remarquera qu'outre les fautes signalées ici, M. Pauthier a construit ensemble deux mots qui appartiennent à deux membres différents, 人 *jîn*, « hommes, » et 微 *wei*, « légèrement, » qu'il rend par *connaissances subtiles des hommes!*

42.

致于記言書事。各有司
存。史誥總稱尼羅蔽荼。

« Il y a des magistrats particuliers qui sont chargés
« de noter les paroles et d'écrire les actions *des sages*.
« Les annales et les décrets royaux sont compris sous
« le nom collectif de *Ni-lo-pi-tcha*. »

M. P. traduit : « Arrivons maintenant aux *livres*
« de préceptes traditionnels. Chaque action de la vie a
« ses règles prescrites, qui sont consignées dans des
« livres de lois dont le titre général est *Ni-lo-pi-tcha*. »

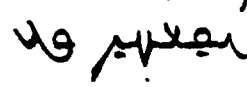
Il y a ici un grand nombre d'erreurs.

1° M. Pauthier a rendu les mots 致于 *tchi-iu*, « quant à »
(noter les paroles et écrire les actions), par *arrivons à*.

° Il a réuni l'expression 記言 *ki-yen*, « noter les paroles, »
au verbe actif 書 *chou*, « écrire (les actions), » de l'expression
suivante, et il en a fait le mot composé 記言書 *ki-yen-*
chou, « les livres (書 *chou*) de préceptes traditionnels (記言
ki-yen) ! »

3° Il a joint le mot 事 *sse*, « actions, » régime du verbe 書
chou, « écrire, » au mot 各 *ko*, « chaque, » qui commence un autre
membre de phrase, et en a fait le nominatif du membre de phrase
suivant.

4° Il a divisé en deux l'expression 有司 *yeou-sse*, «magistrat.» Il a rendu la première syllabe, 有 *yeou*, par *avoir*, et la seconde, 司 *sse*, par *les règles prescrites*!

5° Il explique par «être consigné dans» le mot 存 *thsun*, «exister» (c'est-à-dire des magistrats se trouvent). Conf. *Lun-yu*, ch. VIII, § 4; en tartare mandchou :  *afa-kha-oursé-bi*.

6° Il a, en outre, confondu le mot 存 *thsun*; «existent, se trouvent,» avec les mots 史 誥 *chi-kao*, «les annales et les décrets royaux,» qui sont le nominatif de la phrase suivante, et il a écrit : «les règles prescrites (司 *sse*!) sont consignées (存 *thsun*) dans les livres de lois (史 誥 *chi-kao*!),» contrairement à la règle du locatif et du génitif.

43.

善惡具舉。災祥備著。

«On y rapporte à la fois les bonnes et les mauvaises actions; on y expose toutes les calamités et tous les événements heureux.»

M. P. traduit : «La vertu et le vice y sont présentés sous le point de vue *des récompenses*.»

Il n'a pas compris : 1° 祥 *tsai* et 災 *tsiang*, «calamités et événements heureux;» 2° 具舉 *kiu-kiu*, «sont cités ensemble;» 3° 備著 *pi-tchou*, «sont exposés complètement.»

44.

而開蒙誘進。先導十二章。

« Mais, pour ouvrir l'esprit aux commençants et les initier (à l'étude), on leur fait d'abord étudier (l'ouvrage intitulé) *Chi-eul-tchang*, c'est-à-dire les douze chapitres. »

M. P. « On en explique les obscurités en vous faisant avancer pas à pas, et comme en vous menant par la main. On enseigne d'abord à observer et à respecter les douze chapitres. »

Le mot 蒙 *meng* (littéralement, « stupide, bouché ») est consacré pour dire un commençant (*Morrison, a stupid school boy*). On le trouve dans le titre d'une foule d'ouvrages élémentaires. C'est ainsi qu'a été formé celui de la grammaire mandchoue 清文啓蒙 *Thsing-wen-khi-meng* (littéralement, « mandchou — littérature — instruire — commençants »).

1° Il rend le mot 開 *kai*, « ouvrir » (l'esprit à quelqu'un) par expliquer.

2° Il traduit le mot 蒙 *meng*, « un commençant, » par les obscurités. Sa version des mots 誘進 *yeou-tsin* manque de justesse et de précision. Ils signifient littéralement attirer et faire avancer. On lit dans le *Sse-ki* (chap. *Li-chou*) : 誘進以仁義 etc. « Attirez les hommes par l'humanité et la justice, contenez-les par les châtiments. »

45.

七歲之後。漸授五明大論。

« Au bout de sept ans, on leur donne successivement à étudier les grands traités des *Cinq lumières*. »

M. P. « On communique les cinq lumières qui sont de grands entretiens. »

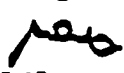
Il n'a pas vu que, d'après la position, les mots 五明 ou-ming, « cinq lumières, » sont au génitif, et que les mots 大論 ta-lun, « grands traités, » sont le régime direct du verbe 授 cheou, « donner. »

46.

陰陽曆數。

« (Ce livre traite) du principe femelle et du principe mâle (d'où sont formées toutes choses), et de la science du calendrier. »

M. P. : « (Il contient) la doctrine des deux principes DE l'astronomie et des mathématiques. »

M. P. a rendu l'expression 曆數 li-sou (littéralement : « les nombres du calendrier ») par l'astronomie et les mathématiques. L'expression 曆數 li-sou ne désigne point deux sciences distinctes, comme le pense M. Pauthier : elle s'applique uniquement aux calculs astronomiques qui sont nécessaires pour la composition du calendrier. On voit que M. Pauthier a considéré ces deux mots comme étant au même cas ; tandis que, par sa position, le mot 曆 li, « calendrier, » se trouve au génitif. (Conf. Chou-king, chap. Ta-ia-mo, S 14 : en mandchou :  Forgon i ton ; voy. aussi la traduction de Gaubil, pag. 27, lign. 5 : « les nombres écrits dans le calendrier. »)

47.

研覈眞僞。

« (Dans ce traité) l'on scrute et l'on examine avec soin ce qui est vrai ou faux. »

M. P. « *Il fait connaître les épreuves judiciaires
« auxquelles on doit soumettre les prévenus. Il enseigne
« les moyens d'acquérir la certitude des faits en démêlant
« le vrai du faux. »*

L'expression 研覈 *yen-he* signifie simplement scruter et examiner. Elle a pour régime les mots 眞 僞 *tchin-weï*, « le vrai et le faux » (des doctrines). Il ne s'agit ici ni d'épreuves judiciaires ni de prévenus. Je ne puis découvrir dans quelle partie du texte M. Pauthier a pris les mots « il enseigne les moyens d'acquérir la certitude des faits en démêlant. » Ainsi il a employé vingt-sept mots français pour rendre quatre monosyllabes chinois ; encore s'est-il gravement trompé dans la première partie de sa paraphrase.

48.

究 暘 五 乘。

« On approfondit et l'on pénètre la loi des cinq
« chars. »

M. P. traduit : « Ce livre porte ses investigations
« sur le bien dont on peut jouir dans ce monde, sur
« les cinq systèmes. »

Le mot *char* est pris ici au figuré. Il indique les moyens employés par cinq classes d'êtres éminents pour parvenir à la perfection. Selon le dictionnaire bouddhique *San-tsang-fa-sou*, liv. XXII, fol. 16 et suivants, il y a cinq sortes de chars : 1° le char de Fo ; 2° le char des *Boddhisatwâs* ; 3° le char des *Youen-khio* ou des *Pratyékâs* ; 4° le char des *Ching-wen* ou des sages qui ont acquis l'intelligence après avoir entendu la voix de Fo ; 5° le char des *hommes purs*. « Le mot *char*, dit le même ouvrage, renferme l'idée de transporter. *Jou-lai*, au moyen de la loi du premier char de la vraie image, transporte tous les êtres, les conduit tous ensemble dans le *nirvana* et les fait parvenir à l'autre rive. Les *Boddhisatwâs*, au moyen de l'aumône,

« de la patience à supporter les outrages, de l'ardeur dans l'étude
 « de la perfection, de la méditation, de la prudence et de la pé-
 « nétration, transportent tous les êtres et les délivrent des trois
 « mondes, qui sont le monde des désirs, le monde des formes et le
 « monde sans formes, » etc. etc.

1° Il divise en deux l'expression double 究 陽 *khieou-tchang*,
 « pénétrer à fond. » Il traduit la première syllabe par *porter ses investi-*
gations sur, et prend un nom de chose (le mot *livre*), au lieu d'un
 nom de personne, pour sujet de ce premier verbe.

2° Il explique la seconde syllabe, 陽 *tchang*, « pénétrer, » par
le bien dont on peut jouir dans ce monde !

3° En rendant 乘 *ching*, « char, » par *système*, il méconnaît et
 fait disparaître le sens figuré du mot *char*, dont nous avons donné
 plus haut l'explication, d'après le dictionnaire bouddhique *San-*
tsang-fa-sou.

~ 49.

因果妙理

(Suite.)

« (On approfondit et l'on pénètre) la doctrine
 « subtile des causes et des effets (c'est-à-dire des ac-
 « tions et de leur rétribution). »

M. P. traduit : « (Il porte ses investigations) sur
 « les motifs et les fruits des œuvres, sur les causes
 « les plus extraordinaires et les plus merveilleuses. »

1° Il n'a pas vu que les mots 妙理 *miao-li*, « doctrine subtile, »
 sont le régime direct des verbes *approfondir*, *pénétrer*, et que l'expres-
 sion 因果 *in-ko*, « causes et effets, » est au génitif. Il traduit
 comme si ces deux expressions, dont la relation lui échappe, étaient
 deux régimes directs du verbe actif 究 *khieou*, « approfondir. »

2° Le mot 因 *in*, « causes, » désigne ici les actions bonnes ou mauvaises (de la vie antérieure et de la vie actuelle), qui sont les causes des récompenses ou des châtimens. Il ne peut signifier les motifs des œuvres. Je n'ai pas besoin de montrer combien est inexacte la traduction des mots 妙理 *miao-li*, « causes les plus merveilleuses et les plus extraordinaires, » au lieu de *doctrine subtile*.

3° Le mot 果 *ko*, « fruits, » s'applique, dans ce passage, aux récompenses ou aux châtimens qui sont les effets, les résultats des actions bonnes ou mauvaises.

50.

Nota. Avant le passage qui suit, M. P. a passé deux pages et demie du texte.

一曰婆羅門。淨行也。
守道居貞。潔白其操。

« La première caste s'appelle celle des *Po-lo-men* (Brahmanes); ce mot veut dire : *celui qui agit avec pureté*. Ils gardent la loi, s'attachent à la droiture, et persévèrent dans la pureté. »

M. P. « La première est celle des *Po-lo-men*; c'est la caste aux actions pures, ou qui purifie les actions. Elle conserve les saines doctrines, et habite des lieux sans souillures; le blanc est la couleur qu'elle porte. »

Le mot 居 *kiu* (vulgo *habiter*) se prend ici au figuré, comme le mot anglais *to dwell in* dans un passage analogue que cite Morrison (*Dictionnaire chinois*, part. II, n° 6063) : *to dwell in benevolence*, « demeurer dans, » c'est-à-dire s'attacher à l'humanité (居仁 *kiu-jin*).

1° Il a pris le mot 居 *kiu* (vulgo *habiter*) au sens propre.

2° Il a confondu le mot 貞 *tching*, « rectitude, » qui termine le sens, avec l'adjectif 潔 *kie*, qui commence le membre de phrase suivant; et, faisant un substantif de ces deux syllabes, qui ont chacune un rôle différent, il prend 貞潔 *tching-kie* pour des lieux sans souillures!

3° Il prend au sens propre le mot 白 *pe* (vulgo *blanc*), qui, avec 潔 *kie*, forme l'adjectif *pur* (au moral), et le rend par couleur blanche des habits.

4° Le mot 操 *tsao* signifie ici *firmum animi propositum*. Il n'est pas permis, comme le fait M. Pauthier, d'en faire un verbe actif, et de le traduire par *porter* (des habits).

51.

三曰吠奢。商賈也。貿
遷有無。逐利遠近。

« La troisième caste est celle des *feï-che* ou des « marchands; ils échanget (les marchandises) qu'ils « ont contre celles qu'ils n'ont pas, et vont en tous « lieux pour courir après le gain. »

M. P. « La troisième est celle des *feï-tche*, c'est la « classe des marchands ou négociants, lesquels, dans « leurs transactions commerciales, ne repoussent aucune « sorte de gain proche ou éloigné. »

1° Il a fait l'expression *transactions commerciales* du verbe composé 貿遷 *meou-tsien*, « échanger. »

2° Il a retranché le mot 有 de l'expression 有無 *yeou-wou*,

« ce qu'on a et ce qu'on a pas, » régime direct du verbe 貿遷 *meou-tsien*, « échanger. »

3° Il a fait une négation du mot 無 *wou*, « ce qu'on n'a pas, » et l'a construit avec le mot 逐 *tcho*, qui commence le membre suivant.

4° Il a traduit 逐 *tcho*, « courir après, » par repousser.

5° Il a fait les adjectifs *proche* ou *éloigné* (qu'il rapporte au *gain*) des mots 遠近 *youen-kin*, « les marchands s'éloignent ou se rapprochent, » c'est-à-dire : vont dans leur voisinage ou loin de leur pays. Je dois ajouter que, contrairement à la règle constante qui veut que l'adjectif soit placé avant le substantif, il a considéré les verbes 遠 *youen* et 近 *kin* comme des qualificatifs du mot 利 *li*, « gain. »

Les lignes suivantes offrent un bon nombre d'omissions et de fautes graves.

52.

四 曰 戊 陀 羅。農 人 也。
 肆 力 疇 隴。勤 身 稼 穡。
 凡 茲 四 姓。清 濁 殊 流。
 娶 婚 通 親。飛 伏 異 路。
 內 外 宗 枝。姻 媾 不 雜。
 婦 人 一 嫁。終 不 再 醮。
 自 餘 雜 姓。寔 繁 種 族。
 各 隨 類 聚。難 以 詳 載。

« La quatrième caste est celle des sou-drâs (labou-
 « reurs); ils emploient leurs forces à cultiver les
 « champs, et s'occupent du soin de semer et de mois-
 « sonner. Ces quatre familles se distinguent en pures
 « et impures. Lorsqu'il s'agit de se marier ou de
 « former des liens de parenté, les personnes d'un
 « rang élevé et celles d'une basse extraction suivent
 « une route différente. Les parents du côté du mari
 « et ceux du côté de la femme ne se mêlent pas en-
 « semble par des mariages. Dès qu'une femme s'est
 « une fois mariée, jusqu'à la fin de sa vie elle ne
 « contracte pas une seconde union.

« Les autres familles se divisent en un nombre in-
 « fini d'espèces, dont chacune ne fraye qu'avec les
 « personnes de la même classe, et qu'il serait fort
 « difficile de faire connaître en détail. »

M. P. « La quatrième est celle des *Seou-to-lo*;
 « c'est la caste des agriculteurs; ils doivent con-
 « sacrer toutes leurs forces corporelles, *de génération*
 « *en génération*, à cultiver les champs, à semer et à
 « moissonner.

« Chacune de ces différentes castes pures et im-
 « pures ne contracte pas de mariages avec une autre.
 « Une femme, une fois mariée, l'est jusqu'à la fin de
 « ses jours; elle ne se marie pas une seconde fois.
 « Le restant de la population *est composé de classes*
 « *mêlées, qui suivent les lois qui leur sont propres.* »

1° Il ne s'est pas aperçu que le mot 疇 *tcheou* formait, avec
 le mot 隴 *long*, un mot composé qui signifie *champs*, et il l'a

traduit par *de génération en génération*, d'après cette définition de Morrison (*Dictionnaire chinois*, part. II, n° 1414) : *to be handed down through successive ages*. Si le mot *tcheou* eût rempli ici le rôle d'un adverbe, il aurait été nécessairement placé avant le verbe 肆 (cf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, n° 177).

2° Il a passé les mots 勤身 *kin-chin*, mot à mot : *appliquent leur personne*, c'est-à-dire : *donnent tous les soins à*.

3° Il n'a pas compris les mots 殊流 *tchu-lieou*, « *suivent un cours différent*, » c'est-à-dire *se séparent, s'éloignent mutuellement*.

4° Il a passé les mots 通親 *thong-thsin*, « *contracter des alliances, former des liens de parenté*. »

5° Il a passé les quatre mots 飛伏異路 *feï-fo-i-lou*, « *les personnes des classes supérieures et des classes inférieures (littéralement : celles qui volent et celles qui rampent) suivent une voie différente*, » c'est-à-dire *ne se marient pas ensemble*.

6° Il a passé les mots 內外宗枝 *neï-wai-tsong-tchi*, « *les parents du côté du mari et ceux du côté de la femme* » (littéralement : « *les parents intérieurs et extérieurs* »). Cf. Morrison, *Dictionnaire chinois*, part. II, n° 8075 et 863.

7° Il a passé les mots 寔繁種族 *chi-min-tchong-tso*, « *se compose de familles d'espèces nombreuses*. »

8° Les quatre mots 各隨類聚 *ko-souï-louï-tsiu* signifient *singuli (homines) secundum speciem congregantur*, c'est-à-dire *que les individus de chaque famille ne fréquentent que les personnes de la même classe qu'eux*. M. Pauthier traduit : *(elles) suivent les lois qui leur sont propres* !

9° Il a passé les quatre derniers mots, 難以詳載 *nan-i-tsiang-tsai*, « *il est difficile de rapporter tout cela en détail*. »

53.

君王奕世惟刹帝利。
篡刹時起。異姓稱尊。
國之戰士。驍雄畢選。

« La succession des rois ne se compose que de
« *Kchâttriyâs*, qui ont commencé à s'élever par l'u-
« surpation et le meurtre (du souverain légitime).
« On les regarde comme les plus honorables des dif-
« férentes familles (ou castes).

« Les soldats du royaume sont tous choisis parmi
« les hommes les plus intrépides et les plus braves. »

M. P. « Les rois et les princes, de générations
« en générations, sont pris dans la classe des *Kchât-*
« *triyâs*, et, dans le cours des siècles, des races
« royales ayant été anéanties, il s'est élevé des fa-
« milles différentes au pouvoir souverain, lesquelles,
« quoique honorées et dignes de l'être, ont suscité
« des guerres dans le royaume. »

1° M. Pauthier a passé le mot 篡 *tsouan* « usurper le trône. »

2° Il a rendu le verbe 刹 *chi*, « tuer un supérieur, un roi, »
dont le nominatif est les *Kchâttriyâs*, par (des familles royales) ayant
été anéanties.

3° Il traduit l'adverbe 時 *chi*, « quand, lorsque, » par dans le
cours des siècles.

4° Il a confondu le verbe 起 *khi*, « s'élevèrent, » dont le no-
minatif est 刹帝利 *Tsa-ti-li*, « les *Kchâttriyâs*, » avec les

deux premiers mots de la phrase suivante, 異姓 *i-sing*, « familles différentes, » et, contrairement à la règle qui veut que le nominatif précède toujours le verbe, il a supposé que ce verbe avait pour nominatif les mots suivants 異姓 *i-sing*, « familles différentes, » et il a traduit : *il s'est ÉLEVÉ des familles différentes !*

5° Ensuite il a rapporté aux *familles différentes* les mots 稱尊 *tching-tsun*, « on les appelle honorables, » qui se rapportent aux Kchâttriya; « lesquelles, dit-il, quoique honorées et dignes de l'être. »

6° Il rend les mots 國之戰士 *houe-tchi-tchen-sse*, « les soldats du royaume, » qui commencent une autre phrase, par : (les familles différentes) *ont suscité des guerres dans le royaume !*

7° Il a omis les quatre mots 驍雄畢選 *kiao-hiong-pi-siouen*, « ils sont tous choisis parmi les plus intrépides et les plus braves. »

54.

子父傳業。遂窮兵術。

« Les pères transmettent cette profession à leurs
« fils, qui bientôt deviennent profondément versés
« dans l'art militaire. »

M. P. « Les *grades militaires* se transmettent
« de père en fils, lorsque ces derniers sont suffi-
« samment instruits et consommés dans l'art de la
« guerre. »

1° Il a rendu le mot 業 *nie*, « profession, » par *grades militaires*.

2° Le sens inexact de *lorsque*, qu'il a attaché au mot 遂 *souï*, « aussitôt, bientôt après, » l'a empêché de saisir la pensée de l'auteur.

55.

居。則 宮 廬 周 衛。

« En temps de paix, ils occupent les postes qui entourent le palais, et font des rondes pour le garder. »

M. P. « Dans les temps de paix, lorsque les troupes sont à demeure, elles vont tenir garnison dans les forts, les casernes, et autres lieux destinés à cet usage. »

M. P. n'a pas compris le sens de 宮廬 *kong-liu*, « corps de garde du palais » (cf. *Tchao-ming-wen-siouen*, *Si-tou-fou*, fol. 22), ni celui de 周衛 *tcheou-weï*, « garder tout autour. » Le texte ne parle ni de garnison, ni de forts, ni de casernes.

56.

征。則 奮 旅 前 鋒。

« Quand ils vont au combat, les troupes légères forment l'avant-garde. »

M. P. « Quand elles vont à la guerre, elles marchent en corps, précédées par une avant-garde. »

1° Il n'a pas vu que les mots 奮旅 *fen-liu* désignent ici un corps particulier (les troupes légères); il a rendu par un verbe le mot 奮 *fen* (qui remplit ici le rôle d'un adjectif), et, au lieu de troupes légères, il a écrit : elles marchent en corps.

2° En rendant l'expression 前鋒 *thsien-fong*, « forment

« l'avant-garde, » par *précédés par une avant-garde*, il l'a construite au cas instrumental, ce qui est inadmissible, parce que les mots qui se trouvent à ce cas, par leur position, se mettent constamment devant un verbe, dont ils sont alors le complément indirect.

57.

象則被以堅甲。牙施利距。

« Les éléphants sont couverts de cuirasses épaisses,
« et leurs défenses sont munies d'éperons tranchants. »

M. P. a fait ici une faute des plus étranges : il s'est imaginé que les sons 牙施利距 *ya-chi-li-kiu* (mot à mot : aux dents — mettre — de tranchants — éperons) étaient la transcription du mot sanscrit याष्टीक *yācht'ika*, armé du *yācht'i* (ou de la forte massue), et il a traduit : « ceux qui combattent montés sur des éléphants sont les *ya-chi-li-kiu*, protégés par des armes ou massues solides. »

On voit qu'indépendamment de l'erreur que je viens de signaler, il prend les cuirasses (des éléphants) pour les armes ou massues de ces guerriers de nouvelle espèce, dont le texte ne dit pas un mot. C'est à eux qu'il fait rapporter le verbe passif 被 *pi* : ils (les éléphants) sont couverts, et il le rend par (les guerriers) sont protégés !

58.

一將安乘。受其節度。

« Un général assis sur un char, est chargé de les
« commander (c'est-à-dire de les diriger). »

M. P. traduit : « Les uns, se plaçant en repos ou
« immobiles sur un char de guerre, se tiennent à une
« certaine distance. »

1° Il rend les mots 一將 *i-tsiang*, « un général, » par les uns se plaçant, et il fait l'adverbe « en repos » du verbe 安 *ngan*, « s'asseoir. » Peut-être aussi qu'il a cru trouver le sens de se placer en repos dans les mots 將安 *tsiang-ngan*, « le général est assis » (littéralement : « se repose sur »).

2° Il rend les mots 受 *cheou*, « recevoir, » par se tenir, et 節度 *tsie-tou*, « le commandement, » par une certaine distance.

59.

列卒周衛。扶輪挾轂。

« Des soldats sont rangés (près de lui), et le protègent de tous côtés. Ils poussent les roues et maintiennent le moyeu. »

M. P. « Les troupes rangées en ordre de bataille s'étendent au loin dans les positions qui leur sont assignées, en s'appuyant sur les chars dont la masse est cachée autant que possible à l'ennemi. »

1° Il ne s'agit pas ici de soldats rangés en ordre de bataille. M. P. rend le mot 周 *tcheou*, « autour, » par au loin, et le mot 衛 *wei*, « protéger, » par s'étendre dans les positions assignées!

2° Il rend les mots 扶輪 *fou-lun* (littéralement : « soutenir, aider les roues », c'est-à-dire les pousser en les tenant) par s'appuyer sur les chars!

3° Il m'est impossible de découvrir, dans les mots 挾轂 *hie-ko*, « maintenir le moyeu, » l'origine de sa paraphrase, « dont la masse est cachée, autant que possible, à l'ennemi. »

60.

馬軍散禦。逐北奔命。步軍
輕捍。敢勇充選。負大櫛。

« Des cavaliers épars écartent de lui (l'ennemi).
« S'il est vaincu et s'échappe pour sauver sa vie, des
« fantassins agiles le défendent; les plus braves ob-
« tiennent seuls cet emploi. Ils portent un grand bou-
« clier, etc. »

M. P. « La cavalerie se développe à l'opposé
« pour forcer l'ennemi à battre en retraite, et pour
« porter les ordres avec la plus grande célérité.
« L'infanterie, manœuvrant avec agilité, remplit ses
« devoirs avec audace et énergie; un grand et large
« bouclier protège les plus timorés. »

Les mots 輕捍 *kin-kan* signifient littéralement *agiliter de-*
fendant.

1° M. P. a confondu ensemble les deux premiers membres de ce
passage, dont le sens lui est échappé. Il rend les mots 散禦
san-iu (*equites*) *sparsi repellunt* (*hostes*), par *se développe* (散 *san*)
à l'opposé (禦 *iu*!). Ainsi il fait un adverbe du verbe actif 禦
iu (*repellere*), et encore il construit cet adverbe à contre-sens; car
on sait que l'adverbe doit toujours se placer avant le verbe dont il
dépend (Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 177).

2° Il a traduit les mots 逐北 *tcho-pe*, « être vaincu, » et
奔命 *pen-ming*, « fuir pour sauver sa vie, » par *forcer l'ennemi*
à battre en retraite.

3° Il a traduit 捍 *kan*, « défendre quelqu'un, » par *porter les ordres*.

4° Il a rendu adverbiallement (*avec audace et énergie*) les mots 敢勇 *kan-yong*, qui signifient *les plus audacieux et les plus braves*.

5° Il a rendu 充選 *tchong-siouen*, « remplir un choix, » c'est-à-dire obtenir un emploi, par *remplir ses devoirs*.

6° Il paraît avoir tiré du mot 負 *fou*, « ils portent, » le sens de *protège* ! Ainsi, tout en faussant le sens, il fait un nominatif du régime du verbe 負 *fou*, qui serait à l'accusatif en latin (*gerunt, fou, magnum, ta, clypeum, lou*), et il oublie qu'en chinois le verbe ne peut jamais précéder le nominatif dont il dépend. Il n'y a aucun inconvénient à dire, en latin, *protegit clypeus*, parce que la terminaison *us* indique suffisamment que le mot *bouclier* est au nominatif; mais, si un verbe actif chinois était placé avant son nominatif, dont aucune terminaison n'indique le cas, on serait exposé à prendre ce nominatif pour le régime direct du verbe.

Je ne puis découvrir où M. P. a vu le sens de « *les plus timorés*. »

61.

或持刀劍前奔行陳。

« D'autres, armés d'un sabre ou d'une épée, s'élancent à l'avant-garde ou marchent en rangs. »

M. P. traduit : « Quelques-uns tiennent aussi un glaive ou un sabre à deux tranchants *qu'ils étendent devant eux*, en marchant en ordre de bataille. »

Le texte chinois parle de deux actions différentes, savoir : *s'élancer à l'avant-garde* et *marcher en corps* avec le gros de l'armée. M. P. n'en a vu qu'une, et s'est imaginé que les mots 前奔 *thsien-fen*, « s'élancer en avant de l'armée, » signifiaient *étendre en avant un sabre*.

62.

凡諸戎器。莫不鋒銳。所謂
矛盾弓矢。刀劍鉞斧。戈及
長稍輪索之屬。皆世習矣。

« En général, leurs armes (de guerre) ont une
« pointe ou un tranchant aigus. Les armes appelées
« hallebardes, boucliers, arcs, flèches, sabres, épées,
« haches, lances de différentes sortes (telles que le
« *ko*, le *chou*, le long *so*), les frondes, leur sont
« familières depuis des siècles. »

M. P. « Chaque arme offensive est *aiguisée en*
« *pointe*; c'est ce qu'on appelle généralement lance,
« hallebarde. Le bouclier, l'arc, les flèches, les glaives,
« les sabres à deux tranchants, les haches d'armes
« de toute espèce, les lances, les bâtons, les longues
« hallebardes, les chars et tout ce qui en dépend, sont
« dans les usages du siècle. »

1° Il rend les mots 鋒銳 *fong-jouï*, « pointu et tranchant »,
(le second s'applique aux sabres et aux haches), par *aiguisé en pointe*.

2° Il met un point après 矛 *meou*, « lance » (所謂矛
(*so-weï-meou*) et rapporte les mots 所謂 *so-weï*, « ce qu'on
« appelle, » aux huit mots qui les précèdent, tandis qu'ils se rapportent
aux seize mots suivants.

3° L'expression 輪索 *lun-so* signifie littéralement cordes
qu'on fait tourner comme une roue (rotabiles funes), c'est-à-dire les
frondes. M. P. rend la première syllabe, 輪 *lun*, qui a le sens de

l'adjectif verbal *rotabilis*, par le substantif *chars*, et la seconde, 索 *so* (*funis*), par *tout ce qui en dépend* !

4° Il ne s'est pas aperçu que les trois mots 皆世習 *kiaï-chi-si* signifiaient littéralement : « (à) toutes ces choses, de génération en génération, ils sont accoutumés. »

Il a rendu l'adverbe 世 *chi*, « de génération en génération, » par le génitif *du siècle*, et le verbe 習 *si*, « être accoutumé, » par le substantif *usages*.

63.

夫其俗也。

« Passons à leurs mœurs. »

M. P. termine son article du cahier de décembre 1839 par cette phrase : « Voilà les coutumes des Indiens relatives à l'art de la guerre. »

Les quatre mots que je viens de traduire plus haut n'appartiennent pas, ainsi que l'indique leur sens, au morceau précédent, qui traite de l'art militaire : ils servent de transition à la suite du récit inséré dans le cahier de mars 1840, page 161.

64.

性雖狃急。志甚貞質。

« Quoiqu'ils soient naturellement légers et emportés, leurs intentions sont très-droites et très-sincères. »

M. Pauthier : « Quoique le naturel des Indiens soit ennemi de l'action, qu'ils soient timorés, leur volonté est cependant fortement attachée aux principes de sincérité et de droiture. »

Il est difficile de concevoir comment il a pu rendre le mot 狷 *kiouen*, «léger,» par *ennemi de l'action*, et le mot 急 *ki*, «prompt,» par *timoré*.

65.

于財無苟得。于義有餘讓。

« Ils n'acquièrent point des richesses par des voies
« illicites; dans les choses justes, ils font toutes sortes
« de concessions. »

Littéralement : « Quoad divitias, contra fas non
« acquirunt (illas); quoad justitiam, effuse cedunt. »

M. P. a divisé ce passage en trois parties : « Ils ne
« se livrent pas à la poursuite des richesses par des
« moyens illicites; — quand ils en acquièrent, c'est
« par des moyens conformes à la justice; — ils ont de la
« déférence et de la soumission plus qu'il ne leur convien-
« drait d'en avoir. »

1° M. P. emploie huit mots pour rendre les deux syllabes
于義 *iu-i*, «quant à la justice,» dont il n'a saisi ni le rôle ni
le sens. Dans les deux membres de phrase du texte, la préposition
于 *iu*, «quant à,» n'a pas d'autre objet que d'appeler l'attention
du lecteur sur les mots 財 *thsaï*, «richesses,» et 義 *i*, «jus-
« tice. »

2° Il rapporte le mot 義 *i*, «justice,» au premier membre de
phrase, où se trouve le mot 得 *te*, «acquérir,» tandis qu'il ap-
partient au suivant, où se trouve le mot 讓 *jang*, «céder.»

3° Voici, je crois, la cause des erreurs que M. P. a commises
dans ce passage. Il paraît qu'il a mis un point après l'adverbe 苟

keou, «illicitement» (于財無苟[°] iu-thsai-wou-keou), et qu'il a commencé le second membre de phrase par le mot 得[°] te, «acquérir», qui termine le précédent, et il a lu 得于義[°] te-iu-i. C'est ce qui résulte de sa traduction : «Quand ils en acquièrent (得[°] te), c'est par (于[°] iu) des moyens conformes à la justice (義[°] i).» Pour traduire ainsi, il a supposé que les mots 于義[°] i-iu (quant à la justice) signifiaient *par la justice, par le moyen de la justice*. La construction de la phrase s'oppose absolument à ce sens, et d'ailleurs jamais le mot 于[°] iu n'a remplacé le mot 以[°] i pour indiquer le moyen par lequel on fait quelque chose.

4° Enfin, après avoir mis un point après 義[°] i, «justice», il a traduit 有餘讓[°] yeou-yu-jang par «ils ont de la soumission, de la déférence plus qu'il ne leur convient d'en avoir.» Il ne s'agit ici ni de *soumission*, ni de *déférence*, mais de *concessions* qu'on fait à une personne qui réclame une chose juste.

66.

懼冥運之罪。輕生事之業。詭譎不行。盟誓爲信。

«Ils craignent les châtimens de la vie future,
«et s'abstiennent des actes qui peuvent leur attirer
«des malheurs; ils n'emploient ni la ruse, ni la fraude,
«et confirment leur parole par des sermens so-
«lennels.»

M. Pauthier n'a rien compris à tout ce passage; il traduit : «Ils craignent les châtimens d'une *trans-*
«migration enveloppée de ténèbres; ils font assez peu
«de cas des occupations mondaines de la vie, qu'ils re-

« gardent comme de fausses et insidieuses déceptions. Ils
 « ne font point de déclarations publiques en prenant les
 « dieux à témoin, et cependant ils gardent religieu-
 « sement leur foi promise. »

1° Les mots 冥運 signifient destin de la vie future; il les rend par *transmigration enveloppée de ténèbres*.

2° Les mots 生事之業 *sing-sse-tchi-nie* signifient les actes (業 *nie*) produisant (生 *sing*) des embarras ou des malheurs (事 *sse*). 之 *tchi* est une particule relative. M. P. rend ces quatre mots par *occupations MONDAINES de la VIE*. On voit qu'il a traduit 生 *sing*, « produisant, » par le génitif *de la vie*, et qu'il n'a tenu aucun compte du mot 事 *sse*, « embarras, malheurs, » régime direct du verbe 生 *sing*, « produire. »

3° Il a regardé comme une apposition les mots 詭譎 *koueï-kin*, « la ruse et la fraude, » nominatif du membre de phrase suivant, et les a mis dans la dépendance du verbe 輕 *king*, littéralement: « mépriser. »

4° Il met un point après les mots 詭譎 *koueï-kin*, « ruse et « fraude, » et empiète sur le membre de phrase suivant, qu'il commence par 不行 *pou-hing*, derniers mots de la phrase se rapportant à *koueï-kin*: « la ruse et la fraude (詭譎 *koueï-kin*) ne « sont pas pratiquées par eux (不行 *pou-hing*). » Alors il rend les mots 不行 *pou-hing* par « ils ne font pas, » et leur donne pour régime direct les mots 盟誓 *ming-chi*, « serments solennels, » qui commencent le membre de phrase suivant, et qui, par leur position, sont au cas instrumental: « par des serments solennels (盟誓 *ming-chi*), ils confirment leur foi ou leur « parole (爲信 *wei-sin*). »

5° Il a supposé que les mots 爲信 *wei-sin*, « faire, établir, »

c'est-à-dire, confirmer sa parole donnée, signifiaient être (爲 *wei*) fidèles (信 *sin*). Il traduit : « Ils gardent religieusement la foi « promise. »

6° En déplaçant les mots 不行 *pou-hing*, « ils ne pratiquent point (la ruse et la fraude), M. P. a avancé un fait qui est contraire au texte, savoir, *que les Indiens NE FONT POINT de serments!*

67.

政教尙質。

« Les instructions administratives se distinguent « par un caractère de sincérité. »

Littéralement : « (Dans) les instructions administratives, ils estiment la sincérité. »

M. Pauthier : « Leurs principes politiques et d'éducation sont fixés et déterminés dès une haute antiquité. »

Il y a ici plusieurs fautes graves.

1° Les mots 政教 *tching-kiao* forment un mot composé qui veut dire exactement : « les instructions de l'administration, les « instructions administratives. » Le mot 政 *tching* se trouve ainsi au génitif. M. P. en a fait un nominatif, « les principes politiques. »

2° Il a donné le sens de éducation au mot 教 *kiao*, « instructions, « ordres, » qui est construit avec le génitif 政 *tching*, « de l'administration, » et se trouve au cas locatif, (dans les instructions de l'administration, c'est-à-dire, dans les règlements administratifs).

3° Le mot 尙 *chang* signifie ici estimer (Morrison : *to esteem, to value*). M. Pauthier en a fait l'adverbe *en haut, dès l'antiquité*.

4° Il a rendu 質 *tchi*, « sincérité, » régime direct de 尙 *chang*, « estimer, » par les verbes passifs *être fixé, être déterminé*.

68.

風俗猶和

« Leurs mœurs respirent la douceur et la concorde. »

M. Pauthier : « Leurs usages et coutumes sont COMME la concorde et l'harmonie elles-mêmes. »

Les mots 猶和 *yeou-ho* forment un verbe composé qui veut dire « être doux et sociable. » M. P. a fait l'adverbe *comme* du mot 猶 *yeou*, et a rendu par deux substantifs, « la concorde et l'harmonie, » le mot 和 *ho*, seconde partie du verbe 猶和 *yeou-ho*.

69.

凶悖群小。時虧國憲。謀
危君上。事迹彰明。則常
幽囹圄。無所刑戮。任其
生死。不齒人倫。

« Quant aux hommes féroces ou rebelles qui violent
« constamment les lois du royaume et ourdissent des
« complots contre la vie du roi, lorsque leur conduite
« a été mise au grand jour, on les enferme à perpé-
« tuité dans une prison obscure, mais on ne leur fait
« subir ni châtiments, ni mort violente. On les laisse
« vivre ou mourir, et on ne les compte plus au nombre
« des hommes. »

M. Pauthier traduit : « Les actions perverses com-
 « mises dans le but de nuire à la société, par un
 « nombre quelconque de personnes, sont jugées par
 « les magistrats du royaume aux époques où la lune est
 « dans son plein, etc. »

Il n'y a pas un mot de traduit exactement dans tout ceci, mais la phrase soulignée renferme des fautes extrêmement graves.

1° Le mot 凶 *hiong*, « cruel, » est rendu par « actions perverses; »

2° 悖 *pei*, « rebelles, » par « commises dans le but de nuire; »

3° 群小 *kiun-siao* (expression empruntée au *Chi-king*), qui veut dire « la multitude des méchants, » est rendu par « la société. »

4° Les mots 時 *chi*, « en tout temps, » et 虧 *koueï*, « trans-
 « gressent, » sont traduits par « aux époques (時 *chi*), où LA LUNE
 EST DANS SON PLEIN (虧 *kouai*) ! »

Tâchons de trouver l'origine de cette faute étrange.

Le verbe 虧 *kouai*, qui est ici actif, « violer, transgresser, » et a pour régime « les lois du royaume (國憲 *koue-hien*), » veut dire, au neutre, « manquer, diminuer, être dans son décours, » en parlant de la lune; mais alors il est toujours précédé du mot 月 *youeï*, la lune.

M. P. trompé par un souvenir vague de ce dernier sens de 虧 *kouai*, « *decrescere*, » lui a donné un sens opposé à celui de *decrescere* (sens qui exige toujours la présence de 月 *youeï*, la lune), et il a traduit : « la lune est DANS SON PLEIN (!) » au lieu de « violent, trans-
 « gressent (les lois). »

5° Ne sachant que faire des mots 國憲 *koue-hien*, « *regni*
 « *leges*, » qui sont le régime du mot 虧 *koueï*, « ils transgressent, » il a traduit : « (les actions perverses) sont jugées par les magistrats
 « (憲 *hien*!) du royaume (國 *koue*). »

Continuons.

M. P. « Si des complots sont tramés contre le prince, on en recherche avec soin les traces (lisez : « quand leur conduite a été mise au grand jour, c'est-à-dire quand leur crime est avéré); alors les conspirateurs sont communément enfermés (lisez : sont renfermés à perpétuité) dans une prison sûre (lisez obscure), SANS SUPPORTER (!) la peine de mort. »

6° Les quatre mots 無 所 刑 戮 *wou-so-hing-lou* forment un sens complet (on ne leur fait subir ni châtimens ni mort violente). M. P. prend le mot 任 *jin*, qui commence le membre suivant (on les laisse), et, contrairement à la règle de position, lui fait régir les mots précédents *hing-lou*; il rend ces trois mots par « supporter (*jin*) la peine de mort (*hing-lou*)! »

7° Il s'est trompé en rendant les mots 刑 戮 par peine de mort, au lieu de « châtimens corporels (刑 *hing*) ou peine de mort (戮 *lou*). »

La syntaxe chinoise s'oppose à ce que l'on mette au second rang le mot qui est au génitif : pour traduire ainsi, il faudrait qu'il y eût 戮 刑 *lou-hing*, ou plutôt 死 刑 *sse-hing* (de mort la peine). De plus, en traduisant 任 *jin*, « permettre, laisser, » par supporter, il l'a rapporté aux coupables qu'on punit, tandis qu'il se rapporte aux magistrats qui punissent.

M. P. « Ils y passent leur vie; mais la mort ne leur arrive pas dans un âge avancé. »

Il n'y a pas un mot de cela dans le texte : 任 其 生 死。
不 齒 人 倫 *Jin-khi-sing-sse, pou-tchi-jin-lan*. Ces mots si-

gnifient littéralement : « On les y laisse vivre ou mourir, et ils ne sont « plus comptés parmi les hommes. »

Pour arriver à ce sens étrange, M. P. paraît avoir lu ainsi le texte :

無 所 刑 戮 任 其 生 死 不 齒 人
倫 犯

wou-so-hing-lou-jin, khi-sing, sse-pou-tchi, jin-lun-fan, mais la syntaxe chinoise s'oppose absolument à ce qu'on ponctue ainsi pour en tirer ce mot à mot : « Ils ne supportent pas la peine de mort « – ils vivent – ils ne meurent pas dans un âge avancé – les hommes « violent les lois ! » De cette manière il a confondu le premier mot *jin* du second membre de phrase avec les deux derniers *hing-lou* du précédent ; le dernier mot *sse* du second avec les deux premiers *pou-tchi* du troisième ; les deux derniers mots *jin-lun* du troisième avec le premier *fan* du quatrième ! J'ajouterai quelques observations.

8° Le mot 齒 *tchi* (*vulgo* âge) a ici, d'après sa position, le sens de « être rangé, être classé ; » il le rend par *âge avancé*.

9° M. P. a rejeté dans la phrase suivante les mots 人 倫 *jin-lun*, « dans la classe des hommes, » qui sont le complément indirect du verbe 齒 *tchi*, « être rangé, » et les rend par *ceux qui — les lois*. (Voyez § 70, n° 1.)

10° Il a construit le génitif 人 *jin*, « des hommes, » au nominatif.

11° Il a fait gouverner le mot 倫 *lun*, « dans la classe, » qui est au locatif, et dépend de 齒 *tchi*, « être rangé, » par le mot 犯 *fan*, « violer, » de la phrase suivante, et le prend pour *les lois*. (Voy. § 70, n° 1.)

70.

犯 傷 禮 義 悖 逆 忠 孝。

« Ceux qui violent les rites et la justice, et qui « manquent à la droiture ou à la piété filiale . . . »

M. Pauthier : « Ceux qui violent les lois, qui trans-

« gressent les rites de la justice, dont la perversité les
 « fait agir contrairement à la droiture et à la piété
 « filiale. »

1° M. P. a divisé l'expression composée 犯傷 *fan-chang*,
 « violer et blesser. » Il a rattaché le mot 犯 *fan*, « violer, » au
 substantif 倫 *lun*, « classe, » qui appartient à la phrase précédente :
 « Ils ne sont plus rangés dans la classe des hommes. » Il a oublié que
 le régime d'un verbe actif doit toujours être placé après ce verbe, à
 moins qu'il ne soit précédé du mot 以 *i* (*vulgo* se servir), qui, en
 style antique, est souvent une marque d'accusatif, comme les mots
 把 *pa* et 將 *tsiang*, en style moderne. (Voyez la dissertation la-
 tine qui termine mon *Mencius*.)

Ajoutons que le mot 倫 *lun* signifie ici *classe, ordre*, et non
 pas *les lois*.

2° Le verbe composé 犯傷 *fan-chang*, « violer, blesser, »
 gouverne les mots 禮義 *li-i*. M. P. n'a pris que le mot 傷
chang, afin de faire régir le mot 倫 *lun* par le mot 犯 *fan*, ainsi
 qu'on l'a vu plus haut.

En traduisant *les rites de la justice*, M. P. a méconnu la règle in-
 variable qui veut que le génitif soit placé au premier rang, et le no-
 minatif ou l'accusatif dont il dépend, au second. Pour traduire comme
 lui, il faudrait qu'il y eût dans le texte 義禮 *i-li*, et non
 禮義 *li-i*. Mais cette locution, *les rites de la justice* (義
 禮 *i-li*), n'existe pas en chinois. Dans les livres classiques et dans
 tous les auteurs anciens, les mots 禮義 *li-i* se traduisent tou-
 jours séparément, au même cas, et signifient *les rites et la justice*.
 Cf. *Meng-tsen*, 2° partie du texte chinois, pag. 10, lig. 3 : 言
 非禮義 *yen-fei-li-i*, « en parlant, blesser les rites et la jus-
 tice (et non les rites de la justice!). »

3° Les mots 悖逆 *pei-ni* forment un verbe composé qui

signifie « se révolter contre, désobéir à, manquer à. » M. P. rend le premier mot 悖 *pei*, « rebellare, » par *perversité*, et le second 逆 *ni*, « resistere, » par le verbe causatif *faire agir contrairement*.

71.

或放荒裔。

« Ou bien on les exile dans le pays des barbares. »

M. Pauthier : « On les *envoie* dans des contrées « *désertes et malsaines.* »

Le mot 放 *fang* veut dire ici *exiler*, et non *envoyer*.

Les mots 荒裔 *hoang-i* signifient littéralement *deserta confinia*, comme si l'on disait « pays déserts qui touchent aux frontières de la Chine. Les historiens se servent de cette expression pour désigner le pays des barbares 蠻夷猾夏 *Man, I, Hoa* et *Hia*, qui habitent au delà des quatre frontières, et qui (suivant l'Histoire des *Wei*, biogr. de *Kong-sun-tou*), n'ayant pas encore ressenti l'influence des instructions de l'empereur, se cachent dans leurs pays sauvages comme des troupes d'oiseaux (cf. *Pei-wen-yun-fou*, liv. 67 *Hia*, fol. 34). On ne voit pas où M. P. a pu trouver le sens de *contrées MALSAINES*.

72.

理獄占辭。不加荆朴。

« Lorsqu'on juge une cause criminelle, et que l'on « veut connaître la vérité, on ne frappe pas l'accusé « avec des verges ou un bâton. »

M. Pauthier : « La raison de cette coutume est que « la détention dans une prison n'ajouterait rien au « châtiment. »

1° Il a rendu le verbe actif 理 *li*, «juger,» par la raison de cette coutume, et le mot 獄 *yo*, «cause criminelle,» régime du verbe juger, par la détention dans une prison.

2° Il a passé les mots 占 辭 *tchen-thse*, «obtenir l'aveu du crime.

3° Il a rendu les mots : «ne pas infliger (不加 *pou-kia*) la peine des verges ou du bâton (荆 朴 *khing-pou*),» par «ne rien ajouter (不加 *pou-kia*) au châtement (荆 朴 *khing-pou*) !»

73.

隨 問 款 對 據 事 平 科。

« S'il répond sincèrement aux questions qu'on lui adresse, on rend une sentence juste, basée sur les faits. »

M. Pauthier : « Dans les interrogatoires qu'on fait subir aux prévenus, et pour trouver des preuves à leur charge, on emploie une pièce de bois plate, unie et creuse dans le milieu ! »

1° Il passe les mots 款 對 *kouan-touï*, «répondre sincèrement.»

2° Il rend les mots 據 事 *kin-sse*, «en s'appuyant sur les faits, suivant les faits,» par «trouver des preuves à leur charge !»

Le reste de sa phrase est destiné à traduire les deux mots 平 科 *p'ing-kho*, littéralement : «ajuster la sentence,» c'est-à-dire rendre une sentence juste.

M. P. a supposé que le verbe 平 *p'ing* (littéral. «ajuster») signifiait «plat et uni,» et que le mot 科 *kho*, «sentence, décision» (voyez le Dictionnaire de *Khang-hi*), était UN INSTRUMENT DE TORTURE sur lequel on plaçait les accusés !

拒違所犯。恥過飾非。欲究情實。事須案者凡有四條。

« Mais si l'accusé s'obstine à nier son crime, s'il en rougit et cherche à le pallier, (le juge,) pour découvrir la vérité des faits sur lesquels il doit prononcer, emploie en général quatre moyens. »

M. Pauthier : « S'il y a *opposition* de la part des prévenus, et que leur honte se manifeste à un *haut degré*, ils se reconnaissent coupables, et ils ne désirent pas que l'on pousse plus loin les investigations sur leurs intentions et les circonstances qui ont accompagné le crime, en pratiquant sur eux les épreuves prescrites. »

1° Les quatre premiers mots signifient littéralement : « si en résistants ils contredisent (拒違 *kiu-wei*) le crime qu'ils ont commis (所犯 *so-fan*), c'est-à-dire, s'ils nient leur crime avec obstination. » M. P. s'est imaginé que ces mots signifiaient : « si les prévenus s'opposent à ce qu'on les place sur LA PIÈCE DE BOIS PLATE ET CREUSE AU MILIEU ! » J'ajouterai qu'il rend les mots 所犯 *so-fan*, « le crime qu'ils ont commis, » par les prévenus.

2° Dans le reste de la phrase, M. P. commet une faute des plus graves contre la syntaxe chinoise. Il y a dans le texte : 恥過 *tchi-kouo*, « s'ils rougissent (*tchi*) de leurs fautes (*kouo*). » M. P. a rendu adverbiallement le substantif 過 *kouo*, « à un haut degré. » Il oublie qu'en chinois l'adverbe doit se placer avant le verbe qui l'accompagne. Pour traduire : « rougir extrêmement, » il faudrait qu'il

y eût en chinois 過恥 *kouo-tchi* (et non 恥過 *tchi-kouo*) ; mais cette idée se rend par 深恥 *tchin-tchi*, « profondément-rougir. » Le mot 過 *kouo* étant placé après le verbe 恥 *tchi*, « rougir de, » doit se rendre substantivement par le mot *faute*.

3° Il rend le mot 飾 *chi*, « embellir, pallier, » dont le régime est 非 *feï*, « faute, délit, crime, » (s'ils pallient leur crime) par « ils se reconnaissent coupables ! »

4° Il fait la négation *ne pas* du substantif 非 *feï*, « faute, crime, » (qui est le régime du verbe 飾 *chi*, « pallier, ») et le construit avec le mot 欲 *yo*, « désirer, » qui commence le membre de phrase suivant. Il traduit alors « ils ne désirent pas, » rapportant aux prévenus le verbe *désirer*, qui se rapporte au juge, comme on va le voir plus bas.

J'ai dit plus haut que M. P. avait pris le substantif 非 *feï*, « faute, crime, » dans le membre de phrase précédent, pour en faire ici la négation *ne pas*. Voici le mot à mot des douze caractères suivants : « 欲 *yo*, (si le juge) désire, 究 *khieou*, scruter à fond, 情實 *thsing-chi*, la réalité des faits, 事 *sse*, (dans les) affaires, 者 *tche*, qui, 須 *siu*, ont besoin, 案 *'an*, d'une sentence (c'est-à-dire où il est nécessaire de prononcer une sentence), 凡 *fan*, en général, 有 *yeou*, il y a, 四條 *sse-thiao*, quatre articles (c'est-à-dire, quatre moyens indiqués dans les articles du code pénal). »

5° M. P. a rapporté le verbe 欲 *yo*, « désirer, » aux prévenus, au lieu de le rapporter au juge.

6° Il a rendu les mots 情實 *thsing-chi*, « vérité, réalité des faits, » par « les intentions (des prévenus). »

7° Il a fait régir par le verbe 究 *khieou*, « scruter à fond, » le substantif 事 *sse*, « affaire, » qui commence le membre de phrase suivant.

8° Il joint ce substantif au verbe 須 *sia*, « il faut, » et fait de ces deux caractères 事 須 *sse-siu* un mot composé qu'il rend par les circonstances!

9° Il commence une phrase chinoise par les mots 案 者 *'an-tche*, qui ne peuvent faire un sens. En effet, le mot 者 *tche*, « qui, » se rapporte au mot 事 *sse*, « affaire, » et le mot 案 *'an*, « sentence, » est le complément direct du verbe 須 *siu*, « avoir besoin. » (Voyez sa note 2, pag. 163.)

75.

罪人與石盛以連囊。
沉之深流。校其真偽。

« On lie ensemble deux sacs : dans l'un on met « l'accusé et dans l'autre une grosse pierre; ensuite « on les plonge dans un courant profond, afin d'exa- « miner (c'est-à-dire de reconnaître) l'exactitude ou « la fausseté (de sa déclaration). »

Littéralement : « L'accusé et une pierre sont mis, « renfermés dans des sacs liés, etc. »

M. Pauthier : « L'homme accusé d'un crime doit, « avec une pierre destinée à cet usage, aller immédiate- « ment se plonger dans le fond d'une eau courante, « et y rester jusqu'à ce que la vérité ou la fausseté « de l'accusation soit reconnue. »

1° Il suppose que l'accusé prend une pierre sous son bras et va se plonger ainsi dans l'eau, et rend les mots 與石盛以 *iu-chi-ching-i*, « avec une pierre, il est mis dans, » par « il doit, avec « une pierre destinée à cet usage (!), aller, etc. »

2° Il rend le participe passif 連 *lien*, « liés, attachés ensemble, » par l'adverbe *immédiatement*, sens que ce mot n'a qu'en style moderne, et encore faut-il qu'il commence une phrase.

3° Il passe le mot 囊 *nang*, « sac, sacs, » qu'il n'a pas compris.

4° Il rend les mots 深之 *tchin-tchi*, « on les plonge, c'est-à-dire on plonge l'homme et la pierre, » par « il doit aller se plonger. »

5° Il ajoute que l'accusé doit rester dans l'eau.

6° Il rapporte les mots le vrai ou le faux, à l'accusation, tandis qu'ils se rapportent à la déclaration de l'accusé. (Voyez plus haut, § 74 : si l'accusé s'obstine à nier son crime, ou cherche à le pallier).

76.

人浮石沉。則無隱

« Si l'homme surnage et que la pierre s'enfonce dans l'eau, alors on reconnaît qu'il a dit la vérité (littéral. qu'il n'a rien caché). » C'est-à-dire qu'il était fondé à nier le crime qu'on lui imputait, et que, par conséquent, il est innocent.

Le mot 隱 *in* veut dire ici « cacher, céler une chose. » M. P. ayant trouvé parmi les différentes significations du mot 隱 *in*, celle de « fixé, établi (fixed, settled. Morris. Dict. chin. part. II, n° 12311), il a traduit : « alors la culpabilité n'est pas démontrée. »

77.

火乃燒鐵。罪人踞上。

« Pour l'épreuve du feu, on chauffe fortement un morceau de fer; le prévenu s'assied dessus. »

M. Pauthier : « Quant à l'épreuve du feu, elle se

« fait avec une barre d'acier rougie au feu. L'homme
« accusé d'un crime doit marcher dessus à plusieurs
« reprises. »

1° L'auteur ne parle pas de *barre d'acier*.

2° M. P. a rendu le mot 踞 *kiu*, « s'asseoir », par « marcher dessus. »

3° Il a commis une faute grave contre la syntaxe, en construisant avec le verbe 踞 *kiu*, « s'asseoir » l'adverbe 復 *feou*, qui commence le membre de phrase suivant, et qu'il traduit inexactement par « à plusieurs reprises. » En chinois, l'adverbe se place toujours avant le verbe auquel il se rapporte. (Conf. *Meng-tseu*, liv. I, cap. 1, § 15: « fir-mo-animo (*ngan*) accipere præcepta tua. » Cf. Rémusat, *Gram.* § 177. Il résulte de cette règle invariable, que le mot 復 *feou* eût été placé avant le verbe *kiu*, s'il eût dû être construit avec lui.

78.

復使足蹈

« En outre, on l'oblige à y appliquer ses pieds. »

Si c'est ce membre de phrase que M. P. a rendu par « marcher dessus à plusieurs reprises, » nous lui reprocherons :

1° D'avoir passé les mots 踞上 *kiu-chang*, « s'asseoir dessus. »

2° D'avoir traduit le mot 復 *fo* ou *feou*, « encore, de nouveau, (c'est-à-dire en recommençant une autre épreuve), » par « à plusieurs reprises. »

3° De s'être trompé sur la place que l'adverbe doit occuper en chinois. (Voyez plus haut, § 77, n° 3.) S'il se fût rapporté ici au verbe 蹈 *tao*, « pedibus-calcare, » l'auteur l'eût placé avant 蹈 *tao*; mais 復 蹈 *fo* ou *feou-tao* eût signifié « iterum pedibus calcare, y appliquer une seconde fois les pieds. »

79.

懦弱之人。不堪炎熾。
捧未開花。散之向焰。

« Les hommes faibles et pusillanimes ne peuvent
« endurer la chaleur brûlante (du fer). Ils prennent
« dans leurs mains des fleurs qui ne sont pas encore
« écloses, et les sèment *devant un feu ardent.* »

M. Pauthier : « L'accusé *ayant été jugé* trop faible
« pour, etc.... les disperse *sur l'acier ardent* ; s'il est
« innocent, alors les fleurs s'épanouissent. »

Les mots 向 焰 *hiang-yen*, signifient « devant la flamme. »
et non « sur l'acier ardent. » Du reste, il serait difficile d'imaginer com-
ment des fleurs peuvent s'épanouir sur une barre d'acier ardent ; elles
seraient brûlées à l'instant même.

80.

稱。則 人 石 平 衡。輕 重 取 驗。

« Pour l'épreuve de *la balance*, on pèse l'homme
« avec une pierre, et l'on prononce suivant qu'il est
« plus léger ou plus lourd (littéralement : de la lé-
« gèreté ou de la pesanteur, on tire la preuve). »

M. Pauthier : « Dans l'épreuve par *la pesée*, le pré-
« venu est mis en équilibre dans une balance avec
« une pierre, pour *savoir, par cette expérience*, lequel
« de l'accusé ou de la pierre est le plus pesant ou
« le plus léger. »

1° Les mots 取 驗 *thsiu-nien*, que M. Pauthier traduit : « savoir par une expérience, » signifient : « tirer une preuve judiciaire. »

En traduisant ainsi, M. P. commet une faute grave contre la syntaxe chinoise; il oublie la règle de position qui veut que le mot qui est au cas instrumental (cas qui indique l'instrument, le moyen par lequel on fait quelque chose), se place constamment avant le verbe, comme lorsqu'on dit en latin *experientia scire* (savoir par expérience), *ense ferire* (frapper avec une épée). Si par impossible le mot 取 *thsiu*, signifiait ici *savoir*, et le mot 驗 *nien*, *expérience*, l'auteur chinois aurait écrit nécessairement 驗 取 *nien-thsiu*, et non 取 驗 *thsiu-nien*. Voici un exemple où le verbe 取 *prendre*, est construit avec un substantif placé par sa position, au cas instrumental; suivant l'usage constant, ce substantif précède le verbe : 羅 取 *lo thsiu*, « prendre les oiseaux avec un filet (*retibus capere aves*). » Si 羅 *lo*, *filet*, était placé après 取 *thsiu*, ces deux mots signifieraient nécessairement « prendre un filet (conf. *Peï-wen-yun-fou*, liv. XXXVII, part. 2, fol. 101 r.), » et non « prendre avec un filet. » De même, dans le cas qui nous occupe, 取 驗 *thsiu-nien*, signifie « prendre, tirer la preuve judiciaire, » littéralement « le témoignage, » et non « savoir par expérience. »

2° « On pèse l'homme avec une pierre pour savoir, d'après sa légèreté ou sa pesanteur relatives, s'il est innocent ou coupable (c'est ce qu'indiquent les mots 取 驗 *thsiu-nien*, tirer la preuve), » et non « pour s'assurer s'il est plus léger ou plus pesant que la pierre. »

81.

毒則以一羖羊剖其右髀。
隨被訟人所食之分。雜諸

毒藥。置剖髀中。實則毒發
而死。虛則毒歇而穌。

« Pour l'épreuve par le poison, on prend un
« bœlier; on lui ouvre la cuisse droite, et l'on y in-
« sère une portion des aliments du prévenu, après
« l'avoir mêlée de poison. Si l'accusation est vraie,
« le poison agit et (l'animal) meurt; si elle est fausse,
« le poison reste sans effet, et l'animal se rétablit
« (littéralement : ressuscite). »

M. Pauthier n'a rien compris à ce passage : « Dans
« l'épreuve par le poison, on se sert d'un mouton à laine
« blanche et noire que l'on divise par le milieu; la cuisse
« droite est donnée à l'accusé qui doit manger immédia-
« tement cette portion, dans laquelle on a fait entrer
« toute sorte de poisons. Si l'accusé est réellement
« coupable, alors le poison se manifeste et il meurt;
« s'il est innocent, alors le poison n'agit pas et il se
« dissipe. »

1° 殺羊 Kou-yang veut dire « un bœlier. »

2° Les mots 剖其右髀 peou-khi-yeou-pi, signifient
« fendre sa cuisse droite, » et non « diviser l'animal par le milieu. »

3° La phrase suivante parle « d'une portion des aliments que mange
« le prévenu; » le texte ne dit pas « qu'il doit manger immédiatement
« la cuisse droite ! »

4° M. P. a omis les quatre mots : 置剖髀中 tchi-
peou-pi-tchong, « on place, on introduit cela au milieu de la cuisse
qu'on a fendue. »

5° Les mots 死 ssé « il meurt, » et 穌 sou « il ressuscite, il
« guérit, » s'appliquent à l'animal et non au prévenu.

6° Le mot 蘇 *sou* « revenir à la vie, » n'a jamais signifié « se dissiper » (en parlant du poison.)

82.

舉四條之例。防百非之路。

« On emploie la loi des quatre épreuves pour fermer la voie de tous les crimes. »

M. Pauthier : « Les règles de ces quatre sortes d'épreuves judiciaires défendent tout autre moyen que ceux qui sont prescrits. »

Les mots « fermer la voie de tous les crimes » (littéralement : « des cent crimes ») signifient « empêcher qu'on ne commette toute sorte de crimes. »

M. P. a compris qu'on ne devait pas employer d'autres moyens (c'est-à-dire d'autres épreuves judiciaires que les quatre qui ont été décrites plus haut, pour connaître la culpabilité ou l'innocence des accusés. J'ajouterai, 1° que le mot 路 *lou* (*via*) ne signifie jamais moyen. Il a constamment le sens de voie au propre et au figuré.

2° Le mot 防 *fang*, « mettre obstacle, » s'applique ici à l'action d'arrêter, de réprimer les crimes. M. P. croit qu'il signifie « défendre » (d'employer) toute autre épreuve judiciaire. »

83.

致敬之式。

Ces quatre mots signifient « manières de témoigner le respect. » Dans cette locution le mot 致 *tchi* (*vulgo* parvenir), a ici le sens du verbe causatif « faire parvenir; » faire parvenir le respect 致敬 *tchi-king*, c'est-à-dire « témoigner son respect. »

M. P. traduit le mot *tchi* (致), comme verbe neutre, dans son acception ordinaire d'*arriver, parvenir*; et il prend pour un verbe le substantif 敬 *king* «*respect,*» qui est le régime direct du verbe causatif 致 *tchi*, «*faire parvenir, témoigner.*» Il écrit : «*NOUS ARRIVONS AUX règles prescrites pour témoigner le respect.*»

84.

三。舉手高揖。

«*La troisième consiste à élever les mains, et à saluer en restant droit (c'est-à-dire à saluer de la tête sans se courber).*»

M. Pauthier : «*La troisième consiste à élever les mains jointes jusqu'à la hauteur du front, et à s'incliner ensuite.*»

On lit dans l'Histoire de la Chine septentrionale, biographie de Li-yeou-lien : «*Ho-sse-k'ai jouissait de la plus grande autorité. Tous les magistrats lui donnaient des marques du plus profond respect. Mais Yeou-lien se contentait de les saluer en restant droit (高揖 kao-i).*»

Pour traduire ainsi, M. P. lit 舉手高揖 *kiu-cheou-kao, i*, au lieu de 舉手。高揖 *kiu-cheou, kao-i*.

M. P. a oublié la place que doit occuper l'adverbe dans la phrase chinoise, et il a rapporté l'adverbe 高 *kao* (*ex alto*) au verbe 舉 *kiu*, «*élever*» qui précède, tandis que, par sa position, il se rapporte nécessairement à 揖 *i*, «*saluer,*» 高揖 *kao-i*, «*saluer de haut, saluer de sa hauteur,*» c'est-à-dire «*saluer sans se courber.*»

Pour exprimer l'idée d'élever en haut, les Chinois disent 高舉 *kao-kiu*, «*in-altum erigere*» (cf. *Pei-wen-yun-fou*, l. XXXVI, f. 138 :

高舉兩手 *Kao-kiu-liang-cheou*, « *in-altum tollere* « *ambas manus* » »; et non **舉高** *kiu kao*; car, d'après la règle de position, les mots **舉高** *kiu-kao*, signifieraient « *erigere altum domum*, » et cela, par la raison que le régime direct d'un verbe se place après lui. On lit dans Mencius, l. II, ch. I, § 6 : **爲高** *wei-KAO*, « lorsqu'on fait, ou construit quelque chose d'élevé, c'est-à-dire un bâtiment élevé (**高** *kao*). » D'un autre côté, la règle générale de l'adverbe le place toujours avant le verbe auquel il se rapporte (voyez plus haut, § 74, n° 2); cette règle trouve son application dans ce passage même : **高揖** *kao-i*, littéral. « *ex alto salutare*. »

85.

四。合掌平拱。

« La quatrième consiste à joindre les mains, et à « incliner la tête au niveau de la ceinture. »

M. Pauthier : « La quatrième consiste à joindre « les paumes des mains, et à les porter en avant hori-
« zontalement. »

L'expression **平拱** *p'ing-kong*, a ici le même sens que **平
衡** *p'ing-heng* (incliner la tête au niveau de la ceinture), dans le dictionnaire *Pin-tseu-tsien*. (Conf. *Ping-tseu-loui-pien*, liv. CCXXXIX.)

Au lieu de « incliner la tête au niveau de la ceinture, » M. P. traduit : « porter en avant horizontalement les paumes des mains. »

86.

五。屈膝。

« La cinquième consiste à fléchir les genoux. »

M. Pauthier traduit : « S'incliner sur ses genoux. »

Cette expression est synonyme de 跪 *kouei*, « s'agenouiller en « tenant les hanches et la ceinture dans une position droite, position « qui a quelque chose de périlleux » (dit le dictionnaire de Khang-hi à qui j'emprunte toute cette définition), parce qu'on est exposé à tomber en avant et en arrière. C'est ce que semble indiquer la composition du mot 跪 *kouei*, « s'agenouiller, » formé des mots 足 « pied, » et 危 *wei*, « péril. » (Voyez la seconde définition que donne Khang-hi. Cf. *Fa-youen-tchu-lin*, liv. xxviii, fol. 29.)

En traduisant « s'incliner sur les genoux, » M. P. fait une faute grave contre la règle de position. En effet, il paraît considérer le mot 膝 *tsi*, « genoux » (régime direct du verbe actif *fléchir*), comme étant au cas instrumental. Or, en chinois, les mots placés à ce cas par leur rôle grammatical se mettent toujours avant le verbe avec lequel ils se construisent. (Voyez § 80, 1°, et § 87.)

87.

六。長跪

« La sixième consiste à rester longtemps à genoux. »

M. Pauthier : « La sixième consiste à s'agenouiller « en faisant une profonde révérence. »

J'ai traduit 長跪 *tchang-kouei*, suivant la définition que le Dictionnaire de Khang-hi donne du mot 踞 *khi*. (Dict. de Basile, n° 10,699 : « diutius genu flectere; » Morrison, part. II, n° 5,187 : « to kneel for a long time. »)

88.

七。手膝踞地

« La septième consiste à s'appuyer sur la terre à « l'aide des mains et des genoux. »

M. Pauthier : « Avoir les mains et les genoux
« abaissés jusqu'à terre. »

M. P. s'est trompé encore ici sur la règle de position. Les mots
手 膝 *cheou-tsi*, « mains et genoux » sont au cas instrumental,
et signifient ici : « PAR les mains et les genoux, AU MOYEN des mains
« et des genoux (*manibus et genibus*), s'appuyer sur la terre (*inniti*
« *terræ*). »

La traduction de M. P. montre clairement qu'il a construit les mots
手 膝 *cheou-tsi*, « mains et genoux » comme étant au nominatif.
J'ajouterai que le mot **踞** *kiu*, littéral. « s'accroupir, » ne peut si-
gnifier « être abaissé jusqu'à »

89.

八。五 輪 俱 屈

« La huitième consiste à fléchir en même temps
« les cinq parties arrondies. »

Mot à mot : Les cinq parties arrondies sont flé-
chies ensemble.

M. Pauthier : « La huitième consiste à avoir les
« cinq roues inclinées ensemble. »

Il ajoute en note : « nous ignorons ce que c'est que les cinq roues. »

Suivant l'encyclopédie bouddhique *Fa-yonen-tchu-lin*, liv. xxviii,
fol. 18, il s'agit ici des deux coudes, des deux genoux, et du sommet
de la tête. (*Ibid.*) Le mot **輪** *lun*, veut dire dans ce passage « une
« chose arrondie (**圓** *youen*). »

90.

九。五 體 投 地。

« La neuvième consiste à jeter à terre ses cinq
« membres; c'est-à-dire les genoux, les bras et la
« tête. »

Cf. *Fa-youen-tchu-lin*, liv. xxviii, fol 18 r.

M. P. dit en note que les cinq membres dont il s'agit ici sont le front, les deux joues et les deux mains. Il pense que cette cérémonie répond à celle qu'on appelle en sanscrit पञ्चाङ्ग *pantchāṅga*, mot composé de *pantcha*, cinq, et de *anga*, membre.

Si M. P. eût consulté le Dictionnaire sanscrit de Wilson (nouvelle édition, p. 494), au mot पञ्चाङ्ग *pantchāṅga*, il aurait donné une définition des « cinq membres, » conforme à celle de l'encyclopédie bouddhique, *Fa-youen-tchu-lin*. Wilson : « Reverence by extending the hands, bending the knees and the head; salut respectueux qui consiste à étendre les mains et à fléchir les genoux et la tête. »

91.

遠稽顙拜手。

« De loin, on frappe la terre de son front, ou bien
« on incline sa tête en l'appuyant sur ses mains. »

M. Pauthier : « Lorsqu'on se trouve éloigné de la
« personne qu'on veut saluer, alors on incline la tête
« vers la terre en saluant avec la main. »

Je traduis ici les expressions 稽顙 *ki-sang*, et 拜手 *paï-cheou*, d'après la définition de l'encyclopédie bouddhique, *Fa-youen-tchu-lin*, livre xxviii.

1° 顙 *sang*, veut dire « le front » et non « la tête. »

2° 拜手 *paï-cheou*, ne signifie pas « saluer de la main. » Pour dire : « saluer de la main, avec la main, » il faudrait écrire 手拜 *cheou-paï*, par la raison qu'en chinois un substantif au cas instrumental se place constamment avant le verbe avec lequel il est construit.

Le dictionnaire *Pin-tseu-tsien* définit ainsi l'expression 拜手 *paï-cheou* : « Abaisser les mains de manière que la tête n'arrive pas jusqu'à terre, et se lever immédiatement. » Suivant le *Fa-youen-tchulin*, c'est incliner sa tête en l'appuyant sur ses deux mains. J'ai dû préférer l'explication des commentateurs bouddhistes.

3° L'auteur parle ici de deux sortes de salutations, M. P. les a réduites à une seule.

92.

近。則 舐 足 摩 踵

« Lorsqu'on est près (de la personne), on lui lèche les pieds et l'on caresse ses talons avec la main. »

M. Pauthier : « Lorsqu'on se trouve à proximité, alors on embrasse les genoux que l'on baise, et l'on presse les talons. »

93.

凡 其 致 詞。受 命。褰 裳 長 跪。

« Tout indien qui veut adresser la parole (à un sage), ou recevoir ses instructions, relève la partie inférieure de ses vêtements, s'agenouille et reste longtemps dans cette position. »

M. Pauthier : « Tout Indien à qui il arrive de solliciter un emploi ou de recevoir une mission, doit se prosterner aux pieds de son supérieur, et lui relever un peu son vêtement en signe de respect. »

1° M. P. a décomposé l'expression 致 詞 *tchi-thse*, litt. « faire parvenir des paroles, » c'est-à-dire adresser la parole à quelqu'un ; et il a rendu la première syllabe 致 *tchi*, « faire parvenir, » par « il

« arrive de, » et la seconde, 詞 *thse*, « paroles, » régime direct du verbe 致 *tchi*, « faire parvenir, adresser; » par « solliciter un emploi. » (!)

2° L'expression 受命 *cheou-ming*, litt. « recevoir des ordres, » ne signifie pas ici « recevoir une mission, » mais « recevoir les instructions » d'un sage, instructions qui sont comme des ordres (命 *ming*), pour celui à qui elles s'adressent.

3° M. P. a supposé que celui qui témoigne son respect à un sage *LUI* relève son vêtement (c'est-à-dire le vêtement du sage); le texte dit au contraire qu'il relève la partie inférieure de son propre vêtement. Il prend cette précaution pour poser ses genoux nus à terre par excès d'humilité, et afin de ne point s'embarrasser dans ses vêtements en se relevant. (Cf. *Fa-youen-tchu-lin*, liv. XXVIII, f. 18.)

4° Il traduit l'expression 長跪 *tchang-koueï*, « rester longtemps à genoux » (voyez plus haut, § 87), par « se prosterner aux pieds de. »

5° Il construit les mots 褰裳 *kien-tchang*, « relever son vêtement inférieur, » avec l'adjectif 尊 *thsun*, « honorable » qui commence le membre de phrase suivant, et il termine le sens au mot 尊 *thsun*. Il traduit : « En *LUI* relevant un peu son vêtement EN SIGNE DE RESPECT. » De cette manière, il fait une sorte d'adverbe de l'adjectif 尊 *thsun*, « honorable, » et oublie qu'en chinois un mot ne peut être traduit adverbiallement, s'il ne précède le verbe avec lequel on le construit. (Voyez § 74, n° 2.)

Le mot 尊 qu'il rend par « en signe de respect, » doit être joint au mot suivant 賢 *hien*, « sage, » et fait partie du mot composé 尊賢 *thsun-hien*, « homme honorable et sage, ou homme sage et digne d'honneurs. »

尊賢受拜。必有慰詞。或摩

其頂。或拊其背。善言誨導。
以示親厚。出家沙門。 etc.

« L'honorable sage qui a reçu cette salutation (d'un
« Indien) doit lui adresser des paroles bienveillantes;
« tantôt il lui touche le sommet de la tête, tantôt il
« lui caresse le dos avec la main; il l'instruit et le
« dirige par de salutaires avis pour lui témoigner une
« tendre affection.

« Le prêtre samanéen, etc. »

M. Pauthier : « Le sage qui reçoit cette marque
« de déférence doit faire à celui qui la lui donne *des*
« *compliments de congratulation*. Quelques-uns lui posent
« les mains sur le sommet de la tête, *d'autres* lui
« frappent légèrement de la main sur le dos, en lui
« donnant de salutaires *instructions pour se conduire*
« *convenablement dans toutes les circonstances de la vie*,
« *lorsqu'il sera sorti de sa famille.* »

1° M. P. traduit les mots 慰詞 *wei-thse*, « paroles consolantes,
« c'est-à-dire bienveillantes, » par « compliments de congratulations. »

2° Il rend les mots 或或 *hoe, hoe*, « tantôt, tantôt, » par « quel-
« ques-uns, d'autres. » Il est cependant évident que les verbes 摩
mo, « caresser, » et 拊 *fou*, « flatter de la main, » ont pour nomi-
natif l'adjectif composé 尊賢 *thsun-hien*, « le sage honorable, »
que l'Indien vient de saluer.

3° Les quatre mots 善言誨導 *chen-yen-hoei-tao*, signi-
fient littéral. « par de bonnes paroles, il l'instruit et le dirige. »

M. P. a rendu le verbe 誨 *hoei*, « instruire, » par le mot « ins-
« tructions ; »

4° Il a rejeté au commencement du membre de phrase suivant le mot 導 *tao*, « il le dirige, » qui ne peut être séparé de 誨 *hoei*, « instruire, » et l'a rapporté à la conduite que l'Indien, qui reçoit ces bons avis, doit tenir dans le monde. Il traduit : « Pour se conduire (導 *TAO*!) convenablement dans toutes les circonstances de la vie. Je dois ajouter que le mot 道 *tao*, « diriger quelqu'un, » ne signifie jamais « se conduire. »

5° Il rend les mots 以示親厚 *i-chi-thsin-heou*, « pour « lui montrer sa sincère affection, » par « convenablement dans toutes « les circonstances de la vie! »

6° Il termine cette phrase par les mots : « lorsqu'il sera sorti de sa « famille, » tandis que les quatre caractères 出家沙門 *tchhou-kia-cha-men*, « le samanéen qui est sorti de sa famille, » sont le commencement et le nominatif de la phrase suivante.

95.

不止跪拜。隨其所宗事。多
有旋繞。或惟一周。或復三
帀。宿心別請。數則從欲。

« (Les Indiens) ne se bornent pas à saluer en s'a-
« genouillant. Suivant le degré de respect qu'ils ont
« pour quelqu'un, il en est beaucoup qui tournent
« autour de lui, tantôt une fois, tantôt deux ou trois
« fois ; et si leur profonde vénération exige davan-
« tage, ils tournent autant de fois qu'ils veulent. »

M. Pauthier : « Et sans s'arrêter à faire toutes ces
« génuflexions, ces actes de politesse, ceux qui
« prennent ainsi congé de leurs supérieurs vont où

« leur devoir religieux les appelle : un grand nombre
 « d'entre eux ayant des tournées à faire dans l'intérêt
 « de leur ordre. Il en est qui ne font qu'une tournée,
 « d'autres répètent trois fois la même tournée. Si,
 « au premier stage, leur cœur défaille, ou s'ils de-
 « mandent à n'en faire qu'un certain nombre, alors
 « on les laisse faire ce qu'ils désirent. »

M. P. n'a rien compris à tout ce passage. Il s'agit ici d'une sorte de salutation respectueuse bien connue, qu'on appelle en sanskrit *pradakchina* प्रदक्षिणा. Wilson (*Dictionnaire sanskrit*, 2^e éd. pag. 571) : « *Reverential salutation, by circumambulating a person or object. Salut respectueux qui consiste à marcher autour d'une personne ou d'un objet.* » (Conf. *Lois de Manou*, liv. II, § 48.)

Avant d'examiner ce passage mot à mot, je dois faire observer que M. P. l'a fait rapporter en entier au sage, au religieux samanéen, qui, suivant lui, se trouve en présence de son supérieur, tandis qu'il doit se rapporter, en général, aux Indiens qui veulent témoigner leur respect.

1° Les quatre mots 不止跪拜 signifient : « les Indiens ne se bornent pas à saluer en fléchissant le genou, » ainsi qu'on l'a dit plus haut; ces mots servent de transition au salut circumambulatoire appelé *pradakchina* प्रदक्षिणा.

M. P. traduit : « Sans s'arrêter à faire toutes ces gènesflexions, toutes ces politesses, les religieux bouddhistes qui prennent, etc. »

2° Les mots 隨其所宗事 *souï-khi-so-tsong-sse*, signifient « suivant le degré de leur respect. » M. P. « (Les religieux bouddhistes) qui prennent ainsi congé de leurs supérieurs, se rendent où leurs devoirs religieux les appellent ! »

M. P. se trouverait sans doute fort embarrassé de faire grammaticalement le mot-à-mot des cinq caractères 隨其所宗事 *souï-khi-so-tsong-sse*, de manière à justifier sa traduction. Pour moi, je ne vois pas un mot du texte, qui se rapporte, de près ou de loin, au sens qu'il a adopté.

3° Au lieu de : « Il y en a beaucoup qui marchent autour (de la

« personne révéree, » M. P. traduit : « un grand nombre d'entre eux » (c'est-à-dire d'entre ces religieux), ayant *des tournées à faire dans l'intérêt de leur ordre !* »

4° M. P. a passé le mot 復 *feou*, une seconde fois; de plus, il a traduit les mots 周 *tcheou*, et 帀 *tsa*, « action de tourner, » c'est-à-dire ici « salutation circulaire, » par « tournée faite dans l'intérêt d'un couvent ! »

5° M. P. a commis, dans la dernière partie de ce passage, une erreur aussi grave qu'inexplicable. Il y a en chinois 宿心 *so-sin*, « si sa vénération profonde (littéral. « si ses *sentiments anciens*..... » (Cf. Morris. *Dict. chin.* part. I, pag 847, col. 2, lig. 9 : 宿怨 « *so-youan*, an old ressentiment), 別請 *pie-thsing*, demande « (quelque chose) en outre (conf. *Dict. Pei-wen-yun-fou*, liv. 53, fol. 80 v.), » c'est-à-dire « demande qu'il tourne un plus grand nombre de fois; 數 *sou*, quant au nombre, 從欲 *tsong-yo*, il suit « son désir. » Sur 宿心, voyez le dictionnaire *Pin-tseu-tsien*.

M. P. a cru que le mot 心 *sin*, (sentiments), avait ici le sens de cœur, que le mot 宿 *so*, « anciens, formés de bonne heure, » signifiait un CARAVANSÉRAI, et que le mot 別 *pie*, « autre, » ici adverbe « en outre » (voy. 6 lignes plus haut, n° 5), voulait dire DÉFAILLIR ! « Si leur cœur, dit-il, *défaille* au premier *stage* (c'est-à-dire, suivant lui, « au premier caravansérai). » Il ajoute en note : 宿 *so*, « c'est un « endroit où les pèlerins font halte en passant la nuit; on le nomme « ordinairement caravansérai. Les caravansérais se trouvent à une « distance l'un de l'autre d'environ trente lis. » Il est évident que M. P. n'a fait que traduire cette définition de Morrison (part. II, n° 9,556). qui n'a aucune application ici : « A halting-place at the distance of « every thirty le etc. A *stage* to rest at during the night, etc. » Je ferai observer, en passant, que le mot anglais *stage* ne conserve pas en français le sens de « lieu de repos en voyage, lieu où l'on prend des « relais; » il signifie : « l'espace de temps pendant lequel les avocats « sont obligés de fréquenter le barreau, avant d'être inscrits sur le ta- « bleau. » (*Dict. de l'Acad. franç.*) Je relève cette faute qui paraît étran-

gère à mon sujet, pour montrer la légèreté avec laquelle M. P. traduit, même lorsqu'il s'agit de l'anglais.

6° On a vu plus haut que l'auteur parle, dans tout ce passage, de l'espèce de cérémonie qui consiste à tourner autour de quelqu'un. M. P. a cru qu'il s'agissait encore de *tournées* (que font les religieux dans l'intérêt de leur couvent); il traduit : « S'ils demandent à n'en faire qu'un certain nombre, on les laisse faire ce qu'ils désirent; » au lieu de : « Si leur profonde vénération exige qu'ils tournent un plus grand nombre de fois, ils contentent leur désir. »

7° Il a regardé le mot *nombre* (voy. n° 5, lig. 8) comme le régime direct du verbe *demander*.

96.

必 未 廖 差。方 乃 餌 藥。 藥 之 性 類。名 種 不 同。

« Toutes les fois qu'un homme tombe malade, il
« s'abstient de manger pendant sept jours. Dans cet
« intervalle, il y en a beaucoup qui guérissent.
« S'ils ne se rétablissent pas, alors ils prennent des
« médicaments. Ces médicaments sont différents d'es-
« pèces et de noms. »

M. Pauthier : «Ils doivent, s'ils ne se trouvent
« pas mieux après ce laps de temps, *envoyer un exprès*
« dans le pays pour chercher un *ingrédient*, espèce de
« *gâteau* dont la nature et l'espèce se nomment TCHONG,
« différent des médicaments, etc. »

1° M. P. a traduit le mot 差 *tch'ai*, « se rétablir, guérir » (cf. Morrison, part. I, rad. 48. « to put away disease, » et *Khang-hi*, clef 48, fol. 45 r. lig. 4), par « envoyer un exprès. »

2° Il a rendu l'adverbe 方 *fang*, (alors) par le substantif *pays*. Je dois faire observer qu'il a mal ponctué tout ce passage. Il a con-

struit le dernier mot 差 *tch'ai* (guérir) avec 方 *fang* (alors), qui commence la phrase suivante, et il traduit « envoyer un exprès (差 *tch'ai*) dans le pays (方 *fang*) ! »

3° Il rend les mots 餌 藥 *eul-yo*, « avaler (餌 *eul*), c'est-à-dire prendre, des médicaments (藥 *yo*), » par « un ingrédient (藥 *yo*), espèce de gâteau (餌 *eul*) ! »

Il ne s'est pas aperçu que d'après sa position, le mot 餌 *eul*, remplit le rôle d'un verbe actif, dont 藥 *yo* (médicaments) est le régime direct.

4° Ce qui suit est bien plus grave encore. Il a confondu deux parties de phrase qui signifient littéralement : « les espèces de natures et les sortes de noms des médicaments ne sont pas semblables. » Il a traduit : « gâteau (餌 *eul*) dont la nature et l'espèce se nomment tchong, différent des médicaments, etc. »

M. P. a rendu le génitif 名 *ming* (*nominum*), par le verbe se nommer, et il a pris le mot 種 *tchong*, « sortes, espèces, (名 種 *ming-tchong*, sortes de noms), » pour un nom propre. Espèce de gâteau, dit-il, dont la nature et l'espèce se nomment 種 *TCHONG* ! »

5° Dans les mots 性 類 *sing-loui*, le premier est au génitif par sa position ; ils signifient : « espèces de natures, de propriétés. » M. P. les regarde tous les deux comme au nominatif, et il écrit : « dont la nature et l'espèce. »

6° Enfin, il cite en note, à propos de 種 *tchong*, l'expression cochinchinoise : *discipuli bonziorum*, qui ne se rapporte pas le moins du monde à sa traduction fautive, ni au sens exact des mots du texte chinois.

醫之工伎占候有異。

« Les médecins différent entre eux par leur savoir,

« et la manière d'observer les symptômes (des maladies). »

Littéralement : « Des médecins — l'habileté — et la manière d'observer — ont, c'est-à-dire offrent, des différences. »

M. Pauthier n'a pas compris un mot de ce passage; il traduit : « *Gâteau différent des médicaments préparés par les gens de l'art, et sur lequel ils comptent beaucoup; mais le résultat est souvent bien différent de celui qu'ils espéraient.* »

1° M. P. a commencé cette phrase par les mots 不同 *pou-thong*, littéralement « ne ressemblent pas, » qui appartiennent au membre de phrase précédent, et le rapporte au mot 餌 *eul*, (avaler) dont il a fait le mot *gâteau* : « (gâteau) différent des médicaments ! »

2° Il rend le mot 醫 *i*, (médecin) par *médicaments*, et le mot 工伎 *kong-tchi*, « art, habileté, » par « les gens de l'art. » Ainsi au lieu de « l'habileté des médecins, » il traduit : « *médicaments préparés par les gens de l'art.* »

3° Il rend l'expression 占候 *tchen-heou*, « l'action d'observer » (les symptômes des maladies), par *espérer*.

4° Il traduit les mots 有異 *yeou-i*, « présenter des différences, différer, » par « le résultat » (c'est-à-dire, selon M. P. « l'effet médical (du GÂTEAU !) est bien différent. »

Je ne puis découvrir quels sont les caractères du texte chinois qu'il a cru traduire par les mots : « sur lequel cependant ils comptent beaucoup. »

終沒臨喪。哀號相泣。

« Lorsqu'un homme est mort et (que les parents)

« sont près de faire les funérailles, ils se lamentent
« et le pleurent en poussant de grands cris. »

M. Pauthier : « Quand leur fin *arrive*, alors com-
« mencent les cérémonies des funérailles et du deuil,
« qu'ils surnomment *état de pleurs mutuels et silen-*
« *cieux.* »

1° M. P. a rendu le mot composé 終沒 *tchong-mo*, « être
« mort, par « leur fin arrive. »

2° En construisant 喪 *sang* avant 臨 *lin*, (suivant lui « les fu-
« nérailles commencent »), il a oublié qu'en chinois, le verbe ne doit
jamais précéder son nominatif. Mais le mot 臨 *lin*, veut dire ici :
« être près de, » et non « commencer. »

3° Il réunit le mot 喪 *sang*, « funérailles, » qui complète le sens
du premier membre de phrase, au verbe 哀 *ngai*, premier mot
du membre de phrase suivant, et il a traduit ce verbe 哀 *ngai*, « ils
« se lamentent, » par le substantif *deuil* !

4° Il a rendu le mot 號 *hao*, « pousser de grands cris, » par
« SURNOMMER » (*état qu'ils surnomment*).

5° Le mot 相 *siang* (vulgo *réciroquement*), se dit souvent de
l'action d'une personne sur une autre. (Voy. le *Dict.* de Basile,
n° 6597.) En cet endroit 相泣 *siang-peï* veut dire « ils le pleu-
« rent, » c'est-à-dire « ils pleurent le mort, » et non « état de pleurs
« mutuels et silencieux. »

99.

服制不聞。

« Je n'ai pas entendu parler des règlements rela-
« tifs au deuil. »

M. Pauthier : « On assiste à la cérémonie sans
« rien entendre. »

L'expression 服制 *fo-tchi*, « règles du deuil, » se trouve avec le même sens, dans le traité du philosophe *Tchou-hi*, sur les *Rites domestiques*, et a été traduit en mandchou par *sinakhi i kemoun*, expression qui a le même sens. Ces règlements se rapportent tant à la forme qu'à l'étoffe des vêtements de deuil.

1° Il rend le génitif 服 *fo*, « du deuil, des vêtements de deuil, » par le verbe *assister*, et le mot 制 *tchi*, (règlements) par la *cérémonie* !

2° En traduisant les mots 服制 *fo-tchi*, « les règlements du « deuil, » par « on assiste à la cérémonie, » il a rapporté aux parents du défunt, les mots 無聞 *wou-wen*, « je n'en ai rien appris, » que le voyageur *Hiouen-tsang* s'applique à lui-même.

3° Il rend les mots 無聞 *wou-wen* par « sans rien entendre, » c'est-à-dire, suivant lui, « sans entendre les cris funèbres, » au lieu de « quant aux règlements du deuil (dit le voyageur), je n'en ai pas « entendu parler. »

100.

喪期無數。

« La durée du deuil n'est pas limitée. »

M. Pauthier : « Le temps de ces démonstrations
« est indéterminé. »

En Chine, le deuil dure tantôt cinq ou neuf mois, tantôt un ou trois ans, suivant le rang du défunt ou les degrés de parenté.

M. P. rend le mot 喪 *sang*, (deuil) par « démonstrations (de douleur). » Il a compris qu'il s'agissait ici « du temps pendant lequel « on déchire ses vêtements, on s'arrache les cheveux, etc. » L'auteur parle au contraire du temps pendant lequel on porte le deuil.

101.

送終殯葬。其儀有三。

« Il y a trois manières de rendre les derniers de-
« voirs aux morts. »

M. Pauthier : « On observe ces démonstrations jus-
« qu'à ce que les funérailles soient achevées. Le céré-
« monial pour les funérailles est de trois sortes. »

Il a rendu le mot 送 *song*, (accompagner) par *observer* (des dé-
monstrations), et le mot 終 *tchong*, (le mort) par *être achevées*, (en
parlant des funérailles). Le sens que je donne à 送終 *song-*
tchong, est justifié par la version tartare-mandchoue du *Thong-kien-*
kang-mou (part. II, liv. 38, fol. 97 r. lig. 3), *akô okho be sindara*,
c'est-à-dire « rendre les derniers devoirs aux morts. »

L'expression 殯葬 *pin-tsang*, signifie *enterrer* (Morris. *Dict.*
chin. part. II), mais l'*enterrement* proprement dit (*humatio*), n'étant
pas en usage chez les Indiens, je me suis contenté de la traduire avec
l'expression précédente (qui veut dire « conduire en terre »), par
« rendre les derniers devoirs. »

On voit clairement qu'ici l'auteur ne dit pas un mot du temps que
durent les pleurs et les démonstrations de douleur, et de plus, que
M. P. a fait deux phrases d'une seule; car le sens littéral est : « quoad
« obsequias et sepulturam, ejus modi sunt tres. »

102.

積薪焚燎。

« On les brûle sur un bûcher. »

M. Pauthier traduit : « On entasse du bois pour cet
« usage, et on y met le feu en différents endroits. »

1°. On voit, par la position des mots, que l'expression 積薪 *tsi-sin*, est ici au cas instrumental, et signifie « avec du bois accumulé, au moyen de bois accumulé; elle se construit avec 焚燎 *fen-liao*, brûler (*congestis lignis cremare, comburere*). M. P. s'est donc trompé en traduisant le verbe 積 *tsi*, à l'indicatif présent, « on en tasse du bois pour cet usage. »

2°. Il est encore tombé dans l'erreur en traduisant le verbe 燎 *liao*, brûler, par « mettre le feu en différents endroits. » Il a été conduit à ce sens par cette définition que Morrison donne du mot 燎 *liao*, lorsqu'il est pris comme substantif: « fire lit up in various places as a sign of national concerns, etc. » Mais il s'agit, dans cette définition, de feux qu'on allume de distance en distance sur des lieux élevés, pour transmettre des signaux et annoncer quelque grave événement.

Dans notre passage, le mot 燎 *liao*, doit se prononcer *liào*, et non *liào*, et dans ce cas, il signifie: « injecto igne comburere » (conf. *Khang-hi*, au mot 燎 *liao*), « brûler quelque chose en y mettant le feu. »

103.

三曰野葬。棄林飼獸。

« La troisième s'appelle *yé-tsang*, c'est-à-dire faire les funérailles (de quelqu'un) dans un lieu désert. « On abandonne le mort dans une forêt, afin qu'il serve de pâture aux animaux. »

M. Pauthier: « La troisième espèce s'appelle *funérailles des lieux infrequentés*. On abandonne le corps du défunt dans une forêt, où il est dévoré par les bêtes sauvages. »

1°. Ici comme dans les passages cités plus haut, le mot qui précède

葬 *tsang*, (littéral. « enterrer »), est au cas locatif « dans un désert, » comme les mots **火** *ho* (feu), et **水** *choui* (eau), dans les locutions **火葬** *ho-tsang*, **水葬** *choui-tsang*, littéralement : « enterrer dans le feu, enterrer dans l'eau. » M. P. a regardé le mot **野** *yé* comme étant au génitif : « funérailles des lieux infréquentés. »

2° Il a pris le mot **飼** *sse*, « nourrir » (les animaux), pour un verbe passif. Il a oublié qu'un substantif non précédé de **於** *iu*, « par, » ne peut être regardé comme complément d'un verbe passif, que lorsqu'il est placé avant ce verbe ; alors il se trouve au cas instrumental. Ex. **鳥食** *ou-chi*, « être mangé par les corbeaux. » (Cf. *Peï-uen-yun-fou*, livre CII A, fol 73 r.)

Si le mot **鳥** *ou*, « corbeaux, » était placé après le verbe **食** *chi*, « manger, » (comme **獸** *cheou*, « animaux, » est placé ici après **飼** *sse*, « nourrir »), il deviendrait son régime direct, et les mots **食鳥** *chi-ou*, signifieraient « manger des corbeaux. » D'où il résulte que, dans le passage qui nous occupe, les mots **飼獸** *sse-tcheou*, signifient « nourrir les animaux, et non « être mangé PAR les animaux. »

Il arrive ordinairement que le verbe passif est placé avant son complément, mais dans ce cas le nom est toujours précédé de la préposition **於** *iu*, « par, » comme dans cette phrase de Mencius : **治人者食於人** *tchi-jin-tche, ssé-iu-jin*, « ceux qui gouvernent les hommes sont nourris PAR les (autres) hommes. » (Cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 172.)

J'ajouterai en terminant que le mot **飼** *ssé*, « nourrir, » ne peut être pris au passif dans le sens de « être mangé par, être dévoré par. » Lorsqu'il est passif, on doit le traduire par « être alimenté, être « nourri. » C'est ce que prouve l'exemple de Meng-tseu cité plus haut, où le mot **食** (vulgo *chi*, « manger ») ici « être nourri, » se prononce *sse*, parce qu'il se prend pour **飼** *sse*. (Cf. Dictionnaire de Khang-hi, clef 184, fol. 40 v. lig. 13 et 15.)

生立德號。死無議諡。

« Pendant la vie de l'homme, on lui donne un titre qui rappelle ses vertus; après sa mort, on ne lui décerne pas de nom posthume. »

M. Pauthier a cru que ce passage, qui a un sens général, s'appliquait uniquement au roi; il a traduit : « Il (l'héritier du trône) *établit les qualités du défunt* en proclamant tout haut ses vertus, sans lui donner de titres honorifiques posthumes. »

Il y a ici plus d'une erreur. 1° M. P. a supprimé le mot 生 *sing*, « vivant, » faute d'avoir vu le parallélisme des deux membres de phrase : « quand un homme est vivant, quand un homme est mort, . . . »

2° Il n'a pas vu que les mots 德號 *te-hao*, litt. « de vertu- » un titre, » étaient en construction et inséparables. Il a pris le génitif 德 *te*, « virtutis ou virtutum, » pour le régime direct du verbe 立 *li*, et il a traduit : « il établit les vertus. »

3° Il a fait le verbe actif *proclamer* du substantif 號 *hao*, « titre honorifique, » qui est le régime direct du verbe 立 *li*, « établir » (立德號 *li-te-hao*, « composer, donner un titre qui rappelle les vertus de quelqu'un »), et il a traduit : « en proclamant tout haut ses vertus. »

4° Cette faute grave nous fournit l'occasion de faire une observation importante. Les règles de la syntaxe chinoise s'opposent absolument à ce que le régime de deux verbes monosyllabiques qui se suivent, ou d'un verbe dissyllabique, soit intercalé au milieu. C'est ce qui arriverait cependant si, par impossible, dans 立德號

li-TE-hao (que M. P. explique par « établir les vertus, les proclamer »), le mot 德 *te*, « vertus » était à la fois régime de 立 *li*, et de 號 *hao*. Pour que ces trois mots signifiassent, comme le veut M. P. « établir et proclamer les vertus, » il faudrait qu'il y eût dans le texte 立 號 德 *li-háo-te*, « établir-proclamer-les vertus. » Mais l'expression 立 號 *li-háo*, n'existe pas en chinois avec le sens d'établir et de proclamer. De plus, le mot 號 *hao*, lu au premier ton (*háo*) signifie « clameur » et « crier à haute voix ; » il n'a jamais, étant seul, le sens du verbe actif *proclamer*.

Il résulte des principes que je viens d'exposer que le mot 號 *hao*, est nécessairement un substantif, régime direct du verbe 立 *li*, « établir, » et que le mot 德 *te*, « vertus » se trouve au génitif en vertu de sa position. (Cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 79.)

5° Et ceci est bien plus grave, M. P. oubliant que le génitif doit toujours précéder le mot avec lequel il est en construction (cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 79), a été chercher le mot 死 *sse*, « mourir, » qui commence le membre de phrase suivant, et en a fait le génitif « du défunt » (les vertus du défunt). Pour traduire : « les vertus du défunt, » il faudrait qu'il y eût en chinois 死者 之 德 *sse-tche-tchi-te*, mot à mot : « du défunt-les vertus. »

105.

喪 禍 之 家。人 莫 就 食。

« Dans une maison où quelqu'un vient de mourir, personne ne goûte de nourriture. »

M. Pauthier : « *Le chef de la famille qui a présidé aux funérailles ne prend aucune nourriture.* »

1° Il a réuni ensemble le dernier mot 家 *kia*, « maison » (qui est au cas locatif, « dans la maison ») du premier membre de phrase

et le premier mot du second 人 *jîn*, « hommes » (qui est au nominatif), et il en a formé le mot 家人 *kia-jîn*, expression qu'il traduit par « le chef de famille, » quoiqu'elle ne signifie que « domestique » (famulus), et cela en style moderne.

2° Les mots 喪 禍 *sang-ho*, signifient : « malheur qui résulte de la mort; » M. P. les rend par le mot « funérailles, » auquel il ajoute le verbe « présider à » dont le texte n'offre aucune trace.

3° En réunissant le nominatif 人 *jîn*, « hommes » au mot 家 *kia*, « dans la maison » qui précède, il a fait disparaître cette idée que personne de la maison où quelqu'un est mort ne prend de la nourriture, littéralement : « homines non adeunt, id est non tangunt cibos, » et s'est imaginé que le chef de la famille (le père) seul s'imposait cette privation.

106.

殯葬之後。復常無諱。

« Après les funérailles, ils reprennent leurs habitudes; ils ne célèbrent point l'anniversaire de la mort (de leurs parents). »

M. Pauthier : « Il est d'un usage constant de ne pas renvoyer ceux qui ont accompagné, etc. »

Reprendre ses habitudes, c'est recommencer à prendre de la nourriture.

1° M. P. traduit les mots 復常 *fo-tchang*, « reprendre ses habitudes, c'est-à-dire recommencer à manger, » par : « il est d'un usage constant. »

2° Suivant le dictionnaire bouddhique *Tseng-tsie-tchi-in* (fol. 17 v.), le mot 諱 *hoeï*, a quelquefois le sens de 忌辰 *ki-chin*, « jour anniversaire de la mort (des parents). » (Voyez *Khang-hi*, au mot synonyme 忌日 *ki-jî*, et Gonçalves, *Dict. port. chin.* au mot *aniversario*.)

Il rend les mots 無諱 *wou-hoei*, « ne pas avoir de jour
« anniversaire de la mort, » par « ne pas (無 *wou*) renvoyer (諱
« *hoei*!) ceux qui ont accompagné, » etc.

107.

諸有送死以爲不潔。
咸于郭外浴而後入。

« Ceux qui ont assisté aux funérailles sont regardés
« comme impurs. On ne les reçoit qu'après qu'ils se
« sont tous baignés hors des murs de la ville. »

Mot à mot : « Après qu'ils se sont tous baignés,
« ils entrent. »

M. Pauthier : « *Il est d'un usage constant de ne pas*
« *renvoyer* (voyez plus haut, § 106) ceux qui ont ac-
« *compagné le mort dans ses funérailles*, et qui, par
« *cela même, sont considérés comme impurs, sans*
« *leur faire à tous prendre un bain hors de l'endroit où*
« *le mort a été enterré; après quoi ils rentrent chacun*
« *chez eux.* »

1° M. P. a confondu les quatre derniers mots de la phrase précé-
dente, qu'il n'a pas entendus, avec les premiers mots de celle-ci.

2° Le verbe 浴 *yo*, étant précédé de *hien*, « tous, » signifie ici
« se baigner, » et non « baigner quelqu'un. » Pour le traduire active-
ment ou lui donner le rôle du verbe causatif « faire prendre un bain
« à, c'est-à-dire faire baigner quelqu'un, » il faudrait qu'il fût suivi du
pronom relatif 之 *illum, illos*. Cette règle de syntaxe ne souffre
point d'exception.

3° L'expression 郭外 *kouo-wai*, signifie : « en dehors des murs
« extérieurs, » et non « hors de l'endroit où le mort a été enterré. »

4° Le mot 入 *ji*, « entrer » ne veut pas dire ici « entrer chez soi, » mais « entrer, » c'est-à-dire être admis, reçus dans la maison des autres habitants, qui les regardaient comme impurs avant qu'ils eussent pris un bain.

108.

至于年耆壽耄。死期將
致。嬰累沉痾。生崖恐極。
狀離塵俗。願棄人閒。

« Quant aux vieillards accablés d'années dont la
« fin approche, lorsqu'ils se sentent réduits à une
« faiblesse extrême ou atteints d'une maladie grave,
« et craignent d'être arrivés à la dernière limite de
« la vie, ils se dégoûtent et s'éloignent du monde,
« et désirent de quitter la société des hommes. »

M. Pauthier : « Quand les Indiens *arrivent* à l'âge
« de *soixante ans* ou à *soixante et dix et quatre-vingts*, et
« que la mort est attendue à chaque instant, le temps
« fixé de la vie paraissant écoulé, l'homme *retombe*
« en enfance et s'affaisse sous le poids des infirmités.
« Arrivé sur le bord de la vie, à une époque où les
« craintes sont portées à l'extrême, il se résigne à
« quitter le monde, à se séparer de sa poussière. Il
« est d'usage qu'il désire être rejeté du milieu des
« hommes.... »

1° Les mots 至于 *tchi-iu*, signifient ici « quant à, pour ce
« qui regarde (*quoad, quod attinet*), » et non « arriver à (l'âge, etc.). »

2° Les quatre mots 年耆壽耄 *nien-khi-cheou-mao*,

désignent d'une manière générale des vieillards très-avancés en âge, sans indiquer trois âges déterminés, comme l'a cru M. P.

C'est ce que montre clairement le membre de phrase suivant : « lorsque l'époque, le moment de la mort va bientôt arriver. » Ces expressions ne pourraient que dans un cas exceptionnel s'appliquer à un homme de soixante ans.

Les mots 至于年耆壽耄 *tchi-iu-nien-khi-cheou-mao*, me paraissent signifier : « quoad homines annis graves et « longa ætate vel senio confectos. » Je regarde les mots 年 *nien*, et 壽 *cheou*, « années et longévité, » comme placés ici au cas instrumental, et les mots 耆 *khi*, 耄 *mao*, comme des adjectifs avec lesquels ils sont en construction, et dont ils sont le complément.

3° M. P. a séparé les deux mots 死期 *sse-khi*, littéral. « de la mort-l'époque précise ; » il a traduit le premier par « la mort, » et le second par « le temps fixé de la vie. » Il a ajouté les mots « paraissent écoulé, » qui ne se trouvent point dans le texte.

4° Le mot 嬰 *ing* seul veut dire ordinairement « enfant ; » mais lorsqu'il est joint au mot 累 *louï*, ce composé signifie « faiblesse, « affaiblissement physique, faible, affaibli. » (Voy. le Dict. de Khang-hi, au mot 嬰 *ing*, clef 38, fol. 65 v. ligne 14.)

M. P. traduit : « l'homme retombe en enfance. »

5° Les mots 沉痾 *tchin'o*, signifient « être gravement malade. » M. P. a rendu comme verbe, l'adverbe *tchin*, « profondément, » et comme substantif le verbe 'o, « être malade : » « il s'affaisse sous le « poids des infirmités. »

6° M. P. a traduit les mots 生崖 *sing-yai*, « les limites, les « bornes de la vie, par « le bord de la vie, » expression qui signifie au contraire « le commencement de la vie. » Dans cette locution, le mot 崖 *yai* (Dict. de Basile, 2,325) se prend pour 涯 *yai* (Basile, 5,016) dans le sens de « terminus, » comme dans les mots 天涯 *thien-hai*, « coeli terminus, » que cite le même dictionnaire. Le mot 涯 *yai*, vulgo « rivage » (Basile, 5,016), se dit au figuré, suivant le Dict. de Khang-hi, de la dernière limite d'une chose ; puis on y

cite à l'appui de cette définition, cette belle pensée du philosophe Tchoang-tseu : « Notre vie a des limites (yai), mais notre faculté de connaître n'en a pas. » Sur 生涯 *sing-yai*, « limites de la vie, » on peut consulter aussi le Dict. *Pei-wen-yun-fou*, liv. IX, fol. 25 r.

7° Il traduit les mots 恐極 *kong-khi*, par « les terreurs sont portées à l'extrême. » Cependant le mot 恐 *kong*, est ici un verbe neutre et signifie « craindre que ; » le mot 極 *khi*, « être arrivé au faite, au comble, » se rapporte uniquement aux mots 生涯 *sing-yai*, « limites de la vie ; » littéral. « il craint que les bornes de sa vie ne soient arrivées à leur dernier point. »

8° Il rend passivement le verbe actif 棄 *khi*, « abandonner, » et lui donne le sens de « être rejeté de. » Dans l'expression 人間 *jin-kien*, le second mot n'est pas ici un adverbe signifiant « au milieu de. » Les mots 人間 *jin-kien* désignent ici « le monde ; » ils sont le régime du verbe 棄 *khi*, « abandonner. » (Cf. *Ssé-ki*, histoire de *Lieou-heou*.) Ce sens est confirmé par cette définition d'un dictionnaire chinois-espagnol, « *este mundo* » (ce monde).

9° Il rend *sou*, seconde syllabe de *tchin-sou*, le siècle, par *il est d'usage* !

109.

稀遠世路。于是親
故知友。奏樂餞會。

« Il s'éloigne des voies du monde. Alors ses parents et ses amis se réunissent et lui offrent un repas d'adieu, aux sons des instruments de musique. »

M. Pauthier : « Il fuit autant qu'il est possible les voies du monde, même avec ses proches. C'est pour quoi il fait savoir à ses amis qu'il désire les réunir pour se réjouir avec eux dans un festin. »

M. P. a commis plusieurs fautes graves qui tiennent surtout à ce qu'il a mal ponctué ce passage.

1° Il a rendu par « autant que possible, » le mot 稀 *hi*, qui, joint à *youen*, forme le verbe composé 稀遠 *hi-youen*, « s'éloigner. » (Cf. Morrison, *Dict. chin.* part. II, n° 3,289.)

2° Les six mots 于是親故知友 *iu-chi-thsin-kou-tchi-yeou*, signifient mot à mot : *iu-chi*, « sur cela, » c'est-à-dire « là-dessus, alors, » *thsin-kou*, « ses parents et ses anciens amis, » *tchi-yeou*, « ses connaissances et ses compagnons. » M. P. divise l'expression 親故 *thsin-kou*, il rattache les mots *iu-chi-thsin*, à la phrase précédente, et les traduit : « même avec (于 *iu*) ses (是 *chi*) proches (親 *thsin*). »

Jamais 于 *iu*, n'a eu le sens de la préposition *avec*, dans la locution *avec* quelqu'un ; jamais, non plus, le pronom démonstratif 是 *chi*, n'a été employé pour le possessif *son, sa, ses*.

3° Il commence un autre membre de phrase par le mot 故 *kou*, « anciens amis, » qu'il rend par « c'est pourquoi. »

4° Il change le mot 知 *tchi*, « ses connaissances, » en un verbe causatif, « il fait savoir à, » et lui donne pour régime direct le nominatif 友 *yeou*, « compagnons, » qui forme avec 知 *tchi*, le mot composé 知友 *tchi-yeou*, « les connaissances et les camarades » (*noti et socii*).

Sur 親故 *thsin-kou*, « parents et anciens amis, » voyez le *Dict. Peï-wen-yun-fou*, liv. 66 *Hia*, fol 41 v. Sur 知友 *tchi-yeou*, *noti et socii*, voyez *ibid.* liv. 55, fol. 106 r.

5° Il rejette dans la phrase suivante les mots 奏樂 *tseou-yo* (*canere fistulis*).

6° Il rend les mots 餞會 *tsien-hoeï*, « se réunir pour donner « un repas d'adieu à une personne qui s'éloigne, » par « les réunir « pour se réjouir avec eux dans un festin. » Le lecteur remarquera que M. P. a regardé « l'homme qui veut quitter la vie, » comme le

nominatif des verbes 餞會 *tsien-hoeï*, suivant lui : « il désire les
« réunir, etc. » tandis que ces verbes, ainsi que 奏樂 *tseou-yo*
(*canunt fistulis*), ont pour sujet les mots *thsin-kou*, *tchi-yeou*, « les
« parents et les anciens amis, les connaissances et les compagnons. »

110.

泛舟鼓棹。濟競伽河。
中流自溺。謂得生天。

« Il monte sur une barque que dirigent des ra-
« meurs, traverse (en partie) le Gange et se noie
« au milieu du courant. Par là, il croit devenir un
« dieu.

« Sur dix, on en voit un qui, etc. »

M. Pauthier : « A la suite duquel (festin), il se rend,
« accompagné par des instruments de musique, au milieu
« du fleuve *King-kia* (le Gange), et là, s'abandonnant
« à son courant, il se noie dans ses flots. On dit alors
« qu'il a conquis le dixième ciel. Il en est qui, etc. »

Il y a dans cette traduction une multitude de fautes graves.

1° Il a fait entrer dans cette phrase les mots 奏樂 *tseou-yo*
(*canere fistulis*), qui appartiennent à la phrase précédente.

2° Il a construit l'adjectif 中 *tchong* (*medius*), avec le mot 河
ho, « fleuve, » qui termine le membre de phrase précédent, et en a
fait l'adverbe « au milieu. »

3° Il a rendu le mot 濟 *tsi*, « traverser une rivière, » par « se
« rendre dans. »

4° Par suite du déplacement de l'adjectif 中 *tchong* (*medius*), il
a rendu le substantif 流 *lieou*, « le courant, » par « s'abandonner à

« un courant. » L'expression 中流 *tchong-lieou*, est, par sa position, au cas locatif, et doit être traduite par « *in medio flumine.* »

5° Il a construit le mot 十 *chi* (dix), avec le mot 天 *thien* (ciel), qui termine le membre de phrase précédent, et a traduit les mots 天 十 *thien-chi*, par « le dixième ciel. » Cette faute contre les règles de position, est extrêmement grave, car les nombres cardinaux (1, 2, 3, etc.) et les nombres ordinaux (1^{er}, 2^e, 3^e, etc.) se mettent constamment devant les substantifs auxquels ils se rapportent.

En style ancien comme en style moderne, les nombres ordinaux sont toujours précédés de la particule 第 *ti*, qui a le même rôle que *us* dans *primus*, *secundus*, etc. C'est ainsi qu'on trouve dans notre auteur, liv. XI, fol. 7 r. 第一百年 *Ti-i-pe-nien*, « la centième année. » Pour traduire : « le dixième ciel, » il faudrait deux choses : 1° que le mot *dix* fût placé avant *ciel* ; 2° que le mot *dix* fût précédé de la particule ordinale 第 *ti*, et qu'il y eût : 第十天 *ti-chi-thien*. (Cf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 117.) Enfin l'auteur eût employé un autre mot que 生 *sing* (naître), s'il eût voulu exprimer la pensée que donne M. P. Mais il ne s'agit nullement du dixième ciel. L'expression 生天 *sing-thien*, est employée par ellipse, pour 生天上 « naître dans le ciel, obtenir la vie des dieux. » (Conf. *San-tsang-fa-sou*, liv. 22, fol. 18 v.) « Lorsqu'un homme (*ibid.* fol. 19 r.) commence à naître au ciel (c'est-à-dire à devenir un dieu), une lumière brillante voile son corps comme un vêtement, etc. »

111.

十有其一。未盡鄙見。
出家僧衆。制無號哭。

父母亡喪。誦念酬恩。
 慎終追遠。寔資冥福。

« Sur dix, il s'en trouve un qui, n'ayant pas entièrement renoncé à la vie, quitte sa famille, et se met au nombre des religieux bouddhistes dont la règle exclut les cris et les lamentations.

« Si son père ou sa mère viennent à mourir, il récite des prières pour les remercier de leurs bienfaits, il leur rend les derniers devoirs et leur offre des sacrifices funèbres. Par là il leur procure sûrement le bonheur de l'autre vie. »

M. Pauthier : « Il en est qui, ne paraissant pas avoir épaisé toutes les humiliations, toutes les conditions méprisées de la vie, sortent de leurs familles, se font admettre dans la foule des religieux bouddhiques, sans titres honorifiques, pour y déplorer hautement la perte d'un père ou d'une mère, en récitant, à haute voix et avec mesure, les louanges de celui qui leur a accordé un tel bienfait, en éloignant de leur esprit tous les soucis du monde, jusqu'à ce qu'ils trouvent, à la fin, les biens réels dans une félicité obscure. »

Cette traduction est encore plus inexacte que celle des S 108, 109.

1° M. P. a inséré le mot 十 *chi* (dix), dans la phrase précédente, comme nous l'avons vu plus haut, et en a fait l'adjectif *dixième*, contrairement aux règles de position. Voyez S 110, 5°.

2° Il a passé le mot 一 *i* (un), dans la phrase : « sur dix, il s'en trouve un. »

3° Les mots 未盡鄙見 *wei-tsin-pi-kien*, signifient :

« qui n'ont pas encore entièrement dépouillé les vues terrestres, » littéralement « les vues grossières, » c'est-à-dire « qui n'ont pas encore entièrement renoncé à la vie. » Il traduit : « ne pas avoir épuisé toutes les humiliations, toutes les conditions méprisées de la vie. »

4° Il a passé le mot 制 *tchi*, « la règle. »

5° Il a divisé en deux parties le mot composé 號哭 *hao-kho*, « crier et se lamenter, » et il a traduit la première syllabe 號 *hao* (crier), par « titres honorifiques. »

6° Puis, empiétant sur la phrase suivante, il rend le verbe neutre 哭 *kho*, « pleurer, se lamenter, » qui forme la seconde syllabe de *hao-kho*, « crier et se lamenter, » par le verbe actif *déplorer*.

7° De cette façon, il prend les nominatifs 父 母 *fou-mou*, « le père et la mère, » pour deux génitifs, et le verbe neutre composé 亡 喪 *wang-sang*, « mourir, » pour le substantif « mort. »

8° Ensuite il fait régir ce substantif par le verbe neutre 哭 *ko*, qu'il a rendu activement : « déplorer la mort ! » L'expression 號哭 *hao-kho* se retrouve, avec le sens que nous lui donnons, dans le *Sse-ki*, Biogr. de *Sun-tchi* : « Tseu-sang étant mort, le peuple de Tching se livra aux cris et aux lamentations. » 號哭 *hao-kho*.

Nous avons vu plus haut (conf. S 98), que les séculiers qui viennent de perdre un parent, poussent des cris et des lamentations. Ces bruyantes démonstrations de douleur sont interdites aux religieux.

9° Sous ce rapport, M. P. s'est encore trompé, puisqu'il s' imagine que les hommes dont parle l'auteur, embrassent la vie religieuse pour « déplorer la perte de leur père et de leur mère. »

10° Les mots 誦 念 *song-nien* signifient « réciter des prières » (conf. Dict. de Basile, n° 10,090), il traduit : « réciter, à haute voix et avec mesure, les louanges. »

11° Il traduit les mots 酬 恩 *tcheou-ngen*, « remercier quelqu'un de ses bienfaits, » par « (Les louanges) de celui qui leur a accordé un pareil bienfait. »

Il est évident qu'il s'agit ici des bontés que le père et la mère du religieux ont eues pour lui pendant leur vie.

M. P. serait sans doute fort embarrassé de dire où il a trouvé l'idée de *louanges*, et ce qu'il entend par « celui qui leur a accordé un pareil bienfait. »

12° Il passe le mot 追 *tchouï*, « poursuivre, remonter à, » et fait le verbe actif « éloigner, » de l'adjectif 遠 *youen*, « éloigné, » régime direct du verbe 追 *tchouï*.

Les mots du *Lun-yu* (liv. I, § 15) 追 遠 *tchouï-youen*, « remonter à ceux qui sont éloignés, » signifient, suivant les commentateurs, « offrir des sacrifices à ceux qui sont morts depuis longtemps. » Ces deux mots et les deux suivants : 慎 終 *chin-tchong*, sont tirés du *Lun-yu* de Confucius (*ibid.*), mais ils se trouvaient transposés dans le texte de *Hienouen-tsang*. Il faut lire : 慎 終 追 遠 *chin-tchong, tchouï-youen* (au lieu de *chouï-youen, chin-tchong*), « donner tous ses soins aux funérailles, » littéralement : « à ceux qui sont morts, et leur offrir, longtemps après, des sacrifices funèbres. »

13° Il a divisé en deux la locution 慎 終 *chin-tchong* (*Lun-yu*, liv. I, § 15), « donner tous ses soins aux morts » (c'est-à-dire, suivant le commentaire de *Tchou-hi*, « rendre les derniers devoirs à ses parents, avec tout le soin convenable »), et il a traduit le verbe neutre 慎 *chin*, « donner toute son attention à, » par « les soucis du monde! »

14° Il a fait régir ce substantif *soucis*, par l'adjectif 遠 *youen*, « éloigné » (voyez 12°), dont il a fait le verbe actif « éloigner. »

15° Il a fait un adverbe du substantif 終 *tchong*, « morts (les parents), » qui est le régime du verbe 慎 *chin*, « diligenter attendre » et il traduit : « jusqu'à ce qu'ils trouvent à la fin. »

16° Il a suppléé sans motif les mots « jusqu'à ce qu'ils trouvent, » dont le texte n'offre aucune trace.

17° Il a pris l'adverbe 寔 *chi*, « en réalité, » qui commence le dernier membre de phrase, pour l'adjectif « véritable. »

18° Il a rendu le verbe 資 *tse*, « donner, procurer » (conf. Dict. *Tseu-wei*) par le mot « richesses. »

19° Il a fait régir les mots « les véritables richesses, » par le verbe actif « trouver, » qui n'existe pas dans le texte. Il n'a pas vu que le mot 資 *tse*, est, par sa position, un verbe actif qui a pour régime

les mots 冥福 *ming-fo*, mot à mot : 寔 *chi*, « véritablement, » 資 *tse*, « ils procurent à leurs parents » (par ces prières et ces sacrifices funèbres), 冥福 *ming-fo*, « le bonheur de l'autre monde. »

20° Le mot 冥 *ming*, n'est point ici comme l'a cru M. P. l'adjectif du mot 福 *fo*, « félicité; » c'est un substantif signifiant : *the invisible state of departed spirits, Hades*. *Morr. Dict. chin. part. II*, n° 7,723. Conf. Gonçalvez, *Dict. port. chin.* au mot *mundo* (*outro*).

21° M. P. traduit 冥福 *ming-fo*, par « dans une félicité obscure. » Sans m'arrêter de nouveau à la manière dont il a traduit 寔福 *ming-fo*, je ferai observer que si ces deux mots eussent été par leur position au cas locatif, et qu'ils eussent signifié par impossible : « dans une félicité obscure, » ils auraient été placés devant un verbe, le verbe *trouver*, par exemple, s'il eût existé dans le texte. En chinois, les mots qui expriment le temps, le lieu, se mettent toujours devant un verbe, lorsqu'on les emploie sans prépositions. Pour les placer après un verbe dont ils sont le complément indirect, on les fait précéder d'une des prépositions 於 *iu*, 于 *iu*, 乎 *hou*, qui signifient : « dans. »

112.

政教既寬。機務亦簡。

戶不籍書。人無徭課。

« Les règlements administratifs étant très-bien-
« veillants, les affaires de l'état sont peu compliquées.

« Les familles ne sont point portées sur des registres
« civils, et les hommes ne font point de corvées et
« ne payent point d'impôts. »

M. Pauthier n'a rien compris à tout ce passage :
« Quant à la direction de l'enseignement, il y a de
« grands établissements d'instruction publique, et
« cependant, même dans les plus grands de ces éta-
« blissements, on ne fait point usage de livres. Les
« habitants ne payent point d'impôts pour les écoles. »

1° L'expression 政教 *tching-kiao*, « de l'administration-
« les instructions, » signifient litt. « les instructions administratives, »
c'est-à-dire les règlements que publie le gouvernement pour main-
tenir le peuple dans le devoir ou le ramener au bien. M. P. n'a pas
compris le sens de ces deux mots, qu'il rend par « direction de l'en-
« seignement. »

2° Il a encore oublié la règle invariable qui veut que, lorsque deux
noms sont en construction, le terme antécédent (le nominatif) se
place après le terme conséquent (le génitif) (cf. Rémusat, *Gramm.*
chin. § 79), et il traduit : « la direction (政 *tching*) de l'enseigne-
« ment (教 *kiao*), » au lieu de : « les instructions (教 *kiao*) de
« l'administration (政 *tching*). »

3° Il rend le mot 寬 *kouan*, « être indulgent, être bienveillant, »
par « de grands établissements ! »

4° Il traduit les mots 機務 *ki-we*, « affaires du conseil
« d'état » (Morrison, *Dict. chin.* part. II, n° 5272) par : « on s'efforce
« de donner de l'instruction à la jeunesse ! »

5° Il construit le mot 簡 *kien*, « être abrégé, être peu compli-
« qué, » qui finit un membre de phrase, avec le mot 戶 *hou*,
« famille, » qui commence le suivant, et il traduit : « dans les plus
« grands (簡 *kien*!) de ces établissements (戶 *hou*) ! »

6° Il rend les mots 籍書 *tsi-choa*, « être inscrit (書

«chou) sur un registre (籍 tsi), » par «faire usage de livres d'étude!» On voit qu'il a pris le mot 籍 tsi, «registre, » pour le mot 藉 thsie (Basile, n° 9262), «se servir pour un temps.» De cette manière, il a pris les mots 籍書 tsi-chou, «sur un registre-
 «être inscrit, » pour les mots 藉書 thsie-chou, selon lui «se
 «servir de livres, » locution qui n'existe pas en chinois. On dirait
 用書 yong-chou, *uti libris*. D'après sa position, le mot 書
 chou est ici verbe passif et signifie «être écrit, être inscrit.» Le mot
 籍 tsi, étant placé avant 書 chou, «être inscrit, » se trouve au
 cas locatif, «sur un registre, dans un registre.» Le sens que je
 donne ici au mot 籍 tsi se trouve dans tous les dictionnaires.
 Basile, n° 7634 : «*registrum in quo plebis nomina scribuntur*; » Gon-
 calvez (*Dict. port. chinois*) : «liste de la population.»

De plus, M. P. suppose, sans le moindre scrupule, que dans les
 grands collèges de l'Inde on ne faisait point usage de livres d'étude! Il
 oublie qu'il a cité (voyez le cahier de décembre 1839, pag. 465 et
 suiv.) les ouvrages que les Indiens étudient.

7° Il passe le mot 徭 yao, «corvées» (travail gratuit et forcé,
 dû au roi par les hommes du peuple), et rend le mot 課 ko,
 «impôt en argent ou en grains» (*Thong-kien-kang-mou*, part. II,
 liv. XXXVIII, fol. 96), par «taxes pour les écoles.» Voici l'ori-
 gine de cette erreur étrange. Le mot 課 ko signifie aussi «le
 «devoir, la tâche que le maître donne en classe à ses écoliers; » Mor-
 rison (*Dict. chin. part. II*, n° 6442) : «*a duty or TASK imposed at
 «school.*» C'est évidemment dans cette définition anglaise du mot
 課 ko que M. P. a découvert le sens de TAXES pour les écoles. Il a
 pris le mot TASK, «tâche» (en latin, *pensum*), pour le mot anglais
 TAX, «taxe.» Les mots *imposed at school*, «(devoir) imposé en classe,
 «à l'école, » aurait dû l'avertir, ce semble, qu'il ne s'agit point ici
 d'impôts pour l'entretien des écoles. Cette idée s'exprimerait tout au-
 trement en anglais, soit par *school-tax*, soit par *a tax for the support
 ou for the maintenance of schools*.

113.

二 以 封 建 輔 佐 宰 臣。

« La seconde partie (des revenus des domaines « royaux) sert à constituer des fiefs aux ministres et « aux membres du conseil d'état. »

M. Pauthier : « La seconde est *assignée en jouissance* « aux ministres et aux autres grands fonctionnaires « de l'état, pour *les aider* (à occuper dignement leur « emploi). »

1° Il n'a pas compris l'expression 封建 *fong-kien*, « établir « un fief en faveur de quelqu'un. »

2° Il a rendu le substantif composé 輔佐 *fou-tso*, « mi-
« nistre » (Gonçalves, *Dic. port. chin.* « ministro de estado »), par le
verbe « aider. »

114.

三 賞 聰 睿 碩 學 高 才。

« La troisième partie (de ces revenus) sert à ré-
« compenser les hommes doués d'une rare intelli-
« gence, d'un savoir solide ou de talents élevés. »

Il traduit : « La troisième est *donnée en jouissance* « aux hommes qui ont des lumières supérieures, qui « sont doués d'une intelligence profonde, et qui, « par leurs études et leur savoir, ont acquis des ta-
« lents sublimes. »

M. P. ayant trouvé le sens de « *oblectari, to take pleasure in,* » parmi les différentes significations de 賞 *chang*, « récompenser, » l'a rendu par « être donné en jouissance. » Il paraît ignorer que ce mot signifie toujours « récompenser, » lorsque, comme ici, il a pour régime un nom de personne, et qu'il ne signifie « jouir de, prendre plaisir à une chose, » que lorsqu'il est suivi d'un nom de chose. Ainsi l'on dit 賞花 *chang-hoa*, « jouir de la vue des fleurs » (conf. Dict. de Basile, n° 10,478), et 賞月 *chang-youei*, « jouir de la vue de la lune » (Dict. *Pei-wen-yun-fou*, liv. XCV, fol. 28).

Sa traduction n'est qu'une paraphrase dont plusieurs parties manquent d'exactitude.

1° Il emploie deux lignes pour rendre le mot composé 聰睿 *tsong-joui*, « intelligent, perspicace, » c'est-à-dire doué de grandes lumières.

2° Il fait dépendre la troisième expression 高才 *kao-thsai*, littéralement « talents élevés, » de la seconde 碩學 *chi-hio*, « savoir solide, » qui s'applique à un genre de mérite particulier.

3° Il prend le mot 才 *thsai* pour les talents qui sont le fruit de l'étude. Ce mot chinois désigne les talents naturels de l'homme, *in-natæ ingeniî dotes*. Ici l'expression 高才 *kao-thsai* signifie « les hommes doués de talents élevés, distingués, » et non « des talents distingués. » C'est le mot 賞 *chang*, « récompenser, » qui détermine ici cette nuance. De même l'expression 碩學 *chi-hio* doit se prendre adjectivement. Elle signifie : « doué d'un savoir solide. »

115.

四樹福田。給諸異道。所以賦斂輕薄。徭稅儉省。

« La quatrième partie (de ces revenus) sert à cul-

« tiver le champ du bonheur, et à donner des au-
 « mônes aux hérétiques. C'est pourquoi les impôts
 « sont légers, les corvées et les taxes sont très-mo-
 « dérées. »

M. Pauthier n'a pas compris un mot de tout ce passage, dont il a coupé en deux la dernière phrase pour commencer son paragraphe xv. Il traduit :
 « La quatrième est destinée à *procurer du bien-être à*
 « *la foule de ceux* qui ont reçu ces mêmes propriétés
 « pour les faire valoir; *manière d'agir bien différente de*
 « celle de ces hommes qui se livrent à toutes sortes
 « d'exactions. »

XV. DES IMPÔTS ET CHARGES PUBLIQUES.

« Les charges publiques, les impôts fonciers que
 « les habitants sont obligés de payer, sont très-mo-
 « dérés dans *les provinces.* »

Suivant le dictionnaire bouddhique *San-thsang-fa-sou* (liv. VII, fol. 22 à 24), l'expression « planter ou cultiver le champ du bonheur » signifie faire de bonnes œuvres, par exemple, offrir aux dieux toutes sortes de parfums, parer richement leurs statues, faire résonner en leur honneur une musique harmonieuse : voilà pour les riches. Les pauvres peuvent se contenter de témoigner du respect à Fo, aux trois précieux, aux religieux, à leurs père et mère. Par là on obtient le bonheur, de même qu'en cultivant un champ avec ardeur, on obtient une abondante récolte. (Cf. *ibid.* liv. XI, fol. 20 v.)

1° M. P. divise en deux l'expression 福田 *fo-thien*, « champ
 « du bonheur; » il met un repos après 福 *fo*, « bonheur, » et tra-
 duit : 樹福 *cheu-fo*, « procurer du bien-être! »

2° Contrairement à la règle qui veut que le verbe actif précède son régime, il considère le mot 田 *thien*, « champ, » seconde syl-

labe du mot 福田 *fo-thien*, « champ du bonheur, » comme le régime du verbe 給 *ki*, « faire des aumônes, » qui commence le membre de phrase suivant, et traduit : « (procurer du bien-être) à LA FOULE de ceux qui ont REÇU ces mêmes propriétés territoriales pour les faire valoir. »

3° Il isole le mot 諸 *tchou*, qui correspond ici à l'article *les*, et qui est toujours suivi d'un substantif (comme en cet endroit, *les hérétiques*), et le rend par « la foule de ceux qui. »

4° Il rend le mot 給 *ki*, « faire des dons, des aumônes, » par « qui ONT REÇU ! »

5° Il ajoute les mots : « pour les faire valoir, » dont le texte n'offre aucune trace.

6° Il rend les mots 異道 *i-tao*, « les hérétiques, » par manière d'agir bien différente de celle de ! »

7° Il ne tient aucun compte des mots 所以 *so-i*, « c'est pourquoi. »

8° Il rend les mots 賦斂輕薄 *fou-lien-king-po*, « les impôts sont légers, » par : « ces hommes qui se livrent à toutes sortes d'exactions ! »

9° Il divise en deux l'expression double 儉省 *kien-sing*, « modéré, » qui se compose de 儉 *kien*, « ménager (adj.), » et de 省 *sing*, « économe, » et traduit : « (les impôts) sont modérés (儉 *kien*) dans les PROVINCES (省 *sing*). » Le mot 省 *sing* veut dire quelquefois « province, » mais il faut qu'il soit précédé d'un nom de pays. Ainsi l'on dit : 廣東省 *kouang-tong-sing*, « la province de Canton. »

M. P. commet encore une faute grave contre la règle de position. Si, par impossible, le mot 省 *sing* eût signifié ici « DANS les provinces, » il eût été au cas locatif, et l'auteur l'aurait placé, en conséquence, au commencement de la phrase, avant les mots 賦斂 *fou-lien*, « les impôts. »

116.

各安世業。俱佃口分。

« Chacun conserve l'héritage de ses pères ; tous
« cultivent la terre pour se nourrir. »

M. Pauthier : « Chacun, *dans les temps de paix et*
« *de tranquillité*, est suffisamment pourvu dans ses
« besoins par la culture des terres. »

M. P. n'a pas vu que le mot 安 *ngan* est ici le verbe neutre
« rester dans » (*to remain in*, Morrison, *Chin. Dict.* n° 2834) ; il en a
fait le substantif « paix, tranquillité, » et a rendu l'adjectif 世
chi, « héréditaire, » par le mot « temps. »

2° Il a rendu le mot 業 *nie*, « propriété, » par suffisamment. »

3° Il a traduit 俱 *kiu*, « tous, » par « pourvu (dans ses besoins). »

4° Il a laissé de côté les quarante mots suivants :

假種王田。六稅其一。

商賈逐利。來往貿遷。

津路關防。輕稅後過。

國家營建。不虛勞役。

據其成功。酬之價直。

« Ils empruntent des semailles aux champs du roi et payent en
« tribut la sixième partie de leur récolte. Les marchands, qui pour-
« suivent le gain, vont et viennent pour leur négoce. Aux gués des
« rivières, aux barrières des chemins, on passe après avoir payé une
« légère taxe. Lorsque le roi construit un édifice, il n'oblige pas ses
« sujets à travailler gratuitement. Il leur donne un juste salaire, pro-
« portionné au travail qu'ils ont fait. »

117.

鎮戌征行宮廬宿衛。

« (Les soldats sont chargés de) défendre les frontières ou d'aller combattre les ennemis; d'autres montent la garde, pendant la nuit, dans les postes qui entourent le palais. »

M. Pauthier traduit : « Lorsqu'on entreprend une campagne pour marcher contre les barbares, les palais, les chaumières, tous les lieux de stations sont employés à loger les troupes, s'ils sont reconnus propres à cet usage. »

1° Il a pris le mot 戌 *chou*, « garder les frontières, » pour le mot 戎 *jong*, « barbares, » et il a traduit les mots 鎮戌 *tching-chou*, « fines tueri, » par « entreprendre une campagne contre les barbares! »

2° Il fait des mots 宮廬 *kong-liu* les deux nominatifs « palais » et « chaumières. » Cependant le premier est au génitif et le second au locatif. Ils signifient littéralement : « dans les postes ou corps de garde du palais. »

3° Il rend le verbe 宿 *so*, « passer la nuit, » par les mots « lieux de stations, » et le verbe 衛 *wei*, « protéger, monter la garde, » par « loger des troupes. »

4° Il déplace les deux mots 量事 *liang-sse*, littéralement « mesurer les choses, » qui appartiennent à la phrase suivante, et les rend par : « s'ils sont reconnus propres à cet usage. »

118.

量事招募縣償待八。

« On lève des soldats suivant les besoins du service; on leur promet des récompenses et l'on attend qu'ils viennent d'eux-mêmes. »

M. Pauthier : « *S'ils (les lieux de stations) sont reconnus propres à cet usage (c'est-à-dire à loger des troupes), on appelle aux armes les divers districts, ou bien on leur permet d'attendre l'issue de la campagne et de rentrer dans l'intérieur.* »

Le mot 縣 *hiouen*, littéralement « suspendre en haut, » veut dire ici « montrer de loin, promettre. »

1° M. P. n'a pas entendu un mot de ce passage. J'ai signalé plus haut (§ 117, n° 4) son étrange version des mots 量事 *liang-sse*, qui veulent dire ici : « suivant les besoins DU SERVICE. » Ce qui suit est encore plus grave. Il a confondu deux membres de phrase séparés, et a pris le verbe 縣 *hiouen*, « suspendre en haut, » c'est-à-dire promettre, pour le substantif 縣 *hien*, « district » (qui s'écrit de même). Il en a fait le régime direct des verbes 招募 *tchao-mou*, « lever des troupes, » qui forment un sens complet, et a traduit : « appeler aux armes LES DISTRICTS ! »

2° Il a passé le mot 償 *tchang*, « récompenses, » régime direct du verbe 縣 *hiouen*, « suspendre en haut, promettre, » dont il a fait le mot « district. »

3° Le mot 待 *taï* veut dire que le roi attend que les soldats s'enrôlent d'eux-mêmes (littéralement « entrent » 入 *ji*) et ne les prend point de force. M. P. a supposé que ce mot se disait des soldats qui ATTENDENT l'issue de la campagne.

4° Il rend le mot 入 *ji*, « entrer, » c'est-à-dire s'enrôler, par :
« rentrer dans l'intérieur. »

119.

宰 牧 輔 臣。庶 官 僚 佐。
各 有 分 地。自 食 封 邑。

« Les gouverneurs, les ministres, les magistrats et
« les employés reçoivent chacun une certaine quan-
« tité de terres. Ils consomment seuls les revenus
« de leurs domaines. »

M. Pauthier divise ce passage en deux, et com-
mence son paragraphe xvii par la seconde phrase; il
traduit : « (Rentrer dans l'intérieur) pour *aider* les
« ministres et la foule des magistrats, ainsi que ceux
« qui *les assistent* dans l'accomplissement de leurs
« devoirs. »

XVII. PROPRIÉTÉS TERRITORIALES, ETC.

« Chaque Indien a une portion de terre avec la-
« quelle il pourvoit à sa nourriture et à son entretien.
« On donne des cités en apanages. »

1° M. P. passe les mots 宰 牧 *tsai-mou*, « les gouverneurs. »

2° Il rattache le nominatif 輔 臣 *fou-tchin*, « les ministres, »
à la phrase précédente où il parle de soldats qui rentrent dans l'intérieur ;
puis, divisant le mot composé 輔 臣 *fou-tchin*, « ministres, »
il traduit la première syllabe, 輔 *fou*, par « aider, » et la seconde
臣 *tchin* par « les ministres. »

3° Il prend le nominatif 庶官 *chou-kouan*, « les magistrats, » pour des accusatifs qu'il fait régir par son verbe 輔 *fou*, « aider, » lequel mot est simplement la première syllabe du nominatif 輔臣 *fou-tchin*, « ministres. »

4° Il a divisé en deux l'expression composée 僚佐 *liao-tso*, « les employés; » il traduit la première syllabe 僚 *liao* par le mot « devoirs, » et le mot 佐 *tso* (seconde partie du mot 僚佐 *liao-tso*, « un employé »), par le verbe « assister. » M. P. « ceux qui assistent dans leurs devoirs. »

5° Il coupe en deux la phrase : « Les gouverneurs, les ministres, les magistrats, les employés, ont chacun une certaine quantité de terres. »

6° Il finit un paragraphe au mot « les employés » (mot composé qu'il traduit par « ceux qui les assistent dans leurs devoirs »).

7° Ensuite il commence son § XVII aux mots : « chacun a ou reçoit une certaine portion de terres, » qui font partie de la phrase précédente.

8° Il confond ensemble deux membres de phrase séparés, et rattache les mots 自食 *tseu-chi*, « ils mangent, ils consomment eux-mêmes, » aux mots 分地 *fen-ti*, « terres réparties. » « *Unusquisque*, dit-il en note, *habet partitam terram AD SEIPSUM NUTRIENDUM*. Les mots 自食 *tseu-chi*, « ipsi comedunt, » commencent le membre de phrase suivant, et ont pour régime les mots 封邑 *fong-i*, que j'explique plus bas.

9° Il a commencé une phrase par les mots 封邑 *fong-i*, « terres données en fief, » qui sont le régime direct des deux mots précédents 自食 *tseu-chi*, « ils consomment eux-mêmes, c'est-à-dire seuls, les revenus des terres qui leur sont données en fiefs. » Littér. « *ipsi comedunt terras jure beneficiario mancipatas*. » Il traduit : « On donne des cités en apanage. »

10° Le mot 邑 *i* ne veut pas dire ici « des cités, » mais « terres données aux magistrats. » (Cf. *Khang-hi*, clef 163, fol. 67 r. l. 5; et *Morrison*, part. II, n° 10,411.)

120.

風壤既別。地利亦殊。

花艸果木。雜種異名。

« Comme les climats et les qualités du sol sont
« fort différents, les productions de la terre offrent
« aussi une grande variété. Les plantes à fleurs et
« les arbres à fruits diffèrent autant par leurs espèces
« que par leurs noms. »

M. Pauthier n'a presque rien compris à ce passage
qui est cependant d'une clarté extrême; il traduit:
« On distribue des terres, à condition de partager les
« produits du sol, y compris même les fleurs, les herbes,
« les fruits et les arbres de toute nature. Les produits
« du sol sont très-variés; ils portent différents noms,
« tels que, etc. »

1° Il passe le mot 風 *fong*, « vent, » qui veut dire ici « climat. »

2° Il rend les mots 壤 別 *jang-pie*, « les sols (*jang*) sont
« différents (*pie*), » par « distribuer (別 *pie*) des terres (壤
« *jang*). » Il ne fait pas attention que la position des mots s'oppose
absolument à ce que le mot 別 *pie*, « être différent, » soit pris ici
pour le verbe actif « distribuer, » gouvernant le mot 壤 *jang*.
« sol » (le verbe doit précéder son régime): Du reste, jamais le mot
別 *pie* n'a signifié « distribuer. »

3° Dans le passage : « Les produits de la terre sont également
« différents, » il rend le mot 殊 *tchou*, « différent, » par « partager »
(à condition de partager, etc.). C'est ici le lieu de répéter l'observa-

tion que nous avons faite plus haut, à l'occasion du mot 別 *pie*. La position du mot 殊 *tchou*, « être différent, » ne permet pas d'en faire un verbe actif et de lui donner pour régime direct le mot 利 *li*, « profit, » c'est-à-dire produits du sol. J'ajouterai encore que le mot 殊 *tchou* n'a jamais en chinois le sens de « partager. »

4° Il ajoute « y compris même, » et fait régir les nominatifs 花 艸 *hoa-tsao*, « plantes à fleurs, » 果 木 *kouo-mo*, « arbres à fruits, » par le verbe actif *partager*, qui n'existe pas dans le texte.

5° Il n'a pas vu que, dans les mots 花 艸 *hoa-tsao* et 果 木 *kouo-mo*, les mots 花 *hoa*, « fleurs, » et 果 *kouo*, « fruits, » étaient pour ainsi dire des qualificatifs des mots *plantes* et *arbres*, et qu'il fallait traduire « plantes à fleurs, » c'est-à-dire plantes qu'on recherche pour leurs fleurs, et non « fleurs et herbes ; » « arbres à fruits, » et non « fruits et arbres. »

6° Il a commencé une nouvelle phrase par les mots 雜 種 *tsa-tchong*, « espèces variées, » 異 名 *i-ming*, « noms différents, » qui se rapportent aux quatre syllabes précédentes : « Les plantes à fleurs, les arbres à fruits, sont d'espèces variées et ont des noms différents. » Aussi, pour faire un sens, a-t-il été obligé d'ajouter : *les produits du sol*.

121.

凡厥此類。難以備載。見
珍人世者。略舉言焉。

« Il serait difficile de donner l'énumération complète de toutes ces espèces de fruits; mais j'ai cité sommairement ceux que les hommes estiment le plus. »

M. Pauthier traduit : « Fruits dont il serait difficile

« de déterminer l'espèce et la nature, mais qui paraissent
« précieux et excellents dans leur genre. Les hommes
« de notre siècle en parlent avec beaucoup d'éloges. »

1° Il a cru que les mots 備載 *pi-tsaï*, « rapporter, énumé-
rer complètement, » signifiaient ici *déterminer* d'une manière scien-
tifique à quelles espèces se rapportent ces fruits.

2° Il y a en chinois 見珍人世者。略舉
言焉。 mot à mot : « ceux qui — sont prisés — dans la généra-
tion des hommes, c'est-à-dire parmi les hommes, sommairement-
ont été cités (plus haut). »

M. P. a coupé cette phrase en deux, et a mis un point après 見
珍 *kien-tchin*, « sont estimés. » Le mot 見 *kien* (*vulgo* voir)
est ici une marque du passif. (Conf. Rémusat, *Gramm. chin.* § 173.)
M. P. le rend par « paraître, » et il fait l'adjectif *précieux* du mot 珍
tchin, qui, par l'addition du mot 見 *kien*, est devenu le verbe
passif « être estimé. »

3° Il a recommencé une phrase par les mots 人世者
jin-chi-tche, et, oubliant, comme à l'ordinaire, la règle du génitif, il
prend le génitif 人 *jin*, « *hominum*, » pour un nominatif, et le mot
世 *chi*, « *generatione* » (qui est ici au cas locatif par position),
pour un génitif, et il traduit : « les hommes du siècle, » au lieu de
in hominum generatione, id est *ab hominibus*.

4° Il rapporte aux hommes le mot 者 *tche*, « ceux qui, » qui se
rapporte aux fruits et sert à rattacher le premier membre de phrase
au second.

5° Il rend les mots 略舉言 *lio-kiu-yeh*, « en abrégé ils
« ont été cités et énoncés, » par : « (les hommes du siècle) en parlent
« avec beaucoup d'éloges! »

122.

至于棗栗梔柿。印度無聞。

« Quant aux fruits du jujubier, du châtaignier, du « kaki, ils sont inconnus dans l'Inde. »

M. Pauthier : « Quant aux fruits du *tsao* (espèce de « *cannarium*), à la châtaigne, aux fruits *pi* et *chi*, l'Inde « n'en a jamais entendu parler. »

1° M. P. s'est trompé en prenant le fruit de l'arbre 棗 *tsao* (le jujubier) pour la datte. (Voyez les dictionnaires chinois de Basile et de Gonçalves.)

2° Il fait deux arbres des mots 梔 柿 *pi-chi*. Ces deux syllabes désignent une seule espèce d'arbre. (Voyez l'*Encyclop. japon.* liv. LXXXVII, fol. 12.)

2° En chinois, jamais on ne personnifie les noms de pays. Les mots 印 度 *in-tou*, « l'Inde, » qu'il met au nominatif, sont à l'ablatif, ou plutôt au locatif (*in India*); et les mots 無 聞 *wou-wen*, « ne pas entendre parler, » se rapportent, soit aux habitants de l'Inde, soit au voyageur Hiouen-tsang, et non à l'Inde *personnifiée*.

123.

梨柰桃杏蒲萄等果。迦溼 彌羅國已來。往往閒植。

« Quant aux deux espèces de poires *li* et *naï*, aux pêches, aux amandes, aux raisins et autres fruits, depuis « qu'ils ont été apportés du royaume de Cachemire, « on les voit croître (littér. « plantés ») en tous lieux. »

M. Pauthier : « La poire, la *prune*, la pêche, la « *prune acide*, les raisins et autres fruits, viennent du « royaume de Cachemire, où ils croissent en abondance. »

1° Il rend 柰 *naï*, sorte de poire, par le mot *prune*.

2° Il a pris le mot 杏 *heng*, « l'amande, » pour la *prune acide*.

3° Il a rendu au présent (ils viennent) les mots 已來 *i-lai*, « depuis qu'ils sont venus, » et s'est trompé principalement sur l'époque antérieure dont parle Hiouen-tsang.

4° Il a cru que les mots 往往閒植 *wang-wang-kien-tchi*, « ils sont plantés partout, » se rapportaient au pays de Cachemire.

4° Enfin il a lu *kia* 經 *KING-mi-lo*, au lieu de *kia* 涇 *CHI-mi-lo*, que porte le texte, et fait une note de huit lignes pour corriger une faute qui n'existe pas. Si l'on se donne la peine de comparer le mot 涇 *chi*, « humide » (Basile, n° 5150), avec le mot 涇 *king*, nom de rivière (Basile, n° 5001), on reconnaîtra pourquoi il a pris le son *chi* pour le son *king*. Dans le premier, le groupe phonétique *chi* se compose, 1° de la clef 1 一, 2° de la clef 52 乚 répétée, 3° de la clef 32 土. Dans le second mot, le groupe phonétique *king* se compose, 1° de la clef 1 一, 2° de la clef 47 彡, 3° de la clef 48 工.

124.

石榴甘橘。諸國皆樹。

« Tous les royaumes (de l'Inde) produisent des « grenades et des oranges douces. »

Littéralement : « Le grenadier, — l'oranger — fruits « doux, — dans tous les royaumes — l'un et l'autre « — sont plantés, c'est-à-dire cultivés. »

M. Pauthier : « La grenade, les oranges *viennent*
« *d'autres royaumes.*

« *Toutes les plantes et les arbres, etc.* »

1° Il a mis un point après les mots 諸國, qui sont au cas locatif (*dans les royaumes*), et sépare ainsi les substantifs *grenadier, oranger*, du verbe 樹 *chou*, « être planté, » dont ils sont le sujet.

2° Il rend les mots *grenadier, oranger*, par *grenades et oranges*, mots qui ne peuvent cadrer avec le verbe passif 樹 *chou*, « être planté. »

3° Pour faire un sens, il ajoute les mots *viennent de*, qui ne se trouvent pas dans le texte.

4° Il traduit le mot 諸 *tchou*, « les, » par le mot « autres, » et a compris que ces deux fruits venaient *d'autres royaumes* que celui de Cachemire.

5° Il rejette dans la phrase suivante les mots 皆樹 *kiaï-chou*, « l'un et l'autre » (皆 *kiaï*, vulgo *tous*, se rend ainsi quand il ne se rapporte qu'à deux noms), c'est-à-dire le grenadier et l'oranger sont plantés, cultivés, et les rend par *TOUTES les plantes et arbres*. Il oublie que 皆 *kiaï*, « tous, l'un et l'autre, » se met toujours, comme dans ce passage, après les nominatifs auxquels il se rapporte. (Conf. Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 75.) C'est la position de ce mot qui indique ici que 樹 *chou*, vulgo *arbre*, remplit le rôle d'un verbe passif et signifie *être planté, cultivé*.

125.

墾田務農。稼穡

耕耘。播植隨時。

« Ils cultivent les champs et se livrent aux travaux

« agricoles ; ils sèment, récoltent, labourent, sarclent
« et plantent suivant les saisons. »

M. Pauthier n'a presque rien compris à ce passage ;
il traduit : « *Toutes les plantes et les arbres à fruits qui*
« *produisent ceux dont on vient de parler, sont cultivés*
« *dans les champs. Les agriculteurs les plantent ; et en*
« *recueillent les fruits avec soin. Ils commencent par*
« *bien nettoyer la terre des mauvaises herbes qui la*
« *couvrent ; ils sèment et plantent ensuite quand la*
« *saison est propice.* »

1° Il fait précéder ce passage chinois des mots 皆 樹 *kiaï-chou*, « ils sont plantés, » qui font partie de la phrase précédente et en complètent le sens. Il les a traduits par *TOUTES les plantes et arbres*. En chinois (Rémusat, *Grammaire chinoise*, § 75), le mot 皆 *kiaï*, « tous, » ne peut être placé avant le substantif ; il le suit toujours. Ainsi, pour dire « tous les arbres, » on doit écrire 樹 皆 *chou-kiaï*, et non 皆 樹 *kiaï-chou* ; car, dans cette dernière position, le mot 樹 *chou*, vulgo *arbre*, remplit le rôle d'un verbe passif et signifie *être planté, cultivé*. (Voyez § 124, n° 5.)

2° Il rend par *plantes et arbres* le mot 樹 *chou*, qui signifie proprement *arbre* quand la position des mots ne lui donne pas le rôle d'un verbe. L'idée de *plante* s'exprime par 草 *thsao*.

3° Il rend les mots 墾 田 *ken-thien*, « (les Indiens) cultivent les champs, » par « (ces arbres) sont cultivés (墾 *kén*) dans les champs (田 *thien*). » Si le mot 田 *thien*, « champs, » était au cas locatif, « dans les champs, » il serait placé avant un verbe. De plus, le mot 墾 *ken*, « cultiver, » se dit des *terres*, et non des *arbres*.

4° Il rend les mots 務 農 *wou-nong*, « (ils se livrent à l'agriculture) sèment et récoltent (les céréales), » par : « les *agriculteurs* (務 農 *wou-nong*) les plantent (ces arbres) et en récoltent les

« fruits. » Il ne s'est pas aperçu que les verbes 稼穡 *kia-se*, « semer et récolter, » se disent uniquement des *céréales*, à la culture desquelles s'appliquent les mots *labourer* et *sarcler*.

5° Il rapporte aux seuls mots « semer, planter, » les mots 隨時 *souï-chi*, suivant les saisons qui s'appliquent aux travaux agricoles énoncés plus haut.

6° Il a fait des mots 務農 *wou-nong*, « ils s'appliquent à l'agriculture, » qu'il traduit à tort par « les agriculteurs, » le nominatif de la phrase suivante, 稼穡耕耘 *kia-se-keng-yun*, « ils sèment, récoltent, labourent et sarclent, » tandis qu'ils complètent le sens du premier membre de phrase.

126.

各從勞逸。

« Chacun se repose après avoir travaillé. »

Littéral. « En venant de travailler se repose. »

M. Pauthier : Chacun *retire* de son travail le *bonheur et l'aisance*. »

1° Il traduit le mot 從 *tsong*, « en sortant de, » par le verbe actif « retirer. »

2° Il rend le verbe 勞 *lao*, « travailler, » par le substantif « travail, » et le verbe 逸 *i*, « se reposer, » par « bonheur, aisance. »

127.

蔥蒜寡少。啖食亦稀。
家有食者。驅令出郭。

« Les ciboules et les aulx ne sont pas communs ;

« aussi en mange-t-on rarement. Si quelqu'un en
« mange dans sa maison, on l'expulse et on l'oblige
« de sortir hors des murs de la ville. »

M. Pauthier a divisé ce passage en deux parties, et, faute de le
comprendre, il a commencé son § XVIII par le mot 有 *yeou*,
« s'il y en a, » qui appartient à la première moitié de la seconde
phrase.

Il lit ainsi le texte : 啖食亦稀家有食
者 *tan-chi-i-hi-KIA. YEOU-chi-tche*, etc. au lieu de *tan-chi-i-hi. KIA-yeou-chi-tche*, etc.

Il traduit : « Quoique les oignons et les poireaux
« soient rares, on en mange cependant jusqu'à satiété
« (*tan-chi 啖食*), mais dans un petit nombre de
« familles (*hi-kia 稀家*). »

§ XVIII. DES ALIMENTS, ETC.

« Il est une espèce d'aliment qu'il est ordonné de ne
« préparer qu'en dehors des faubourgs des villes par
« la pression. »

On voit que M. P. n'a rien compris à tout ce passage.

1° Les mots 啖食 *tan-chi* signifient simplement « manger. »
Il les rend par « manger jusqu'à satiété. »

2° Le mot 蒜 *souan* veut dire ail, aulx; il le traduit par poi-
reaux.

3° Il rattache le mot 稀 *hi*, « rare, » qui se rapporte à l'action
de manger « *τό comedere (cæpas) rarum est*, » au mot 家 *kia*,
« dans la maison, » qui commence le membre de phrase suivant,
et traduit : « mais dans un petit nombre de familles! »

4° M. P. se trompe encore sur les règles de position; car si, par impossible, les mots 稀家 *hi-kia* signifiaient « dans un petit nombre de familles, » ils seraient nécessairement placés avant le verbe 啖食 *tan-tchi*, « manger. » En effet, la syntaxe veut que les mots, qui par leur position sont au cas locatif, soient placés invariablement avant les verbes dont ils sont le complément indirect.

5° Il commence son S XVIII par les mots 有食者 *yeou-chi-tche*, « s'il y a des personnes qui en mangent, » et les traduit par « il est (有 *yeou*) un aliment (食者 *chi-tche*), » comme si les mots 食者 *chi-tche*, « qui comedit » (celui qui mange) pouvaient signifier un aliment!

6° Il rend le mot 令 *ling*, « on leur ordonne (de sortir), » par « il est ordonné (de préparer cet aliment). »

7° Il suppose que le mot 驅 *lia*, « chasser, expulser violemment, » signifie ici « pressurer » (comme lorsqu'on presse le fromage), et traduit : « par LA PRESSION! »

128.

至于乳酪膏酥.沙糖石蜜.
芥子油諸餅麪.常所膳也.

« Ils se nourrissent ordinairement de gâteaux de farine de grains torréfiés, dans laquelle ils mêlent de la crème, du beurre, de la cassonade, du sucre solide ou de l'huile de graine de moutarde. »

M. Pauthier traduit : « (Par la pression) jusqu'à ce que l'on en ait extrait une matière sucrée, douce et onctueuse, que l'on mélange avec sa boisson. Le miel en pierre, l'huile ou le beurre clarifié, sont des substances

« *onctueuses*, qui servent habituellement à la préparation des aliments. »

1° Il a mis un point entre les signes 7, 8 (cassonade) et 9, 10 (sucre solide), qui sont inséparables.

2° Il rend les mots 至于 *tchi-yu*, « quant à, » par « jusqu'à ce que (on en ait extrait). »

3° Il traduit les mots 乳酪 *jeou-lo*, « crème, » 膏酥 *kao-sou*, « beurre, » et 沙糖 *cha-tang*, « cassonade, » par « matière sucrée et onctueuse, très-agréable au goût, que l'on mélange avec sa boisson. » Il m'est impossible d'imaginer comment M. P. a pu trouver ce sens dont le texte chinois n'offre pas la moindre trace.

4° Les mots 石蜜 *chi-mi*, qu'il traduit par « miel en pierre, » signifient « du sucre dur et solide, » par opposition avec le sucre appelé 沙糖 *cha-tang*, littéralement « sucre semblable au sable, » c'est-à-dire cassonade jaune en poudre.

5° Il rend les mots 芥子油 *kiaï-yeou*, « huile de graines de moutarde, » par « sont des substances onctueuses. »

6° Il a passé l'expression 餅麪 *ping-tchao*, « gâteaux faits avec la farine de grains torréfiés, » qui est le mot le plus important de la phrase.

7° Il rend les mots 常所膳 *tchang-sò-ohén*, « c'est ce qu'ils mangent constamment, » par « servent habituellement à la préparation des aliments. »

129.

魚羊麋鹿。時薦肴馔。

« Le poisson, le mouton, le daim, le cerf, se servent en tout temps, soit en pièces, soit découpés en tranches. »

M. Pauthier traduit : « Le poisson, le mouton, « les daims et les cerfs, sont préparés en aliments dans « les saisons convenables, et forment des provisions. »

1° Il rend le mot 時 *chi*, « en tout temps, constamment, » par « dans les saisons convenables. »

2° Il rend le mot 薦 *tsien*, « être servi sur la table, » par « être « préparé en aliment. »

3° Il traduit les mots 肴 *hiao*, « viande avec ses os, » et 胾 *tse*, « viande désossée et découpée, » par « former des provisions. »

130.

牛 驢 象 馬 豕 犬 狐 狼 師 子
猴 猿 凡 此 毛 群 例 無 味 啖。

« Quant aux quadrupèdes appelés bœufs, ânes, « éléphants, chevaux, porcs, chiens, renards, loups, « lions, singes, la loi défend de les manger. »

M. Pauthier : « Le bœuf, le *mulet*, etc. tous ces « animaux à poils et à crinière, classés ensemble dans la « même catégorie, sont sans saveur ou n'en ont qu'une « très-fade. »

Je ne m'arrêterai pas à relever l'expression « animaux à poils et à « crinière, » au lieu de « quadrupèdes; » les fautes qui suivent sont d'une gravité extrême.

1° Le mot 驢 *liu* signifie âne, et non *mulet*.

2° 例 *li* veut dire « loi » (mot à mot : « d'après la loi, en vertu de « la loi, on ne les mange pas »). Il rend ce mot par « être classé dans « la même catégorie, » en parlant des animaux qu'on vient d'énumérer.

2° Il ne s'est pas aperçu que le mot 味 *wei* (vulgo saveur) devient, par sa position, le verbe « savourer, » et qu'il forme avec 啖 *tan*, qui suit, le verbe « manger. » Ainsi les mots 無味啖 *wou-wei-tan*, signifient « ne pas manger, » et non « sont sans saveur! »

3° Il a lu 淡 *tan*, « fade, insipide » (Basile, n° 5,048), pour 啖 *tan*, « manger, » et au lieu de dire « qu'on ne mange pas la chair de ces animaux, » il a écrit « qu'ils ont une saveur fade! »

131.

啖者鄙恥。衆所穢惡。
屏居郭外。稀迹人間。

« Ceux qui *en mangent* sont couverts de mépris et de honte, et ils deviennent pour tout le monde un objet de haine et de dégoût. Repoussés de la société, ils vivent en dehors des murs de la ville, et ne paraissent que rarement parmi les hommes. »

M. Pauthier traduit : « Ils sont *insipides* et *nauséabonds*. La *lie du peuple*, qui est regardée, par les classes supérieures, comme souillée et dégradée par toutes sortes de vices, qui habite en dehors des faubourgs, et paraît très-rarement au milieu de l'autre population.... »

1° M. P. n'a rien compris à cette phrase. Persévérant dans l'erreur signalée plus haut, il rend les mots 啖者 *tan-tche* (qui comedunt), « ceux qui en mangent, » par : « ils (ces animaux) sont insipides et nauséabonds! »

2° Il suppose que les mots 鄙 *pi*, « mépriser, » et 恥 *tchi*,

« avoir honte, » qui terminent le second membre de phrase et deviennent passifs par position (être méprisé, être honni), signifient : « la lie du peuple ! »

3° Il rend le mot 衆 *tchong*, « la foule, la multitude, » par « les classes supérieures. »

4° Il n'a pas compris l'expression 屏居 *ping-kin*, littéralement : « étant expulsé, demeurer, » il traduit : « qui habite. »

132.

若其酒醴之差。滋味流別。
蒲萄甘蔗。剎帝利飲也。

« Passons aux différentes sortes de vins et de liqueurs. Le jus des raisins ou de la canne à sucre est le breuvage des Kchâttriyâs.... »

M. Pauthier : « Si elle (la lie du peuple — voyez « 131, 2°) boit des liqueurs fermentées, elle les distille pendant une nuit, à la dérobée, et la saveur la plus succulente se perd et se dissipe. On distingue ce pendant le vin fait de grappes de raisin et la liqueur produite par la canne à sucre, que boivent les Kchâttriyâs. »

M. P. n'a presque rien compris à ce passage.

1° Le texte chinois signifie littéralement : « quant aux différences des vins et aux sortes variées des liqueurs douces, etc. » On voit que l'auteur passe à un autre sujet. M. P. a rattaché les dix premiers mots de cette phrase à la précédente, et les rapporte à « LA LIE DU PEUPLE, » dont l'auteur ne dit pas un mot.

2° Il divise l'expression 酒醴 *thsieou-li*, « vin distillé » (voy. le *Chou-king*, chap. *Youei-ming*, 3° part.); il fait de la première syllabe, un substantif, et de la seconde, un verbe actif, et traduit : 酒

tsieou, « les liqueurs fermentées, » 醴 li, « elle les distille pendant la nuit; » puis il rend le mot 差 tch'a, « différence, » par « à la dérobée. » Je ferai observer que si le mot 差 tch'a avait ici le rôle adverbial que M. P. lui prête, il faudrait que, suivant l'usage constant, il fût placé devant un verbe (Cf. Rémusat, *Gram. chin.* § 177.)

3° Il rend le génitif 滋味 tse-weï, « des liqueurs » (littéralement : « des choses douces »), par un nominatif : « la saveur la plus succulente. »

4° Il divise en deux l'expression 流別 lieou-pie, « différentes sortes, » et traduit : « (La saveur succulente) se perd et se dissipe (流 lieou!). » Puis commençant la phrase suivante par la seconde syllabe du mot composé 流別 lieou-pie « différentes sortes, » il traduit : « on distingue (別 pie) cependant le vin. »

133.

然其資用之哭功質有殊。

« Cependant les vases dont elles (les basses classes) se servent diffèrent par la façon ou la matière. »

M. Pauthier : « Ceux qui ont de l'aisance se servent de vases et d'ustensiles de ménage formés d'une substance travaillée avec art; lorsque ces ustensiles sont endommagés... »

1° Il a divisé en deux, l'expression 資用 tse-yong, « se servir de. » Il rend la première syllabe 資 tse, par « avoir de l'aisance, » et la seconde, 用 yong, par « employer. »

2° Il confond le membre de phrase terminé par 哭 khi, « vases, » avec le suivant, dont il prend seulement les deux premiers mots 功質 kong-tchi « la façon et la matière; » il considère 功 kong, « fa-

tchouï-tseng, « quant aux marmites en terre cuite pour préparer les aliments, personne ne les connaît. »

5° Il rend le mot 坯土 *peï-thou*, « argile séchée au soleil et non cuite au four, » par « poterie. » Le mot *poterie*, qui peut s'appliquer à des pots de métal (on dit, par exemple, « poterie d'étain ») ou de terre cuite au four, ne peut donner l'idée « d'argile séchée au soleil, » que présentent les mots 坯土 *peï-thou*.

136.

少用赤銅。食以一器。

« Ils font rarement usage du cuivre rouge; ils mangent dans un seul vase. »

M. Pauthier n'a pas compris le second membre de phrase; il le confond avec le premier, et traduit : « Ils se servent rarement de vases en cuivre rouge pour prendre leurs aliments. »

1° M. P. a confondu le mot 銅 *tong*, « cuivre, » qui termine la première moitié de cette phrase, avec le mot 食 *chi*, « manger, » qui commence la seconde.

2° Il a passé les mots 以一器 *i-i-khi*, « ils se servent d'un seul vase, » et a fait disparaître cette observation que les Indiens ne font pas usage de plusieurs plats, de plusieurs vases, pour manger les différents mets dont se compose leur repas.

137.

衆味相調。手指 斟酌。略無匕箸。

« Ils apprêtent leurs mets avec divers assaisonnements, et les prennent avec les doigts. Ils n'ont jamais de cuillers ni de bâtonnets. »

M. Pauthier : « Ils goûtent de *tous les mets* avec les doigts de la main; ils prennent ou distribuent les aliments sans cuillers ou bâtonnets. »

Les quatre premiers mots 衆味相調 *tchong-weï-siang-tiao*, forment un sens complet. M. P. a pris les deux mots 手指 *cheou-tchi*, « avec les doigts de la main, » qui commencent la phrase suivante, et en a fait le complément indirect des mots 相調 « mêler, combiner ensemble, » expression qu'il traduit par « goûter. »

2° Il a rendu les mots 衆味 *tchong-weï*, « assaisonnements nombreux, » par « tous les mets. »

3° Après avoir confondu les mots 手指 *cheou-tchi*, « doigts de la main, » (qui se construisent avec 斟酌 *tchin-tcho*, « puiser, prendre »), avec 相調 *siang-thiao*, « mêler, combiner ensemble, » il s'est vu dans la nécessité de construire les mots 斟酌 *chin-tcho*, « puiser, prendre, » avec les quatre mots suivants, 略無匕箸 *lio-wou-pi-tchou*, « ils n'ont ni cuillers ni bâtonnets, » qui forment seuls un sens complet.

4° Il a divisé en deux les mots 斟酌 qui forment le verbe composé « puiser, » et les a rendus par « prendre ou distribuer. »

138.

若其金銀鍮石。白玉火珠。
風土所產。彌復盈積。

« Quant à l'or, l'argent, le laiton, le jade blanc,

« les perles de feu, ce sont des produits indigènes ;
« on les voit entassés avec profusion. »

M. Pauthier : « Si nous arrivons *aux métaux*, l'or,
« l'argent, la pierre de *iu* ou le jade, le jaspé, les
« perles de feu ou la nacre, sont produits par le sol
« (de l'Inde) ; on en rencontre partout où l'on se
« trouve, et en grande abondance. »

1° Il n'est pas exact de ranger parmi les métaux les cinq produits énumérés plus haut, parmi lesquels se trouvent une sorte de pierre (le jade) et du cristal.

2° M. P. prend pour du jade le laiton, 鎳石 *theou-chi* (mots qu'il prononce *iu-chi*). (Conf. *Encyclopédie japonaise*, liv. LIX, fol. 13 ; Rémusat, *Notices des manuscrits*, tom. XI, pag. 232 ; *ibid.* n° 23.) Suivant le Dictionnaire de *Khang-hi*, on fait du 鎳石 *theou-chi* artificiel en combinant, par parties égales, le cuivre et la calamine.

3° Il prend le jaspé pour le jade.

4° Il prend pour la nacre les lentilles de cristal ou de verre appelées *perles de feu*, dont on se sert pour allumer, aux rayons du soleil, l'armoise sèche destinée à brûler la peau dans l'opération du *moxa*. (Voyez l'*Encycl. jap.* liv. LX, fol. 5.)

5° M. P. a divisé en deux la phrase 彌復盈積 *mi-fo - ing-tsi*, « (ces cinq produits) sont entassés en abondance ; » il n'a pris ici que les deux premiers adverbess 彌復 *mi-fo*, « en abondance, » qu'il a rendus par : « on en rencontre partout où l'on se trouve et en grande abondance. »

6° Il a commencé la phrase suivante par l'expression 盈積 *ing-tsi*, « être entassé, » qui termine celle-ci. De cette manière, il a été obligé de rendre ces deux verbes activement, et de leur donner pour régime direct les nominatifs 珍奇雜寶 *tchin-ki-tsa-pao*, « les différents bijoux, précieux et rares » qui commencent la phrase suivante.

139.

珍奇雜寶異類殊名。
出自海隅。易以求貨。

« Une foule de choses rares et précieuses, différentes d'espèces et de noms, viennent des îles. Il leur est facile de s'enrichir. »

M. Pauthier : « C'est comme si l'on y avait entassé les choses les plus précieuses et les plus extraordinaires, les plus variées et les plus rares; mais tous les noms m'échappent. Ces objets rares viennent des golfes de la mer; on s'en sert dans les relations commerciales pour se procurer des objets d'échange. »

1° M. P. ainsi que je l'ai dit plus haut (6°), a commencé cette phrase par les deux derniers mots du membre de phrase précédent, qui, par leur position, sont à la voie passive (ils sont entassés); il les rend par « entasser, » et leur donne pour régime direct les quatre premiers mots de cette phrase-ci, qui sont au nominatif.

2° Il ne s'est pas aperçu que, dans l'expression 雜寶 tsa-p'ao, le mot 寶 p'ao est un substantif, « bijoux, » dont les trois mots précédents sont les qualificatifs; mot à mot : 寶 p'ao, « les bijoux, » 珍 tchin, « précieux, » 奇 khi, « rares, » 雜 tsa, « variés, » et il rend ces quatre mots 珍奇雜寶 tchin-khi-tsa-p'ao par « choses précieuses (珍 tchin), choses extraordinaires (奇 khi), choses variées (雜 tsa), choses rares (寶 p'ao). »

3° Les quatre mots suivants 異類殊名 i-louï-tchou-ming signifient « dont les espèces et les noms sont différents (variae species, varia nomina). »

Il a passé les trois premiers mots 異類殊 *i-louï-tchou*, « *variæ species, varia* » puis, construisant le mot 名 *ming*, « *nomina*, » de l'expression 殊名 *tchou-ming*, « *varia nomina*, » avec le mot 出 *tch'ou*, « *sortir* » (ces produits *sortent*, c'est-à-dire *viennent de*), il traduit : « *mais les noms (名 *ming*) M'ÉCHAPPENT (出 *tchou*!)*. »

4° Il a rendu l'expression 海隅 *hai-iu* par « *golfs de la mer*; » ici elle veut dire « *les îles*. » Ce sens est confirmé par ce passage du *Chou-king* (chap. *I-tsi*) : 帝光天之下.

至于海隅蒼生。 *ti-kouang-tien-tchi-hia-tchi-iu-hai-iu-tsang-sing*, « *Que l'empereur illumine (par sa vertu) le dessous du ciel (c'est-à-dire de l'empire); qu'elle parvienne jusqu'aux peuples nombreux des îles de la mer.* » La version tartare-mandchoue rend les mots 海隅 *hai-yu* par *mederi toun*, expression que tous les dictionnaires mandchou-chinois rendent par 海島 *hai-tao*, « *îles des mers*. » Le dictionnaire tartare-mandchou *Thsing-wen-louï-chou* l'explique de même : « *terre située au milieu de la mer, d'un fleuve ou d'un lac, entièrement entourée d'eau et qui n'a aucune communication avec la terre ferme.* » On peut comparer le Miroir impérial de la langue tartare-mandchoue, liv. II, fol. 40 r.

5° 易以 *i-i*, « *il leur est facile* » (de se procurer des richesses). Suivant le dictionnaire *Pin-tseu-tsien*, le mot 貨 *ho*, « *richesses*, » comprend l'or, l'argent, le jade et les étoffes de soie et de toile.

De même que 難以 *nan-i* signifie *il est difficile de* (conf. § 52, 9° : *il est difficile de rapporter cela en détail*), l'expression 易以 *i-i* signifie ici *il (leur) est facile de*. On lit encore dans notre voyageur (liv. IX, fol. 16 v. lin. 9) : 易以成業 *i-i-tch'ing-nie*, « *il leur était facile de réussir dans leurs études.* » Pour que le mot 易 *i* puisse se traduire par *échanger* une chose contre une autre, il faut qu'il soit précédé de 以 *i* et de la chose qui sert

de moyen d'échange, et suivi du nom de la chose que l'on échange ou de la particule relative 之 *tchi*, « cela, » qui tient lieu de ce régime direct. Meng-tseu, liv. I, cap. v, S 26 : « Quel bonnet porte votre maître ? — Un bonnet de soie unie. — Le tisse-t-il lui-même ? — Non ; il l'échange contre du millet, » 以粟易之 *i-sou-i-tchi*. M. P. a cru que le mot 易 *i* signifiait ici *relations commerciales*. Il paraît ignorer la règle de position exposée plus haut, et d'après laquelle on reconnaît infailliblement si le mot 易 *i* veut dire *facile* ou *échanger*.

6° Il a traduit le mot 貨 *ho*, « richesses, » par *objets d'échange*. (Voyez plus haut, 5°.)

140.

然其貨用。交遷有無。
金錢銀錢。貝珠小珠。
印度之境。疆界具舉。
風壤之差。大略斯在。
同條共貫。粗陳梗槩。
異政殊俗。據國而敘。

« Ainsi donc j'ai fait connaître d'une manière
« complète l'emploi (varié) de leurs richesses, les
« échanges du commerce, les monnaies d'or et d'ar-
« gent, les coquilles à perles et les petites perles, les
« frontières de l'Inde et ses limites territoriales.

« J'ai noté sommairement les différences du climat
« et du sol ; j'ai groupé ensemble les détails qui se

«rattachent au même sujet, et j'en ai présenté un
«résumé succinct; enfin, en traitant de chaque
«royaume, j'ai eu soin de décrire les différents
«modes d'administration, et les mœurs diverses des
«habitants.»

M. Pauthier : « Ces objets sont employés dans le
«commerce au lieu de monnaies d'or et d'argent dont
«ils ne font pas usage. Les perles grandes et petites
«se récoltent sur les rivages et les frontières de l'Inde,
«dans des contrées particulières où des hommes sont en-
«voyés exprès pour les chercher. Le plus souvent ces
«perles sont enfilées ensemble, et par ordre, dans un
«même fil. Généralement parlant, une administration
«différente et des mœurs également différentes (de celles
«des Chinois) appartiennent à ce royaume dont nous
«venons de nous entretenir.»

1° M. P. a cru que les choses précieuses dont on vient de parler plus haut étaient généralement employées par les Indiens dans leurs transactions commerciales, *au lieu de monnaies*, etc.

Notre voyageur dit, au contraire, de la manière la plus formelle, que les habitants de l'Inde *faisaient usage de monnaies d'or et d'argent*.

Je vais expliquer, n° 7, comment M. P. a été conduit à dire le contraire, savoir, qu'ils ne faisaient pas usage de monnaies d'or et d'argent.

2° Il a mal ponctué la première ligne, et c'est peut-être là la cause des erreurs qu'il a commises au commencement de ce passage. Il a regardé le mot 然 *jen* comme une particule finale appartenant au membre de phrase précédent.

3° Il a placé un point (o) après le génitif 貨 *ho*, «richesses» (*divitiarum*), et en a fait le nominatif *objets* (d'échange). (Voyez S 139, 6°.)

4° Il a construit le mot 用 *yong*, «l'usage, l'emploi,» dernier

mot du premier membre de phrase, avec les deux premiers mots du suivant, **交遷** *kiao-thsien*. Il a traduit : « ces objets SONT EMPLOYÉS dans le commerce. » Il a fait ainsi le verbe passif *être employé* du substantif *emploi* (l'emploi de leurs richesses).

5° Si les mots **交遷** *kiao-thsien* (voyez leur sens 7°) signifiaient *dans le commerce* et étaient dans la dépendance du mot **用** *yong* (dans le cas où ce mot signifierait *être employé*), ils devraient nécessairement le précéder.

6° Il a passé le mot **有** *yeou*, « ce qu'on a. »

7° L'expression **交遷有無** *kiao-thsien-yeou-wou* signifie l'action d'échanger mutuellement (**交遷** *kiao-tsien*) ce qu'on a (**有** *yeou*) contre ce qu'on n'a pas (**無** *wou*). Il a construit le régime direct **無** *wou*, « ce qu'on n'a pas, » avec les mots **金錢銀錢** *kin-tsien-yn-tsien*, « monnaies d'or, monnaies d'argent, » qui commencent le second membre de phrase, et, le rendant par « ne pas avoir, » il a entendu qu'ils « N'AVAIENT PAS (**無** *wou*) DE MONNAIES D'OR ET D'ARGENT! »

8° Il a construit les quatre mots **珠貝小珠** *tchou-peï-siao-tchu*, « les coquilles à perles et les petites perles, » avec la phrase suivante (les frontières de l'Inde et ses limites territoriales), qui est tout à fait distincte, et il a traduit : « les perles grandes et petites se récoltent sur les rivages et les frontières du In-tou (l'Inde). » Nous allons voir que, depuis cet endroit jusqu'à la fin du récit, M. P. n'a rien entendu au texte chinois.

9° Il y a en chinois **貝珠** *peï-tchou*. D'après le philosophe Kouan-tseu, liv. XII, fol. 26, et le dictionnaire *Peï-wen-yun-fou*, liv. LXVII, fol. 7, il faut lire **珠貝** *tchou-peï*, « coquilles à perles, coquilles portant des perles. » M. P. a cru que le mot **貝** *peï*, « perles, » signifiait *grand*, et il a traduit « les grandes perles. »

10° M. P. n'a pas vu que les mots **珠貝** *tchou-peï*, « les coquilles à perles, » et **小珠** *siao-tchou*, « les petites perles, »

étaient, ainsi que les mots précédents (l'emploi des richesses, les échanges du commerce, les monnaies d'or et d'argent) et les mots suivants (les frontières de l'Inde et ses limites territoriales), que ces mots, dis-je, étaient le sujet du verbe passif **舉** *kiu*, « être cités ensemble. » Il n'a rapporté qu'aux perles ce verbe **舉** *kiu*, « être cité, » et il a traduit « les perles SE RÉCOLTENT ! »

11° Pour expliquer l'origine de *ces perles*, origine dont l'auteur ne parle pas, il rend les mots **印度之境** *in-tou-tchi-king*, « les frontières de l'Inde, » par « les rivages et les frontières de l'Inde. »

12° Il a cru que le mot **差** *tch'a*, « différences » (cf. § 96, 2°), signifiait « envoyer un exprès, » et que les mots **風壤** *fong-jang*, « climat et sol, » avaient le sens de « contrées particulières; » et au lieu de : « les différences des climats et des sols, » il a traduit : « des hommes sont envoyés exprès (**差** *tch'a*) dans des contrées particulières (**風壤** *fong-jang*) pour les chercher » (les perles).

13° M. P. a passé les mots **大略斯在** *ta-liao-sse-tsaï* « (les différences du climat et du sol) sont indiquées ici (c'est-à-dire « dans cet ouvrage) d'une manière abrégée. »

14° Les mots **同條共貫** *thong-thiao-kong-kouan* signifient : « les articles semblables ont été liés ensemble. » M. P. qui veut voir des perles dans les deux phrases précédentes et dans celle-ci, n'hésite pas à traduire : « Le plus souvent ces perles SONT ENFILÉES ENSEMBLE ET PAR ORDRE DANS UN MÊME FIL ! »

15° Les quatre mots **粗陳梗槩** *tsou-tchin-keng-kai* signifient littéralement : « en gros, j'ai exposé le résumé. » M. P. traduit : « généralement parlant. »

16° L'auteur parle des administrations et des mœurs qui diffèrent entre elles dans les diverses contrées de l'Inde qu'il a décrites. Il ne veut pas dire que ces modes d'administration et ces mœurs diffèrent de ce qu'on remarque en Chine. M. P. traduit : « des mœurs différentes de celles des Chinois. »

17° Les mots **據國而敘** *kiu-kone-eul-siu* signifient :

« en s'appuyant sur chaque royaume (c'est-à-dire à mesure que je traite de chaque royaume), ces choses ont été exposées. » M. P. traduit : « Ces mœurs *appartiennent* à ce royaume dont nous venons de nous entretenir. » Il y a ici trois fautes.

18° En effet le mot 據 *kiu* ne signifie jamais « appartenir à. »

19° Le mot 國 *koue*, « royaume, » doit être traduit au pluriel, « les royaumes, ou chaque royaume, » à cause des mots « différentes administrations, mœurs différentes. »

20° Ce n'est qu'en style moderne que le mot 紓 *siu* veut dire « converser sur; » en style ancien, il signifie « disposer, ranger, exposer, » et au passif « être rangé, exposé. »

CONCLUSION ¹.

M. Pauthier m'informe qu'il se propose de répondre de point en point à l'article qu'on vient de lire. Il aura raison ; car il se doit à lui-même, il doit aux sinologues dont il re-

¹ L'*Asiatic Journal* de Londres donne dans le numéro de ce mois (mai 1841), pag. 62-63, une notice littéraire sur l'Examen méthodique des faits concernant l'Inde (traduit du chinois par M. Pauthier, et extrait du *Journal asiatique* de Paris, octobre, novembre, décembre 1839, et mars 1840), dont je viens d'examiner environ la cinquième partie. On y remarque le passage suivant : « This is a work for which the students of the history and antiquities of China and India, *will not hesitate to confess deep obligations to the learned author. IT IS A CAREFUL TRANSLATION* from chinese authorities of the historical records of their intercourse with India and the regions beyond the Indus, illustrated (*we may truly say*) by copious notes, containing original texts, where necessary, and *evincing great learning, research and ingenuity*; » c'est-à-dire : « Voici un ouvrage pour lequel les personnes qui étudient l'histoire et les antiquités de la Chine et de l'Inde, n'hésiteront pas à témoigner leur profonde reconnaissance au savant auteur. C'est une TRADUCTION FIDÈLE (!) des documents historiques des relations des Chinois avec l'Inde et les régions au delà de l'Indus, rédigée d'après les écrivains originaux, et enrichie (*nous pouvons le dire avec vérité*) de notes étendues, accompagnées du

cherche les suffrages depuis quinze ans, de reprendre l'une après l'autre mes observations critiques, et de les réfuter, autant qu'il est en lui, par la force de la logique et le témoignage des auteurs, de manière à ne pas laisser planer le plus léger doute sur l'exactitude de sa traduction.

Mais, pour y réussir, il lui sera nécessaire de formuler, si cela est possible, une nouvelle grammaire chinoise, et de renverser, par des exemples et des principes contradictoires, des lois rigoureuses de syntaxe qui découlent de la nature même de la langue. Une telle polémique se rattache aux points les plus importants de la grammaire générale, et ne peut manquer, par conséquent, d'intéresser les philologues, quel que soit le genre ou la direction de leurs études.

Je n'ai pas besoin de dire que si M. Pauthier s'égarait dans des généralités vagues, au lieu de lutter corps à corps contre chaque critique, au lieu de renverser péremptoirement chaque point de grammaire que j'ai voulu établir ou constater, cette manière de répondre donnerait un nouveau poids à mes observations, et autoriserait le lecteur à penser que toutes ses autres traductions de textes chinois ne sont peut-être pas exemptes d'erreurs semblables à celles que j'ai signalées dans le présent mémoire, et dont j'ai tâché de présenter l'analyse et la rectification.

STANISLAS JULIEN,

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
Professeur au Collège de France.

« texte chinois lorsque cela est nécessaire, et où brillent à un haut degré le savoir, l'esprit de recherches et la sagacité. »

Le même journal annonce un dictionnaire chinois-français-latin que prépare M. Pauthier, accompagné de définitions tirées des lexicographes de la Chine. Dès que la première livraison aura paru, j'aurai soin de l'examiner d'après les dictionnaires originaux, et d'en dire sincèrement mon avis aux lecteurs du Journal asiatique.

HISTOIRE

De la province d'Afrique et du Maghrib, traduite de l'arabe
d'En-Noweïri, par M. le baron MAC GUCKIN DE SLANE.

(Suite.)

GUERRE DE HASSAN AVEC LA KAHINA, DÉVASTATION DE LA PROVINCE D'AFRIQUE, ET MORT DE LA KAHINA.

L'historien dit : Hassan demanda alors quel était le prince le plus puissant qui restait encore dans la province d'Afrique ? On lui désigna une femme qui gouvernait les Berbers et qui était généralement connue sous le nom d'*el-Kahina* الكاهنة (la devinereuse). « Elle demeure, dirent-ils, à Mont Auras¹ ; elle est d'origine berbère, et depuis la mort de Koseïla les Berbers se sont ralliés à elle. » Cette femme prédisait l'avenir, et tout ce qu'elle annonçait s'accomplissait. On lui parlait encore de la puissance qu'elle exerçait, en l'assurant que la mort de cette femme mettrait un terme aux révoltes des Berbers.

Hassan se mit aussitôt en marche pour aller la trouver ; mais à la nouvelle de son approche, la Kahina fit démolir le château de Baghaiya حصن

¹ Mont Auras جبل أوراس, l'*Aurasius* de Corippus et l'*Αύρασιον* de Procope.

باغايه, dans la pensée que c'était à la possession des forteresses que le général musulman visait. Hassan s'avança pourtant contre elle sans se soucier de ce qu'elle venait de faire, et il lui livra bataille sur le bord de la rivière Nîî نينى¹. Après un combat acharné, les musulmans furent mis en déroute; un grand nombre d'entre eux perdit la vie, et plusieurs des compagnons de Hassan furent faits prisonniers. La Kahina les traita honorablement, et les renvoya tous, à l'exception de Khalid Ibn Yezîd de la tribu de Keis القيسي, homme éminent par son rang et par sa bravoure, qu'elle adopta pour fils. Dans sa retraite, Hassan évacua la province d'Afrique, et écrivit à Abd el-Melik pour l'informer de sa position. Le khalife répondit à sa lettre en lui enjoignant de rester où il était jusqu'à nouvel ordre, et Hassan demeura dans la province de Barka على برقة pendant cinq ans, et l'endroit où il s'était établi reçut le nom de *Kosour Hassan* قصور حسان (les châteaux de Hassan). La Kahina, devenue maîtresse de toute la province d'Afrique, tyrannisa les habitants de ce pays. A la fin, Abd el-Melik envoya à Hassan des troupes et de l'argent, avec ordre de rentrer dans la province d'Afrique. A son approche, la Kahina dit à son peuple : « Les Arabes

¹ Es-Soyouti fait mention de cette rivière dans son dictionnaire géographique, le *Merasid el-ittila*; il dit seulement que c'est une rivière du Maghrib. On voit sur la carte de l'Algérie par le lieutenant général Pelet, que le lieu nommé Niny est situé à environ deux lieues au sud-est de Beghaiya. C'est le *Neeny* de Shaw.

« veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent,
 « et nous ne désirons posséder que des champs pour
 « la culture et le pâturage. Je pense donc qu'il n'y
 « a qu'un seul plan à suivre : c'est de dévaster le
 « pays afin de les décourager. » Elle envoya alors ses
 partisans de tous côtés pour détruire les villes, dé-
 molir les châteaux, couper les arbres et enlever les
 biens des habitants. Abd er-Rahman Ibn Zîad Ibn
 el-Anam **الانعم** rapporte que tout le pays, depuis
 Tripoli jusqu'à Tanger, n'était qu'un seul bocage
ظلا et une succession continuelle de villages; mais
 tout fut détruit par cette femme. Quand Hassan
 s'approcha de la province, il eut le plaisir de voir
 les Grecs venir à sa rencontre et implorer son
 secours contre la Kahina. Il se dirigea alors sur
 Cables, dont les habitants vinrent au-devant de lui
 pour lui présenter une somme d'argent et faire leur
 soumission. Dans un autre temps, ils avaient résisté
 à des généraux arabes, et pour cette raison Hassan
 leur donna pour gouverneur un esclave¹. De là il
 se rendit à Cafsa **قفصة** qui se soumit à son autorité,
 ainsi que Castîliya **قسطيلية**² et Nifzawa **نيزاوه**³.

Quand son avant-garde fut arrivée près de la Ka-

¹ Le mot **غلام** signifie « garçon, domestique, jeune esclave
 « blanc ou *memlouk* »; pour désigner un esclave noir, on dit **عبد**,
 et au pluriel **عبيد**.

² Castîliya est la province dont Touzer est la capitale. Cette ville
 est placée sur la carte du lieut. général Pelet en lat. 33° 21', et en
 long. 6° 15'.

³ Voyez El-Bekri, *Notices et Extraits*, p. 503, et l'Édrîsi, t. I,
 p. 254.

hina , elle fit venir ses deux fils ainsi que Khalid Ibn Yezîd, et leur dit qu'elle-même serait tuée¹, et que, pour eux, ils devaient se rendre auprès de Hassan et solliciter de lui leur grâce. Ils suivirent ce conseil, et le général musulman mit les fils de la Kahina sous la sauve-garde d'un (*de ses officiers*) et ordonna à Khalid de se porter en avant au galop على اعنة الخيل. Ayant rejoint la Kahina, Hassan lui livra bataille; on se battit avec acharnement, et le carnage fut si grand que tous s'attendaient à être exterminés; mais Dieu vint au secours des musulmans, et les Berbers furent mis en déroute, après avoir éprouvé des pertes énormes. La Kahina fut atteinte et tuée pendant qu'elle s'enfuyait. Les Berbers demandèrent grâce à Hassan, et obtinrent leur pardon à la condition de fournir aux musulmans un corps auxiliaire de douze mille hommes, qui furent aussitôt mis, par Hassan, sous les ordres des deux fils de la Kahina. Dès cette époque, l'islamisme se propagea parmi les Berbers, et, la guerre étant ainsi terminée, Hassan revint à Kairewan, après avoir rétabli heureusement les affaires de la province. Il fut déposé de son commandement par Abd el-Azîz Ibn Merwan, gouverneur de l'Égypte et de l'Afrique, lequel le rappela lors de la mort d'Abd el-Melik et de l'avènement d'el-Welîd, fils de ce khalife. Abd el-Azîz envoya en même temps quarante de ses principaux officiers pour avoir soin

¹ أنى مقتولة. Le participe passif renferme souvent l'idée d'un temps futur, ou plutôt il indique que l'action exprimée par le verbe doit être faite ou mérite d'être faite.

de tout ce qui se trouvait en la possession de Hassan; mais celui-ci, ayant deviné leur commission, cacha dans des outres à eau les pierreries, les perles et l'or qu'il avait entre les mains, et laissa ces outres exposées dans le camp; quant au reste du butin, il le mit sous leurs yeux. Étant arrivé en Égypte, il alla voir Abd el-Azîz, et le pria de choisir deux cents des plus beaux esclaves, tant filles que garçons, qu'il avait amenés avec lui. On dit que le nombre de ses captifs montait à trente-cinq mille ¹. Abd el-Azîz en prit tout ce qui lui convenait, ainsi que plusieurs chevaux appartenant au général. Hassan partit avec ce qui lui restait, et alla se plaindre à El-Welîd Ibn Abd el-Melik, lequel se montra fort indisposé contre son oncle Abd el-Azîz, déclarant qu'il avait agi sans autorisation. Hassan ordonna alors à ses gens de lui apporter les outres, et il les vida en présence du khalife qui resta muet d'étonnement à l'aspect de tant de pierreries, de perles et d'or. « Com-
 « mandeur des croyants, lui dit-il, je suis parti
 « avec l'unique intention de combattre dans la voie
 « de Dieu, et je n'ai trahi mon devoir ni envers lui, ni
 « envers le khalife. — Retourne dans ton gouverne-
 « ment, lui répondit El-Welîd, et sois assuré de ma
 « bienveillance. — Je jure, reprit Hassan, que jamais
 « je n'accepterai un commandement sous la dynastie

¹ L'arabe dit : « Il avait avec lui, en fait de prisonniers, trente-cinq mille têtes, » (وكان معه من السبي خمسة وثلاثين ثلاثون ١). ألف رأس. Ce passage établit le sens du mot رأس, qui se trouve souvent employé dans des expressions analogues. (Voy. ci-après.)

« des Omeiyides ! » Par sa fidélité et sa probité, Hassan s'était acquis (*parmi le public*) le titre d'*Es-Scheikh el-Amîn* (*le vieillard intègre*). Il eut pour successeur Mousa Ibn Noseir¹.

GOUVERNEMENT DE MOUSA IBN NOSEIR.

A. H. 89 (708 DE J. C.).

Sur le refus de Hassan, El-Welîd écrivit à son oncle Abd el-Melik d'envoyer en Afrique Mousa Ibn Noseir, et il lui signifia que cette province serait indépendante de celle d'Égypte, et qu'elle relèverait immédiatement du khalife. A son arrivée, Mousa déposa Salih, lieutenant de Hassan, et, ayant appris qu'il se trouvait sur les frontières des gens qui s'étaient soustraits à l'obéissance, il envoya contre eux son fils Abd Allah, qui les défit dans une bataille, et en ramena à son père cent mille prisonniers راس. Son second fils, Merwan, qu'il avait envoyé d'un autre côté, rentra également avec cent mille prisonniers راس. Moussa lui-même marcha dans une autre direction, et revint avec le même nombre de captifs. « Ce jour-là, » dit El-Leith Ibn Saad², « le quint légal montait à soixante mille

¹ Telle est l'orthographe ponctuée des manuscrits d'En-Noweiri, d'Ibn el-Goutiya, de l'Histoire d'Espagne par Ibn el-Abbâr el-Kodâi, du *Silat* d'Ibn Beschkowal, du *Nujoum ez-Zahira* d'Abou'l-Mehasin, etc.

² Abou'l-Harith el-Leith Ibn Saad, célèbre docteur de la loi, naquit en Égypte l'an 92 de l'hégire; il mourut en 175. Il possédait de grandes richesses dont il faisait un noble emploi; il maria une

« prisonniers راس; chose inouïe depuis l'établissement de l'islamisme. » Mousa fit ensuite une expédition vers Tanger, pour attaquer les Berbers qui s'y trouvaient encore. Ils prirent la fuite à son approche, et Mousa les poursuivit, en les massacrant, jusqu'à ce qu'il parvînt à Es-Sous el-Adna. Les Berbers n'osaient plus alors lui résister, et ils se soumirent pour éviter la mort. Mousa fit périr le prince طاغيتهم qui les commandait, et il leur donna un nouveau chef. Tarik Ibn Zîad reçut de lui le commandement de Tanger et des environs; il eut sous ses ordres dix-neuf mille cavaliers berbers et un petit nombre d'Arabes que Mousa lui avait laissés pour leur apprendre le Koran et les devoirs de l'islamisme. A son retour vers la province d'Afrique, Mousa passa près du château de Meddjana ¹ مجانه, dont la garnison fit quelque résistance, et il y laissa Bischr, fils de ² avec quelques troupes pour en faire le siège. Bischr emporta la place, qui fut nommée dans la suite *Kalât Bischr* (le château de Bischr). Il ne se trouvait plus alors en Afrique ni Berbers, ni Grecs disposés à résister.

de ses filles à Ibrahim Ibn el-Aghleb, le premier prince de cette dynastie. Sa vie se trouve dans le dictionnaire biographique d'Ibn Khallikan. (Voyez t. I, p. 613 de mon édition du texte arabe de cet ouvrage.)

¹ Voyez El-Bekri, p. 596, et l'Édrîsi, t. I, p. 269.

² Le man. n° 638 porte بشر بن ارقطة *Bischr ibn Artâ*; si cette leçon est admise, il faut prononcer ce nom *Bosr* بوسر, et non pas Bischr. Abou'l-Mehasin le dit positivement dans son *El-Bahr ez-Zakhir*. man. de la Bibl. du roi, n° 659 A, sous l'année 41.

INVASION DE L'ESPAGNE.

Cette invasion eut lieu l'an 92 de l'hégire (710-711 de J. C.) sous la conduite de Tarik Ibn Zîad طارق بن زياد, *mewla*¹ de Mousa Ibn Noseir. Dans la chronique intitulée *le Kamil* (complet), Ibn el-Athîr a donné des détails sur les événements qui se sont passés en Espagne et sur l'ancienne histoire de ce pays : nous reproduirons ici les renseignements qu'il en a fournis, attendu que cette conquête fut un des plus brillants triomphes des armes musulmanes. Après quelques notions préliminaires sur l'ancienne histoire d'Espagne², cet auteur donne une no-

¹ Le terme *mewla* مولى désigne également l'esclave et le maître, l'affranchi et le patron ; mais Tarik était encore esclave.

² Je supprime ici la matière d'environ deux pages d'impression, ne voulant pas reproduire un ramas de fables et d'erreurs qu'Ibn el-Athîr donne comme une esquisse de l'ancienne histoire d'Espagne ou *Andalos*, comme les Arabes l'appellent. Il y a cependant un passage qui mérite attention ; il dit que ce pays tire son nom, soit d'Andalos fils de Japhet, soit d'un peuple nommé Andalos (*Vandales*) qui s'y établit. Cette dernière dérivation est plus raisonnable que celle donnée par Casiri, qui veut que ce nom vienne du mot arabe *handalos* حندلس, signifiant, selon lui, *regio vespertina et tenebrosa, atque etiam occidentis finis*. En cela il se trompe singulièrement ; car, selon le lexique arabe intitulé le *Kamous*, ce mot *handalos* حندلس, qui doit se prononcer *handalis* et non pas *handalos*, signifie « une femelle de chameau qui marche lourdement et dont la chair est lâche et pendante, » ou bien aussi « une femelle de chameau de bonne race. » Il y aurait bien des passages semblables à relever dans la *Bibliotheca Arabica*. Pour en revenir à Ibn el-Athîr, je dois dire que les renseignements donnés par lui et beaucoup d'autres historiens musulmans, sur les événements antérieurs

menclature des souverains, les uns idolâtres et les autres chrétiens, qui régnèrent sur cette contrée. Voici ce qu'il dit de la famille de Witiza¹. Ce prince régna jusqu'à l'an 77 de l'hégire (696-7 de J. C.). Il laissa, en mourant, deux fils **ولدين**², mais le peuple, ne voulant pas vivre sous leur autorité, se donna pour souverain un nommé Roderic³, qui s'était distingué par sa bravoure, mais qui n'appartenait pas à la maison royale. Les princes d'Espagne avaient coutume d'envoyer leurs enfants des deux sexes à Tolède **طليطلة**, où ils entraient au service du roi, qui ne prenait pas d'autres serviteurs. Quand ils avaient reçu une éducation convenable et atteint l'âge de puberté, le prince les mariait entre eux et se chargeait de la dot. A l'avènement de Roderic, Julien, seigneur d'El-Djeziret el-Khadra⁴, Ceuta et autres lieux, plaça sa fille à

à l'islamisme, ne méritent que peu de confiance. Dans leur ignorance de la matière, les Arabes acceptèrent aveuglément toutes les fables que les Guèbres, les juifs et les chrétiens leur débitaient; et quand on trouve un écrivain de cette nation se montrer bien instruit de l'histoire des anciens, on peut être presque assuré qu'il a tiré ses connaissances de l'ouvrage d'Orose ou de la Bible.

¹ Le man. n° 702 porte **عبطشه**; on lit **عطيشه** dans le n° 638. La vraie leçon est **غيطشة**.

² Ibn el-Koutiya parle de trois fils qu'il nomme **المند** *Alamond*, **روملو** *Romlo*, et **ارطباس** *Artobas*. (Man. n° 706, fol 1.)

³ Ce nom est estropié dans les manuscrits; l'un porte **ودزيف**, et l'autre **ودريق**; il faut lire **وذريق** ou **لذريق**.

⁴ *El-djeziret el-khadra* **الجزيرة الخضراء**, l'île verte. Ce lieu est appelé à présent Algésiras.

la cour, et le roi, frappé de sa beauté, lui fit violence; elle écrivit à son père pour l'en informer, et celui-ci, pénétré d'indignation, adressa à Mousa Ibn Noseir, le gouverneur d'Afrique, une lettre dans laquelle il se déclara prêt à reconnaître son autorité. Sur l'invitation de Mousa, il se rendit auprès de lui et l'introduisit dans les villes dont il était le maître; il prit aussi l'engagement d'obéir aux volontés du chef musulman et des siens. Il lui dépeignit l'état de l'Espagne et le pressa de s'y rendre : ces choses se passaient vers la fin de l'an 90 (mois d'octobre 709 de J. C.). Mousa écrivit en conséquence à El-Welîd pour obtenir de lui l'autorisation d'y faire une descente, et ce khalife donna son consentement à cette entreprise avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y avait qu'une mer étroite à traverser. Mousa fit alors partir un de ses *mewlas*, nommé *Tarîf* **طريف**, accompagné de quatre cents fantassins et de cent cavaliers; quatre navires les transportèrent dans l'île nommée depuis l'île de Tarîf (*Tarifa*). De là il fit une incursion dans Algéziras et revint sain et sauf avec un riche butin. Ce fait avait lieu au mois de ramadan de l'an 91 (juillet, 710 de J. C.). Témoins de la suite heureuse de cette incursion, les autres musulmans se hâtèrent de prendre part à une nouvelle expédition. Mousa fit alors venir son *mewla* Tarik Ibn Zîad, **طارق بن زياد**, qui commandait son avant-garde, et il l'envoya en Espagne, à la tête de sept mille musulmans, pour la plupart berbers et *mewlas*. S'étant embar-

qués, ils se dirigèrent vers une montagne qui s'élève dans la mer et touche d'un côté au continent. Ce fut là qu'ils abordèrent, et cette montagne fut nommée *Djebel Tarik* (la montagne de Tarik, Gibraltar). Lors des conquêtes d'Abd el-Moumîn, ce prince y fit bâtir une ville, et changea le nom de la montagne en *Djebel el-Feth* (Mont-Victoire ou Montagne de l'Entrée); mais cette nouvelle dénomination ne se maintint pas, et on a continué à l'appeler par son premier nom. Le débarquement de Tarik s'effectua au mois de redjeb de l'an 92 (avril-mai, 711 de J. C.). Ibn e-lAthîr rapporte que, durant la traversée, Tarik, s'étant abandonné au sommeil¹, vit le Prophète béni, accompagné de ceux qui avaient émigré de la Mecque pendant la persécution, et des Médinois qui lui avaient accordé leur appui (el-Mohadjérîn w'el-Ansar). Ils portaient l'épée au côté et l'arc sur l'épaule. Le prophète lui adressa ces paroles : « O Tarik ! avance et accomplis ton entreprise ; sois humain envers les musulmans et fidèle à tes engagements. » Tarik regarda alors et il vit le Prophète béni, et ceux qui l'accompagnaient, entrer en Espagne devant lui. A son réveil il annonça cette bonne nouvelle à ses compagnons ; il sentit son courage se ranimer et, dès lors, il ne douta plus de la victoire. Quand tout son monde fut débarqué à la montagne, il descendit dans la plaine et pénétra dans Algésiras où une vieille femme vint à sa rencontre et lui parla en ces termes : « J'avais un mari qui

¹ A la lettre : « son œil le vainquit, » *عينه غلبه*.

« prévoyait l'avenir; il annonça au peuple qu'un
 « émir entrerait dans leur ville بلد et en prendrait
 « possession; il leur décrivit la figure du conqué-
 « rant, qui devait avoir, selon lui, une grosse tête
 « et une tache velue sur l'épaule gauche. » Tarik se
 dépouilla aussitôt de ses vêtements et eut le plaisir
 de voir qu'il s'y trouvait, en effet, une tache telle
 qu'elle l'avait décrite. Le même historien dit en-
 core : Lorsque Tarik eut quitté la forteresse. حصن
 de la Montagne et subjugué Algésiras, la nouvelle
 en fut portée à Roderic, qui était alors engagé dans
 une expédition militaire; ce dernier trouva cette
 circonstance si grave, qu'il renonça à son entreprise
 et rassembla une armée de cent mille hommes pour
 l'opposer à Tarik, qui venait de pénétrer dans son
 pays. Tarik écrivit alors à Mousa pour l'instruire
 de son succès et lui demander des renforts; il obtint
 un secours de cinq mille hommes, et le nombre des
 musulmans se trouva ainsi porté à douze mille. Julien
 les accompagna, pour les diriger vers les endroits
 faibles du pays et leur procurer des renseignements.
 Sur ces entrefaites, Roderic vint avec son armée leur
 livrer bataille; le choc eut lieu sur le bord de la ri-
 vière Léka¹, dans le gouvernement de Sidonia, le
 vingt-huitième jour du mois de ramadan de l'an 92
 (18 juillet, 711 de J. C.). Huit jours se passèrent en

¹ *Nahr Leka*; peut-être *Wadi Leka* وادی لكه (Guadalete). Ibn el-Koutiya l'appelle *Wadi Bekka* بكة, et l'auteur anonyme de la Conquête de l'Espagne dit que le combat eut lieu près du lac البحيرة. (Man. n° 706, fol. 3 et 52.)

combats successifs. Les deux fils de l'ancien roi commandaient chacun une aile de l'armée de Roderic, et, comme ils le détestaient, ils résolurent, d'accord avec d'autres princes, de prendre la fuite; « car, « disaient-ils, quand les musulmans auront la main « remplie de butin, ils s'en retourneront dans leur « pays, et le royaume nous restera. » Ils se retirèrent alors en désordre, et, Dieu ayant mis Roderic et les siens en fuite, ce prince se noya dans le fleuve. Tarik les poursuivit jusqu'à la ville d'Ecija ¹ اسيجا dont les habitants, ainsi qu'un grand nombre de fuyards qui s'étaient ralliés à eux, vinrent lui livrer bataille. Après un combat acharné, les Espagnols furent défaits, et Tarik s'arrêta à quatre milles d'Ecija près d'une source qui a été appelée depuis la *source de Tarik*.

Plus loin, l'historien dit : La nouvelle de cette double défaite jeta la terreur parmi les Goths القوط, et ils abandonnèrent leurs villes pour se réfugier à Tolède. Julien conseilla alors à Tarik de partager son armée en plusieurs corps, vu qu'il n'y avait plus rien à craindre de la part des peuples espagnols, et il lui recommanda de marcher en personne sur Tolède. Tarik accueillit cette proposition, et, d'Ecija (où il était), il fit partir un corps de troupes pour Cordoue, un autre pour Grenade, un troisième pour Malaga, un quatrième pour *Tadmîr* تدمير (Murcie?) et il marcha lui-même sur Tolède avec

¹ Le man. 702 porte اسبجة *esbeja*; dans Ibn el-Koutiya et dans l'auteur anonyme, on lit استجة *estidja*.

le corps le plus considérable. En y arrivant, il la trouva déserte; les habitants l'ayant abandonnée pour se retirer dans une autre ville nommée *Maiya* مائة, qui était située derrière la montagne. L'historien ajoute que les autres détachements prirent les villes contre lesquelles ils avaient été envoyés, et que Tarik établit dans Tolède les juifs avec quelques-uns de ses compagnons et se dirigea vers Wadi 'l-Hidjara (*Guadalaxara*). Il traversa la montagne en suivant un défilé qui porte, depuis, le nom de défilé de Tarik فج طارق (*Fedj Tarik*). De là il arriva à une ville située derrière la montagne et appelée *Medinet el-Maïda* (la ville de la Table). Dans cette ville se trouvait la table de Salomon, fils de David; c'était une seule émeraude verte dont les bords et les pieds étaient garnis de perles, de corail, de rubis et d'autres pierres précieuses: trois cent soixante pieds soutenaient cette table magnifique. De là, Tarik passa à *Maiya* مائة où il enleva quelque butin et d'où il revint à Tolède, en l'an 93 (711-12 de J. C.). D'autres disent qu'il fit une incursion en Galice, et pénétra jusqu'à Astorga استرقند, après avoir tout livré aux flammes sur son passage, et, qu'ensuite il rentra à Tolède, où les détachements qu'il avait fait partir d'Ecija vinrent le rejoindre, après s'être rendus maîtres de toutes les villes dont il les avait chargés de faire la conquête.

Au mois de ramadan de l'an 93 (juin-juillet, 712 de J. C.), Mousa Ibn Noseir arriva en Espagne avec des troupes nombreuses, et il éprouva un vif senti-

ment de jalousie en apprenant les hauts faits de Tarik. En débarquant à Algésiras, il rejeta le conseil qu'on lui donnait de suivre la route que Tarik avait prise. Alors ses guides lui dirent : « Nous vous mènerons par un chemin où il y aura plus d'honneur à acquérir¹ que dans celui que votre devancier avait choisi, et vous y trouverez des villes qui n'ont pas encore été subjuguées. » Julien lui prédisait aussi une grande victoire, ce qui le combla de joie, et ils partirent tous pour la ville d'Ibn es-Selîm (ou es-Soleim ابن السليم) qu'ils emportèrent d'assaut. De là, il se rendit à Carmona قرمونية, la ville la plus forte d'Espagne, et Julien s'y fit recevoir avec ses officiers, en se donnant pour des vaincus qui fuyaient les musulmans. Mousa envoya alors de la cavalerie contre la ville, et, les affidés de Julien leur en ayant ouvert les portes pendant la nuit, les musulmans en prirent possession.

Mousa se dirigea ensuite vers Séville, l'une des villes les plus grandes et les plus célèbres d'Espagne, et s'en empara, après un siège de quelques mois. Comme les habitants s'étaient enfuis, Mousa y établit des juifs, et il en partit pour aller assiéger Mérida ماردة. Les habitants de cette place ayant fait plusieurs sorties vigoureuses, Mousa plaça des troupes en embuscade parmi des débris de rochers où les infidèles ne purent les apercevoir, et, dès le point du jour, il s'avança pour les attaquer; les assiégés étant

¹ Le man. n° 638 porte *أشرق*; telle était aussi, sans doute, la leçon du n° 702, leçon qu'on a changée en *أيسر* (plus facile).

sortis, comme de coutume, pour combattre les musulmans, ils furent enveloppés soudain par les soldats embusqués qui prirent position entre eux et la ville : le combat fut long et sanglant, et ceux qui parvinrent à se soustraire à la mort rentrèrent dans la ville, qui était très-forte, et qui, déjà, soutenait un siège de plusieurs mois. Lorsque Mousa s'avança pour faire pratiquer une brèche à ses murailles, le peuple fit une sortie vigoureuse et tailla en pièces un nombre considérable de musulmans au pied de la tour nommée depuis *la tour des Martyrs*. Mérida se rendit enfin, le dernier jour du mois de ramadan de l'an 94 (29 juin, 713 de J. C.). La base de la capitulation portait que les musulmans seraient mis en possession des biens de ceux qui périrent lors de l'embuscade, de ceux qui avaient abandonné la ville pour fuir en Galice, et des propriétés des églises, ainsi que des églises principales.

Le peuple de Séville s'étant alors assemblé courut sur les musulmans et il extermina tous ceux qui se trouvaient dans la ville. Mousa y envoya son fils, Abd el-Azîz, à la tête d'une armée, pour en faire le siège, et celui-ci en fit périr tous les habitants. Puis, il alla s'emparer de Lebla *لبلة* (*Niebla*) et Badja *باجة*, et retourna ensuite à Séville. Le même historien dit plus loin : Mousa ayant quitté Mérida, au mois de schewal, pour se rendre à Tolède, Tarik vint au-devant de lui et descendit de cheval sitôt qu'il le vit; mais Mousa le blessa à la tête d'un coup de fouet, parce qu'il avait transgressé les ordres qu'il lui

avait donnés. Arrivé à Tolède, Mousa exigea de Tarik la remise du butin et de la *table*. Un des pieds de cette table avait été enlevé par Tarik, et, Mousa l'ayant interrogé à ce sujet, il lui répondit qu'il l'avait trouvée ainsi. Alors Mousa y fit mettre un nouveau pied en or, et il marcha contre Saragosse, dont il s'empara ainsi que des villes environnantes. Il pénétra ensuite dans le pays des Francs et arriva dans un vaste désert et une plaine où étaient des puits; il trouva là une idole (*représentant un homme*) debout et portant cette inscription : « En-
« fants d'Ismail! c'est ici le terme de votre marche;
« ainsi, rebroussez chemin. Désirez-vous savoir ce
« que vous trouverez à votre retour? je vous le di-
« rai : *des dissensions intestines, dans lesquelles vous*
« *vous couperez la tête les uns aux autres.* » Alors Mousa revint sur ses pas, et, chemin faisant, il rencontra un messenger qui lui portait l'ordre de quitter l'Espagne et de se rendre auprès d'El-Welîd. Cet ordre le contraria beaucoup, et il dupa l'envoyé du khalife par différents prétextes, tout en faisant des expéditions dans d'autres endroits que celui où se trouvait l'idole, s'occupant à tuer, à faire des captifs, à détruire les églises et à en briser les cloches *النواقيس*. Arrivé au rocher de Belaî *بلاى* (*Pélage*), situé sur les bords de la mer Verte (*le golfe de Gascogne*), il avait toujours eu pour lui la force et la victoire, lorsqu'un autre messenger lui arriva, de la part d'El-Welîd, pour lui enjoindre de presser son retour. Cet envoyé saisit par la bride la mule

qui portait Mousa, et il l'emmena ainsi. Ce fut dans la ville de Lok لك (*Lugo?*) en Galice que cette rencontre eut lieu. Mousa traversa, en s'en revenant, un défilé appelé depuis *le défilé de Mousa*, et il fut rejoint par Tarik, qui revenait de la frontière supérieure الثغر الأعلى (*Aragon*). Il obligea Tarik à partir avec lui, et laissa, en qualité de lieutenant, son fils, Abd el-Azîz Ibn-Mousa. Ayant passé le détroit, il confia à son autre fils, Abd el-Melik, le commandement de Ceuta, Tanger et des lieux voisins; et nomma Abd Allah, son fils aîné, gouverneur de la province d'Afrique et des pays qui en dépendaient. Il partit ensuite pour la Syrie emmenant avec lui trente mille jeunes vierges, filles des princes des Goths et de leurs chefs, et emportant les dépouilles de l'Espagne, la table de Salomon ainsi qu'une quantité immense de pierres et de toutes sortes d'objets précieux. A son arrivée en Syrie, il apprit la mort d'El-Welîd et l'élévation de Soleiman ibn Abd-el-Melik. Le nouveau khalife, qui n'aimait pas Mousa ibn-Noseir, lui ôta toutes ses charges, le bannit de sa présence et lui imposa une amende si considérable, que pour l'acquitter Mousa fut obligé de faire des emprunts aux Arabes du désert العرب. Selon une autre relation, El-Welîd vivait encore lors du retour de Mousa, qui lui avait écrit pour s'attribuer la conquête de l'Espagne, et pour lui annoncer la prise de la table. Quand il parut devant le khalife, il lui présenta ce qu'il avait apporté, sans oublier la table; mais Tarik, qui l'accompagnait, revendiquant lui seul

l'honneur de l'avoir prise, il en reçut de la part de Mousa un démenti formel. Sur cela, il pria El-Welîd de demander à Mousa ce qu'était devenu le pied qui y manquait, et, comme celui-ci n'en avait aucune connaissance, Tarik fit voir ce pied au khalife en lui disant que c'était pour cette raison qu'il l'avait caché. El-Welîd reconnut alors la véracité de Tarik qui, en agissant ainsi, voulait se venger de Mousa qui l'avait fait battre et emprisonner jusqu'au jour où El-Welîd lui fit rendre la liberté. Quelques-uns disent cependant que Mousa ne l'emprisonna pas.

On rapporte qu'il y avait en Espagne, sous la domination romaine, une maison à laquelle chaque nouveau gouverneur ajoutait une serrure; leurs successeurs, les Goths, en firent de même; mais, lors de l'avènement de Roderic, ce prince ouvrit les serrures et trouva dans la maison des images représentant des Arabes portant des turbans rouges et montés sur des chevaux gris; on y voyait aussi l'inscription suivante: « Lors de l'ouverture de cette « maison, le peuple que voici pénétrera dans ce « pays. » Et l'invasion de l'Espagne eut lieu dans cette même année.

EXPÉDITION EN SARDAIGNE.

Après son entrée en Espagne, dit le même historien, Mousa envoya un détachement de troupes contre cette île, située dans la mer Romaine, et qui abonde en fruits. Elles y arrivèrent en l'an 92 (710-11

de J. C.), et les chrétiens jetèrent dans une pièce d'eau tous leurs vases d'or et d'argent, et cachèrent (*le reste de*) leurs richesses entre les deux toits de l'église principale. Les musulmans firent un immense butin, mais ils en détournèrent la majeure partie. L'un d'eux, en se baignant, trouva son pied engagé dans quelque chose qu'il ramassa aussitôt; c'était un plat d'argent. Les musulmans retirèrent alors de l'eau tout ce qui s'y trouvait; et un autre musulman étant entré dans l'église, décocha une flèche contre un pigeon qu'il n'atteignit pas; mais le trait, ayant pratiqué une ouverture dans le plancher, en fit tomber quelques pièces d'or, et les musulmans prirent tout ce qui était caché dans cet endroit, et de nombreuses soustractions frauduleuses eurent lieu en cette circonstance. L'un des soldats, ayant tué un chat, le farcit de pièces de monnaie, le jeta sur la route, et le reprit en se retirant : un autre remplit d'or le fourreau de son épée dont il avait enlevé la lame et remis la poignée à sa place. Lorsqu'ils se furent embarqués, une voix leur fit entendre ces paroles : « O mon Dieu, noyez-les ! » et ils périrent tous dans les flots.

GOUVERNEMENT DE MOHAMMED IBN YEZÎD ; MORT D'ABD
EL-AZÎZ, FILS DE MOUSA IBN NOSEIR.

L'historien dit : Soliman ibn Abd el-Melik confia le gouvernement de la province d'Afrique à Mohammed ibn Yezîd, un *mewla* de la tribu de Koreisch,

et, au moment de sa nomination, il lui adressa les paroles suivantes : « O Mohammed ! crains le Dieu unique et fais fleurir la vérité et la justice dans les pays que je te confie. O mon Dieu ! sois témoin *(de cette recommandation)*. » Alors Mohammed se retira, en disant qu'il serait sans excuse s'il ne gouvernait pas avec équité. Sa nomination eut lieu l'an 99 (717-18 de J. C.). Pendant son administration, qui dura deux ans et quelques mois, il reçut une lettre de Soleiman ibn Abd el-Melik qui lui intimait l'ordre de faire arrêter la famille et tous les protégés de Mousa ibn Noseir, de les garder jusqu'à ce qu'ils eussent acquitté l'amende imposée à Mousa, et dont le restant s'élevait à trois cent mille dinars : il ne devait pas même leur épargner les tortures. En exécution de cet ordre, Mohammed ibn Yezîd fit arrêter et emprisonner Abd Allah, gouverneur de Kairewan ; et quelque temps après, il reçut par un courrier l'ordre de lui trancher la tête. Quant à Abd el-Azîz, l'autre fils que Mousa avait laissé en Espagne comme gouverneur, il réduisit le pays en servitude, en fortifia les frontières et prit plusieurs villes dont son père ne s'était pas rendu maître. Ce fut un homme de bien et de talent. Il épousa la veuve du roi Roderic et la traita avec tant de prévenances et d'égards, qu'elle parvint à exercer une haute influence sur son esprit. Elle chercha même à l'amener à exiger de ses compagnons qu'ils se prosternassent en se présentant devant lui, selon ce qui se pratiquait envers son premier mari ; et, bien qu'il

lui fît observer qu'une telle cérémonie n'était pas dans les mœurs des Arabes, elle insista et eut enfin la satisfaction d'obtenir de lui qu'on pratiquât une porte basse dans la salle où il donnait audience, de sorte que ceux qui entraient fussent obligés d'incliner la tête comme pour se prosterner. Encouragée par ce succès, elle lui dit ensuite : « Tu es maintenant au nombre des rois, il ne me reste plus qu'à faire pour toi un diadème avec l'or et les perles que je possède. » Malgré la résistance d'Abd el-Azîz, elle réussit à lui faire porter le diadème; mais les soupçons des musulmans s'en étant éveillés, ils disaient ouvertement qu'il s'était fait chrétien, et, pénétrant enfin l'intention qu'il avait eue en faisant pratiquer la *porte basse*, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent, vers la fin de l'an 99 (juillet 718 de J. C.). Ceci se passa dans les derniers temps du khalife Soleiman ibn Abd el-Melik. Pendant l'année suivante ils demeurèrent sans imâm pour les présider à la prière du vendredi¹. L'historien El-Wakidi nous a transmis la tradition suivante : quand Abd el-Azîz apprit les malheurs qui avaient frappé son père, son frère et les gens de sa maison, il renonça à l'obéissance et leva l'étendard de la révolte. Soleiman lui dépêcha un envoyé pour le ramener à la soumission; mais, comme cette démarche n'eut

¹ Dans l'absence du khalife, son lieutenant présidait à la prière du vendredi. Ce devoir fut donc une attribution spéciale aux gouverneurs de province, à moins que le kadi ne fût chargé de la remplir; mais cela n'était qu'un cas exceptionnel.

aucun succès, il écrivit secrètement à Habîb ibn abi Obeida, petit-fils d'Okba ibn Nafi, ainsi qu'aux principaux parmi les Arabes, leur donnant l'ordre de le faire périr. Abd el-Azîz sortit (*quelque temps après,*) pour présider à la prière; il récita le *fatiha* (ou première sourate du Koran); et il lisait la *haffa* (*le coup inévitable*, la soixante-neuvième sourate du même livre), quand Habîb lui dit: « Ce coup « est arrivé pour toi, fils d'une prostituée! » et au même instant sa tête tombait sous son cimeterre. Cette tête, ainsi que celle d'Abd Allah, furent portées à Mousa, leur père, et déposées devant lui. Mousa fut alors mis à la torture¹ jusqu'à ce qu'il mourût. Le gouvernement d'Espagne fut alors réuni de nouveau à celui de la province d'Afrique, et Mohammed nomma pour son lieutenant, dans ce premier pays, El-Horr الحور ibn abd er-Rahmân de la tribu de Keis. Mohammed continua de gouverner l'Afrique jusqu'à la mort de Soleiman et l'avènement au trône d'Omar ibn Abd el-Azîz : il fut déposé par ce nouveau khalife et remplacé par Ismaîl ibn Abd Allah.

GOUVERNEMENT D'ISMAÏL IBN ABD ALLAH IBN ABI'L-MOHADJIR,
MEWLA DE LA TRIBU DE MAKHZOUM.

L'historien dit : Quand Omar ibn Abd el-Azîz devint khalife, il nomma Ismaîl administrateur de la

¹ La leçon des manuscrits n'admet aucun doute ; le n° 702 porte وعذب حتى مات, et le n° 638 مات حتى مات.

province d'Afrique. Ce fut un excellent gouverneur; il fit un appel à ces Berbers qui n'avaient pas encore embrassé l'islamisme, et ils se convertirent, de sorte que cette religion prévalut dans tout le Maghrib. Il gouvernait encore l'Afrique en l'an 101 (720 de J. C.), époque à laquelle il fut destitué par Yezîd ibn Abd el-Melik, successeur d'Omer ibn Abd el-Azîz. Il fut remplacé par Yezîd ibn Abi Moslim.

GOUVERNEMENT DE YEZÎD IBN ABI MOSLIM, *NEWLA*
D'EL-HEDJJADJ.

Yezîd arriva dans la province d'Afrique l'an 102, et il voulait y tenir la même conduite qu'el-Hedjjadj avait tenue envers ces habitants du Sewâd (*la Babylonie*) qui descendaient d'ancêtres tributaires¹. El-Hedjjadj l'envoyait dans leurs villages pour les obliger à payer la capitation (*djezya*) comme ils le faisaient avant leur conversion à l'islamisme. Yezîd voulait suivre le même système dans la province d'Afrique, mais les habitants, d'un commun accord, le firent périr et se mirent de nouveau sous la conduite de leur ancien gouverneur, Mohammed ibn Yezîd.

MOHAMMED IBN YEZÎD GOUVERNEUR POUR LA SECONDE FOIS.

Ils écrivirent alors au khalife Yezîd ibn el-Melik, pour lui déclarer qu'ils n'avaient pas renoncé à leur

¹ *Ahl ez-zimma*. Les juifs, les chrétiens et les sabéens rentrent sous cette dénomination.

fidélité, mais que Yezîd ibn Abi Moslim les avait traités d'une manière outrageante devant Dieu et les musulmans, et qu'ils venaient de se remettre sous l'autorité de leur ancien gouverneur. Le khalife leur fit une réponse par laquelle il désapprouvait la conduite d'Ibn Abi Moslim et confirmait le choix qu'ils avaient fait de Mohammed ibn Yezîd.

GOUVERNEMENT DE BISCHR IBN SAFWAN AL-KELBI.

Dans la suite, Bischr ibn Safwan **صفوان**, de la tribu de Kelb, fut chargé d'administrer la province d'Afrique. Il y arriva en l'an 103 (721-22 de J. C.), et destitua Al-Horr ibn Abd er-Rahman, gouverneur d'Espagne, qu'il remplaça par Anbesa el-Kelbi. Il fit alors une expédition en Sicile, d'où il s'en retourna avec un riche butin. Sa mort eut lieu à Kairewan, l'an 109 (727-28 de J. C.), pendant le khalifat de Hischam ibn Abd el-Melik, qui le remplaça par Obeida ibn Abd er-Rahman de la tribu de Soleim.

GOUVERNEMENT D'OBEIDA IBN ABD ER-RAHMÂN ES-SOLÉMI
(MEMBRE DE LA TRIBU DE SOLEIM.)

Obeida ibn Abd er-Rahman était le fils du frère d'Abou'l-Aawer, qui avait commandé la cavalerie **صاحب خيل** de Moawia¹. En arrivant il fit em-

¹ Ce fut à la bataille de Siffîn qu'Abou'l-Aawer commandait la cavalerie de Moawia. (Voy. Price, *Retrospect of muhammedan history*, t. I, p. 263 et suiv.)

prisonner les agents¹ de Bischr et leur arracha de l'argent par toutes sortes de mauvais traitements et de tortures. L'un d'entre eux, Abou'l-Khattab ibn Safwan as-Solémi, chef d'un rang élevé, composa à ce sujet les vers suivants et les envoya au kalife Hischam :

² Les enfants de Merwân (*les Omeiyides*) nous ont lésés dans nos personnes et nos biens ; mais la justice de Dieu est là, s'ils n'agissent pas avec équité.

On dirait, vraiment, qu'ils ne m'ont jamais vu au combat, ni vu, jusqu'à présent, un homme de mérite !

C'est cependant vous que nous avons protégés contre les lances en leur présentant nos poitrines, dans ce temps où vous ne possédiez d'autres guerriers que nous !

Mais vous atteignîtes depuis le but de vos souhaits (*l'empire*), et, avec lui, toutes les délices de la vie ;

¹ *Agent*, en arabe *عامل* *aamil*. Ce terme désigne les gouverneurs des villes et des cantons, et les collecteurs du revenu.

² اثارت بنو مروان فينا ومالنا
وفي الله ان لم يعدلوا حكم عدل
كانهم لم يشهدوا لي وقعة
ولم يعلموا من كان قبل له الفضل
وقيناكم حر القنا بصدورنا
وليس لكم خيل سوانا ولا رجل
فلما بلغت نيل ما قد اردتم
وطاب لكم فيها المشارب والاكل
تغافلتم عنا كان لم نكن لكم
صديقا وانتم ما علمتم لنا وصل

Ainsi, vous tâchez de nous oublier, comme si vous n'aviez jamais eu en nous des amis dévoués, comme si vous n'aviez jamais recherché notre alliance ! mais cela, vous ne sauriez l'oublier.

A la lecture de ces vers, Hischam entra en courroux et prononça la déposition d'Obeida. Celui-ci, en quittant la province d'Afrique, y laissa pour lieutenant gouverneur, Okba ibn Kodama *قدامة* et-Todjîbi *التجيبى*, et pour kadi Abd Allah ibn el-Moghheira ibn Berda *بردة* de la tribu de Koreich. Ceci se passait au mois de schewal de l'an 114 (commencement de décembre 732 de J. C.).

(La suite à un prochain numéro.)



NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 mai 1841.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre de l'instruction publique, qui annonce au conseil que le ministre a souscrit à vingt exemplaires de la Géographie d'Abou'lféda publiée aux frais de la Société. On arrête que les remerciements du conseil seront adressés à M. le ministre de l'instruction publique.

On lit une lettre de MM. Allen, qui transmettent au conseil, de la part de M. Wilson, un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Travels in the Himalayan provinces of Hindustan and the Pendjab*, by the W. Moorcroft and G. Trebeck, publié par les soins de M. Wilson; 2 vol. in-8°, Londres, 1841. Les remerciements du conseil seront adressés à M. Wilson, et l'ouvrage est renvoyé à l'examen de M. Eyriès.

On lit une lettre de M. Deschaux, qui sollicite du conseil la nomination d'une commission qui serait invitée à visiter, au nom de la Société, le Musée chinois et japonais dont il est un des directeurs. Le conseil charge de visiter le Musée chinois-japonais, MM. Eyriès, Bazin et Bailleul.

Le secrétaire appelle l'attention du conseil sur la nécessité de compléter le bureau par la nomination d'un secrétaire-adjoint, qui remplirait ces fonctions provisoirement jusqu'à la séance générale. Le conseil, adoptant ces observations, nomme M. Mohl secrétaire-adjoint, et le charge de faire le rapport sur les travaux du conseil pendant l'année 1840-1841.

M. Eug. Burnouf présente un volume intitulé : *Institutiones grammaticæ linguæ Ghez*, dont M. Dussieux, membre de la Société, fait hommage au conseil, pour être déposé dans la bibliothèque de la Société.

Par autorisation de M. le ministre de l'instruction publique, M. Ed. Dulaurier a ouvert, près la Bibliothèque royale, le 21 avril dernier, à quatre heures, un cours de malay littéral et vulgaire, et le continue les vendredis et mercredis de chaque semaine, à la même heure.

M. Ed. Dulaurier explique, comme texte élémentaire, les fragments de la version malaye du *Ramayana* qui se trouvent à la suite de la Grammaire de Marsden; et, comme textes propres à des études plus avancées, la *Couronne des sultans*, par Bokhary de Djohor (édition de M. Roorda van Eysinga), la *Grande chronique des rois des Java*, et le poème de *Kéni Tanibouhan*.

LETTRE DE M. A. D'ABBADIE A M. GARCIN DE TASSY,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

SUR LES TERMES DE MARINE EN ARABE.

Monsieur,

Les termes de marine usités sur la côte septentrionale de l'Égypte sont fort différents de ceux qu'on emploie dans la mer Rouge. Les premiers font de larges emprunts aux langues d'Europe, principalement à l'italien. Il n'en est pas de même des autres : ils paraissent appartenir en propre aux navigateurs arabes. Même dans le vocabulaire hindoustani de marine que vous voulûtes bien me prêter, à Paris, je n'ai trouvé

de synonymie avec les noms arabes que dans les mots *gos* (amure), *damun* (écoute), et peut-être *pirman* (vergue). Le copieux dictionnaire de M. Freytag n'explique pas, le plus souvent, les appellations nautiques, fort difficiles d'ailleurs à bien rendre en latin. Cette raison et l'invitation qu'en fait M. Freytag dans sa préface, m'ont engagé à vous transmettre une petite liste de mots que j'étendrai si vous agréiez un travail de ce genre.

Les bâtiments en usage dans la mer Rouge ressemblent beaucoup aux chebecs de la Méditerranée, avec cette différence que, dans ceux-là, l'arrière s'élève davantage, avec un saillant bien plus prononcé en arrière du gouvernail. Les Arabes, d'ailleurs, montent rarement sur la vergue pour carguer leur voile, mais amènent le tout sur le pont. L'usage des ris leur est inconnu, et, si le vent fraîchit, ils n'ont d'autre moyen que de remplacer la grande voile par une autre plus petite; manœuvre lente, pénible et dangereuse même, puisqu'alors le bâtiment, privé de voile, ne gouverne plus. L'avant de leurs bâtiments, très-fin et allongé, ne vaut rien dans une mer houleuse, sur laquelle il s'élève peu; mais, d'un autre côté, il sert admirablement en dedans des récifs, sur une eau plate et par de petits vents. On sait que la voilure propre au chebec permet, plus que toute autre, de serrer le vent de près, et, si les marins arabes savaient manœuvrer avec promptitude, ils lutteraient avec avantage contre les vents debout; mais le peu d'ensemble de leurs mouvements leur permet rarement de virer vent devant dans la crainte d'être engagés, et, dans le virement sous le vent, ils perdent toujours plus d'une longueur de navire. L'une des barques sur lesquelles je naviguai en 1838 passa douze heures à gagner au vent cinq milles seulement, par un vent petit frais; et le meilleur voilier de Souays a mis dernièrement cinquante-cinq jours à venir de Djiddah, tandis qu'un sloop anglais ferait le même trajet en quinze.

La manière de naviguer dans la mer Rouge n'a probablement pas changé depuis les temps antiques. On se lève au

petit jour : une heure au moins se passe avant qu'on ait hissé la voile et levé l'ancre ; le pilote prend son poste près de la barre, et c'est un apprenti qui lui rend compte de l'état et de la situation des brisants. Vers midi on mange du pain de dourah cuit dans un petit four construit dans l'intérieur d'une vieille barrique. Si le vent est en poupe, on ne jette l'ancre qu'au coucher du soleil ; dans le cas contraire, il arrive souvent qu'on entre au port à l'a'sr, et le bâtiment est toujours immobile lorsqu'on se réunit pour faire la prière et pour manger un souper de dattes, d'a'syda ou de riz. Comme dans le sein de la tribu, le patron n'a sur son équipage d'autre autorité que celle de la persuasion. Dans une forte bourrasque qui nous atteignit près le Ras Mohhammed, le capitaine, sans se lever ni s'émouvoir, dit : « Frères, il me semble que nous devrions amener la voile. » L'équipage ne bougea ni ne répondit, et quand, un quart d'heure après, le vent eut déchiré et emporté la voile, le pilote se contenta de dire : « Notre capitaine avait raison ; Dieu est miséricordieux ! »

La plupart des bâtiments sont construits en bois de tek et durent longtemps, quoiqu'ils soient fort légers. Ils viennent principalement des ports occidentaux de l'Inde, car on n'en construit pas sur les chantiers de la mer Rouge. On mesure leur contenance par le nombre d'ardebs (300 rotls) de blé qu'ils peuvent contenir. D'après mes mesures, et en admettant que nos règles de jaugeage puissent convenir à des bâtiments d'une forme si différente, cinq ardebs équivalaient à un tonneau de marine. La plus grande barque que j'aie vue avec le gréement de chebec portait 2,000 ardebs ou 400 tonneaux.

Les mots qui suivent ont été recueillis dans mes nombreuses navigations sur la mer Rouge. Ils ont été tous écrits, pour la seconde fois, sous la dictée de M. Nicolas Ckodsi, homme d'une rare intelligence et qui est, depuis son enfance, établi comme négociant à Souays. Comme, néanmoins, il ne connaissait pas plusieurs mots spécialement

usités sur les côtes de l'Yémen, j'ai cru bien faire de les omettre, vu mon incertitude sur quelques points-voyelles.

قَلِي, petite voile hissée au second mât, à l'arrière du bâtiment; on l'emploie seulement lorsqu'on navigue au plus près.

تَعْلِيْق, corde amarrée au رَوَاجِع, et servant à lever le bas de la voile pour lui donner plus de prise au vent.

حَبْلَكَ, terme correspondant à « amarrez ».

عَلَى أَوْلَكَ ou اِنْقَامِر, viens au vent.

بَوِّق, arrive, ou va sous le vent.

دَابِر, sous le vent.

مَآخِر, au vent.

رَوَاسِي, poulie; elle est faite du bois nommé سِدْر.

بُرُوسِيَّات, pluriel بروسيات, ancre.

طَيَّارِي, fausse écoute employée dans les virements de bord.

عِيَّار, galhauban; on s'en sert aussi pour charger et décharger.

جَوْش, amure.

دِيْمَان, écoute.

بَرَّاء, étai ou bras de la vergue amarrée à l'arrière du bâtiment.

فَرْمَان, vergue.

رَوَاجِع, palan stationnaire qui sert à hisser la vergue.

دَوَاسِي, corde amarrée aux deux bouts et servant à recevoir le ta'lyck.

شَرْت, collier de blocs servant à serrer la vergue près du mât.

الميم , espace vide en avant du gaillard d'arrière.

فراڨى , timonier.

كانه السكّان , barre du gouvernail.

دور بالجوش , vire au vent.

دور بالديمان , vire sous le vent.

دورة الحبل , retour pris avec une corde pour l'empêcher de filer.

اطلع , gagne au large.

انزل , serre la côte.

ريج , largue (la corde ou l'amarre).

هراب , quille.

La boussole arabe, appelée ديره , a, comme la nôtre, la circonférence divisée en trente-deux parties. Le rhumb s'appelle خن ; mais la nomenclature de ces aires de vent repose sur une idée fort différente de la nôtre et dont je dois la connaissance à M. Fresnel, lors de mon premier voyage à Djid-dah. Les Arabes, ayant divisé la circonférence en deux par l'axe des pôles, ont probablement observé les étoiles ou les constellations qui, à leur lever, se trouvaient dans le prolongement de chaque aire de vent. Les noms étant ainsi donnés aux vingt-huit points de la boussole du côté de l'orient, il a suffi de prendre le méridien pour charnière afin d'avoir les dénominations correspondantes à l'occident. Par cette méthode ingénieuse, on a évité la nomenclature un peu confuse de notre boussole, où chaque rhumb prend son nom de ceux qui l'avoisinent. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour avoir la traduction française des noms des constellations employées ; mais, comme vous le verrez par la liste suivante, il ne m'a pas encore été permis de combler toutes les lacunes.

N.	جَاه	étoile polaire.
N. $\frac{1}{4}$ N. E.	مَطْلَعُ الْفَرْقَدِ	lever de l'un des gardes (α ou β) de la Petite-Ourse.
N. N. E.	النَّعْشُ	lever de l'un des gardes (α ou β) de la Grande-Ourse.
N. E. $\frac{1}{4}$ N.	النَّاقَةُ	lever de Cassiopée (probablement).
N. E.	الْعَيُّوقُ	lever de la Chèvre.
N. E. $\frac{1}{4}$ E.	الْوَأَقِيعُ	lever de Vega (constellation de la Lyre).
E. N. E.	السَّمَاءُ	lever d'Arcturus.
E. $\frac{1}{4}$ N. E.	الثَّرَيَا	lever des Pléiades.
E.	مَطْلَعُ	point central du lever.
E. $\frac{1}{4}$ S. E.	الجُوزَاءُ	lever du baudrier d'Orion.
E. S. E.	التَّيْرَةُ
S. E. $\frac{1}{4}$ E.	الأَكْلِيدُ
S. E.	العَقْرَبُ	lever du Scorpion.
S. E. $\frac{1}{4}$ S.	الْجَارِيْنِ
S. S. E.	السَّهِيلُ	lever de Canopus.
S. $\frac{1}{4}$ S. E.	السِّنْدُبَارُ	lever de la croix du sud.
S.	قُطْبُ	pôle.

Les points analogues, à l'ouest du méridien, ont les mêmes noms avec la substitution du mot générique مَغِيب au lieu de مَطْلَع.

En supposant que la position des étoiles solitaires, comme Arcturus et Canopus, ait été déduite primitivement de l'observation, et en tenant compte de la précession, on pourrait peut-être déterminer la latitude du lieu où l'invention de

la boussole arabe a été faite, et trouver ainsi si elle a pris son origine dans la péninsule arabique ou dans l'un des comptoirs de l'Inde. On pourrait aussi alors savoir où les Arabes ont observé la déclinaison de l'aiguille aimantée. Ils possèdent, en effet, deux boussoles : l'une, appelée ديرة جاهية, semblable à la nôtre, où l'aiguille aimantée coïncide avec les points N. et S. Dans l'autre, appelée ديرة فرقدييه, on a corrigé approximativement la variation en attachant l'aiguille aux points appelés فرقد et سندبار, méthode analogue à celle des pilotes de la Méditerranée et qui a reçu l'approbation de M. le capitaine Berard, dans son beau travail sur les côtes de l'Algérie. En 1832, la déclinaison de l'aiguille était de $9^{\circ} 48'$ ouest, aux environs du Ras Mohhammed, et de $6^{\circ} 30'$ à Mokha; d'où l'on voit qu'elle diminue quand on va au sud-est. Aussi les pilotes arabes emploient-ils exclusivement la boussole فرقدييه dans la mer Rouge, et la جاهية lorsqu'ils ont passé le détroit pour aller à Bombay. Cette déclinaison a dû être plus grande dans les temps antiques, et l'on pourra aussi déterminer l'époque et peut-être l'endroit où elle était égale à un رنم ou rumb de $11^{\circ} 15'$ au jour où les théories, encore imparfaites, du magnétisme terrestre permettront de remonter avec certitude dans le passé.

Agréez, Monsieur, etc.

Antoine D'ABBADIE.

Le Kaire, 12 octobre 1840.



ANECDOTE HINDOUSTANI.

LES INCONVÉNIENTS D'UNE ÉCRITURE ILLISIBLE.

ایک سیاہی کسی نویسندی کی پاس گیا کہ ایک خط
 مجھی لکھ دی وہ بولا میری پاؤں دکھتی ہیں اس فی کہا
 سنو میں تمہیں کہیں بھیجا نہیں چاہتا جو تم ایسا
 عذر نا معقول لاتی ہو جواب دیا کہ تمہاری بات درست
 لیکن جب کسی کی لٹی میں خط لکھتا ہوں اس کی
 پڑھنی کی واسطی بھی بلایا جاتا ہوں ۵

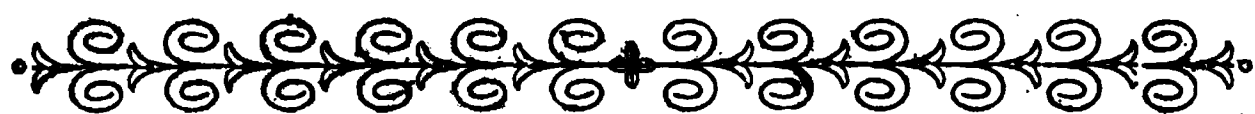
Un soldat alla prier un écrivain public de lui faire une lettre. « Je ne le puis, lui dit celui-ci, car j'ai mal aux pieds. — Écoutez-moi, répliqua le soldat, je ne veux vous envoyer nulle part; pourquoi donner une excuse aussi déraisonnable? — J'entends bien ce que vous dites, répondit à son tour l'écrivain; mais, lorsque j'écris une lettre pour quelqu'un, je suis aussi appelé pour la lire. »

G. DE T.

ERRATA.

Page 407, avant-dernière ligne. Au lieu de : *la confusion des opinions différentes*, lisez : *la confusion des*, c'est-à-dire qui règne dans les discussions différentes (des noms de l'Inde). — Page 423, dernière ligne. Au lieu de 候, lisez 時. — Page 430, 3^e, ligne 3. Effacez les mots : *le discours, c'est-à-dire*. — Ibid. ligne 5. Effacez les mots : *trouve ou*. — Page 478, ligne 1. Au lieu de : *il faut*, lisez *exiger*. — Page 479, 4^e. Au lieu de 深之, lisez 沉之.

ADDITION. — Page 434, ligne 4. Après : « et vont nus, » ajoutez : littéralement, « découvrent leur corps. »



JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1841.

TRADUCTION ET EXAMEN

D'un ancien ouvrage chinois intitulé : *Tcheou-peï*, littéralement : « Style ou signal dans une circonférence; » par M. Édouard Biot.

Le *Tcheou-peï* ou *Tcheou-peï-souan-king*, « Livre sacré du calcul, dit *Tcheou-peï*, » est l'ouvrage le plus célèbre en Chine comme dépôt des anciennes connaissances de mathématiques et d'astronomie. Il se divise en deux parties : la première, d'après la croyance générale, remonte au temps de *Tcheou-kong* ou au moins à celui de ses successeurs immédiats, qui ont recueilli les instructions de ce grand législateur. Dans cette première partie, *Tcheou-kong* lui-même s'entretient avec un savant de son époque nommé *Chang-kao*, et s'instruit auprès de lui dans les anciennes connaissances possédées par les fameux empereurs *Fo-hi* et *Yu*. Là se trouve la mention irrécusable de la propriété fondamentale du triangle rectangle, connue parmi nous sous le nom

de théorème du carré de l'hypothénuse ; et, bien que cette mention ne soit pas accompagnée d'une démonstration régulière, elle est tout à fait remarquable par son antériorité de six siècles à la découverte de Pythagore. On trouve en outre, dans cette première partie, des traces de l'emploi du nivellement dans la construction du gnomon ; des indications sur le cercle, sur le carré et la manière dont ils s'inscrivent l'un dans l'autre ; enfin la citation d'instruments destinés à mesurer les hauteurs et les distances.

Après cette première partie, qui est fort courte, commence une autre conversation entre deux nouveaux personnages nommés *Tchin-tseu* et *Young-fang*. *Tchin-tseu* est le maître, et *Young-fang* le disciple. *Tchin-tseu* explique à *Young-fang* l'usage du gnomon ou style pour connaître le mouvement du soleil. Il donne la valeur de la variation de l'ombre pour des latitudes différentes, et cite en termes exprès le gnomon à trou, qui jusqu'ici passait pour avoir été introduit en Chine par les Arabes, vers le ^{xiii}^e siècle de notre ère. D'après tous les commentateurs, ces deux nouveaux interlocuteurs sont postérieurs à *Tcheou-kong*, mais leur date n'est pas fixée d'une manière précise ! Dans la suite du texte, ils disparaissent au milieu de calculs et d'hypothèses d'une naïveté grossière destinés à expliquer les phénomènes du mouvement annuel du soleil. Ceci est suivi de documents plus curieux. Je citerai, entre autres, l'établissement du gnomon ou style, *pei*, dans la circonférence, *tcheou*, en employant le niveau

d'eau; la détermination de la méridienne par les observations des coucher et lever du soleil, et par les elongations, et les passages au méridien de la polaire. On y voit encore des remarques sur l'ordre des vingt-huit divisions stellaires, sur la forme de la terre, sur la période de dix-neuf ans, et enfin le calcul exact de l'âge de la lune pour les diverses sortes d'années. Ici on retrouve dans le texte quelques passages d'ouvrages connus, tels qu'une citation du *Lu-chi-tchan-tsieou*, ouvrage de *Lu-pou-oei*, célèbre ministre de *Tsin-chi-kouang-ti*, au III^e siècle avant notre ère.

Pour avoir la date approximative de cette seconde partie, on doit chercher celle des commentateurs du *Tcheou-peï*. Le premier, *Tchao-kun-hiang*, vivait, selon l'opinion générale, sous les *Han* orientaux. Quelques-uns le croient plutôt contemporain des *Tsin*, et le font vivre ainsi au IV^e siècle de notre ère. Le second commentateur, *Tchin-tchin-louan*, vivait sous les *Tcheou* du nord, et le troisième, *Tchin-li-cho-fong*, sous les *Thang*. Ainsi, puisque cette seconde partie doit être au moins antérieure d'une centaine d'années à son premier commentateur, sa date la plus moderne doit remonter au temps des *Han* orientaux, vers la fin du II^e siècle avant notre ère.

A la fin de la citation de *Lu-pou-oei* on trouve, dans le texte, l'indication du lieu du solstice d'hiver à la division stellaire *Nieou*, ce qui se rapporte au temps des *Tcheou*. Un passage, placé tout à la fin de l'ouvrage, dans une partie ajoutée, paraît mettre le solstice d'hiver dans la division *Téou*, ce qui a eu

lieu du temps des *Han*. Si, d'ailleurs, l'on prend les données fournies dans le texte par les élongations de la polaire et la hauteur du pôle, et que l'on calcule, au moyen de ces données, la déclinaison de la polaire, cette déclinaison, d'après nos tables actuelles, correspondra à l'an 247 de notre ère. Il est vrai que le moyen d'observation cité dans le texte est très-grossier, et que la hauteur qui y est donnée pour le pôle, par l'observation de la polaire, diffère de deux degrés avec celle que l'on déduit par le calcul des longueurs d'ombres indiquées pour les deux solstices. Toutefois cette date de l'an 247 est encore de très-peu postérieure aux *Han* orientaux, qui ont fini en l'an 220 de notre ère.

La préface mise en tête du *Tcheou-peï*, dans la collection *Tsin-tai-pi-chou* (Fourmont, 304), nous apprend que le *Tcheou-peï* était d'abord composé d'un seul livre ou *kiven*. Ensuite il en comprit deux, et tel il paraît dans la bibliographie des *Thang*. On lit dans cette préface, datée de la sixième année *kia-ting* (1213), sous les *Soung* : « Le Livre sacré du cal-
« cul, dit *Tcheou-peï*, se compose de deux *kiven*. C'est
« l'étude du ciel ancien. Par la mesure du *keou-kou*
« (équerre ou triangle rectangle), il mesure la hau-
« teur et l'étendue du ciel et de la terre ; il recherche
« les conjonctions de la marche du soleil et de la
« lune, et obtient leur valeur numérique. Cet ou-
« vrage date d'une époque moyenne entre les *Chang*
« et les *Tcheou*. Après que *Tcheou-kong* eut reçu les
« instructions de *Chang-kao*, les hommes du temps

« des *Tcheou* en ont conservé le souvenir et en ont
« appelé la réunion *Tcheou-peï* (signal ou style dans
« une circonférence, pour désigner le gnomon).
« Ceux qui vinrent après s'éloignèrent des premiers
« principes. »

Cette préface dénomme ensuite les divers commentateurs et leur date, et cite les mentions faites de cet ouvrage dans les bibliographies précédentes des *Souï* et des *Thang*. Une grande bibliographie moderne, que possède M. Julien, parle de la révision du *Tcheou-peï* faite sous les *Thang*, et plus tard sous les *Soung*. Cent vingt caractères furent changés et soixante supprimés.

Des morceaux nombreux du *Tcheou-peï* sont insérés dans la collection dite *Où-li-thoung-khao* et dans diverses compilations astronomiques, telles que le *Thien-yuen-li-li* et autres. Je n'en connais pas d'autre édition complète que celle du *Tsin-tai-pi-chou*, que j'ai tenté de traduire.

Le *Tcheou-peï*, tel qu'il est après les diverses modifications ou révisions qu'il a subies, est regardé par les Chinois comme la base fondamentale des connaissances mathématiques et astronomiques de tous les peuples. Ils prétendent même que l'astronomie des occidentaux n'est qu'un simple développement des principes consignés dans cet ouvrage, ces principes ayant été, selon eux, transmis à l'occident, par les relations commerciales, au temps des *Han*, ou même des *Tcheou*. Cette croyance est rapportée par l'auteur du *Thien-yuen-li-li*, compila-

tion astronomique faite sous *Khang-hi*¹, et par l'auteur de la bibliographie générale que j'ai déjà citée. Celui-ci rappelle, il est vrai, comme compensation, l'opinion d'un Chinois, disciple d'Adam Schall, qui regarde le *Tcheou-peï* comme rempli d'erreurs; et il s'en trouve en effet beaucoup dans cet ouvrage. Mais le bibliographe n'en reste pas moins admirateur profond des principes primitifs qui y sont déposés et de leur haute importance scientifique.

En considérant l'antiquité du *Tcheou-peï*, la rareté des documents de ce genre en Orient, puisque ceux de l'Inde paraissent postérieurs au vi^e siècle de notre ère, et les notions exactes qu'il renferme au milieu de conséquences erronées, j'ai pensé qu'il méritait d'être traduit dans son entier, et qu'il pourrait présenter quelque intérêt aux lecteurs du Journal asiatique.

Le célèbre et savant Gaubil a traduit, dans les *Lettres édifiantes*², la première partie du *Tcheou-peï*, celle qui se rapporte à *Tcheou-kong* et se compose d'une quarantaine de lignes : il y a joint des notes explicatives. J'aurais pu renvoyer à sa traduction pour cette première partie; mais il m'a paru plus convenable de donner ici le *Tcheou-peï* tout entier, tel qu'il se trouve dans les collections chinoises. J'ai cru même remarquer quelques légères inexactitudes dans la traduction de Gaubil, inexactitudes dues pour la plupart à la négligence extrême des éditeurs. On pourra comparer, et si je ne me

¹ Fourmont, 156.

² Tome XIV, édition de Lyon.

suis pas trompé ici dans mon interprétation, d'autres viendront peut-être qui trouveront à leur tour des fautes et des incorrections dans mon travail, quelque soin que j'aie pu apporter à sa préparation.

TCHEOU-PEI.

PREMIER LIVRE.

Premier commentateur, sous les Han : *Tchap-kun-hiang*. — Second commentateur, sous les Tcheou du nord : *Tchin-tchin-louan*. — Derniers commentateurs, sous les Thang : *Tchin-li-cho-fong* et autres.

Autrefois, *Tcheou-kong* interrogea *Chang-kao* et lui dit : « J'ai entendu dire que le grand préfet (*Chang-kao*) est savant dans les nombres¹. Je désire lui demander comment, autrefois, *Pao-hi* constitua la graduation du contour du ciel². »

Le ciel, on ne peut y monter par des degrés. La terre, on ne peut la mesurer avec le pied et le dixième de pied.

Je désire lui demander quelle est l'origine de la science des nombres.

Chang-kao dit : La science des nombres provient du rond ou cercle (*yuen*), et du carré ou rectangle (*fang*).

Le cercle provient du carré, et le carré provient du cercle³.

Le *kou* (Bas. 6806. Littéral. la règle, l'instrument à faire des

¹ *Tcheou-kong* était frère de l'empereur *Wou-wang*, et vivait au XII^e siècle avant notre ère. *Chang-kao* était un *ta-fou* ou grand préfe du même temps.

² *Pao-hi* est un nom de l'empereur *Fo-hy*, que la tradition fait régner au XXVIII^e siècle avant notre ère. Les Chinois, comme l'on sait, attribuent à *Fo-hy* l'invention de toutes les connaissances humaines.

³ Ceci paraît se rapporter aux figures du carré inscrit dans le cercle, et du cercle inscrit dans le carré.

lignes droites et des carrés) provient de 9 fois 9 qui valent 81¹.

Divisez le *kuu* :

Vous ferez le *keou* ou largeur égal à 3;

Le *kou* ou longueur égal à 4;

La ligne qui unit les angles (*king-yu*) égale à 5².

En dehors de la figure rectangulaire (*fang*), prenez la moitié : ce sera un *kuu*³.

Englobez ou réunissez, et ensemble calculez⁴, vous obtenez parfaitement 3, 4, 5.

Les deux *kuu* ensemble font une longueur de 25. C'est ce que l'on appelle la somme des *kuu*⁵.

¹ Le nombre 9 fois 9 est présenté par le premier commentateur comme l'origine de la multiplication et de la division. Le nombre 9, dit Gaubil, est le dernier et le plus grand des nombres célestes impairs. On prend son carré 81 comme exemple du carré.

² Les trois nombres 3, 4, 5 représentent évidemment les côtés d'un triangle rectangle. *Kuu* signifie « règle, instrument à faire des carrés, » et aussi « équerre. » *Keou* et *kou* sont ici employés comme deux termes spéciaux. Dans le style ordinaire, *keou* 勾, dans le sens de 鉤, « crochet, » veut dire « courbe, » et *kou* 股 signifie « la hanche. » *Keou* désigne ici la base, et *kou* la hauteur du triangle rectangle. En chinois, ces deux caractères accolés, *keou-kou*, signifient « une équerre. » *King* veut dire « longueur, chemin. » *Yu* signifie « angles. » Le *king-yu* est la ligne qui joint les angles, la diagonale du carré, l'hypothénuse du triangle rectangle.

³ Le *kuu* que l'on fait en prenant la moitié du carré ou rectangle (*fang*) est un triangle rectangle.

⁴ Littéralement, entourez et ensemble traitez par la *pân* (bassin à calculs). Le commentaire explique le caractère *hoan* (B. 5995) par « entourer, réunir, » et le caractère *pân* (6570) par le sens de « réduire ou calculer. » Il dit que le texte indique l'extraction de la racine carrée. *Souan-pân* désigne actuellement la caisse à calculs dont on se sert pour compter avec des boules.

⁵ Ceci désigne évidemment la somme des deux carrés de 3 et de 4, 9 et 16, qui est égale à 25, carré de l'hypothénuse. Remarquons qu'en ceci et dans ce qui suit il n'y a point de démonstration mathématique du théorème du carré de l'hypothénuse, pour tout triangle

La science dont s'est servi autrefois *Yü* pour régulariser le dessous du ciel (l'empire chinois, la terre), cette science a été produite par ces nombres.

Toheou-kong dit : C'est une grande chose que les nombres ¹.

Je désire vous interroger sur la manière d'employer le *kou* ².

Chang-kao dit : Le *kou* aplani sert à dresser, rendre droit ³.

Le *yen-kou* sert à mesurer la hauteur. Le *fo-kou* sert à mesurer la profondeur. Le *ngo-kou* sert à mesurer l'éloignement ⁴.

Le *hoan-kou* (*kou* circulaire) sert à faire les cercles. Le *ho-kou* (*kou* réuni) sert à faire les carrés ⁵.

rectangle. Il n'y a que l'indication des nombres simples qui vérifient ce théorème pour un cas particulier. Il en est toujours ainsi des notions mathématiques que renferment les livres chinois. On trouve des règles exprimées par des nombres ; jamais on ne trouve de démonstration.

¹ Avant cette phrase on trouve, dans le texte, trois figures suivies de longs commentaires. Ces figures sont destinées à expliquer la théorie du triangle rectangle. La première se nomme *tableau de la corde ou de l'hypothénuse* ; la seconde, *tableau de droite* ; la troisième, *tableau de gauche*. Dans toutes les trois, on voit un grand carré divisé en quarante-neuf parties, dans lequel est inscrit un autre carré divisé en vingt-cinq parties. Ce second carré est divisé, dans la première figure, en quatre triangles rectangles, plus un carré intérieur ; dans la seconde, il contient un carré de neuf parties ; dans la troisième, il contient un carré de seize parties.

² C'est-à-dire, suivant le commentaire, sur l'emploi du gnomon, la manière de l'établir, et d'observer avec le gnomon.

³ Littéralement : pour dresser la corde ou le niveau. *Kou* est un terme générique qui désigne successivement : une règle, une équerre, un compas, » en général tout instrument de précision. Le sens *dresser, rendre droit*, pour *tching-ching*, est indiqué par le premier commentateur, qui explique qu'il s'agit du nivellement du terrain.

⁴ *Yen* signifie « renversé. » *Fo* a le même sens. *Ngo* signifie « se reposer. » D'après le sens de ces caractères, on ne peut se faire une idée précise des instruments cités dans le texte.

⁵ Le *kou* circulaire désigne le compas. Le *kou* réuni indique la réunion de deux équerres par les hypothénuses. On forme ainsi un carré ou un rectangle.

La figure carrée correspond à la terre. La figure ronde, ou le cercle, correspond au ciel. Le ciel est le cercle : la terre est le carré¹.

Les calculs de la figure carrée sont la base fondamentale. Du carré provient le cercle².

La figure *li* (parasol) sert à représenter le ciel.

Le ciel est bleu-noir ; la terre est jaune-rouge. Pour calculer le ciel, employez la figure *li* (parasol). Le bleu-noir est le *piao* (vêtement extérieur) ; le jaune-rouge est le *li* (vêtement intérieur). Par là on représente la disposition du ciel et de la terre³.

Ainsi celui qui connaît la terre a la science ; celui qui connaît le ciel possède la suprême science.

Le savoir provient du *keou*⁴.

Le *keou* provient du *kou*.

Le *kou* étant combiné avec les nombres, c'est ce qui règle et dirige toutes choses.

Tcheou-kong dit : Ceci est admirable⁵.

Autrefois, *Young-fang* interrogea *Tchin-tseu*⁶, et lui dit :

¹ Gaubil dit, conformément à la glose d'une phrase précédente, que le cercle répond chez les Chinois au nombre 3, multiplicateur du diamètre, que le carré répond au nombre 4, et que ces deux nombres représentent, chez les Chinois, le ciel et la terre.

² Ceci semble indiquer que l'on conçoit le cercle comme un polygone d'un grand nombre de côtés.

³ La figure *li* paraît indiquer l'emploi d'un globe ou demi-globe sur lequel se représentait le ciel. Le second caractère *li* signifie « intérieur » ; il se rapporte à la terre. Y avait-il deux demi-globes, dont l'un représentait le ciel, et l'autre la terre ?

⁴ *Keou* est ici pour *keou-kou*, « l'équerre ou triangle rectangle ». Gaubil a confondu ensemble, dans sa traduction, les phrases qui suivent, et les éditeurs des Lettres édifiantes y ont joint plusieurs fautes d'impression.

⁵ Ici se termine la première partie du *Tcheou-pi*, attribué à *Tcheou-kong*. C'est la seule que Gaubil ait traduite.

⁶ Le premier commentateur avertit que *Young-fang* et *Tchin-tseu* sont des individus postérieurs à *Tcheou-kong*. Il ajoute que leurs

Actuellement, j'ai entendu parler de la science du Grand-Homme (*Tchin-tseu*). J'ai entendu dire qu'il connaît la hauteur et la grandeur du soleil, l'étendue qu'il illumine sa clarté, la quantité dont il se meut en un jour, la quantité dont il s'éloigne et s'approche, l'étendue que l'œil de l'homme découvre, la position des quatre points extrêmes (*des quatre points cardinaux*), les divisions (*sin*) des étoiles rangées par ordre, la largeur et la longueur du ciel et de la terre. Cette science du Grand-Homme, tous peuvent-ils la connaître et posséder sa vérité ?

Tchin-tseu répondit : Oui (*ils le peuvent*).

Young-fang dit ensuite : Quoique je sois peu intelligent, je désire que le maître (*Tchin-tseu*) me favorise et m'explique : mais, tel que je suis, peut-il m'enseigner cette science ?

Tchin-tseu répondit : Oui, je le puis.

Toute cette science dépend de l'art du calcul. Le calcul, vous êtes capable de le connaître. Si vous l'étudiez à fond et à diverses reprises, vous réussirez à le savoir.

Alors, *Young-fang* s'en retourna et étudia plusieurs jours. Il ne put obtenir (*la solution de ses premières questions*).

De nouveau, il visita *Tchin-tseu*, et dit : J'ai étudié : je n'ai pu obtenir la solution ; j'ose vous la demander. *Tchin-tseu* dit : Vos réflexions ne sont pas encore mûres (*vos exercices ne sont pas assez forts*). Cette science (*que je vous ai annoncée*) est aussi l'art de découvrir les choses éloignées et de mesurer les hauteurs. Si vous ne pouvez obtenir de solution, alors vous ne pouvez pas encore pénétrer les divers degrés des nombres.

Il y a des points que votre attention ne peut atteindre et où votre esprit s'arrête.

Dans cette méthode scientifique, les termes sont concis, et s'en servir pour les développer, c'est éclairer la science.

Celui qui, interrogé sur un point particulier, en déduit discours ne sont pas le texte primitif du *Tcheou-pei* (de *Tcheou-kong*). D'après ce que j'ai dit dans l'introduction, et d'après la date même de ce premier commentateur, les deux interlocuteurs *Young-fang* et *Tchin-tseu* paraissent antérieurs aux premiers *Han*.

toutes les conséquences, on dit de celui-là qu'il connaît la science.

Maintenant ce que vous étudiez, cette science du calcul et des nombres demande de l'attention ou de la sagacité. Si vous y trouvez encore de la difficulté, c'est que votre attention est épuisée.

Ce qui rend cette science, extrêmement difficile, c'est que, quand on l'a étudiée, on a le malheur de ne pas la développer;

C'est que, quand on l'a développée, on a le malheur de ne pas bien la pratiquer (s'y accoutumer);

C'est que, quand on l'a pratiquée, on a le malheur de ne pas la savoir (*en savoir les différentes parties*).

Ainsi les sciences semblables ont des études correspondantes. Les occupations analogues ont des rapports mutuels.

Par là on reconnaît, parmi les étudiants, celui qui sait et celui qui ignore;

Par là on distingue l'homme éclairé et celui qui ne l'est pas.

Ainsi, pouvoir réunir les espèces avec les espèces, c'est le caractère qui démontre que l'homme instruit a la pratique et la connaissance parfaite.

Cette étude (que vous devez faire) est un travail de même nature. Mais si vous ne pouvez la faire entrer dans votre esprit, vous resterez ignorant, vous ne pourrez savoir, et votre travail spécial ne pourra pas être parfaitement accompli.

Donc, en fait de calcul, vous ne pouvez pratiquer parfaitement : est-ce moi qui vous cache la science ? Persévérez, et de nouveau étudiez à maturité (*à fond*) l'art du calcul.

Young-fang s'en retourna. Il étudia le calcul pendant plusieurs jours. Il ne put obtenir la solution. De nouveau il visita *Tchin-tseu* et dit : J'ai étudié à fond. Il y a des difficultés que mon attention ne peut atteindre et où mon esprit s'arrête. — Puisque mon attention ne peut pas obtenir la solution, je vous prie de me l'expliquer¹.

¹ Ce long préambule, rempli d'expressions assez obscures et métaphysiques, semble avoir été ajouté pour donner une haute idée des notions exposées dans la suite du texte.

Tchin-tseu dit : Asseyez-vous de nouveau, et je vais vous entretenir sur ce sujet. *Young-fang* s'assit de nouveau, et pria *Tchin-tseu* de lui donner l'explication. *Tchin-tseu* dit : Au solstice d'été, au midi, 16,000 *li*; au solstice d'hiver, au midi, 135,000 *li*¹. Au milieu du jour, élevez une perche ou signal; mesurez l'ombre.

Ce seul point est le nombre fondamental de la théorie du ciel.

Le *Tcheou-peï* étant long de 8 pieds, au jour du solstice d'été, l'ombre est longue de 1 pied $\frac{6}{10}$.

Le *pei* est le *kou* (la hauteur). — L'ombre directe est le *keou* (la base du triangle rectangle). (Voyez la note p. 600.)

Droit au midi, 1000 *li*; — la base (*keou*) est de 1 pied $\frac{6}{10}$.

Droit au nord, 1000 *li*; — la base (*keou*) est de 1 pied $\frac{7}{10}$ ².

Les jours s'ajoutant, l'ombre du midi du signal, chaque jour, augmente et s'allonge jusqu'à former une base de 6 pieds.

Maintenant, prenez un bambou. Percez-y un trou dont le diamètre soit $\frac{1}{10}$ de pied, à la longueur de 8 pieds. Cherchez l'ombre et observez-la. Le trou en droite ligne couvrira le soleil, et le soleil correspondra à l'ouverture du trou³.

Sur ce principe, observez-le : le signal a $\frac{6}{10}$ de pied, et vous avez pour diamètre (du trou) $\frac{1}{10}$ de pied.

Ainsi, prenez le *keou* (la base) pour l'origine. Prenez le *pei* pour la hauteur du triangle (*kou*).

Du *pei* jusqu'au-dessous du soleil 60,000 *li*, et le *pei* est sans ombre. De ce point en haut, jusqu'au soleil, alors on compte 80,000 *li*⁴.

¹ Les *li* désignent ici une fraction décimale du pied, des $\frac{10}{1000}$ de pied; comme on le voit par la seconde phrase suivante. Plus loin ils désignent des mesures en pieds, d'après cette règle que 1000 *li* de distance nord et sud sur la terre correspondent à une différence de $\frac{1}{10}$ de pied dans la longueur de l'ombre au solstice d'été.

² Ainsi, comme dit le commentateur, 1000 *li* de distance sur la terre, au nord ou au sud; correspondent à une différence de $\frac{1}{10}$ de pied dans la longueur de l'ombre au solstice d'été.

³ On voit ici le principe irrécusable du gnomon à trou.

⁴ Pour le *kou-keou* exact, il faut, d'après le commentateur, avoir

Si vous cherchez l'inclinaison jusqu'au soleil ; prenez pour *keou* (base) le dessous du soleil (la distance de P en I). Prenez pour *kou* (hauteur) la hauteur du soleil (P H). Multipliez chacune de ces quantités et ajoutez-les ; et, ouvrant le carré, extrayez-le (extrayez la racine carrée de la somme des carrés). Vous

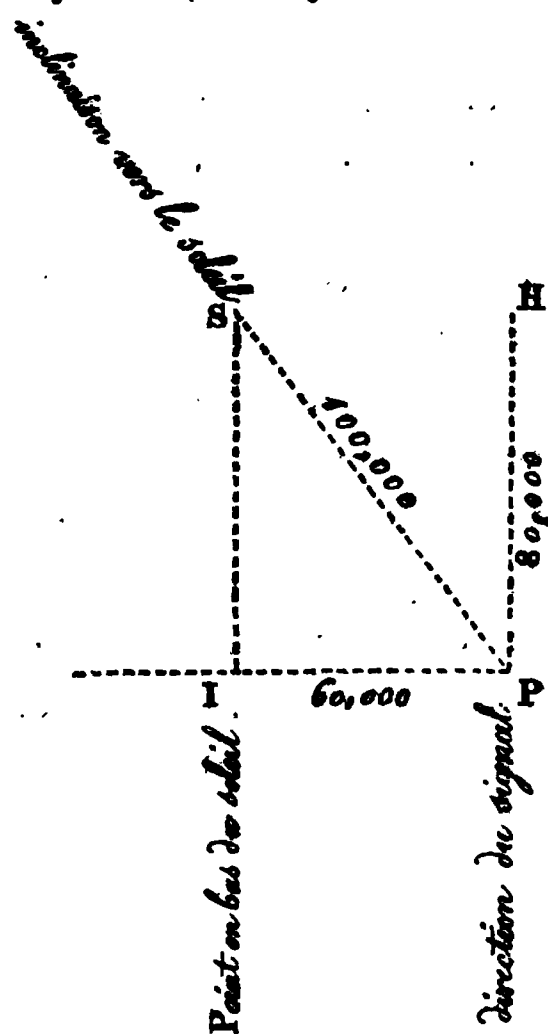
obtiendrez l'inclinaison (la ligne oblique) jusqu'au soleil. Du *pei*, latéralement, jusqu'au soleil, il y a 100,000 *li*¹.

Comme règle, pour un signal de 80 *li*, on a : diamètre 1 *li*. Pour 100,000 *li*, on a : diamètre 1250².

Ainsi on dit : le diamètre de la projection du soleil est 1250 *li*.

La règle dit : le *tcheou-pei* étant long de 8 pieds, quant à l'augmentation et diminution du *keou* (de l'ombre, d'après le commentateur), $\frac{1}{18}$ de pied correspond à 1,000 *li*.

Ainsi, on dit : le pôle (*ki*), c'est la largeur et la longueur du ciel.



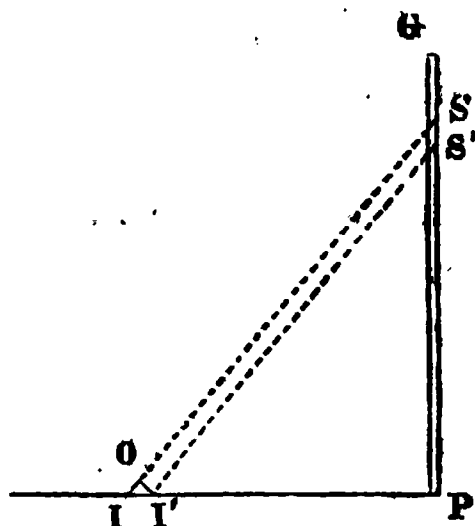
les trois nombres, base 2, hauteur 3, corde ou hypoténuse 5, ou bien base 6, hauteur 8, corde 10 ; alors la somme des carrés des deux côtés est exactement égale au carré de l'hypoténuse. Ici la hauteur étant de 8 pieds, la base régulière devrait être de 6 pieds.

¹ Pour calculer la distance du soleil, on part de l'époque où l'ombre est égale à six pieds, pour une hauteur de gnomon de huit pieds. Alors on a les deux nombres réguliers pour les côtés du triangle rectangle. En les carrant, ajoutant les carrés et extrayant la racine carrée de la somme, on a l'hypoténuse en nombres entiers 100,000.

² Ce nombre s'obtient évidemment par la proportion 80 : 1 :: 100,000 : *x*, et d'après la phrase suivante, il doit présenter le diamètre de la projection du soleil. Mais ceci est inexact, parce que les rayons lumineux passant par le trou forment un cône et non un cylindre, ce qui n'a lieu qu'au cas où le centre lumineux est infi-


Établissez un signal de 8 pieds, et avec lui, observez le pôle. Soit *keou* (la base, la distance de la projection de la polaire au pied du signal) est de 10 pieds $\frac{3}{10}$. — D'après cela, réglez-le¹. Alors du nord du *tcheou* (du pied du *tcheou-peï* ou signal) comptez 103,000 *li*, et on atteint le dessous du pôle.

niment éloigné, comme pour une étoile. Le calcul du texte chinois se comprendra par la figure suivante :



GP représente le gnomon, et le trou circulaire SS' représente le trou de $\frac{1}{10}$ de pied percé dans le bambou à 8 pieds du sol. En supposant comme on vient de le faire, $IP = 6$ pieds, IS ou $I'S' = 10$ pieds. Alors si on abaisse $I'O$ perpendiculaire sur IS , $I'O$ sera le diamètre du cylindre lumineux passant par SS' , et par la similitude des deux triangles IOI' , ISP , on aura $SP : IS :: I'O : II'$.

$I'O$ est supposé égal à SS' , diamètre du trou, et l'on a alors en remplaçant par les nombres, $8 : 10 :: 1 :: x$, ou $x = 1,250$; le nombre de *li* introduits dans le texte porte la valeur d' x à 1,250 *li*.

¹ Ceci se rapporte aux observations des elongations de la polaire de l'époque faites au solstice d'hiver, observations desquelles on déduisait la hauteur du pôle, comme on le voit dans le *Tcheou-li*, article du *tsiang-jin*, et plus loin dans le *Tcheou-peï* lui-même. En construisant le triangle  d'après les données du texte, l'angle en O , mesure de la hauteur du pôle, se trouve être de $37^\circ 50'$, ce qui correspond à la latitude de *Thai-yuen-fou*, $37^\circ 53'$. Celle que l'on déduirait des ombres données pour le gnomon est $35^\circ 18'$. Pour obtenir ici un nombre peu différent de 35° , il faudrait que la base *keou* fût de 11 pieds, et non de 10,3; mais ce même nombre de 10,3 se trouve répété plus loin, dans l'explication du procédé suivi pour obtenir la hauteur du pôle. Le sens que je

Young-fang dit : *Tcheou-peï*, que signifie cette expression ?

Tchin-tseu dit : Dans les anciens temps, l'empereur établit le *tcheou* (la circonférence) ¹.

Ces nombres, on les observe par rapport à une circonférence (*tcheou*). Ainsi on dit : *tcheou-peï* (style ou signal dans une circonférence). *Peï*, c'est le signal ou style.

Le soleil, au solstice d'été, est au midi à 16,000 *li*. Le soleil, au solstice d'hiver, est au midi à 135,000 *li*. Au centre du soleil, il n'y a point d'ombre *au-dessous*. D'après cela, examinez-le. Au midi, jusqu'au milieu du solstice d'été, il y a 119,000 *li* ².

Au nord, jusqu'à la moitié de la nuit, il en est de même.

Longueur ou diamètre total, 238,000 *li*.

Ceci est le diamètre de la route du soleil au solstice d'été.

donne au mot *tcheou*, dans la phrase suivante, *du tcheou au nord*, est vérifié par toute la suite du texte.

Après la figure que j'ai rapportée page 606, on trouve une longue paraphrase du commentateur *Tchin-cho-fong*. En comparant les valeurs des ombres aux solstices donnés par le *Tcheou-peï* avec celles du *Tcheou-li*, il dit que *Tcheou-kong* a observé soit à *Lo-yang*, soit à *Yang-tching*. Il rapporte ensuite les ombres des solstices d'hiver pour diverses époques, depuis les *Han* jusqu'aux *Thang*. Ces ombres ont été publiées, d'après Gaubil, dans la *Connaissance des temps*. — Plus loin, le lieu d'observation où est érigé le signal *Tcheou-peï*, est appelé par le commentateur, *Wang-tching*, résidence du souverain.

¹ D'après le commentaire, cet empereur est *Tching-wang*, fils et successeur immédiat de *Wou-wang*, dans la dynastie des *Tcheou*. Le même caractère désigne cette dynastie et la circonférence.

² Pour entendre ceci et ce qui suit, consultez la figure des sept cercles concentriques donnée dans le texte et reproduite page 615. Les révolutions du soleil y sont représentées autour du pôle, et la position du gnomon y est fixée à 103 unités du pôle, chaque unité étant de 1000 *li*. D'après cette figure, le soleil, au solstice d'été, est à 119 du pôle, et au solstice d'hiver, à 238. La distance moyenne 178,5, est celle des équinoxes. Au solstice d'été, le soleil est à 16,000 *li* du gnomon, et au solstice d'hiver, à 135,000. Le texte calcule les circonférences en multipliant le diamètre par trois.

Sa circonférence est de 714,000 li.

Depuis le milieu du jour du solstice d'été, jusqu'au milieu du jour du solstice d'hiver, il y a 119,000 li.

Au nord, jusqu'au-dessous du pôle, il en est de même. Alors, du midi du pôle jusqu'au milieu du jour du solstice d'hiver, 238,000 li. Au nord du pôle jusqu'à la moitié de sa nuit, il en est de même. Longueur ou diamètre total, 476,000 li. Ceci est le diamètre de la route du soleil au solstice d'hiver. Sa circonférence est de 1,428,000 li. Depuis le milieu du jour des milieux du printemps et d'automne, au nord, jusqu'au-dessous du pôle, 178,500 li.

Depuis le dessous du pôle, au nord, jusqu'à la moitié de la nuit, aux mêmes époques, il en est de même. Diamètre total, 357,000 li. Circonférence, 1,071,000 li. Donc la route du soleil et de la lune parcourt constamment les divisions stellaires, *siz*. La route de chaque jour concorde aussi avec les divisions stellaires.

Au midi, jusqu'au milieu du jour du solstice d'été; au nord, jusqu'à la moitié de la nuit du solstice d'hiver; au midi, jusqu'au milieu du jour du solstice d'hiver; au nord, jusqu'à la moitié de la nuit du solstice d'été; on trouve: diamètre (moyen), 357,000 li, circonférence, 1,071,000 li.

(D'après le commentaire, ces nombres sont ceux de la route jaune (de l'écliptique) qui concordent avec ceux du cercle moyen (de la révolution moyenne, parcourue aux équinoxes).

Depuis le partage égal du jour et de la nuit, à la moitié du printemps, jusqu'au partage égal du jour et de la nuit, à la moitié de l'automne, au-dessous du pôle, constamment, on a la lumière du soleil.

Depuis le partage égal du jour et de la nuit, à la moitié de l'automne, jusqu'au partage égal du jour et de la nuit, à la moitié du printemps, au-dessous du pôle, constamment, point de lumière du soleil.

Ainsi, aux époques du partage égal des jours et des nuits, aux moitiés du printemps et de l'automne, ce que le soleil

éclaire jusqu'au pôle est analogue au partage égal des deux principes, du mouvement et du repos. Au solstice d'été, au solstice d'hiver, dans la route du soleil, alors l'éloignement et la réunion commencent : aux jours et nuits des solstices, la longueur et la brièveté des jours et des nuits sont extrêmes.

Aux partages égaux du printemps et de l'automne, l'étendue du domaine des principes du mouvement et du repos est représentée par le jour et la nuit.

Le jour, c'est le principe du mouvement. — La nuit, c'est le principe du repos.

De la moitié du printemps à la moitié de l'automne, c'est l'image du jour. De la moitié de l'automne jusqu'à la moitié du printemps, c'est l'image de la nuit.

Donc, au milieu du jour du partage égal du printemps et d'automne, ce que le soleil éclaire, c'est le dessous du pôle nord. — Dans la moitié de la nuit (de la même époque), ce que la lumière du soleil éclaire, aussi au midi, atteint le pôle. C'est l'époque du partage égal du jour et de la nuit. Ainsi l'on dit : le soleil éclaire les quatre côtés, chacun 167,000 *li*¹.

Quant à ce que voient les hommes, la proximité et l'éloignement (du soleil) sont conformément comme ce que la lumière du soleil éclaire.

Du *tcheou* (du pied du signal à circonférence, *tcheou-peï*), ce que l'on voit dépasse, au nord, le pôle de 64,000 *li*².

¹ Le commentateur explique que le pôle nord désigne ici la limite du *suen-hi* ou du cercle décrit par la polaire de cette époque, terme des principes du mouvement et du repos. Au temps du jour polaire, ce point n'est pas atteint par la lumière du soleil. Ainsi l'on sait que le soleil éclaire par chaque côté 167,000 *li*. Il s'en manque de 11,500 *li* qu'il n'atteigne le milieu du ciel (le pôle réel). La figure, p. 615, montre que ces 11,500 *li* représentent la distance au pôle de la polaire de cette époque. En les ajoutant aux 167,000 *li*, on a 178,500, valeur précédemment donnée pour le rayon du cercle équinoxial.

² Ce que voit l'œil de l'homme concordant avec ce qu'éclaire le soleil, ce que voit l'œil de l'homme est 167,000 *li*. Retranchons

(Ce que l'on voit) dépasse, au midi, le lieu du soleil au solstice d'hiver de 32,000 *li*¹.

La lumière du milieu du jour du solstice d'été dépasse au midi la lumière du milieu du jour du solstice d'hiver, de 48,000 *li*. (Elle dépasse de cette quantité le lieu du soleil, au milieu du jour du solstice d'hiver.)

Elle dépasse, au midi, ce que voient les hommes de 16,000 *li*².

Au nord, elle dépasse le *tcheou* (le signal à circonférence); de 151,000 *li*³.

Au nord, elle dépasse le pôle de 48,000 *li*⁴.

Au milieu de la nuit du solstice d'hiver, il s'en faut de 7,000 *li* que la lumière du soleil au midi atteigne ce que voient les hommes⁵.

en 103,000 *li*, projection du pôle, ou distance au pôle du lieu de l'observation, précédemment désigné, reste 64,000 *li* pour la quantité dont l'œil de l'homme dépasse le pôle. Je donne l'explication de ce nombre et des suivants d'après les deux commentateurs.

¹ Par un calcul analogue, on retranche la distance 135,000 *li* du lieu du soleil au solstice d'hiver, à la résidence impériale, lieu de l'observation, c'est-à-dire au pied du gnomon. Des 167,000 *li*, il reste 32,000 *li*.

² A la résidence impériale, la distance du soleil, au milieu du jour du solstice d'été, est 16,000 *li*; ajoutez-y l'espace embrassé par la lumière solaire, 167,000 *li*; vous avez 183,000 *li*. Retrancher-en ce que découvre l'œil de l'homme, 167,000 *li*; reste 16,000 *li*.

³ L'espace embrassé par la lumière du soleil étant 167,000 *li*, retranchez de là la distance de la résidence impériale au milieu du jour du solstice d'été, 16,000 *li*; reste 151,000 *li*.

⁴ L'espace embrassé par la lumière du soleil étant 167,000 *li*, retranchez-en la distance du pôle nord au milieu du jour du solstice d'été, 119,000 *li*, reste 48,000 *li*.

⁵ L'espace embrassé par la lumière solaire étant 167,000 *li*, doublez ce nombre, vous avez 334,000; retranchez-le du diamètre de la route du soleil au solstice d'hiver, 476,000 *li*, reste 142,000; retranchez encore de là la distance du solstice d'hiver au *Tcheou*, 135,000 *li*, reste 7,000.

Il s'en faut de 71,000 *li* qu'elle n'atteigne le dessous du pôle¹.

Au solstice d'été, la lumière du milieu du jour et celle de la moitié de la nuit font ensemble 96,000 *li*. C'est la somme totale des quantités dont elles dépassent le pôle².

La lumière du milieu du jour et celle de la moitié de la nuit, au solstice d'hiver, ne peuvent pas ensemble faire 142,000 *li*. Il s'en faut de 71,000 *li* qu'elles n'atteignent le dessous du pôle³.

Au jour du solstice d'été, observez directement l'orient et l'occident, et établissez la circonférence (du signal). A l'orient et à l'occident, du dessous du soleil, jusqu'à la circonférence (du signal); on compte 59,598 $\frac{1}{2}$ *li*⁴.

Au jour du solstice d'hiver, dans la direction précise de l'orient et de l'occident, on ne voit pas le soleil.

¹ Le soleil, au milieu de la nuit du solstice d'hiver, est distant du pôle nord de 238,000 *li*; de là retranchez ce qu'embrasse la lumière du soleil, 167,000 *li*, reste 71,000.

² Doublez ce que la lumière du soleil éclaire; vous avez 334,000 *li*; retranchez-en le diamètre de la route du soleil au solstice d'été, 238,000, reste 96,000 *li*. C'est l'excédant total produit par la somme des lumières du jour et de la nuit.

³ Au solstice d'hiver, le diamètre de la route du soleil est de 476,000 *li*; doublez ce que la lumière du soleil éclaire, vous avez 334,000 *li*; retranchez ce nombre du précédent, reste en moins, pour la lumière du soleil, 142,000; divisez par deux, vous avez 71,000. C'est la quantité dont il s'en manque pour qu'elle atteigne le dessous du pôle.

⁴ Au solstice d'été, le diamètre de la route du soleil D est 238,000 *li*; multipliez ce nombre par lui-même; vous avez 56,644,000,000 *li*. Faites-en la corde (l'hypothénuse). La distance du pôle au signal P est 103,000 *li*; doublez ce nombre, vous avez 206,000 *li*; faites-en la hauteur et carrez-le, vous avez 42,436,000,000 *li*; retranchez ce nombre du précédent, reste 14,208,000,000 *li*; extrayez-en la racine carrée, vous avez la distance totale, orient et occident, à la circonférence, 119,197 *li* $\frac{75191}{238595}$ parties de *li*, dont la moitié est 59,598 $\frac{1}{2}$ *li* pour chaque distance à l'orient et à l'occident.

Si vous le cherchez par le calcul, du dessous du soleil au *tcheou* (signal dans la circonférence), il y a $214,557 \frac{1}{2}$ li¹.

En général, ces nombres sont les éléments fondamentaux de la route du soleil.

Au solstice d'hiver, au solstice d'été, observez le nombre du calendrier. Écoutez le son de la cloche².

Au solstice d'hiver, le jour; au solstice d'été, la nuit. En prenant la différence des nombres, ainsi que l'étendue qu'embrasse la lumière du soleil, on le reconnaît.

Le diamètre des quatre sommets (des quatre points cardinaux) est 810,000 li³. La circonférence est 2,430,000 li.

Du *tcheou* (signal dans la circonférence) au midi, jusqu'au point extrême que le soleil éclaire, il y a 302,000 li⁴.

Du *tcheou* (signal dans la circonférence) au nord, jusqu'au point extrême que le soleil éclaire, il y a 508,000 li⁵.

¹ Prenez au solstice d'hiver le diamètre de la route du soleil, 476,000 li; faites-en la corde (l'hypothénuse), doublez la distance du pôle au *Tcheou*, 103,000 li; vous aurez 206,000 li; faites-en la hauteur; élevez au carré ces deux nombres; retranchez-les l'un de l'autre et extrayez la racine carrée du reste, vous avez 429,115 li et quelque chose de plus. Prenez-en la moitié.

² Le nombre du calendrier est pour le jour du cycle. Le son de la cloche ou le nombre des coups de cloche indique l'heure.

³ Le commentaire explique ce nombre comme il suit: au midi du pôle jusqu'au milieu du jour du solstice d'hiver, on compte 238,000 li; en outre, l'espace qu'embrasse la lumière du soleil est 167,000 li. La somme est 405,000 li. Au nord du pôle jusqu'au milieu de la nuit du solstice d'hiver, il y a une même quantité; donc le diamètre total est 810,000 li.

⁴ Prenez la moitié du diamètre total, 405,000 li; retranchez-en la distance de la résidence impériale au pôle, 103,000 li; vous avez du *Tcheou* au midi, jusqu'au point extrême que le soleil éclaire, 302,000 li.

⁵ Prenez la moitié du diamètre total, 405,000 li; ajoutez la distance du *Tcheou* jusqu'au pôle, 103,000; vous avez au milieu de la nuit du solstice d'hiver la distance de la lumière la plus boréale au *Tcheou*, 508,000 li.

Orient et occident, chaque distance, $391,683 \frac{1}{2}$ li¹.

Le *tcheou* est au midi du milieu du ciel de 103,000 li. Donc, la dimension de l'intervalle circulaire, orient et occident, est 26,632 li et quelque chose en sus².

Du *tcheou* au nord, 508,000 li. Au solstice d'hiver, le soleil est à 135,000 li (du *tcheou*). Au solstice d'été, le diamètre de la route du soleil est 476,000 li. La circonférence est 1,428,000 li. Le soleil éclairant les quatre points cardinaux du *tcheou*, orient et occident, chaque distance est de 391,683 li et quelque chose en sus.

Ceci est la règle du carré et du cercle.

Ici sont deux figures qui représentent, l'une un carré inscrit dans un cercle, l'autre un cercle inscrit dans un carré.

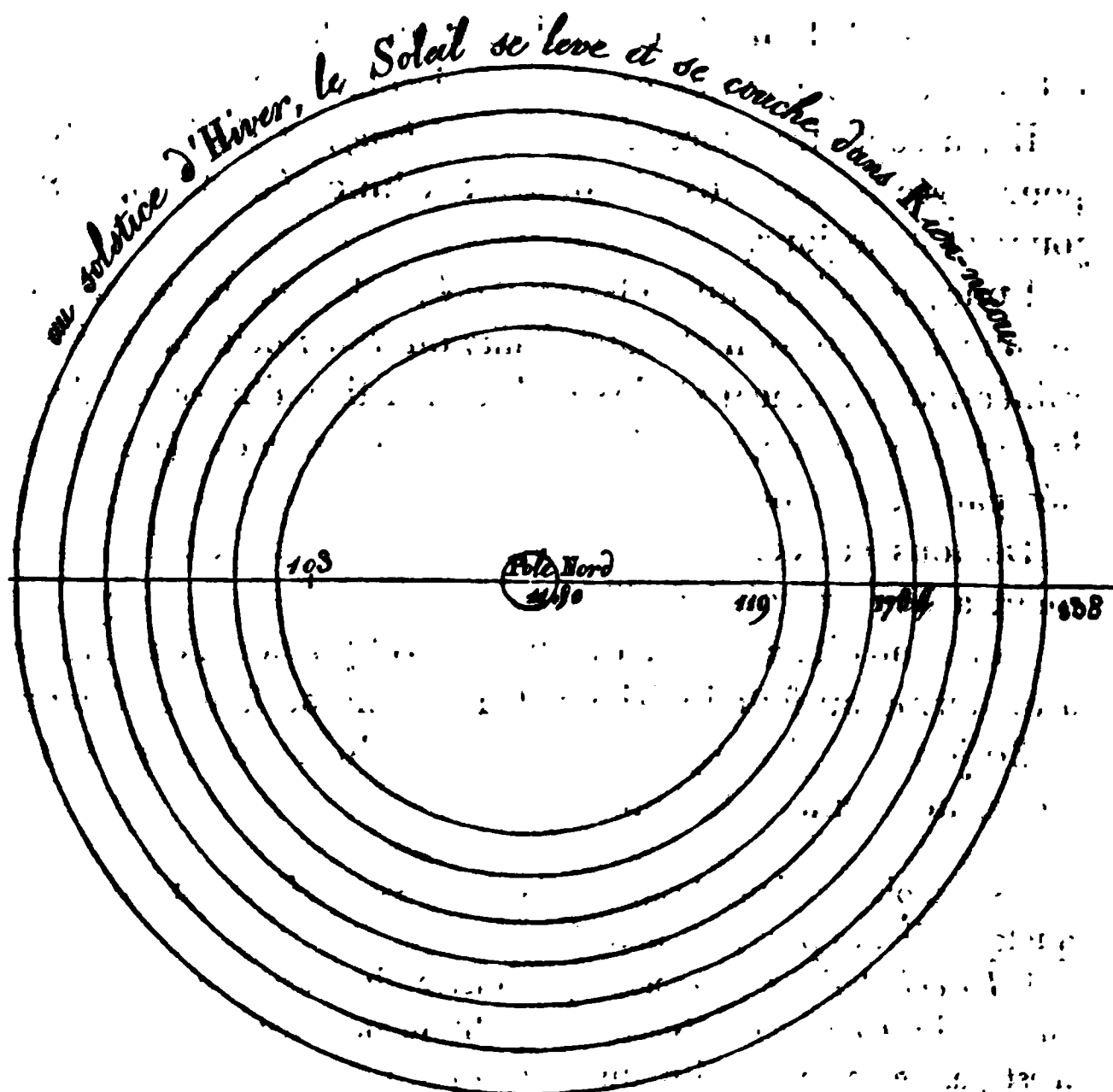
Pour toutes choses, la circonférence (*tcheou*) est en usage, et les figures circulaire et carrée sont employées. L'officier dit *ta-tsiang* (grand charpentier, titre du *Tcheou-li*) prend ses mesures. Le compas et la règle sont apprêtés. Tantôt on rompt le carré et on fait un cercle. Tantôt on brise le cercle et on fait un carré. Au milieu d'un carré, quand on fait un cercle, on appelle cette figure cercle-carré. — Au milieu d'un cercle, quand on fait un carré, on appelle cette figure carré-cercle.

¹ Prenez le diamètre total, 810,000 li; multipliez-le par lui-même, vous obtenez 656,100,000,000. Posez le double de la distance du *Tcheou* au pôle nord, 206,000 li; faites-en la base, et multipliez ce nombre par lui-même; vous obtenez 4,243,600,000. Retranchez ce nombre du premier et extrayez la racine carrée, vous obtenez 783,367 et une fraction. Divisez par deux, vous obtenez 391,683 et une fraction. (Il est évident qu'on peut prendre le rayon 405,000 et la simple distance 103,000.)

² Prenez le diamètre total, 810,000 li. Les distances du *Tcheou*, orient et occident, font un total de 783,367 et une fraction. Retranchez ce nombre du précédent, il restera 26,632 et une fraction.

Je me suis contenté de rapporter tous ces nombres du texte avec le calcul explicatif des commentateurs. Je les ai longtemps examinés, et je ne crois pas qu'on puisse tirer un résultat utile des hypothèses sur lesquelles ils sont basés.

TABLEAU DES SEPT CERCLES DITS HENG.



En général, en dressant ce tableau¹, pour 10 pieds, on met 1 pied; pour 1 pied, on met $\frac{1}{10}$ de pied (*tsun*) : pour $\frac{1}{10}$ de pied, on met $\frac{1}{100}$ (*fen*). $\frac{1}{100}$ de pied y vaut alors 1,000 li. En général on se sert d'un carré d'étoffe de soie ayant, sur chaque côté, 8 pieds et $\frac{1}{10}$ de pied. Maintenant, si l'on se sert d'un carré d'étoffe de soie ayant, sur chaque côté 4 pieds et $\frac{1}{10}$ de pied, alors, $\frac{1}{100}$ de pied y vaut 2,000 li.

¹ Ce tableau est extrait du texte même. Les six intervalles des sept cercles qu'il présente correspondent, d'un côté et de l'autre du centre polaire, aux six mois pendant lesquels les jours croissent et

Lu-chi dit : En somme, à l'intérieur des quatre mers, on compte de l'orient à l'occident 28,000 *li*, du midi au nord 26,000 *li*¹.

En général, la marche révolutive du soleil et de la lune est représentée par des cercles ou circonférences.

Il y a sept circonférences dites *tsi-heng*, et six intervalles pour correspondre aux six lunes. Six lunes (*tsie*)² font 182 jours et $\frac{5}{8}$ de jour.

Donc, le soleil, au solstice d'été, est dans le cercle intérieur, à la division stellaire *Tsing* ou *Tsing* oriental (déterminée par μ Gémeaux); le soleil, au solstice d'hiver, est dans le cercle extérieur, à la division stellaire *kien-nieou* (déterminée par β Capricorne).

De tous ces cercles, le renouvellement et l'accomplissement a lieu au solstice d'hiver.

Ainsi l'on dit : une année a 365 jours et $\frac{1}{4}$ de jour. Une année a un terme ou faite intérieur et un terme ou faite extérieur.

30 jours et $\frac{7}{16}$ de jour font pour la lune un terme extérieur, un terme intérieur³.

aux six mois pendant lesquels ils décroissent. Ceci est expliqué, quelques lignes plus bas, dans le texte.

¹ *Lu-chi* désigne *Lu-pou-oei*, ministre de *Tshin-chi-hoang-ti*, et auteur du *Lu-chi-tchun-tsieou*. Ceci, dit le premier commentateur, n'est pas le texte primitif du *Tcheou-peï*. Ce passage de *Lu-pou-oei* paraît avoir été intercalé dans le texte. Les deux mesures en *li* de l'orient à l'occident et du nord au sud, que l'on y retrouve, sont évidemment formées de nombres arbitraires, qui sont tout au plus proportionnés à l'étendue de la terre alors connue des Chinois. Ces nombres ne peuvent indiquer la moindre idée de l'aplatissement $\frac{1}{500}$ du globe terrestre aux pôles. Le P. Cibot, en présentant, le premier, cette conjecture dans les Mémoires des missionnaires, a trop voulu vanter les connaissances anciennes des Chinois.

² D'après le premier commentateur, le caractère *tsie* désigne ici le *tchong-ki* ou milieu des mois de l'année solaire.

³ L'intervalle de deux *tchong-ki* ou le mois solaire moyen = $\frac{365,25}{12} = 30,4375$ ou $\frac{365,25}{12} = \frac{360}{12} + \frac{5,25}{12} = 30 + \frac{21}{48} = 30 + \frac{7}{16}$.

Donc l'intervalle d'un cercle est 19,833 *li* et $\frac{1}{2}$ de *li*, soit 100 *pou*.¹

Si vous désirez savoir le diamètre du second cercle, doublez cette quantité, et ajoutez le diamètre du cercle intérieur.

Pour chaque cercle suivant, procédez de même.

Le diamètre du premier cercle intérieur est 238,000 *li*. Sa circonférence est 714,000 *li*. Divisez et faites 365 degrés et $\frac{1}{4}$ de degré, vous avez par degré 1954 *li*, 247 *pou* $\frac{222}{1461}$.

Le diamètre du second cercle est 267,666 *li*, 200 *pou*. Sa circonférence est 833,000 *li*. Divisez les *li* en degrés, vous avez par degré 2,280 *li*, 188 *pou* $\frac{222}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du troisième cercle est 317,333 *li*, 100 *pou*. Sa circonférence est 952,000 *li*. Divisez les *li* en degrés, vous avez par degré 2,606 *li*, 113 *pou* et $\frac{270}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du quatrième cercle est 357,000 *li*. Sa circonférence est 1,071,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez par degré 2,932 *li*, 71 *pou* $\frac{660}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du cinquième cercle est 396,666 *li*, 200 *pou*. Sa circonférence est 1,190,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez par degré 3,258 *li*, 12 *pou* et $\frac{1060}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du sixième cercle est 436,333 *li*, 100 *pou*. Sa circonférence est 1,309,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez par degré 3,583 *li*, 254 *pou* $\frac{60}{1461}$ de *pou*.

Le diamètre du septième cercle est 476,000 *li*. Sa circonférence est 1,428,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez par degré 3,999 *li*, 195 *pou* $\frac{400}{1461}$ de *pou*.

Après, on dit : Au solstice d'hiver, la quantité dont la lumière du nord excède le cercle du nord (le septième cercle) est 167,000 *li*.

Le diamètre de ce cercle extrême est 810,000 *li*. Sa circonférence est 2,430,000 *li*. Divisez-la en degrés, vous obtenez par degré 6,652 *li*, 293 *pou* $\frac{327}{1461}$ de *pou*.

¹ $6 \times 19,833 \frac{1}{2} = 119,000$. On divise en six parties égales la distance du solstice d'été au solstice d'hiver.

Ainsi, au solstice d'hiver, l'ombre du soleil est 13 pieds $\frac{5}{10}$ de pied; au solstice d'été, l'ombre du soleil est de 1 pied et $\frac{5}{10}$ de pied. Au jour du solstice d'hiver, l'ombre est longue; au jour du solstice d'été, l'ombre est courte. L'ombre du soleil, en plus et en moins, diffère de $\frac{1}{10}$ de pied par 1,000 *li*. Donc, du solstice d'hiver au solstice d'été, du midi au nord, il y a un intervalle de 119,000 *li*. Le diamètre du cercle des quatre points cardinaux est 810,000 *li*, et sa circonférence est 2,430,000 *li*. Divisez-la en degrés. Vous avez par degré 6,652 *li*, 293 *pou* $\frac{1127}{1101}$ de *pou*. Ceci est la distance réciproque des degrés entre eux.

Le mouvement du soleil vers le sud et vers le nord, est, par jour, de 651 *li*, 182 *pou* $\frac{798}{1101}$ de *pou*¹.

La règle dit : Posez 119,000 *li*. Faites-en le nombre plein (le dividende). Prenez la demi-année, 182 jours et $\frac{5}{8}$ de jour. Faites-en le nombre opérateur (le diviseur), et réduisez-les (au même dénominateur)²,

Vous obtenez (pour le premier nombre) 952,000. — Faites-en le nombre plein (le dividende);

Vous obtenez (pour le second nombre) 1,461. — Faites-en le nombre opérateur (le diviseur) et extrayez-le.

En opérant avec ces deux nombres, vous avez (pour quotient) un nombre de *li*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur (s'il y a un reste), multipliez par 3, vous aurez des centaines de *pou*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, multipliez par 10, vous avez des dizaines de *pou*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, réglez-le par le nombre opérateur (divisez-le par le diviseur, et vous aurez une fraction).

¹ La distance des deux solstices étant de 119,000 *li*, le soleil fait par jour $\frac{119000}{182\frac{5}{8}}$ ou 641 *li* 182 *pou* $\frac{798}{1101}$, comme on le trouve en effectuant la division expliquée dans le texte.

² Voyez pour ces termes spéciaux, la table que j'ai donnée du *Souan-fa-toung-tsoung*. (Journal asiatique, nouvelle série, tom. VII.)

SECOND LIVRE.

Indication des mêmes commentateurs : sous les Han, *Tchao-kun-hiang* ; sous les Tcheou du nord, *Tchin-tchin-louan* ; sous les Thang, *Tchin-li-cho-fong*.

En général, le soleil et la lune parcourent circulairement la route des quatre points extrêmes (*des quatre points cardinaux*).

Le dessous du pôle est la partie élevée de la terre, ce que les hommes habitent, sur une étendue de 60,000 li. — Une fosse humide, un précipice des quatre côtés, voilà ce qui est dans la partie basse.

Le centre du ciel est aussi, des quatre côtés, élevé de 60,000 li¹. Ainsi, l'espace que la lumière du soleil éclaire à l'extérieur, a pour diamètre 810,000 li. Sa circonférence est de 2,400,000 li.

Ainsi, lorsque dans sa révolution le soleil est au point extrême du nord, dans le côté ou la région nord, le jour est au milieu : dans le côté du midi, la nuit est à moitié. Quand le soleil est au point extrême de l'orient, dans le côté orient, le jour est au milieu : dans le côté de l'occident, la nuit est à moitié. Quand le soleil est au point extrême du midi, dans le côté du midi, le jour est au milieu : dans le côté du nord, la nuit est à moitié. Quand le soleil est au point extrême de l'occident, dans le côté de l'occident, le jour est au milieu :

¹ Ceci est très-obscur. S'il n'y a pas d'altération dans le texte et le commentaire, le dessous du pôle indique l'espace depuis le pôle nord jusqu'au septième cercle, dit cercle extérieur ; et cet espace est ce que les hommes habitent. Au cercle extérieur on trouve de l'humidité, un précipice. Le dessous de ce cercle est comme le dessous d'un bassin renversé.

² D'après le commentaire, les quatre côtés désignent les quatre points cardinaux. La terre est une voûte creuse, et sa partie élevée est comme un parasol ou un couvercle. (Voyez le texte, quelques lignes plus loin.) Le cercle des quatre points cardinaux semble désigner ici l'équateur.

dans le côté de l'orient, la nuit est à moitié. En général, dans ces quatre côtés ou régions existent les quatre points extrêmes, les quatre points de réunion du ciel et de la terre.

Le jour et la nuit y séjournent alternativement.

Les quatre époques ou saisons s'y succèdent tour à tour.

Le point extrême où aboutissent les principes du mouvement et du repos, et celui où se trouve le solstice d'hiver, ne sont qu'un même point.

L'image du ciel est un parasol qui enveloppe ; le type de la terre est un bassin renversé.

Le ciel est éloigné de la terre d'une distance égale à 80,000 li¹.

Au solstice d'hiver, quoique le soleil soit dans le cercle extérieur, constamment il s'élève au-dessous du pôle, et au-dessus de la terre, d'une quantité égale à 20,000 li².

Le soleil fait poindre la lune³.

La lumière de la lune paraît : alors elle complète son éclat (littéralement *elle fait la lune brillante*)⁴.

Les étoiles et les planètes ont leur marche distincte.

D'après cela, au partage égal de l'automne, par le mouvement vers le solstice d'hiver, l'essence des trois lumières diminue pour accomplir la partie de sa route la plus éloignée.

Telle est la nature du ciel et de la terre, des deux grands principes du mouvement et du repos.

Maintenant on désire connaître les quatre positions ex-

¹ C'est la hauteur assignée au pôle par le premier livre. La phrase précédente rappelle ce qu'a dit *Chang-kao* première partie.

² Cette quantité est représentée par la longueur comprise entre le pied de la verticale PP' et l'intersection de la ligne S'S' du solstice d'hiver.

³ *Tchao*, Basile, 578. Suivant le premier commentateur, ceci signifie que la lumière de la lune est produite par la lumière du soleil.

⁴ Le premier commentateur explique cette expression en disant que la lune attend le soleil, qu'alors elle peut développer son éclat.

trêmes, successivement occupées par la pierre précieuse (*l'étoile principale*) du pôle du nord.

Constamment, à l'époque du milieu de la nuit du solstice d'été, l'élongation au midi du pôle nord est à son point extrême.

A l'époque du milieu de la nuit du solstice d'hiver, l'élongation au nord est à son point extrême.

Au jour du solstice d'hiver, à l'heure *yeou*¹, l'élongation à l'occident est à son point extrême.

Au même jour, à l'heure *mao*, l'élongation à l'orient est à son point extrême.

Telles sont les quatre élongations de la Pierre précieuse (*l'étoile principale*) du pôle nord².

Le pôle exact du nord est au milieu du *Suen-ki* (la pierre précieuse, pour le cercle que parcourt *l'étoile polaire*). Le nord exact est au milieu du ciel, où sont les élongations du pôle exact (de *l'étoile polaire*).

Au jour du solstice d'hiver, à l'heure *yeou*, dressez un signal de 8 pieds. Prenez une corde et attachez-la au haut du signal. Attendez et observez la grande étoile au milieu du pôle nord. Tendez la corde jusqu'à terre, et déterminez (*le point où elle la touche*).

Encore à l'approche du matin, quand le jour est à l'heure *mao*, de nouveau tendez la corde; attendez et observez l'étoile, le sommet (du signal), et la corde jusqu'à terre, et déterminez (*le point de rencontre*). L'écart réciproque des deux points principaux (*fixés sur le sol*) est de 2 pieds et 3 dixièmes de pied.

¹ L'heure *yeou* représente pour nous de six à huit heures du soir. *Mao* représente de six à huit heures du matin.

² J'ai toujours employé le terme *élongation* pour traduire le terme 游 *yeou* (Basile, 5095), « extravasion, écartement, » du texte. Il est évident que les deux premières élongations sont les passages aux méridiens supérieur et inférieur.

Donc, de l'orient à l'occident, le pôle parcourt 23,000 li¹.

La distance réciproque des deux points, c'est ce qui détermine l'orient et l'occident.

Au milieu, fendez cette distance, et de ce point alignez au signal; vous avez la direction précise du midi au nord (la ligne méridienne).

Toutes les heures qui s'ajoutent à ces heures, avec l'horloge à eau (*leou*) examinez et graduez-les. Ce sont les heures de l'orient, de l'occident, du midi et du nord.

Le point où cette corde (*dont on vient de parler*) arrive à terre, et que vous déterminez, est distant du signal de 10 pieds et 3 dixièmes de pied. Donc le milieu du ciel est distant du *tcheou* (signal à circonférence) de 103,000 li.

Comment connaître l'époque des positions extrêmes, au nord et au midi? Au milieu de la nuit du solstice d'hiver, l'élongation au nord est à son point extrême: au nord, elle dépasse le centre du ciel de 115,000 li. Au solstice d'été, l'élongation au midi est à son point extrême. Il s'en faut qu'elle atteigne le centre du ciel de 115,000 li. Pour obtenir tous ces résultats, prenez une corde, attachez-la au haut du signal, et attendez, observez l'étoile. (*Pour*) la position extrême nord, (*la corde*) atteint la terre en un point que vous reconnaissez à 11 pieds 4 dixièmes et demi: donc ce point est éloigné du *tcheou* (signal de la circonférence) de 114,500 li. Il dépasse le centre du ciel de 115,000 li. (*Pour*) la position extrême au midi (*la corde*) arrive à terre en un point que vous reconnaissez à 9 pieds et un dixième et demi: donc il est éloigné du *tcheou* de 91,500 li. Il s'en faut de 115,000 li qu'il n'atteigne le centre du ciel. Telle est la règle des quatre positions extrêmes du *Suen-ki* (*la pierre précieuse*,

¹ Ceci se calcule en prenant toujours un $\frac{1}{10}$ de pied pour la variation de la longueur de l'ombre solaire par distance de 1,000 li. On trouve dans le *Tcheou-li*, article *tsiang-jin*, une mention de l'observation du passage de l'étoile polaire au méridien; mais ce n'est qu'une mention extrêmement abrégée, tandis que le texte du *Tcheou-peï* donne ici toute l'explication du procédé chinois.

l'étoile principale), des quantités dont elle s'éloigne en plus ou en moins, au sud et au nord; telles sont les *bases* (*keou*) précises, pour l'orient, de l'occident, le midi et le nord¹.

Le *tcheou* (*signal dans la circonférence*) est distant du pôle de 103,000 *li*. Le soleil est distant des hommes de 167,000 *li*. Au solstice d'été, il est distant du *tcheou* de 16,000 *li*. Au solstice d'été, la route décrite par le soleil a pour diamètre 238,000 *li*, pour circonférence 714,000 *li*. — Aux moitiés du printemps et de l'automne, la route du soleil a pour diamètre 357,000 *li*, pour circonférence 1,071,000 *li*. — Au solstice d'hiver, la route du soleil a pour diamètre 476,000 *li*, pour circonférence 1,428,000 *li*. Le cercle des quatre points cardinaux que le soleil éclaire a pour diamètre 816,000 *li*, pour circonférence 2,430,000 *li*. Du *tcheou* au midi, il y a 32,000 *li* (*ce dernier nombre indique l'excès de l'espace découvert par l'œil de l'homme sur le lieu du soleil, au solstice d'hiver*).

Le diamètre du *Suen-ki* (du cercle de la polaire) est 23,000 *li*. Sa circonférence est 69,000 *li*. Là, le principe du

¹ D'après les données du texte, savoir 10 pieds $\frac{3}{10}$ pour la distance de la corde au pied du signal, 8 pieds pour la hauteur de celui-ci, et 2 pieds $\frac{3}{10}$ pour la distance des deux points extrêmes des traces de la corde aux deux elongations, on calcule aisément le demi-angle au sommet du triangle formé par les deux points extrêmes et le haut du signal. Ce demi-angle, reporté sur le ciel, représente la distance de l'étoile observée au pôle, laquelle se trouve de 10° 9' 32" 5. La déclinaison de l'étoile est donc 79° 50' 27" 5. En prenant, dans la Connaissance des temps, la déclinaison de la polaire en 1840, et retranchant sa variation annuelle, qui est croissante, on trouve que la polaire a eu la déclinaison 79° 50' 27" 5 vers l'an 240 de l'ère chrétienne.

Le texte nommant l'étoile observée la grande étoile du pôle, on ne peut présumer qu'il s'agisse de β Petite-Ourse. D'ailleurs β Petite-Ourse n'a eu la déclinaison précédente que vers le VII^e siècle de notre ère, et cette époque est évidemment une date trop tardive pour le *Tcheou-pei*, d'après les diverses données réunies dans l'avant-propos.

mouvement est détruit, le principe du repos est en évidence. Donc cette région ne produit pas les dix mille choses.

La règle (*fondamentale*) dit : Dressez, alignez la base, et déterminez.

Pour le soleil commençant à paraître, *dressez* un signal, et observez son ombre. Pour le soleil se couchant, de nouveau observez son ombre. Les deux points principaux des ombres, par leur correspondance, déterminent l'orient et l'occident. Au milieu fendez la distance, et en alignant sur le signal, vous déterminez le midi et le nord. Le dessous du pôle ne produit pas la généralité des substances vivantes ; comment le savoir ?

Le soleil, au solstice d'hiver, est distant du solstice d'été de 119,000 *li*. Les dix mille choses s'épuisent et meurent. Au solstice d'été, le soleil est distant du pôle nord de 119,000 *li*. C'est au moyen de ceci que l'on sait que le dessous du pôle ne produit pas les dix mille choses. A droite et à gauche du pôle nord, pendant l'été, il y a des glaces qui ne se dissolvent pas.

Au partage égal du printemps, au partage égal de l'automne, le soleil est dans le cercle moyen. Au partage égal du printemps, suivant le mouvement du soleil, ajoutez au nord 59,500 *li*, et vous avez le solstice d'été. Au partage égal d'automne, suivant le mouvement du soleil, ajoutez au midi 59,500 *li*, et vous avez le solstice d'hiver.

Le cercle moyen est distant du *tcheou* de 75,500 *li*¹.

A gauche et à droite du cercle moyen, l'hiver, il y a des plantes qui ne meurent pas ; l'été, il y a des espèces qui grandissent.

Dans ce cercle, le principe du mouvement est en évidence : le principe du repos est faible : donc la généralité des subs-

¹ C'est la distance au signal du point intermédiaire entre les deux solstices. Le commentaire suppose, et le texte suppose également plus loin que l'ombre équinoxiale du gnomon est précisément la moyenne entre les deux ombres solsticiales.

tances vivantes n'y meurt pas (*rapidement*). Les cinq espèces de céréales y mûrissent deux fois en une seule année.

En général, à gauche et à droite du pôle, parmi les substances, il y en a qui naissent le matin et qui sont récoltées le soir.

Établissez les 28 divisions stellaires (*siu*); servez-vous de la méthode du contour du ciel et du calcul des temps.

La règle dit: Au revers, alignez ou établissez le côté du midi.

En alignant ou établissant le *keou* (base), déterminez-le.

Ainsi, égalisez la terre (*sur un*) diamètre de 21 *pou*, dont la circonférence sera 63 *pou*. Réglez son nivellement avec la rectitude (*le niveau*) de l'eau.

Ainsi vous établissez un diamètre de 121,75 pieds. En multipliant par 3, vous avez 365 pieds et un quart ¹.

Pour correspondre au contour du ciel, (*lequel est de*) 365 degrés et un quart, divisez soigneusement le (*contour tracé sur la terre*). Qu'il n'y ait pas la plus petite différence (entre les degrés).

Quand vous aurez divisé en degrés et déterminé (*le contour*), alors tendez droit le fil (*nord et sud*) et le fil transversal (*orient et occident*, littéralement *la trame*). Chacune des quatre parties (*de la circonférence*) embrassera 91 degrés et $\frac{5}{16}$ de degré.

Sur ce cercle, déterminez et alignez.

Alors dressez un signal, droit au centre milieu du nord et du midi: prenez une corde et attachez-la au haut du signal. Puis attendez et observez le milieu (*le passage au méridien*) de l'étoile centrale au milieu de *kien-nieou* ².

¹ Le nivellement du terrain à l'aide de l'eau est indiqué ici, comme on le voit, en termes très-précis. Le *pou* étant supposé de six pieds, le diamètre, exprimé en pieds, devrait être cent vingt-six.

² *Kien-nieou* est la division stellaire que l'on appelle actuellement *Nieou*. Elle a pour déterminatrice β Capricorne. Le *Tcheou-chou*, au chapitre *Tcheou-yue-ling*, place le solstice d'hiver à l'origine du *kien-nieou*. (Voyez cet ouvrage dans la collection *Han-wei-tsoung-chou*.)

Alors, de nouveau observez l'étoile de *Su-nu*¹, qui vient en avant (*qui passe au méridien la première*).

Si de nouveau vous vous servez du signal et de la corde pour attendre et observer le milieu précis (*le passage au méridien*) de l'étoile de *Su-nu*, qui vient en avant.

Maintenant, avec un *yeou-y* (littéralement *figure d'extravasion, d'écart*), mesurez et observez de combien de degrés l'étoile centrale au milieu de *kien-nieou*, est distante à l'ouest de la ligne milieu, passant droit par le signal (*de la ligne méridienne*)².

Chaque pied qui est atteint (*dépassé*) par l'instrument *yeou-y* correspond en nombre à un degré.

L'*yeou* (*le signal de l'écart, la partie verticale de l'instrument yeou-y*) est au-dessus (*du point qui correspond à une distance*) de 8 pieds (*de la méridienne*). Donc on sait que le centre du *kien-nieou* est à 8 degrés (*du méridien et de l'étoile centrale de Nu.*)

Pour les étoiles successives, imitez ce procédé: de sorte qu'en passant complètement en revue les 28 divisions stellaires, vous les mesurez en degrés.

Achevez la graduation de la circonférence.

Pour chaque (*division stellaire*), prenez l'étoile qui vient en avant, l'instrument *yeou-y*, et le point au-dessus du nombre déterminé de degrés.

Comme rayon de roue, tendez la corde, et prenez la di-

¹ *Su-nu* est la division stellaire que l'on appelle actuellement *Nu*. Elle a pour déterminatrice le Verseau. Le solstice d'hiver était, dans cette division, avant l'époque où il se trouva dans *Nieou*.

² Le premier commentateur dit: « L'*yeou-y* est aussi un *piao* (signal astronomique ou gnomon). Il change l'étoile observée et la rend régulière (*comme si elle était au méridien*). Par lui on sait de combien de degrés l'étoile est distante du milieu, à l'ouest du signal droit. C'est pour cela que l'on appelle *yeou-y*, figure d'élongation, d'extravasion. » C'était une espèce de règle destinée à mesurer les azimuths.

rection du centre (du signal central) pour le moyeu. Alors visez ou prenez l'alignement direct.¹

Le point où (la division stellaire dans laquelle) le soleil se couche se détermine aussi par la même circonférence.

Désire-t-on savoir le point où (la division stellaire dans laquelle) le soleil se couche et se lève ?

Prenez 365 degrés et un quart de degré, et répartissez-les entre les 28 divisions stellaires.

Quand le *Tsing* oriental (déterminé par α Gêmeaux), à la moitié de la nuit, est au milieu (au méridien), le commencement de *Kien-nieou* (déterminé par β Capricorne) s'approche du milieu (du méridien) de l'heure *tseu*.²

Quand le *Tsing* oriental est sorti de 30 degrés et $\frac{1}{4}$ de degré à l'ouest du milieu (du méridien) du signal direct, il s'approche du milieu de l'heure *ouei*. Pareillement le commencement de *Kien-nieou* doit s'approcher du milieu de l'heure *tchedu*.³

Par là, le ciel s'accorde avec la terre, de manière à établir

¹ Le premier commentateur dit : « La réunion des deux fils, longitudinal et transversal, représente le moyeu ; et le cercle divisé représente la roue. Voulez-vous savoir combien une division stellaire ou constellation *siu* a de degrés ? Alors tendez la corde comme un rayon, réunissez-la au point moyeu, et vous faites l'alignement. Vous observez l'étoile, et vous fixez le degré. »

² La circonférence est ici supposée divisée en douze sections correspondantes aux douze heures chinoises. Les deux divisions stellaires *tong-tsing* et *kien-nieou* sont directement opposées. *Tong-tsing* approchant ou passant au méridien à l'heure *ou*, *kien-nieou* alors se trouve dans l'alignement de la section correspondante à *tseu*, sixième heure après *ou*. *Tseu* actuellement comprend, dans notre division du jour, de onze heures du soir à une heure du matin. *Ou* comprend de onze heures du matin à une heure. Il y a eu changement pour l'origine des heures : le jour chinois commençait autrefois au lever du soleil.

³ Ceci est la continuation de ce qui vient d'être dit. Chaque douzième de circonférence correspondant à une heure chinoise est de $30\frac{1}{4}$, et les deux divisions stellaires se trouvent dans l'alignement correspondant à deux nouvelles heures, toujours distantes de six heures entre elles.

sur la circonférence les 28 divisions stellaires (*par la connaissance des heures où elles passent au méridien*).

En établissant, vous déterminez. De nouveau, vous établissez (*vous vérifiez*) le point central de la circonférence graduée. Vous consolidez le signal droit (*le signal du centre*).

Au jour du solstice d'hiver, au jour du solstice d'été, observez le soleil commençant à paraître. Dressez un instrument d'écart (*yeou-y*) au-dessus du degré (*où le soleil commence à paraître*), et observez l'ombre du signal central.

L'addition (la continuation) des ombres (du signal central et de l'*yeou-y*) indique en droite ligne le degré de la division stellaire où le soleil se lève.

Lorsque le soleil se couche, imitez ce même procédé¹.

Kien-nieou est distant du pôle nord de 115 degrés, 1695 li, 21 pou et $\frac{819}{1461}$ de pou.

La règle dit : Posez le cercle extérieur distant du pôle à 238,000 li.

Retranchez le rayon du *Suen-ki* (du cercle de la polaire) égal à 11,500 li.

Ce qui ne se retranche pas (*le reste*) est 226,500 li. Faites-en le nombre plein (*dividende*).

Sur le cercle intérieur (de 119,000 li de rayon) un degré comprend 1,954 li, 247 pou $\frac{933}{1461}$. Faites-en le nombre opérateur (*diviseur*).

Par le nombre plein et par le nombre opérateur, vous obtiendrez jusqu'à un degré².

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, cherchez les li, les pou (*les nombres de li, de pou*).

¹ On voit que l'*yeou-y* est employé ici pour prolonger la direction de l'ombre portée du signal central vers le point de la circonférence qui est le plus près du soleil levant.

² On commence d'abord par faire disparaître le dénominateur 1461, en multipliant par ce nombre le dividende 226,500 et le diviseur entier 1,954; on réduit tout en pou en multipliant haut et bas par 300. Le reste de l'opération se fait comme précédemment. On prend pour diviseur le degré du cercle intérieur.

En réduisant, réunissez 300 et prenez 1. Faites-en le nombre plein (le dividende). Prenez 1,461 comme nombre opérateur (diviseur). Vous obtenez jusqu'à un *li*¹.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, multipliez par 3. Vous avez des centaines de *pou*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, multipliez par 10, vous avez jusqu'à un *pou*.

Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur (le reste), réglez-le par le nombre opérateur.

Opérez de même pour les autres divisions stellaires.

Leou (déterminé par β Bélier) et *Kio* (déterminé par α Vierge) sont éloignés du pôle nord de 91 degrés, 610 *li*, 264 *pou* $\frac{1226}{1461}$ parties de *pou*².

La règle dit : Posez le cercle moyen, distant du pôle de 178,500 *li*. Faites-en le nombre plein (dividende).

Prenez la valeur en *li* d'un degré du cercle intérieur : faites-en le nombre opérateur. Par le nombre plein et par le nombre opérateur, vous obtenez jusqu'à un degré. Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, cherchez les nombres de *li*, de *pou*. Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur (pour le reste), réglez-le par le nombre opérateur.

Le *Tsing* oriental ou *Tong-tsing* est distant du pôle nord de 66 degrés, 1,481 *li*, 155 *pou* et $\frac{1245}{1461}$ parties de *pou*³.

La règle dit : Posez le cercle intérieur, distant du pôle de 119,000 *li*. Ajoutez le rayon du *Suen-ki* (du cercle de la polaire) 11,500 *li*.

¹ Le premier diviseur étant la valeur du degré en *li* multipliée par 300 et par 1461, on divise le reste simplement par le produit de ces deux derniers nombres pour avoir les *li*.

² Premier commentateur. *Leou* est la division stellaire où se trouve le soleil au milieu du printemps. *Kio* est la division stellaire où se trouve le soleil au milieu de l'automne.

³ Premier commentateur. *Tong-tsing* est la division stellaire où se trouve le soleil au solstice d'été. *Kien-nieou* est la division stellaire où se trouve le soleil au solstice d'hiver.

Vous obtenez 130,500 *li*. Faites-en le nombre opérateur. Prenez la valeur en *li* d'un degré du cercle intérieur : faites-en le nombre opérateur. Par le nombre plein et par le nombre opérateur, vous avez jusqu'à un degré. Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur (pour ce qui ne se divise pas exactement), cherchez les *li* et les *pou*. Pour ce qui n'est pas plein, réglez-le par le nombre opérateur.

En tout, on compte 8 *tse* et 24 *ki*. Par *ki*, l'augmentation ou la diminution de l'ombre est de 0,99 pied et $\frac{1}{100}$ de pied. Au solstice d'hiver, l'ombre est longue de 13,5 pieds. Au solstice d'été, l'ombre est longue de 1,6 pieds. On demande pour chaque *ki*, en plus ou en moins par pied et dixième de pied, la longueur et le raccourcissement (de l'ombre) ¹.

Thoung-tchi, solstice d'hiver, longueur de

l'ombre 13,5 pieds.

Siao-han (petit froid) 12,505

Ta-han (grand froid) 11,514

Li-tchun (commencement du printemps) 10,523

Yu-choui (eaux de pluies) 9,522

King-tchi (mouvement des insectes) 8,541

Tchun-fen (milieu du printemps) 7,55

Tsing-ming (pure clarté) 6,555

Ko-yu (pluie pour les grains) 5,564

Li-hia (commencement de l'été) 4,573

Siao-man (petite plénitude) 3,581

Mang-tchong (grains et épis) 2,591

Hia-tchi (solstice d'été) 1,6

¹ Tous les nombres du tableau suivant sont calculés en ajoutant ou retranchant 0,9916 pied par *tchong-ki*, de manière que l'ombre augmente et diminue régulièrement pour des intervalles égaux dans le mouvement du soleil, ce qui ne peut être, même approximativement, puisque cette ombre se projette sur un plan oblique à la ligne moyenne qui couperait en deux l'angle des directions des deux solstices. Ainsi les ombres des deux équinoxes sont en erreur de près de deux pieds. Une telle erreur indique que les Chinois n'observaient exactement que les ombres des solstices.

<i>Siao-chou</i> (petite chaleur)	2,591	pieds.
<i>Ta-chou</i> (grande chaleur)	3,682	
<i>Li-tsieou</i> (commencement de l'automne) :	4,573	
<i>Pa-lou</i> (rosée blanche)	6,555	
<i>Tsieou-fen</i> (milieu d'automne)	7,55	
<i>Han-lou</i> (rosée froide)	8,541	
<i>Choang-siang</i> (chute de gelée blanche) . .	9,53	
<i>Li-thoung</i> (commencement de l'hiver) . .	10,523	
<i>Siao-sue</i> (petite neige)	11,514	
<i>Ta-sue</i> (grande neige)	12,505	

En tout, on compte 8 *tsie* et 24 *ki*¹.

Pour chaque *ki*, l'ombre augmente ou diminue de 0,99 pied et $\frac{1}{100}$ de pied.

Entre le solstice d'hiver et le solstice d'été, il y a augmentation et diminution.

La règle dit : posez l'ombre du solstice d'hiver : retranchez-en l'ombre du solstice d'été. Que la différence soit le nombre plein (*le dividende*), et prenez 12 pour nombre opérateur (*pour diviseur*).

Par le nombre plein et par le nombre opérateur, vous obtenez jusqu'à $\frac{1}{10}$ (*tsun*). Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, multipliez par 10 et divisez par le nombre opérateur. Vous obtenez jusqu'à un *fen* ($\frac{1}{100}$ de pied). Pour ce qui ne remplit pas le nombre opérateur, réglez-le (*divisez-le*) par ce nombre.

La lune suit le ciel (*retarde sur les étoiles*) de 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré².

¹ D'après le premier commentateur, les deux époques des solstices, les deux époques des équinoxes et les quatre époques dites *li* ou commencement des quatre saisons, forment les huit *tsie*. Les vingt-quatre *ki* se composent des douze *tsie-ki* et des douze *tchong-ki*, qui divisent l'année solaire du calendrier chinois.

² 365 $\frac{1}{4}$ degrés chinois valent 360 degrés européens. Donc 13 degrés chinois et $\frac{7}{19}$ de degré valent en degrés européens 13° 10' 34" 32, ce qui est à $\frac{1}{2}$ seconde d'arc près la quantité exacte du retard quotidien de la lune sur les étoiles.

La règle dit : posez 235 lunes. Divisez ce nombre par 19 années. Ajoutez au quotient un degré, quantité que fait le soleil (*en un jour*), vous avez 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré. C'est le nombre de la marche de la lune pour chaque jour. C'est la quantité dont elle suit le ciel, en degrés et fractions de degré.

Pour une petite année (de 12 lunes de 29 jours), la lune est en retard (il y a une circonférence incomplète).

Sa position (dans la circonférence céleste) est 354 degrés $\frac{6613}{17860}$.

La règle dit : posez la petite année de 354 jours et $\frac{348}{110}$ parties de jour.

Par la quantité dont la lune est en arrière du ciel, 13 degrés $\frac{7}{19}$, multipliez-la,

Vous aurez ainsi le *nombre plein* (le *multiplicande*).

Encore par les parties de degré, multipliez les parties de jour et faites-en le nombre opérateur. Par le *nombre plein* et par le *nombre opérateur* vous obtenez la quantité totale dont la lune retarde sur le ciel (*pendant une petite année de 12 lunes*), 4737 degrés et $\frac{6613}{17860}$.

Divisez ce nombre par la circonférence du ciel, 365 degrés et $\frac{4465}{17860}$ parties de degré ;

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé (le reste),

C'est la quantité dont la lune est en retard. Pour avoir le nombre de degrés et de parties de degrés de sa position, suivez cette opération ¹.

Pour une grande année (de 13 lunes de 29,53 jours), la lune est en retard. La position est 18 degrés et $\frac{11638}{17860}$ parties de degré ².

¹ On effectue l'opération : $\frac{29,53 \times 12 \times (13 + \frac{7}{19})}{365,25}$; et le reste est, comme on le voit, l'épacte ou l'âge de la lune pour une année de douze lunaisons de 29,53 jours.

² C'est l'âge de la lune pour une année de treize lunaisons. On a : $\frac{29,53 \times 13 \times (13 + \frac{7}{19})}{365,25}$. On sait que les Chinois comptent par année de 12 lunes, en ajoutant tous les trois ans une lune, ce qui fait alors une grande année de 13 lunes. (Voyez la note 3, page 637.)

La règle dit : posez la grande année de 383 jours et $\frac{847}{110}$ parties de jour.

Par la quantité dont la lune est en arrière du ciel, 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré,

Multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein*.

Encore par les parties de degré, multipliez les parties de jour. Faites-en le nombre opérateur. Par le *nombre plein* et par le *nombre opérateur*, vous obtenez la quantité totale dont la lune retarde sur le ciel (*pendant une année de 13 lunes*), 5132 degrés et $\frac{2698}{17860}$.

Divisez ce nombre par la circonférence du ciel.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard ; c'est le nombre de degrés et de parties de degrés de sa position.

Pour une année régulière (de 365,25 jours ou de 12 lunes et $\frac{7}{19}$), la lune est en retard. Sa position est 13 $\frac{7}{19}$ degrés et $\frac{10100}{17860}$ ¹.

La règle dit : posez l'année régulière, 365 jours et $\frac{225}{110}$ parties de jour.

Par la quantité dont la lune est en arrière du ciel, 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré,

Multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein*.

Encore : par les parties de degré, multipliez les parties de jour. Faites-en le nombre opérateur. Par le *nombre plein* et par le *nombre opérateur*, vous obtenez la quantité totale dont la lune retarde sur le ciel (*pendant une année de 12 lunes* $\frac{7}{19}$) 4882 degrés et $\frac{1457}{17860}$ parties de degré.

Divisez-le par la circonférence du ciel.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard ; c'est le nombre de degrés et de parties de degré de sa position.

¹ C'est l'âge de la lune pour une année de trois cent soixante-cinq jours et un quart. L'opération est représentée ainsi :

$$\frac{29,53 (12 + \frac{7}{19}) (13 + \frac{7}{19})}{365,25}$$

Pour une petite lune (de 29 jours) il y a retard. La position (de la lune) est alors 22 degrés et $\frac{7785}{17860}$ parties de degrés.

La règle dit : posez la petite lune de 29 jours.

Par la quantité dont la lune retarde sur le ciel, 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré,

Multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein*.

Encore : par les parties de degré, multipliez les parties de jour. Faites le *nombre opérateur*. Par le *nombre plein* et le *nombre opérateur*, vous obtenez la quantité totale dont la lune retarde sur le ciel, 387 degrés et $\frac{1222}{17860}$ parties de degré.

Par le contour du ciel, divisez ce nombre.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard¹. C'est le nombre de sa position en degrés et en parties de degré.

Pour une grande lune (de 30 jours), il y a retard. La position (de la lune) est à 35 degrés et $\frac{14355}{17860}$ parties de degré.

La règle dit : posez la grande lune de 30 jours.

Par la quantité dont la lune retarde sur le ciel, 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré, multipliez ce nombre. Faites-en le *nombre plein*. Encore : par les parties de degré, multipliez les parties de jour. Faites-en le *nombre opérateur*. Par le *nombre plein* et le *nombre opérateur*, vous obtenez la quantité totale dont la lune est en retard sur le ciel, 401 degrés et $\frac{240}{17860}$ parties de degré.

Par la circonférence du ciel, divisez ce nombre.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard². C'est le nombre de sa position en degrés et en parties de degré.

Pour une lune régulière (de 29,53 jours ou 29 jours et $\frac{409}{810}$

¹ On a ainsi : $\frac{29 (13 + \frac{7}{19})}{365,25}$. Le reste est 22,42.

² On a ainsi : $\frac{30 (13 + \frac{7}{19})}{365,25}$. Le reste est 35,79.

suiuant le texte), il y a retard. La position de la lune est à 29 degrés et $\frac{9480}{17800}$ parties de degré.

La règle dit : posez la lune régulière de 29 jours et $\frac{488}{940}$ parties de jour.

Par la quantité dont la lune est en retard sur le ciel, 13 degrés et $\frac{7}{19}$ parties de degré, multipliez ce nombre. Faites-en le nombre plein. Encore : par les parties de degré, multipliez les parties de jour. Faites-en le nombre opérateur. Par les nombres *plein* et *opérateur*, vous obtenez la quantité totale dont la lune est en retard sur le ciel, 394 degrés et $\frac{13946}{17800}$ parties de degré.

Par le contour du ciel, divisez ce nombre.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé,

C'est la quantité dont la lune est en retard¹ ; c'est le nombre de sa position en degrés et parties de degré.

Au solstice d'hiver sont les jours les plus courts. Le soleil se lève à l'heure *tchin* (de sept à neuf heures du matin), et se couche à l'heure *chin* (de trois à cinq heures du soir).

Ce que le principe du mouvement (le soleil) éclaire est 3, ce qu'il ne couvre pas (*n'enveloppe pas de ses rayons*) est 9.

La correspondance mutuelle de l'orient et de l'occident (du lever et du coucher) est précisément du côté du midi.

Au solstice d'été sont les jours les plus longs. Le soleil se lève à l'heure *yn* (de trois à cinq heures du matin), et se couche à l'heure *su* (de sept à neuf heures du soir).

Ce que le principe du mouvement (le soleil) éclaire est 9, ce qu'il ne couvre pas (*n'enveloppe pas de ses rayons*) est 3.

La correspondance mutuelle de l'orient et de l'occident (du lever et du coucher) est précisément du côté du nord.

Le soleil se lève à gauche et se couche à droite. Sa route est entre le midi et le nord.

Ainsi, au solstice d'hiver, suivant *kan*, le principe du

¹ On a ainsi : $\frac{29,53 (13 + \frac{7}{19})}{365,25}$. Le reste est 29,507.

mouvement est à la première heure (vers minuit). — Le soleil se lève dans *sun* et se couche dans *kouen* (la terre). — On voit que la lumière du soleil est courte. Alors on dit : c'est le froid¹.

Au solstice d'été, suivant *li*, le principe du repos est à la sixième heure (vers midi). Le soleil se lève dans *leang* et se couche dans *kien* (le ciel). On voit que la lumière du soleil est grande. Alors on dit : c'est la chaleur².

Quand le soleil et la lune ne sont pas réglés dans leur marche, le froid et la chaleur sont aussi dérégles (*arrivent hors de saison*).

Ce qui s'en va (*le soleil qui se meut vers le midi*) se réduit ou se contracte. — Ce qui vient (*le soleil qui se meut vers le nord*) se développe. Ainsi la réduction et le développement sont en mouvement tour à tour³.

Du solstice d'hiver, le soleil se meut vers la droite. Du solstice d'été, le soleil se meut vers la gauche. A gauche, c'est s'en aller. A droite, c'est venir.

Quand le soleil et la lune se réunissent, cela fait une lune.

Quant le soleil renouvelle le soleil, cela fait un jour.

Quand le soleil se retrouve (aux mêmes) étoiles, cela fait une année.

Au cercle extérieur est le solstice d'hiver.

Au cercle intérieur, est le solstice d'été.

¹ D'après le premier commentateur, *kan* désigne le nord ; être à la première heure du jour (de onze heures du soir à une heure du matin) veut dire commencer ; *sun* est le sud-est ; *kouen* est le sud-ouest.

² D'après le premier commentateur, *leang* désigne le nord-est ; *kien* désigne le nord-ouest. Ces termes se rapportent en partie aux caractères des *Koua*, dont le sens est symbolique pour les Chinois.

³ Ces trois phrases sont extraites de l'appendice du *Y-king* appelé *Hi-tse*, chap. xv. — Pour la phrase de l'alinéa précédent, voyez la fin du chapitre *Houng-fan*, dans le *Chou-king*.

Les six *ki* reviennent de nouveau¹. Tous s'appellent des *tchang-ki* (milieu des mois).

Les nombres des principes du mouvement et du repos forment la théorie (*des mouvements*) du soleil et de la lune.

19 années font un *tchang*².

(Entre le nombre des) lunes *tchang*, et les lunes (de l'année ordinaire de 12 lunes) la différence fait l'intercalation.

Quatre *tchang* font un *pou* de 76 années.

Vingt *pou* font un *soui*. Le *soui* est de 1520 années.

Trois *soui* font un *cheou*. Le *cheou* est de 4560 années.

Sept *cheou* font un *kie*. Le *kie* est de 31,920 années. Alors toute la création finit, alors toutes choses recommencent de nouveau.

Le ciel, par une nouvelle origine, dispose la révolution des années.

Comment sait-on que le ciel a $365 \frac{1}{4}$ degrés? que le soleil fait un degré (*par jour*), que la lune est en retard sur le ciel de 13 degrés $\frac{7}{19}$ de degré, que 29 jours et $\frac{499}{940}$ parties de jour font une lune, que 12 lunes et $\frac{7}{19}$ parties de lune font une année³?

Par le contour du ciel, — divisez cela⁴.

¹ Le commentateur n'explique pas ce que désigne ici le terme des six *ki*. Il se rapporte vraisemblablement au mouvement du soleil, qui se meut vers le nord pendant six mois, et vers le midi pendant six autres mois.

² C'est la période de dix-neuf ans citée dans l'astronomie des *Han* orientaux. En dix-neuf ans, il y a deux cent trente-cinq lunaisons, et conséquemment sept lunes intercalaires. C'est cette période qui règle l'intercalation chinoise.

³ Le premier commentateur avertit que ceci n'est point dans le texte primitif du *Tcheou-peï*; ce sont, dit-il, les paroles d'un homme qui interroge le maître.

⁴ Cela représente ici le produit des trois nombres $13 \frac{7}{19}$, $29 \frac{499}{940}$, $12 \frac{7}{19}$ de la phrase précédente. Il semble donc qu'il y a une lacune dans le texte, ou bien on néglige ici de répéter le détail de l'opération, tout à fait semblable à celle de la page 633.

Ce qui n'est pas suffisant pour être divisé (le reste), ce qui correspond à la réunion *du soleil et de la lune*, au premier jour de la nouvelle lune¹, a été pris anciennement par les premiers inventeurs, *Pao-hi* (*Fo-hi*) et *Chin-noung*, pour l'origine du calendrier. On a vu que les trois lumières (le soleil, la lune, les étoiles) ne concordaient pas encore avec leur système.

Les étoiles, le soleil et la lune n'avaient pas encore de graduation exacte.

Le soleil préside au jour, la lune préside à la nuit. Le jour et la nuit sont un jour plein. Le soleil et la lune ensemble partent des étoiles *kien-sing*².

La marche du soleil est lente; celle de la lune est rapide.

Le soleil et la lune se poursuivent ensemble dans l'intervalle de 29 ou de 30 jours,

Alors le soleil a parcouru dans le ciel plus de 29 degrés.

On n'a pas encore ainsi précisé la fraction (*l'excédant sur 29 degrés*).

Or, en 365 jours, au point extrême du midi, l'ombre est longue. Dans les jours brillants, elle devient courte. Par ce fait que l'ombre du soleil redevient longue à la fin de l'année, on sait que (*sur quatre années, il y en a*) trois de 365 jours et une de 366 jours.

¹ Le reste est $134 \frac{1019}{1786}$, comme à la page 633. *Ho-so*, la réunion à la nouvelle lune, signifie la réunion du soleil et de la lune à cette époque, comme on le lit dans l'histoire de l'astronomie des *Han*. Le texte indique ici que l'ancienne année des Chinois était de douze lunes, et que l'on reconnut bientôt qu'elle ne concordait pas avec l'année solaire.

² Les étoiles *kien-sing* sont six étoiles au-dessus de l'astérisme *Teou*. (Ce sont ξ , π , ρ , et autres du Sagittaire.) Dans ces mots, le soleil et la lune partent des étoiles *kien-sing*, le premier commentateur voit l'indication du solstice d'hiver au premier jour de la onzième lune, le matin. Cette explication met le solstice d'hiver dans *Teou* (déterminé par ϕ Sagittaire), et recule ainsi la date de cette partie du texte à l'époque des *Han*.

Donc, on sait qu'une année moyenne est de 365 jours et $\frac{1}{4}$ de jour. A la fin de l'année, la lune a pour retard complet 13 contours du ciel et, en sus, $13\frac{1}{4}$ degrés environ.

En somme, elle est en retard sur le ciel de 13 degrés et $\frac{7}{19}$ de degré. On n'a pas encore *ainsi* déterminé exactement *cette quantité*.

Or, le soleil parcourt 76 contours du ciel et la lune parcourt 1010 contours du ciel, jusqu'à ce qu'ils se réunissent aux étoiles *kien-sing*.

Posez le nombre des contours du ciel correspondants au retard de la lune sur le ciel. Divisez-le par le nombre des contours du ciel parcourus par le soleil. Vous obtenez 13 degrés et $\frac{7}{19}$. C'est le nombre de degrés que la lune parcourt par jour dans le ciel ¹.

Posez la somme totale des lunes de 76 ans.

Divisez-la par 76 années. Vous obtenez 12 lunes et $\frac{7}{19}$.

C'est le nombre de lunes d'une année (moyenne).

Posez le nombre de degrés du contour du ciel ($365\frac{1}{4}$).

Par 12 lunes et $\frac{7}{19}$ de lune, divisez-le. Vous obtenez 29 jours $\frac{499}{940}$. C'est le nombre de jours *compris dans* une lune (moyenne).

¹ Premier commentateur. Dans une grande année *tchang* (19 années), il y a 235 lunes. Multipliez ce nombre par 4, vous avez 940.



CONSIDÉRATIONS

Sur les inscriptions pehlvies de Kirmanchâh traduites
par M. le baron de Sacy.

A M. EUGÈNE BURNOUF,

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Djoulfa, près Ispahan, 1^{er} novembre 1840.

Il est un ordre d'hommes que leur mérite élève tellement au-dessus des autres, qu'ils déconcertent à la fois l'admiration et l'envie, et se tiennent immuables devant la louange et la critique. A cette hauteur sont placés surtout ceux qui, joignant au savoir la vertu, agissent aussi bien qu'ils pensèrent. Or tel était feu M. de Sacy, dont la perte est peut-être irréparable. Ce n'est donc point pour grossir les éloges qui de tous les points de l'Europe sont venus en cortège honorer sa tombe que nous écrivons ces lignes, de l'Asie et d'un pays de l'Orient à la langue et aux monuments duquel il a attaché une mémoire impérissable.

Tous connaissent ses quatre mémoires composés sur les antiquités de la Perse et lus à l'Académie aux jours les plus tumultueux de la révolution. Au milieu de l'agitation publique, il s'était retiré,

comme le sage, en lui-même, pour y trouver l'explication d'énigmes crues à jamais insolubles. L'interprétation des caractères bilingues de Nakchi Roustam avait produit la découverte de deux alphabets pehlvis et de textes, confirmés par les témoignages de l'histoire et par les recherches antérieures d'Anquetil. La forme des caractères était trop analogue à ceux des légendes de quelques médailles publiées dans les recueils de Pellerin, de Haym et du P. Frœlich, pour ne pas attirer l'attention de M. de Sacy. Il compara donc les lettres, et reconnut aisément que, non-seulement elles étaient semblables, à certaines abréviations cursives près, mais que l'époque était une, et qu'elles contenaient le nom et les titres des mêmes monarques sassanides, dans une formule identique. Ainsi une lumière nouvelle était jetée sur la dynastie qui usurpa le trône des Arsacides et sur le symbole religieux du magisme, dont le rétablissement fut la cause et le moyen de sa domination.

Restaient les inscriptions appartenant au même système graphique et tracées sur les rocs de Taki Bostan, près Kirmanchâh. Nos voyageurs, Tavernier, Chardin et Thévenot, avaient mentionné ce monument, sans s'arrêter aux détails. M. l'abbé de Beauchamps, vicaire général de l'évêché de Babylone et correspondant de l'Académie des sciences, l'ayant visité avec soin, publia ses observations dans le *Journal des Savants*, mois de décembre 1790. Il avait relevé les caractères inconnus qui le frappèrent,

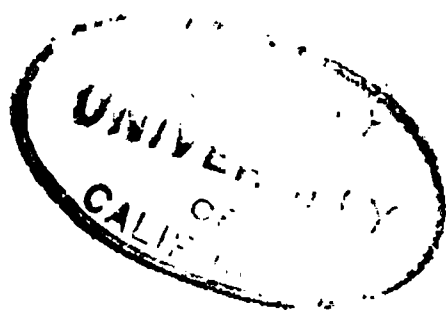
et c'est au moyen de sa copie que M. de Sacy les a lus et expliqués. Toutefois cette copie, prise à la hâte, n'était pas sans défauts, et le mérite de l'illustre interprète en est d'autant plus surprenant. Il devait en effet deviner les lettres mal formées, rectifier leurs traits et suppléer aux lacunes qui, supprimant des mots entiers, avaient interrompu le sens. S'il eût eu entre les mains la copie que nous présentons ici, sa tâche eût été bien simplifiée. Nous la devons à l'obligeance de M. Coste, architecte, que l'Académie des beaux-arts a attaché à l'ambassade française de Perse. Sa main, habituée à dessiner les plans d'édifices et leurs ornements les plus délicats, a parfaitement saisi l'ensemble des caractères, qui se présentent, sur son dessin, distincts et avec un type régulier. Cette transcription, opposée à celle que nous avons, en fera mieux comprendre la différence. M. Coste, s'étant pourvu d'une échelle à Kirmanchâh, a pu considérer à loisir l'inscription, distinguer ses linéaments cachés dans les fissures du roc et rétablir ses lettres demi-effacées par la personne qui, selon l'ordre et l'expression de M. l'abbé de Beauchamps, en avait *racé* le dedans pour les rendre plus lisibles.

Dans l'examen de ces inscriptions, dont la copie trouve place ici, nous suivrons l'ordre adopté par M. de Sacy. La première sera distinguée par la lettre A; la seconde par la lettre B.

D'abord il faut dire que la copie de M. de Beauchamps, dans l'inscription A, est fort inexacte pour

A.

1
2
3



la première ligne. Par exemple, il a complètement défiguré trois lettres, changeant le פ *phé* en מ *mim*, le ת *thau* en ו *vau* et le כ *caf* en נ *noun*, ce qui a obligé M. de Sacy a lire מן *mavan*, et comme le groupe qui suit est faussement semblable à celui qui termine plus bas les mots וְאֵילָן וְאֵילָן *ilan ve anilan*, il a dû y reconnaître *an*, ce qui donne *mavan lou an*. *Mavan* devenait le מן *man* des langues sémitiques; *lou* était le mot رَو *rou* persan, à cause de la permutation fréquente qui existe, dans le pehlvi, entre le ל *lamed* et le ר *rech*, et *an* restait le pronom démonstratif commun au pehlvi et au parsi; d'où le sens toutefois plus ingénieux que naturel, *ille cujus figura hæc*, « celui dont voici la représentation, » formule qui concorde avec le τοῦτο τὸ πρόσωπον des monuments de Nakchi Roustam, et que M. de Sacy n'avait pas osé aborder, tant ils sont incorrectement figurés. Toutefois n'allez pas croire qu'il fût arrêté par l'impossibilité de trouver une explication plus satisfaisante aux mots grecs cités; non, il cédait seulement à un scrupule de conscience qui lui défendait toujours de hasarder des hypothèses. Il fit plus qu'expliquer; il devina ce qui devait être à la place de ce qu'il voyait, et page 106 de ses mémoires il disait : « Il me semble qu'il faut lire פתכלי זנאץ *pa-
« thekeli zanatch*. Ce qui m'arrête, c'est que je ne
« trouve ces mots dans aucune des langues de la
« Perse; mais, comme je ne connais le zend et le
« pehlvi que par les ouvrages de M. Anquetil, il peut
« se faire que ces mots, quoique je l'ignore, s'ex-

« pliquent par l'une ou l'autre de ces langues. Au lieu de *zanatch*, on pourrait lire 𐎠𐎡𐎴 *zakedj*, en supposant une petite inexactitude dans le dessin, et alors on aurait le pronom démonstratif de la langue pehlvie qui répondrait au grec *τοῦτο*. » Quelques années plus tard il revenait sur cette leçon dans un article communiqué au Journal des Savants (30 pluviôse an v, n° IV), et regardait comme certaine sa conjecture. La copie de Ker Porter, encore pleine d'imperfections, ne l'a pas engagé, autant que nous sachions, à changer d'avis.

Il avait raison, du moins pour le premier mot, et notre copie ne permet plus de lire, en tête des deux inscriptions, autrement que *pathekehi*. M. de Beauchamps, dans l'inscription n° B, n'a transcrit que les deux dernières lettres de ce mot, 𐎠𐎡 *lo*, variante de 𐎠𐎡 *li*, et que M. de Sacy supposait être le mot persan *rou*, « visage. »

Arrêtons-nous maintenant à l'examen de ce mot et des suivants. La philologie confirmera un fait historique important, à savoir que les Ariens et les Chaldéens, peuples voisins et rivaux, furent unis par la force attractive d'une religion commune. Lorsque la monarchie médo-persane eut renversé l'empire babylonien, la doctrine du magisme compléta l'œuvre de la conquête et rapprocha dans une même société spirituelle des nations que divisaient les antipathies de race, les superstitions du culte, la différence de langage et les intérêts politiques. Cette alliance fut exprimée par celle qui s'opéra

entre les langues respectives de ces peuples, et de laquelle naquit le pehlvi. Il est curieux de voir l'idiome chaldéen, si absolu dans ses formes, si peu accessible aux autres idiomes qui ne se meuvent pas dans l'orbite des langues dites sémitiques, lui qui résista opiniâtrément à l'action des civilisations grecque et romaine, transiger ici amicalement avec une langue sœur de celles des Grecs et des Romains, consentir à revêtir ses insignes et à être régi par ses lois. Toutefois le traité était synallagmatique ou réciproquement obligatoire, et l'Iran devait aussi accepter les radicaux étrangers et soumettre nombre des siens à leurs procédés grammaticaux. Une influence religieuse pouvait seule, nous le répétons, obtenir un résultat aussi merveilleux et indépendant de toute autorité humaine. Le magisme effectua le mélange en raison de son énergie intrinsèque; et comme la cause était nécessairement fort bornée, l'effet aussi l'a été. Il n'appartenait qu'à la vertu toute-puissante du christianisme d'imposer, au moyen de la liturgie, la langue romaine aux Gaules et aux Espagnes, et d'absorber en elle les idiomes des Celtes et des Ibères.

Pathekeli est bien la lecture véritable de la première inscription; toutes les lettres sont nettement tracées et certaines, puisqu'elles se représentent dans les autres mots. Le *ḍ phé*, par exemple, qui est un cercle parfait avec une queue tournée à droite, rappelle les traits des mêmes caractères pehlvi et zend cursifs. Le *n thau*, qui reparaît dans

גתלי *gethli* ou *tchethli*, est la même lettre palmyrénienne. Le כ *caf* est le redoublement de lui-même terminé par un trait horizontal qui le distingue du ד *daleth*. Le ל *lamed* n'a point d'altération, et l'on peut remarquer que dans les alphabets cursifs, il ne se distingue que par un prolongement supérieur du ד *rech*, avec lequel il se permute continuellement. Le י *iad* est allongé en demi-cercle et devient plus apparent sur ces masses de roc. Le *lamed*, substitué ici au *rech* et dans les autres mots *Iran* et *Aniran*, montre que ces deux sons étaient très-rapprochés l'un de l'autre. Effectivement, l'*r* n'étant pas grassé comme chez nous, ressemble tellement à l'*l* dans la prononciation actuelle des gens de l'Irak, qu'on est souvent tenté de les confondre. Quelquefois ils les changent ouvertement et disent *soulach* au lieu de سورخ *sourach*, « trou, » *selv* au lieu de سرو *serv*, « cypres. » Les Chaldéens, au lieu de מלל *malel*, « il a dit, » prononcent מרר *merré*. Donc *pathekeli* et *pathekeri* sont un même mot, lequel est le terme chaldéen פתכר *pethakra*, « idole. » C'est ainsi que sont désignées les statues des faux dieux (*Jud.* vi, 25; *Sam.* xxxi, 9). Or cette expression convient à l'image ou à la *représentation* d'un roi que l'on déclare être de race divine. Les poètes, voulant désigner une beauté digne du culte idolâtrique qu'on nomme l'amour, l'appellent בֹּת *bot*, c'est-à-dire *idole*, *belle statue*, idée que les Arabes

rendent par le mot homonyme de صنم *sanem*. Saadi a dit :

مکران دایه کاین صنم یـرورد
شهد بوده است شیریستانش

Peut-être la nourrice qui éleva cette *beauté* (*sanem*) avait dans ses mamelles du miel au lieu de lait.

بُت *bot* pourrait être identique à פת *pat*. Les Chaldéens d'Ourmi appellent le visage פתה *pathé*, ce qui peut justifier la traduction d'Assemani, معیسا

o Colaphis dignum os (Assem. t. I, p. 379; Michaël. *Lexicon*, p. 743), tandis que ceux de la vallée supérieure de Salmas disent ialma. Les Arméniens nous offrent, dans leur langue, le mot *pethakra* adouci sous la forme de պէտհակր, signifiant *figure* et *tableau*. C'est le پیکر *peiker* persan, « forme, apparence, » contractant le ת *thau* en י *iod*, de même qu'il a réduit פתגם *pithegam*, « ordre, parole, » à l'état de پیغام *peigham*. Le pehlvi, au contraire, change le ת *thau* en ד *daleth* et dit *pedam*, imitant l'arménien dans պէտհակր *badguer*.

Maintenant comment concilier les leçons des deux inscriptions, *pathekeli* et *pathekelo*? La première, lue *pathekelé* et ramenée à l'hébreu, peut être le pluriel du thème, signe d'excellence et de distinction commun dans les langues sémitiques, lorsqu'il s'agit de Dieu. Il serait alors à l'état régulier de construction. Que si nous prenons *pathekelo*,

le suffixe *i o* précédera ce à quoi il se rapporte, pléonasme agréable aux Chaldéens, comme **ܩܝܡܐ** *coulé ioma*, « le jour entier. » Dans les deux cas le sens n'aurait pas été rendu scrupuleusement par τὸ τοῦτο πρόσωπον, puisqu'il serait τὸ πρόσωπον τούτου, « la représentation de cet adorateur est..... » Remarquons en outre que le *yé* hébreu donne le son exact de l'*izafet* prononcé à Chiraz ou à Ispahan, et ayant bien plus de ressemblance avec le *tseré* qu'avec le *kesra* arabe, comme on l'enseigne fausement dans nos écoles.

Enfin nous osons allonger cette remarque en citant un autre mot chaldéen qui a une forme et un sens analogue à **ܦܬܟܠܝ** *pathekeli*, c'est **ܠܝܬܠܐ** *heikel*. Primitivement il signifie la *maison de prière* et du *vrai Dieu* (II Rois, xxiv, 13; Daniel, v, 2); mais les Arabes, en le détournant de la signification religieuse qu'il a dans les autres dialectes, l'ont entaché de leurs superstitions, et désignent ainsi les images couvertes de talismans qu'ils s'attachent au bras ou suspendent sur la poitrine pour conjurer les effets du mauvais œil. Le poème mystique dit *Mesnevi* l'emploie ainsi plusieurs fois dans le sens de **ܠܝܬܠܐ** *hirz*, « amulette. » Toutefois, comme si l'on était parti de cette idée philosophiquement vraie, que le corps de l'homme est le temple de l'élément spirituel et divin qu'il enferme, on appelle encore **ܠܝܬܠܐ** *heikel* la *personne extérieure*, **ܦܪܬܝܢܐ**, le **ܦܪܬܝܢܐ** *partsoupa*

des Chaldéens, qui, flottant entre la double signification de *visage*, *image*, ou *personne* et *hypostase*, a malheureusement favorisé l'origine des deux hérésies opposées de Nestorius et d'Euthychès. C'est ainsi qu'il faut entendre la belle expression *heikel bastan*, « fermer le corps, » c'est-à-dire mourir, selon la remarque du *Borhan quâti*, *کنایه از مردن و وفات یافتن است*, parce que la mort ferme le temple d'où sort celle qui a dû le sanctifier. Ferdousi a dit :

بمیدان در آمد جوان یلی
 یمانند پیلی قوی هی کلی

Dans l'arène entra un jeune héros tel qu'un éléphant à la corpulente *stature*.

Le mot suivant est lu *zakedj* par M. de Sacy, lecture qu'il avait adoptée, parce que ce mot est, dit-il, un pronom démonstratif de la langue pehlie répondant au grec *τοῦτο*, sans pouvoir la justifier sur la copie de M. de Beauchamps. Dans les inscriptions de Nakchi Roustam, la terminaison de ce mot est constamment effacée, comme par une sorte de fatalité, si ce n'est dans celle du n° 1 C, où apparaissent les traces d'une lettre semblable à celle que nous croyons devoir lire. Notre copie, au lieu d'un *caf*, a un *noun* bien visible et tel qu'il se représente dans Iran et Aniran. La troisième lettre a quelque similitude avec le groupe du *mim* et du *noun* que nous retrouvons plus bas dans le mot *בומן* *boman*; mais son premier trait est plus ouvert et le

second moins arrondi en cercle. Nous inclinons pour la lettre ה *hé*, qui, ne se trouvant pas ailleurs, manque de terme de comparaison. Cependant la même lettre, sur les médailles (*Mémoires sur les antiquités de la Perse*, p. 171), offre une figure à peu près analogue. Cette lecture, qui enrichit notre alphabet d'une lettre nouvelle, donne זנא *zanah*, ayant tout à fait le caractère pronominal des langues sémitiques. Si le ז *noun*, très-souvent épenthétique, en est retranché, il reste זה *zeh*, pronom hébreu; et dans les deux pronoms chaldéens ܠܗܢܐ *hana* et ܠܗܕܐ *hadé* sont tous les éléments de celui-ci : à ܕܢܐ *dan*, *hic*, « celui-ci, » employé par Daniel (chap. III, vers. 9), il suffit d'ajouter un *hé* emphatique, addition fréquente et naturelle dans ces langues. Enfin l'une des inscriptions palmyréennes, du reste trop économes de pronoms, présente ܕܢܐ *danah*, et il est inutile d'ajouter que le ܕ *daleth* et le ܝ *zain*, étant de même organe, se permutent souvent.

Le troisième mot est, suivant M. de Sacy, מוֹדִיעַן *masdiesn*, c'est-à-dire *adorateur d'Ormuzd*. Nous avons trop de foi en la science de ce savant, et d'un autre côté notre éloignement de la France nous laisse trop étranger aux études qui se continuent avec succès sur le pehlvi, pour attaquer cette étymologie. Néanmoins notre conscience nous contraint de soumettre ici une observation, au risque de paraître présomptueux. Comment *mazd* seul peut-il signifier Ormuzd, mot dont la première syllabe, qui nous semble avoir tant d'analogie avec אור *or*, *our*, « lu-

« mière ou feu , » doit-être inséparable ? Sur les tables cunéiformes de l'Alvend et de Van, il est écrit *اورمزد* *Aormuzdâ*, ailleurs *هورمزد* *Hormuzd*, et chez les Mogols il devient, avec une aspirée, *Khurmuzda* (article de M. Müller sur le pehlvi, *Journal asiatique*, avril 1839, p. 336). De plus, comme le remarque encore M. de Sacy (mémoire précité, pag. 45), « dans le système de Zoroastre, Ormuzd n'est point « le dernier objet auquel doivent se rapporter les « hommages et les respects des mortels. » Il n'est que le chef des Amschapands ou bons génies du premier ordre, et le ministre exécuteur des volontés de la divinité, qui le charge de combattre l'influence d'Ahriman, le chef des génies malfaisants. Que si l'ignorance l'a confondu ensuite avec *Ized* ou Dieu même, les sages devaient éviter cette erreur du vulgaire, et surtout des monarques qui prétendaient rétablir dans sa pureté l'ancien culte. L'inscription de l'Alvend déclare Ormuzd un être *divin*, c'est-à-dire émanant de l'être infini et son agent dans la création des mondes. Ceci peut être dit sans contredire le symbole de Zoroastre, qui le représente créé par l'auteur et maître souverain des génies et des êtres. C'est ainsi que les monarques de ces inscriptions sont appelés *filz des Iezdan* ou dieux inférieurs; et cette forme plurielle de *iezdan* indique assez que ces bons génies sont distincts de l'Iezd ou Iezd suprême.

Nous insistons sur ce point, parce qu'il établit une différence essentielle dans la traduction. Ainsi,

dans *mazd*, nous reconnâtrons le radical *iezd* ou *azd* tel qu'il s'est conservé dans la langue arménienne, laquelle a plus d'affinité avec les dialectes ariens qu'on ne le supposait antérieurement. Le radical *iesn*, gardant la signification d'*adorer*, nous aurons, avec le *mim* qui le précède, une forme régulière de participe chaldéen et le sens orthodoxe d'adorateur d'*iezd* ou de Dieu. Quand nous disons que le thème *azd* subsiste dans l'arménien, c'est que le mot *Asdouvazd*, « Dieu, » nous semble équivaloir à *asdaunts* *asd* ou *azd*, le *𐭠𐭣𐭥* *dza* se dédoublant en *𐭠𐭣𐭥* *sd*, composition qui donne *Deorum Deus* ou *Iezdan Iezd*, sens très-conforme au symbole du magisme dominant jadis en ces contrées¹. Le mot *mazdiezants*, conservé dans l'historien Moyse de Chorène, et qui n'est que le *mazdiesn* arménisé, en prenant une terminaison de génitif pluriel, signifierait également adorateur de Dieu et disciple de la religion dite *bonne* et *excellente*, précisément parce qu'elle reposait sur le dogme vrai de l'unité, du moins à son origine. Le même historien cite une lettre de l'empereur Julien à Tigrane, roi d'Arménie, dans laquelle ce prince philosophe prend le titre de fils d'Ormuzd. Mais, comme M. de Sacy l'observe lui-même (mémoire précité, pag. 83), il ne se sert pas du mot susdit *mazdiesants*, et il emploie l'expression d'*Aramasdai vorti*, c'est-à-dire enfant d'Ormuzd. Donc le nom d'*Aramasd* était distinct de *mazd* et n'avait pas la même signification.

¹ On peut aussi rapprocher d'*asd*, *iezd*, « Dieu, » le mot *𐭠𐭣𐭥𐭠* *achd*, signifiant *sacrifice à la divinité*.

Nous le répétons, les Sassanides devaient, par politique, éviter l'apparence d'une hérésie abaissant le culte de Zoroastre à l'adoration d'Ormuzd et des autres génies, eux qui voulaient régénérer le dogme altéré sous les Arsacides, et dont le zèle religieux était le masque qui couvrait leur ambition. Leur foi était extérieurement pure, puisqu'une tradition transmise par les premiers écrivains musulmans affirme que plusieurs d'entre eux étaient attachés à la religion chrétienne. Les Grecs polythéistes, ne sachant comment traduire *masdiesn*, lui ont donné une terminaison hellénique et en ont fait *masdacnou*.

Le quatrième mot est ווקחיא *vokhia*. Il remplace le בה *beh*, כ, des médailles, plus court et mieux adapté à leurs exergues. Bien que différents au premier coup d'œil, ces deux mots tiennent à un radical commun, le ו *vav* du pehlvi, se changeant quelquefois en ב *beth* dans le persan moderne, comme le prouve M. Muller au commencement de son beau travail sur cette langue ancienne de la Perse (avril 1839, pag. 293). La langue arménienne a parfaitement conservé le radical dans l'adjectif օրօփ *veh*, signifiant *supérieur, grand, sublime*. Or les lettres gutturales א *aleph*, ה *hé*, ח *kheth*, étant encore exposées, dans le pehlvi, à des permutations plus extraordinaires que dans les dialectes sémitiques (*id. ibid.* pag. 336), il n'est pas étonnant que le ה *hé* devienne plus aspiré en transigeant avec le chaldéen, qui aime les gutturales. Les mots *Chapour*, *Ormuzd* et *Nersi* nous offrent ensuite le même exemple. Il est digne de remarque

que les Arméniens transplantés dans l'Irak persan, pays où furent parlés, écrits et sculptés les mots de nos inscriptions, se plaisent, dans leur langage, à rendre plus dur et plus fort leur 𐎧 *houe*, en l'élevant au son du 𐎧 *khé*. Ainsi 𐎧𐎢𐎣 *ham*, « goût, saveur, » devient 𐎧𐎢𐎣𐎠; 𐎧𐎢𐎣𐎠 *hod*, « parfum, » est changé en 𐎧𐎢𐎣𐎠𐎠, et ainsi d'une foule d'autres mots. Donc la lecture 𐎧𐎢𐎣 *vokh* n'a rien d'embarrassant. M. de Sacy semble arrêté (mém. précité, p. 246) par la terminaison 𐎠 *ia*, qu'il dit pouvoir être aussi bien lue 𐎠𐎠 *oua*, ce qui donne *vokhoua*, plus conforme au zend *vohou*, « pur, excellent. » Mais, outre que notre copie a, dans les deux inscriptions, un *iod* nettement dessiné, la terminaison 𐎠 *ia* est tout à fait dans le génie de la langue chaldéenne, dont elle est, on le sait, la forme emphatique; et il ne faut pas oublier que le pehlvi, du moins le dialecte de ces inscriptions, peut être défini du zend *chaldaïsé*.

Le cinquième mot de l'inscription A est 𐎧𐎢𐎣𐎠𐎠 *chahpouhri*, ce qui semble fort éloigné du grec Σαπόριον et du persan شاهپور. Néanmoins l'identité est indubitable et confirme seulement le penchant des Chaldéens pour les gutturales. Non contents de changer le 𐎧 *hé* en 𐎧 *keth*, ils ajoutent encore cette dernière lettre avec le *vav* de 𐎢𐎠𐎠𐎠 *pouhri*. Aujourd'hui les Chaldéens des plaines voisines du lac d'Ourmi ont le même goût pour les aspirations, et ils en donnent gratuitement à certains mots. Ainsi 𐎧𐎢𐎣𐎠𐎠𐎠 *sousia*, le סוס *sous* des Hébreux, « cheval, » se dit 𐎧𐎢𐎣𐎠𐎠𐎠 *soukhsa*. Le 𐎠 *caf* des pronoms de seconde

personne, dans les suffixes des noms ou des verbes, est régulièrement changé en 𐎠 *kheth*: 𐎠𐎡𐎢𐎣 *akh-toukh* remplace 𐎠𐎡𐎢; 𐎠𐎡𐎢, « tu as mangé, » devient dans leur bouche 𐎠𐎡𐎢.

Chahpouhri correspond au mot moderne شاهزاده *chahzâde*, « fils de roi, » pour étant aussi le پسر *peser* actuel, le *pout* de l'Inde et le *pothré* du zend. C'est ici le lieu de faire observer une analogie avec l'arménien ւորտի, prononcé *vorti*, qui est certainement le même mot, le *v* ayant été élevé, dans les dialectes ariens, à la puissance du *p*, de même que 𐎧𐎡𐎴 *vad*, « mauvais, » devient ب *bad* en persan. De plus, l'*i* de *vorti* peut rendre, jusqu'à un certain point, raison du *iod* qui termine *chahpouhri*. Dans cette inscription, M. de Sacy a ingénieusement deviné que le 𐎡 *mim* mis en tête du mot était une erreur du copiste et appartenait à la ligne précédente. Mais, dans l'inscription B, il a été totalement induit en erreur par l'inexactitude de la copie. Bien qu'il eût un 𐎠 *kheth* et un 𐎡 *phé* assez reconnaissables, il a préféré prendre l'espèce de variante mise en regard sous la forme de 𐎧𐎡𐎴 *varhp*, et il s'est décidé pour *Varahran*, que les historiens persans nomment Bahram. Nous avons cependant, dans l'une et l'autre inscription, un Sapor. Le premier est Sapor II, fils d'Hor-muz, fils de Narsi, que l'on a surnommé *Dhou'lactaf*. Il fut un roi célèbre, fondateur de Madain, et heureux dans ses guerres contre les Grecs et les Arabes. C'est à lui qu'on prête cette parole digne d'un sage,

« Le malheur épure la vertu. » Selon le récit de Tabari, Sapor était monté sur le trône au préjudice d'Ardéchir, son frère et son aîné, de sorte qu'à sa mort celui-ci voulut reprendre la couronne. En effet, quelque temps il eut l'empire; mais une révolution le renversa et mit à sa place Sapor, fils de Sapor Dhou'lactaf. C'est ce second Sapor que mentionne l'inscription B, et non point son frère Bahram, qui lui succéda après un règne assez court. Comme il bâtit Kirmanchâh, ville qui avoisine le monument de nos inscriptions, M. de Sacy devait incliner pour la leçon *Varahran*, et l'on peut dire qu'il n'y a pas d'erreur à se tromper, d'après une copie fautive, aussi savamment.

Les sixième et septième mots sont מלכאן מלכא *malcan malca*, exprimant le titre de roi des rois pris de tout temps par les monarques de Perse (*Daniel*, II, 36; *Esdras*, VII, 12), et que l'on retrouve sur les médailles de la dynastie des Parthes. Il correspond exactement au *Saansaa* d'Ammien Marcellin, le prononçant à la grecque, et il n'est que le شاهینشاہ *Châhinchâh* que le souverain actuel, Mohammed, fait graver sur les monnaies au-dessus de son nom. On l'a expliqué en disant que les maîtres de l'Iran, possesseurs d'une couronne aussi vieille que le monde, et qui à certains âges a brillé d'un majestueux éclat, pouvaient complaisamment penser, dans leur orgueil, qu'ils étaient les rois par excellence de la terre. D'autres, considérant la division féodale du royaume en satrapies, dont les chefs avaient et ont

encore, en miniature, le train, le luxe et l'ambition de la royauté, ont conjecturé, avec plus de justesse, que *Châhinchâh* était simplement le titre distinctif du suzerain à qui ils devaient hommage lige et des impôts. Les Chaldéens appellent toujours le roi *malca* et le chef de leur village *mélîk*, mot qui tient à la même racine, bien qu'il ait reçu une modification arabe. Cette remarque peut mieux nous faire comprendre la vraie signification de tous ces מלך *melek's* ou rois cités dans les livres bibliques comme faisant la guerre au peuple élu, et lesquels n'étaient souvent que des chefs de tribu, de cité ou même de bourgade. Chez les Arméniens voisins du Curdistan le ریش سفید *richséfid* des Persans ou اق صقالو *aqsaqualla* des Turcs, c'est-à-dire l'homme à barbe blanche du village, son doyen, son *maire* (étymologie qui peut avoir pour nous une utilité politique), porte pareillement le titre chaldéen ou arabe de *mélîk*.

Les huitième et neuvième mots sont *Ilan ve Aniran*, variante d'*Iran ve Aniran*, puisque, comme nous l'avons dit, l'*l* et l'*r* se confondent fréquemment dans les anciennes langues de la Perse, et que même dans la plupart des manuscrits pehlvis, il n'y a qu'une seule figure pour exprimer ces deux lettres. Iran, l'*Airyana* du zend, est proprement l'ancienne Médie; et la race des Aris, sans cesse mentionnée par les premiers auteurs arméniens, n'est autre que celle des Mèdes, remarque qui n'avait pas échappé au vieux Hérodote (lib. VII, cap. LXII). Les Aris

furent les premiers dominateurs d'un pays qui n'était point resserré dans les limites trop étroites de l'Atropatène. Leur *valeur*, dont la mémoire est consignée dans le nom même d'*ari*, qui en langue arménienne signifie *brave* et se traduit souvent par *ազ quatch*, avait étendu au loin les frontières du royaume. Au midi était Hamadan, qui devint la capitale et avait alors le nom d'Ecbatanes. Moïse de Chorène dit positivement qu'elle est située dans la province d'Ari. Puis venait la province appelée aujourd'hui عراق *Irak adjémi*, ce qui n'est qu'une transcription arabe du mot ایران *Iran*. M. Muller (article précité, avril 1839, p. 299.) le démontre en s'appuyant sur des exemples de mots arabes où les lettres faibles se permutent en gutturales. Ainsi le *h* de ایراد *Irah*, ancienne prononciation d'Iran, s'est changé en ق *quaf*, et l'on a عراق *Irak*. De même les Arméniens substituent le *ké*, correspondant au ق *quaf*, dans leurs pluriels, imitant la terminaison *an* chaldéenne, zende et pehlvi et le ها *ha* du persan moderne. Ce qui semblait une anomalie pour Iraq est ici une règle générale. Plus au sud de l'Iraq est le Khousistan, le ܝܠܡ *Elam* de l'Écriture sainte; et encore ici on a le droit d'y voir le nom d'Iran, d'après le 𐎠𐎼𐎡𐎹 *Ilan* des inscriptions de Kirmanchâh.

Que si nous remontons au nord de la Médie, nous trouvons, entre l'Aderbidjan, la Géorgie et la mer Caspienne, un pays qu'habitait un peuple peu connu, dont l'histoire est intimement mêlée à celle d'Arménie. Converti à la foi chrétienne en même

temps que les Arméniens, il ne consentit pas à se soumettre à leurs chefs temporel et spirituel. Il avait son patriarche et sa dynastie de rois, dont quelques-uns prenaient hardiment encore, au milieu du x^e siècle, le titre de *Cháh*, tandis que le royaume d'Arménie, beaucoup plus vaste, gémissait déjà sous le joug musulman. Sa population, retranchée dans des montagnes et des gorges inaccessibles, défendait son indépendance contre tout envahissement. Les Turcs et les Persans confondent actuellement le nom de ces chrétiens avec ceux de l'Arménie; mais ils les distinguent bien quant à l'énergie et à la bravoure; ils redoutent même d'en venir aux mains avec eux, et l'on raconte que la Russie, ayant réuni cette contrée à son empire, craignit l'humeur belliqueuse de ces hommes et les contraignit de rendre leurs armes. La frontière fut mise alors sous la garde de ses soldats; mais ceux-ci, peu habitués au genre de guerre des tribus turques, fondant à l'improviste de la Perse sur le Karadagh, s'acquittaient imparfaitement de leur service. On chargea donc de nouveau les indigènes de veiller à leur propre sûreté, et ils prouvent qu'ils en sont capables.

Les Grecs et les Romains donnent à cette race le nom d'Albains (Strabon, liv. XI, pag. 782, 775, édition de 1707; Pline, *Histoire naturelle*, lib. VI, cap. xvii); les Arméniens les appellent ~~աղո-վանք~~ *Aghovans*, dénomination qu'ils se donnent aussi eux-mêmes. Si l'on retranche la terminaison appellative et patronymique *vank*, si de plus on se rappelle

que le *gh* ou *z* remplace l'*l* ou *r* des autres langues, on arrive au thème *alo* ou *aro*, qui ressemble beaucoup à Ari. Qu'on ne se raille point de ce rapprochement comme d'une étymologie forcée, puisqu'il est conforme aux procédés réglant dans ces langues la permutation de certaines lettres d'un même organe. D'ailleurs la géographie et l'histoire paraissent confirmer la conjecture. En effet, les auteurs orientaux donnent à cette contrée le nom d'Arran (M. de Sacy, *mémoire précité*, p. 48); et Étienne de Byzance l'avait justement appelée *Ἀριάνη Ariana* (*id. ib.* p. 50); mais les auteurs arméniens nous en fournissent des preuves plus positives. L'Arran ne doit point être borné à la province d'Oudi; il comprenait l'autre qui l'avoisinait au sud et qu'on nomme Artsakh ou Ardsakh. Le savant M. Saint-Martin oublie de remarquer (*Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 148) que l'Artsakh est dit aussi pays des Aghovans ou d'Arana, *աղ-ու-անի ծ աշխարհ* et *աշխարհ առանձին*, et qu'un de ses cantons était nommé *Ջժիրան* *Medz iranq*, « grand Iran » (*Géographie ancienne de l'Arménie*, Venise, 1823, p. 301, 305)¹.

¹ M. Jacquet, dans une critique savante que la mort ne lui a pas laissé achever, distingue trois contrées tirant leur nom du mot Iran. La première est l'Arie, séparée de la Médie par la Parthyène; la seconde, l'Arianie du nord, qui est sans doute le pays des Aghovans ici mentionné; la troisième, l'Ariane, s'étendait sur le littoral de la mer Érythrée, depuis les bouches de l'Indus, et ses limites se confondaient avec celles de la Gédrosie. (Examen de l'ouvrage de M. Lassen, *Die Altpersischen Keilinschriften von Persepolis*; juin 1838; page 552.)

Sa capitale était Kandsag, aujourd'hui Kendjé, qui fut aussi le lieu de la résidence des patriarches. Pour distinguer cette ville de Tauris, appelée également Kandsag, on ajoutait *Kandsag des Aghovans*. Or ce mot *kandsag*, ramené à *کندز* *kandz*, qui est le *کندج* *kendjé* persan, signifie *trésor*. Probablement, lorsque les rois des Perses, vainqueurs des Aris ou Mèdes, transférèrent leur cour et leur trésor à Hamadan, l'Ecbatanes de la Bible, il y eut un mouvement de résistance dans l'Atropatène ou Aderbidjan, et les vaincus essayèrent d'y conserver intacte leur nationalité. C'est peut-être alors que Tauris fut appelée *seconde Ecbatane* (Mémoires sur l'Arménie précité, t. I, p. 129). Mais les Aris, ne pouvant lutter contre la force prépondérante des Perses, auront pris le parti de passer l'Araxe et de se retirer, avec leur *trésor* et leur liberté, dans le pays montagneux dont Kendjé devint la nouvelle capitale. La traduction de l'histoire des Aghovans écrite par Moyse Galcantuatsi, auteur du VII^e siècle de notre ère, pourra vérifier cette opinion. Nous en possédons une copie, que nous devons à l'obligeance du bibliothécaire du couvent d'Eohtmiazin. Dernièrement, sur notre prière, il a encore eu la bonté de nous envoyer un petit recueil de mots aghovans ramassés dans les montagnes où vivent ceux qui s'honorent d'être leurs descendants. Notre désir est de soumettre aux orientalistes un travail sur cette matière. Jusqu'à présent nous en avons été détourné par des occupations qui, sans être scien-

tifiques, sont néanmoins de l'ordre spirituel; car l'homme ne doit pas satisfaire seulement sa curiosité de connaître, ni surtout s'y complaire solitairement; son devoir premier est de communiquer les connaissances religieuses et nécessaires là principalement où l'ignorance est grossière, et d'engager, malgré sa faiblesse, les autres à cheminer dans la voie qui conduit au culte du vrai Dieu.

Anilan renferme bien, comme le démontre M. de Sacy, la particule négative *an*, commune à toutes les langues sorties de cette famille; mais sa signification, moins générale qu'il ne le pensait, ne s'étend pas au Touran ou à l'ensemble des peuples situés au delà du Gihon. M. Quatremère, dans sa traduction de l'histoire persane des Mongols par Raschid-eddin (*ibid.* p. 243), a clairement précisé le sens de ce mot. Il doit le mérite de son interprétation aux premiers écrivains de l'Arménie, encore contemporains de la dynastie des Sassanides. *Anari*, dénomination antithétique d'*Ari*, désigne la race des Perses rivale de la race médique et qui recueillit sa succession à l'empire d'Orient. Les traducteurs de Moïse de Chorène et de la Chronique d'Eusèbe n'ont point compris cette distinction. Le roi Sapor, écrivant aux habitants de Tigranocerte, leur dit : « Vous qui n'avez pas encore de nom parmi les Aris et les Anaris. » Si, d'après l'opinion de M. de Sacy, l'Iran comprenait l'étendue de pays renfermée entre l'Euphrate et l'Indus, de même que le Touran aurait désigné les contrées de la Transoxiane, les paroles

du monarque seraient alors dénuées de sens, puisque Tigranocerte est dans l'Iran et très-opposée aux frontières du Touran. Un autre historien, Lazare de Parbe, nous en offre une preuve plus convaincante, en disant d'un homme qu'il est *Ari* et *Anari*, c'est-à-dire sujet de l'empire des Aris et Anaris ou Médo-Perses; et, d'après la première hypothèse, nous aurions un sens contradictoire. La Perse est toujours nommée Iran par les Persans; ils ne comprennent pas le nom que nos langues leur donnent, puisqu'il est restreint à la province de فارس *Fars*. Ce vieux mot national a survécu aux invasions, aux mélanges de races et aux révolutions religieuses et politiques qui ont renouvelé tant de fois la surface du pays. Les tribus turques, qui depuis tant de siècles dominant sur les aborigènes, revendiquent le titre d'*Irâni* que les habitants des provinces méridionales leur refusent, en les qualifiant de l'épithète antipathique de *Turki*, laquelle correspond, dans leur bouche, aux *barbares* des Grecs et des Romains. Dans le langage vulgaire, les habitants de l'Iraq et du Fars emploient toujours la particule آری *âri*, « oui, » au lieu du بلی *beli* arabe; et une nuance de son idée d'excellence exprimée anciennement se conserve dans ce signe affirmatif de la vérité.

Le dixième mot est מנוגתלי *minogethli* ou *mino-tchethli*, selon qu'on donne à la quatrième lettre le son du *ghimmel* hébreu ou du ت *tehé* persan accompagné des trois points. M. de Sacy le décompose

en deux racines, dont la première, *meno*, s'est conservée dans le persan actuel *مینو* *mino*, signifiant paradis, *بهشت* *behecht* et *مینا* *mina*, « couleur céleste. » En zend, il a le sens d'absorbé, de céleste (Mémoires de M. de Sacy, p. 192). Ailleurs, M. de Sacy a revendiqué pour ce mot le sens d'élément (*Journal des Savants*, février 1832). L'adjectif pehlvi *مینویانی* *minviann*, formé de ce thème, est le mot céleste (M. Muller, article précité, *Journal asiatique*, p. 322). *Gethli* ou *tchethli* est le persan moderne *چهر* *tcheher*, « visage, » attendu que le *n* *than* se change souvent, dans le pehlvi, en une aspiration (*id. ibid.* p. 93). *Tchethrao*, en zend, a le sens plus étendu de germe, race. Ainsi nous avons le nom mythologique et épique de Minotchehr et Manoutchehr, c'est-à-dire homme de race céleste. *Tchehr* peut être rapproché sans effort du *ܬܚܐ* *tchour* arménien, « eau, » lequel correspond à *آب* *âb* persan, ajoutant au même sens celui de semence, d'où *آبسته* *âbesté*, « femme enceinte. » La langue arménienne nous offre encore ici un rapprochement trop singulier pour l'omettre. *մնոցեթլի* *menogethli* renferme toutes les lettres des deux mots *մանուկ* *manoug dghai*, vu que le *gh* répond continuellement au *lamed* ou à l'*l*, et ces deux mots réunis signifient enfant, petit-fils. Dans le Curdistan inférieur, un enfant s'appelle *mindal*, et chez les Bulbassis, tribu du Curdistan supérieur, il se contracte en *mina*.

ܝܝܕܢ *iesdan*, douzième mot, est le pluriel de *iezd*, *Deus*, et il signifiait les Dieux; sans doute selon ce

sens orthodoxe avec lequel il apparaît dans les Saintes Écritures, appliqué, soit aux anges (ps. 137), « in conspectu angelorum (en hébreu *elohim*) psal-
« lam tibi ; » (ps. 96), « adorâte eum omnes angeli
(*elohim*) ejus ; » soit aux juges, image de la divinité sur la terre, en tant qu'ils protègent la faiblesse et la justice contre la violence; d'où (ps. 81) « Deus
« stetit in synagoga Deorum (*elohim*), » c'est-à-dire des juges. On trouve même les rois et les grands appelés *filz des dieux*, בְּנֵי אֱלֹהִים *benè elohim* (ps. 82), titre qu'ils réclament dans cette inscription. Dans la théologie de Zoroastre, nous devons entendre par *iesdan* tous les génies secondaires créés par Dieu et remplissant, comme nous l'avons dit, la fonction de ministres de ses ordres dans la création. Ces êtres sont nos anges, dont la signification grecque d'*envoyé* n'exprime qu'un côté des attributs que leur reconnaît le radical sémitique ou chaldéen. Il réveille en effet les idées de *royauté*, lieutenance ou vice-royauté, de promesse, de conseil et de bonnes inspirations.

Le treizième mot a été lu par M. de Sacy בֹּמָן *boman*, avec le sens de *filz*. M. Muller pense qu'on doit lire *banman*, et il cite à cette occasion le glossaire *Farhangui Djihangirî* au mot بَنَمَن *banman* (article précité, pag. 330). Sans doute cette lecture a l'avantage de donner le radical sémitique בֶּן *ben*, « filz ; » mais on ne peut changer le signe du *vav*, ici visiblement tracé. Donc M. de Sacy a bien lu *boman*, et Anquetil, sans être répréhensible, a pu l'écrire

de la sorte dans son vocabulaire. Doit-il toujours être rapporté au thème de בן *ben*? C'est ce que nous n'osons prétendre, bien que les éléments s'y conservent et que la forme פּוּצַל *phoual* convienne, en chaldéen, aux noms exprimant un effet ou un produit passif.

Les mots suivants des deux inscriptions ont déjà passé sous notre examen. Ils accordent aux pères des deux personnages les titres et les qualités généalogiques qu'ils leur reconnaissent d'abord à eux-mêmes. Ainsi, dans l'inscription A, Ormuzd, père de Chapor Dhou'lactaf, est déclaré comme son fils *adrateur du vrai Dieu, masdiesn*, excellent, *vokhia*, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran, *malcan malca Ilan ve Anilan*, race céleste des Dieux ou génies, *minotchethli men iesdan*. Le nom d'Ormuzd seul est nouveau, et la manière dont il s'écrit mérite d'être remarquée, אֹוּחְרַמַּסְדִּי *Aoukhrmasdi*. L'insertion du כ *kheth* prouve que, dans la langue qui précéda le persan moderne, un même mot passait par les divers degrés des sons gutturaux, selon le goût ou la localité du peuple qui l'employait. M. de Sacy avait remarqué que, dans l'inscription B, le même mot est écrit d'une manière différente, et il préfère la première leçon, où le *kheth* est entre l'*aleph* et le *vav*. Néanmoins cette irrégularité était, comme beaucoup d'autres, un défaut de la copie de M. de Beauchamps; car dans la nôtre il n'y a aucune dissemblance, et il faut lire *Aoukhrmasdi* ou *Aouhrmasdi*, si l'on suppose le *kheth* adouci. Dans la même copie B, il y avait, après le

daleth, une lettre dont la valeur était peu certaine, et M. de Sacy avait conjecturé avec justesse qu'elle est un *iod*. Ce *iod*, répété après les noms propres des deux inscriptions, nous semble être un signe d'*izafet* ou d'annexion, exprimant que ces mêmes mots communs à d'autres rois, et sans doute à beaucoup de leurs sujets, étaient néanmoins dans un rapport particulier d'union avec les qualifications qu'on leur attribue. Le *iod* du premier mot *pathekel* autoriserait la conjecture.

Les inscriptions ne font pas connaître seulement la filiation simple du personnage; elles remontent au second degré de sa descendance. Ce degré est exprimé par le mot נִפִּי *nepi*, dont M. de Sacy indique les rapports avec le curde *nevi* et le persan moderne *nebireh*, ayant la même signification que *nepos*. Il est bon d'ajouter que les Chaldéens le conservent sous la forme *neviou*. Le grand-père de Chapour, dans l'inscription A, est Narsi, fils de Bahram II, qui disait : « La libéralité est le meilleur des revenus; » il est aussi appelé excellent, *vokhia*, et roi des rois. Narsi est écrit *Narskhi* ou *Narshi*, aspiration que les Grecs ont supprimée, mais qui reparaît dans ܢܪܫܝܬ *Nerseh*, en arménien.

Cette généalogie est conforme au témoignage de l'histoire. Le récit de Mirkhond en fait foi (*Histoire des Sassanides*, traduite par M. de Sacy, *ibid.* p. 301-320). Comme nous l'avons remarqué précédemment, l'inscription B a rapport à Chapour III, fils de Chapour II, et non point à Bahram, son frère.

Nous y trouvons une formule analogue à la première et sur laquelle il est inutile de répéter nos observations. Il suffit de dire que Chapour II étant le père de Chapour III, celui-ci devient le petit-fils d'Ormuzd, père et prédécesseur de Chapour II; en conséquence la qualité de *nepi* ou *nepos* lui convient. Nous présumons que le même mot *nepi* doit être lu, dans les inscriptions de Nakchi Roustam, à la place de כּרָ *kara* ou כּכּוּ *cacou*, selon la conjecture de M. de Sacy. M. Coste, qui est en ce moment à dessiner le plan de Persépolis et à relever ses inscriptions, mettra sans doute dans ses nouvelles copies la même exactitude, et toutes les incertitudes seront levées.

Nous traduisons l'inscription A :

« La représentation de ce *personnage* est l'adora-
 « teur du vrai Dieu, l'excellent Chapour, roi des rois
 « de l'Iran et de l'Aniran, germe céleste de la race
 « des génies, fils de l'adorateur du vrai Dieu l'ex-
 « cellent Ormuzd, roi des rois de l'Iran et de l'Ani-
 « ran, germe céleste de la race des génies, petit-fils
 « de l'excellent Narsi ou Narsès, roi des rois. »

Et l'inscription B :

« La représentation de ce *personnage* est l'adora-
 « teur du vrai Dieu, l'excellent Chapour, roi des rois
 « de l'Iran et de l'Aniran, germe céleste de la race
 « des génies, fils de l'adorateur du vrai Dieu, l'excel-
 « lent Chapour, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran,
 « germe céleste de la race des génies, petit-fils de
 « l'excellent Ormuzd, roi des rois. »

Nous osons encore ajouter des remarques sur certains passages de l'Histoire des Sassanides annexée à la suite des Mémoires sur les antiquités de la Perse. Ce n'est pas pour critiquer cette traduction, fidèle et savante comme toutes celles sorties de la même plume; seulement, ayant eu à notre disposition un autre exemplaire et pouvant consulter des Persans sur les difficultés qui ont arrêté M. de Sacy, nous reproduirons leur sentiment.

Premièrement, page 329. Quand Mondar, fils de Noman, rassemble une armée d'Arabes pour soutenir les droits de Bahram, fils de Yezdgerd Alathim, l'historien dit que ces braves, armés pour sa défense, semblaient lui adresser ces vers : « Ris-toi
« de tous les rois; car c'est toi qui as raison de rire;
« nos lances et nos arcs n'attendent pour agir que le
« moindre signe de tes sourcils. » Le sens du dernier vers avait paru fort obscur à M. de Sacy, comme il le dit dans une note. Les mots traduits par *lances* et *arcs* signifient, dans le texte, *droit* et *courbé*. Or, un docteur ou molla, interrogé sur ce point, a répondu que cette expression, répétée par d'autres poètes, signifie l'univers, parce que chacun des êtres qu'il renferme a l'une de ces deux formes ou propriétés. Donc le sens serait, « l'univers entier est à tes ordres, » et la flatterie serait plus hyperbolique, c'est-à-dire plus orientale. En effet, le mouvement des sourcils de Jupiter ne pouvait ébranler que l'Olympe.

Page 329. L'historien applique à une nuit obscure

les vers d'un poëte qui dit : « Cette nuit ressemblait à « un *manteau* trempé dans la poix; on n'y distinguait « ni l'astre de Saturne, ni celui de Mars, ni l'étoile « de Mercure. » Au lieu du manteau trempé dans la poix, nous avons dans notre exemplaire un *visage barbouillé de poix*, ce qui donne un sens; ce nous semble, plus convenable.

Page 373. Le roi Nouschirvan, étant à une revue où tous les hommes de guerre étaient assemblés, fut congédié par l'inspecteur parce que son armure n'était pas complète. Il n'avait pas apporté *دوزه کمان* *douzeh kaman*, dit le texte; et M. de Sady, qui ne trouve pas le premier mot dans les lexiques, conjecture qu'il signifie l'étui d'un arc. Il est peu probable que les guerriers de ce temps enfermassent leur arc dans un *étui*, ce qui n'aurait fait que les surcharger inutilement. Il convient de lire en deux mots *دو زه* *dou zeh* et de traduire les *deux cordes* de l'arc; car il n'était pas inutile d'avoir une corde de rechange pendant le combat. Peut-être même était-il ordonné au guerrier de se munir de *deux arcs*, et le mot *zeh*, signifiant *corde*, serait apposé comme un énumératif approprié à la chose énumérée; c'est ainsi qu'on dit : *دو رشته تسبیح* *dou richté tesbih*, « deux rangées de chapelets, » pour deux chapelets. Les langues turque et chinoise en offrent une multitude d'exemples.

P. 377. Azad-Sérou, étant à la recherche d'Abou-zurdjmihir, rencontre un savant à qui il demande s'il est versé dans l'art d'interpréter les songes.

Suivant M. le baron de Sacy, il répond : « J'ai lu les « livres du Zendavesta *que vous voyez devant moi.* » D'après mon exemplaire, il dit : « J'ai lu les livres « du Zendavesta devant un maître, » کتاب زنداستا پیش استاد خوانده‌ام, sens que nous préférons à l'autre, et qui a pu être changé facilement par un copiste qui aura lu *istad*, « se tenir en présence, » au lieu d'*ostad*, « maître, professeur. » Néanmoins cette expression de *se tenir* ne convient qu'aux personnes et aux choses animées, et, dans le langage, elle ne pourrait se dire d'un livre.

Enfin nous terminerons en donnant la forme de quatre lettres trouvées récemment sur des briques babyloniennes et dont deux, étant nouvelles, peuvent servir à augmenter l'alphabet dont M. Ker Porter nous a donné un specimen unique et malheureusement très-incomplet. Comme, d'après des considérations exposées dans un autre écrit (*De la Chaldée et des Chaldéens*, rapport envoyé de Perse à l'Académie des inscriptions et belles-lettres), nous regardons le dialecte babylonien comme le plus ancien et probablement le plus pur de la langue chaldéenne parlée dans la Babylonie, l'Assyrie, la Syrie, le pays d'Elam; dans la chaîne des monts Cardou et dans beaucoup d'autres localités de l'Asie occidentale, il n'est pas hors de propos de dire un mot de son alphabet, type probable de l'alphabet pehlvi des inscriptions qui nous ont occupé. Voici les caractères :

† 5 9 2

La première et la troisième lettre ont la forme de celles du spécimen de Ker Porter ramenées au *vav* et au *noun* phéniciens, si ce n'est que la tête du *vav* est plus arrondie dans son modèle. La seconde doit être le *phé*, peu différent dans le phénicien, et dont le pehlvi a retourné la queue en sens inverse. La quatrième doit être l'*aleph*, dont le trait perpendiculaire est resté dans les systèmes graphiques syriens et arabes, et qui dans le phénicien présente l' > transversal ainsi opposé < .

Pour compléter nos notions sur la langue et l'alphabet babyloniens, il serait à désirer qu'un voyageur examinât à loisir les ruines de Suze, dont les briques offrent une analogie frappante avec celles de la capitale primitive de la Chaldée. Que s'il pouvait pénétrer au delà de Dizful et de Chuster, jusqu'à la rive droite du Kouran, où le major Rawlinson place par conjecture les ruines curieuses de Sousan, la fameuse Susa, il est probable que des découvertes plus importantes enrichiraient la science. Les deux artistes, MM. Flandin et Coste, envoyés par l'Académie pour explorer cette contrée, ont dû y renoncer, à cause de l'état d'insubordination des Loures et des Baktiaris. Nous autre, domicilié pour le moment à Djoulfa, nous ne perdons point de vue ce théâtre de la haute civilisation asiatique. Dès que l'occasion favorable se présentera, nous prendrons nos mesures pour tirer de l'oubli les inscriptions de monuments bien dignes d'intérêt. Au motif déjà si pressant de la science, s'en joint un autre plus im-

périeux et plus sacré, c'est-à-dire que nous voulons répondre à l'appel d'une population de Sabéens habitant, dit-on, les montagnes voisines de Chuster, et qui ont demandé à la mission de Djoulfa un prêtre pour leur enseigner le dogme catholique. Ce nous serait un grand bonheur d'accompagner celui qui ira évangéliser ces aborigènes de l'Elam, dont la langue et les traditions doivent se confondre avec celles de la race pure chaldéenne.

Eugène BORÉ.



CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Réponse à une observation relative à la traduction de Tabari, et remarques sur quelques extraits du *Modjmel-altewarikh* traduits par M. Jules Mohl.

Monsieur le rédacteur,

En lisant la préface du *Schah-nameh* de M. Mohl, j'ai remarqué un passage extrait de la version persane de Tabari par Bélami, passage qui est accompagné d'une note conçue en ces termes : « J'emprunte le texte de ce passage à la traduction de « Thabari par M. Dubeux. » Il est impossible, j'en conviens, de mettre plus de modération dans une critique ; mais, quoique implicitement exprimée, la critique existe et m'oblige à me justifier. Je profiterai de l'occasion que j'ai de vous écrire pour vous soumettre quelques observations relatives à des extraits du *Modjmel al-Tewarikh* insérés dans le numéro de mars du Journal asiatique.

Voici d'abord le passage de Tabari cité par M. Mohl (p. ix de sa préface) :

وگفتار دهقانان یاد کنیم که گرد آمدند که ما یاد خواهیم کردن و این گزارش که کنیم از گفتار دهقانان کنیم

M. Mohl traduit : « Nous ferons mention des ré-

« cits des dihkans, qui sont unanimes sur les [tra-
« ditions] que nous rapporterons; et la solution [de
« la question chronologique sur Kaïoumors], que
« nous donnerons, est tirée des paroles des dih-
« kans. » J'ai traduit : « Nous rapporterons les paroles
« conservées par les dehkans; la digression que nous
« avons faite sur la royauté de Caïoumors, premier
« souverain qui ait existé, repose sur l'autorité de
« ces magistrats. »

La différence qui existe entre les deux versions est très-grande; je vais tâcher de l'expliquer. M. Mohl a traduit, en y ajoutant quelques mots nécessaires pour compléter le sens, le membre de phrase ~~که~~ **گرد آمدند که ما یاد خواهیم کردن**, que j'ai cru devoir omettre. J'ai fait cette suppression, parce que la phrase incomplète dont il s'agit ne se trouve que dans un seul manuscrit, celui que je désigne par la lettre c, et que le man. a et deux autres manuscrits appartenant à sir William Ouseley ne la donnent pas. D'ailleurs, la lacune qu'on remarque après **آمدند**, très-facile à remplir s'il n'est question que d'obtenir un sens plausible, devient embarrassante si l'on veut être sûr de reproduire exactement l'idée de l'auteur. Reprenons la phrase de M. Mohl : « Nous « ferons mention des récits des dihkans, qui sont « unanimes sur les [traditions] que nous rapporte-
« rons. » Les mots *sur les traditions*, ajoutés par le traducteur, complètent le sens; mais est-il certain qu'ils rendent la pensée de l'historien? C'est ce que personne ne pourrait affirmer. La Chronique de

Tabari contient, sans aucun doute, des traditions empruntées aux dehkans; toutefois ces traditions sont beaucoup moins nombreuses que celles d'origine musulmane. Bélami n'a donc pas dû écrire « les dehkans sont unanimes sur les traditions que nous rapporterons »; mais il a dû restreindre l'idée et dire : « les dehkans sont unanimes sur les traditions, ou sur les faits, ou sur les renseignements nouveaux, ou bien encore sur les indications chronologiques que nous rapporterons touchant tel roi, tel personnage, telle dynastie ou telle époque de l'histoire ». L'impossibilité de choisir entre toutes les idées qu'on peut raisonnablement prêter à l'auteur m'ont fait renoncer à traduire la phrase. M. Mohl continue : « et la solution [de la question chronologique sur Kaïoumors] est tirée des paroles des dihkans. » Ma traduction porte : « La digression que nous avons faite sur la royauté de Caïoumors, premier roi qui ait existé, repose sur l'autorité de ces magistrats (les dehkans). » Le texte dit littéralement : « Et ce discours que nous faisons, nous le faisons d'après les récits des dehkans. » J'ai cherché quel pouvait être le discours que l'auteur avait en vue, et, comme dans le reste de sa préface il ne cite plus les dehkans et qu'il s'appuie sur d'autres autorités ¹, j'ai pensé qu'il voulait désigner le commencement du § III (page III de ma traduction),

¹ Il cite les Guèbres, Abd-Allah, fils d'Abbas, Wahab, fils de Monabbih, et quelquefois aussi il se contente de dire *on rapporte* (گویند), sans donner aucune autre indication.

dans lequel il nous apprend que Caïoumors régna sur toute la terre, et que, pendant les trente premières années de cette époque, le soleil et Jupiter furent dans le signe des Poissons. J'ai ajouté au texte et employé le passé au lieu du présent, pour mieux faire comprendre de quelle tradition, selon moi, l'auteur avait l'intention de parler. Au reste, je désire qu'il soit bien entendu que je ne blâme nullement M. Mohl de n'avoir pas adopté mes idées et mes conjectures. Je cherche seulement à établir que j'ai rempli consciencieusement mes devoirs de traducteur, et que, s'il m'est arrivé de m'abstenir dans cette occasion, ce n'a point été par négligence.

Je passe maintenant aux observations que j'ai à vous adresser sur les extraits du *Modjmel al-tewarikh* insérés dans le cahier de mars du Journal asiatique.

On lit, à la page 264 de ce numéro : « Son sur-
« nom, pendant la vie de son père, était Fedesch-
« kharker Schah, parce qu'il était gouverneur du
« Thaberistan. Fedeschkhar est le nom d'une mon-
« tagne et d'une plaine..... »

Le texte porte (page 274) : **واورا بلقـب**
فدشخواركـرشاه گفـتندى بروزگار پدرش زیرا كه او
پادشاه طبرستان بود و فدشخوار نام كوه و دشت باشد
دكر نام بـشـتـها

Une note placée au bas de la page dit : « Je sup-
« pose qu'il faut lire **وكر**, et *Ker* est le nom de..... Je
« ne sais comment expliquer **بـشـتـها**. »

Il me semble que, si au lieu de *بشتها*, on lit *پشتهها*, le sens devient parfaitement clair. *پشته* signifie, entre autres choses, *colliculus*. *گر*, ou plutôt *گر*, ne se trouve pas dans nos dictionnaires, qui en donnent cependant la forme *گری*; mais on lit, dans la chronique persane de Tabari, un passage qui fixe de la manière la plus incontestable le sens de ce mot, qui veut dire *montagne*¹; c'est le zend *gairi* et le sanscrit *गिरि*. La signification de *گر* et de *پشته* bien établie, nous traduisons : « Et Guer est le nom « de quelques montagnes. » Il faut, je le sais, pour obtenir ce sens, écrire *پشتههای* au lieu de *بشتها*; mais cette petite irrégularité ne saurait être l'objet d'un doute. En effet, le copiste du *Modjmel* ne se conformait pas toujours aux règles de l'orthographe, et il a écrit, pages 277 et 294 : *کتابها فارس*, *کتفها ضحاک*.

Plus loin (page 280), je remarque le passage suivant : « Il (Djemschid) bâtit sur le Tigre un pont « qu'Alexandre le Grand fit détruire. On en voit en- « core les traces sur le côté occidental du gué. Plus « tard on bâtit un (nouveau) pont. Thabari dit, dans « sa chronique, qu'on avait fait un pont d'une côte « d'Aoudsch, fils d'Onk; mais que, quelques années « après, on le détruisit, parce que tous les rois du « monde s'en plaignaient et en faisaient des reproches « aux Persans, et qu'on construisit alors un pont « (régulier). »

¹ Voyez page 5 de ma traduction.

و بر دجله یولی ساخت : Le texte (page 293) porte :
 و آنرا سکندر رومی خراب کرد و اثر آن بمعبر غربی
 پیدا است و از آن پس جسر ساختند و در تاریخ جریر
 گوید استخوان از پهلوی عوج عنق یول ساخته بودند
 اند سال پس از گفت و گوی شاهان عالم بر سرزنش
 عجم باطل کردند و جسر ساختند

M. Mohl traduit *پیدا است* par « on en voit encore les traces sur le côté occidental du gué. » *معبر* signifie ordinairement *ripa trajectui aptata, trajectus*, et le sens de *gué* est ici inadmissible. La traduction, il est vrai, porte « sur le côté occidental du gué; » mais les mots *sur le côté* n'ont pas d'équivalent dans l'original. Reste donc *gué occidental*, pour *معبر غربی*. Or, comme dans cet endroit le Tigre coule du nord-ouest au sud-est, on pourrait bien dire le gué du nord, le gué du sud, mais les désignations d'*oriental* et d'*occidental* ne peuvent s'appliquer qu'aux bords du fleuve. Il est évident, d'après cela, qu'il ne s'agit pas ici d'un gué, mais d'une espèce d'embarcadere ou d'endroit où l'on se rendait pour passer le Tigre d'une manière quelconque.

Il me semble difficile de rendre *عوج عنق* par *Aoudsch, fils d'Onk*. Si l'on veut donner à *ebn* sous-entendu le sens de *fils*, il faut dire *Og* ou *Aoudj, fils d'Anak* ou d'*Enac*, comme porte la Vulgate, c'est-à-dire *Og de la race des géants*; mais si on lit *Onk*, le

mot *ebn* ne peut plus avoir d'autre signification que *doné de*. *Og ben-Onk* signifie *Og au cou*, *Og doué d'un cou extraordinaire*.

M. Mohl coupe la dernière phrase tout autrement que moi et l'entend par conséquent d'une manière différente. Voici la traduction que je propose : « On « rapporte ce qui suit dans la Chronique de Ta-
« bari : On avait fait, avec une côte d'Og ben-Onk,
« un pont qui subsista pendant plusieurs années.
« Après que ce pont extraordinaire eut beaucoup
« donné à parler, les rois de Perse (littéralement
« *les rois de l'univers*), sur la plainte de leurs sujets
« (littéralement *des Persans*), le détruisirent et firent
« un autre pont. »

Mon interprétation tirera peut-être quelque force du texte de Bélami. Je le joins ici avec la traduction.

پس ازین چندین سال عوج بن عنق افتاده بود تا
سالیان برآمد پس یایمراکاسره و این اکاسره از
ملوک عجم بودندی می خواستند که بر روی آب فرات
پلی نهند چوب نیافتند چنانکه آنرا شایسته بودی
پس برفتند و پنجاه کاردون بساختند و ببردند با
گاوان محکم و قوی چنگلیان و بدان استخوان از پهلوهایی
عوج بن عنق اندر بستند و بکشیدند و ببغداد
آوردند و جسر کردند و چون بمقدار پانصد سال مردمان
بر آن میرفتند و هیچ پل و کشتی بکار نمی بایست تا آن
پهلوی وی بکار بود و بجای بود پس هم مردمان ملوک

عجم را سرزنش کردند که استخوان مردم را جسر کرده
است پس آنگاه آنرا برداشتند و این جسر لبنی که
اکنون هست بر آن گونه بستند

« De longues années s'écoulèrent ainsi après la
« mort d'Og ben-Onk. Plus tard, sous les Chosroës,
« qui étaient des rois de Perse, on voulut construire
« un pont sur l'Euphrate. On ne trouva point de
« bois convenable à cet usage. On fabriqua alors
« cinquante chariots, et on transporta, au moyen
« de taureaux forts et robustes, des crocs que l'on
« attacha aux côtes d'Og ben-Onk; on les transporta
« à Bagdad et on en fit un pont. Lorsqu'on eut passé
« sur ce pont pendant un espace de cinq cents ans
« sans que l'on eût éprouvé le besoin de pont ou
« de bateau, tant que la côte d'Og servit à cet usage
« et resta à la même place, on se plaignit aux rois
« de Perse de ce qu'un os humain servait de pont :
« on l'enleva alors et l'on construisit le pont de
« briques qui existe maintenant.

Ce passage me paraît justifier le sens de *rois de Perse* que j'ai donné aux mots شاهان عالم. D'ailleurs le titre de *monarques de l'univers*, donné aux souverains de la Perse par un écrivain de ce pays, n'a rien qui doive nous étonner.

Page 284, je lis : « Ilia est, selon Firdousi, la
« même ville que Beit al-Mokaddes (Jérusalem).
« Voici ce qu'il dit : Sache qu'en arabe ce nom veut
« dire *la ville sainte* ; appelle-la le palais élevé de
« Zohak. Quelques auteurs persans donnent à Zo-

«hak le nom de Schelim, et la ville sainte est Jérusalem.»

Après le mot *Schelim* vient l'indication d'une note que nous allons transcrire :

«Je ne sais pas à quels auteurs l'écrivain fait allusion; car *Schelim*, ou plutôt *Schellim*, est, dans la tradition épique, un personnage différent de *Zohak*, et postérieur à lui. On le trouve, par exemple, comme antagoniste de *Sam* dans le *Sam-Nameh*, fol. 359 et suiv. de mon manuscrit. Le mètre prouve qu'il faut lire *Schellim*, par exemple :

بیا خاست شلیم در پیش دیو

که شاد آمدی ای جهاندار نیو

«*Schellim* se leva devant le div en disant : Sois le bienvenu, ô vaillant maître du monde !»

Avant de proposer notre traduction, nous citerons le texte (page 295) :
وايليا بيت المقدس است : چنانك فردوسی گوید

بتازی ورا خانۀ پاک دان

بر آورده ایوان هچاک خـیـوان

وبعضی از پارسیان اورا شلیم خوانند و خانۀ پاک بیت المقدس که خوانند

Pour entendre ce passage, les personnes qui ne savent pas le persan doivent observer que l'expression *khaneï pac* (maison pure) a le même sens que *beit al-mokaddès* (maison sanctifiée), en arabe, et désigné la ville de Jérusalem.

Je traduis : « Hia est la maison sanctifiée (Jérusalem), comme nous l'apprend Ferdousi en ces termes :

« Sache qu'on l'appelle en arabe la maison pure; appelle-la le palais élevé de Dhohac.

« Quelques-uns d'entre les Persans l'appellent Jérusalem. La maison pure est la ville que l'on nomme « Beït-almokaddès. »

Pour arriver au sens qu'exprime ma traduction, je lis اوراشليم en un seul mot, au lieu de اورا شليم.

Page 285 on lit : « Il (Feridoun) envoya Neriman « faire la guerre au roi de Roum, et lui ordonna de « dévaster le pays et de détruire l'idolâtrie dans le « pays. »

Voici maintenant le texte (page 296) : نریمانرا
بحرب ملك روم فرستاد تا ویران گشت و بت پرستی از
روم برداشت

Après ویران گشت, on trouve l'indication de la note suivante, qui est rejetée au bas de la page : « Le manuscrit porte ویرانگشت; mais, comme ni « les points ni les voyelles qu'on a ajoutés ne mé- « ritent confiance, je n'ai aucun doute que ma cor- « rection ne soit exacte. »

Je suis persuadé que, d'après le texte du manuscrit, il faut lire ویرا بگشت, d'autant plus qu'on trouve ces mots employés, à la page suivante (297), dans une circonstance analogue.

Le sens est donc : « Il envoya Neriman pour com-

« battre le roi de Roum, le tuer et faire disparaître
« l'idolâtrie du pays de Roum. »

Page 286, je remarque la phrase suivante dans laquelle il s'agit du roi Féridoun : « Sa première résidence était à Babel, plus tard il établit sa demeure royale à Temmischeh et dans le Thaberistan. »

Le texte porte (page 297) : **اول بزمنی بابل بنشست پس دار الملك تمیشه ساخت و طبرستان**

Je traduis : « Il fixa d'abord sa résidence dans le pays de Babylone; ensuite il établit sa capitale à Témischeh¹ et à Amol.

Amol portait le nom de *Tabaristan*, comme le pays dont elle était la capitale. Tout me porte à croire que c'est de la ville et non de la province que l'auteur du *Modjmel* a voulu parler.

La remarque précédente s'applique encore à ce passage (page 287) : « Cependant une fois Afrasiab amena, pendant l'absence de Sam et de Zal, une armée innombrable, et tint pendant quelques années Minoutchehr assiégé dans le Thaberistan. »

Page 298 : **پس يك راه افراسياب با سپاهی بی اندازه : بیآمد و چند سال منوچهر را حصار داد اندر طبرستان و سام و زال غایب بودند**

Je traduis : « Ensuite une fois Afrasiab, avec une armée innombrable, vint et tint Minotschehr

¹ Aboul-féda écrit **طمیشه** (voy. pag. 437 de l'édition de MM. Reinaud et de Slane); on lit **میشه** dans l'*Oriental Geography* publié par Sir William Ouseley, pag. 175.

« assiégé pendant quelques années dans la ville de
« *Tabaristan*. Sam et Zal étaient absents. »

Les mots *حصار دادن*, *assiéger*, ne s'appliquent pas à une province et ne peuvent s'entendre que d'une ville.

Page 288, on trouve la phrase suivante : « Les
« villes de l'Iran avaient été détruites tant par Afra-
« siab que par d'autres rois ; on employa ces dé-
« combres, pendant son règne, à de nouvelles cons-
« tructions. »

Le texte porte (page 299) : *وبدآن وقت که حصار بود افراسیاب کاسه رود ببست و پوست گاوان بسیار بر از ریک کرد تا آب غلبه گرفت و بگردید و شهرهای زمینی ایران خراب گشت از آن و دیگر پادشاهان از آن خرابها بوقت خویش عمارت کردند*

Je traduirais : « Les villes de l'Iran devinrent, par
« l'inondation, des monceaux de ruines ; avec ces
« ruines, les autres rois (c'est-à-dire les rois qui suc-
« cédèrent à la puissance d'Afrasiab) élevèrent, cha-
« cun dans leur temps, de nouvelles constructions. »

Agréez, etc.

L. DUBEUX.

Paris, le 12 mai 1841.



ERRATUM POUR LE CAHIER DE MAI.

Page 411, S 8, au lieu de 宵燭 *siao-tcho*, « vers luisants, » lisez 夜燭 *ye-tcho*, littéralement « flambeaux de nuit, » et supprimez l'observation 5. D'après cette correction, qu'autorisent plusieurs passages de l'encyclopédie *Fen-loui-tsen-kin*, liv. xxvi, au mot 燭 *tcho* (où l'éclat des *flambeaux* est comparé, presque dans les mêmes termes, à la lueur des étoiles), la traduction française devra être ainsi modifiée : « Alors les flambeaux succèdent (au jour); « mais, quoiqu'ils brillent comme les étoiles, pourrait-on comparer « leur éclat à la splendeur de la lune ? »

Stanislas JULIEN.

M. Pauthier nous prie d'annoncer qu'il insérera dans le cahier de juillet du Journal asiatique une réponse à l'article de M. Stanislas Julien.

FIN DU TOME XI.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE XI^e VOLUME.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
Notice sur la ville de Tlemcen, adressée à M. Garcin de Tassy. (BARGÈS.).....	5
Lettre sur les poètes Tarafah et Al-Moutalammis. (Aug. PERRON.).....	46
(Suite et fin.).....	215
Saôptika Parva, épisode du Mahâbhârata. (Th. PAVIE.)....	70
Histoire de la province d'Afrique et du Magreb, traduite de l'arabe d'En-Noweïri. (MAC GUCKIN DE SLANE.).....	97
Suite.....	557
Extraits du Modjmel al-Tewarikh, relatifs à l'histoire de la Perse, traduits du persan. (Jules MOHL.).....	136
Suite.....	258
Suite.....	320
Quelques observations sur le gouzerati et le maharatti. (Th. PAVIE.).....	193
Lettres à M. Reinaud sur quelques points de la numismatique arabe. (Fr. DE SAULCY.) — Cinquième lettre.....	385
Traduction et examen d'un ancien ouvrage chinois intitulé <i>Tcheou-peï</i> , littéralement : Style ou signal dans une conférence. (Éd. BIOT.).....	593
Considérations sur les inscriptions pehlvies de Kirmanschâh, traduites par M. le baron Silvestre de Sacy. (Eug. BONÉ.)	640

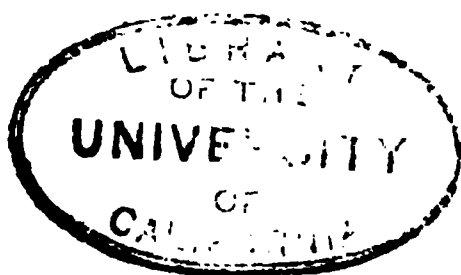
CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Géographie d'Édrîsi, etc. traduite de l'arabe par M. Amédée Jaubert. (M. G. DE SLANE.).....	362
Examen critique de quelques pages de chinois relatives à l'Inde, traduites par M. Pauthier, etc. (Stanislas JULIEN.)	401

	Pages.
Réponse à une observation relative à la traduction de Tabari et remarques sur quelques extraits du Modjmel al-Tewarikh traduits par M. Jules Mohl. (L. DUBOIS.)	674

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Note sur la guerre entre l'Angleterre et la Chine. (Édouard BIOT.)	92 ✓
Notice sur la cathédrale d'Alger en 1839. (BARGÈS.)	181
Note additionnelle au second article sur le Mémoire de Fr. BEPP : <i>Die Celtischen Sprachen</i> , etc. inséré dans le cahier de novembre 1840, pag. 399	189
Lettre à M. J. Mohl sur la langue d'Amhara. (A. D'ABBADIE.)	388
Lettre à M. le rédacteur du Journal asiatique. (VARSY.) . . .	396
Note relative à un passage d'El-Bakoui. (DE PARAVEY.)	399
Lettre à M. Garcin de Tassy sur des termes de marine en arabe. (A. D'ABBADIE.)	585
Anecdote hindoustani. (G. DE T.)	592



PERIODICAL
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

<p>DEC 5 1952 LD</p> <p>13 Jan 54</p> <p>JUN 1 5 1954</p> <p>21 Jan 64 1A</p> <p>REC'D LD</p> <p>FEB 18 '64 - 12</p> <p>JAN 25 1956 37</p> <p>JUN 8 1975 6</p> <p>REC'D CIRC DEPT</p> <p>LD 21-100m-9, 47 (A5702s16)476</p>	<p>REC'D LD</p> <p>JAN 25 '66 - 12 AM</p> <p>SEP 2 1 1967</p> <p>REC. CIR. JUN 8 '77</p> <p>SEP 30 1980</p> <p>REC. CIR. JUN 0 1 1980</p> <p>JAN 8 '75</p>	<p>MAR 1 1984</p> <p>REC. CIR. MAR 7 '84</p> <p>REC. CIR. MAR 7 '84</p> <p>JUN - 3 2006</p>
---	--	---

0ES696TE03



U.C. MEMORIAL LIBRARY



115248

PERIODICAL

